LA LECTURE

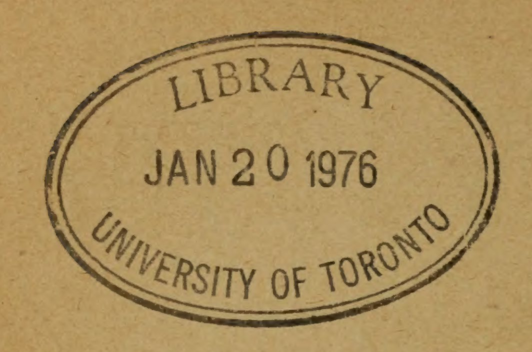
LA

LECTURE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME PREMIER

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH — 10
PARIS





LES MORTS QUI PARLENT

PREMIÈRE PARTIE

I

L'ORATEUR

— La parole est à M. Elzéar Bayonne.

Le président Duputel jeta ces mots de la petite voix malicieuse et nonchalante, alliacée par un léger accent du Midi, qui rappelait, au dire de ses flatteurs, l'organe de son compatriote Adolphe Thiers. Il articula chaque syllabe, comme un régisseur de théâtre qui attend un effet certain du nom qu'il lance aux spectateurs.

L'effet voulu se produisit aussitôt. Le bourdonnement des conversations particulières mourut sur les banquettes redevenues silencieuses. Les députés qui péroraient dans un groupe, au pied de la tribune, regagnèrent leurs sièges. L'injonction machinale: « A vos places, messieurs! » prit dans la bouche des huissiers une intonation persuasive. Par les deux tambours de droite et de gauche, les couloirs dégorgèrent dans l'hémicycle un flot de retardataires qui se hâtaient vers les sentiers ménagés entre les travées. Au banc du Gouvernement, les figures lasses des ministres se relevèrent au-dessus des dossiers, avec le mouvement instinctif de taureaux harcelés dans l'arène, col rentré, cornes tendues pour repousser un nouvel assaut. Des secrétaires, des attachés de cabinet, des sénateurs en maraude au Palais-Bourbon se massèrent des deux côtés de la tribune, debout, obstruant le passage. Tandis que les gradins se couronnaient de longs cordons de têtes attentives, un tassement précipité se faisait au-dessus, dans les galeries du premier étage, dans les tribunes du second. Des journalistes rentraient en coup de vent, des femmes se penchaient aux premiers rangs, le buste en offrande. Dans le grand théâtre national.

subitement rempli, du parterre aux loges, des loges au poulailler, on vit passer sur toutes les physionomies l'air de recueillement voluptueux qu'elles prennent à l'Opéra, au moment où le ténor entre en scène pour la romance attendue.

L'homme qui concentrait sur lui tous ces regards gravit lentement les marches de la tribune. Il promena un coup d'œil circulaire sur l'assemblée; il s'installa dans sa forteresse d'acajou, sans se hâter, avec la tranquillité voulue de l'acrobate qui rassemble ses muscles sur une plate-forme du cirque avant de se risquer sur la corde raide. Durant ces quelques secondes de préparation muette, il laissa le circuit magnétique s'établir entre son auditoire et sa personne.

— Vous aviez raison, ma chère, comme il est bien, cet affreux homme! — murmura une provinciale à l'oreille de sa voisine.

Le sentiment traduit par cette remarque se peignait sur les visages curieux de toutes les femmes qui achevaient l'examen rapide d'Elzéar Bayonne.

Il était très bien, en vérité, le jeune chef du parti socialiste; grand et dégagé, la taille élégamment prise dans une redingote aux revers de soie, le front rejeté en arrière sous la couronne des cheveux noirs, négligemment bouclés; un large front tout rayonnant de pensée, foyer où l'on sentait couver la flamme qui jaillissait des beaux yeux, ardents et doux. Leur caresse atténuait ce qu'il y avait d'un peu dur dans la courbe du nez en bec d'aigle, dans la ligne mince des lèvres, retirées sous la moustache brune. — Une tête de César, — disait un des séides fervents de Bayonne, le vieux Caucuste, mulâtre des Antilles, ancien délégué de la Commune aux Beaux-Arts. — De César asiatique, — ajoutaient les envieux; et, en effet, le masque pâle qui s'enlevait sur le fond obscur du bureau présidentiel rappelait les faces de marbre des empereurs syriens.

Dès les premiers mots, la voix de l'orateur consomma la prise de possession physique que lui livrait cette assemblée. Voix au timbre grave, mordante et chaude comme la vibration d'une corde de violoncelle; stridente d'ironie, quand sa colère fouaillait un adversaire, elle redevenait, l'instant d'après, une musique de plainte profonde, alors que le défenseur des misérables disait leurs peines sourdes, leur soif de justice et de pitié.

Le débat roulait sur une loi ouvrière. La commission rapportait un projet déposé depuis sept ans, voté une première fois

durant la précédente législature, retenu ensuite au Sénat pendant quelques années, renvoyé par la haute assemblée avec des modifications du principe même de la loi. La commission avait péniblement reprisé cette toile de Pénélope; mais, après trois jours de discussion, il ne restait plus rien du projet primitif, criblé d'amendements contradictoires. Les orateurs du centre avaient proposé et fait passer des restrictions qui annihilaient toutes les garanties données aux associations syndicales; puis, changeant de tactique, ce même centre avait voté deux articles additionnels introduits par l'extrême gauche, et si gros de conséquences dangereuses qu'ils eussent rendu la loi inapplicable. Ces articles, habilement rédigés, revêtaient le caractère d'une manifestation sentimentale dont on ne pouvait laisser le bénéfice à des adversaires : ils fournissaient un excellent tremplin électoral. Au passage des urnes, le mot d'ordre accoutumé avait couru sur les bancs de la majorité :

— Blanc! blanc! Votons blanc! Le Sénat ne votera jamais cela, la loi est enterrée!

Et vingt voix s'étaient aussitôt élevées :

— Le renvoi de l'ensemble à la commission !

Le rapporteur demandait lui-même ce renvoi, du ton vexé et avec le découragement sincère d'un auteur dont la pièce est reçue à corrections. Le ministre combattait mollement la demande, avec le découragement feint d'un homme d'État qu on empêche d'aboutir. On savait le ministre hostile à la loi : nul ne prenait le change sur la manœuvre de l'adroit pilote, qui se plaignait de ramener le navire aux chantiers et se réjouissait en secret à l idée de l'échouer dans les ensablements du port.

Bayonne avait jugé la partie perdue, cette fois encore. Jetant par-dessus bord la loi mort-née, il revenait à son réquisitoire habituel contre l'ordre social, à ces amplifications oratoires où son talent se complaisait.

— Oui, disait-il, nous ne regrettons pas de vous voir refuser aux prolétaires jusqu'à ces médiocres palliatifs, qui donneraient peut-être l'illusion menteuse d'un effort pour les libérer. Nous avons défendu la loi en essayant de l'améliorer, nous l'eussions votée, parce que nous ne sommes pas des théoriciens intransigeants, parce que vous nous trouverez toujours prêts à faciliter l'éclosion de la plus humble fleur de justice sur le terreau décomposé de la société capitaliste. Vous venez l'arracher de vos propres mains, cette pâle fleur des ruines : faites, nous triompherons une

fois de plus de votre aveu d'impuissance ; chacun de vos reculs marque pour nous un pas de plus vers l'avènement de l'ordre nouveau, de l'ordre juste et rationnel. Ah ! Messieurs, vous ne voulez même pas qu'il passe un peu d'air et de lumière sous l'énorme pyramide, chaque jour plus haute, chaque jour plus lourde, qui pèse sur les multitudes écrasées. Tant mieux ! Ce peuple éternellement abusé se redressera plus tôt pour la renverser de fond en comble ; il sait, dans son admirable patience, que, plus cruelles sont les souffrances d'aujourd'hui, plus prochaine et plus complète sera leur récompense, sa victoire de demain. Merci, vous qui ouvrez de force les yeux que nous n'aurions pas encore réussi à dessiller !

Les applaudissements et les « très bien » partirent en fusées nourries des gradins de l'extrême gauche. Le centre écoutait silencieusement, comme on écoute du rivage le grondement des vagues irritées, avec un petit frisson de plaisir à les voir venir si hautes, avec la certitude tranquille qu'elles n'arriveront jamais jusqu'à la crête de la falaise où l'on jouit de leur bruit.

Bayonne continuait : il refaisait pour la vingtième fois le tableau de la féodalité financière, il la juxtaposait traits pour traits à la féodalité militaire de jadis ; et, dans un élan de facile hardiesse, l'orateur socialiste rendait justice à cette dernière, qu'il proclamait plus humaine, plus élastique, moins étroitement fermée aux évasions possibles du serf. Des bancs de l'extrême droite, quelques applaudissements timides s'élevèrent, répondirent à ceux de la gauche. Ils redoublèrent, après une phrase sur le pouvoir modérateur de l'ancienne royauté. Le petit vicomte Olivier de Félines battait frénétiquement des mains, comme bat des ailes une alouette attirée au miroir.

— Regardez qui vous applaudit ! interrompit une voix au centre.

Du regard et du geste, Bayonne fondit sur l'interrupteur.

— M. Cornille-Lalouze m'invite à regarder qui m'applaudit. Cette interruption revient souvent ici : j'en admire toujours la beauté. En effet, M. le vicomte de Félines et ses amis m'applaudissent. Ils ne partagent pas mes espérances démocratiques, et ils savent comment je considère l'aimable puérilité de leurs regrets monarchiques. Ils m'applaudissent pourtant, dans le moment que je dénonce vos fautes. Et après ? Quand M. Cornille-Lalouze parle à cette tribune, quand il y vient consolider le pouvoir de l'argent et les privilèges de ses détenteurs, M. le vicomte de Félines et ses amis

applaudissent l'opportuniste, l'anticlérical qui rassure momentanément leurs intérêts. C'est le jeu naturel de la politique ; et j'ai assez de philosophie pour ne jamais dire à l'honorable M. Cornille-Lalouze : Regardez qui vous applaudit !

Un rire étouffé courut sur tous les bancs. M. Cornille-Lalouze n'avait jamais proféré une parole à la tribune. Cet homme gras et déplaisant, enrichi dans la fabrication des bicyclettes, envoyé à la Chambre par une circonscription pauvre et sensible aux bienfaits, était peu sympathique à ses collègues. Il venait précisément de les égayer à ses dépens, la semaine précédente, avec un billet de faire-part qui circulait dans les couloirs. Ce billet, où le député et sa famille notifiaient la mort d'une proche parente, portait la mention usuelle : *décédée munie des sacrements de l'Église*. Sur les exemplaires adressés aux frères et amis, ces mots étaient rayés à la plume ; la rature énergique faisait croire à une inadvertance du lithographe ou à un changement de la dernière heure dans les dispositions de la famille. Le compétiteur de M. Cornille-Lalouze aux élections, un clérical, avait expédié à ses amis de la Chambre des liasses de billets des deux types, avec et sans la rature : on s'était fort diverti à la découverte de cette ingénieuse rouerie.

Tandis que la grosse face poilue de M. Cornille-Lalouze se contractait derrière son pupitre, avec les grimaces d'un matou qui a reçu un seau d'eau froide sur la tête, Bayonne s'échappait par une volte savante des applaudissements de la droite. A la majorité détendue, à demi conquise dans cet accès de gaieté, il adressait un chaleureux appel « au nom de la mère commune, la grande Révolution, au nom de ces principes, rénovateurs du vieux monde, qui demeurent le lien indissoluble de tous les cœurs républicains ; de ceux-là mêmes qu'une douloureuse torpeur arrête sur le chemin de la terre promise ! Car vous la désirez comme nous, vous qui ne la voyez pas, et, si nous devons succomber sur la route, j'ai la confiance que les plus jeunes d'entre vous y entreront un jour, qu'ils revendiqueront la noble mission d'y conduire un peuple libéré » !

Saisis, quelques-uns des « plus jeunes » commencèrent d'applaudir sur les confins du centre. A mesure que l'éloquence de Bayonne se faisait plus câline, plus attendrie pour les frères retardataires, les applaudissements gagnaient des travées jusque-là figées dans leur résistance. L'ouragan de bravos parti de l'extrême gauche secouait à cet instant tout l'hémicycle, faiblissait à

peine au milieu, se renforçait à droite dans le groupe socialiste égaré de ce côté. On eût dit le crépitement d'une flamme d'incendie qui multipliait ses foyers, dévorait de proche en proche les îlots d'abord préservés, fondait dans un immense creuset toutes les matières réfractaires. Du haut en bas de cette salle bondée, il n'y avait plus qu'une créature aux centaines de têtes, passive, possédée par l'homme qui l'enveloppait de ses effluves, vibrant à l'unisson sous la parole de cet homme; il n'y avait plus qu'un faisceau de nerfs reliés par une même communication électrique, rattachés par une racine commune à ce front élargi, dominateur, qui émergeait seul en lumière de la tribune. Le gaz venait de s'allumer au plafond, il versait sa clarté perpendiculaire sur le haut de ce visage dont les autres parties disparaissaient dans la pénombre, sur ce réflecteur vivant et mouvant où s'hypnotisaient tous les regards.

Fascinés, les hommes du peuple qui garnissaient les galeries supérieures écoutaient, avec des crispations dans leurs mains impatientes de battre. Deux lycéens firent le geste d'applaudir.

— Que c'est beau, cette domination sur une assemblée! dit à haute voix l'un d'eux.

— C'est beau! répéta comme un écho inconscient, dans la tribune au-dessous, la dame de province; et son corsage bondissait tumultueusement. Autour d'elle, des Parisiennes, muettes, dévisageaient l'orateur : les unes, avec un sourire heureux sur les lèvres; d'autres, rigides, les yeux animés de courtes lueurs, sous les secousses réitérées dont elles recevaient la caresse intérieure. Au fond de la tribune du Conseil d'État, un jeune abbé s'agitait, ne se possédant plus; il murmurait, de plus en plus haut :

— Il a raison, il a pourtant raison!

L'abbé se tut, rougissant sous le regard du vieux magistrat, bouche rasée et pincée, qui répliqua :

— C'est des inepties. Elles sont bien dites.

Deux groupes paraissaient seuls en dehors de l'universelle communion d'enthousiasme : les journalistes, là-haut, figures ironiques pressées dans une tribune, qui laissaient voir l'ennui professionnel des critiques à la représentation d'une pièce trop connue; les huissiers, qui circulaient au fond de l'hémicycle de leur pas discret, avec leur air calme et correct de gardiens attentifs dans une maison de fous. Le vieil huissier chef regarda l'horloge, transmit à un collègue sa serviette bourrée de lettres :

— Prends le service, j'ai affaire à la questure.

Il dit cela du ton d'un homme qui rentre chez lui sous l'averse et passe son parapluie à un ami qui sort.

Bayonne affermissait sa conquête sur la totalité de l'auditoire par une revendication enflammée des fiertés nationales.

— L'Europe se couvre de soldats, régiments embusqués derrière les vieilles haines, les vieux préjugés, les vieilles ambitions, comme les survivants d'une épidémie derrière les tombeaux d'un cimetière où ils achèveraient de s'entre-détruire en se fusillant sur les morts de la veille. Partout un espoir de meurtre plane sur les villes laborieuses, paralysant l'essor pacifique du travail humain. Vous vous épuisez de sacrifices pour aligner une muraille de fer aussi large, aussi haute que celle de l'adversaire toujours attendu. Et vous laissez inutile l'incomparable armée des vraies forces françaises, l'immortelle armée d'invasion qui ne connut jamais ni arrêt, ni retraite, ni débâcle; l'armée des idées incarnées dans ce peuple et qui l'a toujours fait conquérant du monde par le droit divin du progrès. Ah! ne comprenez-vous pas votre erreur? Vous désarmez la France plus sûrement, plus dangereusement que si vous aviez licencié tous nos bataillons, le jour où vous retenez l'esprit français sur la route où il marche, sonnant le ralliement aux idées nouvelles. N'a-t-il pas triomphé, sans même combattre à toutes les étapes du siècle, réparé les fautes et les folies de nos dynasties, déjoué les plans concertés des hommes d'État qui nous guettaient comme une proie, et qui chancelaient soudain, menacés, interdits, sentant trembler sous leurs pieds le sol où nos idées s'insinuaient pour dévorer et retourner contre eux leurs armées? Permettez donc qu'il souffle encore, ce vent de la victoire qui ne coûte pas une goutte de sang, ce vent de la revanche certaine qui gonflera de joie longtemps désapprise les plis désolés de notre drapeau!

« Si nous étions persuadés, mes chers collègues, que le sacrifice de nos doctrines peut seul procurer cette résurrection de la France nous n'hésiterions pas, je vous le jure, à dire à la raison et au progrès : Attendez, souffrez, laissez passer la France! — Convaincus que le triomphe national est inséparable de celui de la raison et du progrès, je voudrais faire pénétrer notre foi dans vos cœurs; vous n'hésiteriez pas davantage, vous non plus, à sacrifier ces lourds intérêts qui abattent le ressort populaire; vous attacheriez les premiers l'idée sociale à la hampe frémissante du drapeau, s'il vous était prouvé qu'à ce prix ses fières couleurs se relèveraient une

fois de plus sur la terre, emblème de réparation pour nous, de libération pour tous! »

Ce fut un trépignement sur tous les bancs. Les plus sages, étreints à la gorge, s'abandonnaient au délire commun. M. Chasset de la Marne, le président du centre gauche, entrait à cet instant dans la salle. Dès qu'il aperçut Bayonne à la tribune, il eut un sourire narquois.

— Quel air joue-t-il encore, ce flûtiste?

Mais la phrase d'habitude, jetée à la cantonade, mourut aussitôt sur ses lèvres. Renseigné par un premier coup d'œil sur les physionomies, le vieux parlementaire comprit qu'il n'était pas au diapason : à la vue des gens de son groupe qui battaient des mains, M. Chasset de la Marne changea brusquement d'expression; il s'arrêta au pied de la tribune, attentif et grave; avec la docilité d'un mouton égaré qui rentre dans le mouvement du troupeau, il se mit à applaudir, d'un geste machinal, les derniers mots de la période qu'il n'avait pas entendue.

L'instinct de l'orateur avertit Bayonne qu'il était temps de conclure, l'assemblée lui ayant donné tout ce qu'elle pouvait rendre d'émotion et de soumission momentanée. Il tourna court sur une tirade claironnante, qui s'adressait plus spécialement aux passions de ses amis et les soulevait pour l'ovation finale. Il descendit de la tribune. Des bancs inférieurs de l'extrême gauche, les socialistes se précipitèrent au-devant de leur chef; d'autres l'attendaient, debout sur les gradins supérieurs : toutes les mains cherchaient les siennes et recommençaient, après l'étreinte, à scander derrière lui la triple salve d'applaudissements; les visages ironiques et provocants défiaient les gros bataillons du centre. Ceux-ci gardaient un silence gêné: le sortilège dissipé, la Chambre se reprenait. Les députés dégringolèrent entre les travées, essaimèrent en masse, se répandirent dans les couloirs. Redevenus loquaces et bruyants, ils déambulaient en allumant les cigarettes à travers les vestibules, le salon des Conférences, la buvette. Des groupes bourdonnants, où étaient confondus les gens de tout parti, se formaient, se dispersaient, se reformaient autour des couples d'interlocuteurs qui discutaient avec animation le discours de Bayonne.

— Très bon aujourd'hui, Bayonne!

— Peuh! toujours la même chanson, mieux chantée cette fois.

— Il a pourtant dit quelques vérités incontestables!

C'était un opportuniste conservateur qui appuyait énergiquement sur cette affirmation.

— Oui, reprenait un radical, mais on pourrait lui répondre que...

Et chacun de développer les arguments avec lesquels il se serait fait fort de répondre à l'orateur socialiste. Ses plus verbeux contradicteurs étaient ceux qui ne parlaient jamais à la tribune; ceux aussi qui venaient de se surprendre à l'applaudir et en gardaient un remords, un besoin de réagir contre la surprise du magicien. On eût dit les ébats d'une ménagerie, quand, après la sortie du dompteur qui les tenait couchés sous sa cravache, les fauves gambadent dans la cage et mordent les barreaux.

Ces discussions théoriques sur la harangue de Bayonne ressemblaient d'ailleurs aux controverses des spectateurs, durant un entr'acte du théâtre, sur la pièce de Dumas ou d'Augier qui les a fait penser un moment. On venait d'entendre un exercice littéraire, passionnant par les idées qu'il suscitait, mais abstrait des réalités quotidiennes; nul ne songeait à établir un rapport entre ce jeu de pur esprit et les exigences pratiques, positives, de la vie sociale et politique. Le vote en témoignait, ce vote que rendaient au même instant pour leurs collègues absents les gardiens des boîtes, et qui écartait à une énorme majorité l'ordre du jour de l'orateur acclamé. On avait applaudi l'artiste, on votait pour le ministère : c'étaient deux ordres d'idées entièrement séparés.

— Bah! un joli discours de plus, et qui ne changera rien au train nécessaire du monde!

Cette exclamation de Poujard'hieu, l'ancien ministre, l'ami de Gambetta, résumait bien le sentiment commun.

— Ne vous y fiez pas trop, interrompit Asserme; goutte à goutte, le vitriol socialiste ronge notre bloc de granit républicain.

Aristide Asserme, « le député bien parisien de la Nouvelle, » suivant la formule consacrée des journaux où il écrivait, « le Canaque » comme l'appelaient *la Libre Parole* et *l'Autorité*, avait la spécialité de représenter l'esprit français au Parlement. Il y représentait par surcroît la Nouvelle-Calédonie, depuis qu'un concurrent richissime l'avait évincé de sa circonscription des Alpes-Orientales. Créole de Bourbon, venu tout jeune à Paris pour y publier des vers sous le patronage de son compatriote Leconte de Lisle, il s'était fait ramasser un soir par Gambetta dans une loge d'actrice où le tribum portait ses hommages. Aristide s'accrocha à la redingote flottante du grand homme, l'amusa par son bagout, reçut de

lui l'investiture d'un fief électoral dans les Alpes. Dépouillé de son canonicat, il obtint d'un ministère ami le siège de Nouméa, nouvellement créé. Le député n'avait fait qu'une courte visite à l'île lointaine, sur un vaisseau de l'Etat qui l'y amena en conquérant. Ses électeurs, quelques fonctionnaires et quelques colons, le renommaient fidèlement depuis cette époque; les méchantes langues prétendaient qu'on allongeait la liste électorale avec des forçats libérés et des Canaques recrutés par le bâtonniste, comme dans l'Inde.

— Des électeurs littéralement électrisés, — disait Asserme, car il les mettait en mouvement par un coup de câble officiel, — et vraiment libéraux, puisqu'ils ne demandent qu'une chose, la liberté.

Sceptique et jouisseur, très avisé sous ses airs de bouffon, rompu aux intrigues des couloirs où il promenait depuis quinze ans sa calvitie précoce, sa jolie barbe crespelée et sa faconde aimable, populaire dans le salon de la Paix parmi ses confrères du journalisme, le créole retombait toujours sur ses pieds après les aventures fâcheuses où l'entraînaient de perpétuels besoins d'argent. Compromis dans le Panama, dans toutes les affaires suspectes, il passait chaque fois à travers les mailles du filet de la justice, reparaissait souriant et acquitté. Nul ne tenait rigueur à cet enfant gâté du Parlement, radical d'étiquette, ministériel quand le cabinet avait besoin d'un renfort, et qui évoluait savamment dans l'orbite du pouvoir, assez loin pour se faire payer ses services, assez près pour les offrir au bon moment.

Asserme devait à ses succès, une imagination baroque et fertile. Au temps où il représentait les Alpes Orientales, il avait un préfet peu maniable. Le cabinet d'alors hésitait à faire sauter cet administrateur. Une idée vint au député. Il alla chez un marchand de couronnes funéraires, il choisit un bel article jais noir avec l'inscription : *Souvenirs et regrets*, il fit emballer, adresser franco sans nom d'expéditeur, à M. le Préfet des Alpes-Orientales. Le lendemain, même envoi d'un autre magasin; et ainsi de suite chaque jour, pendant trois semaines; tous les marchands de couronnes parisiens y passèrent. Au troisième arrivage, les employés de la Préfecture jasèrent : les fonctionnaires et les journalistes du chef-lieu s'arrangèrent vite pour avoir affaire dans les bureaux, précisément à l'heure où l'on déballait chaque matin le fatal colis. Au bout de huit jours, la ville était en liesse : pas d'autres conversations dans

les cafés, les deux feuilles locales exultaient, le préfet n'osait plus se montrer sur le Mail. A la quinzième couronne, il était démonté. La plaisanterie avait coûté vingt cinq louis à Aristide, mais son homme dut demander lui-même un changement.

Le « spirituel député de la Nouvelle » entretenait sa réputation par les discours amusants où il réclamait un peu de la manne budgétaire pour son île, « pour ce paradis austral où nous ne savons employer que nos damnés, où nous pourrions tous finir un jour, mes chers collègues, si la fortune inique faisait de nous des vaincus de la liberté. »

Tel était l'homme qui glosait sur le discours de Bayonne.

— Eh ! oui, continuait-il, ils ont fêlé le bloc :

> Toujours intact aux yeux du monde
> Il sent croître et pleurer tout bas
> Sa fêlure fine et profonde...

— Mon Dieu ! je sais bien, on peut encore boucher la lézarde en y pilant du curé. Mais si cet ingrédient venait à nous manquer, elle apparaîtrait aux yeux du monde, inquiétante. Bayonne vous force à l'écouter, à l'applaudir ; il vous apprivoise à quelques-unes de ses idées ; son socialisme, et, qui pis est, sa personnalité parlementaire deviennent peu à peu tolérables, possibles, *combinables* passez-moi le mot, avec d'autres éléments, en un lendemain de crise. Se rendre possible, tout est là en politique. Un beau jour on se réveille étonné : le loup-garou avec lequel on effrayait les enfants fleure le maroquin, tout comme un autre. — Demandez plutôt à Pélussin, qui mijote là-bas une affaire avec le gouverneur du Comptoir général des colonies. Il fut de la Commune, jusqu'au bout, il a fait tuer du Versaillais, c'est sûr ; nous nous servions même de ce prétexte, dans le temps, quand nous l'utilisions en cachette, pour ne pas lui payer les excellents articles qu'il faisait dans nos journaux contre l'ordre moral. Le voilà aujourd'hui sous-secrétaire d'État ; et il me marchande, parce qu'il me trouve trop avancé, une misérable subvention aux phares que je lui demande pour ma pauvre île afin que mes bons forçats ne gagnent pas le large plus souvent qu'à leur tour ; il me répond, le cynique : « Ne faites pas aux autres ce que vous n'eussiez pas voulu qu'on vous fît ; comment me serais-je évadé, moi, si l'on y avait vu clair à la Nouvelle !... » — Qui sait si Bayonne ne nous chantera pas un

jour la même antienne? Mes bons amis, prenez garde à ce mélodieux stercoraire.

Tandis qu'Aristide expliquait à quelques collègues mal informés, la légitimité de cette épithète, on cherchait vainement dans les couloirs l'homme à qui il la décernait. Bayonne s'était promptement arraché aux étreintes de ses amis ; sorti de l'amphithéâtre par une des portes discrètes ménagées à mi-hauteur du pourtour, au sommet des gradins, il avait franchi précipitamment les marches qui débouchent dans le corridor de ronde, au pied des escaliers par où s'écoulait le public des tribunes réservées. Arrêté là, il entendait son nom bruire dans toutes les conversations. Elles cessaient quand on l'apercevait, chacun ralentissait le pas pour attarder sur l'orateur des regards curieux, admiratifs. Bayonne paraissait indifférent à ces caresses de la gloire ; il attendait, les yeux fixés sur le haut de l'escalier. Soudain, il s'élança à la rencontre d'une jeune femme qui descendait, la dernière, de la tribune du président.

Finement moulée dans la souple jupe beige, sous la casaque de loutre où frissonnaient des lueurs errantes, elle descendait les degrés d'un pas lent, ce pas de statue en mouvement où la grâce harmonieuse de certaines femmes met une musique, faite des rythmes concordants de la gorge, des hanches, des genoux. Elle était de celles qu'à cette musique on entend venir, semble-t-il, en même temps qu'on les voit. La ligne sombre de sa beauté, accusée par le costume aux teintes sévères, s'égayait de deux points lumineux : une touffe de roses pourpre piquée au corsage, une torsade d'un blond fauve qui débordait la petite capote noire et moirait d'or le collet de loutre. Sous la voilette, dans le visage arrondi, presque trop rond, aux traits fins entre des joues pleines, les yeux brillaient de la légère fièvre emportée de cette séance. Ils arrêtèrent sur Bayonne un regard fier et distant, qui appelait de très haut, avec condescendance ; il semblait que ce regard ramassât cet homme à terre et l'élevât jusqu'au visage qui lui souriait gravement. Le député s'approcha ; sa voix, impérative et mordante à la tribune, se fit suppliante, trembla de cette même chaleur de passion contenue qui avait ému la Chambre.

— Êtes-vous contente ?

— Oui, dit la jeune femme, avec une légère cantilène d'accent étranger ; — oui, puisqu'*ils* seront contents.

— Qui, *ils* ?

— Vous le demandez ? Ceux pour qui nous travaillons ; ceux

dont la peine fait votre force, ceux pour qui et en qui je vous...

Elle n'acheva pas. Une flamme qui passa dans ses yeux dit le mot qu'elle avait retenu.

— Et pourtant, reprit Bayonne, vos lèvres viennent de me refuser la parole qui me payerait de tout. Dites qu'elle ressortira de ces lèvres, ce soir, chez la baronne.

— Venez et vous verrez.

— Vous y serez de bonne heure ?

— J'y dîne. Et vous ?

— Le temps de jeter un coup d'œil sur mes épreuves, et j'y cours. Vous serez dans la rotonde des palmiers, n'est-ce pas, sous le grand Ruysdaël, où il y a des blés de soleil, comme vos cheveux ? Vous ne regarderez personne autre, Daria ? Gardez-moi d'ici là toute votre âme, que je la prenne toute dans votre premier regard, ce soir.

En échangeant ces quelques mots, ils étaient arrivés à l'extrémité du corridor, dans le vestibule où dévalait le public des galeries supérieures.

— Adieu ! dit en souriant la jeune femme. Voyez comme tout le monde vous regarde, vous ! C'est intimidant, je me sauve.

Elle s'éloigna par le trottoir de la petite cour, vers la grille ouverte sur le quai. Immobile sur le seuil, Bayonne suivait des yeux la svelte casaque de loutre qui serpentait entre les gardiens de la paix et les camelots. Du flot d'allants et venants répandus sur le perron central, à côté de lui, des appels, des saluts familiers arrivaient par bordées.

— Voilà le triomphateur ! Bravo, Bayonne ! Superbe ! Incomparable !

Il ne semblait pas entendre. Plus rien du Parlement, de ses fièvres et de son absorption tyrannique, n'existait à cette minute pour celui qu'Aristide venait d'appeler « le mélodieux stercoraire ».

Ce mot nécessite quelques explications.

II

AU FUMIER DE JOB

Sur les terrains qui portent aujourd'hui les élégants hôtels de la plaine Monceau, les vieux Parisiens ont vu des enclos de plates-

bandes maraîchères, des vacheries, des étables attenantes à de sordides cahutes, tout un quartier mi-urbain, mi-rural, où les travaux des champs se mêlaient aux industries de la ville. La noble et paisible culture de la terre venait mourir là, déjà défigurée et empoisonnée par l'haleine de Paris, comme meurent sur un fond de tourbières les dernières lames du large, à la limite indécise où la grande mer se change en un petit marais, stagnant, chargé d'impuretés. Quelques maisons de pierre ou de brique alternaient avec des masures de bois à un seul étage, dissimulées derrière les murs de clôture. Ces logis donnaient sur des jardinets, sur des cours où vaguaient les poules et les veaux; ils abritaient une population chétive : nourrisseurs, fruitiers, laitiers, éleveurs de volaille, petits commissionnaires en denrées.

Le plus misérable de ces établissements était sans conteste celui du père Bayonne. Il occupait une cour irrégulière de quelques mètres carrés, enclavée entre un chantier de bois et la haute muraille latérale d'une distillerie, au point où la rue d'Héliopolis débouche actuellement dans la rue Guillaume Tell. Au fond de cette cour, dans l'angle de gauche, une cage de vieilles planches, coiffée d'un toit en auvent, faisait saillie sur un rez-de-chaussée, où elle s'appuyait par quatre étançons. Une cloison divisait la cage en deux chambres; de l'unique pièce du rez-de-chaussée, qui formait une assez vaste cuisine, on accédait à ce galetas par une échelle de meunier. Dans l'angle opposé de la cour, une autre cabane de lattes, aménagée en étable, hébergeait deux vaches et un cheval. Une étrange muraille, maçonnée avec des matériaux de toute provenance, fragments de pierres meulières, tessons de poteries, tuiles et ardoises noyées dans le mortier, montait assez haut pour dérober aux passants la vue de la maison ratatinée et de l'étable; cette fortification, en alignement sur une ruelle, était percée d'une espèce de porte charretière qui donnait un lointain air de ferme à la « propriété ». Sur le linteau de la porte, un cadre de bois formant enseigne se balançait au vent. La peinture, quoique d'un goût romantique, ne devait évidemment rien au pinceau d'Eugène Delacroix : on y distinguait vaguement un vieillard respectable, nu et barbu, couché sur un monceau de choses indéfinissables, devisant avec trois personnages en costumes bibliques. Au-dessous de ce groupe, un calligraphe inexpérimenté avait tracé, en gros caractères rouges, ces mots :

AU FUMIÉ DE JOB.

L'enseigne parlante était expliquée aux passants de la ruelle par le large tas de fumier qu'ils apercevaient dans la cour, à travers les vantaux déjetés de la porte charretière.

Là s'approvisionnèrent d'engrais, pendant plus de quarante ans, les petits maraîchers de la plaine Monceau et des alentours. Le fondateur de cette industrie, le père Bayonne, était arrivé en France à la suite des alliés, en 1814. Nous disons « arrivé » pour nous conformer à la tradition du quartier; mais le mot n'est pas exact, appliqué à un émigré qui rentrait sur le sol où il avait connu des jours plus prospères. Descendant de Siméon Lévy, l'un de ces marranes espagnols qui vinrent de Tolède à Bayonne après l'édit de tolérance d'Henri II, vers l'an 1550, Rodrigues Lévy, dit Bayonne, était frère cadet d'Abel, le munitionnaire des armées de la République et de l'Empire. Associé à son aîné dans les opérations de courtage sur les blés, quand la Révolution éclata, Rodrigues fut victime des guerres qui ouvraient à Abel Bayonne une source de profits. Tandis que celui-ci accompagnait en Suisse le commissaire Rapinat et imitait cet illustre modèle en prélevant une grosse dîme sur les dépouilles des Bernois, la course maritime paralysait les affaires où Rodrigues s'obstinait, à Bordeaux d'abord, puis à Marseille. Le blocus continental ayant complètement arrêté les transactions avec l'Angleterre, le courtier s'embarqua pour Odessa. Il y végéta misérablement, jusqu'au jour où le reflux de l'Europe nous ramena cette épave avec tant d'autres. En voyant partir la sotnia de Cosaques à laquelle il fournissait de l'eau-de-vie, Rodrigues Bayonne avait chargé sur sa petite charrette de cantinier la jeune femme qu'il venait d'épouser, Séphor Minskaïa, et son enfant nouveau-né. Roulée par le torrent des convoyeurs russes jusqu'à Paris, la pauvre famille s'était échouée dans la masure abandonnée de la plaine Monceau. On radouba la cage avariée; une palissade d'abord, et ensuite la muraille composite élevée par les mains du nouvel occupant, assurèrent aux Bayonne la possession du terrain vague attenant à la maison. L'étable y surgit, deux vaches y rejoignirent le petit cheval qui avait traîné les nomades d'Odessa à Paris. Un jardinier voisin s'étant proposé pour acheter chaque semaine au nourrisseur la litière de ces animaux, Bayonne comprit qu'il y avait une lacune dans la vie industrielle du quartier.

Il fit cette découverte sur la fin de la Restauration, déjà trop vieux et trop recru de misère pour en tirer tout le parti qu'elle

eût offert à un inventeur plus actif. Néanmoins, on vit dès lors le père Bayonne sortir chaque jour, à l'aube, avec la charrette remisée depuis l'exode de Russie; il la ramenait le soir, emplie des fumiers et des détritus ramassés sur les routes ou achetés à bas prix dans la banlieue pour être revendus aux maraîchers du voisinage. Ceux-ci prirent l'habitude de se fournir au tas qui se reformait tous les matins dans la cour du père Bayonne. Prévenant et ponctuel en affaires, il s'attachait les clients, il les apitoyait sur ses longues tribulations. Le « vieux Cosaque », comme l'appelaient les bonnes femmes, bénéficiait de l'inclination naturelle aux citadins pour les types originaux de leur quartier. Les enfants s'amusaient de sa lévite jaune fourrée de renard et du haut bonnet de même poil d'où s'échappait des tire-bouchons de boucles blanches; ils faisaient cercle pour entendre conter au père Bayonne les histoires de Bautzen et de Lutzen, ils regardaient avec respect le maigre roussin qui avait trotté sous le feu du canon. — « C'est un homme au-dessus de son état, » disaient les fruitières. État peu relevé; mais le père Bayonne avait frappé un coup habile sur les imaginations en tirant de la sienne l'enseigne peinte au-dessus de sa porte. L'évocation de Job ennoblissait la marchandise amoncelée dans la cour, un rapprochement involontaire se faisait dans les esprits entre le malheureux patriarche et ce petit vieillard biblique, si éprouvé, si digne devant son tas de paille pourrie : on en concevait de la considération pour le revendeur d'engrais.

Quand il mourut, en 1840, rien ne changea au train de vie accoutumé. Ferdinand Bayonne remplaça le père dans la petite charrette, son berceau ambulant de 1814. La clientèle lui resta fidèle; sous la direction de sa mère Séphora, il continua d'administrer le tas renouvelé chaque jour par ce travail de fourmi. Ferdinand n'avait qu'un génie régulier, dépourvu de ressort et d'invention. Un quart de siècle passa sur sa tête; il devint à son tour le père Bayonne. A deux pas du Paris bouleversé par M. Haussmann, cour et masure gardaient leur physionomie de la Restauration, leur air de misère vieillote, leurs pratiques commerciales sans horizon. La première femme du second Bayonne, Anna Lion Meyer, ne lui donna pas cette impulsion conjugale qui réveille parfois une industrie sommeillante : créature malingre et d'échine ployée sous la malechance, Anna traina son étisie dans le galetas sans y laisser d'enfants. La secousse excitatrice allait

venir au *Fumier de Job* de la deuxième femme du patron, Rachel Heymann, des Heymann de Mayence.

Cette personne de tête doit être considérée comme la véritable créatrice de la grande maison d'engrais chimiques Bayonne et Cie. Ferdinand convola sur le tard, en 1862. A peine installée dans le fief des Bayonne, et nonobstant l'arrivée rapide de deux marmots, Elzéar et Nathalie, Rachel y manifesta un puissant esprit d'innovation et de métamorphose. Le nombre des vaches s'accrut dans l'étable agrandie; les marchés passés avec quelques usines qui donnaient des déchets industriels firent affluer dans la cour des charretées de détritus bizarres, soumis aussitôt à de savants triages, classés en catégories, tarifées selon de nouvelles échelles de prix. Ce n'était pourtant là qu'un prélude aux grands projets que méditait Rachel. A défaut d'une instruction absente, un sûr instinct commercial lui fit deviner l'importance de la révolution agricole qui s'accomplissait à ce moment, l'avenir des nouvelles méthodes qui saturaient la terre d'engrais exotiques ou artificiels. Chacun rêve à hauteur de son horizon : devant la litière de ses vaches, Rachel rêvait aux gisements de guano du Pérou. Elle s'assura le concours d'un jeune chimiste polonais, qui mourait de faim dans une mansarde de la rue d'Héliopolis; il lui prêta sa science en échange d'un morceau de pain. Le même instinct infaillible révéla à Mme Bayonne l'expansion imminente de Paris sur la plaine Monceau, et la plus-value prochaine des terrains environnants. Elle acquit alors, par de bons contrats, les meilleurs lots de ces terrains, qui valaient de vingt à trente sous le mètre, qui atteignirent, cinq ou six ans plus tard, lorsqu'elle les revendit, cinquante, soixante francs et plus. — Avait-elle trouvé quelques épargnes de son beau-père dans l'armoire du galetas? Sut-elle intéresser à son entreprise un bailleur de fonds? On le présuma, quand on lui vit entre les mains du papier de la maison Nathan et Salcedo, inféodée aux Bayonne de la branche aînée et fortunée.

Cette branche est assez connue pour qu'il suffise d'en rappeler ici l'existence. Abel Bayonne, le munitionnaire des armées du Directoire, le bras droit du fameux Rapinat, avait laissé deux enfants : une fille, Élisabeth, mariée en 1826 à Luis Salcedo, l'un des fondateurs de la puissante maison de banque Nathan et Salcedo; un fils, l'éminent philologue David Bayonne, entré en 1830 dans l'Université, signalé de bonne heure aux orientalistes par ses travaux sur la grammaire comparée des langues sémiti

ques, appelé en 1872 à l'Académie des Inscriptions, qui le nomma secrétaire perpétuel peu de temps avant de le perdre. La femme de David, Eudoxie Müller, des Müller de Colmar, les riches manufacturiers, lui donna trois fils. Alphonse, né en 1848, et qui dut son prénom à l'enthousiasme du savant pour M. de Lamartine, a suivi la carrière paternelle : proviseur au lycée de Montauban, sa compétence dans les questions d'enseignement l'a désigné pour une inspection générale. Louis-Napoléon, venu au monde quelques mois après le Prince impérial et ainsi nommé en témoignage de l'attachement de sa famille à la dynastie régnante, a été placé par la protection de sa tante Élisabeth dans la banque Nathan et Salcedo; d'employé, il y est devenu rapidement associé, avec la signature. Joseph, le dernier né des trois frères, mérita tout jeune la confiance de Gambetta; préfet de la Basse-Gironde, il compte parmi nos administrateurs les plus appréciés.

Ces hommes considérables auraient toujours ignoré leurs humbles cousins du *Fumier de Job*, si l'on eût écouté la vieille Séphora; aux heures les plus critiques, la veuve de Rodrigues s'était refusée à toute sollicitation, à toute tentative de rapprochement avec le fils et les petits fils de son beau-frère Abel, moitié par timidité de parente pauvre et par crainte des rebuffades, moitié par aversion pour ces renégats, ces marranes, comme elle les appelait, oublieux de la foi des ancêtres. Grâce à l'indifférence du philologue David, Eudoxie Müller avait élevé ses fils dans les idées et les pratiques de son milieu luthérien de Colmar; on les disait protestants, ils l'étaient peut-être ou l'avaient été; l'inspecteur et le préfet se laissaient volontiers classer dans cette confession. — Rachel, personne positive et dépourvue de préjugés, passa-t-elle outre aux scrupules de la mère Séphora? En ce cas, les acquisitions de terrains semblaient prouver qu'une Bayonne, même indigente et inconnue, ne frappait pas en vain à la porte de la maison Nathan et Salcedo.

La crue d'un fleuve ravage ou emporte les terres sans consistance; elle fertilise les parties solides qui ont résisté. Ainsi fait la crue d'une grande cité. Quand Paris descendit sur la plaine Monceau, avec ses rues régulières et ses constructions cossues, la Ville refoula hors barrières le menu fretin des nourrisseurs, maraîchers, étalagistes. Quelques industries plus vivaces tinrent bon en se transformant. Le *Fumier de Job* fut de celles-là. Un beau jour, au lendemain de la guerre, les échafaudages des maçons se dressèrent dans la cour du père Bayonne. L'année suivante, sur l'em-

placement qu'avait si longtemps occupé le désordre pittoresque et sordide de la cour, de la masure, de l'étable, une grande maison froide, décente, s'élevait dans l'alignement de ses riches voisines. Une de ces maisons au visage muet, aux yeux ternes, dont la physionomie ouverte tient de la banque et du couvent; on devine des bureaux dans leurs entrailles, derrière les fenêtres grillées du rez-de-chaussée, un luxe bourgeois derrière les tentures rigides du premier étage, un cerveau exact et minutieux au sommet, derrière les rideaux blancs des chambres d'habitation. Cette maison avait une annexe suburbaine à Levallois-Perret, vaste cour entourée de hangars et de magasins où des camions chargeaient les guanos, les phosphates, les nitrates. Mais dans les bureaux proprets de la rue d'Héliopolis, rien ne décelait la nature des opérations traitées par ces employés corrects, qui recevaient les clients et tenaient les écritures sous le regard sévère de la patronne; — une administration quelconque, eût dit le passant inattentif à la plaque de marbre noir encastrée dans un des montants de la porte.

Cette plaque avait suscité des scènes orageuses dans la famille Bayonne. La vieille Séphora et son fils Ferdinand gardaient un attachement superstitieux à la vénérable enseigne qui mettait leur commerce sous la protection du patriarche. Rachel leur avait fait comprendre à grand'peine que cette imagerie ne convenait plus. On s'était arrêté à une transaction. Au sommet de la plaque de marbre, une ligne en lettres gothiques, peu lisibles, conservait la raison sociale chère aux vieilles gens :

AU FUMIER DE JOB

Sous cet en-tête accordé à la fantaisie, des romaines dorées, sérieuses et pratiques, disaient :

MAISON D'ENGRAIS CHIMIQUES BAYONNE ET Cie
Guanos, Phosphates, Nitrates,
Kaïnite moulue, Scories de déphosphoration.
Commission pour la Province et pour tous Pays.

Ainsi, obéissant à la loi commune qui régit toutes les transformations de notre temps, le tas de paille et de bouse du père Bayonne naturel, naïf, pauvre, étalé cyniquement et honnêtement au plein jour, s'était métamorphosé en produits similaires, artificiels et concentrés, puissants et riches, reculés loin des regards, masqués derrière une façade austère et sous des mots savants, représentés par des chèques et des traites; reconnaissables néanmoins pour qui

cherche le permanent sous des apparences changeantes; plus fétides, d'ailleurs, et d'une pestilence plus subtile que le bon vieux tas qui fumait au soleil, égayait les yeux qu'il choquait, dispensait la santé aux enfants grandis dans ses émanations salubres.

On pardonnera ces détails rétrospectifs, utiles peut-être pour éclairer les antécédents héréditaires d'un de ces enfants, et justifiés par le rôle brillant qu'il joua un moment dans notre pays. Né en 1861, un an avant sa sœur Nathalie, le petit Elzéar avait connu l'ancien *Fumier de Job*. Ses plus lointains souvenirs lui remontraient les maigres vaches au poil roux dans la cour pentueuse, les retours de son père, le soir, sur la charrette aux essieux criards, la haute meule de paille souillée autour de laquelle les deux marmots jouaient à cache cache et glanaient les fleurettes hâtives qu'il portait à la grand'maman Séphora. La vieille aïeule avait été la première éducatrice du bambin. Restée fidèle axx observances minutieuses de sa communauté lithuanienne, elle lui en expliquait le sens; dès qu'Elzéar put épeler ses lettres, elle lui apprit à lire dans la Bible.

L'imagination ardente de l'enfant s'éveilla sur le livre qui racontait le roman prodigieux de sa race. Du seuil de la masure, il dévorait les pages relues cent fois, il voyait, derrière la meule d'immondices qui fermait son horizon, se lever l'armée des puissants et des forts, misérables d'abord, puis maîtres du monde dans tous les Empires, dans tous les siècles : l'esclave Joseph, devenu le vizir du Pharaon et le dispensateur des richesses de l'Égypte; le berger Moïse, conduisant son peuple dans la Terre Promise; le pieux Daniel, prince des satrapes de Darius; le mendiant Mardochée, enrichi des dépouilles d'Aman et comblé d'honneurs par Assuérus. Les merveilleux récits se succédaient, confirmant la parole divine, illustrant les exodes : « Les fils d'Israël crûrent et ils se multiplièrent comme les grains qui germent; ils devinrent très forts et emplirent la terre... Plus on les opprimait, plus ils se multipliaient. »

Séphora achevait les enseignements du Livre; à la veillée, tout en brûlant les herbes amères, comme il est prescrit par le rituel, elle racontait à son petit fils l'histoire des élus dans les temps douloureux, elle montrait la continuation de la promesse jusqu'à nos jours. Fille d'un pauvre et savant talmudiste de Minsk, elle avait entendu toute jeune les entretiens des hassidim dans la maison paternelle, elle y avait recueilli les leçons du fameux Nachman Krochmal, le hakkam de Tarnopol, qui venait faire aux frères de

Minsk l'aumône de son vaste savoir. De quelles oreilles avides les enfants écoutaient l'aïeule, quand elle disait les prodiges accomplis par tant d'hommes mémorables!

C'était David Reubeni, le mystérieux envoyé des tribus d'Orient, frère et ambassadeur du Sultan juif d'Arabie, accueilli avec des honneurs princiers par le pape Clément VII, le roi de Portugal, l'empereur d'Autriche, parcourant l'Europe sur son destrier blanc, entraînant sous sa bannière de soie brodée les misérables qu'il venait délivrer, semant l'or à pleines mains sur le peuple qui l'acclamait, dans Rome et dans Lisbonne. C'était le beau Salomon Molcho, le prophète dont les prédictions vérifiées intimidaient les rois et les papes, dont l'éloquence transportait les foules accourues pour l'entendre, de Cadix à Constantinople; invulnérable, protégé d'en haut, il passait comme les jeunes gens de Babylone à travers les flammes; le lendemain du jour où le Saint-Office l'avait fait brûler publiquement, on le rencontra dans les salles du Vatican, aux côtés du pape Clément, qui lui avait substitué secrètement une autre victime; la seconde fois qu'il fut conduit au bûcher, dans Mantoue, on avait dû le bâillonner, tant on craignait l'effet magique de sa parole sur la foule; et cette fois encore il avait vaincu le feu, assuraient les fidèles qui le virent plus tard près de sa fiancée, à Saphed en Palestine. Séphora rappelait encore la haute fortune de Joseph Nassi, duc de Naxos, favori du sultan Soliman, l'égal des vizirs en pouvoir et en richesse, qui avait rebâti de ses deniers Tibériade de Galilée. Elle proposait en exemple Baruch Spinoza, le glorieux sage auquel les infidèles eux-mêmes dressaient des statues. Elle disait enfin le plus prodigieux de tous, Sabbataï Cevi, le Messie proclamé à Smyrne au son des trompettes, l'inspiré qui faisait délirer d'enthousiasme tous les dispersés du peuple élu; au bruit lointain de ce nom, le vénérable Manoël Texeira dansait de joie dans la synagogue d'Amsterdam en serrant sur son cœur le rouleau de la Loi; des caravanes se formaient à Londres, à Hambourg, à Avignon, pour suivre à Jérusalem le nouveau roi qu'on allait y sacrer : Sabbataï l'oint du Seigneur, qui refusa de connaître la femme et répudia ses épouses jusqu'au jour où une vision lui révéla, au Caire, l'apparition en Pologne de sa fiancée prédestinée, l'orpheline inconnue trouvée en chemise dans un cimetière, l'enchanteresse Sarah dont les poètes d'Égypte célébrèrent la beauté; Sabbataï, si puissant à Smyrne et dans Alep que des millions de piastres lui arrivaient

en offrande, au château des Dardanelles où la jalousie du Khalife l'avait enfermé, où il tenait une cour princière, entouré de ses partisans, révéré par les disciples qui continuèrent de prier en son nom, longtemps après sa mort, dans toutes les communautés d'Europe et d'Asie.

Le petit Elzéar s'absorbait dans ces histoires attrayantes. Elles avaient pour lui le prix d'un trésor intime, personnel, bien préférable à l'histoire vulgaire qu'on enseignait dans l'école du quartier, avec les héros de tout le monde, Charlemagne, Bayard, Turenne, Napoléon. Elles continuaient, dans une sphère supérieure à celle des grands hommes scolaires, la tradition auguste des personnages bibliques. Ces royaumes étrangers, ce fabuleux Orient, qui n'étaient pour ses voisins de classes que d'obscures expressions géographiques, Elzéar les sentait siens, au même titre que l'enclos de la plaine Monceau; fils d'une famille universelle, citoyen du monde où son imagination volait d'un mouvement aisé, il en concevait un secret orgueil, et quelque mépris pour ces gamins attachés au pavé de la rue, astreints à un pénible effort d'attention lorsqu'il leur fallait suivre la leçon de l'instituteur en Afrique ou en Asie. L'enfant grandissait dans ce rêve d'une élection miraculeuse, toujours possible, toujours renouvelée; il sentait confusément en lui toutes les âmes de ceux qui sont sortis de la cuisse de Jacob; dans l'attente vague et magnifique qui berçait sa sensibilité, il bandait sa volonté naissante pour toutes les ambitions.

A l'école primaire du quartier, où sa mère l'envoya de bonne heure, l'élève Bayonne distança facilement ses camarades. Boursier au lycée Louis-le-Grand, — la bourse était due sans doute à quelque sollicitation discrète de Rachel auprès du vieux cousin David, le dignitaire de l'Université, membre de l'Institut, — Elzéar y retrouva les mêmes succès. Son entrée dans cet établissement coïncida avec la transformatien du *Fumier de Job*. Une vie nouvelle commençait pour l'écolier avec les études et les fréquentations plus relevées du lycée Louis le Grand, avec l'installation aisée et décente dans la maison bourgeoise. La mort de la grand'mère Séphora brisa le dernier anneau de la chaine qui le rattachait à son passé de misère et de rèves. La meule et la soupente des jeux enfantins, le monde merveilleux de la Bible et des récits de l'aïeule, toute cette formation première descendit lentement dans les profondeurs du souvenir ; mais le jeune esprit en gardait une empreinte

indélébile : à son insu, il continua de recevoir son principe d'action des choses dont il ne vivait plus.

Qui l'eût reconnu, le petit vagabond de la cour du père Bayonne, dans ce rhétoricien brillant, ouvert à toutes les idées, épris des littératures à la mode, promenant déjà sur Paris un regard d'âpre conquête qu'ils ont de si bonne heure aujourd'hui ? Le collégien philosophe, frotté de positivisme, vite imprégné de l'incrédulité ambiante, eût plaisanté de bien haut ceux qui lui auraient rappelé les prescriptions de la Thora. Ces vieilleries méritaient le même sourire indulgent que le catéchisme oublié des camarades. Nulle différence entre eux et lui, esprits également émancipés, également modernes. S'il rouvrait parfois la Bible massive où il avait appris à lire, c'était pour y vérifier les explications fournies par l'exégèse contemporaine, les interprétations ingénieuses rencontrées dans un volume de Renan. Pure satisfaction de curiosité intellectuelle, croyait-il ; cependant, le livre fermé, il se surprenait à songer aux fortunes inopinées de l'ânier Saül, du berger David. Mythes ou réalités, ces hommes subtils et volontaires, qui avaient conquis pouvoir et richesse, lui apparaissaient comme d'excellents maîtres de conduite ; leur séduction rajeunissait, aussi proche, aussi tentante pour lui que celle du lieutenant Bonaparte, l'idole et le modèle de ses camarades à l'âge heureux où chacun se dit : Il faut être Napoléon.

Dès qu'Elzéar eut obtenu son diplôme de bachelier, Rachel le mit en apprentissage dans les bureaux de la rue d'Héliopolis, avec promesse de l'associer prochainement à la direction de la maison.- Après quelques mois de cette épreuve, le jeune homme ne put surmonter son dégoût pour un emploi de ses facultés trop inférieur à ce qu'il attendait de lui-même et de la vie. Tous ses rêves s'insurgeaient contre la médiocrité de cet horizon commercial, contre la nature même de l'industrie paternelle, qui lui avait déjà valu au collège les allusions humiliantes des camarades informés. Il déclara à sa mère qu'il se sentait invinciblement sollicité vers une carrière libérale ; il abandonnerait de grand cœur au mari qu'on cherchait alors pour sa sœur Nathalie les fructueuses perspectives ouvertes par la prospérité croissante du *Fumier de Job.* Rachel le fouilla dans les yeux, de son clair regard de femme pratique, et dit simplement :

— Es-tu sûr de ta volonté, quoi que tu entreprennes ?

— Je suis sûr de l'irrésolution des autres. J'y ai regardé : ils ne tiennent jamais le coup qu'on leur propose hardiment.

Satisfaite d'une réponse où elle reconnut le fils de ses entrailles, la veuve Bayonne lui assigna une pension honorable et le laissa s'envoler vers l'Ecole de Droit.

III

L'ASCENSION D'ELZÉAR

Il étudia la législation, l'économie politique, l'histoire. Assidu aux parlotes où se forment les orateurs, il y acquit une réputation d'éloquence. Elle l'avait précédé au Palais, lorsqu'il se fit inscrire au barreau. Cependant des années passèrent sans justifier les espérances que ses camarades avaient fondées sur son talent précoce. L'ambition échauffée qu'ils lui avaient connue au sortir du collège parut amortie par la vie de plaisir. Elzéar s'y était jeté avec un emportement où il y avait de la fougue naturelle et de l'ostentation. Il ne s'attarda guère aux aventures banales du quartier Latin : quelques bonnes fortunes bruyantes dans le monde du théâtre lui eurent vite révélé le pouvoir qu'exerçaient sur les femmes sa beauté grave et sa conversation passionnée. Elles lui ouvrirent l'un après l'autre ces mondes aux frontières imprécises qui voisinent et se pénètrent de plus en plus à Paris : échelle de Jacob, où un jeune homme spirituel et avantageux, porté par le succès, grimpe si facilement de salons en salons, d'alcôves en alcôves, de la pianiste séduite à la femme de lettres divorcée, de celle-ci à l'étrangère curieuse, à la coquette de finance, à la baronne légère, à la marquise authentique.

Bayonne sut plaire par ses dons naturels et par le ragoût de scandale que ses idées apportaient dans les salons élégants où il eut accès. Il y développait audacieusement des thèses socialistes; on écoutait avec une indulgence amusée ces propos incendiaires, qui eussent fait jeter à la porte un homme moins correct, moins bien habillé, moins soumis pour tout le reste au code des bienséances mondaines. Elzéar avait traversé les milieux d'étudiants durant ces années où un vent de socialisme soufflait sur le quartier des Écoles. Il épousa d'abord les doctrines à la mode par esprit d'imitation, il s'y affermit par un sincère entraînement de cœur et par un calcul réfléchi de la volonté. Cette orientation de son intelli-

gence avait des causes complexes; il les définissait souvent dans ses longues causeries avec le plus cher de ses amis de collège, ce Jacques Andarran qu'il devait retrouver sur les bancs de la Chambre. Les deux jeunes gens différaient de complexion et d'idées : Jacques était un méditatif, indécis et flottant dans son besoin de compréhension universelle; Elzéar épanchait sur lui ses périodes familières et grandiloquentes, avec cette tyrannie de l'orateur-né pour qui tout homme est un public.

— Quelle mouche te pique? disait Andarran. Toi, socialiste! Toi, l'aristocrate jusqu'aux moelles, toi qui ne rêves que raffinements de luxe, haute fortune et bonnes fortunes! Mais c'est idiot! Et tu trahis toute ta race, tu vas te la mettre tout entière à dos. Elle est par définition du côté de la richesse, où elle prend sa force. Tu me fais l'effet d'un officier d'état-major qui passerait à l'émeute au moment d'une promotion en grade.

— Laisse-moi donc tranquille avec ma race! Toujours cette sottise, comme s'il y avait encore des races, en un pays et en un temps où il n'y a que des individus. Tu n'as pas honte de ramasser ce vieux cliché d école et de sacristie, forgé par les pions, exploité par les curés! Mais je veux bien me placer pour un instant à ton point de vue : s'il y a vraiment des survivances de races, quelle pauvre idée te fais-tu de celle où tu me classes? Où prends-tu le droit de la ramener à cette unité factice? toute son histoire te montre deux courants opposés, l'un d'âpres convoitises terrestres et de satisfactions matérielles, l'autre de protestation idéaliste, révolutionnaire. Nos vieux prophètes ne sont-ils pas les premiers socialistes? Quel compagnon de réunions publiques égalera jamais leur idéalisme, leurs violences? La vieille plainte humaine du misérable et de l'opprimé, dans quels cœurs est-elle héréditaire? Qui la dira mieux que nous, avec les mots où elle gémit et menace depuis les premiers jours de l'histoire, avec les imprécations rituelles apprises au berceau? Suis les procès politiques en Europe : partout tu trouveras quelques fils des prophètes au banc des révoltés sociaux, à l'avant-garde de la protestation révolutionnaire, socialiste, anarchiste, nihiliste. Je t'accorde si tu y tiens — et c'est peut-être vrai — que l'âme de ces anciens bonshommes, l'âme juste et rageuse d'un Amos ou d'un Michée est pour quelque chose dans le dégoût que m'inspire votre stupide société, dans le désir que je ressens de la culbuter, ne fût-ce que pour déplacer le poids de misère et de souffrance. Si, comme je le crains, on ne peut réussir à diminuer ce poids, il faut

au moins changer de temps à autre les épaules qui le portent. La justice, vois-tu, ce n'est peut-être qu'un roulement mieux ordonné de l'inextirpable souffrance. Tâchons de l'établir dans une société meilleure. Cette conviction, je l'ai au fond du cœur, qu'elle me vienne de la réflexion personnelle ou de l'atavisme que tu me lances à la tête et dont tu n'aperçois que le vilain côté.

— C'est pourtant vrai : avant d'avoir des barons, vous aviez des prophètes ; et tu en es un. Mais, insistait Andarran, comment concilies-tu ton dégoût pour cette société avec l'intention où je te vois de déguster ce qu'elle a de plus exquis?

— Parbleu! faisait Elzéar en s'animant, je compte bien en jouir; comme on jouit d'une catin qu'on jettera dans l'escalier un quart d'heure après; comme un conquérant savoure le bon souper qu'il a trouvé tout servi dans la maison conquise, avant de renverser la table dans la salle à manger où il fera camper ses soldats. Et pour être ce conquérant, que faut-il? Laissons là mes prétendus ancêtres les prophètes; revenons sur le terrain des réalités, à Paris. Quoi que tu en dises, je ne suis qu'un Parisien de Paris, comme toi, comme les camarades, et pas autre chose. Me vois-tu, moi pauvre hère inconnu, sans relations, avec les origines que tu sais, avec un saint-frusquin acceptable, sans doute, mais très insuffisant pour éblouir les populations, — me vois-tu trimant quinze ou vingt ans sur les marches des escaliers de service où s'écrasent nos grimpeurs? Tu me voudrais peut-être fleuri d'œillets bien pensants, arrivant benoîtement par les cercles cléricaux et monarchiques, après un long stage dans les bureaux d'œuvres et les salles de conférences, tout cet ennui pour être enfin toléré aux tralalas de quelques douairières, sous un nom allongé par de ridicules additions, au milieu de gens qui tendraient à peine une main dédaigneuse au fils du marchand de guano! Sans parler de ces ineptes préjugés de race qui recommencent à empoisonner l'air, qui me barreraient la route de ce côté et me rendront tous les autres doublement difficiles. Me préférerais tu à la queue de la grande armée opportuniste, petit jeune bien correct de l'Association générale d'abord, puis attaché dans quelque cabinet de politicien, me faisant décrasser par les belles madames ministérielles, afin de les lâcher un jour et de parvenir jusqu'aux autres, aux vraies, aux savoureuses, quand j'aurai des cheveux gris?

« Allons donc! Il veut être attaqué de front, emporté de haute lutte, ce Paris gobeur et poltron, dur aux timides, tendre aux

violents. Pour un homme de ma condition, le socialisme est un tremplin indiqué : le seul élastique, neuf, riche d'avenir. Tous les autres partis sont de vieux citrons exprimés. Socialiste! Il y a beau temps que cette étiquette a cessé d'être un épouvantail, une marque flétrissante sur l'épaule d'un paria. Tiens, l'autre jour, à la dernière réception de l'Académie, notre camarade Evayren m'avait gratifié d'une carte de tribune : tu sais, Nordomus Evayren, le petit poète du *Midi fédéral* qui va toujours frétiller chez les habits verts. Qui crois-tu qu'il me montre, en belle place, dans la corbeille? Un des grands orateurs socialistes, entre trois tabourets de duchesses qui lui comprimaient les genoux. Elles n'avaient d'yeux que pour lui, on devinait qu'elles se seraient pâmées de joie si quelqu'un leur eût présenté le monstre; et l'une d'elles l'aurait invité à déjeuner le lendemain pour faire crever de dépit les deux autres! Je te dis qu'elle est là, et là seulement, la grande route d'avenir, facile, rapide. A la condition, bien entendu, de n'y pas traîner comme un loqueteux, de ne pas se confiner au cabaret, comme tous ces imbéciles, avec la dégaine, le langage et la barbe d'un vieux chemineau de 1848. Etonner, subjuguer cette fille qu'est Paris, simple jeu, mon cher, pour le socialiste qui saura allier toutes les élégances à toutes les audaces, mener avec la même désinvolture un cotillon et une émeute, passer avec aisance des faubourgs populaires où se fait le souverain aux faubourgs mondains où on le sacre. Il lui suffira d'imiter le Maître : son Évangile n'est-il pas écrit là? »

Et Bayonne montrait à Andarran une pile de volumes allemands, français, écroulée sur le bureau : *Ferdinand Lassalle's Reden und Schriften*; le *Journal de Ferdinand Lassalle*; *Une page d'amour de F. Lassalle*. Il feuilletait d'une main caressante les nombreux biographes de son héros, Brandès, Max Regel, Seillière...

(*A suivre.*) E.-M. DE VOGÜÉ.

LE PARADIS DES CHATS

Une tante m'a légué un chat d'Angora qui est bien la bête la plus stupide que je connaisse. Voici ce que mon chat m'a conté, un soir d'hiver, devant les cendres chaudes.

I

J'avais alors deux ans et j'étais bien le chat le plus gras et le plus naïf qu'on pût voir. A cet âge tendre, je montrais encore toute la présomption d'un animal qui dédaigne les douceurs du foyer. Et pourtant que de remerciements je devais à la Providence pour m'avoir placé chez votre tante! La brave femme m'adorait. J'avais, au fond d'une armoire, une véritable chambre à coucher, coussin de plume et triple couverture. La nourriture valait le coucher; jamais de pain, jamais de soupe, rien que de la viande, de la bonne viande saignante.

Eh bien! au milieu de ces douceurs, je n'avais qu'un désir, qu'un rêve, me glisser par la fenêtre entr'ouverte et me sauver sur les toits. Les caresses me semblaient fades, la mollesse de mon lit me donnait des nausées, j'étais gras à m'en écœurer moi-même. Et je m'ennuyais tout le long de la journée à être heureux.

Il faut vous dire qu'en allongeant le cou, j'avais vu de la fenêtre le toit d'en face. Quatre chats, ce jour-là, s'y battaient, le poil hérissé, la queue haute, se roulant sur les ardoises bleues, au grand soleil, avec des jurements de joie. Jamais je n'avais contemplé un spectacle si extraordinaire.

Dès lors, mes croyances furent fixées. Le véritable bonheur était sur ce toit, derrière cette fenêtre qu'on fermait si soigneusement. Je me donnais pour preuve qu'on fermait ainsi les portes des armoires derrière lesquelles on cachait la viande.

J'arrêtai le projet de m'enfuir. Il devait y avoir dans la vie

autre chose que de la chair saignante. C'était là l'inconnu, l'idéal. Un jour, on oublia de pousser la fenêtre de la cuisine. Je sautai sur un petit toit qui se trouvait au-dessous.

II

Que les toits étaient beaux! De larges gouttières les bordaient, exhalant des senteurs délicieuses. Je suivis voluptueusement ces gouttières, où mes pattes s'enfonçaient dans une boue fine, qui avait une tiédeur et une douceur infinies. Il me semblait que je marchais sur du velours. Et il faisait une bonne chaleur au soleil, une chaleur qui fondait ma graisse.

Je ne vous cacherai pas que je tremblais de tous mes membres. Il y avait de l'épouvante dans ma joie. Je me souviens surtout d'une terrible émotion qui faillit me faire culbuter sur les pavés. Trois chats qui roulèrent du faîte d'une maison vinrent à moi en miaulant affreusement. Et comme je défaillais, ils me traitèrent de grosse bête, ils me dirent qu'ils miaulaient pour rire. Je me mis à miauler avec eux. C'était charmant. Les gaillards n'avaient pas ma stupide graisse. Ils se moquaient de moi, lorsque je glissais comme une boule sur les plaques de zinc chauffées par le grand soleil.

Un vieux matou de la bande me prit particulièrement en amitié. Il m'offrit de faire mon éducation, ce que j'acceptai avec reconnaissance.

Ah! que le mou de votre tante était loin! Je bus au gouttières, et jamais lait sucré ne m'avait semblé si doux. Tout me parut bon et beau. Une chatte passa, une ravissante chatte, dont la vue m'emplit d'une émotion inconnue.

Les rêves seuls m'avaient jusque-là montré ces créatures exquises dont l'échine a d'adorables souplesses. Nous nous précipitâmes à la rencontre de la nouvelle venue, mes trois compagnons et moi. Je devançais les autres, j'allais faire mon compliment à la ravissante chatte lorsqu'un de mes camarades me mordit cruellement au cou. Je poussai un cri de douleur.

« Bah! me dit le vieux matou en m'entraînant, vous en verrez bien d'autres. »

III

Au bout d'une heure de promenade, je me sentis un appétit féroce.

— Qu'est-ce qu'on mange sur les toits? demandai-je à mon ami le matou.

— Ce qu'on trouve, me répondit-il doctement.

Cette réponse m'embarrassa, car j'avais beau chercher, je ne trouvais rien. J'aperçus enfin dans une mansarde, une jeune ouvrière qui préparait son déjeuner. Sur la table au-dessus de la fenêtre s'étalait une belle côtelette d'un rouge appétissant.

Voilà mon affaire, pensai-je en toute naïveté. Et je sautai sur la table, où je pris la côtelette.

Mais l'ouvrière, m'ayant aperçu, m'asséna sur l'échine un terrible coup de balai. Je lâchai la viande, je m'enfuis, en jetant un juron effroyable.

— Vous sortez donc de votre village? me dit le matou. La viande qui est sur les tables est faite pour être désirée de loin. C'est dans les gouttières qu'il faut chercher.

Jamais je ne pus comprendre que la viande des cuisines n'appartînt pas aux chats. Mon ventre commençait à se fâcher sérieusement. Le matou acheva de me désespérer en me disant qu'il fallait attendre la nuit. Alors nous descendrions dans la rue, nous fouillerions les tas d'ordures. Attendre la nuit, il disait cela tranquillement, en philosophe endurci.

Moi, je me sentais défaillir, à la seule pensée de ce jeûne prolongé.

IV

La nuit vint lentement, une nuit de brouillard qui me glaça. La pluie tomba bientôt, mince, pénétrante, fouettée par des souffles brusques de vent. Nous descendîmes par la baie vitrée d'un escalier.

Que la rue me parut laide! Ce n'était plus cette bonne chaleur, ce large soleil, ces toits blancs de lumière où l'on se vautrait si

délicieusement. Mes pattes glissaient sur le pavé gras. Je me souvins avec amertume de ma triple couverture et de mon coussin de plume.

A peine étions-nous dans la rue que mon ami le matou se mit à trembler. Il se fit petit, petit, et fila sournoisement le long des maisons, en me disant de le suivre au plus vite. Dès qu'il rencontra une porte cochère, il s'y réfugia à la hâte en laissant échapper un ronronnement de satisfaction. Comme je l'interrogeais sur cette fuite :

— Avez-vous vu cet homme qui avait une hotte et un crochet? me demanda-t-il.

— Oui.

— Eh bien! s'il nous avait aperçus, il nous aurait assommés et mangés à la broche.

— Mangés à la broche! m'écriai je. Mais la rue n'est donc pas à nous? On ne mange pas et l'on est mangé!...

V

Cependant, on avait vidé les ordures devant les portes. Je fouillai les tas avec désespoir. Je rencontrai deux ou trois os maigres qui avaient traîné dans les cendres.

C'est alors que je compris combien le mou frais est succulent. Mon ami le matou grattait les ordures en artiste.

Il me fit courir jusqu'au matin, visitant chaque pavé, ne se pressant pas. Pendant près de dix heures je reçus la pluie, je grelottai de tous mes membres. Maudite rue, maudite liberté, et comme je regrettai ma prison!

Au jour, le matou voyant que je chancelais :

— Vous en avez assez? me demanda-t-il d'un air étrange.

— Oh! oui, répondis-je.

— Vous voulez rentrer chez vous?

— Certes, mais comment retrouver la maison?

— Venez. Ce matin, en vous voyant sortir, j'ai compris qu'un chat gras comme vous n'était pas fait pour les joies âpres de la liberté. Je connais votre demeure, je vais vous mettre à la porte.

Il disait cela simplement, ce digne matou. Lorsque nous fûmes arrivés :

— Adieu, me dit-il, sans témoigner la moindre émotion.

— Non, m'écriai-je, nous ne nous quitterons pas ainsi. Vous allez venir avec moi. Nous partagerons le même lit et la même viande. Ma maîtresse est une brave femme...

Il ne me laissa pas achever.

— Taisez-vous, dit-il brusquement, vous êtes un sot. Je mourrais dans vos tiédeurs molles. Votre vie plantureuse est bonne pour les chats bâtards. Les chats libres n'achèteront jamais au prix d'une prison votre mou et votre coussin de plume... Adieu.

Et il remonta sur les toits. Je vis sa grande silhouette maigre frissonner d'aise aux caresses du soleil levant.

Quand je rentrai, votre tante prit le martinet et m'administra une correction que je reçus avec une joie profonde.

Je goûtai largement la volupté d'avoir chaud, et d'être battu. Pendant qu'elle me frappait, je songeais avec délices à la viande qu'elle allait me donner ensuite.

Voyez-vous, a conclu mon chat en s'allongeant devant la braise, le véritable bonheur, le paradis, mon cher maître, c'est d'être enfermé et battu dans une pièce où il y a de la viande.

Je parle pour les chats.

ÉMILE ZOLA.

DES ALPES AU NIGER

De récents et douloureux événements ont attiré de nouveau l'attention du public entier sur les missions envoyées en Afrique pour planter notre drapeau sur cette terre mystérieuse, et soulever tout au moins un coin des voiles qui cachent celle-ci.

Nos lecteurs liront donc avec intérêt le journal de route d'un officier mort — comme tant d'autres hélas ! — sur la terre africaine.

Il y a quelque temps d'ailleurs (29 octobre 1898) nous avons déjà présenté au lecteur le lieutenant Anthelme, petit-neveu du général Mollard le héros de San-Martino, né en 1868 au pied des Alpes.

Nous l'avons montré passionné pour les grandes aventures et avide des grandes choses, tenant, en 1890, garnison à Toulon, au 4e régiment d'infanterie de marine, et recevant enfin la lettre de service tant attendue par lui et l'appelant au Soudan au commandement du cercle de Bamako, sur le Niger (20 août 1890).

Ici, quelques renseignements sommaires sont nécessaires :

Les territoires du Soudan français se divisent, on le sait, en pays *protégés* et en pays *annexés*. Les pays annexés, soumis à un protectorat plus effectif, sont divisés *en cercles*, à la tête de chacun desquels est placé soit un *commandant*, soit un *résident*, avec le grade de *capitaine* ou de *lieutenant*.

Le cercle de *Bamako* comprend le territoire du *Bélédongou*. Les postes qui en dépendent sont ceux de *Bamako*, de *Nyamina* et de *Kangaba*. *Bamako* est à 1.465 kilomètres de Saint-Louis.

Voilà donc Anthelme sur le point de partir pour le Soudan.

A ce moment, il écrit à sa mère une lettre enthousiasmée, estompée cependant d'une ombre de tristesse.

En effet, semblant, par une impitoyable et cruelle prescience, tirer son propre horoscope, Anthelme écrit les lignes suivantes :

« Et cependant, je n'ai pas bien le cœur à la joie ; d'abord le regret de m'éloigner de vous tous, puis la mort de mon pauvre Margaine. Il sortait de l'hôpital ; sa blessure étant guérie, il a voulu reprendre immédiatement son service ; il a été détaché dans un poste aux environs d'Hong Hoa, au nord du Tonkin ; il était seul avec sa section de cinquante hommes, et il a été attaqué par une bande de deux mille irréguliers.

« Il a résisté pendant trois jours, et, au moment où les secours arrivaient, il a été tué de deux balles dans la tête et dans la poitrine. Il avait reçu, pendant ces trois jours, quatorze blessures et avait continué à diriger le feu. Je suis bien triste d'avoir perdu cet ami, qui est le meilleur que j'aie eu ; il avait été décoré et nommé lieutenant lors de sa première blessure.

Sa croix, brisée par la balle qui l'a tué, a été demandée par le colonel, pour être placée dans la salle d'honneur. Le préfet maritime a fait paraître un ordre à lire aux troupes, le donnant comme exemple de courage et de dévouement au drapeau. »

Quand nos lecteurs connaîtront le journal du lieutenant Anthelme, ils comprendront l'ironie douloureuse de la Fatalité qui faisait écrire une telle lettre à celui qui s'en allait mourir là-bàs sur le continent noir!

I

Jetez les yeux sur votre mappemonde.

Le long de la côte occidentale de l'Afrique, aux bords de l'Océan atlantique, enserrée entre le Sahara, au nord, et la Guinée, au sud, il y a une première région qui s'appelle le Sénégal. Celle-ci va se fondre, dans la direction du nord-ouest au sud-est, à l'intérieur des terres, avec le Soudan.

Nous avons, nous autres Français, pris pied sur les rives du Sénégal depuis le XIVe siècle.

Jusqu'en 1758, des compagnies privilégiées exploitèrent les quelques établissements qui s'y étaient formés en se livrant principalement à la traite des noirs. Alternativement entre nos mains et au pouvoir des Anglais dans la dernière moitié du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, le Sénégal nous fut rendu en 1817, et la *Méduse* y amena les fonctionnaires et les troupes qui en prirent possession au nom de la France.

Nous y végétâmes de 1817 à 1854.

Il était réservé à Faidherbe de constituer véritablement cette partie devenue si importante de notre empire colonial. On ne changeait pas alors de gouverneurs comme de ministères. Faidherbe administra le Sénégal durant onze ans, de 1854 à 1865. Il put ainsi animer son œuvre de l'esprit de suite qui en assura le succès.

Le voyez vous plantant toujours plus avant, sur les bords du fleuve Sénégal, ce drapeau tricolore qu'il devait défendre, en 1870, avec tant de valeur et de science stratégique à l'armée du Nord?... Voici les environs de Saint-Louis purgés des bandes qui les rançonnent et les terrorisent; les Maures sont expulsés du Oualo, du Cayor et du Djolof, pourchassés jusqu'en plein Sahara et amenés à signer avec la France des traités qui assurent notre domination sur le bas fleuve.

Tranquille de ce côté, Faidherbe remonte le haut fleuve et entreprend son mouvement de pénétration à l'intérieur. Le poste de Médine est construit sur les bords du Falémé, l'un des affluents du Sénégal.

Nous rencontrons alors, voulant nous barrer la route, un marabout toucouleur (1), originaire du Fouta sénégalais, Omar le Pèlerin (El-Hadj-Omar). Au retour d'un pèlerinage à la Mecque, il essaie de nous prendre à revers, soulève contre nous le Fouta, le Boundou et le Khasso et, à la tête d'une armée de vingt mille noirs aguerris et fanatisés, vient mettre le siège devant Médine.

Ce poste avait pour commandant un mulâtre, Paul Holl, dont l'intelligence égalait l'énergie. Ce vaillant soldat, de la race et de la trempe du général Dodds, sut, avec une poignée d'hommes, huit soldats blancs et quarante noirs, résister pendant quatre-vingt dix-sept jours aux assauts les plus furieux : le gouverneur, accouru à son secours après avoir dompté les rapides du Sénégal en surchauffant les chaudières de ses bateaux à vapeur, vint dégager la petite troupe et infliger une sanglante défaite à l'armée du prophète.

Omar se retira prestement et, jugeant plus prudent de ne pas continuer la lutte avec « ces chiens de chrétiens » et leurs acolytes, il s'en alla guerroyer dans l'est contre les fétichistes. Assiégé dans Hamdallahi par les Bambaras insurgés et au moment de succomber, il s'assit tranquillement sur un baril de poudre et donna l'ordre à un de ses lieutenants d'y mettre le feu.

C'était en 1861.

Le programme tracé par Faidherbe est alors pleinement accompli.

En cinq ans, le Dimar, le Toro, le Damga, le royaume de Saloum, la Casamance et la Mellacorée, soit toute la région encadrée entre l'Océan et la rive droite du Sénégal, ont été soumis au protectorat de la France. Les villages de Dagana, Bakel, Sénoudébou, N'diaga, Gaé, Réfo, Bokol, ont été annexés à son territoire. Un chemin de fer, courant le long de la côte, va maintenant relier Saint Louis à

(1) Le Sénégal et le Soudan sont peuplés par différentes races : *race blanche* se subdivisant en *race berbère* et en *race arabe ;* — *race peulhe ; race noire*, comprenant la *race onelof-sécère*, la race *mossi*, la race *mandé* ou *mandingue*, à laquelle appartiennent les *Bambaras*, les *Malinkés*, les *Sonninkés* ou *Sarakolés*, etc.

Les Peulhs sont d'un brun rougeâtre; les cheveux sont à peine laineux Mélangés avec les noirs, leurs voisins ou leurs captifs, si, dans ce mélange, l'élément noir domine, ils prennent le nom de *Toucouleurs* (de *Toukousor*, nom de l'ancien Fouta sénégalais.)

Dakar, et les explorateurs pourvus d'une base d'opérations et d'un centre de ravitaillement, pourront désormais frayer la route aux colonnes expéditionnaires à travers les régions encore inconnues du Soudan occidental et du Sahara.

II

Le lieutenant, continuant la leçon après une pause, voit alors s'élaborer cette œuvre lente, patiente, de la conquête des terres au centre de l'Afrique : tant d'héroïsme obscur y a été déployé depuis bientôt un demi-siècle!

En 1860, c'est le lieutenant Lambert, le prédécesseur du docteur Bayol, qui explore le Fouta-Djallon et y conclut des traités au nom de la France.

Puis voici, en 1864, Mage et le Dr Quintin qui vont à Ségou, auprès du sultan Ahmadou, le fils du terrible El-Hadj, et y étudient la ligne qui reliera les établissements du haut Sénégal au haut Niger et spécialement avec Bamako.

Après onze ans d'accalmie, le mouvement d'expansion reprend de plus belle, à partir de 1876, sous l'impulsion du colonel Brière de l'Isle. Viennent tout d'abord la mission Gallieni, en 1879; puis les campagnes du colonel Borgnis-Desbordes, de 1880 à 1883; celles du lieutenant-colonel Boilève et du commandant Combes, de 1883 à 1885; celles du colonel Frey, en 1885-1886; celles enfin du colonel Gallieni, de 1886 à 1888. Chacune marque un pas en avant vers le haut Niger. Des postes sont établis à Bafoulabé, à Badombé, à Kita, à Bamako, à Nyamina, à Koundou, à Niagossola, et, le 1er juillet 1887, le commandant Caron, sur la canonnière *le Niger*, va déployer le drapeau tricolore en vue de Tombouctou...

En suivant sur la carte ces triomphantes étapes, le lieutenant se disait : « Me voilà gouverneur, moi aussi, et gouverneur de Bamako ! »

Puis il reprenait la revue de tous les glorieux souvenirs dont, bien souvent, il s'était délecté à la bibliothèque du cercle militaire, dans les revues spéciales ou les récits du *Tour du Monde*.

En 1888, Archinard, son futur chef, entre en scène. Simple commandant, il enlève, au cours de sa première campagne, la forteresse toucouleure de *Koundian*, de façon à couper toute communi-

cation entre Nioro, le quartier général du roi Ahmadou, et le Dinguiray, où son frère Aguibou campe avec une armée.

Quant à lui, Archinard, il s'installe à Kayes, parlemente avec les Bambaras du Bélédougou pour s'en faire des auxiliaires, tient en respect les Toucouleurs du Fouta-Djalon et du Dinguiray, et traite avec Samory, qui lui abandonne le territoire de la rive gauche du Niger, au sud de Tankisso.

Voici le grand coup porté au sultan Ahmadou, dont les bandes dévastaient les possessions françaises et inquiétaient les caravanes.

Ahmadou, aussi mou que son nom et fort peu belliqueux de sa nature, laissait cependant ses *sofas* et ses *talibés* violer à qui mieux mieux nos territoires. Ils poussaient l'audace jusqu'à venir piller à une portée de fusil, dans le rayon de nos postes, à Kayes et à Médine.

Le commandant avertit à plusieurs reprises le sultan, lui offrant de régler à l'amiable la délimitation de la ligne frontière. Ahmadou répondit d'une façon hautaine et insolente en refusant de reconnaître aux Français le droit de parler de délimitation, alors qu'ils n'étaient que des « commerçants de passage ».

La force seule pouvait mettre le prophète à la raison. Il était urgent, d'autre part, de rétablir en terre ferme et sur le Niger la liberté de la circulation, incessamment entravée par les razzias des Toucouleurs.

Le 13 février 1890, une colonne volante part de Longton sous Médine.

Cette petite armée, qui entreprenait la conquête d'un empire, se composait de 742 combattants, dont 103 Européens, et de 574 non-combattants, dont un Européen. Les combattants comprenaient : 13 fonctionnaires de l'état-major, des services administratifs ou sanitaires ; 30 spahis sénégalais ; 135 anciens tirailleurs ; des artilleurs, tant noirs que blancs, desservant un mortier de 15, deux pièces de 95 de campagne, deux pièces de 80 et quatre pièces de 5 de montagne.

A ces troupes régulières étaient adjoints en qualité d'auxiliaires 338 cavaliers, 728 fantassins et bambaras, plus les irréguliers de Mari-Diara, héritier des anciens rois de Ségou, et enfin 818 porteurs sénégalais.

La colonne remonte la rive gauche du Niger. Le 6 avril 1890, après quarante-quatre jours de marche, elle arrive en vue de Ségou-Sikoro, la capitale d'Ahmadou. Plantée sur la rive droite, la ville noire présente une ceinture imposante de murailles et de

tours; à l'intérieur, Madani, le fils d'Ahmadou, a pris, en l'absence de son père, le commandement de la place. Il ne le conserve pas longtemps; car, aux premiers obus lancés par notre artillerie, il décampe prestement. Les *somonos* (1) du village voisin viennent avertir le commandant de la colonne que les portes de la ville sont ouvertes. On l'occupe sans coup férir. On prend possession des *diomfoutous* d'El-Hadj-Omar, d'Ahmadou et de Madani. On capture le harem qui se laisse emmener sans résistance et on met la main sur le trésor, qui ne comprend guère plus de 250.000 francs en monnaies, lingots ou bijoux.

Cette conquête eut un retentissement prodigieux au sein des populations bambaras : elle rallia les indécis, paralysa les tribus hostiles, détruisit le prestige des Toucouleurs et assura la liberté de la navigation du Niger au Macina.

La conquête fut immédiatement organisée. Un *fama* (2) ami reçut le pouvoir sous le protectorat d'un résident. Pour détruire à jamais la puissance d'Ahmadou, le vainqueur se dirigea sans désemparer vers le *tata* d'Ouossébougou, forteresse avancée où le roi noir s'était réfugié, sur les limites du Kaarta et du Bélédougou. Archinard s'en empara après un sanglant combat de deux jours.

Voici les hauts faits qu'Anthelme a lus et qui exaltent son imagination.

Au moment où le jeune officier va s'embarquer pour rejoindre la colonne Archinard, Ahmadou a perdu sa capitale, son harem, ses trésors, la plupart des provinces, et les plus considérables, de son empire; il faut tenter un dernier effort ou mourir. Son objectif sera Koniakary, qu'il veut reprendre. La lutte va donc continuer; c'est bien ainsi sur le haut Niger que notre Sénégalais ira faire ses premières armes.

III

« Ma chère Mère,

« J'attends une courte permission pour aller vous embrasser une dernière fois comme je vous aime.

« ANTHELME. »

Arrivé le 26 août à Pégy, il en repartait le 28.

(1) Pêcheurs.
(2) Chef de tribu.

Ce que fut ce départ, toutes les mères le devinent. Lui, ému quoique heureux de partir, ému de quitter, peut-être pour toujours, la famille et le pays natal. Ceux qui restaient, partagés entre la douleur qui tenaillait leur âme et la crainte de la laisser trop paraître.

Lorsque, au détour du chemin, le voyageur se retourna pour revoir encore la maison de Pégy, où s'était écoulée son enfance, si fortement trempé qu'il fût, il ne sut retenir une larme en apercevant le mouchoir blanc qui s'agitait à la fenêtre du premier étage en signe d'adieu.

C'était sa mère qui le saluait ainsi.

Une heure après, à la station prochaine, le train s'ébranlait. Tandis que, la cigarette aux lèvres, penché à la portière, Anthelme regardait une dernière fois le coteau qui s'enfuyait, la fumée de la cheminée montant tout droit dans le crépuscule et annonçant les préparatifs du repas du soir, une femme priait à l'église, seule dans la pénombre, et de son cœur oppressé montait cette prière :

« O Christ de ceux qui souffrent, ô Vierge calme et blanche, protégez-le au milieu des dangers : rendez-moi mon enfant ! »

Lui, insouciant, avait poursuivi sa route, n'oubliant rien de ce qu'il laissait derrière lui, mais buvant, avec la soif de ses vingt ans, les horizons inconnus vers lesquels il s'élançait à toute vapeur.

Le 4 septembre, Anthelme est à Bordeaux. Le 5, il s'embarque et, du bord, il écrit :

« Paquebot *la Plata*, 7 septembre 1890.

« Ma chère Mère,

« Voici deux jours que je suis parti de Bordeaux ; nous arriverons probablement ce soir à Lisbonne, où nous passerons la journée de demain. Nous sommes plusieurs officiers à bord, capitaines ou lieutenants, ce qui n'empêche que je suis resté chef du détachement de légionnaires que j'emmène à Dakar (1). Les préparatifs d'embarquement de mes cent vingt *lapins* m'ont fort occupé ; nous avons pris, le vendredi matin, à sept heures, un grand remorqueur qui nous a conduits à Pauillac, où le paquebot était amarré.

« Nous avons passé presque toute la journée en installation, si bien que nous n'avons levé l'ancre que le soir vers six heures pendant que nous dînions. »

(1) La traversée de Bordeaux à Dakar se fait habituellement en huit jours. Dakar est situé entre le 14e et le 15e degrés de latitude nord, au delà du cap Vert, sur les côtes du Sénégal.

La vie à bord fournit au lieutenant l'occasion d'un dernier regain de mondanité et le sujet d'une peinture charmante. Les journées s'écoulent rapides et si agréablement remplies qu'il se prend maintenant à redouter d'arriver trop tôt :

« Le bateau est remarquablement luxueux. Tout est luisant, éblouissant : c'est une grande hélice de cent cinquante mètres de long sur quinze mètres de large. Je suis bien installé dans une excellente cabine avec deux capitaines d'infanterie et un lieutenant d'artillerie.

« La salle à manger, qui est à l'arrière-entrepont et sert en même temps de salon, est une pièce immense de quarante mètres de long, splendidement décorée avec tableaux, lustres, ornements de tous genres ; le soir, tout resplendit sous la lumière électrique qui éclaire tout le paquebot. Même confortable dans la bibliothèque. Le commandant nous a expliqué que, malgré tout ce luxe et la modicité des prix de transport, la Compagnie gagnait cependant beaucoup, plus de la moitié des passagers ayant le mal de mer et ne mangeant rien. J'ai bien ri de la tête de tous ceux qui, sans vergogne, se livraient à leurs horribles grimaces ; pour moi, je n'ai rien eu du tout, pas le moindre malaise.

« Il y a environ cinq cents passagers à bord, beaucoup de dames de tous genres, Espagnoles et Anglaises, des Américaines, énormément de Brésiliennes et d'Argentines. Tous les soirs nous dansons. Pour après-demain nous préparons un cotillon qui sera merveilleux ; rien ne manque, pas même les invitations artistiques gravées à bord. On ne s'ennuie pas, les divertissements abondent et je regrette que ma traversée ne doive durer que huit jours.

« Je pense que je pourrai encore vous écrire des Açores, où cependant nous ne toucherons pas, si le mauvais temps arrive. Jusqu'ici soleil magnifique, mais mer houleuse.

« Adieu, ma chère mère, mon cher père, je vous embrasse bien et je vous aime. Transmettez toute mon affection à tous les nôtres.

« A***. »

IV

En vue de la terre... Dakar se profile à l'horizon.

De loin, à quelques milles, cela a l'air d'un port de belle venue et d'un engageant aspect, qui repose de la monotonie de l'immen-

sité bleue. La rade, superbe, avec ses deux jetées, dont l'une a six cents mètres de longueur, est peuplée de navires au long cours: tous ceux faisant route d'Europe vers le sud de l'Afrique et de l'Amérique y font escale. Les passagers de *la Plata* ont hâte de mettre pied à terre; mais c'est, à la moderne, le supplice de Tantale au milieu des eaux. Il va falloir subir la quarantaine; le lieutenant la trouve... mauvaise et longue.

Tout a heureusement une fin, même la quarantaine.

Le 13 septembre, il se met à écrire ses impressions, au jour le jour. Laissons-le parler: il fait si bon l'entendre, avec sa belle humeur, formuler de piquantes observations dans un style alerte et nullement recherché, bien *français*, bien ***soldat:***

« Dakar, 13 septembre 1890.

« Ma chère Mère,

« Je t'ai envoyé ma dernière lettre de Lisbonne, pensant que j'aurais le temps le soir de t'écrire de nouveau, mais nous sommes repartis après deux heures d'arrêt. Nous avons eu bien juste le temps de parcourir la ville en fiacre. C'est laid, c'est malpropre. Il y fait une chaleur étouffante, et la rade ne vaut pas celle de Toulon. Nous sommes repartis lundi à midi, et la petite vie de bord a recommencé calme et monotone. Nous dansions à peu près tous les soirs, quand ces dames n'avaient pas le mal de mer, ou bien il y avait grand concert... Enfin le temps passait.

« A mesure qu'on descend vers le sud, la chaleur augmente avec rapidité; aussi les nuits se passent-elles en général sur le pont, les cabines devenant inhabitables. Nous avons longé Madère sans nous y arrêter, et, ce matin, vers une heure, nous sommes entrés dans la rade de Dakar.

« Ici, le spectacle change. Il pleut, il ne fait pas trop chaud; mais quelle humidité! Tout suinte, tout est mouillé, mon sabre est tout rouge. Vers six heures, nous voyons arriver une flotte de petits moricauds, montés sur des pirogues pointues, piaillant, beuglant, se disputant, réclamant des petits sous, qu'on jette à l'eau. Aussitôt toute la bande plonge, s'ébat, reparaît et recommence à piauler. Quels sales petits singes! »

Le lieutenant préfère pourtant les « sales petits singes » noirs au médecin blanc, messager et ordonnateur implacable de cette maudite quarantaine :

« Vers neuf heures, le service de santé arrive à bord et déclare

que, comme nous avons touché à Lisbonne et que le choléra pourrait y être, nous allons faire une petite quarantaine de quinze jours au lazaret.

« Ça c'est un comble! on arrive de France et on vous met en quarantaine pour que vous n'apportiez pas des maladies au Sénégal!... »

Le départ du bord donne lieu à une petite manifestation patriotique sobrement et chaleureusement racontée :

« Donc, nous quittons le bateau vers dix heures sur des chaloupes et nous voilà partis pour le lazaret qui se trouve à trois kilomètres de Dakar, sur la pointe en face de la pleine mer. Tous les passagers de *la Plata* nous font une petite manifestation sympathique. Je fais sonner au drapeau par nos clairons, on nous couvre de vœux et de cris d'adieux. Quelques dames — des étrangères naturellement — clament « Vive la France! » : c'est émouvant! Puis, je fais embarquer mes disciplinaires par la coupée de l'avant et j'en suis débarrassé, deux de leurs officiers étant venus les chercher. »

L'internement débute par une *prise de bec* assez vive ; les internés montrent les dents, le service de santé capitule :

« Nous voilà au lazaret : un médecin nous reçoit à travers la grille, indique au gouverneur où il doit aller, puis dit : « Les dames à la quarantaine ! les messieurs à la quarantaine ! » et le guichet se referme. Nous la trouvons... violente, et le capitaine d'artillerie qui est avec nous se met à invectiver ledit médecin qui avait l'air de nous considérer comme des pestiférés. Comme rien n'y faisait, nous proposons à haute voix de retourner à Dakar. Cette menace produit son effet, et le médecin, redevenu poli comme par enchantement, se décide à nous accompagner lui-même pour nous montrer nos logements.

« Je suis maintenant installé dans une grande chambre, avec le capitaine d'artillerie ; nous avons de bons lits, des moustiquaires, une terrasse tout autour de la maison qui ne contient d'ailleurs que notre seule pièce. Tout autour, un terrain vague enclos de planches, comme toutes les autres habitations du lazaret : on a l'air d'être parqués ainsi que des chevaux... »

Mais, si le lieutenant est « parqué » comme un simple quadrupède, ses yeux d'artiste peuvent tout au moins, en pleine liberté, fouiller le panorama de Nuremberg qui se déroule en vue de son observatoire :

« Comme nous sommes sur une espèce d'éminence, on découvre

bien toute la rade, Dakar, puis Gorée. C'est maintenant très vert et très joli : de petites maisons en terrasse partout, de petits jardins, de petits arbres, tout est en miniature : on dirait un paysage de papier mâché sur lequel on aurait posé une bergerie d'enfant et des arbres plantés dans de la mousse de laine.

« Au fond de la rade, on aperçoit l'île de Gorée ; c'est un rocher couvert de maisons et dominé par la Grande-Batterie, plutôt laid comme aspect. C'est jusqu'à présent tout ce que j'ai vu du pays. Il n'y fait pas mauvais, la saison des pluies touche à sa fin ; nous pourrons remonter dans le haut fleuve, sitôt arrivés à Saint Louis. En attendant, nous ne sommes pas mal. Nous sommes servis par deux noirs, Ali-Cao et Modi-Djallon, qui me font tordre chaque fois que je les vois. Chaque fois que nous les appelons, ils se précipitent à genoux, poussent des *gutturations* effrayantes, puis se disputent à qui arrivera le premier... »

Deux jours ont passé, deux jours d'une longueur mortelle, grâce à la monotonie des heures et au supplice de l'inaction. L'officier de tirailleurs écrit ses impressions à la façon du *Voyage autour de ma chambre* de son compatriote Xavier de Maistre, l'ancien lieutenant au régiment de la Marine (1) ; mais il n'a pas, lui, des sujets aussi agréables à traiter :

Lundi 15 septembre.

« Voici deux jours déjà que nous sommes enfermés dans cette usine, et je commence à m'ennuyer furieusement : rien à faire toute la journée qu'à regarder voler les vautours et tomber la pluie ; rien à faire le soir qu'à se garer des insectes de toute sorte qui pullulent et fourmillent d'une façon extraordinaire.

« Le premier jour, nous avons dîné sur la terrasse et allumé des bougies, nous n'avons pas pu terminer. Jamais je n'ai vu une pareille invasion de bêtes invraisemblables ; depuis les fourmis ailées jusqu'à de grosses bêtes noires, longues comme la main, qui venaient sans vergogne barboter dans nos plats et dans nos verres. Nous avons été forcés de leur laisser notre dîner. La nuit, en revanche, elles nous ont laissés tranquilles et nous avons parfaitement dormi.

« Il ne fait pas chaud du tout, c'est encore *un tuyau* que le soleil

(1) Un régiment d'infanterie de l'armée sarde portant le nom de *la Marine*. Xavier de Maistre y était officier quand il écrivit son petit chef-d'œuvre, durant une quarantaine d'arrêts forcés qu'il dut subir à la suite d'un duel.

du Sénégal. Aujourd'hui maximum 29° à l'ombre; il est vrai que c'est assez pénible à supporter à cause de l'humidité, mais on n'en souffre pas trop. Quand je serai dans l'intérieur, ce sera autre chose et je pourrai suer en toute liberté! Voilà Ali-Cao qui vient me dire : *Lieutenant, y na dîner, Cavano faire nuit plus tard.* — A tout à l'heure!

« Nous venons de très bien dîner, le menu vaut presque celui de la Villa des Fleurs (1); mais c'est égal, on s'ennuie, nous sommes absolument en prison. Les officiers de Dakar qui viennent nous voir restent à longueur de gaffe. Je pense que, le 17, on nous mettra poliment à la porte, car il arrive un paquebot ce jour-là, et comme il n'y a plus de place ici, il faudra en faire pour les passagers nouveaux. Je n'y vois plus, et comme la chandelle attire les petites bêtes, je vous souhaite une bonne nuit... »

Si le souhait du marsouin s'est réalisé au pied des Alpes, la nuit, à Dakar, a été plutôt agitée : mais est-ce une raison pour que sa bonne humeur s'envole? Ecoutons la réponse :

« Mardi matin.

« Tornade, cette nuit, très joli. J'ai cru que la baraque s'en allait. Comme nous sommes sur un cap en pleine mer et un peu élevé, la place est très bonne pour recevoir tout ce qui tombe. Cette fois, je crois que les récits divers sont restés au-dessous de la vérité. Vous n'avez pas idée de ce coup de vent : tonnerre, pluie, éclairs, rien n'y manque. Il tombe des paquets d'eau agglomérée avec une telle violence qu'on croirait réellement être sous une cataracte, et les coups de foudre vont si fort que les oreilles en tintent : c'est Ida (2) qui n'aimerait pas ça !

« Notre cour est fermée de trois côtés par des murs et du quatrième par une cloison en planches; au bout d'une heure de pluie, il y avait plus de cinquante centimètres d'eau partout. Modi et Ali s'en allaient à la dérive en implorant Allah! Si vous aviez vu ces deux morceaux de charbon faisant des mines effarées et roulant des yeux en boules de loto, vous auriez trop ri : pour moi, j'en ai failli m'étrangler.

« Ce matin, le soleil brille et on ne se douterait pas du tout que nous avons eu ce gros orage cette nuit. Il ne fait d'ailleurs pas trop chaud. La température se maintient très également entre 27° et 29°, ce n'est pas trop gênant. Je ne vois plus rien d'intéressant à

(1) Le casino d'Aix-les-Bains.
(2) La sœur du jeune officier.

vous narrer, je continuerai cette lettre demain à Dakar, où j'espère qu'on nous fera passer la journée pour partir après demain matin. »

La captivité touche heureusement à sa fin ; aussi avec quel soupir de satisfaction le lieutenanant écrit-il, le 21 septembre :

« Enfin, nous voilà sortis du lazaret après huit jours de prison! Nous sommes arrivés à Dakar ce matin, et tout me semble charmant par comparaison. Ce n'est cependant qu'une triste petite ville de commerce. Absolument rien de remarquable ; le village noir entoure la ville, il est composé de petites cahutes en paille, puantes, noires, où tout un monde de sauvages grouille à plaisir.

« Les officiers de la garnison nous ont fort bien reçus et nous ont offert une large hospitalité dans leur maison, fort bel édifice sur le bord de la mer, bien aéré, chambres larges et hautes; ils sont très bien installés.

« Le gouverneur a passé l'inspection des notabilités de l'endroit. Grande réception, coups de canon, discours. L'ex-roi de Dakar est venu en grande pompe présenter ses souhaits au grand *Boummdar*; c'est un vieux singe, habillé en amiral anglais, tenant d'une main un grand sabre et de l'autre une théière; il était suivi de tous ses ministres, aussi laids que lui et portant des uniformes grotesques, mais colorés. Ce vieux sapajou est entretenu par la France, à raison de deux cents francs par mois... »

Pour occuper son après-midi, heureux d'avoir repris sa liberté de locomotion, Anthelme va visiter l'île de Gorée; il la décrit au retour avec le talent qui lui est propre de fixer en quelques traits rapides la physionomie des lieux qu'il traverse :

« Cet après-midi, je suis allé visiter Gorée. Là, tout est curieux ; c'est une espèce de rocher planté en pleine mer et absolument couvert de maisons mauresques ou d'une architecture aussi bizarre qu'orientale. Le tout est dominé par le castel, vieux fort de construction portugaise, qui a fort bon air, ma foi! avec ses murs de cent pieds de haut et ses vieilles pièces de canon dirigées sur la rade.

« A Gorée, tous les habitants sont noirs. Le seul blanc est le capitaine commandant le fort, et le pauvre en est réduit, pour s'occuper, à essayer de faire pousser quelques plants de salade, qui refusent, d'ailleurs, avec énergie, de dépasser de plus d'un centimètre le sable. J'en suis revenu dans un bateau-omnibus avec un tas de nègres puants qui ont failli m'asphyxier.

« Demain, nous partons pour Saint-Louis, par train spécial, à l'usage du gouverneur; c'est une bonne chance pour nous, car le

train sera bien installé et arrivera vers deux heures de l'après-midi. Je vous quitte donc jusqu'à Saint-Louis et vous souhaite une excellente nuit. Pour moi, je me porte comme le Pont-Neuf et mange comme un ogre. »

V

« O civilisation, où ne vas-tu pas te nicher? » — Ainsi palabrait à la gare de Dakar, le 4 septembre, un loustic de la colonne.

Certains venant d'Europe et même d'Algérie, s'imaginaient devoir être transplantés de prime abord en pleine brousse, en plein continent noir : monde nouveau, radicalement différent du nôtre, insoupçonné et insoupçonnable.

Et voici que jusqu'ici tout le monde y est vêtu à la mode de Paris. Des rues tirées au cordeau, des magasins, des quais, des poteaux et des bureaux télégraphiques ; fi donc! jusqu'à un chemin de fer, oui, un vrai chemin de fer, avec ses locomotives, ses fourgons, ses trois classes réglementaires, ses employés chez lesquels le casque colonial et le bronze du teint sont les seuls sacrifices faits à la couleur locale.

De Dakar à Saint-Louis par Rufisque, il y a deux cent soixante-trois kilomètres. La voie ferrée est concédée à la Compagnie de construction des Batignolles pour quatre-vingt-neuf ans, avec faculté de rachat au profit de l'État, au bout de vingt-cinq années. Ce sont des Parisiens qui vont conduire les Sénégalais jusqu'à la lisière des grandes solitudes inexplorées. La devise du soldat n'est-elle pas de vivre au jour le jour et à la grâce de Dieu? Anthelme se garde bien de ne pas la suivre les yeux fermés : il se laisse aller au courant des événements et s'écrie bravement aux heures difficiles : « Que le ciel me soit en aide! »

Au moment du départ, il fait une tempête épouvantable ; mais, quand le train se met en marche, commodément installé dans son compartiment de première, le bras droit appuyé sur l'accoudoir, le voyageur se dit à part lui que tout se ressemble en ce monde et qu'un jour viendra où tous les continents, noir, jaune ou blanc, auront le même uniforme sinon les mêmes traits :

« Comme je vous l'annonçais, je suis parti le 22 de Dakar, à six heures du matin, au plus beau moment d'une magnifique *tornado*. Heureusement que moi, pas bête, j'ai acheté un parapluie

qui m'est de la plus grande utilité, malgré les moqueries de mes camarades. Je n'ai donc pas été mouillé et me suis embarqué triomphalement dans le train gouvernemental, qui nous a emmenés au milieu des hurlements de la population.

« Ce train, bien aménagé, m'a permis de faire un bon somme sans avoir trop chaud, la pluie ayant rafraîchi l'atmosphère. Les wagons sont percés d'un bout à l'autre comme en Suisse, et on peut circuler sur les terrasses extérieures. J'en ai profité pour regarder le paysage qui n'est pas dépourvu d'un cachet d'originalité tout particulier. Le train file en pleine campagne, au milieu de végétations étranges, entre des rangées d'énormes baobabs (1) d'où s'envolent des oiseaux de toute espèce et de toute couleur, doués généralement d'une impudence rare et d'une voix aussi rauque que désagréable. De temps en temps, des villages nègres apparaissent, toujours les mêmes, avec leurs cases en paille, pointues, mal faites, aussi sales que celles de nos bons habitants de Pégy.

« Quelques noirs, qui travaillent leur maïs ou leurs arachides dans un costume primitif, adressent des beuglements incohérents au train qui passe et se remettent mélancoliquement à gratter le sable. De temps en temps aussi, le train s'arrête au milieu d'un troupeau de zébus après en avoir, au préalable, écrasé deux ou trois. Ces petites exécutions ont le double résultat d'amuser les voyageurs et de faire pousser des gémissements lamentables et assez semblables au hululement de la chouette, au malheureux propriétaire qui en est pour ses frais de bœufs cassés.

« Vers dix heures, nous arrivons à N'Dande, où un joli déjeuner, préparé dans une salle à manger pompeusement décorée, est offert par l'honnête Compagnie à M. le gouverneur et à MM. les officiers; puis nous repartons, et après une bonne petite sieste, nous arrivons à Saint-Louis (2) vers deux heures et demie.

(1) Le baobab d'Afrique est le plus gros des végétaux connus.

(2) Chef-lieu du gouvernement de la colonie, de la cour d'appel et de tous les services administratifs; 25,000 habitants, dont 1,500 Européens, non compris la garnison et la population flottante. La garnison, placée sous le commandement d'un *colonel commandant supérieur*, comprend : un bataillon d'infanterie de marine, une batterie et demie d'artillerie de la marine, un détachement d'ouvriers d'artillerie, troupes venant de France; plus un escadron de *spahis sénégalais,* formé par moitié de spahis européens détachés du 1er régiment d'Algérie et de spahis indigènes; une compagnie de *conducteurs sénégalais* recrutés parmi les noirs et commandés par des officiers européens et indigènes.

« A la gare, toutes les troupes, toutes les autorités constituées sont venues recevoir le gouverneur. Nous grimpons dans le break des Sénégalais, et en route pour le camp des tirailleurs! »

Chemin faisant, Anthelme jette un regard curieux sur la capitale de la Sénégambie dont il a lu jadis la description dans le ***Roman d'un Spahi.***

Oui — il n'a pas de peine à la reconnaître — c'est bien la vieille cité blanche, plantée de rares palmiers jaunes... Une église, une mosquée, une tour, des maisons à la mauresque, endormies sous l'ardent soleil, comme ces villes portugaises qui bleuissaient jadis sur la côte du Congo, Saint-Paul et Saint-Philippe de Benguéla...

La côte, basse et toujours droite, est inhospitalière comme celle du Sahara, et une éternelle ligne de brisants en défend l'abord aux navires. On aperçoit aussi ce que l'on n'avait pas vu du large : d'immenses fourmilières humaines sur le rivage, des milliers et des milliers de cases de chaume, des huttes lilliputiennes aux toits pointus, où grouille une bizarre population nègre (1).

Ne dirait-on pas que le tirailleur s'est inspiré de Pierre Loti, dans ce tableau expressif, brossé à coups de pinceau vigoureux et nets?

« Vous savez que Saint-Louis est dans une île (2), au milieu du fleuve, et que le camp est sur la lagune de sable qui sépare le Sénégal de la mer; il faut donc traverser les ponts et toute la ville. J'ai pu voir de cette façon tous les coins et recoins de la grande ville : des maisons blanches sans toit, des terrasses crénelées, de larges avenues plantées de cocotiers et de palmiers, le tout se détachant sur un ciel bleu sombre ; puis, au-dessous, des noirs et toujours des noirs enveloppés dans de grands pagnes blancs, des mouches dans du lait. Et de tout cela, une odeur étrange, *sui generis*, se dégageant intense et vous prenant à la gorge ; voilà Saint-Louis.

« Le camp N'Dar Tonte se compose de trois grandes maisons à terrasses et à vérandas, logements des blancs, et de paillottes plantées dans le sable, le tout entouré d'une belle grille en fer. Nos tirailleurs habitent dans le village nègre et ne viennent au camp que pour les exercices. Là, je me suis installé dans une grande chambre meublée très succinctement et j'attends le moment de monter dans le haut fleuve.

(1) *Le Roman d'un Spahi*, page 4.

(2) A seize kilomètres de l'embouchure du Sénégal.

« Quand le colonel Archinard arrivera, c'est à dire le 28, je pense que je ne serai pas loin de mon départ; il fera comme nous sa petite quarantaine, puis nous partirons dans les régions inexplorées où je vais me couvrir de gloire! »

En attendant, c'est l'inaction, heureusement coupée par quelques distractions mondaines et par la chasse :

« J'aurais bien pu partir seulement le 20 septembre, car je n'ai encore rien fait depuis que je suis ici : mon service consiste à me lever à neuf heures, à déjeuner à dix, à causer tranquillement avec mes camarades jusqu'à six, puis quelques visites à Mme Dodds, colonel, à Mme Colonna, commandant, etc., puis on dîne, on jase et on se couche; tout cela n'est pas très pénible.

« Je vais presque tous les jours à la chasse, et ça ne ressemble guère aux marais d'Albens. On tire des vanneaux, des courlis gros comme des canards, des canards gros comme des oies, puis des lièvres, des gazelles, des sangliers, des iguanes, des caïmans; c'est le paradis terrestre! J'ai tué un sanglier, hier soir. Nous allons manger la hure ce matin. Je lui ai collé une balle de fusil Gras dans la tête, il n'a pas *rebougé*. C'est absolument merveilleux comme chasse.

« Dimanche prochain, nous allons faire, avec un lieutenant et nos deux ordonnances, une grande expédition contre les panthères. Rassurez-vous, elles ne sont pas dangereuses du tout, et le difficile est de les approcher; je voudrais bien rapporter une peau. »

Mais le commandant Archinard, qui était allé en France, vient d'en revenir, le 2 octobre, avec le grade de lieutenant-colonel. Il s'apprête à reprendre vigouseusement la suite des opérations contre Ahmadou. Son objectif est la prise de Nioro.

L'avant-garde partira dans quelques jours sous les ordres du commandant Ruault. Le colonel suivra à courte distance avec le reste de la colonne. Le rassemblement aura lieu à Kayes, et en avant la musique!

Anthelme ne peut contenir sa joie. Dans trois ou quatre jours, il filera « comme un zèbre » sur *la Cigale*, qui le mènera jusqu'à Kayes; et de là il entrera en campagne :

« Maintenant je vais terminer tous mes préparatifs de départ et m'embarquer sans savoir exactement où je m'arrêterai. J'attendais bien une lettre de vous par le dernier courrier; mais rien!...

« Écrivez-moi quelques longs mots, j'en ai besoin, car on se sent loin ici. Tous les courriers vous porteront une lettre de moi; mais

si vous restiez quelque temps sans en recevoir, il ne faudrait pas trop vous en étonner, car il arrive assez souvent qu'elles se perdent d'une façon ou de l'autre.

« Dans vingt-trois mois, j'irai en France.

« Adieu, je vous embrasse et vous aime. »

Cette fois, il n'y a pas à s'y tromper, on va voir du nouveau : la grande vie d'aventures commence. On éprouvera des sensations inédites dont ni les Alpes, ni Paris, ni Saint-Cyr, ni la rade de Toulon n'ont pu donner une idée.

Anthelme est impatient de les goûter.

Pourtant, au moment de mettre le pied sur le *rafiot* (1) avec lequel il va remonter le Sénégal, il se « sent loin », il pense au pays, il demande à sa mère de lui écrire longuement, à tous les courriers, et il se berce de l'espoir du retour...

(A suivre.) François Descostes.

(1) Transport.

LE PORTRAIT

SOUVENIRS DE DOUARNENEZ

— Tiens, Le Chantre, écoute ce que dit le ***Figaro :*** « Un renseignement très intéressant pour les collectionneurs nous est envoyé « par un abonné de la Bretagne. Notre correspondant affirme avoir « vu dans un manoir du XVI[e] siècle, situé aux environs de Douarnenez, entre Pont-Croix et la pointe du Raz, un portrait de Marguerite de Valois, peint par François Clouet... »

— Fichtre !... un Clouet... Tu crois ça, toi ?

— Laisse-moi donc achever : « Ce portrait, qui représente la « reine Margot à dix-huit ans, de trois quarts, les cheveux frisottés « et relevés sur les tempes, serait celui que Nicot, l'ambassadeur de « France à Lisbonne, remit à don Sébastien quand il fut question « d'une alliance avec le Portugal... Ce n'est pas, du reste, le seul « intérêt qui s'attache à ce manoir breton, perdu en pleine lande. Il « paraîtrait que c'est dans cette même demeure que le Girondin « Pétion et Barbaroux, errant en Bretagne et proscrits après le « 31 mai, auraient trouvé un asile en 1793. — Les amateurs sont avertis. »

— Diable !... Et le nom de ce manoir historique ?

— Le journal ne le dit pas, répondit le jeune homme qui venait de lire ce passage.

— Le correspondant a oublié d'éclairer sa lanterne !

Cette conversation avait lieu un matin d'août dans un atelier situé au rez-de-chaussée d'un vieil hôtel du quai Bourbon, entre deux hommes encore jeunes, qui flânaient en veston de travail, dans la grande pièce haute de plafond, dont les murs étaient entièrement couverts d'études et de tableaux. Par les deux larges fenêtres, une lumière gaie et limpide pénétrait librement et éclairait en plein les figures très dissemblables des deux interlocuteurs.

Celui qui avait lu le journal, et qui se nommait Jacques de Van-

dières, était un grand garçon d'une trentaine d'années, de belle tournure, à la voix chaude et sonore, aux yeux lumineux, aux cheveux d'un noir bleu et à la barbe noire, frisée comme celle d'un dieu assyrien. Très poète et possesseur d'une fortune indépendante, il avait la chance de pouvoir s'absorber dans le culte de son art sans être troublé par le souci du pain quotidien ; aussi connaissait-on de lui une série, malheureusement trop peu nombreuse, d'impeccables sonnets, aux belles rimes rares, exquises, resplendissantes comme des pierres précieuses enchâssées dans de l'or.

L'autre, qui répondait au nom de Francis Le Chantre, et qui, en ce moment, assis devant un chevalet retouchait finement une étude de dessous de bois avec un coin d'étang, faite la veille aux environs de Paris, était petit, maigre, alerte, avec un profil d'oiseau, l'œil émerillonné et la bouche gourmande, sous une moustache coupée en brosse. Il pouvait avoir quarante ans, paraissait plus jeune que son âge et joignait à une physionomie très mobile cette gesticulation expressive, toute spéciale aux artistes et surtout aux peintres. Léger comme un oiseau, Francis Le Chantre traversait les chemins de la vie en les effleurant du bout de l'aile, et ne s'y posait que lorsqu'il trouvait une place ensoleillée à son gré. Pour lui, il n'y avait de sérieux au monde que ce qui touchait à son art. Le reste, philosophie, politique, morale, était classé dans la catégorie des choses prosaïques et ennuyeuses. Trouver un ton juste, faire chanter une gamme de couleurs, rendre avec précision un jeu de lumière, c'était son unique préoccupation. Il produisait peu, travaillant mystérieusement et minutieusement ; de temps en temps il arrivait avec un petit paysage très poussé, plein de détails très délicats et très vrais. Il le vendait fort cher et vivait là-dessus pendant des mois, satisfaisant voluptueusement une enfantine sensualité de poète, plus éprise de la sonorité des mots que de la réalité des choses. Son enthousiasme montait comme une mousse de champagne, à propos d'une fleur nouvelle, d'un beau vers, d'un joli profil de femme ; et, de même, cette exaltation tombait à plat pour un rien : un ton boueux, une fausse note, une pluie intempestive.

— Hein ! reprit Jacques de Vandières en allumant une cigarette, un Clouet inédit, quand nous n'en avons que deux authentiques au Louvre, qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Je dis que tout est possible..., seulement l'entrefilet de ton journal ressemble à une charade dont on ne donne pas le mot... Il y a peut être cinquante manoirs perdus dans la lande entre Douar-

nenez et la pointe du Raz; allez donc chercher là dedans ce Clouet problématique?

— Oui, mais nous avons un point de repère précieux : le manoir en question est celui où on a donné l'hospitalité aux Girondins et, dans le pays, tout le monde nous l'indiquera... Ce serait curieux si nous découvrions un troisième Clouet, et surtout le fameux portrait de Marguerite de Valois, peint à une époque où elle était dans la prime fleur de sa jeunesse, dans le plein de son amour pour Henri de Guise. — Allons, Francis, tentons l'aventure... Nous nous demandions ce matin où nous pourrions bien passer notre automne. Partons pour la conquête du Clouet... Allons à Douarnenez!

— Au fait, la Cornouaille, les champs de blé noir, les filles aux yeux pers et aux coiffes blanches, les manoirs enfouis dans les bois de hêtres, ça me va... J'en rapporterai des motifs savoureux... Va pour Douarnenez!

Ils étaient tous deux les hommes des résolutions promptes et des voyages improvisés. L'après-midi fut employée à préparer les valises, les sacs de touristes et tout l'attirail de peinture nécessaire à Le Chantre. Le soir même ils prenaient le train de Bretagne, et le lendemain vers midi, ils débarquaient à Quimper. Ils ne s'attardèrent dans la ville de Saint Corentin que juste le temps nécessaire pour déjeuner, visiter la cathédrale, les vieilles façades de la rue Keréon et la futaie de hêtres qui descend en pente vers l'Odet; puis ils louèrent une voiture qui les cahota doucement, au trot de deux bidets bretons, pendant quatre bonnes heures, de sorte qu'ils n'arrivèrent à Douarnenez qu'à la tombée du jour.

*
* *

Quand Jacques de Vandières et Francis Le Chantre pénétrèrent dans la longue salle à manger de l'hôtel du Commerce, on commençait seulement à servir et les commensaux arrivaient lentement, les uns après les autres, prendre leur place accoutumée à la table en fer à cheval, autour de laquelle deux Bretonnes en coiffes de mousselines couraient, les bras chargés de piles d'assiettes. Autant qu'en purent juger les deux amis après un premier coup d'œil, les convives, mâles et femelles, étaient presque tous des artistes. Les hommes alertes, jeunes et barbus, avaient comme un air de famille :

même toilette sans prétention, mêmes physionomies observatrices, gouailleuses et bon enfant, avec ces clignements d'yeux familiers aux paysagistes. Les femmes exhibaient des types plus divers et plus tranchés. Il y avait là des Suédoises aux cheveux couleur de lin, aux gros yeux limpides, aux faces honnêtes et roses ; — des Anglaises au menton fuyant, aux incisives saillantes, aux sourcils rares et aux cheveux roux tordus en colimaçon ; — des Russes aux yeux félins, à la taille dégingandée, aux cheveux coupés court, aux allures décidées et garçonnières...

« Toutes figures exotiques, pas un minois français ! murmurait Le Chantre en dépliant sa serviette. »

Les nouveaux venus, encore ébaubis de leur fatigant voyage, étaient allés tout bonnement s'asseoir sur deux chaises vides au centre du fer à cheval, sans se soucier des mines étonnées de leurs voisins : tout à coup Jacques sentit un doigt effleurer son épaule, tandis qu'une jolie voix musicale disait derrière lui :

— Pardon, Monsieur, mais vous avez pris nos places.

Il se retourna en rougissant et se trouva en présence d'une jeune fille d'une vingtaine d'années, escortée d'une chambrière un peu plus âgée, qui portait le costume et la coiffe des filles de Fouesnant.

Après s'être confondu en excuses, il tira Francis par la manche et ils allèrent honteusement s'asseoir au bout du fer à cheval.

— Une gaffe pour commencer, marmonnait Le Chantre, joli début !...

— As-tu remarqué la jeune fille ? demanda Jacques en s'installant à sa nouvelle place.

— Ma foi, non, j'étais trop furieux d'avoir à déménager. Qu'a-t-elle donc de particulier ?

— Eh bien ! mon cher, c'est le Clouet demandé... Regarde-la, quand tu le pourras... Elle est charmante, on dirait une tête du XVI[e] siècle, et bien française, celle-là, avec ses frisons de cheveux châtains relevés sur les tempes, ses yeux noisette, son nez mignon, sa bouche aux lèvres railleuses et spirituelles !

Pendant tout le dîner, ils se démanchèrent le cou pour essayer d'apercevoir la jeune fille, mais elle était masquée par les têtes des autres convives ; à la fin du dessert seulement, quand les commensaux commencèrent à s'éparpiller, ils purent voir l'inconnue qui traversait la salle en biais.

— Sapristi, tu as raison ! chuchota Le Chantre émerveillé, ça y est tout à fait : la coiffure, la coupe de la figure, et jusqu'au corsage

bouillonné qui est taillé à la mode du temps des Valois!... Il me semble voir un sonnet de Ronsard en chair et en os :

Un col de neige, une gorge de lait,
Un cœur jà mur en un sein verdelet,
En dame humaine une beauté divine...

— Et l'oreille?... As-tu admiré l'oreille... rose et nacrée comme un coquillage d'amour?

Ils s'étaient levés de table; comme ils demandaient leur chambre, on leur apprit que l'hôtel était plein et qu'on était obligé de les loger en ville. Il leur fallut donc suivre un garçon d'écurie qui portait leur bagage, et se traîner à travers un dédale de ruelles cailloutenses, noires et imprégnées d'une nauséabonde odeur de rogne, jusqu'à une petite maison blanche et tranquille, située à Plômar, presque à la campagne.

Là, ils trouvèrent enfin deux chambres et deux bons lits, où ils s'endormirent à poings fermés, car ils étaient rompus de fatigue.

Le lendemain, dès le fin matin, Jacques s'éveilla le premier, et à peine habillé, courut ouvrir sa fenêtre. La maison donnait sur le port de pêche d'où montaient des cris d'enfants à travers les blanchâtres transparences de la brume.

Dans le fond, le brouillard commençait à être moins dense, et de longs rais de soleil caressaient de leur lumière rosée la paroi d'un mur de roches où serpentait un sentier escarpé, que des laveuses remontaient avec leurs baquets pleins de linge. — Peu à peu le soleil buvait la brume et découvrait un adorable paysage de mer.

Au-dessous d'un premier plan gazonneux, dans un encadrement de hêtres et de frênes, la baie ruisselante de clarté s'étalait sous les yeux de Jacques. Une délicate nuance azurée en colorait la surface tranquille, tandis qu'au loin une vapeur argentée en masquait encore la profondeur. Des houles de buées opalines rampaient au long des côtes et empêchaient d'en distinguer la base, mais les sommets des collines émergeaient en plein soleil, et à gauche, le double mamelon de Méné-Hom se détachait baigné d'une tendre couleur lilas. Des mouettes blanches planaient dans le ciel bleu de turquoise et des voiles blanches couraient sur la mer, qui s'azurait à chaque instant davantage.

Jacques était ému et ébloui. Ces verdures trempant presque dans la mer, cette ville sortant de la brume, cette immense baie bleuis-

sante, ces montagnes dorées, ce divin mariage des arbres, du ciel et de l'eau, c'était beau comme le plus beau rêve.

Mais il n'était pas au bout de ses émerveillements ; tandis qù'il admirait cette baie si splendidement encadrée, la fenêtre voisine de la sienne s'ouvrit, et la jeune fille aux yeux couleur noisette, le joli *Clouet* de la veille, se pencha à demi sur le rebord de granit. — Ses cheveux crêpelés et dénoués tombaient sur ses épaules et faisaient mieux ressortir encore la blancheur rosée de son teint, la claire flamme de ses yeux et le rouge sourire de ses lèvres spirituelles. Sans se douter de la présence de Jacques qui se dissimulait de son mieux, elle avança encore un peu plus sa tête, puis levant les yeux vers une lucarne située immédiatement au-dessus de sa croisée, elle appela gaiement :

— Mariannic!

— Mademoiselle Renée?

— Habille-toi, ma fille, tu sais qu'il nous faut partir de bonne heure, si nous voulons arriver à Sainte-Anne pour la messe.

— Vous voulez donc retourner au pardon encore aujourd'hui?

— Oui, cela m'amuse... Pourquoi ris-tu si haut, impertinente?

— Parce que je me souviens, que, chez nous, il y a des pardons où on va en pèlerinage pour demander un mari, et que peut-être bien Sainte-Anne-la-Palud accorde les mêmes grâces..

— Mariannic!

— Je sais bien que Mademoiselle est assez jolie pour que les maris viennent tout seuls la trouver ; n'empêche que ça ne coûte rien de demander...

— Tais-toi et prépare toi, nous partirons à huit heures.

A ce moment, Jacques jugea à propos de tousser et de se montrer. La jeune fille jeta un rapide coup d'œil vers la fenêtre voisine, reconnut le monsieur de la table d'hôte et se retira précipitamment.

Jacques se hâta d'aller réveiller Le Chantre qui dormait profondément.

— Debout! lui cria-t il, comment as-tu le cœur de dormir par un temps pareil?

— Rien ne presse, répondit l'autre en maugréant, où veux-tu aller si matin?

— A Sainte-Anne la-Palud où il y a un pardon ; or, les pardons amènent un concours de gens de tous les coins du pays, et nous ne pourrons manquer d'y avoir des renseignements sur le fameux manoir des girondins... En route!

Une heure après, étendus dans une barque, ils gagnaient à travers la baie la petite rivière de Sainte Anne. La mer était unie comme une glace et d'un beau bleu soyeux ; le voyage ne fut qu'une promenade. Après avoir gravi les berges de la rivière, Jacques et Françis entendirent des sons de cloche et virent la flèche de Sainte-Anne pointer dans la plaine. L'église est isolée dans une lande marécageuse qui domine la baie. De tous côtés des troupes de pèlerins se dirigeaient vers le lieu du pèlerinage. Des paroisses entières, conduites par le recteur, débouchaient des chemins creux et défilaient processionnellement. Du plus loin que chaque procession apercevait le clocher de Sainte-Anne, hommes, femmes et enfants s'agenouillaient pieusement et entonnaient des cantiques. Plus on approchait et plus la ferveur redoublait. Des femmes, les bras en croix, faisaient, cinq ou six fois, sur leurs genoux, le tour de l'église en balançant leur chapelet. A l'intérieur, des centaines de cierges s'allumaient incessamment autour de la statue de la sainte. — La nef était pleine, et ceux qui n'avaient pu y trouver place priaient au dehors, à deux pas des tentes où l'on vendait du cidre, de l'eau-de-vie et des crêpes de blé noir. Tous les costumes de la Cornouaille se mêlaient dans cette foule dévote. A côté des bérets et des cottes tannées des marins, les vestes des gars de Ploa-Ré, de Pont-Croix et de Loc-Ronan mettaient des taches de bleu clair. Les chapeaux ronds à larges bords et à rubans de velours s'agitaient au milieu des coiffes de mousseline des *sardinières* de Douarnenez, des fraises tuyautées de Quimper, des cols-capuchons de Châteaulin ou des collerettes plissées des femmes de Concarneau. Ça et là un homme de Pont-l'Abbé étalait fièrement ses vestes superposées, où se détachaient des liserés de laine aux couleurs vives et parfois un Saint-Ciboire brodé dans le dos. Parmi cette bigarrure de costume, les enfants grouillaient : les filles, habillées comme de petites femmes, les garçons, couvrant d'un béret bleu leur tête frisée et montrant leur peau hâlée par les trous d'une culotte en lambeaux. Des mendiants : manchots, aveugles, culs-de-jatte, braillaient des complaintes bretonnes et se traînaient à travers la foule.

Tout à coup la cloche tinta de nouveau, les portes de l'église s'ouvrirent toutes grandes et une longue procession défila dans la plaine : — ce furent d'abord des femmes aux collerettes empesées tenant chacune un cierge allumé à la main ; puis deux vieux Bretons aux longs cheveux blancs, en veste bleue et en braies, battant

avec conviction une marche religieuse sur leur tambour; puis la statue dorée de la sainte, portée par des filles en blanc et précédée de bannières. Le clergé venait ensuite, entonnant des litanies, et derrière, sur deux rangs, des files de paysans aux mentons ras, aux figures austères et énergiques. Tous les pèlerins épars dans les sentiers tombaient à genoux, et, aux roulements des tambours, aux tintements des cloches, l'immense procession montait lentement vers le calvaire. Les silhouettes des coiffes blanches et des têtes nues se découpaient vigoureusement sur le fond glauque de la mer, tandis qu'un joyeux soleil faisait scintiller les joyaux de la sainte et empourprait brusquement des coins de bannières...

Francis Le Chantre ne se sentait pas d'aise et amassait des trésors de croquis sur les pages de son album. Jacques, tout en partageant son enthousiasme, allait d'un groupe à l'autre et semblait chercher quelqu'un. Quand la procession eut défilé tout entière, ils s'en revinrent vers les tentes où commençaient à foisonner les buveurs de cidre et ils essayèrent de lier conversation avec les paysans; mais ils en furent pour leurs frais. La plupart du temps on ne leur répondait qu'en breton, et leurs questions au sujet du manoir qui donna asile aux Girondins n'étaient accueillies que par des rires inintelligents ou des haussements d'épaules. Dépités, ils s'acheminaient déjà vers la rivière, quand Le Chantre saisit brusquement son ami par le bras :

— Mon cher, commença-t-il, attention, voici notre Clouet! — et il lui montrait la jeune fille de la table d'hôte, accompagnée de sa suivante en coiffe blanche et en collerette plissée.

— Je savais qu'elle était au pardon, répliqua Jacques en affectant un air indifférent.

— Comment, tu le savais?

— Mais oui, si tu t'étais levé aussi matin que moi, tu aurais appris, comme moi, qu'elle habitait la même maison que nous et qu'elle devait aller à Sainte-Anne.

— Ah! mon gaillard, je m'explique maintenant pourquoi tu m'as jeté si rudement hors du lit!... Ça m'est égal, je ne regrette pas d'être venu.

— Et moi donc!

La jeune fille aux yeux noisette et sa compagne semblaient décidées à s'en revenir à Douarnenez à pied, car elles avaient pris un chemin qui longe les falaises et côtoie presque tout le temps la baie. Jacques et son ami résolurent de les suivre. Elles allaient

d'un bon pas, en dépit du soleil, et paraissaient toutes deux de bonnes marcheuses, habituées aux longues courses et au grand air. De temps à autre, au tournant du chemin, les deux artistes apercevaient un bout de la coiffe blanche de la servante, ou le chapeau de paille et l'envolement de la jupe de toile grise de la maîtresse, mais ils restaient à vingt pas en arrière et n'osaient trop s'avancer de peur de les effaroucher.

— Elle est bien mignonne, disait Le Chantre, et je ne serais pourtant pas fâché de lier conversation avec elle... Je suis sûr qu'elle nous donnerait des renseignements sur le manoir où nous devons dénicher ce Clouet auquel elle ressemble... Ma foi, c'est trop bête, et je me risque!...

Ils avaient pressé le pas et marchaient presque de niveau avec les deux jeunes filles. Francis Le Chantre se détacha et mettant chapeau bas :

— Pardon, Mademoiselle, dit-il, si je me présente moi-même; je sais bien que c'est contraire aux règles généralement adoptées et qu'une Anglaise trouverait cela *schoking*; mais nous sommes en Bretagne et vous êtes Française... Je me permets donc de vous décliner mes nom et profession : Francis Le Chantre, peintre paysagiste, médaille de première classe, un des rares bonshommes qui connaissent encore la physionomie vraie et le ton juste de chaque arbre, et qui savent que le vert de hêtre ne chante pas de la même façon que le vert du chêne... Quant à mon ami, il se nomme Jacques de Vandières et il est poète de son métier... Nous nous en retournons comme vous à Douarnenez et nous demeurons je crois, dans la même maison; s'il vous était agréable de nous accepter pour cavaliers jusqu'à la ville, nous nous estimerions heureux entre les heureux, et nous n'en admirerions que plus parfaitement le paysage, car on voit mieux la nature quand on chemine en aimable et spirituelle compagnie.

Cela avait été débité avec une telle volubité que la jeune fille en restait ébahie. Tout en écoutant le discours de Le Chantre, elle avait cependant reconnu Jacques et avait rougi imperceptiblement. Quand le peintre eut terminé sa harangue sur un ton de fanfare, un sourire malicieux courut sur les lèvres de la jolie châtaine aux yeux noisette :

—*No lavaret galek* (1), répondit-elle de sa voix nette et mordante,

(1) Je ne parle point le français.

puis, tournant brusquement le dos au paysagiste, elle hâta le pas. La servante en fit autant, et elles disparurent de nouveau au détour du chemin.

— Il paraît qu'elle ne sait pas le français, murmura Le Chantre déconfit, en regardant son compagnon d'un air penaud, quel drôle de pays!

— Laisse donc, s'écria Jacques dépité, elle s'est moquée de toi!... Ce matin, je l'ai entendue jaser en bel et bon français... Seulement tu l'as ahurie avec tes phrases à panache. Elle nous a pris pour des fous ou des commis-voyageurs en goguette, et elle nous a traités en conséquence.

— Que ne parlais-tu toi-même, répliqua Le Chantre, vexé, nous aurions vu si tu t'en serais mieux tiré...

— Je n'aurais pas dit de bêtises, au moins!

Ils cheminèrent pendant un bon quart d'heure froidement et silencieusement, mais quand ils arrivèrent à la plage qui forme le fond de la baie et sur laquelle s'ouvre la vallée du Riz, le spectacle qu'ils eurent devant les yeux rasséréna leur humeur et ramena sur leurs lèvres des paroles de bonne camaraderie. — A gauche, les falaises d'un jaune d'ocre, couronnées de gazon, étaient baignées de soleil; le Méné-Hom avait une auréole de buées lilas, et tout au loin, à l'entrée de la baie, on apercevait, à peine distincte, la pointe grise du cap de la Chèvre. — A droite, des rochers d'un noir humide sortaient de l'eau lumineuse; les futaies de Ploa-Ré, les chênes et les châtaigneraies en gradins enlevaient au-dessus leurs masses d'un vert foncé. Au delà d'un bouquet de pins en parasol, penchés au sommet d'une pointe rocheuse, il y avait comme un écroulement de verdures désordonnées; tout au fond, les maisons blanches et grises du port de Douarnenez semblaient presque rejoindre l'île Tristan. On distinguait les bateaux de pêche alignés dans l'avant-port, avec les filets tendus entre les mâts, comme des toiles d'araignée. Plus loin, on ne voyait plus qu'une nappe de mer verte, au-dessous d'un ciel bleu très doux, qui finissait par se fondre dans les vapeurs laiteuses de l'horizon.

Ils restèrent en admiration devant ce paysage aux couleurs si fines et si constamment variées, et ne rentrèrent qu'après le soleil couché, en suivant le petit sentier en corniche qui côtoie les falaises dans la direction de Plô-Mar. Le crépuscule était venu et ajoutait son mystère aux surprises de ce sentier charmant, plein de fleurs sauvages et de beaux arbres. Tantôt ils découvraient sous les chênes

une fontaine alimentant un lavoir où des paysannes s'attardaient à tordre leur linge ; tantôt, des masures dormant éparses sous une haute futaie de hêtres. Quand ils regagnèrent leur maison de Plô Mar, la nuit était tout à fait venue.

— Quelle est donc cette dame qui habite la chambre voisine de la mienne ? demanda en rentrant Jacques à la propriétaire.

— Ce n'est point une dame, c'est Mlle de Kerdouarnec...

— Est-elle ici pour longtemps ?

— Elle est partie, Monsieur.

— Partie ? répéta Jacques tristement.

— Oui, Monsieur, elle était venue pour le pardon de Sainte-Anne et elle est retournée chez elle.

— Et où est-ce, chez elle ?

— Ah ! dame, Monsieur, vous m'en demandez plus que je n'en sais... C'est quelque part dans la lande, du côté de Pont-Croix.

*
* *

— Pont-Croix ?... Elle demeure aux environs de Pont-Croix, près du fameux manoir, répétait Jacques, le lendemain, et elle est partie, sans que nous ayons pu lui parler !... C'est ta faute aussi, Le Chantre... Tu avais bien besoin de l'effaroucher en lui faisant des charges sur la grande route !

— Si nous allions à Pont-Croix ? proposa Le Chantre.

— Comme des chevaliers errants à la recherche d'une demoiselle enchantée !... Nous vois-tu frappant de porte en porte pour demander aux gens : « Mlle de Kerdouarnec, s'il vous plait ? »

— Non, mais nous pourrions au moins nous enquérir du manoir où se sont réfugiés les Girondins.

— Bah ! les gens d'ici sont ignorants comme des carpes en fait d'histoire locale... personne ne nous renseignera...

— Si fait, j'ai consulté là-dessus notre hôtesse et elle m'a répondu : « Allez voir les demoiselles Le Clainche... Elles vendent de tout et elles savent tout... »

Cette conversation avait lieu derrière Ploa-Ré, dans l'allée Sainte-Croix, où Le Chantre commençait une étude, tandis que Jacques lisait, assis sur les marches grises du calvaire. La sinueuse et mélancolique allée de trembles prolongeait ses doubles files

d'arbres et ses ornières herbeuses, déjà semées de feuilles blanchâtres, jusqu'à un massif de chênes d'où s'élançait le svelte clocher de granit de Ploa-Ré.

— Eh bien! soit, s'écria Jacques, allons voir les demoiselles Le Clainche!

Ils plièrent bagage et redescendirent vers la ville. Douarnenez est partagé en deux par une longue rue en pente, mal pavée, bordée d'obscures boutiques et de logis aux façades noircies. Cette voie principale va toujours se rétrécissant jusqu'à l'embouchure de la rivière Poul-Davit et forme comme l'épine dorsale de la petite ville. Une place ornée d'une fontaine, où stationnent des groupes de marins, de femmes et de paysans, coupe la grande rue par le milieu, et c'est à l'angle de cette place que s'ouvre le magasin des demoiselles Le Clainche.

Ces demoiselles, déjà mûres, mais très alertes encore, vivaient là avec leur vieille mère ; comme l'avait dit l'hôtesse de Plô-Mar, elles vendaient de tout : — du tabac, de l'épicerie, des étoffes, des engins de pêche. Leur boutique sombre présentait un entassement bizarre de marchandises de toute nature, empilées sur les comptoirs, entassées sur des rayons, débordant jusque sur le seuil de la porte. Il y régnait un mélange d'odeurs d'épices, de goudron et de tabac qui vous prenait à la gorge. Au milieu de ce pêle-mêle de denrées coloniales et de coupons d'étoffes, les deux filles s'agitaient, servaient les clients, discutaient les prix et trouvaient encore le moyen de tailler un bout de causette avec les oisifs qui venaient flâner autour du comptoir où trônait la vieille mère entre deux bocaux de pipes.

Tout en renouvelant leur provision de cigares, les deux artistes avaient accaparé l'attention de Mlle Honorée, la plus intelligente et la plus expansive des deux sœurs, et l'avaient consultée sur les excursions à faire aux environs.

Elle leur conseilla de visiter Loc-Ronan, Tréboul, la lande Saint-Jean, la pointe du Raz...

— On nous avait parlé, hasarda sournoisement Le Chantre, d'un vieux manoir où, en 1793, deux députés girondins se sont réfugiés.. Savez-vous où c'est, Mademoiselle?

— Non, mais ma mère, qui a connu des gens de ce temps-là, pourra peut-être vous renseigner... Maman, est-ce qu'il n'y a pas, près de Pont-Croix, un manoir où ont demeuré des députés de la Convention, en 93?

— Attendez donc, répondit la vieille en se frottant les sourcils. j'ai entendu parler de quelque chose comme ça... Ça a dû se passer à Kervenargan...

— Et où se trouve Kervenargan? demanda Jacques.

— Dans la lande, au delà de Tréboul, entre Poullan et Saint Beuzec.

— C'est le manoir de Mlle de Kerdouarnec, ajouta Mlle Honorée.

— Mlle de Kerdouarnec!... Vous la connaissez? s'écria Jacques avec un battement de cœur.

— Oui, nous sommes un peu cousines... et si vous désirez visiter Kervenargan, je puis vous donner un mot de recommandation; venant de notre part, vous serez bien reçus par Renée et par l'oncle et la tante avec lesquels elle habite.

Inutile d'ajouter que Le Chantre et de Vandières acceptèrent avec empressement et que le lendemain matin, munis de la lettre de recommandation des demoiselles Le Clainche, ils montaient gaiement dans le bac de Tréboul.

⁂

Chargé de paysannes et de *sardinières*, le bac traversait lentement la rivière de Poul-Davit. Les deux amis sautèrent sur les degrés ruinés d'un escalier de granit qui mène à la chênaie de Treboul, et, contournant le petit port de ce village, ils longèrent la falaise jusqu'au hameau Saint-Jean. A partir de cette paroisse, le paysage changeait de caractère. Une solitude silencieuse et grave s'étendait devant eux, harmonisant ses lignes et ses teintes austères avec la majesté de l'Océan.

C'était la lande; montueuse, coupée de brusques ravins et d'abrupts escarpements, elle déroulait pendant des lieues ses ondulations d'un vert violacé, semées de blocs de granit et bordées à droite par des entassements de rochers que lavaient les flots de la baie. Partout le sol était couvert d'une immense végétation de bruyères, d'ajoncs, de fougères, où des ronces et des chèvrefeuilles mêlaient leurs floraisons roses et jaune pâle. Dans les ravins, des sources invisibles murmuraient sous les broussailles et continuaient leur discrète chanson jusqu'à la mer. Parfois la source devenait ruisseau, son eau claire s'épanchait dans des réservoirs bordés de pierres plates,

avec un bout de prairie et une ceinture d'iris à l'entour. Pas un village; seulement, de loin en loin, un toit de métairie, caché dans un massif d'arbres roussis et rasés par le vent du large. Le chemin parfois disparaissait, ou plutôt des centaines de sentiers lui succédaient; sentiers capricieux, ne menant nulle part, frayés au hasard par les petits pâtres qui poussaient leurs vaches dans la bruyère. Çà et là, un bouquet de pins aux cimes aplaties faisait ressortir mieux encore la nudité de cette solitude aux lignes simples et grandioses.

Jacques et Francis commençaient à se demander s'ils ne s'étaient pas trop aventurés dans ce désert, et s'ils suivaient le bon chemin. Ils interrogèrent successivement un petit pâtre qui décampa dès qu'ils ouvrirent la bouche et une vieille femme occupée à arracher des ajoncs.

— Kervenargan ? lui cria Le Chantre.

Elle le regarda d'un air ahuri, puis d'une voix gutturale répéta la phrase sacramentelle :

— *No lavaret galek.*

— Au diable ! maugréa Francis, il faudra décidément que j'achète une grammaire bretonne.

Un peu plus loin ils rencontrèrent un paysan au chapeau à larges bords et à la veste bleue, qui se profilait sur le ciel, au sommet d'une crête. Même question. L'homme ne desserra pas les lèvres; il se contenta de tendre le bras avec une gravité majestueuse et de désigner un point de l'horizon.

Ils se remirent à marcher dans la direction indiquée, et après cent détours à travers les ajoncs, ils atteignirent un menhir qui dressait au sommet d'un plateau sa tranche de granit, haute de cinq mètres, taillée en amande et couverte d'un lichen jaune. N'en pouvant plus, ils s'assirent au pied du monument celtique, et soufflèrent un moment, en ouvrant de grands yeux pour mieux jouir du spectacle offert. — Une douce paix lumineuse tombait sur la lande, et l'on pouvait admirer à loisir les délicates colorations de la terre et de l'eau : — le bleu sombre et velouté de la montagne de Loc-Ronan, le lilas rosé du Méné-Hom, les nuances vert argenté et gris bleuté de la mer. La baie était tantôt enveloppée d'une brume blanche, tantôt ensoleillée, et, quand le brouillard s'enlevait un moment, on apercevait entre deux buées les voiles des barques, les unes d'un blanc éclatant, les autres d'un rouge orange, glissant sur l'eau moirée.

Après une heure de repos, les deux compagnons se remirent en

marche. Ils commençaient à se sentir affamés et le désir d'un dîner encore problématique leur donnait des forces.

— Songe, disait Le Chantre à Jacques qui tirait la jambe, songe que là-bas, dans un coin de cette sauvagerie, une omelette au lard et peut-être aussi un Clouet nous attendent!

Néanmoins ils commençaient à désespérer, quand tout à coup, au beau milieu de la lande, voilà un pli de terrain qui dévale en pente, puis au bas de cette pente, une quadruple avenue de vieux hêtres qui enfonce au loin sa vaste obscurité. — Ils s'engagèrent dans cette majestueuse allée et, au bout d'un quart d'heure débouchèrent devant la façade grise d'un haut mur encadré dans deux tourelles aux toits en éteignoirs. Le mur, tapissé de fougères et de pariétaires, était percé de deux portes à ogives tréflées : l'une cintrée et spacieuse pour les voitures; l'autre étroite et basse pour les piétons. Une frêle colonnette de pierre, feuillagée et fleurie, séparait ces ouvertures et se terminait elle-même par un trèfle flamboyant. — Un gamin gardait des oies sous les hêtres.

— Où sommes-nous ici? demanda Jacques en lui mettant une pièce de monnaie dans la main.

— A Kervenargan, répondit le pâtre auquel la vue de l'argent délia soudain la langue.

— Dieu soit loué! murmura Le Chantre; pourvu maintenant qu'on ne nous jette pas honteusement à la porte!

Ils sonnèrent timidement, et ce fut la jeune fille aux yeux couleur noisette qui vint elle-même leur ouvrir. Elle était vêtue de sa même robe grise au corsage bouillonné, et coiffée du même large chapeau de paille. A l'aspect des deux amis, elle commença par rougir, puis un sourire courut sur ses lèvres malicieuses.

— Que demandez-vous, Messieurs ? dit-elle de sa jolie voix argentine.

— Mlle de Kerdouarnec.

— C'est moi.

— Nous sommes chargés, Mademoiselle, reprit Jacques de Vandières, de vous remettre cette lettre de la part de Mlle Le Clainche.

Elle prit le billet, lè parcourut rapidement et sa physionomie s'éclaira.

— Entrez, Messieurs, vous êtes les bienvenus...

— Mademoiselle, s'écria Le Chantre, touché de cet accueil hospitalier, vous me voyez confus... J'espère que vous me pardon-

nerez mes sottises de l'autre jour... Mais vous parlez donc quelquefois français ?

— Oui, Monsieur, toujours avec mes amis, et avec ceux que mes amis me recommandent...

***

Quel gai et cordial diner firent Jacques et Francis entre Renée de Kerdouarnec et l'oncle et la tante, deux bons vieux aux figures patriarcales ! La salle à manger, blanchie à la chaux, décorée de ces antiques buffets à clous de cuivre jaune qu'on fabrique à Pont-Croix, ouvrait sur une cour tapissée de vigne ; entre les pampres, les rayons du soleil couchant jetaient une lumière rose sur la nappe blanche où Mariannic apportait des côtelettes d'agneau, une volaille rôtie, du beurre battu le matin même et des crêpes bouillantes. Et Renée causait gaiement, et les deux vieux, heureux de la gaieté de leur petite-nièce, contaient lentement de pacifiques histoires du temps passé. Au dessert, le grand-oncle Kerdouarnec annonça aux artistes qu'ils étaient ses hôtes et qu'ils coucheraient au manoir. Après le diner on alla se promener au jardin. Ce jardin n'était guère qu'un fouillis sauvage, mais quel charmant fouillis ! — Dessiné à l'ancienne mode, avec des allées droites qui le partageaient en quatre carrés bordés de buis, un cadran solaire au centre et une charmille centenaire au fond, il était plein de plantes de toutes provenances poussant à la bonne aventure : sarriette et jasmins, pieds-d'alouette et lis de Jersey, fenouils et camélias, poiriers chargés de lichen et vignes échevelées. Toutes ces plantes exhalaient un bon parfum d'automne, et les odeurs attiédies des roses et des citronnelles mettaient au cœur du poète Jacques un délicat germe d'amour qui verdissait et s'épanouissait à mesure qu'il regardait les yeux bruns et les lèvres souriantes de Renée de Kerdouarnec.

Quant à Francis Le Chantre, il ne se sentait pas d'aise, et pour mieux marquer son allégresse, il tirait un feu d'artifice de métaphores et d'ingénieuses comparaisons. En même temps la langue lui démangeait de parler du fabuleux Clouet. A la fin, il n'y put tenir, et, profitant de ce que la jeune fille causait peinture avec Jacques, il lui demanda :

— Ne possédez vous pas quelques anciens tableaux au manoir?

— Un seul, répondit elle, un vieux portrait qui est dans la famille depuis plus de cent ans.

— Un Clouet! s'écria Francis, qui exultait.

— Je ne sais pas ce que c'est... Il représente une jeune femme et il est si finement peint que je l'ai pendu dans ma chambre... Je vous le montrerai demain.

Quand ils eurent gagné le dortoir qu'on leur avait préparé dans une des tourelles, Jacques et Francis faillirent tomber dans les bras l'un de l'autre, et leur enthousiasme partit comme un bouchon de champagne.

— C'est un rêve, s'exclamait Francis, nous piétinons en plein roman!

— Elle est charmante! répliquait Jacques.

— Charmante, d'accord... mais le Clouet, mon cher, voilà qui est merveilleux!

— Le Clouet, d'abord en est ce un?... Et puis t'imagines-tu que ces braves gens vont te le vendre?

— Laisse-moi faire... J'ai mon idée.

— Du reste, ça m'est égal... Je donnerais tous les Clouets pour un baiser sur les doigts mignons de Mlle de Kerdouarnec...

Ils dormirent mal et chacun d'eux rêva aux choses qui lui tenaient le plus au cœur: Francis au portrait de Marguerite de Valois, et Jacques aux yeux couleur noisette.

Le lendemain matin, quand ils descendirent dans la salle à manger, ils y furent rejoints par Mlle de Kerdouarnec portant le mystérieux tableau.

Il était peint sur panneau et avait la dimension du portrait d'Elisabeth d'Autriche, qui est au Louvre. Si l'on ne pouvait affirmer sûrement qu'il avait été exécuté par François Clouet, il était du moins du même temps et de la même école. Il représentait une toute jeune femme, en buste et vue de trois quarts, ayant un haut corsage bouillonné, coiffée de légers frisons blonds relevés sur les tempes, avec des pierres précieuses semées dans les cheveux. Je ne sais si c'était réellement la protraiture de Marguerite de Valois, mais elle ressemblait d'une façon surprenante à Mlle de Kerdouarnec: même ovale délicat, même teint et mêmes yeux brun clair, même sourire enfin plein d'enjouement et de malice.

— Savez-vous qu'on croirait voir votre sœur aînée! murmura Jacques.

— On me l'a dit déjà, avoua ingénuement Mlle de Kerdouarnec,

et à force de vivre en face de cette peinture, je me suis si bien identifiée avec elle, que j'ai emprunté à la dame du portrait sa coiffure et la forme de son corsage... Je crois que c'est cela surtout qui aide à la ressemblance.

Pendant toute la journée, Francis ne parla plus que du Clouet, et Jacques ne pensa plus qu'à Renée de Kerdouarnec. Ils ne la quittaient guère, du reste, ni l'un ni l'autre; seulement Francis, qui avait tout son sang-froid, se montrait plus empressé et plus communicatif, dévidant avec entrain toute une bobine de compliments lyriques, tandis que Jacques, comme tous les gens qui sont sérieusement épris, demeurait mélancolique et peu expansif. Renée, toujours souriante mais plus songeuse que de coutume, les examinait tous deux alternativement, — étonnée et même un peu dépitée peut-être de trouver l'un si bavard, et l'autre si renfermé.

*
* *

Au bout de trois jours, malgré le charme qui les retenait à Kervenargan, les deux amis comprirent qu'ils ne pouvaient abuser de l'hospitalité de Mlle de Kerdouarnec, et un matin ils annoncèrent qu'ils comptaient prendre congé de leurs hôtes dans la soirée. Au milieu de l'après-midi, Francis profita sournoisement de ce que Jacques causait avec les vieux parents, pour se glisser dans le jardin, où il avait aperçu Renée occupée à cueillir des roses.

Il s'approcha d'elle de l'air à la fois inquiet et décidé de quelqu'un qui vient de prendre une grande résolution :

— Mademoiselle, lui dit-il, avant de partir, je viens au nom de mon ami et au mien vous adresser une requête qui vous paraîtra peut-être indiscrète...

La jeune fille tressaillit; il remarqua qu'elle avait les yeux moins limpides que de coutume, et que son malicieux sourire s'était envolé.

— Voici, continua-t-il en prenant son courage à deux mains... Voudriez-vous nous vendre le portrait que vous nous avez montré?

— Mais, répondit-elle, surprise, ce tableau appartient à mon grand-oncle, et c'est à lui que vous devez adresser votre requête.

— Oh! répondit Francis, j'ai cru remarquer que vos grands-parents ont pris l'habitude de faire tout ce que vous voulez, et si vous consentez à nous céder le portrait, ils ratifieront certainement le marché...

— En ce cas, Monsieur, répliqua-t-elle piquée, puisque vous êtes si perspicace, vous avez dû voir aussi que je tenais beaucoup à ce portrait... Je serais désolée de m'en séparer...

— Les choses pourraient s'arranger, insista-t-il avec un air fin ; peut-être y aurait-il un moyen de le céder à l'un de nous sans toutefois vous en séparer !

— Qu'entendez-vous par là? murmura-t-elle en rougissant.

— J'ai une seconde proposition à vous adresser... Je connais un garçon qui a une jolie position de par le monde, qui gagne bon an mal an une vingtaine de mille francs et qui vous aime passionnément... Vous déplairait-il de l'épouser?

— Quoi! balbutia-t-elle étourdiment au milieu d'un éblouissement, M. de Vandières vous a chargé?...

— Jacques, interrompit-il stupéfait... Il n'eut pas le temps d'en dire plus long; elle s'était enfuie, toute troublée et avec un pouce de rouge sur la figure.

Il resta penaud. — C'était à Jacques qu'elle pensait! soupira-t-il, décontenancé — puis la réflexion venant, il ajouta en son pardedans :

« J'allais faire un pas de clerc assez coquet, moi, en essayant de couper l'herbe sous le pied de ce pauvre Vandières... Morbleu! soyons bon camarade, et allons prévenir Jacques que c'est pour lui que le four chauffe... »

Mais quand il rentra dans la salle à manger, il n'y trouva plus Jacques de Vandières.

Le poète avait vu Mlle de Kerdouarnec sortir du manoir et se diriger vers le chemin de la lande, et il l'avait suivie afin de prendre congé d'elle. Il la rejoignit à la lisière d'un petit bois de chênes verts, d'où l'on apercevait la mer poussant ses vagues blanchissantes jusqu'aux anfractuosités des rochers couverts de vieux arbres échevelés.

— Mademoiselle, commença-t-il d'une voix un peu étranglée... nous allons être obligés de vous quitter, car il se fait tard; mais avant de partir, permettez-moi de vous remercier de votre hospitalité si affectueuse et si cordiale... Laissez-moi vous dire que j'emporte de Kervenargan un souvenir qui ne s'effacera plus...

Elle restait silencieuse et marchait à côté de lui, les yeux baissés et tordant nerveusement des brins de genêt.

Elle semblait croire que Jacques avait encore quelque chose à lui dire et elle avait l'air d'attendre qu'il achevât. Mais il était

redevenu taciturne, et ils poursuivaient leur chemin côte à côte dans la lande solitaire.

— Monsieur, reprit-elle enfin sans lever les yeux, votre ami m'a confié que vous désirez vivement avoir le portrait qui est chez moi... Prenez-le, j'ai le plus grand plaisir à vous l'offrir...

— Ah! s'exclama-t-il, violemment ému, ce n'est pas le portrait que je voudrais garder, c'est celle qui lui ressemble!... Pardonnez-moi, continua-t-il confus, je ne comptais pas... je n'osais pas vous en parler; mais c'est plus fort que moi... je vous aime!

— Je... le savais, murmura-t-elle en tordant plus fort les brindilles de genêt dans ses doigts.

— Vous le saviez!... Vous l'aviez deviné?...

— Votre ami me l'avait dit, répliqua-t-elle ingénument.

— Et vous consentez à devenir ma femme? s'écria-t-il en lui baisant les mains.

— Oui... Mais pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé vous-même?

Ils avaient repris lentement le chemin de la chênaie, déjà embrumée par le crépuscule, et où les glands mûrs tombaient de temps en temps avec un bruit léger. La tranquillité du soir descendait sur la lande, et l'air était si calme qu'on entendait au loin la sourde respiration de la mer. Ils étaient si absorbés dans leur bonheur, qu'ils ne virent pas Le Chantre qui accourait vers eux à grandes enjambées.

— Eh bien! cria-t-il essoufflé à Jacques, tu t'oublies, et voici la brune; nous ne serons rentrés à Douarnenez qu'à la nuit close!

— Je ne pars plus, répondit de Vandières, et prenant la main de Renée, il ajouta : — Je te présente ma fiancée. — En même temps, il serrait le bras de Francis et lui murmurait à l'oreille : — Merci, mon brave!

— Merci!... De quoi? murmurait l'autre, ahuri ; puis il soupira mélancoliquement : — Ainsi, tu m'abandonnes?... Tu me laisses retourner seul à Douarnenez?

— D'abord, vous ne partirez que demain, Monsieur Le Chantre, dit Renée de Kerdouarnec, et puis, poursuivit-elle, non sans une pointe de malice, consolez-vous, nous vous donnerons le portrait comme cadeau de noce.

André Theuriet.

LES DESSOUS D'UN JOURNAL

Le public, qui lit chaque matin les gazettes, ne sait pas les petits mystères qu'elles abritent. Il voit ce qu'on daigne lui montrer; je voudrais lui dire ce qu'on lui cache. Je n'irai point sur les brisées du juge d'instruction, je me garderai des personnalités faciles, j'attribuerai à des personnages imaginaires des traits réels et croqués d'après nature.

LE FONDATEUR-DIRECTEUR

Il y a sur le pavé de Paris un certain nombre d'hommes actifs et ambitieux qui rêvent de fonder un journal. Ce ne sont point des littérateurs, ni des artistes, ni même des écrivains politiques, mais le plus souvent des gens d'affaires désireux d'acquérir, en quelques années, l'influence et la fortune. Les uns viennent de la Bourse et se sont formés dans des maisons de coulisse et dans des banques de second ordre. C'est une excellente école pour bien connaître la canaillerie humaine; on y apprend à déjouer les filous et à les prendre à leurs propres pièges. D'autres ont commencé par être agents d'annonces. Ils ont servi de négociateurs entre le commerce et le journal, mettant (moyennant une honnête rétribution) le journal au service du commerce, et prélevant sur le commerce une forte dîme au profit du journal... Or un bon agent de publicité excelle en ce genre d'opérations. Il y faut du sang froid, de l'audace, de la souplesse, l'énergie de Torquemada jointe à l'astuce de M. de Talleyrand. Celui qui mène à bien une de ces « campagnes », celui qui s'en tire les braies nettes est mûr pour devenir directeur d'un grand journal quotidien. Et tel est le but où il aspire; et il met tout en œuvre pour y atteindre... Et il explore l'horizon, tâchant d'y dénicher cet oiseau rare, ce gibier précieux que l'on nomme

LE BAILLEUR DE FONDS

Car, pour créer un organe, il faut des fonds et ces fonds sont apportés par un « bailleur ». D'ordinaire un « bailleur » ne suffit pas. Il est besoin de cinq ou six gros « bailleurs » qui se cotisent. Où les découvrir? C'est ici que notre homme montre son génie. Il a eu

l'occasion de frôler au cours de sa vie aventureuse quelques individus très riches, dont il a soigneusement scruté les antécédents, l'état civil, les ambitions secrètes, et aussi les faiblesses et les tares. Lorsqu'il les connaît bien, il s'en va hardiment frapper à leurs portes.

Il dit au premier :

« Vous êtes une des gloires de l'industrie parisienne. Vous avez acquis, par un labeur de trente années, l'estime de vos pairs et l'indépendance matérielle. Mais vous êtes modeste, trop modeste. Vous demeurerez chez vous, fièrement. Tandis qu'un tas d'intrigants s'agitent et recherchent les faveurs, vous n'avez pas même reçu le ruban rouge, que vous méritez cependant mieux que personne. C'est une honte. Eh bien! je m'engage, moi, à vous faire rendre justice. Vous savez que je possède de très hautes relations. Mais les relations sont insuffisantes quand on n'a pas le moyen de s'en servir. On n'obtient rien, aujourd'hui, que par la crainte. Je vais fonder un journal; donnez-moi un coup de main, et les ministres seront à nos pieds. Et je vous donne ma parole qu'avant six mois vous serez chevalier de la Légion d'honneur et l'un des hommes les plus puissants de Paris... Vous m'alléguez votre humeur tranquille? Vous redoutez les émotions?... Tara ta ta!... Quand vous en aurez tâté, vous prendrez goût à la lutte! D'ailleurs, mon cher ami, c'est votre devoir. Les hommes supérieurs doivent se montrer et ne pas s'effacer devant l'insolence des parvenus. S'ils revendiquaient le rang qui leur appartient, on ne verrait pas tant de crapules tenir le haut du pavé... Je ne vous demande que cent mille francs! »

Il dit au second :

« Je viens vous faire part d'un gros danger... Vous savez que j'ai un pied dans tous les mondes et que je suis très bien renseigné. Or je sais qu'on se prépare à vous intenter un procès retentissant. Vous avez gagné dans l'entreprise des Emprunts Aléatoires des sommes énormes, une vingtaine de millions. Le liquidateur veut essayer de vous faire rendre gorge. Il se dit sûr de gagner sa cause, ayant trouvé des traces d'un traité secret passé entre vous et l'administrateur de la Société. Qu'y a-t-il de vrai en tout cela, je l'ignore. Je suppose que le liquidateur est de mauvaise foi... Ils le sont tous... Mais vous connaissez les juges. Ils ne sont pas tendres pour les financiers; ils les jalousent et les frappent sans pitié. Si le gouvernement demeure impassible, si le garde des sceaux n'influence pas le Par-

quet, vous êtes à peu près sûr d'être condamné... Vous n'avez qu'un moyen d'obliger les ministres à vous protéger. Fondez un journal, qui soit tout à la fois dévoué à vos intérêts particuliers et à la politique gouvernementale. Que ce journal soit irrésistible, qu'il éclate comme une bombe sur le pavé de Paris, que les mille trompettes de la réclame hurlent son titre jusqu'au bout de l'univers ; qu'en deux mois, ce journal, grâce à cette fureur de propagande, pénètre au fond des campagnes, et groupe autour de lui cent mille lecteurs. Et vous pourrez regarder en face vos ennemis. Le liquidateur sera trop heureux de vous éviter des désagréments. Les députés solliciteront l'honneur de vous envoyer de la copie. Et les ministres, pour avoir votre concours, feront volontiers fléchir l'appareil de la justice. Mais il importe de ne pas perdre de temps, le torchon brûle... Je suis prêt, j'ai déposé le titre du nouveau journal, que nous appellerons l'*Alceste*, à moins que vous ne préfériez le *Bon Droit* ou la *Vertu*. Ma rédaction est groupée... Donnez-moi un million ; et en route !... Et n'ayez crainte ! Ce million vous rapportera de beaux intérêts. »

Il dit au troisième :

« Mon cher ami, vous avez beaucoup changé depuis un an. Je vous trouve le teint pâle et le visage amaigri. L'ennui vous mine, cela est évident. Vous avez besoin d'une diversion. Courez le monde, suivez le théâtre, fréquentez les lieux de plaisir et les stations à la mode... Tenez ! intéressez-vous dans le journal que je fonde avec de gros capitaux. Et je vous abandonne ma loge aux premières. Vous m'y ferez bien, de temps à autre, une place, quand la pièce en vaudra la peine. Au reste, je suis trop occupé pour m'amuser à ces babioles... Et puis vous voyagerez *à l'œil*, grâce aux permis, ce qui n'est pas si désagréable !... »

Il dit au quatrième :

« Je vais vous causer une grande joie. Vous êtes jeune, vous avez du talent. Vous avez écrit un monologue pour Cadet et une comédie qui a été jouée avec succès chez Mme votre mère. Voulez-vous la critique dramatique de l'*Alceste* ? Seulement je vous préviens que la rubrique est très recherchée et par des écrivains de premier ordre. Et quelques-uns d'entre eux sont très soutenus par mon Conseil d'administration. Je ne puis les écarter que si je vous présente comme associé, comme commanditaire. Mettez cent mille francs dans l'affaire, je vous donne cinq cents francs par mois, ce qui représente l'intérêt de votre argent à six pour cent, intérêt fort

convenable. Et personne ne pourra vous « déboulonner ». Et vous deviendrez célèbre; et les petites actrices vous enverront des sourires. »

Résultat de ces conférences : ci, cent mille francs; ci, un million; ci, deux cent mille; ci, cent mille... Total: quatorze cent mille francs. L'*Alceste* est fondé. Un superbe immeuble est loué à proximité de l'Opéra, avec balcon doré, enseigne, salle de dépêches, lampes électriques. D'immenses affiches signées Chéret sont apposées sur les murs, se promènent sur le dos des hommes-sandwichs, crèvent les yeux des passants, s'insinuent sur les gares de chemin de fer, vont se coller jusque sur les rochers de la Corniche, à côté de Monaco. Le directeur surmené circule au grand trot, dans sa voiture (car il a une voiture, au mois, depuis deux jours). Il corrige les épreuves, choisit les caractères, confère avec le secrétaire de la rédaction, reçoit les fermiers d'annonces... Enfin l'*Alceste* paraît...

LA RÉDACTION (1)

Elle se sectionne en deux parts. Il y a la rédaction qui coûte, celle qui rapporte. La première constitue la « façade » du journal et assure son succès auprès du public. Chroniqueurs, romanciers, poètes, humoristes, reporters livrent leur copie, reçoivent leurs émoluments. Donnant, donnant. Rien n'est plus correct. Ils ne trempent (du moins pour la plupart) dans aucune combinaison malhonnête. Ce sont des artistes qui écoulent leurs œuvres : tels un peintre vend ses tableaux, un dramaturge fait jouer ses pièces, sans se mêler au tripotage des directeurs de théâtre et des brocanteurs. La rédaction qui rapporte est d'un autre acabit. D'abord, elle est presque toujours anonyme ou déguisée, et grouille dans la coulisse. Elle se compose de rabatteurs, de courtiers, qui cherchent des coups à faire et qui viennent les proposer à M. le Directeur. M. le Directeur se laisse souvent tenter. Quand son journal est prospère et se suffit à soi-même, il se montre prudent et n'accepte que les transactions à peu près honnêtes et qui ne l'exposent à aucun désagrément. Il vend sa publicité sans avoir l'air de la vendre. Je veux dire qu'il glisse, parmi les articles de littérature, des articles payés où la réclame se dissimule ainsi que le serpent sous les fleurs. Cette pratique est admise dans les feuilles les plus

(1) A rapprocher d'une puissante fantaisie de Scholl sur le même sujet, intitulée *Illusions perdues*. (En souvenir de Balzac ?)

graves et je ne crois pas qu'il soit utile de s'en indigner. Mais, lorsque le journal perd de l'argent, que le Directeur est harcelé par des créanciers féroces, marchands de papiers, imprimeurs et une horde de rédacteurs faméliques, alors il ouvre sa porte aux pires expédients; il prend de toutes mains ce qu'on lui apporte; il ne réfléchit pas aux conséquences, il n'y veut pas réfléchir; il ne voit que le billet de banque qui tombe dans sa caisse à la fin du mois et qui prolonge son agonie. Existence de damné! Effroyable accumulation de hontes, de dégoûts, de louches manœuvres, d'où le malheureux sort le plus souvent déchu de l'estime publique, et, à coup sûr, de la sienne propre.

LE CHANTAGE

J'ai eu l'occasion d'écrire dans une de ces feuilles misérables et miséreuses, et j'assistais, rédacteur hélas ! impayé, aux navrantes comédies qui s'y jouaient chaque jour. La maison était gouvernée par deux hommes intelligents, l'un d'esprit délicat, ayant brillé dans les lettres et que la fatalité des circonstances avait précipité dans le monde des affaires ; l'autre énergique et entreprenant, élégant de sa personne, parlant d'une voix brève et un peu dure. Je n'insiste pas, ne voulant point tracer de mon ancien « directeur » un portrait trop ressemblant. Le papier timbré pleuvait dans leur cabinet. L'huissier se présentait régulièrement avant midi pour saisir. Le soir, on trouvait le billet de mille nécessaire. Cela dura trois ans. Par quel sortilège arrivait-on à déterrer ce billet quotidien? Où le trouvait-on? Ce sont des secrets qui demeureront à jamais impénétrés. Les bruits les plus fantastiques couraient dans la salle de rédaction. On parlait d'un richissime Espagnol qui donnait la forte somme pour se faire naturaliser Français. — Demain le journal touchera cent mille francs. — Et les hâves reporters, à qui étaient dus trois mois de gage, soupiraient aux beaux louis qui allaient tomber dans leur poche creuse. La source était impure, il est vrai. Mais quand on a l'estomac vide, et des enfants à nourrir! D'autres fois, on annonçait que le gouvernement du Brésil allait subventionner le journal! En réalité, il avait recours, pour subsister, à des moyens moins chimériques. Il pratiquait le chantage — tout simplement. Un grand gaillard (je le vois encore), sorte de policier véreux, apte à toutes les besognes, dépouillait attentivement la *Gazette des Tribunaux*. Quand il y trouvait un procès scandaleux et pouvant nuire à quel-

qu'un, il s'en allait trouver la personne intéressée: « Payez ou je publie *in extenso* le compte rendu de votre procès, avec des considérations peu aimables et longuement développées, et, au besoin, les plaidoiries de votre adversaire. » Neuf fois sur dix, le plaideur intimidé ouvrait son porte-monnaie et le tour était joué!...

LA PRESSE A BON MARCHÉ

Tout cela a commencé avec Émile de Girardin. Avant lui, les journaux coûtaient cent francs par an, quatre sous le numéro et se tiraient à très petit nombre. Un beau jour, Girardin eut une inspiration géniale; il se tint à lui-même le raisonnement suivant :

« Si je tirais mon journal à un plus grand nombre d'exemplaires les frais généraux d'édition resteraient sensiblement les mêmes, et par conséquent le prix de revient de chaque exemplaire pourrait s'abaisser. Tirant davantage, j'aurais aussi plus d'annonces, je les ferais payer plus cher : donc, pour gagner davantage, il me suffit de baisser le prix du journal et de m'adresser à une classe nouvelle de lecteurs. D'une part, pour attirer les gens lettrés, les *concierges,* comme diront les malins, je publierai des romans coupés par tranches, des romans-feuilletons ; j'irai jusqu'à donner à Dumas soixante centimes par ligne, sans excepter les lignes de dialogue, les *Oh!* les *Ah!* les *Cadedis!*, les *Pâques-Dieu!* et les lignes de points suspensifs. D'autre part, je demanderai aux annonces un supplément de recettes. *C'est aux annonces de payer le journal.* »

De ce raisonnement est né le journal moderne. L'idée de Girardin a fructifié; elle a fait sa fortune, elle a enrichi ceux qui l'ont imité. L'ancienne gazette à quinze centimes agonise. Elle est supplantée par la feuille à un sou, ce requin du journalisme qui pénètre dans les villages, y pourchasse le lecteur et inonde la France de méchant papier. *C'est aux annonces de payer le journal:* les directeurs de journaux ont appliqué trop exactement cette formule. Les journalistes de 1830 péchaient par excès de candeur; ceux du XXe siècle ne sont plus assez naïfs. La feuille quotidienne était autrefois une tribune, où péroraient des voix ardentes et convaincues et presque toujours désintéressées; elle est devenue une maison de commerce qui loue à tous venants sa publicité.

ADOLPHE BRISSON.

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.

LA BARONNE AMALTI

I

On dansait au château de Maravieux, en Touraine, chez la princesse de Laurières, à l'occasion du mariage de l'aînée de ses petites-filles, Régine de Châteaufort, avec le marquis Antoine de Saint-Alvère, futur héritier du titre et des biens du duc de Fontenailles, son aïeul. En même temps que ses dix-sept ans et une fortune royale, la fiancée apportait en dot à son époux un cœur candide, une imagination chaste, ainsi qu'une éclatante beauté blonde, d'un caractère séraphique, égale à la beauté proverbiale des femmes de sa maison, où, par un privilège rare, semble se transmettre, intacte et jamais altérée, une pureté de traits qui fait d'elles des types exquis de vierges et de saintes. On disait que, mieux douée que sa mère, elle joignait l'esprit à la beauté, un esprit mordant et fin, comme celui de la vieille princesse. On le disait; mais en réalité on en était réduit aux conjectures, car, sortie du couvent depuis six mois à peine, Régine ne s'était pas encore laissé connaître, ni révélée.

Le marquis de Saint-Alvère avait trente ans, une aimable figure, les grands airs d'un gentilhomme, la bonne grâce et la belle humeur qui dénotent un heureux caractère. Ne sachant rien de lui, ni de son passé, ni de son âme, n'ayant pas eu le temps de l'aimer, n'osant encore se croire aimée, Régine s'était contentée de ces qualités de surface, avec l'espoir qu'elles suffiraient à devenir les assises d'un bonheur durable. Son mariage devait être célébré le surlendemain. Ce soir-là, on signait le contrat. La princesse de Laurières et sa fille, veuve du duc de Châteaufort et mère de Régine, avaient convié aux noces les nombreux alliés des deux familles et leurs amis. Soixante personnes étaient logées au château de Maravieux. On en comptait autant à Fontenailles, chez le vieux duc, grand-père et tuteur du fiancé. Enfin les propriétaires voisins,

qui vivaient en bons termes avec Maravieux, s'étaient gracieusement partagé les autres invités. A dix heures du soir, la fine fleur de la haute noblesse de France se pressait dans les salons du château, décorés de toutes les richesses amassées peu à peu par les vingt générations qu'avait abritées cette antique demeure. On dansait dans la grande galerie, qui descend directement sur la pièce d'eau par un perron monumental. Le soir était doux et tiède. La lune mettait à la surface du lac de tremblantes traînées d'argent, entre lesquelles de longs sillons d'ombre se frayaient un passage, tout parsemés d'innombrables gerbes d'or, reflet des étoiles. Par la porte et les croisées ouvertes, les parfums de la nuit montaient du parc, dans des bruits de musique et de chants qui se faisaient entendre chaque fois que l'orchestre s'arrêtait pour laisser aux danseurs quelque repos. Des barques illuminées et pavoisées glissaient sur l'eau, promenant tour à tour tous ceux qui voulaient goûter sans en rien perdre le charme féerique de cette soirée.

Vers onze heures, comme les violons jetaient aux échos les derniers accords d'une valse, et tandis que le marquis de Saint-Alvère ramenait lentement à sa place, après avoir dansé avec elle, Mlle de Châteaufort, toutes les têtes se tournèreent soudainement vers l'entrée, du côté des salons, et tous les yeux se fixèrent sur une jeune femme qui venait d'apparaître au seuil de la galerie, comme si elle eût cherché quelqu'un. Elle était élégante et jolie, petite et mince, d'une blancheur éclatante que mettait en relief la couleur rousse de ses cheveux, bouclés autour de son front et couvrant sa nuque et son dos de leur flot d'or jaune. Son visage aux lignes parfaites avait la beauté délicate d'une figure de Clodion. Le regard vivant, rieur, profond, comme traversé d'un rayon mystérieux, révélait une nature mobile, toute de premier mouvement, ardente et passionnée.

— Connaissez-vous cette belle personne, monsieur de Saint-Alvère? demanda Mlle de Châteaufort à son fiancé.

Antoine, qui ne regardait qu'elle en ce moment, porta les yeux dans la direction qu'elle indiquait et vit la nouvelle venue. Il ne put retenir un tressaillement, ni cacher sa pâleur.

— Comme vous êtes ému! s'écria Régine.

Il fit un effort pour retrouver son sang-froid et y parvint.

— C'est la joie de vous aimer, Mademoiselle, murmura t-il, si bas qu'elle entendit à peine cet aveu qui la troublait délicieusement.

Elle accepta cette explication sans que l'ombre même d'un doute vînt effleurer sa crédulité. Antoine reprit :

— Je connais cette femme, et vous devez aussi la connaître. Elle est votre voisine. Elle habite à deux lieues d'ici, sur la route de Fontenailles, le petit château de Mailleforte. C'est la baronne Amalti.

— J'en ai entendu parler souvent. C'est donc là cette fière beauté dont on vante tant l'élégance et l'esprit! Figurez-vous que le bruit de ses succès dans le monde nous arrivait même au couvent. Je ne m'attendais pas à la voir ce soir, car l'autre jour, en dressant la liste des invitations, ma grand'mère disait que la baronne était en voyage.

— Je le croyais aussi. Elle était partie, il y a quelques semaines, pour rejoindre son mari à Stockholm, où il remplit les fonctions de secrétaire de la légation de France. Mais le voici lui-même, fit Antoine surpris et de plus en plus embarrassé.

Un homme jeune encore, grand, robuste et très brun, venait en effet de paraître auprès de la baronne Amalti et lui parlait à demi-voix. Elle l'écoutait en souriant, sans le regarder, respirant le bouquet de roses-thé qu'elle tenait à la main, très indifférente en apparence aux paroles qu'il lui adressait et dominée par une préoccupation étrangère à ses propos. Elle ne lui répondit qu'un mot. Il la quitta tandis qu'elle s'avançait vers un groupe de femmes, parmi lesquelles deux ou trois lui étaient connues. Puis, après avoir échangé avec elles un serrement de mains, elle sortit du côté de la pièce d'eau, entourée de quelques hommes qui étaient venus la rejoindre, et sans avoir vu le marquis de Saint-Alvère que cachait, très innocemment d'ailleurs, Mlle de Châteaufort debout devant lui. Quand elle eut passé, Antoine, troublé comme un homme qui vient d'échapper à un péril, se leva, et alléguant un prétexte futile, il laissa Régine au milieu des jeunes filles qui l'entouraient en causant gaîment avec elle, et s'éloigna dans la direction opposée à celle qu'avait prise la baronne Amalti ; mais, au seuil de la galerie, il se trouva face à face avec le duc de Fontenailles. Cet aimable vieillard, qui promenait fièrement à travers les splendeurs de cette fête ses quatre-vingts ans et sa vigoureuse santé, arrêta son petit-fils en lui touchant le bras.

— Ah ! c'est vous, grand-père ! s'écria le marquis arraché subitement à ses préoccupations.

— La princesse te cherche, mon enfant! Elle est très émue, je ne sais pourquoi. Elle assure que toi seul peux la rassurer. Cours la

rejoindre ; mais avant tout, ajouta le duc en regardant Antoine dans les yeux, écoute-moi. L'autre est ici. J'espère que tu ne vas pas faire de sottises.

— Eh ! soyez sans crainte, cher bon père ! s'écria le marquis en fuyant.

Il trouva la princesse seule, dans un petit salon, à l'extrémité des appartements. En le voyant, elle s'élança vers lui. Sous ses beaux cheveux blancs, encadrant son front sans rides, le visage de la princesse exprimait l'inquiétude la plus vive.

— Saviez-vous que la baronne Amalti était rentrée à Mailleforte, Antoine ? demanda-t-elle vivement. Saviez-vous qu'elle dût venir ce soir ? Savez-vous qu'elle est venue ?

Au lieu de répondre sur-le-champ, Antoine, d'un tendre élan filial, prit dans ses mains celles de la princesse, les baisa respectueusement, puis, entraînant avec sollicitude la grand'mère de Régine jusque vers un fauteuil, il l'obligea à s'y asseoir ; il se mit à genoux devant elle, en disant :

— D'abord daignez vous apaiser, chère princesse ; si Régine vous voyait dans cet état à cause de moi, elle croirait que j'ai commis un crime.

— Ne plaisantez pas, Antoine, il s'agit du bonheur de ma chère enfant, du bonheur de toute sa vie. S'il était compromis, sa mère ne me pardonnerait jamais d'avoir voulu ce mariage, et moi, je ne m'en consolerais pas.

— En quoi ce bonheur est-il menacé, je vous prie ? Est-ce par l'arrivée subite de Mme Amalti ? Si vous l'avez pensé, accordez-moi la liberté de vous détromper et de vous répéter qu'entre elle et moi, tout est fini, bien fini. Je ne l'aime plus. Il y a trois mois, peu de temps après son départ pour la Suède, je lui ai écrit afin de lui annoncer mon mariage et de lui faire comprendre que désormais je ne pouvais être pour elle autre chose qu'un ami.

— Vous m'avez dit, je crois, qu'elle ne vous a pas répondu.

— C'est vrai, je n'ai rien reçu d'elle.

— Voilà bien ce qui m'épouvante. Elle ne vous a pas répondu, Antoine ; elle a mieux fait, elle est arrivée.

— Mais tous les ans, n'est-ce pas à cette époque-ci qu'elle vient à Mailleforte ? Elle ne fait jamais de bien longs séjours auprès de son mari, quand il réside à l'étranger. D'ailleurs, ajouta le marquis en se relevant, serait-elle animée des plus mauvais desseins, en quoi cela peut-il changer mes dispositions ?

— Mon enfant, quand on a aimé une femme pendant longtemps, on ne rompt pas aisément les liens qui vous attachent à elle.

— Ces liens sont détruits cependant, et les efforts qu'elle pourrait tenter pour les renouer seraient vains. J'aime Régine, je l'aime avec ma raison, avec mon imagination, avec mon cœur, et je ne saurais plus conserver pour Mme Amalti d'autres sentiments que ceux qui peuvent honnêtement survivre à l'amour que j'ai eu pour elle. L'amour! répéta Antoine, avec un sourire triste qui exprimait bien les amertumes de son cœur désabusé. Était-ce de l'amour? J'avais vingt-cinq ans lorsque je la connus. Je fus charmé par son sourire, séduit par sa grâce. J'osai lui faire l'aveu du trouble qu'elle avait déchaîné dans moi; son mari était loin; elle ne l'avait d'ailleurs jamais aimé... Cette liaison commença ainsi. Pendant longtemps il nous fut possible de la cacher; puis, je ne sais comment elle s'ébruita. J'eus alors bien des envieux! ah! s'ils avaient su ce qui se passait en mon cœur, ils ne m'auraient point envié, princesse. La vérité, c'est que moins d'une année après le jour où j'avais connu Séverine, je ne l'aimais plus.

— Elle est donc bien habile et bien dangereuse, puisqu'elle vous a gardé quatre ans encore! objecta la princesse.

Le marquis fit un geste de dénégation.

— Ce n'est pas elle qui m'a gardé, Madame, c'est l'habitude; c'est aussi la pitié. Je ne l'aimais pas, mais elle m'aimait, et j'éloignais sans cesse le moment où, pour reconquérir ma liberté, je serais obligé de déchirer son cœur. Un jour j'ai vu Régine, et sans effort, sans héroïsme, j'ai eu le courage de vouloir. Entre la baronne et moi, tout est fini, brisé...

— C'est très éloquent ce que vous dites là, fit alors finement la princesse à demi convaincue; mais je serais beaucoup plus tranquille si je pouvais pénétrer dans votre cœur.

— Et pourquoi faire, bon Dieu?

— Pour m'assurer moi-même que vous ne me trompez pas; non que je doute de votre franchise, mon enfant, mais parce que vous êtes encore à l'âge des illusions. Vous dites que c'est fini, que c'est brisé, et c'est de bonne foi que vous le dites; mais si la baronne paraissait là, devant vous, si elle prononçait d'une certaine manière à laquelle cinq années ont dû vous accoutumer, certaines paroles, celles que sa bouche prononçait le plus souvent, seriez vous si fort que vous le prétendez?

— Je l'espère, dit vivement le marquis, cherchant à cacher la

terreur soudaine que l'hypothèse émise par la princesse venait de faire naître en lui.

— Dieu vous entende, Antoine! soupira celle-ci.

Elle se leva pour rejoindre ses invités. Antoine la retint. Il éprouvait le besoin de la rassurer, de se rassurer lui-même.

— Vous m'avez interrogé, Madame, reprit-il, je vous ai répondu, en vous répétant ce qu'à diverses reprises je vous avais déjà raconté. Vous ne me croiriez pas, vous, la plus indulgente et la plus expérimentée des femmes, vous ne me croiriez pas si j'affirmais que je pourrais me retrouver en présence de Mme Amalti, indifférent et dégagé de toute émotion. Les souvenirs ont trop de puissance sur nous pour que de longtemps il me soit donné de la revoir sans perdre quelque chose de ma sérénité. Mais vous me croirez du moins, chère mère, quand je vous dirai qu'entre l'enfant candide, trésor précieux dont votre bonté, votre confiance et mon étoile ont confié le bonheur à mes mains, et cette femme qui ne peut être mienne sans trahir et sans me faire trahir des devoirs devenus maintenant pour moi aussi impérieux que pour elle, mon choix est fait. Je suis honnête homme, et pour conjurer le péril, s'il devait naître, ma loyauté aurait un complice : mon amour.

— Bien, bien, Antoine! je vous crois, et je suis maintenant tranquille. Ramenez-moi auprès de Régine, qui ne doit pas savoir ce que vous êtes devenu.

La princesse s'appuya sur le bras de son futur petit-fils; mais, au moment de franchir le seuil du salon dans lequel ils se trouvaient, elle l'arrêta tout à coup.

— J'ai la certitude que la baronne n'est venue ici ce soir que pour chercher l'occasion de vous parler, ajouta-t-elle. Si vous la rencontrez, si elle vous adresse la parole, que ferez-vous?

— Mais je lui répondrai, chère princesse.

— Ne préférez-vous pas vous en aller? Je trouverais très naturel que vous fussiez lâche devant un semblable danger.

— Oh! vous vous moqueriez un jour de moi si je fuyais, répliqua le marquis avec enjouement. D'ailleurs ce serait à recommencer demain. Fiez-vous à ma prudence. Je suis amoureux comme un fou et en état de braver tous les dangers.

La princesse n'insista plus. Ils revinrent lentement vers la galerie, mais ne purent y entrer. La foule se pressait aux portes. La circulation se trouvait interrompue par la valse. La princesse s'assit près de Mme de Châteaufort et dit à Antoine :

— Je ne veux pas vous accaparer plus longtemps, mon enfant, ni vous retenir loin de Régine. Tâchez de la rejoindre.

Antoine ne se fit pas prier. Il avait hâte non d'aller retrouver sa fiancée, mais d'être seul. Il parvint à traverser la galerie et à gagner le grand perron qui formait terrasse du côté de l'eau. La plupart des personnes qui ne dansaient pas se tenaient en cet endroit, où l'on pouvait goûter la fraîcheur délicieuse d'une soirée clémente. Des femmes élégantes, que cette splendide nuit rendait toutes belles, s'accoudaient, enveloppées dans leur sortie de bal, aux balustrades de marbre qui dominaient le lac. Elles causaient gaîment ou écoutaient les galants propos des flatteurs, jeunes et vieux, pressés autour d'elles. Quelques-unes, plus audacieuses ou moins prudentes, livraient aux caresses de l'ombre leurs épaules et leurs bras nus. D'autres se faisaient promener sur les bateaux d'où s'élevaient dans le tumulte des orchestres, dans la rumeur des voix, dans le bruit clair des rires, les accents mélodieux que la poésie de ces heures enchantées faisait monter des cœurs sensibles aux lèvres éloquentes. Dans les futaies qui bordent les rives du lac on avait suspendu des lanternes de couleur. Les eaux et le paysage s'embrasaient de lueurs empourprées, qui laissaient voir les barques légères glissant mollement sur l'onde.

Ce spectacle ne parvint pas à arracher le marquis aux préoccupations douloureuses qui s'étaient emparées de son esprit depuis le moment où il avait vu paraître la baronne Amalti, qu'il croyait bien loin de Maravieux. Obsédé d'une angoisse indicible qui pesait sur son cœur, il passa parmi les groupes bruyants, arriva jusqu'à l'extrémité de la terrasse et, s'y trouvant seul, il essaya, tout en suivant distraitement des yeux le jeu des lumières sur les eaux, de se rendre compte de sa situation. Quelle qu'eût été la netteté des déclarations qu'il venait de faire à la princesse, quelle que fût l'énergie de sa volonté, l'arrivée de celle qu'il nommait Séverine le troublait étrangement et l'alarmait.

« La princesse a raison, pensait-il. Si Séverine est revenue de Suède sans avoir répondu à ma lettre, si elle est ici ce soir, si elle me cherche, — et c'est moi qu'elle cherche, je ne peux en douter, — c'est qu'elle est résolue à ne pas me rendre libre, à s'opposer à mon mariage. Comment s'y prendra-t-elle pour l'empêcher ? Je n'en sais rien ; elle n'en sait rien elle même, sans doute ; mais l'amour et la colère, — la colère plus encore que l'amour, — lui suggéreront quelque plan redoutable qu'à tout prix elle voudra

exécuter. On n'a pas vécu cinq années auprès d'une femme, dans l'intimité que crée l'amour, sans la connaître, se disait encore Antoine, et je connais bien Séverine capable d'une abnégation héroïque et capable aussi d'une résistance indomptable. En profitant de son absence pour tenter de rompre notre liaison et pour me marier, j'ai joué un jeu terrible. Si je ne gagne pas la partie, c'est le bonheur de Régine qui sera compromis. Quoi! cette adorable fille, innocente et pure, que je vais aimer, je le sens bien, puisque j'aspire à conquérir sa tendresse, n'aurait eu confiance en moi que pour devenir malheureuse! Et moi, je ne l'aurais voulue que pour la perdre, maintenant que j'ai admiré ses vertus et sa grâce! »

Cette pensée le bouleversa. Il songeait en même temps à son grand-père, le duc de Fontenailles, qui avait si passionnément désiré ce mariage, à cette aimable princesse de Laurières, à Mme de Châteaufort, à tous ceux enfin dont le bonheur de Régine et le sien formaient à cette heure l'unique préoccupation, et il arriva à cette conclusion que, quelque respectable que fût le désespoir de la baronne Amalti, quelque pitié qu'elle pût mériter, son premier devoir à lui consistait à se défendre contre elle, si elle le menaçait. « Après tout, suis-je son débiteur? se demanda-t-il. Elle m'a aimé, c'est vrai; mais ne lui ai-je pas donné en échange cinq années de fidélité? Elle devait bien prévoir que ce roman ne durerait pas éternellement. Nous le savions par cœur, nous en avions épuisé les plus belles pages, et il ne nous réservait plus, je crois, que de tristes chapitres. »

Il en était là de ces réflexions quand un bruit de pas et un frôlement de robe se firent entendre à ses côtés. Il tourna la tête, et sous un rayon de lune il reconnut la baronne Amalti. Un frisson traversa son cœur. Il fit appel à son courage.

— Bonsoir, Antoine, dit-elle doucement.

Il voulut répondre, mais il ne put trouver un mot. Comme Séverine lui avait tendu la main, il la prit et se courba pour y poser ses lèvres. Elle ne lui en laissa pas le temps. L'attirant brusquement à elle, elle mit son visage presque sur le sien et reprit d'un accent passionné :

— Ne me saviez-vous pas ici?

Il eut la force de mentir et de répondre négativement.

— Je vous croyais en Suède, fit-il. C'est là que je vous ai écrit. N'avez-vous pas reçu ma lettre?

— Oh si! je l'ai reçue. Je l'ai bien reçue, puisque me voilà.

« C'est la guerre, » pensa-t il.

— Vous avez cru, continua Séverine, qu'il suffirait de m'écrire : « J'ai assez de vous, j'en aime une autre, je vous quitte, » et que je me résignerais au sort inattendu que vous vouliez me faire ! Vous vous êtes trompé. Ce mariage est impossible, s'il doit vous séparer de moi.

Quoiqu'elle parlât à voix basse, il fut épouvanté par la violence et la décision qu'exprimait sa parole. Il devina qu'il n'obtiendrait rien d'elle en ce moment, que la prière serait vaine autant que la menace. Il se contenta d'essayer de l'apaiser.

— Séverine, revenez à vous. On peut vous entendre, et il est inutile d'initier le monde à notre secret.

Elle l'interrompit avec exaltation.

— Notre secret! mais c'est le secret de la comédie. Tout le monde sait ici que vous avez été mon amant. Quand je suis entrée tout à l'heure dans cette maison, croyez-vous que derrière les regards qui se sont dirigés vers moi je n'ai pas distingué une curiosité malveillante? Notre secret! répéta-t-elle amèrement, mais tous ceux qui m'ont vue ce soir ont compris que je venais pour défendre mon bien. Savez-vous ce qu'ils disent en ce moment ? Ils se demandent qui l'emportera, de cette enfant que vous voulez épouser ou de moi. Ils sont émus, attendris, intrigués, comme au spectacle, et ils attendent le dénoûment.

Elle s'excitait de plus en plus, enfiévrée par la présence de cet homme qu'elle aimait encore et qui voulait la fuir, et surtout par le contraste qui régnait entre les joyeuses splendeurs de cette nuit de fête et les angoisses de son cœur. Il eut peur, et, pour avoi raison d'elle, il se fit humble et doux.

— Je vous supplie de songer qu'on nous regarde, Séverine, dit-il. Si le souci de mon repos, du repos des êtres chers dont je suis entouré ce soir, ne vous touche pas, le soin de votre dignité, de votre honneur vous commande d'éviter un scandale dont, après tout, je ne serais pas seul à souffrir, car, s'il devait avoir pour résultat de briser l'alliance que mon grand-père a préparée pour moi, il en aurait encore un autre, celui de m'éloigner à jamais de vous et de nous séparer plus sûrement que ne pourra le faire ce mariage auquel vous voulez vous opposer. Je ne me refuse pas à une explication. Je ne renonce pas à vous exposer, mieux que je ne l'ai pu dans une lettre, les motifs graves qui m'ordonnent de me marier et d'épouser Mlle de Châteaufort; mais est ce ici que je peux m'en-

tretenir avec vous, alors que vous avez perdu tout sang-froid et que moi-même je suis brisé par l'émotion?

Ce langage apaisa bien vite la baronne, mais il ranima des espérances dangereuses dans son cœur qui les sentait mourir, et qui, la première douleur passée et malgré l'exaltation dont Antoine s'était alarmé, se serait résigné à les perdre plus aisément qu'il ne le croyait. Séverine n'était pas encore à l'âge où une douleur d'amour est inconsolable et où une femme s'attache désespérément à celui qu'elle aime parce qu'elle sait bien qu'un autre ne l'aimera plus. Elle avait à peine trente ans; elle était dans tout l'éclat de sa beauté, et le ressentiment dont elle paraissait animée résultait moins de la blessure faite à son cœur que de la blessure faite à son orgueil. Elle avait dit : « Ce mariage est impossible s'il doit vous séparer de moi; » mais cette menace était un va-tout qu'elle jetait au jeu par dépit sans espérer le succès. Les paroles imprudentes qu'Antoine venait de prononcer dans l'unique dessein de l'apaiser, eurent pour conséquence de laisser croire à Séverine qu'il ne cherchait pas à provoquer une rupture définitive, qu'il se mariait sans amour, par intérêt, pour plaire à son grand-père, dont il était l'héritier, mais qu'en réalité c'était elle qu'il préférerait toujours.

— Je reconnais que ce lieu n'est guère propice à une explication, dit-elle d'un accent plus doux. Venez me parler à Mailleforte. Il est minuit. Je vais rentrer sur-le-champ pour vous attendre. Trouvez-vous à deux heures dans la grande avenue du parc; Mlle Vaulnier ira vous y prendre pour vous conduire à mon appartement, comme autrefois.

En entendant la baronne lui assigner ce rendez-vous, qui devait fatalement renouer la chaîne de leurs amours et qui ressuscitait le passé dans ce qu'il avait de plus dangereux et de plus terrible, puisque c'est ainsi que, pendant cinq années, ils s'étaient vus en secret, Saint-Alvère eut peur.

— Je ne puis aller chez vous la nuit, Séverine. Ce serait horrible. Songez que je suis presque marié. Le contrat est signé, je ne m'appartiens plus et je dois éviter toute imprudence. Demain, dans la journée, je me présenterai à Mailleforte, comme pour vous faire une visite; soyez seule et...

— C'est impossible, fit-elle froidement. Mon mari est ici et passe ses journées auprès de moi. Nous ne pouvons nous rencontrer que cette nuit.

— Ce n'est pas moi seulement que j'expose, reprit Antoine, c'est aussi Mlle Vaulnier.

Elle eut un sourire hautain et railleur.

— Voilà plusieurs années qu'elle affronte le même péril, dit elle, et jamais vous n'aviez eu ces scrupules. Je la paie d'ailleurs assez cher pour qu'elle me serve jusqu'à la fin.

— Séverine, n'exigez pas que je me trouve à ce rendez vous.

Elle sentit renaître toutes ses défiances, se rapprocha brusquement de Saint-Alvère et répondit d'un accent de menace :

— Je l'exige, au contraire. Antoine ne me poussez pas à bout.

Puis, passant subitement de ce ton de dure exigence à celui de la prière, elle ajouta :

— Ne me refusez pas la dernière grâce que j'aurai peut-être à solliciter de vous.

— Se résignerait-elle? se demanda-t-il sans rien deviner des intentions de Séverine. Il lui répondit alors : — Eh bien! soit, j'irai, puisque vous le voulez.

Un sourire que la nuit lui déroba, passa sur les traits de la baronne Amalti. Elle tenait encore Antoine, puisqu'il n'avait osé lui résister. Elle était donc victorieuse.

— Offrez-moi votre bras et rentrons dans le bal, lui dit-elle. Il faut que tous ceux qui sont ici comprennent clairement ce soir que si ce mariage se fait, c'est que je l'ai voulu et que j'y suis résignée. Il n'est pas de meilleur moyen de dissiper les soupçons et de répondre à la malveillance.

Antoine obéit. Ils traversèrent lentement la galerie, où leur présence fit sensation. Séverine passait le front haut, souriante, un masque d'indifférence et de sérénité sur son visage, saluant les femmes qui la regardaient curieusement aussi bien que les hommes qui s'écartaient pour lui faire place, et dont quelques-uns, — ceux qui étaient dans le secret de cette liaison que le mariage de Saint-Alvère devait rompre, — s'extasiaient sur le courage et l'esprit dont elle faisait preuve dans cette crise suprême de sa vie. Elle voulut connaître Régine de Châteaufort. Antoine les mit en présence. Quand la baronne eut adressé quelques paroles aimables à sa rivale, dont la grâce originale, quoique pleine de promesses, ne pouvait lutter encore avec sa luxuriante beauté de bacchante au repos, elle l'embrassa sur le front et, lui souhaitant un durable bonheur, elle ne quitta Saint-Alvère que pour prendre le bras de son mari.

— Tous mes compliments, mon cher, dit le baron en serrant affectueusement les mains d'Antoine. Elle est tout à fait charmante, votre future.

Un rapide mais éloquent regard de Séverine rappela au marquis la promesse qu'il lui avait faite. Il s'inclina, tandis qu'elle s'éloignait avec son mari pour remonter en voiture. Au moment où elle venait de disparaître, Antoine fut rejoint par la princesse de Laurières.

— Eh bien ! mon enfant, vous lui avez parlé ? Pouvez-vous me rassurer ? demanda-t-elle.

Quoique douloureusement préoccupé, il parvint à sourire et répondit du ton le plus enjoué :

— Mais certainement, chère mère. La baronne avait reçu ma lettre à Stockholm. Elle a compris que cette liaison ne pouvait durer éternellement, que le mariage était pour moi un devoir, et elle s'est résignée. C'est même pour me le dire qu'elle est venue ce soir. Elle souffre, mais elle est courageuse.

— Pauvre femme ! soupira la princesse. J'ai eu bien peur quand je l'ai vue entrer. J'ai cru qu'elle venait vous reprendre.

— Mais je ne me serais pas livré !

La princesse haussa les épaules et répondit avec bienveillance :

— Ne dites pas ce que vous auriez fait ou ce que vous n'auriez pas fait, mon enfant. On est bien faible en présence d'une femme qui pleure.

Saint-Alvère eut un geste de défi. Quelle que fût son inquiétude secrète, il était bien éloigné de penser que, quelques heures plus tard, il allait constater à ses dépens l'exactitude des prévisions de la princesse. Le rendez-vous auquel il avait eu la faiblesse de consentir produisit en effet des résultats tout contraires à ceux qu'il en attendait. Il espérait faire à la sagesse de Séverine, à son amour même, un pressant appel et obtenir qu'elle le laissât libre. Cet espoir seul avait pu le déterminer à s'exposer une dernière fois aux périls d'une telle entrevue ; malheureusement il ne se réalisa pas. Tant qu'Antoine ne parla que pour convaincre Séverine de la nécessité du mariage qui la désespérait, elle l'écouta patiemment, résignée à subir son destin ; mais quand il tenta de lui démontrer que toutes relations devaient être rompues entre eux, elle se révolta. Elle ne voulait pas consentir à ne plus le voir.

— Vous savez de quoi je suis capable, lui dit-elle. N'attendez pas de moi que je me résigne à vivre séparée de vous. Je consens à vous partager, puisque le souci de votre fortune m'impose ce sacrifice ; mais à vous perdre, jamais. Si vous ne vous engagez pas sur l'honneur, ce soir, à me laisser une part de votre tendresse, à me

garder un coin de votre cœur, je briserai demain, par quelque éclat scandaleux qui nous compromettra ensemble pour jamais, cette union qui vous enlève à moi et m'atteint dans mon bonheur le plus cher.

Ces menaces n'étaient que sur ses lèvres, elles n'étaient pas dans son cœur. Si Saint-Alvère avait eu le courage de se défendre énergiquement et de se montrer résolu à rompre, Séverine n'aurait pas trouvé au-dedans d'elle celui de les mettre à exécution. Il le devinait vaguement et ne s'effraya pas d'abord outre mesure des plaintes amères qu'elle fit entendre ; mais, après avoir menacé, elle supplia. La prière émut Antoine bien plus que la menace. Séverine fut éloquente pour rappeler le passé, pour énumérer tout ce qu'en cinq ans elle avait sacrifié à cette liaison qu'il voulait maintenant détruire. Elle se refusa énergiquement à recevoir un dernier, un suprême adieu, et troublé, pris de pitié, peut-être repris d'amour, se disant qu'une fois marié il saurait bien se soustraire aux engagements qu'elle lui demandait, ce n'est pas un adieu qui tomba de sa bouche dans le baiser qu'il lui donna au moment de la quitter, mais une promesse de la revoir.

En sortant à quatre heures du matin de la chambre où avait eu lieu cette fiévreuse entrevue, il trouva dans une pièce voisine Mlle Alice Vaulnier, qui l'avait introduit et qui l'attendait pour le faire sortir du château. Institutrice de l'unique enfant de la baronne, Mlle Vaulnier ajoutait depuis cinq ans à ses fonctions officielles l'étrange rôle de faciliter et de surveiller les rendez-vous que Séverine donnait à Antoine. Durant les séjours à Mailleforte, où ces rendez-vous étaient plus difficiles qu'à Paris, c'est elle qui allait, la nuit, chercher le marquis dans le parc pour le guider à travers les couloirs du château jusqu'à l'appartement de la baronne, en le faisant passer par sa propre chambre. C'est elle encore qui le ramenait le matin, avant le jour, pour le faire partir par la même route. Cette mission n'était pas sans péril, car Mlle Vaulnier pouvait être rencontrée et se trouver ainsi compromise pour avoir voulu trop fidèlement servir ceux dont elle était devenue la complice. Est-ce l'intérêt, est-ce le dévouement qui l'avait disposée à se laisser investir d'une confiance aussi dangereuse? Probablement l'un et l'autre. Elle avait vingt-huit ans, pas de beauté, de l'esprit, un certain charme, et ne cherchait pas à taire qu'il existait quelque part, en garnison dans une petite ville de province, un lieutenant auquel sa main était promise et qu'elle épouserait

dès qu'elle aurait complété sa dot. De quoi n'est pas capable une fille qui poursuit un tel but? Ce n'est pas à dire que Mlle Vaulnier eût une âme vénale ni qu'elle pût jamais trahir le secret confié à sa discrétion. Non, elle servait loyalement ceux qui la payaient; mais, si elle les servait un peu par sympathie, elle les servait surtout pour compléter sa dot plus vite.

Au moment où elle se préparait à prendre congé de M. de Saint-Alvère, après l'avoir conduit jusqu'à une porte cachée sous un massif de lauriers et par laquelle il était accoutumé à sortir, il la retint en lui prenant la main.

— Je crois, Mademoiselle, lui dit-il, que vous nous avez rendu aujourd'hui pour la dernière fois le service que vous êtes accoutumée à nous rendre depuis longtemps. Je tiens à vous remercier.

— Madame la baronne a-t-elle donc consenti à une rupture? demanda discrètement Mlle Vaulnier.

— Hélas! non, et j'ai dû lui promettre de la revoir; mais est-ce possible? Je me marie, et puis, s'il faut vous dire la vérité, cette vérité que j'ai tenté de lui faire connaître, je ne l'aime plus.

— Oh! Monsieur le marquis, ne le lui avouez jamais, elle commettrait quelque folie.

Antoine ne put contenir un mouvement d'impatience.

— Il faut tâcher de l'apaiser, Mademoiselle Alice, s'écria-t-il, c'est votre rôle et votre mission, puisque vous avez quelque affection pour elle. Faites-lui comprendre qu'il y a des situations qui ne peuvent être éternelles, et qu'à dater de demain j'aurai des devoirs nouveaux, des devoirs sacrés, et que je ne peux pas les trahir pour elle.

— Je ne répéterai jamais ces paroles à Mme la baronne, objecta froidement Mlle Vaulnier. Elle me répondrait avec raison que ses devoirs ne sont pas moins sacrés que les vôtres et qu'elle les a trahis pour vous.

— Et je le sais bien, elle ne m'a pas dit autre chose ce soir, reprit Antoine. Mais il faut que tout ait une fin. Je serais un misérable si je n'oubliais à partir d'aujourd'hui les amours de ma jeunesse. J'ai donné à Séverine cinq années de constance, cinq années de bonheur. Ce bonheur, je l'ai prolongé pour elle bien au-delà de mon amour, je ne peux plus le lui procurer. J'ai essayé de lui faire comprendre cette cruelle nécessité.

— Ce n'est pas assez, Monsieur. Il fallait lui parler franchement, résolument, de ce que vous appelez vos devoirs.

— C'est aisé à conseiller, Mademoiselle, moins aisé à faire. Comment se montrer si rigoureux envers une femme qui tour à tour menace, pleure, se plaint, évoque le passé, vous reproche d'avoir détruit sa vie ! Non, je ne lui ai rien dit de ce que je voulais lui dire. Je croyais avoir fait des provisions de courage et de fermeté. Une fois en sa présence, il ne m'en est plus rien resté, et, je vous le répète, j'ai dû lui promettre de la revoir.

Antoine s'arrêta pendant une minute, passa fiévreusement ses mains sur son front, comme pour en éloigner une pensée importune; puis se rapprochant de Mlle Vaulnier et parlant plus bas, il ajouta :

— Vous pouvez beaucoup, vous, mademoiselle Alice, pour mettre un terme à cette situation intolérable.

— Moi, Monsieur!

— Assurément; la baronne vous honore de ses confidences; vous êtes la dépositaire de ses secrets. Cela vous permet de faire entendre des conseils qui, renouvelés fréquemment, peuvent à la longue frapper son esprit.

— Ou me faire perdre sa confiance, monsieur le marquis.

Il feignit de n'avoir pas entendu et continua :

— Il ne tient qu'à vous de mettre à nos relations un obstacle invincible; refusez à Séverine de continuer à braver les périls auxquels vous vous êtes exposée jusqu'ici. C'est votre droit de ne plus vouloir.

— Je n'oserai jamais causer de chagrin à Mme la baronne.

— Ce serait peut-être le moyen de lui en éviter un plus grand. Vous êtes-vous quelquefois demandé, Mademoiselle, ce que nous deviendrions, vous et moi, si nous étions surpris une nuit comme nous voilà maintenant ?

Mlle Vaulnier baissa la tête sans répondre.

— J'y ai souvent pensé, moi, ajouta Saint-Alvère. Oui, souvent, quand vous me guidiez, la nuit, à travers ce château, quand vous me cachiez dans votre chambre, je me suis figuré qu'Amalti nous rencontrait tout à coup. Oh ! mon parti était pris : pour sauver votre honneur, pour sauver celui de Séverine, j'avais la ressource de vous épouser, si toutefois vous aviez voulu de moi. C'était déjà bien cruel pour vous, Mademoiselle, pour vous qui, je crois, êtes fiancée à un homme que vous aimez, d'être exposée à un péril qui pouvait vous obliger à choisir entre votre amour et votre honneur. Mais aujourd'hui ce péril serait plus redoutable encore, puisque je ne serais plus libre de réparer le mal que nous vous aurions fait.

— Ce serait très grave, en effet! répéta machinalement Mlle Vaulnier, toute troublée par la pensée que de son dévoûment aurait pu résulter pour elle une alliance qui l'aurait faite marquise de Saint-Alvère pour commencer, et plus tard, duchesse de Fontenailles.

— Il faut, vous le voyez bien, que cette liaison soit rompue. L'honneur et la vie de trois personnes sont en jeu, et quelque chose de plus encore, le bonheur d'une quatrième qui m'est déjà chère.

Ayant prononcé ces paroles avec une énergie qui eût été plus utile et mieux placée s'il se fût encore adressé à la baronne, Saint-Alvère s'arrêta pour juger de l'effet qu'elles avaient produit sur Mlle Vaulnier. Au lieu de lui répondre, celle-ci, montrant d'un geste le ciel voilé de vapeurs légères qui se teintaient lentement de grises lueurs d'aurore, lui dit :

— Je crois, monsieur le marquis, que vous n'avez que le temps de rentrer à Fontenailles avant le jour.

— Vous avez raison, et je pars. Je vous remercie encore, mademoiselle Alice, de ce que vous avez fait dans le passé. Veuillez songer à tout ce qui doit être fait dans l'avenir. Ai-je besoin d'ajouter que je ne serai pas ingrat?

Il lui serra la main, et, traversant en toute hâte une pelouse au-dessus de laquelle voltigeait un brouillard, il se jeta dans les massifs qui longeaient la grande avenue. Alice, debout sur le seuil de la porte entr'ouverte, cachée par les lauriers, le regardait fuir.

« Voilà donc l'amour! pensa-t-elle. J'ai vu cet homme se traîner un soir à mes pieds, me suppliant, la fièvre aux mains, les larmes aux yeux, de l'introduire auprès de la baronne, qui ne voulait pas le recevoir. Et maintenant!... »

Le marquis avait disparu. Elle ferma la porte sans bruit, en ajoutant mentalement : « J'aurais pu l'épouser! »

Elle soupira ; puis elle prit le bougeoir qu'elle avait déposé dans un coin par terre, et marchant à pas légers, retenant son souffle, elle se dirigea vers sa chambre, située au premier étage, à côté de celle de la baronne. Mais, comme elle arrivait en haut de l'escalier, une ombre se dressa devant elle ; son sang se glaça. Elle avait reconnu le baron Amalti. Il la regardait monter, penché curieusement sur la balustrade et lui barrait la route, d'un air ironique et victorieux.

— D'où venez-vous donc, Mademoiselle? demanda-t-il. Voilà

plus de cinq minutes que je crois entendre du bruit, un murmure de voix. Avec qui parliez-vous ?

Elle comprit qu'il fallait payer d'audace.

— Je ne parlais pas, Monsieur, j'étais seule.

— Et vous vous promenez seule, dans le château, à cette heure matinale? fit-il, d'un accent sous lequel elle devina sa défiance et ses soupçons.

— J'étais souffrante et j'ai dû descendre pour aller chercher de l'éther, répondit-elle.

Elle passa fièrement, comme choquée d'avoir été surveillée, tandis que le baron répétait :

— J'aurais juré qu'on parlait du côté de la bibliothèque.

Il s'éloigna en murmurant, tandis qu'elle s'enfermait dans sa chambre, tremblant de fièvre et de peur, et se disant :

« Si le marquis m'avait retenue cinq minutes de plus, nous étions surpris. Il n'est pas encore marié. M'aurait-il offert son nom, pour sauver, comme il disait, l'honneur de la baronne et le mien ? »

Elle s'endormit, comme quatre heures sonnaient, sans avoir pu résoudre cette question qui la préoccupait à ce point qu'elle oublia de donner un souvenir à certain lieutenant auquel il était doux de penser chaque soir avant de se livrer au sommeil.

Pendant ce temps, Antoine regagnait à travers bois le château de Fontenailles, lequel n'est séparé de Mailleforte que par une distance de trois kilomètres. Les deux propriétés ont leurs parcs contigus. C'est ce voisinage qui non-seulement avait donné naissance à la liaison dont nous racontons les péripéties, mais qui en avait encore favorisé la durée. Dans la vie accidentée et bruyante de Paris, elle eût été brisée au bout de quelques mois, tandis qu'elle avait trouvé un aliment puissant dans les longs séjours qu'Antoine était obligé de faire, tous les étés, à Fontenailles, auprès de son grand père, à l'époque où la baronne Amalti résidait à Mailleforte. C'étaient alors des rapprochements de tous les jours, des rencontres de toutes les heures, des rapports incessants et des facilités de rendez-vous, auxquels n'auraient pu résister des âmes mieux trempées que ne l'était leur âme faible et démoralisée. Pendant cinq années, ils eurent autour d'eux des complices dans les splendeurs printanières des bois, dans les chansons de la sève qui monte de la terre gonflant l'arbre et le brin d'herbe, dans le murmure des eaux, dans les matins baignés de rosée, dans les soirs empourprés des dernières lumières du jour, dans les cieux étoilés, dans les chaudes nuits

d'été, toutes pleines de bruits mystérieux et de concerts d'oiseaux, en un mot, dans cette forte poésie de la nature qui se manifeste à l'âme sous des formes variées, toujours saisissantes, toujours séductrices et qui lui versant comme un poison agréable et doux l'oubli des fragilités de la terre et des exigences de la vie, lui fait croire à l'éternité de l'amour.

Maintenant le charme était dissipé. Cette route, que tant de fois Antoine avait parcourue à cette heure crépusculaire, lui semblait longue, sans charmes. et ne lui rappelait que des souvenirs amers. Vainement, dans les dernières ombres de la nuit, le ciel se colorant d'or et de pourpre semait d'étincelles la cime des arbres, humide de rosée ; vainement les fauvettes acclamaient de leur mélodie la naissance du jour; vainement les fleurs des bois fermaient lentement leur calice dépositaire des parfums de la nuit, ce spectacle qu'il admirait naguère ne le touchait plus. Son cœur était gonflé de tristesse. Il pleurait ses illusions perdues, les trésors de tendresse et d'enthousiasme dispersés aux pieds de celle qu'alors il aimait éperdûment et qu'il n'aimait plus maintenant; il se demandait. non sans terreur, si elle allait vouloir s'imposer à lui et conserver dans son cœur la place qu'il destinait à une autre. Il rentra à Fontenailles au moment où l'aube d'une belle journée d'été se levait radieuse.

Le mariage fut célébré le lendemain dans la chapelle du château de Maravieux. La baronne Amalti s'y trouvait enjouée et souriante. Elle embrassa la jeune marquise de Saint-Alvère; elle adressa ses compliments à Antoine, et personne ne devina ses tourments, si ce n'est ce dernier, qui avait trop chèrement acquis l'art de lire dans cette âme pleine de lui pour ne pas y découvrir la douleur qui la déchirait. Les nouveaux époux partirent le même soir pour aller passer quinze jours à Arcachon. Le duc de Fontenailles possédait là, parmi les pins, un châlet où tout était préparé pour les recevoir. Ils devaient ensuite se diriger vers Naples, et ne rentrer à Paris qu'au commencement de l'hiver.

(A suivre.) ERNEST DAUDET.

L'AGENT D'AFFAIRES

— Si mon fils a de l'esprit, me disait, il y a quelques années, un marchand de volailles enrichi, j'en ferai un avocat.

— Parfaitement, et s'il était...

— Quoi donc ?

— Une bête !

— Impossible.

— Mais encore...

— Eh bien ! j'en ferais un notaire.

J'ai rencontré hier cet honnête père de famille, et me souvenant de notre conversation de jadis, je lui demandai quelle profession il avait donné à son fils ?

— Euh ! euh ! me répondit-il, j'en ai fait un avoué.

Je n'écrirai pas une ligne de plus sans déclarer au préalable que je ne me rends, en aucune façon, solidaire de la manière de voir de cet ancien marchand de volailles, ni de celle d'aucun de ses confrères, relativement à la hiérarchie intellectuelle des différentes fonctions sociales.

D'ailleurs, je n'aime pas ces façons absolues de juger et d'attribuer ı certaines professions des caractères indélébiles. Quoi qu'on en dise on peut être architecte et avoir de l'esprit ; on peut être musicien et ı'être pas un toqué. J'ai connu un comédien modeste et un rédacteur le l'*Univers* qui écrivait avec grâce. Donc, je me tiens dans une sage éserve, et n'aurais même pas rapporté la petite conversation ci-lesssus, si je n'avais pensé que les opinions d'un simple marchand le volailles ne peuvent paraître de grande conséquence, ni offenser ersonne.

J'ai ainsi entendu bien des âmes honnêtes formuler leurs espé-ances quant à l'avenir de leur progéniture, mais jamais je n'ai uï aucun bourgeois ni demi-bourgeois dire : « Je ferai de mon fils ın agent d'affaires. » Cependant, il existe un grand nombre d'agents l'affaires. D'où viennent-ils donc, puisqu'ils ne sont les fils de ersonne ?

Hélas ! l'agent d'affaires appartient à la grande famille des dé

classés. Ce sont les vaincus de la bataille de la vie. Ce sont ceux qui n'ont dû être ni notaires. ni avocats, ni avoués, ni huissiers, ni greffiers, ni commissaires-priseurs. Là se trouvent des bacheliers malheureux, les poètes inédits, les clercs d'avoué qui ont vraiment soupiré après une dot et une étude, les notaires ruinés, les avocats bègues, tous gens qui doivent demander à leur génie, plus qu'à leur patrimoine, le pain quotidien.

Être avoué est une profession, être agent d'affaires est une ressource.

Un cabinet, quatre chaises, un fauteuil vert, un bureau, six cartons ; voilà l'installation.

Le champ est ouvert à tout le monde. Point de privilège, point de fonds de roulement, point de diplôme, non pas même un certificat d'aptitude ou de moralité : rien n'est exigé, il ne faut que des clients. Des clients ! là est le point délicat. Tous les bons clients, toutes les vraies affaires vont aux privilégiés, à l'avoué, à l'huissier. Que reste-t-il à l'agent d'affaires ! les clients douteux et les affaires véreuses.

— Mais, disait un vieux renard, les mauvaises affaires sont les bonnes. Plus l'eau est trouble, meilleure est la pêche.

Il y a du vrai dans cette théorie. Il ne faut cependant pas la pousser trop loin ; cela pourrait tourner à mal. L'exemple suivant en est la preuve.

L'année dernière, un agent d'affaires fut consulté par une cuisinière. Cette honnête fille avait des mots avec sa maîtresse, qui refusait de lui payer ses gages. De quel côté étaient les torts, je ne sais, mais la maîtresse avait eu l'imprudence de laisser traîner quelques lettres par trop tendres, que son mari ne lui avait point écrites. La cuisinière, en fille soigneuse, les avait ramassées et portées à tout hasard à un agent d'affaires. Celui-ci entrevit une excellente opération et entreprit de devenir le *maître à chanter* de la dame. Il ne réclamait pour se dessaisir des dites lettres que vingt mille francs, dont cinq cents pour la cuisinière et le reste pour lui. Comme on le voit, c'était un habile homme. Mais la dame fut récalcitrante ; le mari eut, je ne sais comment, vent de la chose ; le procureur de la République aussi, et le malheureux agent ne retira de son ingénieuse combinaison que deux ans de prison.

Faites donc des affaires !

Je me hâte de dire que ce cas est exceptionnel et que le chantage n'est nullement la spécialité des agents d'affaires.

Une excellente branche de revenu pour l'agent d'affaires est la poursuite et la découverte des successions fantastiques. Un nabab, nommé Martin, qui meurt dans l'Inde sans héritier connu est une bonne fortune pour les agents d'affaires, qui exploitent tous les Martin ! Or, il y a tant de Martin en France, sans compter ceux qui vont au moulin. Je connais un agent qui se fait encore six cents francs par an avec la succession Bonnet.

Leur grande spécialité, cependant, consiste dans le recouvrement des créances impossibles à recouvrer.

L'agent d'affaires est la providence des créanciers désespérés. D'une adresse inouïe, d'une patience inconcevable, d'une activité sans bornes, il guette le débiteur, le dépiste, se rend compte de ses moindres ressources, l'accoste dans ses retranchements et le force à rendre gorge. Puis il partage sa proie avec l'heureux créancier.

Peu de professions exigent autant de qualités que celle d'agents d'affaires : connaissance du cœur humain, audace, promptitude, sagacité, aplomb; tout cela lui est indispensable. Au dessus de lui il a le privilège, autour de lui une concurrence sans limite. Qu'il se relâche une heure, et la misère est là qui le happe.

Depuis que les portiers s'intitulent concierges, les agents d'affaires se désignent sous le nom de jurisconsultes. Toute la vie est là, savoir se donner un nom convenable.

Si vous êtes domestique, appelez-vous intendant.

Si vous êtes coiffeur, coiffez-vous du nom d'artiste.

L'agent d'affaires ne peut pas pénétrer dans les grands sanctuaires de la justice. Le tribunal de première instance lui est interdit et *à fortiori* la cour d'appel, mais il lui reste le prétoire de la justice de paix.

Là, moyennant une simple procuration que lui donne sa partie, il plaide, sans robe ni bonnet carré, il est vrai, mais enfin il plaide.

Vous tous, coupables d'avoir secoué un tapis par la fenêtre, arrosé les jambes d'un passant, fait quelque tapage nocturne ou négligé de payer vingt-cinq francs légitimement dus à votre fruitière, saluez l'agent d'affaires : c'est votre défenseur naturel.

Les honoraires pour une plaidoirie varient entre cinq et quinze francs. Le tarif ordinaire est de dix francs; mais pour quinze, quelle éloquence! Il se démène, il crie, il pleure, il est tendre, violent, attendri, un Cléry en raccourci.

L'agent d'affaires est très malin et connaît l'âme des plaideurs ; il se fait toujours payer d'avance. Il appelle cela, dans un langage

imagé, *faire éclairer la lanterne.* Cette précaution me paraît excellente, car le plaideur paye quelquefois avant, jamais après. Il ressemble en cela à... Non, pas de comparaison saugrenue, et ne mêlons pas les choses de l'amour à celles de la justice.

Pour l'agent d'affaires, il n'y a de mauvaises affaires que celles dans lesquelles on *n'éclaire pas la lanterne.* Une fois la lanterne éclairée, il va jusqu'au bout du monde, entraînant son client après lui. Il ne connaît plus d'obstacles. Le point de fait est contre lui et le point de droit aussi, qu'importe! il ne désespère jamais. La lanterne est éclairée, marchons. Il soutient son client, l'encourage. Il est même en cela d'une bonne foi relative. La justice, dit-il, a de si grands hasards. Parole impie; mais l'agent d'affaires est sceptique, et n'est-ce pas un agent d'affaires romain qui le premier a dit : *le dé de la justice ; alea judiciorum ?*

Ne confondez pas, je vous prie, l'agent d'affaires avec le *monsieur* qui fait des affaires. Celui-ci présente des caractères particuliers et mérite une étude à part.

Il occupe une place immense dans les sous-sols du monde parisien : tantôt banquier, tantôt filou, il a mille faces multiples; l'agent d'affaires n'en a qu'une : c'est l'homme de loi marron. Qu'on supprime un jour les charges et le privilège, et l'agent d'affaires se trouve avoir une profession bien définie. Il remonte immédiatement de dix crans dans le rouage social. En attendant, il porte une cravate blanche, il a un cabinet, des dossiers, des clients, et il plaide en justice de paix, seule consolation qui lui soit permise.

Oh! la toge et le rabat, quel rêve!

Ne jamais s'entendre appeler *maître,* quel chagrin!

Quelques agents d'affaires réussissent et nagent en pleine eau; mais la foule barbotte, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous des flots, cherchant à éviter le courant qui entraîne tant de pauvres diables vers les bas-fonds de la vie parisienne.

Décidément, une chaumière aux champs, quelques arpents de bois féconds en lapins et une vingtaine de mille livres de rente me paraissent préférables.

Je suis certain que le lecteur est de mon avis.

AURÉLIEN SCHOLL.

LES MORTS QUI PARLENT[1]

(Suite.)

— Ah, je l'ai pioché, l'incomparable modèle! Retardent-ils assez, nos jeunes bourgeois qui en sont encore à copier leur puant Julien Sorel? Ferdinand Lassalle, voilà le guide qui enseigne la vraie voie à ses frères. Dis que tu l'admires, le petit Juif de Breslau, le fils du marchand d'indiennes, évincé par sa naissance de tous les emplois, et qui fonde le socialisme allemand, qui devient l'idole des foules, le don Juan des salons, le protégé de la comtesse Hatzfeld, l'ami de Bismarck, l'arbitre des élégances, le plus fin gourmet et le dandy le mieux mis de Berlin, — ce qui n'est peut-être pas beaucoup dire! Te rappelles-tu cette soirée où il enleva Hélène de Donniges, la fille de l'ambassadeur, une heure après la première présentation, et comme il emportait la belle proie sur ses bras, dans l'escalier, sous les yeux de tous ces Philistins ahuris qui l'en admiraient davantage? Dame, il n'a pas été fort jusqu'au bout, il s'est laissé rouler par son Hélène, il s'est fait tuer dans un accès de rage. Ne jamais se laisser rouler par une femme, tout est là. Le reste est facile; combien plus facile dans notre société démantelée que dans la raide forteresse prussienne du vieux Berlin! Elle capitula pourtant devant le magicien. Paris! — Quel bouillon de culture pour un Lassalle! Écoute, vil libéral, écoute les conseils du Maître :

« Si j'étais né prince souverain, j'aurais été aristocrate de corps et d'âme, mais comme je ne suis qu'un simple fils de bourgeois, je serai démocrate à mon heure... Je m'habillerai toujours dans l'avenir avec le plus grand soin : l'habit fait l'homme, c'est l'opinion de notre siècle... Es-tu ambitieuse? Que dirait ma blonde enfant, si je l'amenais un jour à Berlin, traînée par six chevaux blancs, devenue la première femme de l'Allemagne?... Ferdinand, l'élu du Peuple, n'est-ce pas un nom imposant?... »

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 7 octobre.

Quand il était lancé sur ce thème, Bayonne ne s'arrêtait plus. Il déclamait à son ami les pages qui le grisaient, il s'appropriait avec une égale sincérité les tirades enflammées du tribun sur la rédemption des masses populaires, les effusions intimes où l'ambitieux confessait sa passion de vanité, de plaisir, de pouvoir. Et cet homme qui venait de mettre en doute sa dépendance de la race accusait fortement le caractère ethnique : une sagacité d'argentier dans le choix de la meilleure monnaie de change, un sûr discernement de la valeur qui ferait prime sur le marché politique.

Elzéar s'était organisé une existence conforme à son programme, partagée entre les heures studieuses et les heures dissipées. Ce double aspect se reflétait fidèlement dans la physionomie de l'appartement qu'il occupait, avenue Bosquet. Un cabinet sévère, encombré de livres et de documents statistiques, attestait les matinées laborieuses; cette pièce s'ouvrait libéralement à l'artisan, au petit commerçant du quartier, en quête d'un conseil gratuit chez le jeune avocat. Dans le salon pimpant, dans la chambre coquette, tout était médité pour l'agrément des visites galantes, tout quémandait l'approbation des hommes de club et de sport qui venaient fumer un cigare chez l'aimable causeur. Cette vie assez large, grevée par les recherches de toilettes, par les dîners offerts à d'utiles parasites, nécessitait des appels réitérés aux capitaux de Rachel. Les années fuyaient sans que la veuve entendît parler d'une plaidoirie fructueuse, d'un succès pratique et rassurant pour l'avenir de son fils. Elle se reprochait sa faiblesse maternelle, elle menaçait sérieusement d'y mettre un terme, quand éclata l'affaire Evayren.

On se souvient du procès retentissant qui passionna Paris pendant toute une semaine. Nordomus Evayren, le poète incompris, avait évolué du symbolisme à l'anarchisme : fasciné par la tentation du beau geste, il y était allé de sa bombe, dans la salle d'un limonadier universitaire où l'engin avait grillé les redingotes de quelques répétiteurs. Le criminel réclama l'assistance de son ancien camarade Bayonne. Elzéar accepta : arrivé à l'audience inconnu, il en sortit célèbre. Nous l'avons tous présent à la mémoire, ce plaidoyer fameux : la défense habile d'un malheureux, exaspéré contre ses maîtres, créancier qui demandait compte à l'*Alma Mater* de toutes les promesses illusoires, de la faillite morale où elle l'avait jeté, déclassé, sans pain, sans âme, sans foi; l'attaque véhémente contre une société responsable du trouble céré-

bral de la jeunesse, le tableau sobre et précis des effondrements successifs qui avaient désolé une génération sacrifiée ; enfin la péroraison saisissante, la peinture modernisée de la danse macabre, les masques arrachés aux personnages sociaux, leur néant découvert avec une ironie aiguë, et le salut ému au jeune ressuscité, au peuple qui allait surgir dans une lumière d'aube, hors du sépulcre où tous ces morts l'écrasaient sous leurs mensonges.

« Le procès Baudin ! Un nouveau Gambetta ! » Ce fut le cri spontané du Palais. La presse avancée exaltait le redoutable tribun qui venait de se révéler. Quelques semaines plus tard, le quartier du Gros-Caillou l'envoyait au Conseil municipal ; les comités électoraux l'adjuraient d'accepter, aux prochaines élections législatives, le siège d'un vieux médecin usé dans l'arrondissement. Réveillé par le succès, porté par ce grand vent de popularité, Bayonne multipliait les réunions, sa parole soulevait les auditoires. Au début, l'habit à revers de soie et les bottes vernies avaient provoqué des grognements, des lazzi.

— Citoyens, s'était-il écrié, les serviteurs du peuple laisseront-ils toujours à ses maîtres les dehors décents que notre civilisation égalitaire doit donner à tous ? Le temps est venu d'effacer les distinctions humiliantes, ignorées dans cette libre Amérique où la démocratie n'est pas un vain mot ; et puisqu'on juge les hommes sur l'habit, c'est à nous, c'est aux vôtres de rendre visible aux yeux du monde ce que vous êtes en réalité, la conscience profonde et l'émanation méconnue de notre France artiste ; c'est à vous de faire désormais la loi du goût, comme vous ferez toutes les autres.

Les ménagères, flattées, avaient donné raison à ce bel homme si bien mis ; elles avaient vite dissipé les défiances de leur maris. Aux élections générales, une majorité écrasante avait fait d'Elzéar, à trente ans, un député de Paris.

A la Chambre, il s'était institué dès le premier jour, du droit de l'éloquence, le porte-parole autorisé des groupes socialistes. La majorité se laissait entraîner insensiblement à applaudir une lyre qui la charmait sans la convaincre. Au dehors, dans les salons qui s'entr'ouvraient naguère à l'esprit et à la bonne grâce du jeune inconnu, l'orateur acclamé était maintenant accueilli comme une glorieuse création de la maison, une parure qu'il fallait disputer aux rivales prêtes à l'accaparer. On lui faisait parfois une petite moue de commande, quand il avait par trop scandalisé les conservateurs ; il l'essuyait avec un sourire amusé, en homme sûr de son

pouvoir; il désarmait les plus effarouchés avec ce scepticisme de la soirée parisienne, où chaque acteur plaisante le personnage qu'il a joué dans la bataille du jour. Autour de la table à thé, le tribun rentrait ses griffes, et l'on craignait de les rendre inoffensives; la maîtresse de maison présentait en minaudant son socialiste-amateur, un ambitieux pressé qui avait pris par le plus court : il se rangerait en arrivant au pouvoir, « il serait bientôt des nôtres », comme il convenait à un fils de bonne famille, au riche héritier d'un grand commanditaire de produits chimiques.

Effet habituel de ces brusques mises en lumière : elles reculent à mille lieues, dans une nuit épaisse, les origines du grand homme ; sources incertaines du Nil que nul n'a le temps ni le souci de vérifier. Elzéar se sentait chaque jour plus loin de la rue d'Héliopolis et de tout ce qu'elle rappelait : sa race, son culte nominal, la provenance de sa fortune, gênes vagues et lointaines, ignorées du gros de ses admirateurs, soupçonnées seulement par quelques furets professionnels comme Asserme. Le triomphateur les oubliait volontiers lui-même.

Si quelque naïf eût insisté pour savoir qui il était, le soir du jour où commence ce récit, tandis qu'il sortait du Palais-Bourbon après une rapide correction d'épreuves et se dirigeait vers le parc Monceau, Bayonne aurait enchéri avec une magnifique sécurité sur sa réponse de jadis à Jacques Andarran : Un Parisien comme les autres, plus en vedette que les autres. — Déclaration d'état civil, religieux et social bien suffisante, quand elle tombe des cimes escaladées. Serait-il assez lourdaud, assez de sa province, le questionneur indiscret qui ne s'en contenterait pas ?

IV

A L'HOTEL SINDA.

Elzéar se fit déposer rue de Vigny, à la porte d'un des grands hôtels dont les façades se développent en bordure sur le parc Monceau. La baronne Sinda donnait à dîner le jeudi et recevait ensuite l'univers. Gédéon Sinda, le banquier de Trieste, avait épousé la belle Brésilienne au cours d'un voyage d'affaires qu'il faisait à Rio.

Établi à Paris depuis une dizaine d'années, le Triestin manœuvrait àla Bourse avec des hauts et des bas, heureux souvent, audacieux toujours. Sa femme entendait la mise en scène de la richesse ; agréable encore dans sa maturité un peu grasse, elle savait se prodiguer aux insignifiants pour retenir et grossir le courant qui apporte des hôtes utiles, Gédéon tenait par diverses attaches beaucoup de gens, et il offrait son luxe à tous. Aussi voyait-on chez lui ce défilé de cinématographe que les journaux à sa dévotien proclamaient « une réunion très *select* » ; des étrangers, des diplomates, des Parisiens, mondains, artistes, hommes politiques. Les compatriotes du Sud-Amérique avaient d'abord prédominé dans le cercle de la baronne Dolorès ; ils étaient progressivement refoulés par le personnel politique, depuis que le banquier s'occupait de grosses affaires qui intéressaient directement l'État français. Les jeunes attachés du quai d'Orsay, venus chez les Sinda à la poursuite d'un flirt ou d'une dot avaient baptisé leur salon : le Contesté franco-brésilien.

Bayonne aimait cette maison, l'une des premières où il s'était fait paraître. Débutant inexpérimenté, il y avait tâté le monde et appris à connaître ce mobile kaléidoscope de vanités, d'intrigues, de galanteries, de riches ennuis et d'ambitions besogneuses. Il y rentrait toujours avec l'alacrité joyeuse de l'alpiniste qui se retourne sur le sommet atteint et regarde en bas le point de départ. Il aimait ce quartier, ces demeures fastueuses étagées sur les pentes de l'ancienne plaine Monceau ; il aimait en elles les solides monuments de la conquête, érigés triomphalement par ses pareils sur les lieux où sa chétive enfance avait peiné, d'où plus d'un peut-être s'était élancé comme lui ; il se sentait en famille dans ce camp des vainqueurs, dressé au-dessus de Paris à l'endroit même où leur colonne avait fait brèche. Son esprit d'observation s'amusait à l'étude de cette société composite, au travail de fusion qui faisait de tous ces disparates une agglomération chaque jour plus cohérente : faune nouvelle en harmonie avec la flore du jardin qu'on apercevait sous les fenêtres, avec ces massifs d'arbustes indigènes et d'essences exotiques où l'œil accoutumé ne distingue plus les espèces acclimatées des aborigènes. Le cadre même où se mouvaient ces cosmopolites semblait reculer leur cosmopolitisme jusque dans leur passé ; au milieu du luxueux pêle-mêle des salons, chacun se retrouvait chez soi et reconnaissait ses ancêtres dans quelque bibelot, vieux meubles français, étoffes orientales, japonaiseries, argenteries anglaises, figurines grecques, bouddhas laqués en contemplation de

vant une Vierge préraphaélite ou une icône russe. « Les dépouilles de toutes les Égyptes, » songeait fièrement Bayonne.

Ce soir-là, pourtant, les impressions coutumières sous le porche de l'hôtel Sinda n'avaient plus de prise sur lui. Absorbé dans une pensée unique, il se hâtait vers le but où elle le tirait. A peine s'il s'en laissa distraire un instant par la caresse, toujours si douce, de cette attention curieuse qui se peignait sur les figures et suspendait les propos à son passage au travers des groupes. Le baron Gédéon vint à lui, avec son air somnolent de grand fauve repu ; le banquier tendit la main au député, de ce lent mouvement de balance qui semblait soupeser la valeur intrinsèque de chaque main serrée.

— Ce cher Bayonne! On dit qu'aujourd'hui encore vous avez été admirable à nos dépens. Combien de jours de grâce accorderez-vous à vos pauvres amis capitalistes?

— Eh! mon cher hôte, que cela importe peu à ceux qui ont comme vous le sens des transformations nécessaires! Quelles que soient les évolutions sociales, n'y retrouveront-ils pas toujours leur place, la première?

— Ah! votre damnée politique! Quand comprendrez-vous qu'elle tue le travail fécond, la vraie force de ce pays?

— Bah! la politique a des revenants-bons pour les travailleurs intelligents. Nous la parlons, vous la faites. Et puis, n'est-il pas convenu qu'on doit l'oublier ici, entre toutes ces belles épaules, la vilaine maîtresse de nos matinées? Concentration devant la beauté, n'est-ce pas la formule qui nous met tous d'accord, mon vieil ami?

Dans ce « mon vieil ami », il y avait de jolies nuances de familiarité, presque de protection, et de revanche pour les « mon jeune ami » si souvent entendus naguère. Les deux hommes se quittèrent avec un sourire d'intelligence.

Elzéar s'approcha de la baronne. Il craignait d'être accaparé par l'amabilité complimenteuse de Dolorès ; cette contrariété lui fut épargnée. La maîtresse de la maison faisait admirer au nonce une crosse épiscopale de travail italien ; toute fondue en grâces devant le prélat, elle laissa échapper le député. Tandis qu'il la saluait, ses yeux rencontrèrent le regard romain : ce regard patient l'enveloppait comme le fer tranquille d'un vieux maître d'armes, qui tâte le jeu de l'adversaire, cherche la place mal couverte, marque d'avance l'infaillible coup de bouton. Bayonne traversa deux pièces en esquivant les fâcheux ; il se déroba aux

appels pressants qu'une vieille dame lui envoyait de son face-à-main; il évita par d'habiles manœuvres la traîne d'une de ses maîtresses de l'autre année qui évoluait pour lui barrer la route, l'embûche d'un ministre qui guettait visiblement l'occasion d'un de ces entretiens conciliants où « l'on remet les choses au point ». Il aperçut dans l'embrasure d'une fenêtre le petit crâne blanc et pointu du président Duputel, en conférence avec le fondé de pouvoirs de la Société des chemins de fer balkaniques. Duputel provoqua le « cher collègue » d'un signe de main amical; ce geste sous-entendait une gentille menace de rappel à l'ordre pour l'enfant gâté, tandis que la mine fûtée du Méridional exprimait la satisfaction d'un entrepreneur de ménagerie, au moment où il exhibe son pensionnaire dangereux, favori du public. Elzéar s'arrangea de façon à cerner dans la fenêtre un membre de l'Institut; le président briguait un fauteuil aux Sciences morales : il lâcha son tribun pour s'emparer du savant. Quelques rapides poignées de main, quelques sauts de tête aux collègues rencontrés çà et là, Pélussin, Asserme, le vicomte de Félines, et Bayonne allait franchir le seuil du cabinet vers lequel il se dirigeait, au fond de l'enfilade, quand une lourde poigne s'abattit sur son bras.

C'était le gouverneur provisoire et honoraire de la Crète, le colonel Van den Poker. De beaux états de service dans la guerre d'Atchin avait désigné le brave Hollandais au choix du concert européen ; nommé à titre provisoire, depuis dix-huit mois, sauf ratification ultérieure d'une puissance hésitante, le colonel Van den Poker attendait sur l'asphalte parisien une entrée en fonctions qu'on lui promettait chaque semaine. Il promenait dans les cafés du boulevard sa bonne face émerillonnée sous une tignasse d'un roux flamboyant, ses formidables moustaches en buisson, sa chaîne de breloques voyantes et bruyantes comme un chapelet de calebasses. On le trouvait d'ordinaire à la terrasse du Café Colonial, répartissant aux habitués les concessions et les entreprises de travaux qu'il accorderait dans son île. Le soir, il ornait les tables hospitalières, dans les maisons où l'on prisait l'honneur d'entendre annoncer : Son Excellence le Gouverneur de la Crète. Le meilleur garçon du monde, au demeurant, n'abusant pas du crédit que lui faisaient des fournisseurs éblouis, ni du goût vif et respectueux qu'il inspirait aux filles chez lesquelles il s'oubliait volontiers ; mais raseur funeste, lorsqu'il entamait le récit de ses campagnes à Sumatra.

— Monsieur le député, un mot, de grâce. Vous savez que la

dernière note des puissances fixe au sultan un délai de quinze jours pour mon installation à la Canée. Vous qui avez à cœur les intérêts de la France, vous comprenez l'urgence d'une solution... Ma situation devient intolérable, elle affaiblit le prestige si nécessaire au mandataire de l'Europe...

— Je ne sais, colonel... j'ignorais, monsieur le gouverneur. Nous ne sommes pas dans le secret des dieux, nous autres.

— Oh! le cabinet n'a rien à vous refuser! Le renseignement me vient de la meilleure source : je le tiens d'un Portugais qui a dîné hier chez le ministre.

— Je ne sais, en vérité, je ne sais...

Bayonne jetait sur les groupes voisins des regards anxieux, en quête d'un sauveur. Il aperçut Mme Pélussin, forte personne qui promenait des appas hardis dans une toilette tapageuse. Le sous-secrétaire d'État venait de légitimer avec elle une liaison anténuptiale, il la remorquait d'un air ennuyé dans les salons où elle cherchait de belles relations.

— Ah! voici justement M. le sous-secrétaire d'État Pélussin et sa femme : adressez-vous à eux, colonel, ils ont les informations de première main. Vous les connaissez?

— Vaguement; je serais enchanté de leur être représenté. Son Excellence comprendra comme vous combien les intérêts de la France... Ma situation devient intolérable, dangereuse pour le prestige que...

Bayonne obliqua, poussa le Hollandais dans les jambes de Pélussin. Le visage de la femme s'éclaira, lorsqu'elle entendit nommer un personnage aussi décoratif que le gouverneur de la Crète; l'homme dissimula mal une grimace, tandis que son collègue s'éclipsait après une brusque présentation.

Libre enfin, Elzéar descendit les quelques degrés qui donnaient accès à un cabinet en rotonde : cette pièce prolongeait dans le rez-de-chaussée de l'hôtel une serre aménagée sous la véranda vitrée du perron. La véranda ouvrait sur le parc Monceau; on apercevait les noirs massifs et les pelouses pâles sous les réverbères, à travers les dattiers du jardin d'hiver, qui projetaient leurs longues palmes retombantes dans la rotonde. Le petit cabinet était à peu près désert, les visiteurs y passaient sans s'arrêter; c'était le salon qu'un accord tacite réserve, dans toutes les réceptions bien agencées, aux couples en quête de solitude et d'intimité. Un divan régnait au fond du réduit, sous un grand paysage de Ruysdaël. Une lampe

électrique, invisible, masquée par une saillie de boiserie formant réflecteur, envoyait de bas en haut sa clarté au tableau : elle faisait valoir ce coup de lumière orageuse sur un champ de blé que le maître de Haarlem aimait à reproduire.

Deux femmes causaient, assises sur le divan. L'une d'elles était la personne qui avait échangé avec Bayonne, au Palais-Bourbon, les quelques paroles rapportées plus haut. Fleur de vie triomphante, demi-close tantôt dans sa sombre toilette du jour, épanouie ce soir en son plein éclat. Cet éclat rayonnait de tout l'être : du jeune corps sculpté dans la blancheur d'un fourreau de moire ivoire; des lignes harmonieuses du buste, cambré sur une taille mince et flexible comme le stipe du palmier voisin; de cette gorge et de ces épaules où la blanche étoffe semblait continuée en chair vivante. Il rayonnait du visage aux tons rosés, nimbé par la clarté électrique dont le foyer se cachait derrière la nuque. Le retroussis des épais cheveux blonds, pris en dessous par cette lumière, s'avivait des teintes claires de safran qu'on voit parfois aux flocons de nuées, dans le ciel du couchant, après la chute du soleil sous l'horizon; et, comme les crêtes de ces nuées gagnées par l'ombre, la masse fauve des cheveux s'assombrissait en haut, ramenée sur le front. Ce petit front volontaire, le pli impérieux de la lèvre supérieure et l'arc relevé des cils noirs donnaient au gracieux visage une fierté souveraine, un peu dure par moments, quand la tête se redressait d'un geste familier sur la longue attache du col; quand des flammes courtes passaient dans ces yeux d'aigue-marine, qui erraient d'habitude, distraits, perdus, comme s'ils regardaient des choses à eux et dédaignaient de se poser sur les choses de tous.

L'autre personne, insignifiante, quelque amie retenue là en manière de contenance, se leva discrètement, s'éloigna sans affectation, dès que Bayonne eut salué et se fut assis sur le divan.

— Enfin! dit-il, en se penchant sur sa voisine avec une ardeur de joie désireuse aux yeux et aux lèvres, — enfin! j'ai pu me débarrasser de tous ces importuns! Que me veulent-ils, et qu'ai-je à faire d'eux, tous ces êtres qui ne sont pas l'aimée? Dites que vous m'attendiez, Daria.

— Vous le voyez bien. Et votre discours? Corrigé?

— Oh! revu par acquit de conscience. Après l'excitation momentanée de la bataille, je ne suis plus capable d'aucun travail. J'essaye inutilement de fixer ma pensée sur les papiers : je ne vois

que vous qui passez sans cesse, obsédante, entre ma pensée et moi.

— Vous avez tort. C'est ma volonté qu'il faudrait voir. Elle attend de vous toujours plus, pour notre cause. Votre discours était bien. Il leur ménageait encore trop les vérités, à mon gré. A votre place, je ferais claquer le fouet sur leurs épaules jusqu'au sang. Ce sang retomberait en rosée libératrice sur les humiliés et les offensés. — A propos, vous avez lu le livre que je vous ai donné, sous ce titre?

— Oui, et je l'ai trouvé beau parce que vous l'aimez. Vous rêvez l'absolu, Daria ; cela vous sied, à vous qui êtes l'absolu.

— Ami, je veux faire rêver mes rêves par tous les hommes. Aidez-moi.

— Rien ne me sera difficile, si je puis vous faire rêver le mien. Aidez-moi, vous aussi. Donnez-moi un peu de bonheur, et je vous jure de le rendre à tous en votre nom.

— Le bonheur! c'est le grand absent dont chacun parle comme s'il le connaissait de vue!

Elle se tut. Son regard errant, chercheur, s'en alla vers les fonds de ténèbres du parc.

— Daria, pourquoi vos yeux cherchent-ils si loin ce qui est près de vous?

Elzéar s'empara de la petite main abandonnée qui mettait sa tiédeur sur le coussin du divan, appelait les lèvres toutes proches.

— Prenez garde, fit la jeune femme d'une voix rieuse, soudain changée, prenez garde : — voilà les gendarmes!

Un couple entrait dans la rotonde. C'était Mrs Ormond, la jolie Américaine, au bras du sémillant vicomte de Félines, son attentif de cette saison. Quand il vit le réduit occupé, Olivier réprima un geste de contrariété; il salua et entraîna Mrs Ormond dans la serre.

— On s'est levé plus matin, murmura-t-il. Ne dérangeons pas Bayonne et son Égérie : les voici en train de confectionner une humanité meilleure!

— Taisez-vous, mauvaise langue!

— Oh! honni soit qui mal y pense. Ils n'en sont peut-être encore qu'à amalgamer leurs théories. La pratique viendra ensuite.

— Comment! Le socialiste et la princesse Véraguine?

— Faites donc celle qui ne sait pas la grande nouvelle : la dernière conquête du bel Elzéar, le dernier caprice de cette fantasque Daria...

— Mais non. Je ne sais rien, je vous jure. Marchez, allez y de votre petit potin. Un de plus!...

— J'y vais de mon récit véridique. J'en puis parler savamment, j'ai été témoin de la conjonction de ces astres. C'était il y a quinze jours, à Nice. Bayonne y passait le congé de carnaval. Oh! notre socialiste ne néglige rien, il soigne sa Corniche. Une après-midi, il arrive chez Rumpelmayer, s'asseoit à une table. La princesse Véraguine trônait à la table voisine, entourée de ses adorateurs, et d'un des vôtres, le soussigné Olivier. Elle attendait le retour de sa vieille folle de mère, qui s'attardait à Monte-Carlo, naturellement.

— Cette toquée de comtesse Lourieff? Est-ce qu'elle traîne toujours au casino sa smala, ses trois terriers écossais, son jeune médecin polonais, sa bande de spirites?

— Toujours. Le médecin garde les chiens à la porte, les spirites placent sur la roulette les écus de la comtesse, et elle se visse à la table de trente et quarante, avec son vieux sac à ouvrage d'où sortent des liasses de billets chiffonnés...

— Oui, je me rappelle la comédie qu'elle nous donna, l'an dernier. Elle s'était mis en tête d'essayer le fluide de ses médiums sur une des tables de roulette, avec la persuasion que leurs passes magnétiques feraient tourner la bille. Elle se démena tout un matin comme une enragée, pour qu'on leur permît d'entrer dans la salle et de tenter l'expérience avant l'ouverture des jeux. Les croupiers eurent toutes les peines du monde à défendre leur sanctuaire, avec les égards qu'ils devaient à une aussi bonne cliente.

— Soyez certaine qu'elle avait ce jour-là le spiritisme très rosse. La Lourieff comptait sûrement que les esprits lui désigneraient ainsi des numéros de tout repos. — Mais revenons à sa fille et à mon Bayonne. — Donc, il s'installe à la terrasse du glacier, remarque la belle Daria : ses yeux s'écarquillent, hypnose, coup de foudre. Après un quart d'heure de contemplation extatique, nous le voyons qui appelle les petites bouquetières, en ballade par là, deux, trois, quatre; il leur donne une indication, des poignées de monnaie; et voilà ces gamines qui viennent toutes ensemble vider leurs corbeilles sur la table de Daria, une avalanche de roses, de camélias, d'œillets... La princesse nous regarde, ne sachant si elle doit rire ou se fâcher; nous prenons des airs de matamores, prêts à châtier l'insolent; un grand diable de Russe, un chevalier-garde, je crois, se dresse déjà à demi, comme un coq en colère qui va foncer. Daria lui fait signe de se rasseoir et prend décidément le parti

d'éclater de rire. Alors Bayonne se lève, s'approche; très grave, très fatal, avec l'aplomb d'enfer que vous lui connaissez, il s'incline profondément; et de sa voix de tribune, sa voix de tristesse passionnée :

— Daignez me pardonner, Madame. Vous savez qui je suis. Je suis celui qui doit arracher les fleurs du vieux monde pour en replanter de nouvelles. Ces fleurs condamnées, j'ai voulu en déposer une gerbe à vos pieds; parce que le monde nouveau mettra longtemps, hélas! avant de produire une merveille comme celle que je vois devant moi.

Un peu interloquée d'abord, Daria se remet à rire de plus belle, avec sa mine de déesse méprisante :

— Eh! que savez-vous, Monsieur, si d'autres ne les ont pas arrachées de leur cœur bien avant vous? Enchantée de cette présentation sommaire! Faites moi le plaisir de vous asseoir là, et développez nous votre petit socialisme, bien timide, bien bourgeois autant que j'en ai pu juger. Cela m'amusera toujours autant que le golf où voulaient m'entraîner ces messieurs!

Ce fut au tour de Bayonne d'être démonté un instant. Mais cet animal retrouverait son équilibre et son bagout sur la pointe de l'Obélisque. Moitié sérieux, moitié enjoué, il se mit à causer communisme, marxisme, tous leurs attrape-nigauds, enfin. La princesse lui renvoyait la balle, le collait; si vous l'aviez entendue, une vraie petite anarchiste! Vous savez qu'elle est effroyablement avancée; je crois même qu'on l'a priée de ne pas revenir dans son pays, elle y fondait des écoles, paraît il, où elle faisait une propagande incendiaire. Nous nous défilions l'un après l'autre : c'était l'heure de la partie au cercle Masséna. Nous n'existions plus pour Daria, je dois l'avouer. Elle resta sur la terrasse à argumenter avec le Bayonne, en tête à-tête. Le lendemain, on les retrouvait en conférence sur la Promenade des Anglais. Le surlendemain, retour à Paris dans le même rapide. Et, depuis huit jours, on les rencontre partout, inséparables : au Louvre, dans les allées du Bois, le matin, le soir à l'Opéra, ou ici, dans la boîte Sinda. Bayonne se fait rare à la Chambre, il n'y est venu aujourd'hui que pour parler. Regardez-le, il est chauffé à blanc. Elle, très intéressée, c'est visible, en attendant mieux, ou pis...

— Alors, votre pronostic? fit Mrs Ormond. — Flirt, ou entreprise conjugale du politicien?

— L'un et l'autre, au petit bonheur. Mon cher collègue ne doute

de rien, il est capable de rêver ce coup de fortune abracadabrant : Mme Bayonne, la fière princesse! Mais, à défaut du définitif, il n'est pas homme à dédaigner le momentané. Quant à elle, trop courtes pour ces mers-là, nos sondes! Je ne serais pas étonné, vous ne le seriez pas plus que moi, convenez-en, si l'on nous disait qu'on a trouvé ce matin la princesse sous les courtines de Bayonne; et nous ne nous étonnerions pas davantage si l'on nous garantissait qu'elle ne lui a jamais abandonné et ne lui abandonnera jamais le bout du petit doigt. Qui peut savoir, avec cette énigmatique Daria?

— Oh! énigmatique! Vous voilà bien, avec vos emballements sur ces femmes du Nord! Des blocs de neige, cher; un rouge rayon de soleil les colore, vous croyez que tout flambe, et ce n'est toujours qu'un bloc de neige sous ce mirage d'incendie.

— Celle-ci a fait ses preuves, pourtant. Veuve à vingt ans d'un mari qu'elle avait expédié en dix-huit mois dans l'autre monde...

— Félines, il faut rentrer ce renseignement-là. Des Russes très informés du ménage m'ont dit tout le contraire. Quand le Véraguine s'est abattu sur la jolie fille et sur l'immense fortune des Lourieff, il n'était déjà plus qu'un cadavre décomposé par l'ivrognerie et... le reste. Depuis qu'elle est débarrassée de lui, des coquetteries, les apparences et la hardiesse d'un oiseau de proie, mais pas ça de prouvé. On m'a même affirmé, et je le parierais... Comment vous dire?... Si Bayonne entreprend l'éducation de la jeune veuve, il devra tout enseigner à la très rouée et très innocente enfant.

— Allons, tant mieux pour lui! En attendant, ils ne démarrent pas. Pauvre moi! gémit Olivier d'une voix contrite.

— Et ma sœur Dolly qui m'attend pour aller à ce bal! Ramenez-moi au salon, s'il vous plaît, et même s'il ne vous plaît pas.

Ils retraversèrent la rotonde. Bayonne et Daria Véraguine restèrent seuls.

V

DARIA VÉRAGUINE

Leur conversation continuait, hachée et difficile; chacun d'eux la ramenait à sa préoccupation dominante. L'homme, après une

dure journée de pensée et d'action, s'abandonnait tout entier aux sentiments qui le transportaient à cette heure. La femme, poursuivie depuis le matin par les futiles exigences et les fades galanteries de la vie mondaine, revenait obstinément aux idées qui passionnaient son esprit. L'impatience d'Elzéar eût été moins vive devant une résistance à vaincre; rien de tel : on ne repoussait pas son amour, on l'éludait. Daria semblait dire par toute sa manière d'être : c'est entendu, je suis vôtre, cela est de peu de conséquence; venons-en vite aux intérêts supérieurs de notre association sentimentale. — Elle se donnait du cerveau, voulait être prise ainsi. Cependant, à l'instant même où sa force de persuasion paraissait concentrée dans ce cerveau, un geste négligent des doigts à l'échancrure du corsage, un battement du petit pied contre les valenciennes de la jupe, une molle détente sous la robe des lignes sinueuses de ce beau corps, toutes les secrètes séductions en mouvement attisaient le désir. Etait-ce coquetterie calculée, ou fonction mécanique, inconsciente, de l'être féminin, exerçant son pouvoir de volupté comme la tubéreuse exhale son parfum? Elzéar se le demandait, incertain, mordu par des soupçons qu'il se reprochait aussitôt, irrité surtout par la fuite perpétuelle de ce regard, toujours perdu loin de lui, alors même qu'une parole plus tendre ou une main plus abandonnée lui livraient la demi-absente.

— Daria, disait-il avec un enjouement feint où tremblait l'amertume de la passion insatisfaite, — Daria, pourquoi pensai-je toujours près de vous à ce trait d'observation que j'ai lu quelque part: « Lorsqu'un chat vous caresse, il ne vous regarde jamais ; son cœur semble être dans son dos et dans ses pattes, non dans ses yeux? »

La jeune femme le regarda, bien en face, cette fois; et pourtant de si haut, semblait-il, qu'elle mettait une distance infinie entre elle et le visage où ce regard se posait.

— De quoi vous plaignez-vous, si je vous vois ailleurs, en avant de mon rêve, marchant et triomphant dans l'œuvre pour laquelle je vous ai élu? Si je vous associe à ce que j'ai toujours regardé? N'accusez pas mes yeux, vagues et troubles, peut-être, parce qu'ils sont faits à l'image de l'eau si longtemps contemplée, faits des images recueillies dans l'eau dormante de l'étang; vous savez, je vous l'ai peint déjà en vous contant mon enfance, là-bas, à Briansk, au fond des bois, l'étang qui est comme l'âme triste de nos maisons russes, glauque sous les roseaux et les saules; notre

proud, mot intraduisible avec vos mots; le pâle coin de ciel renversé d'où sortent et où se transfigurent les songes de l'enfant. La vie m'est apparue là, elle a pris forme là, je l'ai vue dans ce miroir autrement que ne la voyaient ceux d'avant moi; et il me semble parfois qu'elle coule au plus intime de mon être, cette eau natale, l'eau du *rodnoï proud*... Ah! tenez, je la sais, votre langue, mais elle me manque pour les mots du profond du cœur, pour ceux qui expriment les choses de l'enfance. Étonnez-vous donc, si mes yeux reflètent les visions où ils retournent sans cesse... Mais si je vous aime, malheureux, c'est avec les forces et les folies que j'ai amassées là!

Et elle lui prit les deux mains, elle les tordit jusqu'à lui donner une sensation de douleur physique, dans la joie d'amour où il se sentit soudain baigner.

— Oh! parlez encore! — s'écria-t-il, avec un besoin furieux d'étreindre l'insaisissable, le passé de la femme aimée, cet irrévocable passé qu'on se désole de ne pouvoir posséder, alors qu'elle donne le présent et promet l'avenir. — Parlez-moi de cet autrefois d'où vous êtes sortie pour mon bonheur!

— Ne vous ai-je pas dit déjà tout ce qui peut expliquer ma vocation, mes idées, les contradictions apparentes de ma vie? Vous savez qui je suis, une herbe sauvage poussée dans la solitude, sans autre règle que ma volonté. J'ai été élevée par ceux de la vieille génération, dans le luxe et la satisfaction immédiate de toutes les fantaisies, avec l'idée que tout devait plier sous le caprice seigneurial. Vous autres, dans vos pays où le luxe a du prix parce qu'il faut le gagner, vous ne pouvez pas imaginer combien cette large façon de vivre m'est naturelle, indifférente comme l'air que je respire. Voyez ma pauvre maman: elle croit sincèrement que la terre et les hommes qui la travaillent ont été créés uniquement pour produire des sacs de roubles au service de ses lubies. Moi, je suis venue au moment où des vents nouveaux soufflaient, au lendemain de l'émancipation. J'ai lu de bonne heure, avec une curiosité jamais assouvie, les livres, les journaux qui nous parlaient alors de l'âge d'or commençant, du paradis de justice où l'on allait entrer. Ceux et celles de mon âge furent ivres d'idéalisme, durant ces années. Je regardais, et je voyais autour de moi les bêtes de somme, les serfs de la veille, nominalement libres, encore accablés sous leur poids de misère matérielle et morale. Oh! la Siclétia la vieille servante estropiée de coups, recueillie

chez mes parents au temps du servage, après sa fuite de chez un de nos voisins! Elle me contait comment on l'avait forcée à manger ses nattes de cheveux, coupées dans sa soupe de citrouilles pourries, et vingt supplices pareils inventés par le maître dont elle ne faisait pas assez docilement les volontés. Elle contait cela avec résignation, comme un accident fatal dans la vie de l'esclave; et ce qui m'épouvantait le plus, ce n'étaient point les histoires de la Siclétia, c'était de sentir en moi un instinct qui ne s'indignait pas avec ma raison, une propension naturelle à agir comme ce tyran, dans une heure d'emportement, si un inférieur m'eût résisté. Monstruosités du passé, me disais-je; tout va renaître à l'espérance. Je guettais les changements attendus : des lois, des papiers, des mots; les habitudes invétérées étaient plus fortes, rien ne changeait dans la condition des opprimés; ignorance et crainte servile en bas, exactions et arbitraire en haut; pour les intelligences vigoureuses qui se hâtaient trop de penser et d'agir, des répressions sourdes, féroces; notre pauvre peuple sans défense, grugé par des fonctionnaires pires que les anciens seigneurs, grugé par les juifs qui suçaient sa moelle...

— Mais, interrompit vivement Bayonne, ceux-ci du moins apportaient des idées, un peu de lumière et de mouvement humain dans ces ténèbres dont vous parlez...

La princesse Véraguine le regarda avec une expression d'étonnement sincère :

— Des juifs, je vous dis. Que voulez-vous qu'ils apportent de bon?

Elzéar se tut. Son cœur, glacé d'un froid subit, se contracta comme si une lame aiguë l'eût touché. Tandis que Daria revenait sur son enfance, des lueurs anciennes remontaient dans l'esprit du jeune homme, lui donnaient la divination des choses entendues, des lieux même qu'il ignorait : les récits de la grand'mère Séphora, quand elle parlait aux petits, elle aussi, d'un triste pays de marais, de neige, de nuit; quand elle racontait la vie vagabonde des pauvres frères, les colporteurs lithuaniens qui traînaient leur balle dans ces villages, aux portes de ces maisons seigneuriales où de belles jeunes filles, comme Daria, les appelaient sur la chaussée de l'étang. Il semblait à Elzéar qu'il eût déjà vu, par les yeux de ceux d'en bas, l'envers grossier de la toile étrangère où on lui montrait maintenant de haut, des peintures somptueuses et sombres. — Après l'exclamation de la princesse, il refoula au plus profond de

son âme ces souvenirs de Séphora ; avec terreur, comme une difformité que son amie aurait pu deviner.

— Je comparais, continua Daria, les promesses des livres et des paroles aux navrantes réalités que j'avais sous les yeux. Désenchantement, pitié, aspirations généreuses, tous les sentiments qui ont exalté et désespéré ma génération me travaillaient le cœur. Je voulais savoir et agir. J'ai failli m'échapper de la maison, à seize ans, pour aller me faire inscrire parmi les étudiantes en médecine. La chaîne de l'habitude m'a retenue. On me mena dans le monde, j'y fus courtisée, je n'étais pas insensible aux hommages. Un jour, on me présenta un officier pâle, distingué, bien pris dans son uniforme, qui me convenait tout à fait, disait-on. Le prince Véraguine, fit le siège de mon ignorance, et toute ma famille le fit avec lui. Je me laissai marier, indifférente ; puisque c'était l'usage, et l'inévitable... Comprenez si vous pouvez : nos volontés violentes, qui soulèveraient les montagnes à certaines heures, se laissent surprendre l'instant d'après, et conduire par un enfant. On va à l'abattoir en pensant à autre chose. Je n'aurais pas cédé sur une de mes idées, au prix de ma vie; je cédai ma personne comme on donne une vieille robe. Ah ! ce fut complet ! Quand je dis complet...

Daria éclata d'un rire nerveux, mauvais.

— L'oppression qui m'avait apitoyée sur les pauvres moujiks, je l'ai connue alors sur mon misérable moi ; l'oppression physique, ignoble, entendez-vous? Plus torturée que la Siclétia, je me suis vue ravalée au-dessous de la serve. Pouah ! Je sens encore l'odeur du vin qu'il cuvait sur ma poitrine. Il m'apportait en présent de noces tous ses vices. Heureusement, cette jolie compagnie l'a vite emmené. Que Dieu ait son âme, si celui-là en avait une !... Assez. Ne me faites donc pas parler de ça !

Ses mots tombaient précipités, âpres, adoucis pourtant par la cantilène étrangère. Elle se tut un instant, les dents serrées, la bouche contractée par le pli amer qui ensauvageait parfois le gracieux visage.

— Après cette expérience, poursivit-elle, bonsoir la tendre pitié ! Je n'étais plus que révolte. J'en avais mon compte de ce qu'ils appellent l'amour. Justice, liberté, pour moi, pour tous : j'étais jetée tout entière à ce rêve farouche. Un moment, je voulais aller dans le peuple, propager les idées dans les usines, dans les campagnes, comme tant d'autres, mes pareilles. Puis, j'ai réfléchi ; ayant en main les grands moyens, l'argent, le pouvoir d'agir au

sommet, c'était trop bête de ramper avec les vers, sous terre, où le travail n'avance pas. Je le pris de haut, j'ouvris des écoles dans mon district, j'y amenai des professeurs qui firent scandale. Aussitôt, des mains lourdes, silencieuses, s'abattirent sur mon œuvre et sur moi. On me signifia que toutes mes fantaisies étaient charmantes, excepté celle-là. Rien à faire chez nous, je le compris; pour remuer le monde, il fallait aller chercher au dehors un champ de travail plus libre. Je suivis maman à l'étranger, partout où elle promenait son ennui. En Angleterre, en Suisse, ici, vous auriez pu me rencontrer le matin dans les bouges, dans les réunions populaires où j'allais étudier l'éveil, la marche des idées; et le soir dans les casinos, dans les salons, vivant ma vie lasse et automatique de riche princesse adulée. Mais je ne fais rien, je n'arrive à rien. Dans le joli monde que vous avez fabriqué, une misérable femme ne peut rien, toute seule; il lui faut, je le vois bien, un associé, un instrument, l'homme, qui peut tout. Je l'ai cherché. Il n'y avait pas d'hommes. Il n'y a pas d'hommes!...

Elle se leva, comme mue par un ressort. Elle fit quelques pas, son regard rencontra une glace. Elle éleva les bras, ramena des mèches folles sur ses tempes. Le geste des beaux bras nus, dégageant le buste élégant, semblait soulever les désirs autour d'elle. Revenue au divan, debout, en face, et tout près d'Elzéar, encore assis, elle reprit :

— Votre nom, votre rôle public, attirèrent mon attention. Je vous ai suivi, écouté. Je vous jugeais trop timide; mais vous l'êtes tous. Du moins, j'ai cru voir en vous une conviction, des idées actives, quelque chose de vrai et de fort qui vous distinguait de la tourbe des politiciens. Et ceci me plaisait, que vous eussiez compris la nécessité de vous faire une vie sociale supérieure pour servir votre œuvre révolutionnaire. On peut labourer la terre avec des mains soignées. On ne frappe fort que de très haut. Les imbéciles sourient quand ils nous entendent parler d'émancipation du peuple sous les lustres d'une salle de bal. C'est pourtant ainsi que l'on commença d'ébranler le vieux monde, il y a cent ans. Inconséquence, disent ces nigauds! Pas plus choquante que toutes celles dont notre existence est tissue. L'autre jour, vous vous êtes présenté à moi hardiment, insolemment; et ceci aussi m'a plu. Vous l'avez bien vu, que vous me plaisiez, vous, le premier. Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Peu m'importe. Je sais que vous venez du peuple, que vous vous êtes fait seul votre destin, avec vigueur

et audace. Bien, cela. Je n'en demande pas davantage. J'ai vite pris mon parti, avouez-le. Je me suis dit : Voici peut être l'associé, le coopérateur pour une grande idée commune. — Ne froncez pas le sourcil; il vous faut autre chose, pauvres hommes! Je me donne... Je me donnerai, sans marchander. Mais il y a des coins de votre âme que j'ignore encore. Je suis défiante, payée pour l'être. Je veux des preuves, des certitudes...

Elzéar écoutait; ses regards ravis montaient, lentement, des genoux au visage de la jeune femme, droite devant lui; grisé, il sentait venir à ses lèvres le goût délicieux de l'étoffe toute proche, animée sur les membres qu'elle révélait. Ses mains saisirent les mains de Daria, rampèrent, suppliantes, le long des bras :

— Vous aurez tout. Je lutterai, je ferai... nous ferons tout. Tout ce que vous voulez. Mais ne me dites pas que je ne suis qu'un instrument de combat pour vos idées... pour nos idées. Je veux ma part intime de vous. Je vous veux. Je veux vous réconcilier avec l'amour, chère blessée!

Daria sourit, détendue. Elle redevint en une seconde l'enfant moqueuse :

— Ce sera difficile. Qui sait? Vous me réconcilierez peut-être avec cette vilaine connaissance. Mais il ne faut pas donner trop d'importance à ces arrangements personnels dans une existence vouée à l'intérêt général. Travaillons. Nous reparlerons de ce détail... bientôt... oui, bientôt.

Ses yeux indulgents disaient plus et mieux que ses paroles. Elzéar se leva; gardant sous son bras la main qu'il tenait, il entraîna Daria dans la serre, jusqu'à la porte vitrée qui donnait sur les massifs du parc. L'air du dehors entrait par un carreau ouvert. Dans la fraîche nuit de mars, des souffles apportaient l'arome des bourgeons prêts à partir. C'était un de ces soirs d'hiver finissant où passent des pressentiments physiques de l'avril prochain, bouffées tièdes, insolites, voyageuses en avance, qui semblent arriver de très loin, du Sud, d'îles heureuses déjà printanières.

— Regardez, sentez, murmura Elzéar très bas, avec un grave tremblement dans la voix. — N'y a-t-il donc sur cette terre qu'hiver, douleur et travail? La terre va aimer. La vie veut aussi qu'on l'écoute. Elle vient. Elle est : en nous, en vous...

Sa parole finit sur l'épaule nue où sa bouche se posa, dans un long baiser avide. Daria ne se déroba pas. Immobile, les yeux perdus dans le noir, elle aspirait les souffles. Un frisson la secoua

tout entière. Elle se retourna lentement, sans quitter le bras passé sous le sien.

— Rentrons. J'ai froid. Il est tard.

Ils revinrent vers les salons, déjà presque vides.

— Daria! Daria! glapit une voix au seuil de la rotonde, je te cherche partout!

La comtesse Lourieff dévalait dans la petite pièce. Une marche rapide imprimait un mouvement de roulis à tout le gréement de sa courte et replète personne, au faux toupet, aux trois mentons, à la gorge exubérante qui arborait fièrement ses vastes étendues, aux chaînes d'énormes cabochons, rubis et saphirs, vrais câbles de pierreries qui tressautaient sur cette gorge.

— Chérie, il est donc affreusement tard! Je ne sais que devenir. Des gens qui reçoivent et n'ont pas même l'idée de mettre une table de whist ou de bésigue! Tout le monde s'en va. N'oublie pas que nous devons aller demain matin rue Daru, au service pour la pauvre défunte Apollonia Nikiphorovna; puis au lunch de la grande-duchesse, et ensuite à la conférence. N'est-ce pas que ce sera intéressant, monsieur Bayonne? Elle vous a montré le programme? — Conférence de M. Homo, ancien professeur de mathématiques, sur la vie universelle et éternelle, prouvée de quatre manières par la doctrine de Jean-Baptiste de Tourreil. — Cher monsieur Bayonne, soyez bon, demandez donc nos gens.

Daria enveloppa Elzéar d'un regard où le sourire se faisait compatissant et le faisait complice. Il accompagna la princesse dans l'antichambre, lui mit sur les épaules la blanche toison de chèvre du Thibet; elle y disparut comme un grand cygne blotti sous ses ailes. Il la conduisit au bas des degrés, attendit près d'elle l'arrivée de la voiture, entre les groupes d'invités qui épiaient du coin de l'œil son manège. Insensible à ces œillades sardoniques des mondains, il ne les voyait pas; dans l'ivresse de cette minute, rien n'existait autour de lui, rien que la soyeuse vision blanche qui s'engouffra dans le coupé, s'éloigna, éclaira un moment encore les ténèbres du dehors, s'évanouit. Alors seulement il s'éveilla du rêve, surprit les regards curieux, se hâta sous le porche en allumant un cigare.

Sous les claires étoiles, de ce pas ferme et léger qui porte un bonheur, Elzéar fit à pied le trajet du parc Monceau à l'avenue Bosquet. Avait-il jamais caressé, s'était-il jamais avoué à lui-même l'espoir d'une union triomphante avec la princesse? Peut-

être. Mais à cette heure son imagination ravie ne précisait pas tout ce qu'il pouvait attendre de Daria. Lui plaire davantage, achever sa conquête, posséder cette beauté dont le parfum enivrait encore ses lèvres, il n'aspirait à rien de plus. Pas une fois, durant ce trajet, il ne pensa à tout un côté habituel de ses préoccupations : succès, ambition, échelons gravis, vanité satisfaite; maintes fois, avec la sincérité retrouvée de ses premiers élans d'adolescent, il pensa à l'œuvre libératrice que Daria voulait accomplir, qu'il accomplirait avec elle. Ses regards errèrent sur le grand Paris nocturne où veillent douleurs et misères; il voulut et crut pouvoir les guérir. L'idée socialiste n'était plus pour lui la doctrine accoutumée, fille de la théorie abstraite; elle redevenait, dans son cœur gonflé de passion, un sentiment incorporé au sentiment qui emplissait ce cœur. Son désir égoïste avait des prolongements de bonté universelle. Il ferait le bonheur de tous les misérables, puisqu'il était heureux, puisqu'elle l'aimait et le lui prouverait bientôt, puisqu'il n'y aurait évidemment plus de place pour la souffrance dans un monde où Elzéar Bayonne serait dieu par l'amour de Daria.

VI

L'ÉLECTION D'EAUZE

Quelques jours après la soirée des Sinda, Bayonne reçut une dépêche de son ami de jeunesse, Jacques Andarran, nommé député dans une élection partielle, le dimanche précédant. Jacques annonçait son arrivée, demandait au vieux camarade de piloter ses premiers pas dans l'enceinte législative, lui donnait rendez-vous au Palais-Bourbon pour la matinée du lendemain. Elzéar se rendit à la Chambre de bonne heure, avant la séance.

La veille encore, il avait eu avec Daria une longue conversation, toujours la même : de sa part à lui, supplications, effort perpétuel pour ramener l'entretien aux exigences impatientes de son amour; chez elle, effort pareil en sens contraire pour revenir aux idées, aux intérêts généraux dont elle était occupée. — « Il était vraiment trop enfant : on l'aimait, on était toute à lui d'avance, on le lui disait; son impatience avait quelque chose d'incompréhensible, dans la sécurité où son cœur aurait dû se reposer. » — Cette sécu-

rité, Elzéar ne la ressentait qu'à demi, quand son souvenir s'attardait sur chaque détail de leurs entrevues, à la froide clarté de la réflexion. Il se travaillait, il se torturait; c'était tantôt une rage sourde, devant un petit mur très bas, qu'il ne savait comment franchir; tantôt la crainte angoissée d'un danger obscur, inévitable, qu'il n'aurait pas su dire, et qu'il sentait peser sur ses plus chères espérances. Aux premiers jours d'une passion si facilement accueillie, il se surprenait parfois à regarder son amour tristement, comme on regarde une eau de septembre où l'on croit voir déjà la glace qui la figera en janvier. Mais ces mauvais pressentiments se dissipaient vite dans l'enchantement de la présence aimée; Daria avait toujours en le quittant quelques mots si bons, si réparateurs; et, dans les yeux, dans l'accent de la voix, une promesse sous-entendue qui semblait dire : « Aujourd'hui encore, j'ai voulu vous éprouver; la prochaine fois... vous ferez de moi ce que vous voudrez. »

Tout entier aux douces pensées sur lesquelles il s'était endormi la veille, Elzéar passa le seuil du Palais-Bourbon à contre-cœur, avec un geste de lassitude. Il éprouvait l'hésitation lâche de l'homme qui va sortir d'un bain tiède pour se remettre en marche, dans la rue, au froid. Il traversa les salles, des collègues l'interpellèrent, des obligations urgentes revinrent solliciter son attention: les passions et les intérêts laissés entre ces murs le ressaisirent peu à peu; l'âcre atmosphère du lieu l'avait repris, quand un huissier vint lui dire que le député d'Eauze le cherchait.

Ces Andarran sont originaires du Bigorre. Vieille souche de cultivateurs et de soldats, enracinée au sol provincial. Quelques charges locales remplies avec distinction les tirèrent du pair au siècle passé. Marcel Andarran du Fayard, intendant du bailliage de Vic, député à l'Assemblée législative en 1791, a particulièrement marqué. Il était l'auteur de la branche aînée, qui s'éteint de nos jours avec ses deux derniers représentants : le Père Joachim, des Pères de Bétharram, l'un des premiers et plus zélés promoteurs de Notre-Dame de Lourdes; sa sœur Agathe, en religion sœur Marie des Anges, cloîtrée aux Carmélites de Toulouse. Jacques descend des Andarran de Luz, branche cadette fixée dans l'Eauzan depuis la troisième génération ; depuis le grand-père, Henri Andarran, volontaire à seize ans, en 1797, dans les armées de la République, lieutenant-colonel de la Garde impériale à Waterloo, retraité en demi-solde après 1815. Ce héros oublié végétait dans la

misère, quand il épousa Dorothée Desbayes, fille d'un officier de la bouche du comte d'Artois. Elle lui apporta en dot la petite terre de la Bourdette, distraite des anciens domaines de l'évêché d'Eauze. Le vieux soldat s'établit sur cette terre, cultiva le vignoble comme il avait vu faire en Italie, y trouva à la longue de quoi rebâtir le manoir ruiné de la Bourdette. Il le laissa en assez bon état à son fils, le capitaine de chasseurs Régis Andarran.

Blessé grièvement sous Sébastopol, Régis dut quitter le service au retour de Crimée. La culture des champs paternels absorba depuis lors toute son énergie. Un ressentiment de sa blessure l'ayant conduit aux eaux d'Amélie-les-Bains, il y rencontra cette douce et frêle Marguerite de Sénauvert, la femme qui lui donna quelques années de bonheur. Jacques ne se rappelait de sa mère qu'une figure de tendresse effrayée, toujours penchée sur son petit lit, et un cercueil qu'on emportait, en même temps que l'on plaçait dans la chambre des enfants un second berceau où vagissait son frère Pierre. Il se rappelait, quatre ans plus tard, un lugubre voyage au Mans, pour chercher les restes de son père au couvent des Jésuites de Sainte-Croix. Aussitôt la guerre déclarée, l'ex-capitaine de chasseurs avait réclamé sa place à la tête d'un des bataillons de mobiles du Gers. Dirigés sur l'armée de la Loire, ces bataillons coopérèrent à la défense du Mans. Le 11 janvier 1871, la division Pâris évacuait en désordre le plateau d'Auvours; Régis s'entendit héler par un officier qu'il connaissait, le commandant de Kermaheuc, des mobiles bretons : on demandait du monde à la colonne du général Gougeard, disait cet envoyé, pour appuyer le mouvement des volontaires de l'ouest et des zouaves pontificaux lancés à la reprise du plateau. Andarran rallia la colonne Gougeard avec ses compagnies reformées, ces braves gens firent volte-face, escaladèrent dans la neige les pentes abruptes d'Auvours, réoccupèrent les crêtes, y tinrent jusqu'à la nuit aux côtés des zouaves. Action honorable qui sauva l'armée de Chanzy. Elle coûta cher; huit officiers des mobiles du Gers étaient couchés sur le lit de neige sanglante, et parmi eux le commandant Andarran.

Dieu sait ce qui fût advenu des deux orphelins et de leur maigre patrimoine, si la tante Sophie ne s'était pas trouvée là. Le vieux colonel de la Garde disait souvent de sa fille aînée qu'il l'eût volontiers nommée premier sergent de son régiment. — Ah! si j'avais dans ma compagnie un fourrier comme la sœur! ajoutait le capitaine Régis. Et l'on tombait d'accord que Mgr d'Eauze n'eût jamais

cédé à l'armée celle qu'il appelait son grand vicaire en jupons. La vaillante fille avait le génie du gouvernement; quoique vieille fille, elle avait plus encore le génie de la maternité. Jacques prétendait que tante Sophie ne s'était pas mariée pour avoir plus d'enfants. La vraie raison était moins plaisante : une grande passion trahie disaient les personnes d'imagination romanesque; simplement dédaignée peut-être, par un homme qui n'avait pas su découvrir les trésors cachés au fond de ces gros yeux de brave chien, la beauté intime qui rayonnait sur ces traits irréguliers, lorsqu'une flamme de dévouement les transfigurait. La souffrance avait fait un bon labour dans ce cœur; sur un sol stérilisé pour le bonheur égoïste, il ne croissait que des fleurs de sacrifice, de tendresse et de pitié. On ne les eût pas discernées, à la première inspection : rien de l'héroïne sentimentale chez tante Sophie; une robuste gaieté qui éclatait dans une langue assez verte, un esprit pratique, autoritaire quand il le fallait. La vieille demoiselle logeait la judiciaire d'un avoué dans l'âme d'une sœur de charité, elle tenait tête au vigneron, et roulait au besoin le notaire. Elle eût tondu sur un œuf et fait pousser du blé sur le rocher, non pour elle, mais pour donner davantage à ceux qu'elle aimait.

Du vivant de son frère, alors que ses instincts de protectrice étaient encore sans emploi plus proche, elle se faisait la main en adoptant les enfants pauvres, les infirmes, tous les misérables à deux lieues à la ronde; elle apprenait l'art du gouvernement aux dépens des chanoines; le chapitre accusait tout bas la faiblesse de Monseigneur, qui confiait les affaires épiscopales à ce coadjuteur envahissant. Mais, à partir du jour où l'ordonnance de Régis rapporta du Mans ces quelques mots, péniblement tracés au crayon sur une feuille de calepin : « Je lègue mes fils à Sophie... Elle les élèvera pour servir la France... en soldats... » — à partir de ce jour, tante Sophie rassembla sur les deux petits et sur leur héritage ses capacités de mère et de gouvernante. Il faut croire pourtant qu'il lui en restait des réserves inemployées : quelques années plus tard, elle s'offrit le luxe d'une fille; une nièce de sa défunte belle-sœur, pauvre enfant à demi abandonnée par un père dissipateur, et qui végétait seulette, livrée aux domestiques, dans cette morose maison dont la façade glaciale attriste l'avenue Gornon. Tante Sophie entreprit la tâche herculéenne de remettre un peu d'ordre dans les affaires de cet étourneau de Sénauvert; elle attira la petite Marie à la Bourdette. Nippée, éduquée par sa bienfaitrice, choyée

par les grands cousins dont elle partageait les jeux, la fillette s'épanouit au foyer où on lui rendait une famille.

Jacques Andarran était tout du côté de sa mère, tout imagination et sensibilité, avec de précoces curiosités d'intelligence. Il acheva ses études à Paris, grâce aux miracles d'économie de tante Sophie. Elle éprouva un cruel désappointement, quand le jeune homme déclara qu'il ne se reconnaissait ni aptitude ni goût pour le métier militaire. Il désirait suivre les cours de l'école des Chartes : Sophie lui en fournit les moyens, sans comprendre d'ailleurs ce qu'allait faire, dans cette mystérieuse école son rêveur de neveu. Ce fut le temps où l'étudiant se lia avec Bayonne et prit pied dans les cercles de la jeunesse intellectuelle. Il voulut voyager ; on vécut de privations à la Bourdette, afin que Jacques pût voir Venise et Athènes, l'Egypte et la Syrie. Tante Sophie ne rappela le vagabond qu'au moment où il fallut faire feu des quatre pieds pour pousser son frère cadet à Saint-Cyr. Celui-là était bien de la lignée des soldats : volontaire, appliqué, taciturne, le portrait vivant de ces montagnards bruns et nerveux qui avaient mis tant de fois le nom d'Andarran à l'ordre du jour des armées. Sorti de Saint-Cyr en bon rang, Pierre choisit l'infanterie de marine, partit pour le Soudan. Fières de leur beau sous-lieutenant, tante Sophie et cousine Marie firent bonne contenance en prenant congé de lui sur l'appontement de Pauillac : les grosses larmes qu'elles mêlèrent ensuite disaient assez que les deux femmes perdaient leur Benjamin.

Jacques s'établit près d'elles à la Bourdette et reçut docilement les leçons agricoles de la tante. Était-ce la vie des champs qui lui plaisait, ou l'intimité quotidienne avec cette exquise cousine Marie ? Sous les cheveux cendrés de la gamine à laquelle il faisait jadis la courte échelle aux cerisiers, Andarran retrouvait une sérieuse jeune fille de dix-huit ans, au regard limpide et clair comme les eaux printanières de la Gélise ; un de ces regards de droiture et de bonté sous lesquels le cœur de l'homme s'ouvre spontanément, tant paraît sûre la promesse de guérison qu'ils apportent aux plus secrètes plaies. Mais, depuis le départ de Pierre, il s'obscurcissait souvent dans les yeux de Marie, le bleu pâle de la fleur de lin mouillée. Jacques ne pouvait se méprendre aux indices qu'il constatait avec mélancolie, avec résignation, car il aimait tendrement le petit frère, lui aussi. Camarade affectueuse auprès de l'aîné, Marie ne montrait d'intérêt passionné que pour ces rares et laconiques lettres du Soudan, qui racontaient les explorations, les aventures, les hauts

faits du cher absent. La jeune fille, d'habitude si calme et si égale d'humeur, devenait nerveuse quand le journal signalait l'entrée d'un paquebot en Gironde; elle comptait les heures jusqu'à l'arrivée du courrier de Saint-Louis.

Quelques années tranquilles passèrent sur les habitants de la Bourdette, sans autres événements que deux congés du lieutenant Pendant ces courtes apparitions de Pierre, Marie de Sénauvert semblait vivre en double; on eût dit sur elle la lumière heureuse qui égaie les champs de genêts, lorsque les grappes fleurissantes dorent les têtes des sombres buissons. Tante Sophie échangeait avec l'aîné des regards d'intelligence :

— Cette fois encore, laissons-le retourner chez ses nègres; mais au prochain congé, s'il a gagné sa deuxième épaulette, nous les mènerons à l'église, ou ils diront pourquoi!

Jacques, — Jacques le Fataliste comme il s'appelait lui-même, avec une conscience avisée de sa soumission dolente aux duretés de la vie, — souriait courageusement, tristement. Puisqu'il n'y avait de place à la Bourdette que pour un seul bonheur, il installerait son stoïcisme à côté de ce bonheur; il doublerait Tom, le gros dogue des Pyrénées qui gardait la maison; comme cet humble ami, il subsisterait des miettes ramassées. Le philosophe organisait ainsi son existence, quand une secousse inattendue vint la bouleverser.

Le député d'Eauze s'était laissé mourir. Un matin, à l'ouverture de la période électorale, on vit entrer dans la cour de la Bourdette une délégation, petits boutiquiers de la ville et vieux paysans des paroisses avoisinantes; habits endimanchés, mines solennelles contractées par un effort peu habituel sur des problèmes de l'ordre abstrait.

— Monsieur Jacques, dit en substance l'orateur de la troupe, nous venons vous trouver rapport à l'élection. Vous connaissez la situation : on va être mangé par le loup. Ils disent à la ville que l'avocat de Toulouse, ce charlatan qui tourne depuis deux ans dans nos cantons, passera pour sûr s'il n'y a pas un bon candidat. Tous les mauvais sujets sont pour lui, les braves gens ont peur, on a souffert tant d'injustices de ceux qui sont les maitres! Nous n'avons trouvé personne; tous ces messieurs refusent. Alors, nous avons pensé à vous, monsieur Jacques. Vous avez étudié, vous savez les lois, et toutes leurs manigances, à Paris. Vous avez le bras long. Votre digne père, nous a conduits contre les Prussiens, dans le temps; c'est donc bien votre affaire de marcher maintenant à notre

tête, contre les éhontés qui ont causé tant de misères au pauvre monde. Bien sûr que vous n'êtes pas ambitieux, monsieur Jacques, mais vous ne nous refuserez pas. Comme disait le commandant, on sait qu'il y a de la bonne moelle dans les os des Andarran, depuis le temps qu'ils se les font casser pour le pays.

L'assaut surprit Jacques et l'épouvanta. Il avait emporté de sa vie parisienne un grand fonds de scepticisme politique : ses habitudes d'esprit le rendaient fort indifférent sur ce chapitre, il se connaissait impropre à l'action violente et aux passions rectilignes qui la suscitent. Les querelles locales dont ses oreilles étaient chaque jour rebattues n'éveillaient chez lui que dégoût; où prendrait-il le courage de vaincre cette aversion? Où trouverait-il ce qui lui manquait, la dose d'optimisme et de crédulité requise par l'effort qu'on lui demandait, l'incessant et stérile effort du politique pour éterniser des choses qui n'ont pas de durée?

Il se défendit pied à pied. La ténacité paysanne ne lâcha point prise; elle l'ébranla sans le convaincre. Après une semaine de résistance, sa conscience troublée devint un champ de bataille où s'entre-choquaient des mobiles antagonistes : impératif du devoir social et de la tradition paternelle, claire vue du service que seul il pouvait rendre à ces pauvres gens, amour du repos, défiance de soi-même, horreur de tout ce qu'il entrevoyait dans le bas métier de politicien. Et sous ces arguments avouables, pour ou contre l'acceptation du mandat, de furtives suggestions du cœur qu'il osait à peine s'avouer : un lâche désir de ne pas quitter la maison où vivait Marie, de ne pas s'éloigner du foyer allumé pour un autre, mais qui réchauffait par surcroît l'hôte assis près de la flamme; une envie contradictoire de s'échapper, de chercher dans un changement d'existence une diversion énergique au rêve sans espoir. Avant de rendre une réponse définitive, Jacques tint un grand conseil avec tante Sophie. La vieille demoiselle fourragea son bonnet de dentelles noires, d'un geste de main coutumier qui semblait tirer de ces coques la résolution de toutes les difficultés graves; elle prononça, de ce ton qui n'admettait guère de réplique :

— Tu dois accepter, mon Jacquot. Rappelle-toi les dernières volontés de Régis : « pour servir... en soldats... » Tu n'as pas voulu être soldat : tant pis pour toi, tu le seras d'une autre façon, moins propre, et plus dure, à ce qu'on dit. Ton père n'aurait pas reculé; tu ne reculeras pas, puisque c'est encore une bataille, ici contre nos garnements, là où l'on t'envoie contre de vilaines bêtes,

s'il faut croire tout ce qu'on lit dans le journal. Allons, le vin est tiré, avale. Il ne sera pas dit qu'un Andarran ait manqué à nos hommes, quand ils ont demandé assistance à la Bourdette.

— J'ai d'autres devoirs près de vous, sur le domaine. Qui soignera nos champs, nos vignes, celles de Pierre et de Marie?

— Voyez l'impertinent! La vieille tante n'est pas sous terre, que je sache. Est-ce que la vigne a dépéri entre ses mains, quand tu ne te mouchais pas encore tout seul?

— Mais il faut de l'argent pour une élection. Où le prendrai-je?

— Et le bois de la Gélise? Il n'est pas fait uniquement pour les pies, j'imagine. C'était notre poire pour la soif : j'ai déjà refusé dix mille francs de la coupe à un marchand d'Auch. S'il faut davantage, on fera souscrire nos richards, ces fainéants; puisqu'ils veulent acheter leur repos aux dépens de mon neveu, ils me le paieront le prix qu'il vaut. Puis, j'écrirai à notre cousin, le Père Joachim : ils ont trop d'argent qui dort, à Lourdes, ils peuvent bien le faire travailler une fois pour la bonne cause.

Le bois de la Gélise était le dernier lopin qui appartînt en propre à tante Sophie. Elle se révéla chef d'état-major éminent, agent électoral incomparable. Ce fut elle qui mit en mouvement les grands ressorts : l'évêché, le tribunal, la chambre de commerce; elle encore, l'organisatrice et la véritable présidente des réunions, dans cette salle à manger de l'hôtel Soubiran où une Jeanne d'Arc de bon augure brandissait son oriflamme sur la tête du candidat, Assistée de Marie, son aide de camp, la tante passait des nuits à libeller les adresses sur les convocations, les paquets de bulletins, les ballots de circulaires; pour un peu, elle aurait collé les affiches aux murailles de ses propres mains.

Elle avait affaire à forte partie. Le clan adverse était composé d'agitateurs alertes, bien entraînés, organisés de vieille date, embusqués dans les loges où se distribuent les places et d'où part le mot d'ordre aux petits fonctionnaires. Comme la plupart de nos districts ruraux, l'Eauzan appartenait à cette minorité active qui courbe sous le joug, par les faveurs et par la terreur, une majorité moutonnière. Jacques, ancien chartiste, goûtait parfois une volupté d'historien devant cette transformation moderne de la féodalité : elle lui rendait intelligibles et présentes les époques où une poignée de gens de main, bien soldée, habilement manœuvrée par un baron rapace, asservissait facilement un pays.

Il se rappelait un exemple qui avait éclairé pour lui cette loi de

survivance. Au temps où il rédigeait sa thèse sur le vicomte Bernard Aton, seigneur de Carcassonne au XIIe siècle, ses recherches l'avaient retenu quelques jours dans la pittoresque cité. Au sommet de la colline qui porte la relique restaurée par Viollet-le-Duc, entre les clochetons et les courtines du merveilleux décor d'opéra, tout le moyen âge apparaît aux yeux en grandes lignes simples. Deux édifices pour les deux puissances : une belle maison pour Dieu, l'église; une forte maison pour le seigneur, le château; une enceinte de remparts qui abrite les masures du petit monde, réfugié sous la protection de ces deux puissances, leur payant dîme et tribut afin de vivre en sûreté. Tandis que Jacques admirait cette synthèse de pierre, son guide lui avait montré dans la rue de la Barbacane, sous un figuier, une modeste maison blanche où pendaient des panonceaux; et, sur le pas de la porte, un homme au profil sarrasin, nez en bec d'aigle, moustache grise, cheveux en brosse, vieille tête d'oiseau de proie camarguais. C'était le notaire Duputel; ce même Duputel devenu depuis lors ministre, président du Conseil, une des colonnes de la République; ce Duputel que Jacques allait retrouver sur le fauteuil de la présidence au Palais-Bourbon.

A l'époque où le jeune homme l'avait aperçu, le notaire de Carcassonne n'était encore que l'agent principal de l'ancien député opportuniste; il était déjà le seigneur de la cité. Fort de la protection de son patron, il tenait tout le petit monde d'alentour par le prêt hypothécaire et par le Code. Lui aussi, il s'appuyait sur une église, sur un clergé : sur l'école laïque, ouverte là-haut par ses soins; sur les instituteurs, qui façonnaient les âmes aux idées les plus propres à maintenir le peuple en son pouvoir. Quand l'opinion eut glissé sur la pente radicale où il la conduisait insensiblement, Duputel subtilisa le mandat de son protecteur, asservit à son ambition la clientèle électorale qu'il avait formée pour un autre. — Sous des masques nouveaux, avec moins d'étalage et de brutalité, Andarran avait reconnu le vieil équilibre féodal, persistant dans la cité du passé. Duputel faisait dans cette enceinte de remparts ce qu'avait fait au moyen-âge le vicomte Bernard Aton; il y dressait à son service des vassaux qu'il protégeait contre les exigences de l'État central, moyennant tribut et parfaite soumission. La machine moderne fonctionnait moins durement que l'ancienne, sans batailles ni sièges, sans morts d'hommes ni pillages violents, avec des souffrances muettes chez les porteurs du joug; mais c'était la même machine à comprimer les faibles, au profit du plus fort, du plus adroit

Ce souvenir revint à Andarran, au cours de la campagne où il recevait sous les coups une nouvelle leçon d'histoire. Les comités qui tenaient à fief la circonscription d'Eauze l'avaient d'abord confiée à un opportuniste tranquille. Le défunt s'était révélé médiocre serviteur de leurs intérêts; depuis deux ans, depuis que le législateur diabétique donnait des espérances certaines, les comités avaient déféré sa succession à un avocat de Toulouse, un certain Piollard, qui s'étiquetait radical-socialiste. Ce Piollard, évincé naguère d'un collège du Roussillon, était un compétiteur redoutable : professionnel rompu au métier, fort en gueule, magnifique en promesses. Il possédait quelque argent, les économies d'une chasublière du quartier Saint-Cernin, qui s'était laissé séduire par cet homme éloquent et venait de convoler avec lui. Il employait judicieusement les deniers de la veuve. On le voyait souvent flâner dans les champs, au déclin du jour; il accostait un paysan :

— Encore au travail, à cette heure! Quelle heure croyez-vous qu'il est, mon brave?

— Je ne sais pas, répondait le journalier, je n'ai pas de montre.

— Est-ce possible? Pas de montre! Si ça ne fend pas le cœur, à une époque où notre civilisation devrait répandre ses bienfaits sur tous! Faites-moi le plaisir d'accepter la mienne, mon ami. Elle n'a aucun prix, je m'en sers depuis longtemps; vous la garderez en souvenir de moi. Pas de montre, un honnête travailleur, à notre époque!

C'était toujours *sa* montre que le candidat donnait au paysan flatté. Est-il besoin d'ajouter qu'il faisait venir de Besançon, à très bon compte, un solde de rossignols pour ces largesses?

Le Toulousain avait promis un chemin de fer. Sur divers points du tracé imaginaire qu'il assignait à sa ligne, on vit apparaître des équipes de géomètres; ils dressaient les instruments d'arpentage, visaient les mires, relevaient les cotes. Aux interrogations des paysans, ils faisaient des réponses évasives et mystérieuses : les premières études de la future ligne, évidemment! Il ne s'agissait, en réalité, que d'une rectification de la route voiturière; la profitable équivoque était entretenue par le conducteur des ponts et chaussées, affilié à la loge de l'avocat.

Des tours de cette force, Piollard en avait par douzaines dans son sac. Il avait surtout ce dont Jacques manquait le plus, l'incalculable puissance accumulée dans un homme par la tension constante de tous les désirs, pendant des années, vers un seul objet

ardemment convoité. Et il n'avait à aucun degré ce qui empêtrait Jacques à chaque pas, les scrupules, les délicatesses. Du premier coup, Piollard s'était montré supérieur dans le choix de la calomnie qui mord sur les imaginations populaires, de l'amorce où elles se prennent. Il fouillait la vie de tous les ascendants de son rival, il en exhumait des noirceurs insoupçonnées. Les services mêmes de ces soldats lui fournissaient le plus accablant des griefs; fils et petit-fils de prétoriens, M. Andarran n'avait nécessairement qu'une idée : déchaîner le fléau de la guerre sur nos paisibles populations. Voter pour M. Andarran, c'était voter pour la guerre à courte échéance. — Accusation meurtrière entre toutes! Bref, répétons-le, ce venimeux personnage était un rude compétiteur; et, comme on le jugeait facile à domestiquer, une fois pourvu, l'administration s'employait pour lui.

Jacques avait commencé la campagne nonchalamment. Bientôt, la lutte l'excita, le prit tout entier. Chasseur passionné, il retrouvait son plaisir favori dans cette poursuite hasardeuse des suffrages. Il avait le sentiment de partir chaque matin pour sa tournée avec une carnassière, et de la rapporter le soir vide ou pleine, après une journée de quête dans l'inconnu; parfois bredouille, lorsqu'un village avait résisté à sa parole; parfois heureux, lorsqu'il sentait la gibecière lourde des voix conquises dans une commune douteuse. Chasse plus émouvante, plus dangereuse que l'autre. Fouetté par les outrages des adversaires, exalté par les dévouements qu'il suscitait chez ses fidèles, le candidat novice s'aguerrit, se mit à aimer cette vie de surmenage physique et mental. Il se découvrit des facultés ignorées, aisance d'élocution et un don de répartie qui firent merveille aux réunions contradictoires, sur le foirail d'Eauze, dans les auberges des bourgades. Les granges des hameaux furent moins propices à son éloquence : perchés dans le râtelier, les gamins éparpillaient sur la tête de l'orateur des bottes de foin qui coupaient ses plus belles périodes. Certains villages du haut pays, où il dut parler sur la place publique, faute de local assez vaste pour contenir les électeurs, lui laissèrent des souvenirs radieux : le soleil se levait en face sur les chaînes neigeuses des Pyrénées, enflammant la parole qu'il jetait à ces vastes horizons, réchauffant les cœurs des braves gens qui agitaient leurs bérets, qui l'acclamaient sur la borne où il montrait du geste cette aube pure des cimes, présage du renouveau qu'il voulait pour la patrie.

Jacques se persuadait lui-même en développant son idéal, une République purifiée, réformée, tolérante, respectueuse de tous les droits et de toutes les consciences, maternelle à tous ses fils au dedans, fière au dehors et formidable à tous ses ennemis. Il se persuadait lui-même plus qu'il ne persuadait ses auditeurs, il en eut vite l'intuition. Au début, Andarran s'était demandé consciencieusement sur quelles idées générales, sur quelles solutions des problèmes politiques il convenait d'appuyer. La vanité de ces recherches fut bientôt démontrée. C'était l'accent, et non le sens du discours, qui agissait sur les paysans. Ils applaudissaient de confiance; après la réunion, ils s'approchaient de l'orateur, dans le café où l'on trinquait :

— Vous avez bien raison, monsieur Andarran, ça irait mieux comme vous dites; vous êtes le candidat qu'il nous faut. Mais vous ne permettrez pas qu'on nous empêche de brûler notre marc, n'est-ce pas? Vous défendrez les bouilleurs de cru?

Ce fut la seule exigence qu'il rencontra, précise, obstinée, chez ceux qui lui faisaient crédit pour toutes les questions de haute métaphysique sociale. Ce point bien éclairci, on lui présentait les timides suppliques individuelles; chacun sollicitait une petite place, le redressement d'un arrêt de justice, la levée d'une amende infligée par la Régie, l'exemption ou le rappel d'un fils pris par le service. Jacques évitait de s'engager, il inscrivait les demandes sur un carnet qui devenait déjà son remords, son épouvante, à mesure qu'il sentait mieux la disproportion entre cette mendicité universelle et son pouvoir prochain de la satisfaire.

Ses premiers contacts avec le peuple souverain l'avaient renseigné : la rhétorique des journalistes, les classifications arbitraires où ils rangeaient des partis nominaux; les prétendus courants d'opinion, toutes ces inventions des citadins n'avaient aucune application réelle aux masses rurales, en dehors de quelques meneurs. Conservatrices d'instinct, avec une déférence passive pour le gouvernement quel qu'il fût, attachées par tradition à des habitudes religieuses qu'il ne fallait ni troubler ni imposer, en garde, d'autre part, contre l'immixtion du curé dans leurs affaires, ces masses étaient surtout avides de satisfactions réalistes, et toujours en quête d'un défenseur contre leurs ennemis naturels, contre le fisc, le recrutement, les gens de loi; capables néanmoins d'entraînements idéalistes, à la voix de l'homme dont elles subissaient le magnétisme momentané.

Jacques aperçut clairement la naïveté ou l'hypocrisie de ceux qui feignaient de demander des directions politiques à ces éternels dirigés. Il reconnut l'âme gauloise, prête à tous les dévouements et à tous les sacrifices sur un signe du chef qui savait capter sa confiance, n'exigeant en retour de ce chef qu'une garantie de sécurité et de protection après la lutte, quand les combattants licenciés retomberaient dans leur apathie, dans leur impuissance à vouloir, à se concerter, à se défendre eux-mêmes. Avec quel sourire désabusé il lisait maintenant les feuilles où l'on attribuait tel succès électoral à l'excellence de telle ligne politique! L'expérience quotidienne lui apprenait que le coefficient personnel était tout, dans les élections rurales : le troupeau ne choisissait pas entre deux doctrines, mais entre deux bergers.

Durant la dernière semaine, Andarran se multiplia, volant de l'un à l'autre bout de sa circonscription, parlant cinq et six fois par jour, passant les nuits à écrire de vigoureux articles pour *le Réveil d'Eauze*. Il réagissait contre les paniques de ses amis, mobiles dans leurs pronostics comme les on-dit vrais ou faux qui circulaient dans chaque estaminet, certains du succès un matin, consternés le lendemain. Le soir du scrutin, tandis que les bicyclistes apportaient au quartier général de l'hôtel Soubiran les résultats divergents des cantons, il passa en quelques heures par toutes les émotions du chasseur, du joueur, de l'amoureux; et ce fut enfin l'allégresse triomphante de l'hallali, quand arrivèrent les derniers messages des communes lointaines, perdues sur la rive droite de la Baïse : elles assuraient une majorité respectable au candidat indépendant, Jacques Andarran.

Étourdi par les acclamations de ses partisans et par les huées furieuses des vaincus, porté à bras d'hommes sur ce chemin de la Bourdette où on le reconduisait aux flambeaux, ébloui par le feu de joie que tante Sophie allumait dans la cour, grisé de bruit, de champagne, de fatigue nerveuse, Jacques fut vraiment heureux cette nuit-là. Jacques le Fataliste crut un instant qu'il allait jouer un grand rôle dans une France sauvée par son génie; l'onction populaire venait de le sacrer pour relever la fortune nationale, pour conjurer les fatalités accumulées sur la patrie, sur son pauvre cœur d'homme... Marie paraissait si enchantée en applaudissant de ses petites mains le vainqueur!

(A suivre.) E.-M DE VOGÜÉ.

LES LAMPES D'AMOUR

Toutes les nuits au clair de lune,
A la lucarne de la tour,
S'allumaient pour la Reine brune,
S'allumaient deux lampes d'amour.

Car c'étaient, derrière la grille,
Les deux yeux du Prince Charmant,
Du beau Prince que sa famille
Tenait en prison méchamment.

« Amis il faut qu'on le délivre! »
Dit la Reine a ses courtisans.
« Car sans toi je ne peux plus vivre,
« Beau Prince aux yeux en vers luisants. »

Avec elle pour capitaine,
Lors ils ont mis le siège autour
De la forteresse hautaine
Qui gardait le Prince en sa tour.

Le siège dura trente années.
Mais la Reine avait bon espoir
Dans les lampes jamais fanées
Qui refleurissaient chaque soir.

Elle est blanche la Reine brune!
Cinquante ans ont fui jours par jours.
Qu'importe! Aux nuits de clair de lune
Les lampes s'allumaient toujours.

Toute son armée était morte,
La Reine allait mourir aussi,
Lorsque soudain s'ouvrit la porte
Et le Prince dit : « Me voici !

Enfin, après tant de désastres,
Le bonheur venait donc pour eux !
« O mon prince aux beaux yeux en astres !
— O ma reine au corps amoureux ! »

Et dans une ivresse farouche,
Extasiés et se pâmant,
Ils se sont fondus bouche à bouche,
La Reine et le Prince Charmant.

Mais c'est tout ce qu'ils ont pu faire.
A leur pauvre santé je bois.
Le Prince avait des yeux de verre,
Et la Reine un derrière en bois.

JEAN RICHEPIN.

♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣

DES ALPES AU NIGER [1]

(Suite.)

VI

29 octobre. — Embarquement de la colonne...

Non, bien décidément, ce mode de locomotion ne vaut pas le coquet chemin de fer de la Compagnie des Batignolles, et le loustic ne risque pas une facétie nouvelle pour railler la civilisation...

Mille kilomètres à remonter, d'abord, jusqu'à Matam, à bord des chaloupes. De là, le tirant d'eau étant insuffisant, il faudra naviguer sur des bateaux plats :

« A mon départ de Saint-Louis, je suis monté sur une espèce de remorqueur flanqué de chaque côté d'un immense chaland à mulets, et en route pour le haut fleuve ! Nous étions huit officiers à bord, et les tirailleurs et les spahis étaient installés comme ils pouvaient sur les mulets. La traversée a duré treize jours : que le ciel vous préserve d'une pareille aventure ! Placés autour de la cheminée du bateau, le soleil nous tapant en plein sur le nez à travers une double tente, nous jouissions généralement vers midi de quarante-cinq à quarante-huit degrés de chaleur; mais les hommes étaient encore bien plus mal, ils n'étaient pas même en sûreté. L'un d'eux est tombé du chaland et, au moment où l'on stoppait pour le secourir, a été incontinent happé par un caïman qui se trouvait là comme par hasard.

« L'inondation n'était pas terminée, ce qui fait que, jusqu'à Matam, on n'apercevait à perte de vue que de l'eau, de l'eau comme en pleine mer. Quelques pointes d'arbres indiquaient les rives, pas trop cependant, puisqu'un vapeur de commerce, *le Saint-Kilda*, est allé se coller à cinq cents mètres du bord, en plein dans un

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 7 octobre.

champ de mil, où il restera jusqu'après le jugement dernier. L'inondation de cette année est d'ailleurs tout à fait exceptionnelle. »

Enfin, au bout de treize jours de navigation, la colonne débarque à Kayes, la capitale d'un vaste cercle qui comprend le Khasso, le Logo, le Niataga, le Diombotha, le Guidinala, le Kamera, le Niambia, le Siramana, le Dentilia, le Langara et toute une série d'autres régions en *o* et en *a*.

Kayes est encore un pays civilisé. Sa population compte 4.000 habitants, y compris le « village de liberté » (1). On y a créé un grand hôpital composé de deux bâtiments à étage, avec vérandas au rez-de-chaussée, et une école officielle.

La justice y est rendue par le commandant du cercle, un juge unique, à compétence étendue, rappelant par certains côtés les commandants de place légendaires (2) qui furent l'un des ornements du *buon governo* piémontais ; mais qui oserait s'en plaindre, aux bords du Sénégal ? Le juge de Kayes prononce sans appel sur les actions personnelles et mobilières, dont la valeur n'est pas supérieure à mille francs, et au correctionnel, sans appel, lorsque la peine n'excède pas deux mois de prison ou ne doit consister qu'en une amende. Il est de plus juge d'instruction pour toutes les causes criminelles du Soudan qui ressortissent de la cour d'assises de Saint-Louis...

Anthelme avait d'autres préoccupations que celle de noter sur ses tablettes la physionomie de cette petite ville, la dernière qui, de loin, lui rappelât encore l'Europe. L'expédition va cette fois débuter sérieusement. La colonne quitte les rives du haut fleuve et se dirige vers le nord-est, à travers les régions du Kaarta.

Le jeune officier est au comble de ses vœux. Avant de partir pourtant, il pense aux siens. Quelques lignes seulement, griffonnées à la hâte : on dirait qu'il veut s'amuser à parler nègre. Dépêche laconique de soldat en marche :

« Kayes, 22 octobre 1890.

« N'ai que le temps de vous dire un mot. Arrivé à Kayes hier

(1) On appelle ainsi des centres d'habitation établis sous le canon des forts de nos postes et qui servent d'asile à des fugitifs, captifs des pays voisins ou esclaves évadés des caravanes. On y a aussi interné des prisonniers faits sur les peuplades ennemies et les tirailleurs et spahis libérés du service, auxquels on a accordé des concessions de terre.

(2) Officiers qui avaient les pouvoirs de police les plus étendus dans les villes où ils commandaient.

soir, je pars dans dix minutes pour Kouniakary (nord de Médine). Là, je saurai ce que je fais. Je suis monté en douze jours, — sale traversée, — fait chaud, 48 degrés sur le pont et à l'ombre; — me porte très bien, — rigole, — les petits camarades... ont mal au cœur; — moi mange et engraisse à vue d'œil.

« Le fleuve très curieux, pas du tout désert, habité tout le long.— Nombreux caïmans, — en ai tué. Tout est inondé jusqu'à Matam, Saint-Louis est dans l'eau. Ici, inondation est finie, mais ça pue!...

« Ici, grande activité, cent officiers pour la campagne; lieutenant-colonel Archinard est revenu. Je ne vais pas à Bamako : tant mieux, pays maudit, on y crève; — ci, bon.

« Je vous donnerai toutes les nouvelles quand je serai installé dans mon poste. On m'appelle. Je vous aime et vous embrasse bien fort tous. Je n'ai pas encore reçu un mot de vous : de plus en plus mauvaise! Ecrivez à Kayes (Soudan), ça suivra. Si j'ai quelque chose de grave à vous apprendre, j'ai le télégraphe-poste, va par fil télégraphique jusqu'à Dakar; de là en France par paquebot assez rapidement. »

VII

En marche.

Tableau bizarre, plein de mouvement et de vie : des hommes de races diverses, parlant une langue différente, se comprenant à peine, vont ensemble vers un même but, s'entr'aidant, se soutenant et se tendant la main pour lutter contre les ennemis : le « monstre », les fauves, la *soudanite* (1) et les noirs rebelles.

Ils sont là quelques centaines : légionnaires de tous les pays d'Europe, Russes, Allemands, Italiens, Anglais, également braves, fraternellement réunis sous les plis du drapeau tricolore, *marsouins* venus de Bretagne ou de Savoie, spahis, artilleurs, commandés par des officiers et des sous-officiers énergiques, entreprenants et ne perdant jamais leur vieille gaieté française, même aux heures les plus sombres.

Puis viennent les auxiliaires accourus de toute part :

« C'est un spectable réellement intéressant que celui de tous ces sauvages, arrivant armés de fusils à pierre, de sabres, de haches, de tout ce qui peut servir d'armes.

(1) La fièvre bilieuse.

« Pour moi, on me change ma destination : on m'envoie avec la 3e compagnie au camp de Kouniakary. Ce camp, qu'il ne faut pas confondre avec Koniakary, est situé sur la rive droite du fleuve, juste en face de Médine ; il y a là quelques compagnies de tirailleurs et de l'artillerie. J'arrive donc à Médine ; c'est certainement un des jolis coins du Sénégal, boisé, montagneux, pittoresque, presque notre Savoie, température à part.

« A peine installé et présenté à mon commandant de compagnie, Lucciardi, de la promotion de Constant (1), décoré à Ouossébougou, etc., nous recevons l'ordre de faire partie d'une colonne d'observation dirigée contre le Séro et destinée à « recevoir » la soumission des Kassonkés et Bambaras (2) du pays.

« Nous partons donc, moi monté, très fier, sur une mule de Tolède. La colonne se compose de trois compagnies de tirailleurs, d'un peloton de spahis et de deux pièces d'artillerie, le tout commandé par Ruault, commandant d'artillerie (3).

« Le premier soir, nous campons à Kanamokonou, en plein désert. Un village toucouleur, détruit pendant la campagne dernière, nous fournit des chapeaux de case qui nous servent de logement. »

Ici le lieutenant trace le tableau très impressionnant de sa « première nuit de colonne » :

« Le carré est formé. Les porteurs de bagages sont au milieu. Les auxiliaires, répandus partout sur les flancs, entonnent des chants d'un rythme étrange. Les feux sont allumés : c'est un vrai grouillement de fourmilière. Puis, peu à peu, chacun s'endort, la lune se lève et, à sa lueur bizarrement rougeâtre, le camp a bien cet aspect fantastique, spécial aux campements noirs. La hyène vient hurler tout près, cherchant un os à ronger, et de temps en temps, très loin, le rugissement du lion fait dresser l'oreille aux indigènes et trembler les chevaux. Puis, lentement, les bruits diminuent, tout se tait, et je m'endors sur mon bon lit de campagne jusqu'au matin. »

Voici maintenant le réveil, une nouvelle étape à fournir au

(1) Un frère du lieutenant, officier lui-même, de la promotion des Pavillons noirs.

(2) Peuplades de race mandhingue, polygames et fétichistes.

(3) Le brillant officier qui, le 22 mai 1890, avait infligé, au gué de Kalé, une sanglante défaite aux Toucouleurs, lors de leur retour offensif sur Talari, après la prise d'Ouossébougou.

cours de laquelle se déroulent, sous les yeux du lieutenant vrai, les merveilleux aspects d'une forêt des Tropiques :

« Le lendemain, nous partons bien avant le lever du soleil. Le sentier que nous suivons consiste en un vrai tunnel creusé dans une forêt de baobabs et de toute sorte d'arbres que je ne connais pas. A peine un rayon de soleil, ce dont nous sommes tous joliment contents. Des lianes partout, des végétations étranges, des fruits de toutes formes; puis de petits singes qui nous font la grimace en se grattant le ventre, et des oiseaux!... »

Et cette fantasia de la gent ailée reporte sa pensée vers sa sœur qui les aime tant, les oiseaux! S'adressant à elle, il écrit :

« O Ida, si tu les voyais, tu te pâmerais d'admiration! Il y a d'abord les *cardinaux,* gros comme des pigeons et tout rouges; puis les *gendarmes* jaune d'or; puis les *veuves* tout noirs, avec des queues ondoyantes longues comme le bras; puis les petit *bengalis* sénégalais, qui sont gentils et jolis, roses et bleu ciel; ils viennent se poser sur les oreilles de ma mule, je pourrais les prendre comme des mouches. ils ne sont guère plus gros; et tout ce petit monde grouille et se remue, et saute, et piaille, et se chamaille : une immense volière en révolution.

« Nous arrivons ainsi à Ségalo : c'est le village où les Toucouleurs ont reçu leur *raclée* au mois de juin dernier. Là, rien de particulier; nouvelle étape, et le lendemain, nous arrivons à Kouniakary... »

VIII

De la hutte, que ses nègres viennent de dresser prestement, Anthelme aperçoit, vers le sud-ouest, Médine qui se profile à l'horizon. De loin, c'est quelque chose; mais de près!... La ville noire ne le tente pas, et volontiers il se laisserait envahir par le spleen, si déjà l'on ne sentait dans l'air une vague odeur de poudre :

« Kouniakary, 25 octobre 1890.

« Mon cher frère,

« Je suis au camp de Kouniakary, au nord de Médine. J'ai la veine de faire la colonne; dans deux jours, je pars avec ma compagnie vers le nord, et, tout de suite, nous prendrons le contact avec Ahmadou. Il y aura avant peu des pots cassés. Je suis

à la 3e compagnie, c'est un lieutenant qui la commande; pendant toute la colonne, l'année dernière, il a été en tête. J'ai quarante hommes dans ma section, dont trente-six y ont été blessés, c'est gentil. Donc je pense qu'il est inutile d'entrer dans les détails avec maman qui serait horriblement inquiète. Je compte sur la chance et sur mes deux poings, voilà tout. J'ai un peu la fièvre depuis que je suis ici; mais, comme tous l'ont, ça n'a pas d'importance.

« Je n'ai que juste le temps de te crayonner ce mot assis par terre, dans une hutte de paille; toute la journée, je suis occupé. D'ici je vois Médine en face. On dirait que c'est joli; c'est sur une colline assez escarpée, il y a quelques montagnes derrière, la vallée est presque pittoresque jusqu'aux dents du Felou; mais, de près, c'est laid, malpropre, et puant comme toutes les villes noires.

« J'espère bien ne pas laisser ma peau dans cet affreux pays.

« Adieu, mon cher frère, embrasse tout notre monde pour moi. »

La colonne va maintenant goûter, pendant quelques jours, le charme extrêmement relatif de la vie de camp au milieu des noirs, dans l'enceinte du *tata* de Kouniakary :

« C'est un fort en terre de deux cents mètres de côté, dans lequel sont empilés et vivent, je ne sais comment, deux mille Kassoukés.

« Nous y régnons depuis le mois de juin. Des Toucouleurs d'Ahmadou ont essayé une attaque au mois de septembre, ils sont venus parader à quelques cent mètres du *tata*. Ayant reçu quelques coups de canon et quelques feux de salve, ils se sont empressés de déloger, laissant trois cents des leurs sur le carreau; aussi n'ont-ils pas envie de revenir.

« Tous les chefs des environs sont venus faire leur soumission. Quand le colonel Archinard ira à Nioro, il ne trouvera probablement pas grande résistance sur son chemin. »

Anthelme donne ici des détails fort intéressants sur la vie menée par nos officiers européens au milieu des noirs :

« Voici tantôt quinze jours que nous sommes campés sur le mur du *tata*. Nous avons fait élever notre case au pied d'un ficus qui nous donne sa bonne ombre, Il ne fait pas trop chaud, sauf vers midi. Les nuits sont froides et je n'ai pas trop de ma couverture.

« La case de Lucciardi et la mienne sont réunies par une espèce de véranda qui nous sert de salle à manger. Tous les soirs, au coucher du soleil, les officiers de la colonne viennent s'asseoir

devant chez nous. On cause, on rit, c'est le bon moment de la journée. Le matin, exercices, corvées, établissement de camp, etc.; nous ne perdons pas notre temps. »

Mais quelle existence curieuse, en vérité, que celle de ces indigènes, simples soldats, traînant après eux toute une smala, sans oublier les esclaves qui sont là, ainsi qu'on l'a dit, « le principal élément de la richesse et l'apanage de la liberté! »

« Maintenant, le camp est presque fini, — c'est très drôle. Les tirailleurs se font des cases en paille, carrées, bien alignées, et là-dedans vivent leurs femmes et leurs enfants, leurs captifs, tout un monde. En marche, tout ça suit de loin la colonne et arrive à l'étape pour piler le mil et faire le *couscouss* du tirailleur. Le mil est une espèce de maïs à petit grain qu'on écrase en une farine grossière qui forme le fond de la nourriture des noirs.

« Pour la culture du mil, rien de plus facile; on sème et on attend, — trois mois après, on récolte. »

N'importe! le lieutenant a quelque peine à distinguer les hommes de sa section. On sent cependant qu'il les aime, car ce sont réellement des braves, et la bravoure n'est-elle pas le lien commun entre toutes les races?

« C'est dur de s'habituer à ne voir autour de soi que des visages noirs. Au commencement, je les trouvais tous les mêmes. Je finis par reconnaître mes tirailleurs; mais ce n'est pas sans peine.

« Quels bons soldats! Toute ma section est composée de vieux *birbes* rengagés cinq ou six fois, blessés un peu partout, ne reculant devant rien et aptes à tout faire. Quand on arrive à l'étape, après une marche, en un quart d'heure ils me font une case haute, bien couverte en paille, où je suis tout de suite installé comme un coq en pâte. Quant à eux, tête nue, ils s'endorment à midi, en plein soleil, et trouvent encore que c'est très bon. »

Blancs et noirs fraternellement confondus, paraissent, d'ailleurs, absolument contents de leur sort. Le régime alimentaire est irréprochable, et quelque gros gibier vient de temps à autre varier le menu du jour :

« Jusqu'à présent, je n'ai nullement à me plaindre au point de vue de la nourriture; mes conserves sont excellentes et nous permettent de faire de temps en temps un extra; puis je vais quelquefois à la chasse, je tue un sanglier ou une antilope; c'est excellent et il y en a pour tout le monde. Je n'ai pas beaucoup de mérite à cela, je vais sur mon mulet à mille ou quinze cents mètres du

camp, je rencontre une bête qui me regarde effarée et je la tue tranquillement avec un fusil Gras. Nous avons eu du vin jusqu'à présent, je ne sais si cette veine durera. »

IX

En chassant le sanglier et l'antilope, on allait ainsi gaiement à la rencontre d'Ahmadou.

Or, Ahmadou, prudent, persistait à demeurer introuvable. La position du sultan noir n'avait fait qu'empirer depuis la dernière campagne où, par la prise de Ségou et d'Ouossobégou, ses États se trouvaient réduits au Kaarta, dont Nioro était la capitale. Enserré entre les forteresses et le pays de Koundiou, Badombé et Koniakary ; menacé, d'un autre côté, par la colonne française qui s'avançait ; de l'autre, par les incursions des Maures du Sahara, le malheureux Ahmadou avait toutes les peines du monde à se maintenir sur son trône chancelant et si gravement endommagé.

Ses sujets l'accusaient ouvertement de lâcheté. De fait, Ahmadou s'était toujours tenu soigneusement à l'écart de tout contact trop direct avec les canons et les fusils Gras d'Archinard. La tente royale n'était plus qu'une roulotte de bohémien du désert. Grandeur et décadence! Loin, bien loin, le temps où le *Casseur de têtes* (1) ordonnait à ses *griots* (2) de célébrer ses louanges! On ne les voyait plus, après une copieuse rasade de vin de palme, à la main qui le tam-tam, qui la petite guitare aux cordes tendues sur des peaux de serpent, s'accroupir sur le sable et chanter, d'une voix stridente, des improvisations héroïques en l'honneur du descendant dégénéré d'Hadj-Omar le Pèlerin.

Ahmadou ne savait vraiment à quel parti s'arrêter. Il répétait sans cesse, en Hamlet de l'Islam : « S'en aller... oui... mais où aller?... »

Un beau jour pourtant, il réunit ses *sofas* et ses *alamés* et il leur tint à peu près ce langage : « Je ne suis plus rien ; j'ai perdu la

(1) Nom de guerre d'Ahmadou.

(2) Les troubadours des pays noirs. Le *griot* n'a d'autre métier que celui de chanter. Il chante tour à tour les blancs et les noirs, les vivants et les morts, « la beauté des femmes, la sagesse des anciens, la valeur des guerriers, la prévoyance des trafiquants, l'habileté de ceux qui mènent les *palabres*... »

maison de mon père; j'ai imposé silence à mes *griots*. Je ne suis plus qu'un simple fils d'Allah comme vous. Je ferai ce que vous déciderez. »

Et le conseil de guerre décréta qu'on tâcherait de reprendre les territoires perdus. En avant, les Toucouleurs! Les *griots* se remirent à chanter; et, dès la fin d'octobre, au grand contentement de ce gourmand d'Anthelme, on chasse autre chose que le sanglier et l'antilope, l'on se bat pour de bon; et pied à pied, dans la brousse, — sous les gigantesques velums des baobabs, — blancs et noirs, auxiliaires et Toucouleurs, se mesurent et s'entre-tuent avec la même vaillance et le même mépris de la mort...

X

Ah! cette fois, c'est bien la guerre, la vraie guerre de surprises et d'embûches, guerre sauvage où il n'y a ni quartier ni merci, où l'on devient cruel par nécessité, où les natures les plus affinées, écloses au soleil d'Occident, finissent par rendre aux Toucouleurs œil pour œil, dent pour dent, où les hommes semblent vouloir lutter de férocité avec les fauves, qui, tapis dans la brousse, assissent à ces combats, flairant la proie, prêts à se ruer sur les morts...

Le jeune officier ne peut, du reste, s'empêcher d'admirer la crâne allure avec laquelle les noirs savent mourir; mais il craindrait, en racontant de telles scènes de carnage, d'effrayer sa mère.

C'est à son frère qu'il adresse ces pages vibrantes, qui, dans leur argot tout militaire, ressemblent à certains récits de vieux soldats d'Afrique contés, le soir, autour des feux du bivouac :

« De Kouniakary, nous avons rayonné tout autour pendant ces deux mois, à des quatre et cinq jours de marche. J'ai écrit à maman que c'était inoffensif; en fait nous avons été tout le temps nez à nez avec les Toucouleurs d'Ahmadou, auxquels nous avons administré des piles successives. Le commandant Ruault dirigeait la colonne; j'ai été chef d'état-major, sur la recommandation de Morin. Ces importantes fonctions ne m'ont pas troublé la cervelle, et tout a bien marché. Les expéditions ont été très heureuses, et nous avons perdu très peu de monde. Mais, cristi, quelle guerre!...

« Tout homme pris est raccourci incontinent; les femmes et les enfants, emmenés en captivité et donnés aux tirailleurs et aux auxiliaires. L'esclavage règne absolument et il est tellement dans les mœurs du pays, que nul ne le trouve étonnant, pas même nous; c'est forcé (1). Tous ces gens qui se battent pour nous ne le font pas par dévouement, mais bien pour piller et ramener force captifs. Curieux! »

Le lieutenant, après cette réflexion philosophique, entreprend le récit des différentes affaires auxquelles il a été mêlé. — Celle de Kolomey, tout d'abord, qui lui permet de s'extasier à la fois sur la bravoure des Toucouleurs et sur les effets du fusil Gras :

« Notre première sortie a été sur Kolomey, où Bessirou, frère d'Ahmadou, avait deux ou trois mille hommes. Quand nous sommes arrivés, nous avons été assaillis par tous ces gens avec un courage insensé. Formés en carré, nous les recevions à feux de salve, et ces acharnés venaient se faire écharper à dix pas de nous.

« Tu n'as pas idée de l'effet du fusil Gras; une balle dans la tête enlève tout le crâne, une balle dans la poitrine fait dans le dos un trou de la grandeur d'une assiette, les membres sont hachés et les os brisés d'une façon lamentable. »

Puis ce sont, hélas! les exécutions sommaires, auxquelles les fétichistes se soumettent en tendant le cou avec un stoïcisme inoui :

« Après l'affaire, j'ai battu la brousse avec quatre spahis et ramené une vingtaine d'hommes. Parmi eux, le chef du village, qui essayait de se disculper en disant que c'étaient les Toucouleurs qui l'avaient forcé à les suivre. C'était probablement vrai; mais les ordres étaient formels, et je leur ai fait couper le cou à tous. C'est un de mes tirailleurs qui s'est chargé de l'opération, et, avec un petit sabre du pays, il s'en est acquitté à « merveille ».

« Voici : on les emmène à quelques pas du camp sans même les ficeler : *Mets-toi à genoux*, *tends le cou*. Le bonhomme se met

(1) « En proclamant tout d'abord l'abolition de l'esclavage dans des pays que nous ne connaissions pas encore, a dit M. Alfred Rambaud, nous nous sommes enlevé les seuls moyens vraiment pratiques d'y pénétrer, de nous y implanter et de pouvoir ensuite y répandre notre civilisation. Nous ne voulons pas de l'esclavage; or, les esclaves eux-mêmes sont contre nous, soit qu'ils se trouvent heureux et ne désirent pas changer de condition, soit qu'ils rêvent de recouvrer un jour leur liberté et d'avoir des esclaves à leur tour. »

dans la position la plus commode, et clac! un petit coup de sabre enlève net la tête. L'indifférence de tous ces gens est réellement admirable. Pas une grimace, pas un tressaillement. Le cœur ne bat même pas plus vite, puisqu'on voit le sang jaillir très régulièrement de l'artère carotide. »

C'est qu'en réalité il ne fait pas bon vivre dans ce malheureux pays, et ces pauvres diables d'indigènes, constamment ballottés entre les colonnes françaises et les tribus rebelles, retombent incessamment de Charybde en Scylla :

« En principe, nous faisons la guerre seulement aux Toucouleurs qui ont conquis le pays il y a quelque cinquante ans, et voulons délivrer les Kassoukés et les Sarrakolés autochtones. Mais ces derniers se trouvent du coup entre l'enclume et le marteau; s'ils ne viennent pas faire rapidement leur soumission au colonel, on les considère comme ennemis, on les *zigouille* et on brûle leurs villages ; si, d'autre part, ils se mettent avec nous, comme nous ne pouvons être partout à la fois, ils reçoivent assez généralement les mêmes gracieusetés de la part des Toucouleurs. C'est ce qui s'est passé le 5 décembre, à Oualiba, à huit kilomètres nord-est de Kouniakary. Des Kassoukés honnêtes et tranquilles font leur soumission ; quelques jours après, par vengeance, Madané, fils d'Ahmadou, leur tombe dessus à trois heures du matin, coupe le jarret aux hommes et emmène les femmes et les troupeaux. »

Mais Madané va la payer belle. Les Kassoukés seront vengés, et vengés sur l'heure par Anthelme même qui, pressentant un mauvais coup de la part des Toucouleurs, fond sur eux et en fait un effroyable carnage :

« De Kouniakary, j'entends les coups de fusil, je réveille le commandant, je lui extirpe un ordre de marche pour ma section et les spahis (dix-sept hommes) commandés par le lieutenant Laperrine, et nous partons.

« Laperrine poursuit la colonne toucouleure emmenant les troupeaux, arrive à trente pas derrière sans être vu, et charge avec dix-sept hommes sur six cents qui s'éparpillent dans toutes les directions, pris d'une terreur folle à la vue des vestes rouges ; il en a tué cent cinquante à l'arme blanche, sans autre perte qu'un cheval tué. Pendant ce temps, je faisais des feux de salve à trois cents mètres sur l'arrière-garde, qui protégeait la retraite des précédents.

« Embarrassés dans les épines et les cailloux, ils ont dû mettre

pied à terre, et j'ai ramassé quarante bons chevaux, plus soixante-dix morts ; de notre côté, pas un blessé. Nous sommes rentrés triomphalement à Kouniakary et avons reçu les félicitations du commandant. A côté de ces affaires heureuses, nous sommes aussi quelquefois pincés dans un sale terrain couvert de broussailles, où la supériorité d'armement au point de vue de la portée disparaît, et nous ne sommes pas toujours aussi fiers. »

XI

Le 14 décembre, à dix heures et demie du matin, le colonel Archinard rejoint son avant-garde : il arrive au camp de Médine à Koniakary, où la colonne de Kaarta doit être définitivement formée.

L'état-major du commandant supérieur se compose du lieutenant-colonel Humbert, du chef d'escadron Ruault, commandant l'artillerie, du capitaine Klobb, chef d'état-major, du capitaine Briquelot, des lieutenants Charbonnier et Valentin, du capitaine indigène Mahmadou Racine, et d'un secrétaire particulier, M. Ponty.

L'artillerie comprend quatre pièces de 80, deux pièces de 65, quatre pièces de 4 et deux pièces de 95.

L'infanterie se répartit en un détachement d'infanterie de marine, trois compagnies de tirailleurs sénégalais, les 3e, 7e et 8e, une compagnie de tirailleurs soudanais et deux compagnies de tirailleurs auxiliaires, commandées par les capitaines Morin et Baudot.

Il y a en outre un détachement de spahis d'Algérie, un autre de spahis auxiliaires commandés par le capitaine Gouget. Avec le train, le service médical, le service administratif, les interprètes, les ouvriers et employés divers, la colonne comprend exactement 42 officiers européens, 6 officiers indigènes, 113 Européens et 464 indigènes de troupes régulières, 368 tirailleurs ou spahis, 582 conducteurs ou palefreniers, 54 servants d'artillerie, des troupes auxiliaires, 74 domestiques et 58 employés indigènes, 180 chevaux et 416 mulets.

La colonne est flanquée d'un contingent auxiliaire indigène de 1,300 hommes, Toucouleurs du Bondou, Kassoukés du Diombokho

et de Médine, Logoukés, Bambaras de Guémou et Maures commandés par leurs almamys ou leurs rois.

Le 15 décembre, le commandant supérieur passe en revue sa petite armée et, dans la soirée, celle-ci se met en marche.

Avant de partir, Anthelme griffonne à la hâte ces quelques mots :

« Je repars tout de suite pour le Niger avec ma compagnie. Nous venons de faire une colonne dans le Séro, recevoir des soumissions, etc.

« Je vous promets de vous écrire chaque fois que je le pourrai. Plus que vingt et un mois à faire loin de vous ! Encore rien de vous ! Seigneur, que c'est long ! Je vois bien que l'aile de maman me manque toujours. J'ai pourtant reçu une lettre d'un de mes camarades de Toulon ; les vôtres ont dû filer sur Bamako. Je vous envoie toute mon affection.

« Votre fils qui vous aime.

A. »

Et, en pensant aux chers siens, Anthelme va prendre sa place dans le carré mouvant qui s'avance bientôt à travers la brousse.

Sur les faces, tirailleurs et spahis ; à l'intérieur, la réserve d'infanterie de marine; aux angles, l'artillerie, et, dans le carré, l'état-major et les divers services. Les trois cents voitures Lefebvre, alignées en avant des faces, forment un solide retranchement; les noirs les appellent des « tatas en fer ».

La colonne traverse presque à sec les marigots du Kellatako, et établit, le 17 décembre, son campement à Bangassi.

Le 18, elle abandonne la région du Diombokho pour entrer dans celle du Séro : elle traverse la rivière Kolou et couche à Kriou.

Le 19, elle est harcelée par des volées d'abeilles qui retardent la marche : les hommes, pour se débarrasser de leurs obsessions, font flamber des feux d'herbes sèches qui rappellent à Anthelme les *covasses* (1) du pays natal.

Le 20, voici les ruines abandonnées des deux grands villages de Sambaga et de Dogofiri, détruits par Ahmadou en 1887, pendant qu'il faisait la guerre au Diafounou révolté. Leurs habitants s'étaient soumis ; mais, suivant l'usage, les femmes, les enfants et les prisonniers restaient la propriété du vainqueur. Certains ayant essayé

(1) Nom par lequel les paysans savoyards désignent les tas d'herbes sèches qu'ils vont chercher dans les champs.

d'enlever leurs épouses, destinées au harem du sultan noir, celui-ci « fit égorger tous les mâles sans exception » et, dans une lettre de défi, il écrivait alors au colonel Archinard :

« Fais attention à ta conduite ; car, si je suis patient, je pourrais cependant te montrer un jour toute ma force, la bravoure de mes guerriers et l'excellence de ma tactique militaire. Rappelle-toi que je viens de faire dans le Diafounou plus de mal à mes ennemis que les blancs n'ont jamais pu en faire aux leurs (1). »

Chemin faisant, en longeant ces ruines mornes et désolées, le colonel racontait à ses officiers les lugubres souvenirs qui s'échappaient, comme des plaintes d'âmes en peine, de ces cimetières de noirs, où les os, retirés par les fauves de leurs fosses à fleur de terre, blanchissent au soleil, et où les crânes, fendus et grimaçants, roulent sous les pieds des chevaux...

XII

Et la colonne, bien vivante, avance, avance toujours.

La voici sur la route qui mène à Diougaga. Samba Tambo, un partisan d'Ahmadou, y est campé avec une bande de Toucouleurs. Surpris, il a le temps de s'enfuir. Le village est cerné par les spahis du capitaine Gouget et les tirailleurs de la compagnie Hugueny. On y retrouve nombre de femmes et d'enfants pris à Diala par les Toucouleurs. Des auxiliaires y reconnaissent bientôt leurs épouses et de petits guerriers en herbe qu'ils ne comptaient plus revoir. Le camp retentit d'explosions de joie et « chacun reprend son bien ».

L'ennemi est là pourtant. Bassirou occupe le village voisin de Sambakané ; il y fait battre le tabala et envoie quelques cavaliers en reconnaissance dans la direction de la colonne ; mais bientôt il se retire, lui aussi, et va rejoindre le gros de ses forces à Yélimané, pendant que les populations environnantes, telles que celle de Goury, la capitale du Diafounou, arrivent comme une trombe pour se placer sous la protection du chef blanc.

Les femmes crient, les enfants pleurent, les griots chantent, les vieillards font des salamalecs, les chevaux hennissent, les bœufs beuglent, les chèvres bêlent, les moutons leur répondent. Tout le

(1) Cf. Rapport du lieutenant-colonel Archinard. *Journal officiel* du 11 octobre 1891.

monde s'en mêle. C'est un tumulte assourdissant, un vacarme effroyable...

Et, sa pipe à la bouche, étendu à l'entrée de sa tente, notre lieutenant contemple philosophiquement ce spectacle et réfléchit à part lui qu'il fait un contraste singulier avec le calme retour des troupeaux des bergers à la ferme, célébré par le chantre des Alpes...

L'objectif est Nioro.

Le colonel a annoncé qu'il y entrerait le 1er janvier : les étrennes de la colonne. Deux routes y conduisent : celle du nord, passant à Krémis et parcourant le Kéniarémé ; celle du sud, à travers le Guidianné.

La route du sud est fort étroite, dangereuse, encaissée, parfois taillée dans les rochers ou se confondant avec le lit même du Tarakolé. On risque à chaque pas de tomber dans quelque embuscade. Archinard ne la suivra pas ; mais il laisse croire qu'il veut la suivre ; ce qui préoccupe grandement les famas et les alamés de la suite.

Ces noirs sont vraiment étranges : tour à tour braves jusqu'à l'héroïsme et peureux jusqu'à la couardise. On ne peut les envoyer seuls en reconnaissance. On a beau organiser des rallye-papers, leur confier des chromo-lithographies du Louvre et du Bon-Marché, en leur promettant une récompense honnête si, à la prochaine étape, ils peuvent montrer les petits papiers semés par eux sur la route. Ils partent, remplis d'ardeur, sur leurs petits chevaux fringants ; mais ils mettent pied à terre au premier contour et attendent blottis dans quelque coin que le temps écoulé puisse faire croire à une reconnaissance sérieuse. Ils reviennent alors avec des histoires de brigands, parfois sans leurs montures, que, peu après, des griots ou des indigènes inoffensifs ramèneront en s'excusant d'avoir bien involontairement provoqué une telle panique : ânes et âniers ont été pris pour des escadrons de cavalerie toucouleure !

Pourtant, il faut s'éclairer ; car, si l'ennemi se dérobe, on le sent toujours là. Les forces se concentrent à Niogoméra, à l'entrée des défilés de la route du sud ; et même, en suivant la route du nord, Archinard a fait ce détour pour trouver un gué plus facile et il sera obligé de détruire ce gros village et d'anéantir les forces qui y sont retranchées, afin de ne pas les laisser derrière lui et de pouvoir aller librement de l'avant.

Le 22 décembre, il est à Dioukolomé.

On se remet en marche. A droite et à gauche, des bois touffus : dans les clairières surgissent de temps à autre des partis de cavaliers, fantasia qui disparaît après avoir tiré quelques coups de feu inoffensifs.

Bientôt la colonne arrive en face de Fatoumatabougou. Le Tarakolé barre la route. Sur l'autre rive, au nord et à gauche, se dresse, comme une sentinelle, le village vaste et cossu de Yélimané, perché au sommet d'une petite colline découverte à pente douce : il garde l'entrée de la route du nord. Au sud et à droite, à travers les arbres, on aperçoit Niogoméra, qui semble posté là pour défendre l'entrée de la route du sud...

Le reste de la journée se passe en escarmouches et en préparatifs. On met le feu à Fatoumatabougou et on vient camper sur le plateau de Yélimané.

XIII

Le 23 décembre, dès la pointe du jour, les pièces de 80 du commandant Ruault, postées à quinze cents mètres en avant du camp, commencent à bombarder Niogoméra. Les auxiliaires, envoyés en avant-garde, prennent bientôt contact avec l'ennemi qui s'avance en masses profondes entre Yélimané et Korriga.

Craignant une débandade de ces braves noirs, au premier choc, s'ils ne se sentent pas soutenus, le colonel se porte vivement à leur secours, emmenant avec lui la 8e compagnie de tirailleurs, commandée par le capitaine de Sarrazin, la compagnie Baudot, la batterie de 4 et les spahis.

La 3e compagnie, dont Anthelme fait partie, reçoit dès le début de l'action l'ordre de rejoindre et d'escorter sept voitures et vingt porteurs de munitions d'artillerie et d'infanterie. La batterie de 80 du commandant Ruault et la compagnie de soutien, commandée par Sansaric, renforcent la colonne.

Dans la compagnie Baudot, on remarque un vieux birbe, chevronné dans maints combats et qui a une façon spéciale de monter à l'assaut. Au premier coup de clairon, il s'élance en tête de façon à pouvoir courir les yeux fermés, baïonnette en avant, sans crainte de transpercer les camarades. Il n'ouvre les yeux que de loin en

loin pour voir sa route et ne pas tomber jusqu'au moment où il atteint la brèche : alors il combat et fait merveille.

Ce Toucouleur s'appelle le sergent Mayoro, musulman fanatique alors qu'il n'est pas au feu. Ce coreligionnaire du Dr Grenier est constamment dans la lune : il se prosterne, baise la terre, marmotte des invocations à Allah et égrène son chapelet : puis va prestement dans la mare prochaine troubler les ébats des canards pour y faire ses ablutions.

Il s'était brillamment conduit à l'assaut de Daba, sous les ordres du capitaine Combes ; à l'expédition du Congo, avec M. de Brazza, à l'assaut de Ouossébégou, à la suite duquel le lieutenant Levasseur avait obtenu pour lui une médaille d'or de première classe. Certains prétendaient bien que son séjour au Congo avait considérablement déprimé son intelligence et qu'il était devenu idiot...

Le clairon a sonné la charge.

Baudot, qui marche derrière l'état-major, reçoit immédiatement l'ordre de se porter au pas gymnastique à la rencontre de l'ennemi qui semble dessiner un mouvement tournant inquiétant, vers la droite de la colonne. Baudot et ses hommes quittent la route et aperçoivent bientôt à travers les arbres un groupe immobile au fond d'un ravin : soixante mètres les en séparent à peine...

« Feu de salve ! » commande le lieutenant ; mais, au moment même, Mayoro se précipite vers lui en criant dans son jargon franco-soudanien : « Lieutenant pas tirer ; Bambaras, Khassoukés, amis ! » Les sections qui étaient en joue replacent les armes. Le lieutenant dit à Mayoro de demander à ces gens qui ils sont.

A peine le sergent a-t-il ouvert la bouche que deux balles lui répondent et l'étendent raide mort. Les Toucouleurs font une décharge générale et se précipitent en avant, poussant leur terrible cri de guerre et culbutant tout sur leur passage.

Les auxiliaires s'enfuient à toutes jambes. Heureusement les tirailleurs et les spahis font meilleure contenance et se montrent les soldats intrépides qu'ils sont partout. L'un des cavaliers du lieutenant Laperrine, Makadou-Faye, a son cheval tué. Il lui coûte d'abandonner les harnais et, sous les balles, avec un calme stoïque, il se met à desseller la pauvre bête. Makadou se sent invulnérable, car lui et ses camarades ont fait un vœu singulier qui doit les préserver des balles : celui de se raser la moitié de la tête et de conserver ce genre de coiffure jusqu'à la fin de la campagne.

Sur la droite, sur la gauche, au centre, c'est bientôt une lutte

acharnée. Les trois compagnies, formées en ligne de bataille, ont à subir le choc de 1.500 cavaliers et de 4.000 fantassins qui, avec une témérité incroyable, viennent se faire tuer à bout portant. Les feux de salve, exécutés comme au champ de manœuvres, les déciment. Le terrain est balayé et l'ennemi se retire en désordre, laissant sur le sol des monceaux de cadavres...

N'importe! La colonne l'avait échappée belle par la faute du sergent Mayoro. Idiotie, erreur ou trahison?

Le colonel tenait pour la première hypothèse : « Pauvre vieux serviteur! il a payé cher un moment de généreuse erreur. » Mais, au camp, on était plus criminaliste et Anthelme, en particulier, dans son tableau si vigoureux du combat de Niogoméra, n'hésite pas à y voir un guet-apens :

« Hier, nous étions à Villimané, embranchement des deux routes pour Nioro : les Toucouleurs nous attendaient sur la route du sud, où il y a de l'eau, mais qui est très mauvaise. Nous arrivons le 23 au soir; le carré est formé, comme toujours, par les trois cents voitures du convoi, et le lendemain matin le colonel part avec trois compagnies et six canons sur la route du sud. En avant de Niogoméra, il rencontre l'ennemi, colle son artillerie au milieu, une compagnie à gauche, deux à droite. Baudot, qui commande une compagnie de tirailleurs libérés, tombe en plein sur une bande qui l'attend tranquillement. Il commande : *feu de salve, joue!*

« A ce moment, un de ses sergents, un vieux Toucouleur, crie : *Ne tirez pas! ce sont des Bambaras de nos auxiliaires...* Baudot fait replacer armes et s'avance pour leur demander qui ils sont; il reçoit, en réponse, à vingt pas, toute la salve de ces *salopards*, qui lui fichent le quart de son monde par terre. Les Toucouleurs s'élancent à la charge, et la compagnie Baudot fait demi-tour et fuit en désordre. Le sergent avait dit à ses nationaux : *Vous pouvez tirer, nous ne sommes pas nombreux.* — Ce brigand-là est mort de deux balles dans la tête.

« Heureusement, le 8e tirailleurs réguliers ouvre le feu, et Baudot se reforme derrière, juste au moment où l'ennemi arrivait sur le flanc droit du colonel et de l'artillerie. Ça n'a tenu à rien que tout fût enlevé!

« Enfin, cela se termine mieux, nos feux de salve mettent en déroute les Toucouleurs, qui laissent une centaine de morts sur le terrain; chez nous, quarante-cinq blessés et quatorze morts.

« Heureusement que les blessures de leurs balles ne sont, en général, pas dangereuses; ils n'ont que des balles de fer martelé qui doivent être tirées de bien près pour produire un mauvais effet. Ce matin, nous nous mettons en marche par la route du Nord, sablonneuse, sans eau, longue et ennuyeuse, mais ne permettant pas d'embuscade. »

(A suivre.) FRANÇOIS DESCOSTES.

SOUVENIRS DE JEUNESSE

J'ai commis dans ma vie deux ou trois gaucheries dont j'ai souffert pendant plusieurs années et dont je me souviens encore à présent quand j'ai perdu le souvenir de tant de choses sérieuses. En voici une qui date de plus d'un demi-siècle. Qu'une telle bagatelle me soit restée dans l'esprit, cela prouve bien que nous sommes des créatures inconséquentes.

Je me promenais par un beau soir d'été dans la grande allée du jardin du Luxembourg. Je vis venir, de l'autre bout du jardin, trois personnes, dont l'une était M. le baron Thénard : les deux autres m'étaient inconnues. Nous étions, dans ce temps-là, remplis de respect pour les grands hommes. Celui-ci était un de nos premiers chimistes. Il était aussi mon supérieur en sa qualité de membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Je me demandai aussitôt si je devais le saluer. Prenez garde que cette grosse question : saluer ou ne pas saluer, est tout le fond du récit que j'avais à vous faire. J'aurais peut-être mieux fait de ne pas m'y embarquer, car il n'y a qu'un homme timide qui puisse compatir à mon infortune.

Je n'avais jamais été présenté à M. Thénard; j'avais donc lieu de penser que ma figure lui était inconnue. D'un côté je trouvais naturel de saluer un homme illustre quand même il n'aurait pas été mon chef, et de l'autre, je me disais : il ne me répondra même pas. Il se demandera quel est cet inconnu qui se donne des airs de le saluer publiquement. Je fus d'autant plus troublé en passant tout près de lui jusqu'à le frôler, qu'il me regardait d'un air bienveillant. Je passai toutefois sans broncher. A peine eus-je franchi le Rubicon, que je vis très clairement, à un geste de sa main, qu'il s'attendait à mon salut, et s'apprêtait à me répondre. Ainsi, j'avais fait une grossièreté, et il le savait, et il me connaissait, et il penserait à moi désormais comme à un garçon malappris. J'en conçus un véritable désespoir.

Ma première pensée fut de partir comme une flèche, de faire un long détour afin de revenir au-devant de lui et de le saluer alors très profondément. J'avais même fait quelques pas dans cette pensée, quand je réfléchis que j'allais peut-être ajouter une maladresse à une autre. Je me dis, pour me rassurer, qu'il n'y pensait déjà plus. Pour moi, de toute la soirée et de toute la nuit, je ne pus penser à autre chose. Ce souvenir ne me quitta plus. Chaque fois que je cessais de travailler, il me revenait comme un remords, souvent même il m'importunait et me troublait au milieu de mon travail. Vous allez dire que j'étais un niais, un imbécile. Ne cherchez pas d'épithètes pour m'accabler, puisque je conviens de tout. J'ai toujours été un nigaud dans les affaires courantes de la vie. Je me sauve par une sorte d'habileté dans mon métier.

J'eus la patience de revenir tous les soirs dans la même allée, avec l'espoir d'effacer mon crime par les coups de chapeau les plus respectueux. Je n'y manquai pas une fois pendant cette année-là et la suivante, si ce n'est quand il pleuvait à torrents. Mais je jouai de malheur. Il ne se promenait plus apparemment, ou il avait choisi un autre lieu de promenade. En ce cas, il avait tort, car il n'y en avait pas de plus charmant. L'allée était bordée à droite par un jardin botanique, qui n'était pas très beau à regarder de loin, mais qui envoyait des odeurs balsamiques, et qui, par son étendue, donnait à l'air qu'on respirait de la salubrité et de la fraîcheur. A gauche, c'était aussi un jardin botanique, mais dessiné à l'anglaise, celui-là, et non pas disposé en damier et tiré au cordeau comme l'autre. L'art n'y paraissait pas trop cependant ; même dans certains recoins on pouvait s'y croire à la campagne. Rien de plus agréable, après une journée de fatigue, que de se trouver tout à coup caché par ces grands arbres, d'oublier Paris au milieu de Paris, de sentir cette vivifiante odeur de la terre et de la végétation et en même temps de découvrir à chaque pas quelque plante d'une rare beauté encadrée par cette verdure luxuriante, toute pleine d'insectes bourdonnants. Il fallait que M. Thénard, qui demeurait à deux pas de là, sur la place Saint-Sulpice, fût bien absorbé par la chimie, pour résister aux attraits de cette solitude. Ou peut-être préférait-il aux odeurs de ce beau jardin les senteurs infectes de son laboratoire. Le fait est qu'il ne revint pas et que je restai sur mon chagrin, fort grand. J'y perdis le peu d'assurance que je me donnais jusque là à force de me raisonner, et je poussai la timidité jusqu'au ridicule.

Il m'arriva un autre malheur. A force d'arpenter le Luxembourg de tous les côtés et de revenir désappointé tous les soirs, je finis par le prendre en grippe. Où aller? Je demeurais rue Madame. Je n'aimais pas les Tuileries, où on ne pouvait être seul. Les Champs-Élysées étaient au bout du monde. Je me mis à me promener entre chien et loup le long des quais. Cette promenade quotidienne était mon seul plaisir. Ce changement dans mes habitudes assombrit ma vie, et nuisit même à ma santé.

Il y avait déjà deux ans que j'avais, bien involontairement, manqué de respect à M. Thénard, et que je cherchais inutilement à me mettre sur son chemin quand la Providence vint à mon aide.

Je venais de faire une leçon à la Sorbonne, et je traversais la cour au milieu de mes auditeurs quand j'aperçus de l'autre côté M. Thénard en personne, se rendant à son laboratoire.

Apprenez que cet événement mémorable se passait le 31 décembre 1844. Je ne pris pas le temps de réfléchir, car je savais ce que la réflexion m'aurait dit. Je courus plutôt que je ne marchais vers lui, et je tirai de très loin mon chapeau, pour qu'il y parût cette fois. Il s'arrêta et se mit à rire; je ne savais plus ce que j'allais dire, et je trouvais, avec raison, ma position ridicule, quand il me dit ces propres paroles avec un ton qui me parut le plus admirable du monde : « Monsieur, nous venons de délibérer en Conseil royal sur les décorations qui paraîtront demain. Nous avons été unanimes pour vous porter sur la liste; et comme nous nous défions de l'humeur généreuse de notre ministre, nous n'avons écrit que trois noms, en le suppliant de n'en pas ajouter un quatrième. » Un de ces trois noms était celui de Balzac, ne vous déplaise; et j'eus l'honneur de figurer au *Moniteur*, le lendemain, en compagnie de l'illustre romancier.

C'est étonnant comme mes longs chagrins disparurent en ce moment. Ils s'enfuirent loin de moi comme ces gros nuages que le vent dissipe, et qui laissent voir en disparaissant un ciel bleu et un soleil brillant. Il me sembla que M. Thénard, qui me parlait pour la première fois, avait toujours été mon ami, et qu'il avait toujours connu le respect que je lui portais.

Il y avait fête rue de Grenelle, trois jours après, et je ne manquai pas d'aller, pour la première fois de ma vie, à la réception du ministre. C'était M. de Salvandy. Je vis là combien le Conseil royal avait eu raison de mettre des bornes à sa prodigalité. Ravaisson me nomma. « Monsieur, me dit le ministre, j'ai eu le plaisir

de vous donner la croix. Le Conseil royal vous avait présenté. S'il ne l'avait pas fait, je vous aurais nommé tout de même. »

Si vous avez lu jusqu'au bout le récit de cette aventure, en voici une autre qui m'était arrivée quinze ans auparavant, et qui n'avait pas eu une issue aussi favorable.

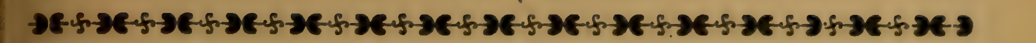
Il est nécessaire que je vous dévoile, avant d'aller plus loin, un de mes talents que vous ne me connaissiez pas. J'avais eu l'idée surprenante d'apprendre à jouer du flageolet. Je n'en jouais pas si bien que l'aveugle du pont des Arts que j'ai beaucoup entendu depuis, et sur lequel Manuel a fait une pièce de vers si charmante. Je me trouvais en vacances à Hennebont, et je fus invité à une noce de village. Il y avait un bal champêtre avant le dîner. Je pensai à mon flageolet. La raison me disait de le laisser dans sa boîte; une sotte vanité me représentait le plaisir que j'allais faire à ces demoiselles, et les remerciements dont elles me combleraient. Je pris, avec beaucoup d'hésitation, le mauvais parti, et le moment venu j'exhibai mon instrument.

Je vous laisse à penser la joie! Il n'y avait pas d'autre instrument de musique dans toute la ville d'Hennebont. Le premier moment fut très doux; je savourai les compliments et les éloges. Tout à coup, un souvenir implacable me représenta la façon dont j'allais jouer une contredanse. J'entendis tout : les fausses notes, les faux mouvements, les tâtonnements ridicules. Je me sentis perdu; mais une dernière lueur de bon sens me fit comprendre que je serais bien plus misérable encore si j'avais la faiblesse d'emboucher mon flageolet. Je dis que j'étais pris d'un éblouissement subit, que j'avais une crampe dans la main droite, que j'étais enroué. Je sentis que je ne m'en tirais pas à mon honneur. C'étaient de braves filles, elles ne rirent que dans leur mouchoir. J'étais d'une humeur massacrante en revenant à la maison. Ma mère fit la remarque que j'avais l'air de revenir d'un enterrement.

Je n'avais pas lu, dans ce temps-là, les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. J'aurais cru faire un gros péché en les lisant. Je les lus l'année suivante. L'histoire de son concert fut un beaume pour ma blessure. Je me dis avec délices qu'on pouvait impunément être un nigaud en pareille compagnie.

JULES SIMON.

Le Gérant : F. JUVEN Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.



MÉDECINS ET EMPOISONNEURS AU XVIIe SIÈCLE

LES POISONS

I

Les poisons ont été employés dès les siècles les plus reculés. Il semblerait que l'homme n'a découvert les secrets de la nature que dans un but de destruction contre les êtres créés. Les plus terribles poisons indiens avaient leurs équivalents dans l'ancienne Rome où la science des toxiques était appliquée d'une façon redoutable. Ce n'est pas vainement que Locuste expérimentait sur des esclaves, qu'elle cultivait pour Néron l'art abominable des empoisonnements ; l'effet était aussi sûr qu'effroyable. Nous savons aujourd'hui que l'agent destructeur de Locuste, le poison que Mithridate gardait dans le chaton de sa bague, n'était autre que l'arsenic blanc ou *sublimé* décrit par Pline et Dioscoride. L'orpiment ou sulfure jaune d'arsenic était plus usité dans certaines classes lorsqu'il s'agissait de se défaire d'un ennemi, parce qu'il était moins coûteux. C'était en Mysie, sur l'Hellespont, qu'on le trouvait plus particulièrement, tandis que l'arsenic blanc, très rare, et d'un prix fort élevé, ne servait qu'aux Empereurs et aux Rois. Suétone, dans ses *Vies des douze Césars*, laisse supposer que Britannicus fut empoisonné avec un mélange de plante vénéneuse et d'arsenic blanc. Ce fut ce tonique-là qu'on préférait pendant l'Empire romain, le seul que les sorcières thessaliennes préparaient sur les monts déserts dans les nuits constellées ; le seul qui régnait dans les tentatives de magie faites par le moyen âge. Et pour s'en convaincre, l'on n'a qu'à ouvrir le fameux livre de Jean-Baptiste Porta, *la Magie naturelle*, lequel n'est qu'un traité de toxicologie où l'on peut reviser toute l'histoire du merveilleux.

Mais ce qui a préoccupé plus particulièrement l'auteur du livre, c'est l'analyse des sucs de certains végétaux : le pavot, la belladone, la jusquiame ; car c'est grâce à leur préparation, au dosage de leur absorption qu'on obtient les hallucinations dont le rôle va s'accentuant dans l'histoire psychologique des crises religieuses, hallucinations qui remplirent nos annales judiciaires, et tinrent en arrêt les canons des conciles et la théologie, tant elles prirent d'importance dans l'histoire des luttes religieuses.

Au XVIe siècle, au moment où la France voyait l'introduction à la Cour des parfumeurs italiens, venus à la suite de Catherine de Médicis, un autre chimiste non moins savant que Porta, Cardan écrivait un ouvrage intitulé : *De subtilitate*. Il vulgarisa la connaissance des plantes vénéneuses, et principalement de l'aconit tue-loup, ainsi que d'autres d'une action tout aussi active. L'arrivée de René le Florentin, de Cosme Ruggieri, mit en lumière certains travaux sur les poudres et les cosmétiques ; et la toute-puissante autorité de la reine permit à ces étrangers de faire de nombreux élèves. Les adeptes affluent à Paris, et Pierre de l'Estoile ne craignait pas d'écrire en 1571 que, par suite des troubles religieux, on avait relevé le chiffre de trente mille sorcières, tant les croyances à l'occultisme étaient répandues, tant les creusets étaient interrogés, les pierres précieuses broyées, tant l'étude de la toxicologie était approfondie.

Je pense, toutefois, que les trop merveilleux récits de fleurs, de gants, de vêtements empoisonnés doivent être depuis longtemps réduits à néant. Le roman de Jeanne d'Albret mourant pour avoir porté et respiré des gants demeurés quelque temps dans le laboratoire des parfumeurs de la reine est une pittoresque invention que dément complètement la science moderne. D'ailleurs, il est reconnu que la mère d'Henri IV était atteinte de crachements de sang, avant son arrivée à la Cour, et qu'elle mourut, en quelques jours, d'une pneumonie tuberculeuse, tout comme Charles IX s'éteignit, atteint de phtisie.

Lorsque ces terribles Florentins étaient chargés de servir les sinistres desseins de la reine Catherine, c'était la poudre blanche d'arsenic mêlée à des confitures et à des gâteaux qu'ils employaient. C'était dans des mets préparés à l'avance qu'ils glissaient leurs toxiques meurtriers. Aussi Henri IV, pendant son séjour au Louvre, ne mangeait il que des œufs qu'il faisait cuire lui même, et ne buvait il que l'eau qu'il allait puiser à la Seine de ses propres mains.

Chose d'une importance capitale et qu'il faut bien constater, c'est que René et les Ruggieri étaient de si parfaits préparateurs qu'ils excellaient à réduire en poudre impalpable la matière arsenicale, si bien que les efforts des médecins restaient impuissants à déceler les traces du toxique chez ceux qui mouraient en proie aux convulsions déterminées par l'horrible substance, et que le trépas des victimes était attribué à des causes absolument naturelles.

L'inquiétude des vrais savants, des hommes de bien, comme était le chirurgien Ambroise Paré, visait donc à trouver un antidote au poison régnant, à l'agent favori de la reine italienne. C'était une lutte digne d'un grand esprit, d'un grand cœur que celle qu'il s'agissait de livrer à ces empoisonneurs pour leur arracher la vie des princes et des gentilshommes que la haine de Catherine poursuivait, quand ils refusaient d'obéir à ses projets. C'était une œuvre aussi patriotique qu'humanitaire. Et, chose digne d'être observée, c'est que ce fut un chirurgien, et non un médecin, qui se préoccupa de trouver ce remède. Aussi les recherches d'Ambroise Paré nous ont-elles valu un chapitre d'un haut intérêt dans son curieux ouvrage, ayant pour titre : *Les Venins*.

Le contrepoison préconisé par Ambroise Paré n'était autre que la fameuse thériaque prise dans du vin de Malvoisie, à laquelle il conseillait d'ajouter les toniques et les cordiaux. Lui, chirurgien, il s'élève avec indignation contre les médecins qui n'auraient pas craint, dans la circonstance, de saigner l'empoisonné à blanc, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il rendît l'âme. Il montre que ce n'est pas avec de semblables pratiques qu'on pouvait enrayer le mal.

La Cour de France est faite à l'image de celle des Borgia. On procède par tueries, par trahisons. Le spectre de la mort semble se glisser jusque dans les fêtes du Louvre où le guette la figure sibylline de Catherine de Médicis. La reine a contracté une alliance avec la sombre déité. La mort est l'amie de la reine. On comprend qu'à un semblable moment où l'arme mortelle était absolument occulte, chacun s'efforçât de découvrir des antidotes. Tout homme occupant une situation un peu élevée se trouvait fatalement en butte aux coups d'ennemis invisibles. Les sbires vénitiens, ces tueurs masqués, n'étaient rien auprès de ces empoisonneurs qui introduisaient leurs drogues dans les aliments avec une adresse merveilleuse et sans qu'on pût jamais les surprendre.

Il ne faut pas s'étonner de trouver dans la plupart des livres de médecine de cette époque un nombre prodigieux de recettes

vantées comme antidotes de certains poisons. Mais leur inanité est démontrée par Ambroise Paré et voici la dramatique anecdote qu'il raconte à ce sujet.

Charles IX était alors à Clermont-Ferrand. Un seigneur lui apporta d'Espagne une pierre d'une qualité bizarre qu'il appelait le « bézoard (1) qu'il lui affirmait estre bonne contre tous venins et l'estymoit grandement ». Comme on le pense, Ambroise Paré opposa les négations les plus formelles aux dires du gentilhomme, qui persistait cependant dans ses affirmations. Le roi voulant trancher la difficulté et n'écoutant que ses instincts cruels, fit appeler M. de La Trousse, le prévôt de son hôtel, et lui demanda s'il n'y avait pas dans les prisons quelque condamné à mort. — Comme on le pense, il y avait toujours cas pour des condamnations capitales, dans ces époques où l'arbitraire faisait d'un malheureux un gibier de potence. M. de La Trousse fit donc aussitôt amener au roi un pauvre diable qui allait être exécuté et auquel Charles IX proposa de faire grâce s'il voulait se prêter à l'expérience en question, qui consistait à avaler le poison et ensuite l'antidote destiné à le préserver d'une mort certaine.

Persuadé de la vertu de cet antidote, le condamné accepta la proposition. L'apothicaire servant lui administra aussitôt le breuvage empoisonné et, immédiatement après, le fameux bézoard.

L'horreur de la scène qui s'ensuivit ne saurait se traduire. A peine le malheureux eut-il avalé les deux drogues, nous raconte Paré, qu'il se prit à vomir, « à aller à la selle avec grandes espreintes, disant qu'il avait le feu au corps, demandant de l'eau à boire ». Le chirurgien du roi et les autres personnages présents virent « le pauvre dyable cheminant à quatre pattes comme une beste, la langue hors de la bouche, désirant toujours vomir, avec grandes sueurs froides, et jettoit le sang par les oreilles, nez, bouche et par les sièges ». Ce fut alors qu'Ambroise Paré, pris de pitié, lui fit boire un demi-setier d'huile, dans l'espoir d'apporter quelque adoucissement à ses atroces douleurs.

Après sept heures d'affreuse agonie, le malheureux rendit l'âme.

(1) On donnait le nom de bézoards à des concrétions calcaires trouvées dans l'estomac de divers animaux. On attribuait à ces pierres et on leur reconnaissait des propriétés merveilleuses. Le bézoard le plus estimé venait d'Orient dans l'estomac d'une sorte de bouc. D'après Laurent Catelan c'était « le plus excellent, le plus certain et le plus efficacieux antidote contre toutes sortes de venins et de maladies contagieuses ».

L'autopsie faite par le grand chirurgien révéla que « l'estomac était *noir, aride* et *sec* comme si un cautère y eût passé (1). Au sortir de cette inutile et cruelle épreuve on jeta le bézoard au feu par ordre du roi.

Telles étaient les vertus de ces soi-disant antidotes.

II

Ce n'était pas seulement en France qu'on étudiait la question des poisons, que l'on rêvait aux moyens d'enrayer le mal. Un médecin italien, Césalpin, se livrait à Rome, aux mêmes savantes recherches qu'Ambroise Paré dans son pays. Seulement il confondait dans ses anathèmes, dans ses emportements tous les médecins-chimistes et affectait de les considérer comme de véritables empoisonneurs.

Un autre médecin également célèbre, Mercurialis, de Forli, attaché à la personne de l'empereur Maximilien, est celui qui fit accomplir à la science des poisons l'étape la plus grande. Mais, tout en passant pour le plus savant et le plus sagace parmi ses contemporains, il n'en imagina pas moins un bizarre moyen de neutraliser les effets des différents poisons et, en particulier, de l'arsenic. Ce moyen consistait de se mettre dans le corps d'un bœuf ou d'un cheval aussitôt qu'on venait de les abattre. Et comme preuve à l'appui, Jérôme Mercurialis Borgia citait le cas de César qui, empoisonné dans un festin, avait fait ouvrir le corps d'une mule, s'y était mis complètement nu et y était resté plusieurs heures.

On ne saurait prendre au sérieux de pareils procédés, que des gens réputés intelligents préconisaient cependant très haut.

Il y eut cependant en ce douloureux et sanglant XVI[e] siècle, un autre savant, Hardouin, de Pise, qui traita l'abominable et insoluble énigme. D'après lui, les empoisonnements les plus communs étaient plutôt causés par l'orpiment que par les oxydes d'arsenic, attendu que l'orpiment s'achetait en Allemagne à un prix minime, tandis que l'arsenic sublimé, venu d'Orient, était fort cher. Sa préoccupation fut de trouver l'étymologie du mot *venin* qui, à ce

(1) D'après l'autopsie faite par Ambroise Paré on peut conclure à un empoisonnement par le sublimé corrosif.

qu'il prétendait, était né du vocable *vena*, puisque « c'était par les veines et les artères qu'il pénétrait dans le corps ».

Enfin, à côté de ces chercheurs, il ne faut pas oublier Léonard Fioravanti, l'inventeur du baume de ce nom, dont la composition tient encore une grande place dans les prescriptions de notre médecine moderne. Son traitement consistait à envelopper le malade dans dedraps imbibés de ce fameux baume au moyen duquel Fioravanti assure avoir opéré des cures merveilleuses.

On voit quelles généreuses inquiétudes travaillaient dans les cerveaux des penseurs, des savants, dans ce XVI[e] siècle traversé par le meurtre, les crimes de la royauté, les guerres de partisans. De tous ces travaux accomplis par des médecins animés de l'amour de leur art, il résulte que le moyen le plus radical, selon eux, consiste dans l'emploi des toniques à l'extérieur comme à l'intérieur.

Les poisons jouaient alors un tel rôle dans la politique que les souverains s'en émurent. L'Italie en était la dispensatrice et les Juifs passaient pour maîtres « en l'art des venins ». Aussi, les rois de France pressentant les événements néfastes qui devaient découler de la possession de pareils toxiques entre les mains de gens cupides, ambitieux ou passionnés, avaient commencé d'en réglementer la vente. Ce fut le roi Jean le Bon qui en prit l'initative. Son exemple ayant été suivi par les autres pays, nous retrouvons en 1557, une ordonnance de la reine Marie d'Angleterre faite aux autorités du collège des physiciens, ordonnance qui enjoint dans son texte « d'avoir à réunir devant elle les gardes épiciers et tous les apothicaires, et expressément leur donner charge et commande que de temps en temps désormais tous et chacun d'eux ne se mettent à vendre, en gros et en détail, aucunes marchandises, substances ou drogues contenant aucune trace de *venin*, ou soupçon de *poisons*, ou autre semblable qui puisse, entre les mains d'aucune personne ignorante ou mal intentionnée, ou malicieuse, procurer par quelques moyens de graves accidents et mettre en péril ou danger la vie d'aucuns de nos subjects, dans quelque état ou position il ou elle puisse être, à moins que le vendeur d'aucunes des drogues ainsi désignées ne soit bien assuré de l'honnêteté, de la véracité, des bonnes intentions et du talent de l'acheteur. Et d'abord, qu'ils interrogent celui-ci sur l'usage et l'emploi qu'il veut en faire, et qu'en outre, ils notent le nom de l'acheteur, le temps de la vente, ou autrement que lesdits épiciers ou apothicaires gardent l'ordonnance (manuscrite) de quelque médecin dis-

cret, instruit, autorisé pour leur décharge. Voulons et ordonnons expressément que lesdits épiciers et apothicaires ni aucun d'eux ne manquent à observer notre bon plaisir.

« Donné sous notre sceau, en notre palais de Saint James, le vingt-troisième jour de juin, dans la quatrième et cinquième année de notre règne (1557).

« *Signé :* MARY D'ANGLETERRE. »

Même à l'époque où Tite-Live racontait éloquemment l'histoire de la République romaine, les poisons jetaient déjà leurs éléments destructeurs dans la société. Cent ans avant l'ère chrétienne, des femmes, de véritables monstres, employaient pour se débarrasser de leurs proches les substances meurtrières. Cent cinquante dames romaines furent condamnées pour ce fait ; une entre autres, précédant la Lucrèce Borgia de la Renaissance, et nommée Hieronyma Sparra, s'était rendue experte dans la sombre science et vendait ses services à ceux qui trouvaient trop lents les héritages attendus. Elle fut condamnée et pendue ainsi que ses complices.

Le mal continua quand même à sévir. Au moyen âge, les sorciers, les pâtres soi-disant jeteurs de sorts, inoculaient le poison au bétail. Les bêtes mouraient, mais on avait beau brûler les coupables, ils laissaient des adeptes ; et l'on vit, en 1696, une famille de pâtres du nom de Trovato, arrêtée pour avoir vendu des ingrédients destinés à faire périr des troupeaux.

Vers le milieu du XVIIe siècle, c'est l'*Aqua Toffana* qui fut le poison à la mode, en Italie. Cette préparation, due à une femme, la Toffana, causa, au dire de cette misérable, la mort de six cents personnes, parmi lesquelles on compte les papes Pie III et Clément XIV.

D'après Garelli, médecin de Charles VI d'Autriche, l'*Aqua Toffana* était une dissolution d'acide arsénieux dans de l'eau distillée de cymbalaire, additionnée d'une sorte d'alcoolat de cantharides.

III

C'est en 1631 que parut l'ordonnance officielle qui enjoignait à tous les apothicaires et épiciers de la ville de Paris de garder sous clef les différentes sortes de *poisons, venins ou drogues réputés*

dangereux, et de ne les vendre qu'à des personnes connues, dont ils étaient tenus d'inscrire les noms sur un registre afin qu'on pût savoir, si besoin en était, quel emploi avait été fait de ces substances.

Quant à Louis XIV, ce n'est qu'en 1682, qu'il s'occupa sérieusement de la réglementation des ordonnances sur la vente des poisons. Les terribles poudres d'Exili avaient donc eu le temps de faire de nombreuses victimes. Cet Exili n'avait-il pas lui-même été l'auteur du meurtre de cinquante personnes sous Innocent X ?

Nous verrons dans le prochain chapitre en quoi consistaient les manœuvres de la Voisin. La Brinvilliers l'avait devancée dans cette voie criminelle. Et pourquoi, sans motif de haine, sans raison aucune, cette femme allait-elle trouver les pauvres dans leurs mansardes, les mourants à l'Hôtel-Dieu ? Pourquoi chez ses amis apportait-elle les gâteaux et les sucreries destinés à donner la mort? et quel épouvantable besoin de destruction ravageait le cerveau de cette misérable ? On croirait à la personnification de quelque sinistre divinité de la tombe. Les cris des désespérés lui fournissent les voluptés de ses après-midi. Les blasphèmes des torturés ne font pas blémir sa joue et frémir ses lèvres. Elle-même donne à boire le breuvage épouvantable qui doit corroder l'estomac et faire cliqueter les os. L'œil vitreux des victimes ne la poursuit pas dans ses nuits, elle n'y découvre pas la malédiction qui, tôt ou tard, la voue au bras séculier. Escortée de ses valets qui portent la livrée du petit vair, coiffée en cornette montée, elle assiste aux offices de sa paroisse dans le banc d'œuvre où lui donnent droit d'entrée ses titres et qualités. Et lorsqu'on se décide enfin à rechercher le nom des victimes de ses fureurs, les résultats sont tels que les juges hésitent à la poursuivre, sachant qu'elle est l'alliée de toute la magistrature et qu'elle y a recruté des complices.

Comme Caligula, comme Héliogabale, ces monstrueux aberrés qui avaient la monomanie du crime, la Brinvilliers, cette détraquée du grand siècle, avait le délire des empoisonnements. Elle tuait en artiste, en dilettante passionnée, comme Néron mettait le feu à Rome pour se procurer une vision dramatique et artistique de l'embrasement de la ville aux sept collines. Au XVIIe siècle, on ne distinguait encore qu'une grande criminelle dans cette femme que les médecins d'aujourd'hui considéreraient comme une véritable monomane.

Disons-le à son honneur, c'est à la médecine contemporaine que

la judiciaire des sociétés actuelles devra sa transformation. Là où le juge, dans lequel on retrouve toujours du tortionnaire, ne reconnaît qu'un coupable, le médecin, le savant discernera un déséquilibré, souvent même un fou, et c'est à son intervention toute-puissante que les constitutions de l'avenir en appelleront pour la modification de leurs lois. C'était donc au sein même de la nation que le mal sévissait dans toute son horreur et les souches de cette magistrature, tout à la fois cruelle et méprisable, se sont perpétuées dans notre société habituée à saluer en elle la gardienne de ses lois.

Cependant, fait caractéristique, les pénitenciers de Notre-Dame commençaient à violer le secret de la confession en donnant pour avertissement du haut de la chaire « que la plupart de ceux qui se confessaient à eux depuis quelque temps s'accusaient d'avoir empoisonné quelqu'un ».

Ainsi, un besoin fatal d'imitation emportait, comme dans un aveugle mouvement, sur les pas de la Brinvilliers, les dispensateurs des toxiques. On tuait pour le plaisir de voir râler des êtres et bleuir la peau humaine. On tuait parce que l'on subissait la suggestion de cette volonté qui s'affirmait dans son rôle implacable, dans sa surnaturelle puissance, dans son écrasante et terrifiante domination. Les plus sages étaient vaincus et roulaient dans la pente, sous le vent de cette folie qui faisait tourner toutes les têtes dans l'enfer du mal, dans l'assoiffement du meurtre. Le roi lui-même demeurait frappé de stupeur en présence de ce beau pays de France devenu la proie des successeurs d'Exili.

Le sublimé corrosif, l'opium et l'arsenic étaient donc plus que jamais les agents criminels de toutes les morts anonymes, qui frappaient les personnes de condition moyenne, aussi bien que les grands de la terre. Toutefois, les préparations restaient grossières. A l'arsenic et au sublimé employés en solution dans l'alcool, on ajoutait des décoctions de morelle noire, de pavot, de mandragore, d'aconit tue-loup, de drouée, d'épurge (herbe aux gueux), de belladone.

Les moyens d'expertise pour reconnaitre les ravages causés par ces poisons minéraux ou végétaux ne variaient pas beaucoup. Les experts forçaient un animal à avaler le toxique suspecté de donner la mort. Si la bête ne mourait pas, on déclarait la drogue inoffensive et elle pouvait entrer dans la composition des médicaments.

Nous dirons dans le chapitre consacré à la Voisin à quel point

Louis XIV s'est trouvé frappé en découvrant que le ministre d'État Hugues de Lionne, le comte de Soissons, le chancelier d'Aligre, Henriette d'Angleterre, le président de Lamoignon, étaient morts empoisonnés; que La Vallière et Fontanges avaient failli périr de la même façon; qu'on avait fait semblables tentatives sur le Dauphin; que lui-même n'en avait pas été à l'abri, non plus que Colbert; et que son cousin Charles II, le roi d'Angleterre, avait manqué de succomber d'une mort identique, ainsi que Jean Sobieski, roi de Pologne, et la reine sa femme.

Nous rappellerons encore une fois que toute une bande d'empoisonneurs, ayant établi son siège à Paris, poussait ses ramifications dans la plupart des Cours d'Europe. L'instruction ouverte au sujet du comte et de la comtesse de Bachimont, du comte de Chastuel, major au service de la Savoie, du chevalier de Vanens et de Cadelan, n'avait pas tardé à démontrer à quelles causes terribles il fallait attribuer la mort du duc de Savoie; et Mme de Sévigné se faisait l'écho de l'opinion publique lorsqu'elle écrivait à sa fille : « N'êtes-vous pas étonnée de cette mort si prompte et si inattendue à quarante ans?

Veut-on savoir comment on s'y prenait pour empoisonner certains objets : gants, vêtements, bas, et plus particulièrement les chemises? Voici la formule que nous avons retrouvée dans es procès-verbaux du temps :

« Prendre gros de savon noir comme une noix; mêler trois ou quatre fois autant d'arsenic; le bien battre, — en frotter le bas des chemises devant et derrière. »

Ceci était l'empoisonnement par la peau. Mais on comprend qu'aujourd'hui, dans l'état actuel de la science, il est impossible de discuter un seul instant l'action toxique de cette manière.

Pour empoisonner les tasses, les écuelles et autres objets de vaisselle plate, on employait la formule suivante :

« Prendre un crapaud, le fouetter et lui faire prendre et avaler de l'arsenic, et ensuite le faire crever dans la tasse ou autre vaisseau d'argent qu'on veut empoisonner. »

Ce qui, par exemple, avait une action décisive, c'était l'emploi du lavement empoisonné. On se servait pour cela des décoctions de plantes telles que la mandragore, le pavot, avec addition considérable d'opium.

Et plus on va dans l'histoire de la toxicologie au XVIIe siècle, plus on comprend la nature des angoisses qui durent secouer les

vastes épaules des puissants du monde lorsqu'ils se virent menacés par des tueurs invisibles, qu'on eût dit dérobés dans les entrailles de la terre, tant ils avaient pour eux le pouvoir de se rendre invulnérables, d'être partout et insaisissables, de rester les témoins muets des souffrances qu'ils faisaient naître, d'assister aux deuils qu'ils causaient. La moitié du pays était menacée dans son aristocratie, ses corporations. La dynastie des Bourbons semblait prête à mourir, non pas sur un champ de bataille, comme ses glorieux ancêtres, mais dans une agonie sans noblesse et sans grandeur, qui la ravalait aux postures de la bête, ou la montrait évacuant sur une chaise percée, ironique leçon réservée par la destinée aux princes superbes qu'elle humiliait ainsi par le spectacle de la trivialité de leur fin, qu'elle marquait d'un trait de suprême déchéance, entre les convulsions du bas-ventre et les nausées de l'estomac.

D[r] G. Legué.

LES MORTS QUI PARLENT [1]

(*Suite.*)

VII

L'INITIATION.

Ces fumées n'étaient pas entièrement dissipées, quelques jours après l'élection, quand le député d'Eauze descendit de son wagon dans ce Paris qu'il revenait conquérir. Un ami lui avait retenu un logement tranquille au faîte de la vieille maison, aujourd'hui démolie, qui s'élevait à l'angle de la petite place Saint-Thomas-d'Aquin, en face de l'église. Andarran connaissait cet appartement occupé pendant de longues années par Xavier Marmier; introduit autrefois chez l'aimable conteur, il avait souvent gravi le raide escalier et trouvé bon accueil sous les toits, dans ce magasin de bouquiniste amoureusement empli de livres rares. Le vieil homme et ses vieux livres avaient disparu; mais, de la pensée éteinte et de la bibliothèque dispersée, il restait dans ces deux chambres une atmosphère de recueillement. Elle serait propice, pensait Jacques, à la méditation des hauts problèmes politiques où il allait s'absorber.

Du logis reconnu, il ne fit qu'un saut au Palais-Bourbon. Ce ne fut pas sans un léger battement de cœur qu'il entra dans la froide cour d'honneur, qu'il franchit pour la première fois ce seuil derrière lequel il pressentait tant de graves devoirs, tant de lourdes responsabilités. On lui délivra à la caisse une médaille d'argent : sur l'avers, une vierge au profil auguste, coiffée du bonnet phrygien, se dénommait République française : au revers, entre les branches de chêne, le nom de Jacques Andarran s'inscrivait dans un cartouche, protégé et glorifié par la banderole où on lisait *Suffrage universel.* L'employé respectueux lui remit en outre les

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 octobre.

insignes, le « baromètre » et l'écharpe tricolore à glands d'or : Jacques se rappela dans la suite, avec une ironie un peu honteuse, le sourire de plaisir que sa glace lui avait renvoyé, tandis qu'il essayait cette écharpe en imaginant la prochaine occasion de l'arborer dans les rues d'Eauze, à l'enterrement ou mariage d'un notable électeur. Il fut gratifié d'une carte de circulation sur tout le réseau ferré de la République; et le caissier lui compta sept cent trente-cinq francs, son indemnité du premier mois, défalcation faite d'une retenue pour la buvette : la somme reluisait en billets neufs, en pièces étincelantes du dernier coin et de la dernière frappe.

Ainsi comblé, salué très bas par les garçons de salle qui le guidaient, dans le dédale de l'intérieur, jusqu'à la questure, Jacques se sentait devenir souverain : un de ces potentats à la mine solennelle et affairée qui se hâtaient, une grosse serviette de maroquin sous le bras, vers les bureaux des commissions. Comme il donnait une signature dans le cabinet des questeurs, un de ses co-souverains lut le nom, s'approcha :

— Mon cher collègue, heureux de souhaiter la bienvenue à un compatriote; permettez-moi à ce titre de vous recommander ma candidature : Saccalaïs, d'Aire-sur-l'Adour. On doit élire demain un titulaire pour la place vacante de troisième questeur : je suis sur les rangs. Je n'ai pas à rougir de mon humble situation de fortune. Sept enfants, une vie de labeur au service de la République. Nous sommes logés si à l'étroit que mon travail s'en ressent : je ne sais vraiment pas ce que j'ai griffonné ce matin sur mon rapport à la commission des douanes; pendant que j'écrivais, mon petit dernier battait du tambour dans mes oreilles. Aussi n'ai-je pas le droit de refuser un logement au Palais-Bourbon, puisque mes collègues ont pensé à moi. Tous ceux de votre département me sont acquis. Vous m'en auriez voulu de ne pas vous prévenir, en bons voisins de circonscription que nous sommes. Sept enfants ! Je compte sur vous demain, n'est-ce pas ?

— Peste ! on me demande déjà quelque chose, pensa Andarran.

Surpris, mais flatté, il s'efforça d'oublier sa nouvelle importance et de reprendre un air dégagé, à l'appel de Bayonne, qui l'attendait dans le salon de la Paix. Son camarade le félicita d'une voix railleuse.

— Toi aussi, mon pauvre vieux ! Compliments. Mais que diable viens-tu faire dans cette galère ?

— Je viens essayer d'y faire un peu de bien, répondit sérieusement Andarran.

— Tu as drôlement choisi l'endroit. Je vais t'introduire dans le cirque où nous te dévorerons.

Les deux députés traversèrent la longue salle des Pas-Perdus, presque vide à cette heure. Quelques reporters vaguaient devant le Laocoon; ils toisèrent curieusement le « nouveau, » s'empressèrent autour de Bayonne comme des mouches sur un morceau de sucre. Le chef socialiste leur émietta de menus renseignements et poussa la porte interdite aux profanes. Jacques pénétra dans le sanctuaire avec le sentiment d'aise glorieuse que donne l'initiation à un privilège. Devant lui s'étendait la perspective des « Couloirs »; nom générique et fort impropre de ces grands vestibules sévères dont les trois principaux prennent jour sur la cour d'honneur par de larges baies vitrées. Cinq ou six promeneurs en avance arpentaient les dalles.

— Ici tu feras, bon an mal an, des centaines de kilométres, dit Elzéar. C'est hygiénique et abrutissant.

Il mena son compagnon à la bibliothèque. Jacques admira les plafonds de Delacroix et quelques beaux vieux livres sur les rayons. Ils avaient cet air exilé, commun aux livres et aux femmes que personne n'aime ni ne caresse.

— Je te recommande cette retraite paisible; c'est la seule dans tout le bâtiment. On n'y vient que pour arranger tranquillement un duel, ou pour écrire à cœur reposé des lettres d'amour, les jeunes; pour y sommeiller mieux qu'en séance, les vieux. En voici précisément un qui digère, les yeux clos sur un rapport, au fond de ce fauteuil confortable : M. Chasset de la Marne, président du centre gauche, originaire de la Champagne, qu'il représente, et de 1830, qu'il continue. Tu le cultiveras. C'est un homme de bon conseil; il te donnera toujours celui de ne pas te compromettre. C'est surtout un homme de conseils d'administration. Il les collectionne avec l'adresse des chimpanzés, dont il a conservé le facies. Beaucoup de talent, d'ailleurs : parle très bien, pour ne rien dire; économiste, juriste, utile à feuilleter. Je ne te présente pas : un passeport de ma main le préviendrait à jamais contre toi. Il estime que je veux le dépouiller du capital qu'il n'a pas et de ce qui lui en tient lieu, les quatre-vingt mille livres de rente que lui font les Sociétés industrielles véreuses auxquelles il loue sa respectabilité. Penses-tu qu'il ait raison de défendre un état social aussi nourrissant?

— Mène-moi à la salle des séances, interrompit Andarran; il faut que j'y marque ma place.

— Oh! crois-tu que ce soit bien nécessaire? Tu y entreras si rarement! Allons plutôt à la buvette.

— Ne plaisante pas. Je viens ici pour faire mon devoir, tout mon devoir.

— En ce cas, ton devoir est dans ces couloirs : on y décide les destinées du pays. La tribune, c'est bon pour nous autres, les bavards, les partis qui préparent l'avenir; ceux qui gouvernent le présent opèrent sur ce grand marché d'hommes. Là-bas, on ne déplace jamais un bulletin de vote; ici, on les maquignonne. Et il n'y a que les votes qui comptent. Les discours s'envolent, les votes demeurent. Là-bas, c'est le théâtre, la parade; ici, dans la coulisse, c'est la réalité des choses. Notre régime de libre discussion — tu t'en convaincras chaque jour davantage — assure le pouvoir effectif à quelques silencieux, aux puissances occultes qui chuchotent le mot d'ordre derrière un de ces piliers. Ah! mon conscrit, crois-en un orateur renseigné sur la vanité de ses succès; et regarde la salle où nous entrons : à cette heure, dans son abandon matinal, ce violon au repos ne te rappelle-t-il pas un vers fameux du subtil Mallarmé?

Insolite vaisseau d'inanité sonore...

Dans le grand hémicycle désert suintait cette tristesse particulière aux salles de théâtre, le matin, quand le vide et le silence y paraissent lourds, presque inquiétants, par comparaison avec la foule, le bruit, les lumières qu'on a coutume d'y retrouver. Andarran jeta un regard circulaire sur les parois massives de l'amphithéâtre; une exclamation involontaire lui échappa :

— Tiens, il n'y a pas de fenêtres!

Pas de fenêtres, pas de jours sur l'extérieur, aucune communication avec l'air libre et le pays ambiant. Un four hermétiquement clos, une machine à air comprimé qui devait favoriser la formation d'une atmosphère peu renouvelable. Pour y voir plus clair, pensait Jacques, pour aérer, pour recevoir les bruits du dehors et y répondre, il faudrait briser les vitres de ce plafond, avare de la clarté qu'il tamise. — L'absence d'ouvertures dans ces murailles de prison, les mœurs et les conventions théâtrales imposées aux acteurs par la configuration d'un théâtre, telles furent les im

pressions dominantes que cette première inspection laissa au néophyte.

On lui avait donné à la questure le numéro d'un pupitre sans propriétaire. Il alla marquer sa case, sur les gradins du centre qui confinent à l'aile droite de l'hémicycle. Jacques avait choisi cette place dans la travée où se groupaient quelques députés de sa région, ceux dont le programme se rapprochait du sien. Ses voisins immédiats étaient Louis Couilleau, du Rouergue, et Julien Rousseblaigue, de l'Armagnac.

Du fond de l'hémicycle, Bayonne l'interpella ironiquement :

— Au fait, c'est vrai : tu dois siéger par là ; tu es un rallié !

— Elzéar ! tu n'as pas honte? répliqua Andarran d'un ton piqué. C'est toi qui ramasses cette médiocre plaisanterie, bonne tout au plus pour mes adversaires du chef-lieu ! Tu sais mon âge et mes sentiments ; tu as lu en moi depuis l'enfance : indifférent en politique jusqu'à ces dernières semaines, je n'ai connu d'autre gouvernement que la République, je n'en ai pas servi d'autre, je n'en vois pas d'autre possible. N'ayant jamais été l'allié de personne, comment serais-je un rallié? Je viens dans la maison commune au même titre que vous tous, pour essayer d'y faire triompher mes idées.

— Voyez-vous ce monsieur, qui voudrait qu'on lui inventât une petite étiquette pour lui tout seul ! Apprends qu'ici, bon gré mal gré, chacun doit rentrer dans une de nos classifications officielles. Rallié tu es, rallié tu resteras.

— Allons donc ! C'est idiot ! s'écria Jacques avec humeur. — Tu connais bien mes pensées intimes...

— Qui te parle de pensées? S'il fallait s'enquérir de la pensée des gens pour les classer ! On a le nez fait d'une certaine façon, on a certaine provenance, certaines amitiés ; on est étiqueté d'après ces signes extérieurs. C'est bien plus commode, et plus vraiment philosophique, tu le reconnaîtras un jour : la pensée change, le nez reste. En attendant, vil rallié, compte sur nous tous, sur moi tout le premier, pour te paralyser en te clouant au front cette épithète infamante.

— Mais c'est de la canaillerie !

— Non, c'est de la politique. Tu te rattraperas, d'ailleurs, en injuriant le socialiste que je suis.

— Tu ne crois pas ce que tu dis, Elzéar. Je combattrai l'ensemble de tes doctrines, je les tiens pour chimériques et dangereuses ; mais

je goûte quelques-unes de tes idées, je te soutiendrai loyalement quand tu tâcheras de les faire accepter.

— Mon pauvre ami ! Avant que la cloche de Duputel ait sonné trois fois, tu me renieras ; tu hurleras avec ceux qui t'entourent, de confiance, dès que j'ouvrirai la bouche, sans savoir ce que je vais dire.

— Jamais !

— Dès demain. Sur la porte de l'enfer où tu viens de pénétrer, il est écrit : Vous qui entrez, laissez ici toute justice, — et même toute votre personnalité. — Maintenant, en route pour la buvette : on y ment un peu moins que sur ces tréteaux, on s'y invective avec plus de bonhomie et de sincérité.

Dans la chambre carrée qui donne sur le jardin en terrasse, devant un long comptoir tout pareil à celui des estaminets, une douzaine de députés absorbaient diverses boissons. D'autres fumaient sur le divan, au-dessous du tableau où les *Conscrits* de Dagnan-Bouveret emboîtent le pas au porte-drapeau. Tous socialistes, ces clients matineux de la buvette : Jacques en fut averti par l'accueil familier qu'ils firent à Bayonne, par quelque chose d'intransigeant dans l'air des visages, la coupe des vêtements, le ton des paroles. Elzéar eut un regard de fierté satisfaite, l'éclair aux yeux du général qui passe en revue de bons soldats. Il prit à part son ami :

— Salue et tremble. Ce sont mes troupes. Tu surprends ici une des raisons de leur force. A cette heure, il n'y a guère que des socialistes dans ce palais d'où ils sortiront les derniers. Les imbéciles te diront que nos gens accourent dès le matin pour déjeuner gratuitement d'un bouillon et d'un sandwich. Sottise ! Les socialistes savent ce qu'ils font. Vos bons bourgeois du centre et de la droite s'attardent à leur repas, à leurs affaires, à leurs plaisirs ; ils viennent ensuite aux séances comme à une corvée, pour quelques instants ; ils ne sont députés qu'à certaines heures. Les socialistes le sont toujours et ne sont que cela. Ils ne *viennent* pas à la Chambre, ils y *vivent*. C'est leur cercle, leur maison, leur foyer. Ils font corps avec le bâtiment, ils se sentent chez eux et à l'aise dans l'auberge où les autres sont de passage. Être de la maison, en être avec joie et continuité, voilà une des forces qui compensent notre infériorité numérique et nous constituent les maîtres de céans. Tu apercevras plus tard les autres causes de cette maîtrise. Détaille-moi ces gaillards, observe leurs mâchoires, leurs mains préhen-

siles, le feu de la résolution dans leurs yeux, la combativité de tous leurs muscles. Quelle physiologie d'attaque! Hein! ils sont beaux, mes loups maigres, et bons à lancer sur le troupeau des moutons gras?

— D'accord, dit Andarran. Mais ne se méfient-ils pas, ces loups, du compagnon qui fréquente dans les bergeries élégantes?

— Ils me subissent et me jalousent. Quelques-uns m'exècrent. Au fond, ils ne me pardonnent pas mes redingotes, mes goûts, mes amis et mes dîners de l'hôtel Sinda. J'en vois la qui ruminent déjà l'exécution du traître, du renégat. Bah! le gros du parti me subira jusqu'au bout, ils sont trop pauvres en hommes. — Deux heures, bientôt: allons voir l'arrivée des moutons gras.

Elzéar et Jacques repassèrent dans le salon des Conférences. A l'une des extrémités de la longue pièce, un Henri IV de marbre, cuirassé, goguenard, se dresse en pied dans un faisceau de drapeaux espagnols; il domine la table où s'amoncellent les journaux.

— Des drapeaux modernes, s'écria Bayonne; — ceux qui mènent à la victoire et qu'il faut conquérir... ou acheter. Vois comme on se les arrache, ces loques déchirées, froissées par des mains fiévreuses; vois comme nos collègues brandissent les hampes de bois où elles pendent. Regarde, ils arrivent: ils vont droit à la boussole, à la table des journaux; officiers et passagers du navire consultent en montant sur le pont la rose des vents, pour reconnaître la route du jour. Les chefs de groupe interrogent les grands organes de la presse; les provinciaux scrutent anxieusement les feuilles de leur région. L'électeur est-il satisfait? Comment pense-t-il? Quelle palinodie exige-t-il encore? Chacun rectifie ses positions, ses votes, d'après les indications capricieuses de la boussole. Est-ce pour calmer leurs consciences qu'on a gravé sur le socle de la statue ces paroles du roi Henri: — « La violente amour que j'apporte à mes sujets m'a fait trouver tout aisé et honorable »? — *Électeurs*, au lieu de *sujets*, lisent nos honorables; et ils trouvent aisées toutes les capitulations.

Il me paraît qu'on s'empresse surtout là, observa Jacques.

Il montrait l'immense table en fer à cheval, couverte d'écritoires et de papiers aux majestueux entêtes, qui remplit jusqu'à la cheminée monumentale tout le reste du salon. Les arrivants s'installaient aux rares places libres, déchargeaient sur le drap vert leurs serviettes bourrées de paperasses.

— Oui. Tu vois ici le réfectoire du grand Ordre mendiant. De

tous les noms qui pourraient définir le Parlement, c'est encore celui qui convient le mieux : l'Ordre mendiant du XIXe siècle. Fouille chacune de ces serviettes, chacun de ces dossiers formés durant les longues stations matinales dans les antichambres ministérielles ; penche toi sur ces forçats de la correspondance : d'un bout de fer à cheval à l'autre, tu retrouveras quatre types de lettres, toujours les mêmes. Lettre de l'électeur ou du petit fonctionnaire, qui sollicite une place, un passe droit, un avancement. Lettre du député au ministre, pour recommander instamment la demande désorganisatrice des services publics. Réponse du ministre, câline et dilatoire : bonne note prise, examen sérieux, promesse de faire droit à la première occasion favorable... Réponse du député à l'électeur : une amplification de la vague promesse ministérielle, un mensonge servile qui va enflammer les espérances, là-bas, au village, et y propager la contagion chez les quémandeurs. Nous tournons ainsi dans le cercle vicieux de la mendicité parlementaire : l'électeur mendie des faveurs chez le député, qui les mendie chez le ministre, lequel mendie les votes du député, qui mendie les suffrages de l'électeur. Comment cette table ne croule t elle pas sous le poids des millions de mensonges qu'elle a portés ?

— Tu en parles à ton aise, risqua Jacques. — Vous ne mendiez pas, vous autres socialistes ; vous exigez, l'escopette au poing, et vous obtenez davantage.

— Bon, fit en riant Bayonne, je vois que tu te formeras vite. Mais j'aperçois Aristide Asserme : il achèvera ton éducation. Tu l'as connu au café d'Harcourt, au temps où il ne faisait que de mauvais vers ? Renoue avec lui, il n'y a pas de meilleur pilote. Moi, je suis trop compromettant, je te laisse ; il ne faut pas qu'on te voie débuter à mes trousses, on soupçonnerait quelque noir complot.

Elzéar ne disait pas toute la vérité. La princesse Vèraguine lui avait donné rendez-vous à l'Exposition des aquarelles. Rejoindre Daria, reprendre avec elle et pousser plus loin la conversation de la veille, ce désir impatient ne lui permettait pas de tenir en place.

Andarran renouvela connaissance avec Asserme. Aristide nommait les députés notoires. Instruit et amusé par les remarques malicieuses du « Canaque », Jacques observait.

La ruche s'emplissait d'un bourdonnement caractéristique, colloques discrets, éclats de voix, fusées de rires ou d'indignations bruyantes dans les groupes où un orateur pérorait. Ces groupes se formaient un peu partout, au salon des Conférences, à la buvette.

dans les trois vestibules. Un meneur en vue y disait les nouvelles, les pronostics de la journée, il rétorquait les arguments d'un contradicteur. Les auditeurs de toute nuance venaient aux écoutes, l'oreille tendue, avec une curiosité inquiète dans les yeux, et, sur leurs figures badaudes ou futées, les perplexités d'une irrésolution qui cherche à s'orienter. Des couples faisaient les cent pas ; un des deux interlocuteurs prenait l'autre sous le bras ou lui jetait familièrement la main sur l'épaule : il insinuait un avis, parlait bas, visiblement en train de convaincre un esprit récalcitrant. On arrêtait au passage, on entourait les vétérans, les anciens ministres, les « amis de Gambetta » ; ces derniers paraissaient investis d'une autorité particulière, nimbés de l'auréole des apôtres qui survivent au dieu et gardent sa doctrine. D'autres constellations se formaient autour des jeunes astres, les députés ministrables de la nouvelle génération : ceux-ci semblaient protester par toutes leurs façons contre l'exubérance et le débraillé des « amis de Gambetta ». Soignés de leur personne, gourmés, autoritaires, boutonnés dans leur gravité précoce, de l'air du fossoyeur qui prend mesure d'un vieillard, ces jeunes gens regardaient blanchir, incultes et démodées, les barbes opportunistes. Dans les coins, à des places accoutumées, par paquets de trois ou quatre, des augures conspiraient. D'autres, vautrés sur les rares banquettes de ces salles démeublées, fumaient, bâillaient ; ils avaient sur le visage le désœuvrement des habitués, dans un café où l'on aurait méchamment enlevé cartes et dominos.

Ce désœuvrement était plus sensible dans la pièce de droite, le salon Pujol. La correction des physionomies et des vêtements y révélait l'opinion dominante. Les membres de la droite erraient de ce côté : on eût dit des voyageurs étrangers, perdus dans le va et vient d'une gare où ils attendent un train qui ne part jamais. A gauche, dans le salon Delacroix, affairés et gesticulants, les radicaux se communiquaient des renseignements, des articles de journaux, des projets de loi. Emissaires et flâneurs de ces deux camps extrêmes venaient confluer dans le grand courant central ; il tournait sur lui-même, avec des remous, des stagnations et des rapides, entre les murs de la salle Casimir-Périer, plus vaste et plus fréquentée que ses deux annexes latérales. Les péripatéticiens déambulaient sous le geste du *Mirabeau* de Dalou, qui dit son fait à M. de Brézé. — Un promenoir de prison, ce fut l'image suggérée à Jacques par le long manège aux murailles nues, où « les mêmes

hommes arpentaient perpétuellement les mêmes dalles, de ce même pas qui ne conduit nulle part. »

Un trait significatif le frappa. Assis ou ambulants, couplés pour un entretien intime ou groupés dans une conversation générale, la plupart de ces hommes écoutaient distraitement celui qui leur parlait; une moitié de leur attention était visiblement aux aguets, tendue vers quelque autre objet. Leurs regards dévisageaient les allants et venants, s'épiaient mutuellement dans la défiance universelle. Chacun paraissait tiraillé par une ou plusieurs préoccupations, recherche d'un renseignement, choix du vote qu'il faudra émettre, attente d'un collègue à consulter, affût du ministre qui va passer. Un membre du cabinet traversait-il les salles, des solliciteurs de toute opinion fondaient aussitôt sur lui, une grappe s'attachait à ses pas : les mendiants mendiaient. Le plus diligent prenait affectueusement sous le bras l'Excellence, il exposait longuement son affaire, tandis que les autres guettaient, étudiaient les papiers qu'ils tiraient de leurs poches, suivaient la piste comme des chacals. Le ministre louvoyait, gagnait une issue, se débarrassait par d'habiles manœuvres d'une partie des assaillants. Quelques-uns le quittaient en se frottant les mains.

— Enfin ! j'ai mon juge de paix... j'ai mon percepteur... Enfin ! j'ai fait sauter mon substitut... soufflaient joyeusement à leurs amis les gagnants de la tombola des fonctionnaires. Et ils couraient au bureau du télégraphe, talonnés par la crainte d'être devancés dans l'envoi de la nouvelle qui attesterait leur influence, satisferait les rancunes de leurs partisans, consternerait leurs adversaires.

— Enfin je tiens les palmes de mon dentiste ! dit Rousseblaigue qui venait fusionner avec son futur voisin de stalle. — Un de mes agents les plus dévoués ! Figurez-vous qu'il était proposé depuis cinq ans pour les palmes académiques, et toujours différé, parce qu'une note du dossier l'accusait d'arracher des dents au couvent des Ursulines... des dents cariées de cléricalisme ! Trois ministres de l'Instruction publique m'ont lanterné, ils se léguaient le dossier, aucun d'eux n'osait passer outre à la note marginale du préfet. Cela ne s'invente pas : j'ai vu le dossier, et la note.

Les solliciteurs éconduits par le ministre s'éloignaient la menace aux lèvres.

— Les misérables ! grogna M. Cornille-Lalouze en serrant la main d'Asserme, — ils se suicident ; ils ne veulent pas me débarrasser de mon sous-préfet qui nous trahit !

Aristide tira Jacques par la manche.

— Fuyons, ce serait trop long. Chacun raconte ici l'histoire de son sous-préfet aux collègues, qui n'écoutent pas et pensent au leur. Tas de maladroits ! On doit apprendre à extirper soi-même ces parasites. — Bonjour, Caqueville !

— Ancien greffier, Normand de pur sang, reprit Asserme derrière l'homme maigre qui venait de passer avec une dignité réfléchie dans la démarche. — Tous les hivers, le ménage Caqueville donne deux ou trois petits bals aux familles des collègues, aux connaissances parisiennes. Le lendemain, chaque invité reçoit une lettre de quête des demoiselles Caqueville : le généreux député fait passer les fonds qu'il recueille à une œuvre de sa circonscription, comme don personnel. Tenez-vous pour averti, si vous êtes prié.

— Fi ! quelle indélicatesse !

— Non ; c'est de la politique. — Ah ! ce bon Paulin Renard, dit « la Terreur des poupons ! » Le plus jovial des commis voyageurs. Il représente un de ces départements voisins de Paris où l'une des grosses industries est le nourrissage des enfants assistés de la Seine. Chaque paysan s'y fait des rentes sur la Ville en élevant nos bâtards. Un électeur vote-t-il mal, envoie-t-il son petit Parisien à l'école des frères ? Renard menace aussitôt le délinquant du retrait de l'enfant, et l'on sait que ses accointances avec la municipalité parisienne lui permettent de réaliser sa menace. Il tient par là tout son arrondissement.

— Mais c'est une infamie ! s'écria Jacques.

— Non ; c'est de la politique, fit Asserme, avec une nuance de considération involontaire pour un collègue aussi avisé. — Voilà le gros Mirevault, qui revient de présider la commission des douanes. Sur celui-là, rien à dire. Le type de ces grands bourgeois, honneur de la République qu'ils ont fondée. Un homme d'œuvres, hautement estimé dans le protestantisme français. Une jolie fortune, clairement gagnée dans la fabrication des tissus. Un décorum parfait dans une belle vie républicaine, toujours à l'avant-garde du parti, et conduite pourtant avec une prudence qui n'abandonne rien au hasard. Mirevault n'a pas dit son dernier mot. D'autres brillent plus et passent vite. Il attend en magasin, terne et solide comme le drap noir qu'il fabrique. C'est une des réserves de notre personnel politique.

Un bruit de crosses de fusil qui retombaient sur le pavé inter-

rompit Aristide. Majestueux, entre deux haies de soldats, le président s'avançait vers la salle des séances. Jacques revit Duputel, son profil sarrasin, sa tête blanche d'oiseau de proie; l'ancien notaire n'était guère changé, depuis le jour lointain où le jeune homme l'avait aperçu, au seuil de l'étude, dans la rue de la Barbacane, à Carcassonne.

— Singulier bonhomme, murmura Asserme; — et subtil mystérieux, il met toute son adresse à glisser sur les hauteurs en dérobant ses voies, sans laisser de traces ni de prises. Un lièvre alpestre. Quand il quitta la présidence du Conseil, une affaire m'amena un jour chez lui, dans le petit hôtel grisâtre qu'il occupe au fond d'un quartier retiré, aux Ternes. La froide nudité de son cabinet de travail me frappa : un bureau impersonnel d'ingénieur départemental, des cartonniers, des dossiers; pas un bibelot d'art, pas une fantaisie. Sur la table où il écrivait, un seul objet : un gros peloton de ficelle dans une soucoupe. Ce peloton de ficelle, c'est tout Duputel. Durant ces sottes histoires du Panama, où personne ne songeait à le mêler, j'eus l'occasion de repasser devant l'hôtel : les soupiraux des caves étaient bouchés de frais, comme si le propriétaire eût voulu rompre toutes les communications avec l'air extérieur, pendant la tourmente.

Jacques entra dans l'hémicycle. Seul de son espèce, il vit les sténographes, les secrétaires et le président en face des banquettes vides. Derrière le fauteuil présidentiel, contre un mur tout machiné d'appareils, de téléphones, de tubes d'appel, le secrétaire général et ses employés se tenaient sur la plate-forme de cet autel à plusieurs étages qui continuait le bureau. Duputel se détachait là-haut sur un bas-relief de style Louis-Philippe. Jacques s'étonna du symbolisme des sujets : la France tendait une couronne de palmes à ce Dieu mal famé, Mercure; un jeune guerrier en bonnet phrygien repoussait les Sciences et les Arts, femmes qui laissaient tomber leurs luths. Le président, debout, marmonnait à voix basse des projets de loi : on eût dit un prêtre qui récitait machinalement les oraisons rituelles dans une église déserte.

Un par un, quelques députés entrèrent, gagnèrent leurs places. Ils causaient ou faisaient leur correspondance. Quand ils furent une cinquantaine, l'un d'eux monta à la tribune. L'orateur, un Méridional chevelu et grasseyant, entama sa harangue :

— Messieurs, les raisins secs sont l'épée de Damoclès suspendue sur la viticulture française..

Andarran s'informa près de son voisin Couilleau. Celui-ci haussa les épaules.

— Laissez dire. C'est la loi sur la réforme des boissons, sur la surtaxe de l'alcool. Elle revient depuis dix ans, quand on n'a pas autre chose à faire. On n'aboutira pas encore cette fois. Vous défendez comme nous les bouilleurs de cru, n'est-ce pas? Eh bien! nous sommes les plus nombreux. Lorsque la loi sera à peu près sur pied, nous la culbuterons à un tournant. Use ta salive, mon bonhomme! Venez, allons fumer une cigarette et savoir ce qu'on raconte dans les couloirs.

La plupart des députés présents s'évadaient de la salle. Jacques se laissa entraîner par les déserteurs. Il se sentait déjà devenir une goutte amorphe, involontaire, dans les remous capricieux de cette masse fluide en mouvement.

VIII

CEUX D'AUTREFOIS.

Sur les degrés qui raccordent le parquet exhaussé de l'amphithéâtre au plain pied des couloirs, il se heurta contre Bayonne. Le socialiste revenait du dehors, le chapeau sur la tête, l'air soucieux. Après quelques instants d'entretien dans le vestibule de l'Exposition, Daria l'avait renvoyé, avec des reproches sur son peu d'assiduité à la Chambre. — Sa tâche était là, lui avait redit énergiquement la belle passionnée de cerveau, et là le champ de bataille où elle voulait être conquise. Ce n'était point par une cour mondaine, mais par des actes pour la cause, qu'il devait prouver son amour. Elle s'inquiétait des mauvais bruits, flottement dans les troupes socialistes, suspicion naissante contre un chef qui oublait d'être actif. Il fallait veiller : chaque jour n'amenait-il pas une occasion? Hardiment saisie, l'une d'elles pouvait hâter le triomphe.

— Allez me mieux aimer en aimant ce que je veux, — lui avait-elle répété en le congédiant, avec cette caresse tranquille d'un regard distant qui l'enchantait et l'exaspérait, qui donnait tout d'avance à la condition que l'on ne demandât rien. Elzéar rentrait, tenaillé par son désir, enfiévré par cette beauté tentatrice qu'il

avait tenue, là, si proche en imagination, presque possédée, toujours fuyante.

— Tu rentres ? dit Jacques. — Il n'y a personne. On n'écoute pas. On ne fait rien.

— Oui, nous ne faisons rien. Nous ne savons plus vouloir, agir, vaincre vite. Moi tout le premier. C'est peut-être que nous ne savons plus aimer vraiment : comme on aime, en s'emparant par force d'amour de l'objet subjugué.

Le jeune homme se parlait à lui-même, répondait à une pensée intime.

— Ah ! si, reprit-il, et son visage s'éclaira d'un sourire : — il y a pourtant celui-là. Celui-là n'a jamais vu, ne verra jamais ce qu'il aime, mais il l'aime bien !

Il montrait un personnage étrange qui venait à lui. Ce haut et puissant vieillard portait fièrement une tête aux traits accentués, surmontée d'un feutre tyrolien très clair, très large, très bossué, couvre-chef crânement campé de côté sur les longues boucles blanches qui battaient le col de l'habit. Également blanche comme neige, une barbe de fleuve, divisée en deux branches, descendait sur le gilet de velours noir à fleurs grenat. Aux goussets pendaient deux chaînes, chargées de breloques et de tiges de corail, tintinnabulantes sur le ventre. Le grand corps était enveloppé dans les pans flottants d'un paletot noisette, avec des revers et des parements de manche en astrakan noir ; un pantalon à la hussarde, de même nuance que le paletot, bouffait sur les bottes. Dans le costume et la mine, dans la démarche victorieuse encore sous l'alourdissement de l'âge, il y avait du capitan, du poète romantique, du marchand d'orviétan. Et Jacques n'eut cependant pas envie de rire, quand cet antédiluvien solennel dit à Bayonne avec emphase :

— Citoyen, je n'ai pas eu l'occasion de te féliciter sur ton dernier discours. Bravo ! J'ai cru réentendre le grand Lasalle. Courage, jeune homme ! Penché depuis soixante ans sur le berceau de la Liberté, je ne la verrai pas triomphante ; mais je m'en irai plein d'espoir, si je laisse l'auguste enfant dans des mains comme les tiennes.

L'homme alla se commander un grog à la buvette. Un petit abbé l'arrêta, lui demanda sa signature pour un projet de loi ouvrière ; le vieillard s'inclina poliment, il engagea une discussion cordiale avec le collègue en soutane.

— Cantador, — murmura Bayonne redevenu gai ; — Cantador, démocrate, — comme il mettait jadis sur ses cartes.

— Eh ! quoi ? fit Andarran. — Cantador, le Cantador de 48, le chef des gardes nationales à Düsseldorf ?

— Lui-même : l'insurgé de Düsseldorf, de Venise, de partout, le compagnon de Garibaldi dans l'expédition des Mille et dans la campagne de France, le colonel de la Commune qui eut les plus flamboyants uniformes. Il raconte volontiers, il a fini par croire lui-même, et c'est peut-être vrai, qu'il a conspiré avec Mazzini, fraternisé avec Pie IX, assassiné avec Orsini, enlevé la princesse Belgiojoso. Ce n'est pas un révolutionnaire, c'est la Révolution faite homme ; universelle et éternelle, car nous ignorons tous son âge, à ce Joseph Balsamo de la Révolution. Nul n'a jamais su de quel pays était Cantador, de quelle Allemagne ou de quelle Italie. Possible même qu'il soit Français, puisque le voilà député. Après la Commune, il est allé se terrer dans une crique de la côte niçoise, il y a vécu quinze ans de sardines et d'olives. Un beau jour, les comités radicaux l'ont exhumé, pour faire une niche au grand homme local qui avait cessé de plaire ; sa truculence a séduit des électeurs méridionaux, fleuristes paisibles, mais épris de vibrations et de couleurs. Cet ancêtre n'entend goutte à nos doctrines : quand on lui parle collectivisme et marxisme, il répond par des tirades d'Hugo ou de Quinet. Ah ! si j'en avais quelques douzaines comme lui ! La foi et l'amour brûlent ce vieux cœur. Seul, il m'est dévoué. Les autres me subissent, je te l'ai dit ; Cantador est le seul qui m'aime, qui se ferait tuer pour moi.

Ragaillardi par cet effluve de vie chaude, Elzéar alla prendre langue dans quelques groupes, conférer avec les journalistes du salon de la Paix. L'âme du lieu se ranima en lui, un autre feu enflamma son esprit, acharné à ses poursuites changeantes, perpétuellement ballotté entre ses deux passions : la possession d'une femme, la domination sur ces hommes.

Andarran poussa une pointe dans le salon Pujol. A peine entré, il se retourna à l'appel de son nom par une voix connue. Bien connue aussi, gravée dans les ineffaçables souvenirs, la figure de l'homme qui avait recueilli le dernier soupir de son père. Quoiqu'il eût passé la soixantaine, le marquis de Kermaheue restait vert et svelte dans ses vêtements de coupe surannée, tels qu'en portaient les élégants du second Empire ; le visage hautain gardait entre les favoris grisonnants ses belles arêtes fermes ; le bleu de

France était encore vif dans l'œil clair, sous un rude buisson de sourcils.

— Bonjour, Jacques! Heureux de vous revoir à Paris, sinon ici, dit posément le vieux gentilhomme en lui tendant avec dignité trois doigts de la main. — Mais qu'avez-vous donc fait? Je vous croyais un honnête homme?

— Plaît-il? balbutia Andarran, ahuri de l'accueil.

— Dame! Vous avez volé. Vous avez volé le siège qui appartenait naturellement à un coquin. Il n'y a céans que deux catégories: les coquins et les gens indélicats, dont nous sommes, puisque nous détenons les places dévolues dans ce temps-ci aux coquins. Et par-dessus le marché, vous voilà rallié, mon pauvre garçon!

— Vous aussi, Monsieur, vous me jetez ce sobriquet immérité! Je vois que vous conservez votre belle intransigeance. Elle sied à votre nom, à toute votre vie; vous savez si je respecte cette noble fidélité. Mais moi, ce n'est pas la même chose; je suis jeune, libre, je n'ai jamais appartenu à ceux que vous servez...

— Je ne sers personne. Je ne sers que les morts.

— Souffrez que je travaille pour les vivants, pour l'avenir de notre cher pays; comme vous faisiez vous-même quand vous vous battiez pour ce pays.

— Oh! je me battais... je me battais... comme je chasse dans ma lande, par routine, bien qu'il n'y ait plus de gibier. Leur régime a tout détruit, jusqu'au gibier!

— Je sais que je gagnerai votre estime, Monsieur, si je me fais une place honorable dans notre République. Après les catastrophes que vous n'avez pas pu conjurer, elle est née spontanément, nécessairement...

— Oui, comme la gangrène naît d'une plaie. Faites, mon jeune ami: je m'amuserai à voir tomber vos illusions.

— N'est-ce pas vous qui m'avez transmis les dernières volontés de mon père: « Servir la France... »?

— Vous allez voir de près ce qu'ils en ont fait, de la France. Nous ne pensions pas de même, votre père et moi; mais nous défendions contre l'étranger un fonds commun de traditions, d'espérances, de vieil honneur. Mieux que l'étranger, ils l'ont détruite, cette France pour laquelle le pauvre Régis s'est fait trouer la poitrine, au plateau d'Auvours... Suffit. Je ne veux pas attrister votre lune de miel parlementaire. La rousse viendra assez vite. Et

vous savez, mon cher enfant, qu'en tout état de cause vous pouvez compter sur votre vieil ami. Va donc pour votre ralliement. J'ai bien failli moi-même me faire républicain, en revenant de Goritz, après la mort du roi. Elle n'a pas pu prendre, la greffe ; ils m'ont trop dégoûté. Après tout, vous pourriez faire pis, vous pourriez être orléaniste ! Ça, c'est encore au-dessous du rallié.

Le marquis Alain de Kermaheuc, de la branche de Kermaheuc de Morlaix, était cousin de l'amiral. Seul du nom, depuis la mort du marin ; dernier représentant de cette rude lignée de gens de mer. Elle est ancienne au pays de Léon. Un des ascendants du marquis, impliqué dans la conspiration du comte de Chalais, eut la tête tranchée sur le même billot que son seigneur. Des Kermaheuc furent tués aux côtés de Simon de Monfort. Le premier qu'on remémore passa en Angleterre à la suite du roi Jean, se rebella avec les barons de la Grande Charte, mourut insoumis. Le père d'Alain, appelé à la chambre haute par Charles X, résigna la pairie en 1830 ; le jeune homme avait grandi en s'entendant menacer de la malédiction paternelle s'il servait jamais un d'Orléans ou un Bonaparte. Il ne sortit de sa lande qu'en 1870, avec son bataillon de mobiles, pour faire tête à l'invasion. Aux élections de février 1871, les Bretons qu'il avait conduits au feu l'envoyèrent à l'Assemblée nationale.

M. de Kermaheuc se signala parmi les plus ardents des chevau-légers ; il s'employa à la restauration du trône, refusa tout compromis sur la question du drapeau ; ulcéré contre ses collègues orléanistes, auxquels il imputait l'échec de la monarchie, il s'opposa jusqu'à la mort du roi à toutes les tentatives de fusion. Le 3 septembre 1883, au couvent des Franciscains de Goritz, ce fut lui qui ensevelit dans le caveau l'étendard fleurdelisé de Vendée. Et toutes ses espérances se flétrirent avec le rameau de lierre, rapporté de Goritz, qui encadrait le portrait du comte de Chambord au chevet de son lit, dans son modeste appartement de la rue de Monsieur. Depuis ce jour, M. de Kermaheuc s'était désintéressé de la politique active. Du bord de la fosse royale où il avait laissé son cœur, il contemplait les événements avec un septicisme hostile, également irrité contre ce qui essayait de naitre et ce qui achevait de mourir.

Il continuait de représenter sa circonscription, comme il faisait garder son clos, uniquement pour qu'un maraudeur n'y vînt pas braconner. Le renouvellement de son mandat n'était d'ailleurs

qu'une simple formalité. Jamais une visite électorale, jamais une réunion; huit jours avant le scrutin, les anciens des paroisses se rendaient au manoir; on buvait quelques pots de cidre, le marquis Alain disait :

— Tout va mal, et demain sera pire qu'aujourd'hui : défendons-nous jusqu'à la fin.

Ses fidèles électeurs approuvaient, ils remettaient dans l'urne le bulletin traditionnel. Aux dernières législatures, sa majorité avait décru; la sape patiente des fonctionnaires entamait le granit breton. Un excès de zèle leur fit reperdre le terrain gagné. Le sous-préfet s'avisa de venir en personne laïciser l'école de Kermaheuc : campé en travers de la porte, le marquis Alain esquissa un geste significatif de sa botte et traita l'administrateur de fieffé imbécile. Au ministre qui montait à la tribune pour saisir la Chambre d'une demande de poursuites, le député répondit de sa place :

— Eh quoi ! Monsieur le ministre, votre sous-préfet vous a rapporté ce propos ? Il doit être à jamais disqualifié pour son manque de discrétion. Je lui ai dit qu'il était un imbécile, c'est vrai ; mais je le lui avais dit confidentiellement.

— Et le geste Monsieur ?

— Le geste aussi était confidentiel.

Le rire désarma la Chambre; l'acte énergique et impuni ramena les transfuges : l'année suivante, M. de Kermaheuc retrouva ses voix accoutumées.

Au Palais-Bourbon il siégeait isolé, tout au haut de la travée d'extrême droite. De relations courtoises, cordiales même avec les hommes de son monde, il ne se mêlait pas à leurs conciliabules politiques et restait muré dans son intransigeance. Jadis, à la tribune de Versailles, il avait fait applaudir une parole facile, originale. Retenue depuis dix ans, cette parole ne s'échappait plus qu'en interruptions cinglantes; elles allaient fouailler le centre et la gauche. On en riait, on les redoutait. On respectait le marquis. Les jeunes de la gauche l'appelaient « le vieux toqué »; mais, quand il daignait se laisser aborder, ces adversaires recouraient à lui de préférence à tout autre pour arbitrer leurs affaires d'honneur. Il ne cachait pas son faible pour les socialistes : « Vivant avec les morts, je ne hais pas les fossoyeurs, » disait-il.

M. de Kermaheuc était pauvre. Il menait une vie simple et méthodique. Assidu aux séances, comme un habitué du cirque qui ne se pardonnerait pas d'être absent le jour où le dompteur sera

dévoré, il ne sortait du Palais-Bourbon que pour se rendre au cercle de *l'Union*. Son couvert était mis, et sa bouteille de vin d'Anjou l'attendait à une petite table, la même depuis quinze ans, dans l'angle de la salle à manger. Au temps du Septennat, il y dînait habituellement avec son neveu d'Agrève, l'aide de camp du Maréchal; depuis la disparition tragique du malheureux officier, il mangeait seul, en parcourant *la Gazette*. Il s'emportait contre « la feuille renégate, tombée dans l'orléanisme », lisait avec plus de complaisance *l'Intransigeant*; puis, adossé à la cheminée du grand salon, il faisait avec amertume, avec de singuliers bonheurs d'expression, la satire des choses et des hommes qu'il avait vus le matin dans « la cage aux écureuils ». C'était sa façon de désigner le Parlement. A neuf heures sonnantes, un valet de pied lui présentait sa canne et son chapeau. Ceux qui savaient où allait le marquis échangeaient des regards amusés.

M. de Kermaheuc parlait quelquefois à ses intimes d'une jeune personne qu'il protégeait et qui mettait un dernier sourire dans sa vieillesse morose : « Une brave enfant, disait-il avec attendrissement, sortie par droiture d'âme d'une de ces écoles où l'on fabrique les institutrices de la République ; le besoin et la vocation artistique l'avaient conduite dans un théâtre, elle y gagnait courageusement sa vie ; mais son honnêteté farouche empêchait qu'on ne rendît justice à un admirable talent. » — Sentiment tout paternel, affirmaient les amis du marquis. Les jeunes gens, renseignés sur le passé galant du chevau-léger, avaient un sourire d'incrédulité. Jamais devant lui : il n'admettait pas la plaisanterie sur ce sujet, et le vieux Breton tirait l'épée comme à vingt ans. On le respectait, d'ailleurs, au cercle autant qu'à la Chambre ; et on l'aimait, ceux qui le connaissaient bien : on le savait bon. Parfois sa table restait inoccupée pendant une semaine et plus : nul n'ignorait la signification de ces absences. Des gens du Léonois, des expatriés de cette misérable colonie bretonne qui peuple les usines de Saint-Ouen et de Saint-Denis, étaient venus conter leurs peines au député; il avait laissé tomber dans leurs mains son indemnité du dernier mois. Reclus après cette saignée dans sa chambre de la rue de Monsieur, il y vivait d'une tranche de jambon que son vieux valet de chambre allait prendre à crédit.

— Monsieur le marquis, je suis votre serviteur!

Ce salut fut lancé par la basse taille de Cantador, qui traversait la salle.

— Bonjour, mon ancien. Toujours penché sur le berceau de la Liberté? répondit ironiquement M. de Kermaheuc, en tendant deux doigts au révolutionnaire.

— Comme vous sur la tombe du Roi. Nous sommes moins éloignés qu'on ne pense. Ce sont deux droits divins.

Le marquis regardait s'éloigner le paletot noisette. Il fit un signe à Jacques.

— Il a raison. Je l'aime, cette vieille bête. Il croit, il espère, il a encore du combustible dans le cœur. Cela me repose de nos jeunes intrigants à sang de poisson. Et il dure, comme durent les forts. Le Père Éternel lui-même, qui veille pourtant sur toutes ses créatures, dira, quand on lui amènera Cantador : Tiens, il n'était pas encore mort, celui-là? — Au fait, il dira la même chose de moi!

— Heureusement, fit Jacques en riant, vous ne paraissez pas près de partir pour cette émigration-là!

— Peuh! mon monde est failli, ma forme est vuidée, comme parlait le vieux Montaigne. Il me semble parfois qu'on m'a transporté en rêve dans une Chine fabuleuse. Quand je pense que ces messieurs s'intitulent conservateurs! Que diable espèrent-ils conserver? Leur argent, tout au plus, et encore! — L'argent des jacobins assagis, usés en moins de cent ans, dont ils épousent les filles et dont les pères ont guillotiné les leurs. Le peuple s'apprête à nous venger; au lieu d'assister impassibles à ce juste retour des choses, nous montons la garde, la garde nationale, devant les coffres-forts de ceux qui nous ont égorgés. Nous ne savons même pas nous souvenir. Ils nous la baillent belle, les naïfs et les farceurs qui nous exhortent gravement à combattre pour la bonne cause! Qu'en reste-t-il, grand Dieu, de la bonne cause? Et quelle idée s'en font ses prétendus défenseurs?

— Il reste la France, comme disait ce prince.

— Quelle France? Une caricature de la vraie. Tenez, ces jours derniers, j'ai dû me rendre pour un conseil de famille chez le dernier parent que je me connaisse, le petit duc de Jossé-Lauvreins. Je n'étais pas allé chez Christian depuis qu'il a épousé son Américaine. J'aimais pourtant ce beau château sur la Loire : j'y ai passé bien des mois de vacances, lorsque j'étais gamin. On m'envoyait alors chez ma tante de Lauvreins ; la vieille duchesse perlait la vue, je devais lui faire chaque jour la lecture de l'*Union*. Ma tante et son journal ne s'intéressaient qu'à deux personnages dans le monde, M. le comte de Chambord, le pape Pie IX. Moi-

même, mon cher; jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, je n'ai lu d'autre gazette que l'*Union*; j'ai appris à connaître l'univers par les jugements de trois hommes: MM. Laurentie, Poujoulat, de Riancey. C'étaient d'honnêtes journalistes, ils écrivaient une langue pure et ne tripotaient pas. — Donc, l'autre matin, dans la chambre Henri II du château de Jossé, je sonne pour qu'on me monte le journal. Savez-vous ce qu'on m'apporte? Le *New-York Herald*. Je demande au maître d'hôtel s'il se moque de moi: Il me répond qu'il n'y a pas d'autre feuille dans la maison.

— Et vous ne parlez pas l'anglais?

— Mon cher Jacques, un diplomate fit un jour cette question à mon vieil ami le général Le Flô; il répliqua: Comment le saurais-je? Nous ne leur avons jamais parlé qu'à coups de canon. — Au déjeuner, mon Américaine de nièce arrive, jolie comme un cœur, il faut lui rendre cette justice, mais fagotée! Une jupe de cycliste, des mocassins jaunes aux mollets, si vous aviez vu! — Vous n'avez donc pas un journal français? lui dis-je. — Aoh! répond-elle, le *Herald* est si confortable: il me donne des nouvelles de mon père, qui monte un wharf sur le Michigan; de mon frère, qui prospecte dans le Bechuanaland; et les résultats des matchs de polo où sont engagées mes deux sœurs, à Cannes et à Pau; et aussi les potins sensationnels de Paris, tout ce qu'il faut, enfin. — Elle me débitait ce baragouin, la duchesse Peg de Jossé-Lauvreins; et je revoyais, en fermant les yeux, ma tante Diane, tricotant les bas de ses pauvres dans sa bergère au petit point: la bergère écussonnée du laurier de sinople et des trois pierres de foudre de Lauvreins, avec la devise de leur maison: *Fulmina si cessant, me tamen urit amor*. Tout cela me faisait l'effet d'un charivari exécuté par des singes sur le clavecin assoupi de la tante Diane. Et ce fut bien un charivari, lorsque la jolie fille du Michigan, sous prétexte de musique, me déchira le tympan avec je ne sais quelle cacophonie allemande. — Mon cher enfant, vous l'apprendrez un jour: quand les vieux airs que nous aimions sont endormis au fond des pianos, il ne nous reste plus qu'à nous faire emboîter comme eux; ce monde nous devient un logement vide.

L'obstiné Breton disait ces choses, un assombrissement de crépuscule sur l'eau de mer fonça le bleu vif de ses yeux. Jacques y vit passer le songe triste et candide de la race, tandis que le marquis ajoutait, se parlant à lui-même:

— Il n'y a qu'une seule âme qui me chante encore la note juste...

— L'âme de Rose Esther, — souffla Félines à l'oreille d'Andarran.

Le vicomte Olivier, qui avait un lien de parenté avec les Sénauvert, s'était emparé du jeune homme et l'emmenait, il continua :

— *Sancta simplicitas !* pauvre grand cœur naïf! Mais aussi un terrible maniaque. Écoutez le tour qu'il vient de me jouer. J'étais empêtré d'un ancien chasseur d'Afrique dans la misère, un certain Trentesaux, qui a servi sous les ordres de mon père. Asserme m'en avait débarrassé une première fois : cet Aristide est incomparable pour dénicher des places! Il avait fait créer dans le temps un phare, sur un rocher des îles Sanguinaires, pour y caser un Corse, son ancien agent électoral dans les Alpes. Le Corse étant mort, Asserme eut l'obligeance de faire interner mon soldat dans sa lanterne. La marine supprime le phare, l'homme me retombe sur les bras. Justement, Sinda me dit qu'il cherche un portier, bel homme et médaillé. Le baron Gédéon tenait à la médaille militaire. Trentesaux a cinq pieds six pouces et la médaille. Je l'amène il est engagé sur l'heure. Avant-hier, je descendais la rue de Vigny avec Kermaheuc, qui allait faire son pèlerinage quotidien rue Fortuny. En approchant de l'hôtel Sinda, mon malheur veut que je raconte l'histoire de Trentesaux au vieil entêté. Je le vois qui se met à bouillir : « Ah! il faut à ce rastaquouère juif un soldat français qui se soit fait authentiquement casser les os ! » — Précisément, le suisse était sur la porte, flambant dans sa livrée neuve ; Sinda sortait à ce moment et lui donnait un ordre. Que pensez-vous qu'ait fait mon Kermaheuc? Il entre sous le porche, coudoie le baron comme s'il ne l'apercevait pas, tire son grand coup de chapeau cérémonieux au portier : — Pardon, mon cher camarade, on me dit que vous étiez près des nôtres à l'armée de la Loire; vous pourrez peut-être me donner un renseignement sur un point où mes souvenirs me font défaut. Vous permettez? — Il serre la main de Trentesaux, entre dans la loge : flatté, le vieux soldat lui avance son fauteuil, ils causent familièrement... Le baron vient à moi, furieux comme un dindon : naturellement, il flanquait son suisse à la porte le soir même, et je le garde pour compte.

— Pourtant, objecta Andarran, M. de Kermaheuc est la politesse en personne. Est-ce qu'il ne connaît pas le baron Sinda?

— Oui et non. L'hiver dernier, dans une vente de charité, Gédéon s'est fait présenter par une dame patronnesse. Il guignait le nom du marquis pour son conseil d'administration de la *Banque d'Herzégovine*, une affaire qui n'embaumait pas, à ce moment-là. Ker-

maheur le laissa causer; et, tout d'un coup, à haute voix, avec cette façon qu'il a de laisser tomber certains mots de l'empyrée: — Si j'entends bien, Monsieur, vous désirez mon nom en échange de vos écus. Grand merci. Moi, je n'ai qu'un petit écu: mais il porte d'azur aux hermines de Bretagne; c'est très salissant. Serviteur. — Là-dessus, une pirouette devant toute la société; et Sinda n'a jamais revu que le dos de notre don Quichotte.

Celui que Félines qualifiait de la sorte rappela les jeunes gens. Un huissier venait de lui remettre un télégramme: sur le front du vieillard monta l'ombre soudaine de la Mort, avec le saisissement qu'elle apporte quand elle surgit ainsi, brusquement aperçue de très loin, révélée par ces messages rapides et mystérieux comme elle.

— Encore un qui part! Un de mes fidèles, un de mes plus vieux compagnons! Durant une longue vie de luttes, son cœur n'a faibli que deux fois, jusqu'aux larmes. Je l'avais vu pleurer à côté de moi sur deux ruines; le soir d'Auvours, lorsqu'il fallut abandonner la position; le soir de Goritz, quand on referma le caveau. — On me réclame en Bretagne, pour les funérailles. Je crois bien que j'irai! — Le marquis regarda sa montre. — A revoir, mon cher Jacques: j'ai tout juste le temps de boucler ma valise avant le départ du train; et il faut encore que je m'arrête ici au téléphone, une diablesse d'invention dont je joue fort mal; je ne sais jamais me faire entendre, c'est trop nouveau pour moi, ces machines-là.

— Je vous y accompagne, dit Andarran; — je veux voir l'installation de ce service.

Un va-et-vient fébrile emplissait d'agitation la salle des cabines téléphoniques. Les demandes de communications se mêlaient, étrangement dissemblables: avec les ministères, la Bourse, les théâtres; avec les rédactions des journaux de combat, où les socialistes lançaient leurs renseignements à haute voix, toutes portes ouvertes; avec les hôtels du faubourg Saint-Germain, où les députés de la droite annonçaient discrètement une visite. Sur le véhicule commun, les appels s'envolaient de conserve:

— Allô! l'Intérieur! — *Le Radical!* — La Nonciature! — *Le comptoir général des Colonies!* — La duchesse de Jossé-Lauvreins! — *La Lanterne!* — Et les pensées discordantes se frôlaient, se croisaient dans le circuit des ondes vibratoires: objurgations des journalistes, secrets des agioteurs, passions haineuses des politiciens, tendres confidences aux belles dames, interrogations anxieuses sur une chère santé. — Elles auraient frémi, les femmes

élégantes à qui s'adressaient quelques-uns de ces messages, si elles eussent pu voir leurs personnes et leurs sentiments profanés dans cette Babel, souillés dans la grossière promiscuité du fil.

— Le numéro 900.80, murmura timidement M. de Kermaheuc au préposé, un employé du personnel de la Chambre, digne et respectueux dans sa livrée à chevrons rouges. Le Breton s'enferma dans une cabine, y resta longtemps, sortit, prit congé de Jacques Félines, le croisa dans la porte :

— Ainsi, vous partez irrévocablement ce soir ?

— A l'instant : pour deux jours seulement.

Et le marquis s'éloigna.

Olivier requit aussitôt le préposé, qui écrivait à son bureau, l'annuaire des téléphones sous la main.

— La communication avec Mlle Rose Esther, rue Fortuny, numéro 900,80, je crois...

L'homme vérifia, se leva :

— Allô, Allô, le 900,80 !

Asserme entrait à ce moment. Pressé, Aristide cria du seuil.

— Mlle Esther ! rue Fortuny !

— Allô, allô, le 900,80 !

Un instant après, Bayonne apparut, s'approcha du préposé qui reprenait ses écritures.

— Voudriez-vous me chercher le numéro téléphonique de Mlle Rose Esther, rue Fortuny ?...

— 900,80 ! dit l'employé sans lever la tête et sans toucher l'annuaire.

A cette réponse instantanée, automatique, donnée avec un sérieux imperturbable par le fonctionnaire à collet rouge, Elzéar éclata de rire en regardant Andarran, qui faisait de même. Au sortir de la cabine, il retrouva son camarade planté là, avec une interrogation dans les yeux :

— Ah ça ! que signifie ? Qu'est-ce donc que cette Esther si demandée ?

— Une étoile qui s'est levée hier au ciel de Paris. Il faudra que tu la connaisses pour redevenir Parisien. Ce soir même je te conduirai à l'étoile, puisqu'elle vient de s'annoncer visible. Et d'abord, je t'emmène dîner. On ne fera plus rien ici, aujourd'hui. Allons dîner nous deux, comme au vieux temps du quartier Latin : un peu mieux qu'alors, si tu le veux bien, dans quelque cabaret du boulevard.

(A suivre.) E.-M. de Vogüé.

LE FORT

L'ennui et la terreur étaient devenus extrêmes. Partout on entendait l'éternel rebondissement métallique des éclats d'obus ; et le chant plaintif des ogives rompues dans l'air, comme un son incertain de harpes éoliennes, glaçait les os. Tout était dans la nuit ; une profonde obscurité coupée seulement par le noir plus opaque des couloirs, des voussures et des entrées des caponnières. On était averti qu'il y avait au-dessus de vous des prises d'air ou des trous en soupirail par le tintement des plaques blindées. Les hautes calottes des voûtes avaient une clef à quadruple chanfrein, — et le long des arêtes, de temps en temps, une ampoule faiblement lumineuse éclairait la commissure croisée de trois pierres — parce que les piles ne marchaient presque plus. Dans les conduits étroits qui circulaient, trouant le massif de béton, autour de la cour carrée, la clameur des grosses règles de fer qui bouchaient les fenêtres en parallèles obliques, serrait les tempes et faisait hâter le pas. Et vers le centre, dans l'escalier sombre, jonché de vitres brisées, on entendait gémir le treuil avec le soupir étouffé de la pompe de manœuvre. Plus haut, par l'étroit escalier de tôle, montaient les ahans de l'équipe, tandis que la tourelle, soulevée sur son pivot, glissait tout autour de la circulaire avec un grincement de chaîne. Par les fentes de l'énorme cylindre, on voyait se profiler côte à côte, éclairées par une lanterne graisseuse, les pièces jumelles sur leurs affûts blancs ; tout à coup le commandement : FEU retentissait dans la gaine ; et, collées au cylindre, contre leurs abris, des taches humaines tournaient avec lui ; le silence régnait, interrompu par des heurts de ferraille sur la coupole ; puis l'avertissement : APPUYEZ sortait de l'ombre, — et la tourelle sonnait sous une double explosion.

On éprouvait le passage des hommes par un souffle et un frôlement ; parfois un peloton descendait d'un pas rythmé le long des corridors, vers les puits à projectiles ; d'autres enlevaient les ma-

driers, les lambourdes et les demi-gîtes de rechange, pour les porter aux plates-formes, équipaient les cabestans de carrier, cherchaient les armements des chèvres, détachaient les prélarts goudronnés étendus sur les carcasses des pièces de 155 long qui dormaient dans le couloir. Et les hommes, tant ils avaient marché courbés par l'obscurité, les mains usées sur les pierres des murs, les doigts meurtris aux manœuvres de force, semblaient de vieux chevaux fourbus qui s'avancent pesamment avec un regard résigné dans leurs yeux éteints.

La vie n'était que dans les galeries, à la tourelle, et aux batteries détachées : elle ne refluait pas au centre, ouvert sous le ciel bleu; et depuis longtemps les abords du logement du gouverneur étaient déserts. Chacun, depuis l'investissement, avait eu sa besogne fixée comme dans un cuirassé : les officiers d'approvisionnement, siégeant dans les magasins, ouvraient continuellement et examinaient les barriques de porc, les caisses de fer-blanc pleines de farine, crevaient les boîtes de conserves, dédoublaient l'alcool, débondaient les tonneaux et goûtaient au tire-vin. Mais les casemates aux vivres étaient vides maintenant, avec les subsistances de charbon; le poussier était noyé dans les dernières flaques d'eau rougie, et des morceaux de biscuit moisi pourrissaient près des gonds disloqués.

Le commandant haussa les épaules, quand deux soldats, frappant à la porte, vinrent lui annoncer que les fils du télégraphe étaient rompus, que les récepteurs du téléphone ne fonctionnaient plus, que l'appareil de télégraphie optique avait volé en morceaux. L'espoir était loin, sans doute : mais il n'y paraissait pas sous ses lunettes bleu-pâle, et ses courtes moustaches blanches n'avaient pas un tremblement. Le fort était isolé; la division qui opérait dans la campagne, déjà menacée; un appel désespéré seul eût pu être écouté, — voici que tous les moyens lui manquaient. Les peintures de sa cellule, œuvre artistique d'un sapeur protégé en temps de paix, s'effritaient sous l'humidité; il songeait, en regardant les écailles du plâtre, aux derniers jours, et il les voulait fermes.

Quand il releva la tête, les deux soldats tournaient leurs képis dans leurs mains. Deux bretons, de Rosporden tous deux, Gaonac'h et Palaric. L'un, Gaonac'h, la face en lame de couteau, anguleuse et plissée, les os trop longs et les articulations noueuses; l'autre, une figure imberbe, les cils presque blancs, des yeux clairs, un sourire de petite fille, et ce fut lui qui dit, en hésitant : « Mon commandant, Gaonac'h et moi nous venons vous demander si vous

avez une dépêche, nous irons bien la porter — nous connaissons la route : n'est-ce pas, Gaonac'h? »

Le commandant du génie réfléchit un instant. C'était irrégulier, à coup sûr; il manquait d'hommes, évidemment. Mais peut-être que le salut était là : on pouvait sacrifier deux hommes pour en sauver cent cinquante. Alors, assis devant sa table, il écrivit en plissant le front. Lorsqu'il eut fini, il cacheta, mit son timbre et parapha, fit venir les cuisiniers, ordonna deux rations entières, un quart d'eau-de vie, se leva et vint serrer la main aux deux soldats. « Allez, dit-il, vos camarades vous remercient. »

Gaonac'h et Palaric passèrent à travers les couloirs obscurs, près des affûts de rechange, entre les tas de bombes vides parce qu'on n'avait plus ni poudre libre ni fusées de bois — trébuchant sur des gabions défoncés, renversés aux épaulements. La nuit était tombée, ce qu'on savait uniquement par le silence de l'ennemi; et les hommes relevés de leurs postes, entrant un par un dans les casemates, autour d'un seul vieux bout de chandelle, grelottaient de froid malgré les couvertes. L'ombre fantastique jetée sur les murs blancs par les lits de guerre, auxquels pendaient les râteliers d'armes, semblait la grille d'un four gigantesque.

Les deux hommes sortirent de la chambre, armés d'un revolver; descendant par l'artère centrale, ils firent pousser la porte de fer, et, le pont-levis lentement baissé, avec de l'huile sur les chaînes, ils sortirent dans le froid de la nuit, sous les étoiles glacées. A cinq cents mètres de hauteur, le vent ululait dans les fils brisés du télégraphe : un mélancolique son qui semblait planer sur le plateau désert. Les brousses frémissaient sur les pentes; plus loin les carrières abandonnées bordaient la route de mamelons noirs. Gaonac'h et Palaric s'y jetèrent et résolument gagnèrent l'extrémité ouest pour passer dans le bois. Il devait y avoir un corps d'occupation français au pont jeté dans la vallée qui coupait le plateau des derniers contreforts de la montagne; point stratégique tout indiqué, qu'on n'avait pu négliger.

Par les taillis de noisetiers et de coudriers, on entendait murmurer la rivière dans le creux; le bas chemin, avec ses deux ornières profondes, était tapissé de brume. Et les deux Bretons, marchant sur un lit de feuilles mortes, se hâtaient, parce qu'ils sentaient venir la fin de la nuit.

Palarac dit à Gaonac'h à mi-voix :

— Tu connais ma mère, Gaonac'h, qu'elle est meunière en Ros

porden? Je ne l'ai pas revue depuis que je suis parti au service, ni les petits. Tu es grand, toi, tu es fort...

Et Gaonac'h répondit en lui posant la main sur l'épaule :

— On est bientôt arrivé. Quand tu ne pourras plus marcher, si on nous court après, je te porterai bien un peu de chemin.

— Non, mais, reprit Palaric, ce n'est pas de mourir que j'ai peur; seulement la cahute, en Rosporden, elle serait seule; et puis, le vent, il est triste, tu sais, sur la lande : pour la mère, comment qu'elle ferait? Et c'est loin, ici donc; mais on n'y peut rien. Je voudrais seulement que tu restes avec moi, parce que, toi aussi, tu es de Rosporden. Deux pays, ça va loin, et puis nous nous aimons bien.

— Halte — dit Gaonac'h — nous voilà sur la pointe.

Quelques pas de plus, et la lisière du bois se crevait sur la gorge profonde. Les deux hommes avancèrent la tête : sur la route vaguement éclairée, au bord de la rivière, on voyait confusément défiler des masses, se dirigeant vers les pentes du plateau, — et, tout près, on entendait souffler des chevaux qui gravissaient la côte.

— Retournons à la course, dit Gaonac'h : c'est l'assaut. Toi, à la batterie Est, — moi, à la batterie Ouest — un de nous arrivera.

Alors Palaric reprit le sentier creux, courant malgré la fatigue. Il allait si vite que ses pensées semblaient lui sauter dans la tête. Le dessus du bois commençait à devenir livide; les cimes des arbres, à droite, avaient des aigrettes roses, et un vent plus froid balançait les feuilles. Le haut du ciel était de nuance pâle; une belle journée se préparait.

Au moment d'entrer dans les carrières, Palaric saisit, le long du taillis, un cliquetis faible et des piétinements étouffés. Il se jeta dans la broussaille. Étendu sur le côté, il écarquillait les yeux — sans mouvement, malgré les toiles d'araignée humides qui lui claquaient sur la figure. Des hommes passaient, encore obscurs dans la brume du matin, enveloppés de manteaux, montant en ligne déployée, comme un zigzag mouvant sur l'herbe. Le gros attaquait de l'autre côté, sans doute : ceux-là devaient être de la réserve. Ils restèrent sur la lisière; un pli de terrain les dissimulait, et, appuyés sur leurs fusils, ils haletaient, débandés. Palaric ne pouvait fuir devant eux, pour gagner le fort : s'ils avançaient, pensait-il, tournant les pentes, il arriverait plus vite; pourvu que Gaonac'h prévienne à temps.

Brusquement sur un ordre invisible, les soldats se formèrent par

le flanc et descendirent le long de la côte. Palaric se retourna pour s'élancer, quand une douleur aiguë lui traversa le ventre et il s'abattit sur le dos, les poings crispés, les bras demi-tendus. Un mercanti qui suivait, voyant luire le bouchon d'un bidon, avait piqué une baïonnette abandonnée dans le taillis. Il vida les poches de Palaric et repartit en trottinant. Le soleil, dépassant les pentes, montra des pelotons isolés qui marchaient en avant.

Mais des coups sourds retentirent, venant du fort, et des obus crevèrent sur le plateau. On entendit ronfler les grosses pièces de bronze. Les Hotchkiss et les Nordenfeld battirent les fossés d'un roulement ininterrompu. Les yeux mourants du petit soldat voyaient encore les lignes géométriques du fort, noires sur le ciel, avec la coupole cuirassée tournante d'où jaillissaient deux jets de fumée. Alors une douceur s'étendit en lui, tandis qu'il pensait à Gaonac'h, et son cœur se réjouit pour Rosporden.

MARCEL SCHWOB.

DES ALPES AU NIGER [1]

(Suite.)

XIV

24 décembre.

Pendant que les auxiliaires laissés à l'arrière-garde incendient le village de Yélimané, la colonne se dirige vers Bondiougoula, tout petit village, ravagé par les Maures l'année précédente, en dépit d'un tata de deux mètres de haut, qu'ils ont prestement escaladé en l'absence des hommes qui travaillaient aux champs.

Les chefs du Guidioumé viennent faire leur soumission. Tous protestent de leur amitié et déclarent que les contingents qu'Ahmadou a exigés d'eux, et qui ont assisté à l'action de la veille, se sont arrangés quand même pour ne pas prendre part à la lutte et n'ont pas tiré contre nous. Ils sont chargés, disent-ils, par les cavaliers diawarras, qui ont traversé leur pays en fuyant, après le combat, de dire au colonel qu'on ne les rencontrera plus parmi ses ennemis et qu'ils lui sont tous dévoués ; mais allez vous fier à ces noirs!...

25 décembre. — Etape de Diongaga à Kremis.

Route abominable, « tantôt sablonneuse, tantôt encombrée de cailloux et de roches, fréquemment coupée de marigots au lit desséché ». Les mulets sont harassés et les hommes aussi. Il faut pourtant marcher en colonne serrée; car l'ennemi peut vous surprendre d'un instant à l'autre, et les gens du pays assurent qu'il doit attaquer la colonne entre Kersignané et Korriga.

Aussi le colonel ne permet-il pas à sa troupe de s'allonger et de se disséminer. Les haltes sont fréquentes, parfois sous un soleil de feu. Les hommes grelottent la fièvre et, dans le silence de la nuit, on entend s'échapper de la tente des cris désolés ou des rires stridents qui font mal.

C'est la soudanite qui fait des siennes...

Campement à Kéramé le 26 décembre, à Kersignané le 27 et le

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 7 octobre.

28, au matin, la colonne gagne une mare que le capitaine Gouget a reconnue, dès la veille. On en repart, après la grande halte, à une heure de l'après-midi, pour aller camper à la tombée de la nuit à mi-chemin de Kéramé à Korriga; et, le 29, on prend position en avant de ce gros village, derrière lequel Ahmadou a concentré toutes ses troupes pour tenter un suprême effort.

Un Toucouleur de Segou, porteur d'un fanion blanc, vient au campement et demande à parler au colonel. C'est un transfuge. Par lui l'on apprend la composition, l'importance des forces ennemies, les positions qu'elles occupent, les plans délibérés par les grands chefs. Les *Kéléboulous* (1) de Ségou, du Guénar, du Toro, du Bondou, les Peulhs, les Ouolofs et les guerriers du Fouta sénégalais sont réunis sous les ordres de Ciré Eliman, d'Abdoulaye Devlia, de Seikolo, de Mahmadou Bokar Lambalidi, d'Ali-Bouri, de Samba Gouma brûlant de venger la mort de son fils tué à Kalé d'un éclat d'obus, d'Ardo Amar, de Yora Babel, d'Ardo Serigue: out le grand état-major toucouleur...

Fortement retranchés à quelque distance de Korriga, près d'une mare nécessaire au ravitaillement, ils attendent la colonne et espèrent bien la massacrer tout entière. Leurs cavaliers se montrent déjà, et les spahis leur font la chasse. Bref on est au contact de l'ennemi.

Anthelme en tressaille d'aise:

« Nous venons d'arriver juste au moment où toute l'armée d'Ahmadou se repliait en bon ordre. Les spahis ont ramassé quelques traînards qui ont donné des renseignements: ils sont dix tribus de douze à quinze cents hommes chacune, plus l'armée régulière, garde d'Ahmadou; ce sont les Sofas, les plus féroces et les plus tenaces des musulmans. Il paraît que tout ce monde-là nous attend, à quelques kilomètres d'ici, derrière une crête; aussi le colonel fait tirer le canon tout le temps dans la direction. Les noirs n'en ont pas la moindre peur; ils disent qu'il n'y a rien à craindre des gros fusils. Le fait est que je n'ai pas encore vu un homme atteint d'un éclat.

« Enfin nous approchons du but; Nioro n'est plus bien loin. Résisteront-ils dedans? On le croit, car, une fois Nioro pris, il ne reste plus rien à Ahmadou. »

(1) Contingents.

XV

30 décembre.

A l'aube, marche en avant : les spahis en tête, la colonne au centre, les indigènes en queue. Une première crête, puis un plateau découvert. Rien. Pas un coup de fusil. On descend au fond d'un vallon boisé, puis on remonte par une pente douce vers une seconde éminence...

A mi-hauteur, la fusillade se met à crépiter, de plus en plus nourrie. « Il n'y a pas d'erreur, » s'écrie un vieux birbe : le porteur du fanion blanc a dit vrai. L'ennemi est là ; les vedettes juchées dans les arbres ont signalé l'ascension de la colonne et son plan se dessine avec une netteté parfaite : tourner, envelopper et écraser.

Mais le colonel a pris d'habiles dispositions de combat. Utilisant les faibles effectifs qu'il a sous la main, il place le capitaine Hugueny dans une position perpendiculaire à la route ; à sa gauche, le capitaine de Sarrasin et deux sections de la compagnie Baudot ; à sa droite, les deux autres sections renforcées par Morin et Sansaric ; sur la face arrière du convoi, la troisième compagnie sous les ordres du lieutenant Lucciardi et les spahis auxiliaires ; à droite et à gauche de la tête des convois, les spahis réguliers.

La batterie de 80 se déploie à la droite du capitaine Hugueny ; la batterie de 4, à sa gauche ; les sections de 95 et de 65 sur la face droite du convoi, à la gauche du lieutenant Lucciardi.

Les indigènes sont placés en serre-file à l'arrière.

Ainsi disposées, les unités de combat pouvant se prêter un mutuel appui et se porter, au cours de l'action, sur les points les plus menacés, Archinard se moque d'Ali Bouri et compagnie,

Ce diable d'Ali-Bouri n'en essaie pas moins, à la tête de sa cavalerie, de tourner la colonne à grande distance, en chargeant les indigènes de l'arrière.

« N'ayez pas peur, crie-t-il à ses hommes, ce sont des ânes ! »

De fait, ce n'étaient que des lièvres, et des lièvres terrés au gîte : pris entre deux feux, n'osant fuir, la retraite étant coupée par les troupes du colonel, ce ramassis de guerriers en chambre, Toucouleurs du Bondou, gens du Khasso, irréguliers du Logo et du Kaméra, Bambaras de Guémou ou Maures d'Ahmet-Fall, se recroquevillen sur eux-mêmes, tirent en l'air et se laissent sabrer.

Les chefs se cachent dans les rangs des hommes ou se couchent dans les fossés. Seul Demba-Yamadou, le nouveau roi du Diombokho, fait bonne contenance : il agite son sabre, mais son panache n'est guère suivi. Quant à Ousmann Gassi, l'almany du Boundou, « il s'est commodément blotti dans une voiture Lefebvre ».

Heureusement, le capitaine Gouget, à la tête de ses spahis, vient tirer d'affaires ces musulmans apeurés. Il sabre tout sur son passage, tue de sa main Seikolo, un sofa important dont il envoie sur l'heure au colonel le vêtement de guerre tout couvert de grisgris qui n'ont pas produit leur effet. L'ennemi est en pleine déroute et s'enfuit à toute bride, pour aller se reformer derrière son infanterie postée au sommet de la cité.

« N'ayez pas peur ! vos pères ont toujours été braves. »

Ainsi chantent les griots, en s'accompagnant sur le tabala de guerre, alors que, sur l'ordre du colonel Hugueny, Morin et Baudot s'élancent à l'assaut.

En dépit des griots, l'ennemi est chassé du plateau, après une lutte acharnée ; mais il se retranche au fond de la vallée, dans le petit village de Mayel, au devant d'une mare dont il veut défendre l'accès.

Le combat recommence, acharné, sans merci, à travers la brousse. Pas plus du côté des noirs que chez les blancs, les chefs ne s'épargnent. Tous payent bravement de leur personne. Après Seikolo, Ciré, Eliman, Ardo Serigue sont tués. Abdoulaye Deylia a le bras traversé. Bafi a le pied brisé par une balle. Ses soldats le relèvent et l'emportent, mais laissent son tabala entre les mains du lieutenant Mangin, qui le serre de près.

Quant à Anthelme, condamné à rester à son poste, il enrage de n'avoir pu s'exposer au premier rang, avec les camarades :

« 31 décembre.

« Hier, grande bataille ; Seigneur, que de cartouches brûlées !

« Je n'ai pas eu de chance, ma compagnie était d'arrière-garde et n'a agi que de loin, en réserve. Voici : en partant de Korriga, nous marchons dans un terrain broussailleux, épineux, dans lequel, naturellement, l'ennemi devait être ; il se trouvait au sommet d'une crête où on a commencé à canonner au hasard. Au bout d'une heure de cet exercice intéressant, les compagnies d'assaut, Morin 8e, Baudot s'avancent en échelons faisant des feux de salve. Arrivés à quelques pas du sommet, ils aperçoivent, avec un certain déplaisir,

ces messieurs installés derrière des tranchées, presque du modèle réglementaire pour tireurs assis.

« Morin part en tête et les enlève brillamment après une résistance acharnée. Les autres compagnies marchaient également, et, au bout de quelques heures tout était refoulé et fuyait en désordre devant nous ; nos feux de salve ont fait en ce moment le meilleur effet.

« Cristi ! si ces gaillards-là étaient armés comme nous, nous serions dans de beaux draps ! Enfin tout est fini, je pense que l'assaut de Nioro me sera plus favorable et me permettra d'attraper quelque chose. »

XVI

En marche sur Nioro.

A peine reposée des fatigues de cette rude journée, la petite armée victorieuse s'est remise en route. Il n'est que deux heures de l'après-midi. Chaleur torride. Terrain sablonneux, Les roues enfoncent. Les côtes succèdent aux côtes. Les mulets harassés refusent le service. Le vétérinaire Raffin déclare que les pauvres bêtes ne pourront parvenir jusqu'à Katia.

Il faut marcher pourtant, coûte que coûte, poursuivre l'ennemi l'épée dans les reins et l'empêcher de se rallier.

Archinard prend avec lui une colonne volante composée des spahis, de trois compagnies, de deux pièces de 4 et de 80 ; il laisse en arrière les autres troupes et les convois sous les ordres du commandant Ruault, et en avant !

La nuit est tombée. Voici Katia. Une vaste mare, grande comme un petit lac. Sur les bords, de gros villages espacés. A l'intérieur, un vacarme assourdissant. Le tabala retentit à coups redoublés comme le tocsin. Évidemment les fuyards s'y rallient. Ahmadou ne doit pas être loin.

Il est là, en effet, à quelques kilomètres, campé sous un baobab d'où il a envoyé son peuple au combat en l'accompagnant... de ses bénédictions. Lui, que sa grandeur retient au rivage de la mare, est resté à l'ombre avec quatre de ses femmes, dont deux viennent d'être fustigées pour avoir paru douter de la défaite de ces chiens de chrétiens.

Le canon du colonel Archinard se charge de venger les pau-

vresses : sur l'heure, Katia est en feu. Les Toucouleurs déménagent et s'enfuient par la route de Nioro, abandonnant pêle-mêle les tonneaux de poudre, les munitions, les selles et les armes.

Ahmadou se sauve, s'arrête un instant à Nioro, en repart la nuit même, avec ses femmes, se dirigeant au nord du côté du désert.

Au 31 décembre, les troupes du commandant Ruault ont rejoint la colonne légère. Encore une étape, et, au jour dit, l'on entrera dans Nioro.

XVII

Et l'on y entre sans coup férir.

C'est le 1er janvier 1891.

A onze heures quarante, l'avant-garde arrive aux premières cases. Non sans peine elle a pu contenir le flot des indigènes, flairant la curée et toujours prêts au pillage. Les spahis ont rapidement fouillé la ville abandonnée.

Pas un souffle, pas une âme ; et c'est à la façon de touristes anglais visitant une nécropole que l'état-major y fait son entrée. Les Français de France retrouvent bien vite leur bonne humeur, et les Parisiens égarés dans la colonne se livrent à des comparaisons réjouissantes entre la ville noire et la ville-lumière.

Une drôle de ville, tout de même, que ce Nioro !

Pas de mur d'enceinte. Une ceinture de jardins potagers, où s'épanouissent « les oignons, les tomates, le piment, et même, proh pudor ! le tabac, en dépit des prescriptions d'El hadj-Omar ». Les maisons, serrées les unes contre les autres comme des anchois dans un baril, sont précédées de terrasses en terre, au-devant desquelles s'étendent de petites cours entourées de murs.

Au centre est la forteresse. Le premier soin du colonel est de faire hisser, au sommet de la tour d'entrée, le drapeau tricolore. Puis le canon salue les couleurs nationales et, devant la troupe assemblée, Archinard remercie officiers et soldats au nom de la France et se félicite avec eux de faire flotter les trois couleurs sur un nouveau poste qui restera français :

« Si nos couleurs doivent avoir encore, parmi les noirs, des scènes de barbarie et d'esclavage, il faut penser à l'avenir pour

nous en consoler : il est impossible qu'elles flottent bien longtemps sans assurer le triomphe de nos idées de civilisation (1). »

Et les plus sceptiques se sentent remués et ont la larme à l'œil à cette évocation de la patrie sur la place, plantée de dioubalets, où noirs et blancs présentent ensemble les armes au drapeau...

La mosquée s'élève de l'autre côté de cette place, juste en face de la porte de la « maison d'El-hadj », vaste quadrilatère, solidement construit. Au centre s'élève un mamelon.

De cet observatoire, on aperçoit la ville à ses pieds, puis les dattiers de la banlieue, les collines prochaines ; au delà, à perte de vue, des champs de mil et de maïs et un océan de sable, sans arbres, à peine tacheté de quelques bouquets de broussailles chétives.

Le diomfoutou, où Ahmadou a son palais et son harem, est emboîté, comme un cercle concentrique, dans la maison d'El hadj-Omar.

Anthelme, admis à le visiter avec les camarades, y découvre pêle-mêle, non sans surprise, des bijoux, un lit de fer, un canapé et des fauteuils Louis XV, où des bergères Wateau étalent leurs grâces mignardes, avec un air aussi étonné que dut l'avoir le doge de Gênes au palais de Versailles.

Les visiteurs y avaient pénétré, non sans s'être préalablement égarés dans ce labyrinthe. De la place de la mosquée, on pénètre tout d'abord dans une tour. Puis voici un *bolo* (2) obscur, « dont les piliers massifs supportent une terrasse disposée pour recevoir des tireurs » ; puis encore une enfilade de cours et de parloirs, de portes et de corridors.

Derrière la case d'Ahmadou, se trouve celle du grand El-hadj-Omar, son père : isolée au milieu d'une vaste cour, elle se présente sous l'aspect d'un kiosque de forme circulaire, aux parois en terre, au toit conique en paille, avec un intervalle à jour entre les parois et le toit.

Là, une fois par semaine, le pacifique Ahmadou recevait à sa table les vétérans de son père et courait se réfugier quand grondait l'orage ; car il a peur du tonnerre autant que de la poudre, et les vieux sabres féconds en souvenirs, qui tapissent les murailles, devaient se trouver dépaysés entre ses mains. Il s'entend mieux à

(1) Cf. Rapport du lieutenant-colonel Archinard. — *Journal officiel* du 12 octobre 1891.

(2) Corps de garde.

porter solennellement la canne du *lambdioulbé* (1) ou à foutter ses femmes, quand elles sont accusées par leurs compagnes d'avoir cherché à regarder par-dessus les murs de leur prison.

En face de la case d'Ahmadou est le harem : tout au bout, la demeure de Diaminatou, la sultane favorite.

A côté, les ruines de la poudrière où Montaga, le frère d'Ahmadou, se fit sauter plutôt que de s'en remettre à sa clémence, suivant en cela l'exemple de deux autres de leurs frères, Daye et Daha. Ceux-ci, sommés de se rendre, s'étaient, avec quelques fidèles, fait tuer par un des leurs, qui se tua le dernier. Tous avaient préféré la mort volontaire aux supplices qui leur étaient réservés par le chef de cette jolie famille.

XVIII

Le réceptacle de tant de monstruosités et de crimes avait besoin d'être purifié. Sur la grande tour, le drapeau français flotte, et le lit du sultan aussi lâche que cruel sert de couche au brave capitaine Lejeune, que ses hommes y apportent mourant : atteint de fièvre hématurique, il s'y endort, quelques jours après, de son dernier sommeil...

Un de moins ! Une victime de plus ! Ils sont nombreux, ceux qui partent ; mais les autres songent à vivre et ne pensent pas que la mort les guette eux aussi, que demain viendra leur tour.

Or, il y a, dans les greniers voisins, d'énormes approvisionnements, de quoi nourrir une armée. Mil, maïs, arachides, fourrages foisonnent sous les regards allumés de convoitise des auxiliaires noirs. Devant ces trésors de réserves, ils ouvrent tout grand leur râtelier d'ivoire sur fond d'ébène, avec une mimique expressive.

Ici, les chevaux hennissent joyeusement. Là, les hommes rassasiés, largement nourris et abreuvés pour leurs étrennes, chantent sur le mode plaintif et saccadé des harmonies sahariennes.

Seul, le lieutenant « n'est pas content » : il envoie au diable les Toucouleurs qui n'ont pas voulu prendre le contact. Mais, bien vite, son talent d'observateur se remettant en campagne, il trace de la ville noire ce pittoresque croquis :

(1) La canne que le commandeur des croyants prend pour aller à la mosquée.

« 2 janvier 1891.

« Nous arrivons hier, pas un chat!... Nioro abandonné, le tata ouvert, rien à faire. Ahmadou est parti, on ne sait pour où. Plus qu'à nous installer et à nous reposer.

« J'en suis tellement furieux que j'en oublie de te souhaiter une bonne année.

« Je voudrais que tu visses cette forteresse noire, c'est curieux. Figure-toi une ville d'environ dix mille habitants, composée de la façon suivante — prenons, pour exemple, une maison de famille —: 1° une case d'entrée à deux ouvertures, l'une à l'extérieur, l'autre à l'intérieur; 2° une cour dans laquelle se trouvent réunies quatre ou cinq cases carrées, communiquant l'une par l'autre, le tout entouré d'un mur de trois mètres de haut percé de créneaux. Cinq ou six agglomérations de ce genre sont ensuite reliées par quelques cases et entourées d'un nouveau mur; tu vois à quel dédale inextricable on arrive. Toutes ces cases sont des cases *bambaras* en terre, en pisé, recouvertes de poutres et de pisé si bien que l'artillerie aurait fait piètre figure là dedans.

« Mais tout ceci n'est rien : au milieu de la ville se trouve une place immense, bien plantée d'arbres. Sur cette place, le *tata*; c'est la vraie forteresse. Imagine-toi un rectangle de cent cinquante mètres sur deux cents, entouré d'un mur en pierres carrées de huit mètres de haut et de trois mètres d'épaisseur avec des tours aux angles et au centre. L'intérieur a encore un réduit, le *diomfoutou*, ou logement d'Ahmadou, et là dedans, toujours des cases, des murs, des enchevêtrements bizarres autant qu'inexplicables.

« La porte d'entrée dans la tour du centre est très fortement organisée; je t'assure que, même pour nous, je me demande combien de temps et d'hommes nous aurions employé à prendre cette tanière. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le féroce Ahmadou ait pu résister à tous les efforts du Soudan depuis si longtemps.

« Pour ses appartements, misère et décrépitude; mêmes cases que ses sujets, un peu plus hautes, un peu plus vastes, peintes en bleu ciel ou en brun sombre, et c'est tout. On a retrouvé pas mal d'objets abandonnés, quelques fusils Gras, une boite à musique, de l'eau de Cologne, un assortiment de parapluies tricolores et quelques miroirs. La poudrière contient environ cinq cents tonnes de poudre, des caisses de pierres à fusil, des capsules en quantité. Dans la ville, un approvisionnement énorme de riz, mil, maïs

etc., cinq cents bœufs ou vaches, des centaines de chameaux, que sais-je? mais de Toucouleurs, point! »

Comme les voilà bien nos soldats d'Afrique!

Nobles et plantureuses natures, friandes du danger, dégageant de leur être « on ne sait quel fluide attirant d'exotisme, d'aventure et de hardiesse », ne se trouvant bien que là où il y a des coups à donner ou à recevoir.

Qu'importe que l'ennemi recule, que le drapeau soit planté toujours plus avant, que la colonne arrive au terme de son expédition! Il semble qu'il y ait maldonne si l'honneur de vaincre n'a pas été acheté par celui de verser son sang pour la patrie et si l'on n'a pas eu la chance de se distinguer, dans un corps à corps épique, par quelque prouesse extraordinaire, de celles que les vieux birbes ne considèrent pas comme un jeu d'enfant...

XIX

Anthelme devait bientôt rencontrer l'occasion tant désirée.

Après une halte de deux jours à Nioro, la colonne se remet en route, laissant une compagnie, la batterie de 4, la section de 65, une partie des convois et les hommes malades dans la capitale d'Ahmadou. Le colonel emmène avec lui les spahis, la batterie de 80, la section de 95, le détachement d'infanterie de marine, les 3e et 7e compagnies de tirailleurs et les compagnies Sansaric, Morin et Baudot.

Le lieutenant exulte, puisque la 3e est désignée pour marcher. Et pourtant il ressent depuis quelques jours les symptômes de cette terrible soudanite, qui fait tant de victimes.

Oh! cette fièvre maudite, qui plonge les plus énergiques dans une langueur, un engourdissement, un sommeil de mort... Il semble que, par instants, tout disparaisse; les êtres et les choses prennent des aspects de ronde infernale, puis s'estompent et s'évanouissent en un crépuscule noyé d'ombre. On perd pied; on se croirait sur le bord d'un gouffre noir, sans fond, prêt à tomber dans le vide et anéanti, brisé, on n'a pas la force de résister à la poussée fatale. La soif est ardente. Les fiévreux de la colonne n'ont pour l'étancher que la mare fétide, vers laquelle ils se précipitent en titubant, buvant à même et reprenant leur marche incohérente, jusqu'à ce que l'accès soit passé.

Ainsi d'Anthelme; mais on marchait à l'ennemi. Il se raidissait contre le mal, tremblait comme la feuille du baobab au souffle du grand vent du désert, et pourtant, attaché au pommeau de sa selle, ruisselant de sueur, puis glacé, il s'en allait, les jambes ballantes, les pieds enfoncés dans les étriers africains...

La colonne se dirige vers Kolomina, au sud; mais bientôt le colonel est prévenu par des cavaliers, venant de Youri, qu'Ahmadou, avec une partie de son harem, ses fidèles et ses troupeaux, est campé entre Léva et Youri. En route, le fils d'Omar a croisé un groupe de ses femmes qui s'étaient enfuies de Nioro et qui y retournaient. Il n'a pas cherché à les reprendre; il s'est contenté de leur dire d'un air narquois : « Bon! bon! vous n'êtes plus mes femmes, vous êtes au colonel, maintenant; allez le trouver. C'est bien, vous verrez! » Les fugitives lui ont répondu par des éclats de rire et ont poursuivi leur route. Les Français n'ont jamais fait peur aux femmes...

Quant à Ahmadou, il délibérait tranquillement avec ses chefs sur un plan de retour offensif contre Nioro, lorsque la colonne faisait son entrée à Youri. On s'y arrête à peine : le temps de faire boire les chevaux aux puits et de remplir les bidons des hommes.

A la sortie du village, on aperçoit l'ennemi en masses profondes, à moins d'un kilomètre, dans la direction de Léva, dont les trois groupes de cases sont visibles à l'œil nu, au fond des gorges que forment les versants des collines terminales.

Trois heures du soir.

La colonne s'arrête et prend sa formation serrée. L'artillerie ouvre le tir sur un pavillon blanc qui flotte à douze cents mètres et autour duquel s'agite une fourmilière humaine.

Ahmadou, surpris, a disparu comme par enchantement; mais Ali-Bouri, qui est d'une autre trempe, a pris le commandement de l'armée et vient hardiment offrir le combat à la colonne, à mi-chemin, entre Léva et Youri. Sous le feu de l'artillerie, il se retranche dans le lit desséché d'un marigot, utilise tous les accidents de terrain, distribue ses hommes dans la brousse et, derrière les baobabs, l'attend stoïquement. Nous allons avoir à faire à des désespérés qui, sous le canon, se groupent autour de leur drapeau blanc aux versets du Coran brodés en soie verte.

Deux heures de canonnade. On s'observe toujours. La nuit s'avance. Si on la laisse venir, nous perdons le bénéfice de la journée et nous risquons une surprise. Femmes, esclaves, trou-

peaux auront le temps de s'échapper. Coûte que coûte, il faut alle de l'avant et vider la querelle avant la chute du jour.

Anthelme, à ce moment, avait un fort accès de fièvre. Tomb plusieurs fois sans connaissance, au cours de la marche, puis dan cette longue période d'attente, il était étendu presque inerte, au pie d'un arbre, assisté de son vieux Ningo, qui le frictionnait d toute la force de ses poignets, et du docteur qui le bourrait d quinine.

Le colonel envoie au lieutenant Valentin, qui commande par in térim la 3e depuis la mort du brave capitaine Launay, l'ordre d marcher à l'ennemi. La 3e formera le centre de la colonn d'attaque; Sansaric, la droite et Morin, la gauche.

Anthelme entend l'ordre, le bienheureux ordre depuis si long temps attendu. Il se lève d'un bond. Son visage convulsé s'illu mine d'une joie délirante. Son œil lance des éclairs. L'énergie d soldat a triomphé de la bilieuse. La bilieuse! est-ce qu'on peut est-ce qu'on doit l'avoir quand on a l'honneur de marcher, au pre mier rang, à l'ennemi ?

Et par un effort suprême, pâle, titubant, les yeux hagards, une sueur froide le long des tempes, cadavre soudain galvanisé par un miraculeux élan de bravoure et de patriotisme, le lieutenant tire son sabre, vole au-devant de ses hommes et, leur montrant un gros baobab derrière lequel flotte le drapeau du prophète : « En avant! » leur crie-t-il.

Électrisés par son exemple, les tirailleurs s'élancèrent. Ce fut une lutte épique, héroïque des deux côtés. Les Toucouleurs jouaient leur dernière partie avec un courage fou, insensé, superbe. Heureusement pour nous, ils tiraient mal. « Ce n'est pas de la vraie guerre, criait un marsouin sur les rangs, au plus fort de l'action, ils sont trop maladroits. »

Décimés, fauchés par la mitraille, se moquant des feux de salve et des éclats d'obus, ils se précipitaient ainsi jusque sur la pointe des baïonnettes et engageaient avec les tirailleurs de la 3e un corps à corps sans merci. Un Toucouleur blessé, ayant le ventre traversé par une balle, rampe auprès d'un tirailleur blessé comme lui. Avant de mourir, il veut égorger un des nôtres; il n'est parvenu qu'à lui couper une oreille, quand un tirailleur se retourne, l'achève et interrompt ainsi sa besogne.

Ailleurs, le capitaine Mahmadou-Racine, reconnaissant un de ses cousins parmi les Toucouleurs blessés, l'achève tranquillement,

sur la demande de son cher parent qui, invoquant leurs liens de parenté, lui a demandé ce dernier service.

Les petits présents n'entretiennent-ils pas l'amitié?...

XX

La nuit tombe et la déroute est complète.

Le terrain est jonché de cadavres, parmi lesquels on reconnaît ceux des talibés les plus importants du Fouta : Mahmadou-Alfa, qui portait le drapeau et qui est tombé en le défendant ; Diali Moussa et Diali Samba, conseillers intimes d'Ahmadou ; Oumar Farba Baïda, le grand chef des griots du Toro de Guédé ; le Wolof Farba Diam ; Ali Dia, un chef du Guénar.

Les troupeaux, les chevaux abandonnés errent dans la campagne et sont ramenés par les auxiliaires.

Plus de quinze cents prisonniers sont groupés autour du camp. Beaucoup de femmes dans le nombre : femmes d'Ahmadou, de son frère Bassirou, de son chancelier Seydou Deylia, la mère et la sœur du chef Mourtada, et deux mignonnes fillettes, Fatouma et Aïssata, filles de Baba-Olibo, le grand marabout :

« Ahmadou et ses cavaliers avaient donc fui encore une fois ; mais toutes les femmes, ses captifs et ses troupeaux restaient à Youri. C'est là que nous les avons ramassés le 4 au matin : environ deux mille femmes, hommes et enfants. Quant aux troupeaux, je ne crois pas exagérer en les évaluant à trois mille bœufs ou vaches, un millier d'ânes, deux cents chevaux et une quantité innombrable de moutons et de chèvres.

« Nous avons ramené tout cela à Nioro et, hier, on a distribué les captifs aux tirailleurs, aux spahis, aux conducteurs, etc. Cette opération est absolument répugnante ; bien qu'on ne dût pas séparer la mère de l'enfant à la mamelle, on donnait un lot de captives par compagnie, et les officiers étaient chargés de la distribution. C'est révoltant ! Mais que faire de tous ces gens-là qui viennent d'eux-mêmes se remettre comme captifs aux mains du Grand Chef ? »

Les spahis font la chasse à la colonne ennemie et vont incendier Léva. Pendant ce temps, le colonel fait sonner le rassemblement et installe son camp pour la nuit, en se gardant contre tout retour offensif. Bien lui en prend ; car, si Ahmadou se sauvait à toutes jambes

et pour ne plus revenir, Ali-Bouri n'avait pas dit son dernier mot. A onze heures et demie du soir, avant que la lune ne se levât, il vint bravement attaquer les avant-postes et essaya de pénétrer dans l'intérieur du camp, à la tête de deux ou trois cents Toucouleurs.

Le lieutenant Morin reçut dans la bagarre un grand coup de sabre qui lui tailla la figure. Quant à Anthelme, étendu sous sa tente, affaissé, tremblant de fièvre, il n'a plus qu'une vague notion des choses et il rêve, au bruit du canon, qu'il est sur le chemin de la gloire...

Écoutons — et de sa bouche même — ce récit du combat d'Youri, si simple dans sa modestie, si palpitant de vie et d'intérêt :

6 janvier.

« Enfin! j'ai fait quelque chose!... Malheureusement, je n'ai pas été blessé. Dans la nuit du 2 au 3, on apprend qu'Ahmadou est à Youri, à trente kilomètres sud de Nioro. A six heures du matin, nous partons, moi pas très fier, avec mon accès, si peu fier qu'au bout de deux heures de marche je tombe de cheval et qu'on me recueille dans une voiture après m'avoir fait deux piqûres de quinine : il paraît que j'avais le fâcheux accès pernicieux.

« Je n'ai plus notion de rien jusqu'à quatre heures du soir. A ce moment, j'entends le canon, je me précipite, je rejoins ma compagnie qui était en avant-garde, on nous fait marcher en avant par échelons de pelotons contre les sofas et les talibés d'Ahmadou, qui couvraient sa fuite. Nous avons su après qu'ils avaient tous juré de mourir, — c'est ce qu'ils ont fait. Le vieux singe surpris à Youri, mais mille fois mieux monté que nous, avait pris encore une fois la clef des champs, en laissant son armée derrière lui. La 3e compagnie (Valentin et moi) formait la gauche; puis les vingt-cinq hommes de l'infanterie de marine, — c'est tout ce qu'il en reste; — puis la compagnie Sansaric; et, à droite, la 7e en réserve. Morin.

« L'objectif principal était un vieux baobab autour duquel se manifestait une certaine agitation. Nous avançons jusqu'à environ cent mètres dudit baobab, quand, tout à coup, se dressent, à vingt pas de nous, une multitude de canons de fusil tenus chacun par un *salopard*.

« La pétarade commence, j'ai une peine inimaginable à arrêter le feu rapide de mes hommes; puis, tout de suite, en avant à la baïonnette!

« Je n'ai maintenant plus qu'un vague souvenir de ce qui s'est

passé. J'ai notion de trois Toucouleurs me visant à trois pas, puis mon sabre refusant d'entrer dans le ventre d'un grand escogriffe, qui, à ce moment, a reçu fort heureusement un très grand coup de baïonnette qui l'a fort marri; puis les cris de triomphe des tirailleurs, et je me trouve seul très en avant, brûlant la cervelle à un brave sofa qui, après avoir déchargé sur moi son dernier coup de fusil, ramassait des cailloux pour me les projeter par le travers de la figure.

« Je vois à ce moment Valentin le dos tout emporté par un pied de marmite quelconque; il faisait triste figure. Puis, éreinté, je m'évanouis comme une carpe et je m'éveille cinq minutes après devant le colonel, qui félicite la compagnie et me fait un petit *laïus* se résumant en ce que j'étais certainement très remarquable, qu'il me remerciait et ne l'oublierait pas.

« Ce que je me rappelle aussi de drôle, c'est tout à fait au commencement, un groupe de douze cavaliers sortant à vingt pas de nous, de derrière un buisson, et nous piquant droit dessus... Feu de salve! et tout dégringole à la fois, chevaux et cavaliers : c'est la note gaie. Ce qu'il y a de moins drôle, c'est que, sur soixante hommes de mon peloton, j'ai trente neuf blessés et huit morts. Quand j'ai fait l'appel, ça a jeté comme un froid...

« Quant aux Toucouleurs, pas un n'a fui; tous sont morts à leur poste. Beaucoup, n'ayant plus rien à tirer, se mettaient à genoux et disaient tranquillement leur chapelet en attendant le coup final. On a su que c'étaient les talibés, c'est-à dire les égaux d'Ahmadou, ses pairs, la crème de l'armée. Si, au lieu de les avoir comme ennemis, nous avions les Toucouleurs avec nous, l'Afrique ne serait pas longue à prendre.

« Le soir, au camp, vers dix heures, trois cents cavaliers, conduits par Ali-Bouri, viennent attaquer la face arrière. Morin les repousse à la baïonnette, mais reçoit un coup de sabre qui lui coupe la figure en deux; il espère qu'il sera décoré, car il a été joliment bêché.

« Résumé : le colonel me propose pour le grade :

« Quoique atteint d'un accès pernicieux, a, avec une bravoure remarquable, conduit son peloton au feu et enlevé une position défendue avec acharnement. »

Le héros de Youri, félicité devant les troupes, obtenait une belle et bonne citation à l'ordre du jour, — un nouveau pas sur le chemin du petit bout de ruban rouge, — et, dans son rapport au Pré-

sident de la République, le colonel burinait en quelques lignes cette scène épique, au bas de laquelle on pourrait écrire le mot de Bossuet qu' « une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime » :

« Le sous-lieutenant de la 3e compagnie, atteint d'un accès pernicieux, s'était fait soutenir par deux tirailleurs, pour combattre et commander. Il avait retrouvé assez de force pour courir avec son peloton, pendant les charges à la baïonnette, et c'est avec émotion qu'après le combat je félicitai ce brave qui, affaissé, à bout de forces, rayonnait cependant de la joie que donne le devoir si noblement accompli (1). »

XXI

Comment lutter contre de pareils hommes, eût-on la tenacité et la bravoure folle d'un Ali-Bouri ?

Aussi Ahmadou continue-t-il à fuir, à longues enjambées, sur le plus leste de ses dromadaires. Serré de près par les spahis du lieutenant Marchand, il se faufile à travers les marigots, se jette dans le désert et se réfugie sous la tente de son frère Mounirou, le successeur de Tidiani, mort en 1888.

L'Empire d'Omar le Pèlerin a cessé d'exister.

Et, dès lors, ce ne sont plus que défilés intéressés au camp du vainqueur. Les noirs des tribus voisines viennent faire leur soumission au « Grand Chef ». Le « Grand Chef » a vaincu, il est le plus fort ; Dieu est avec lui ; il faut lui obéir. « La force, dit le colonel Archinard, est une chose sainte pour les musulmans noirs, elle vient de Dieu. Ils l'admettent, ils ne cherchent pas d'autres raisons à leurs luttes contre les infidèles : ils font la guerre, parce que Dieu leur a donné la force, ils admirent la force et vous disent avec la plus grande candeur : « Je t'aime parce que tu es fort. » La plupart des lettres par lesquelles les musulmans annoncent à Ahmadou que nous les avons chassés du Ségou commencent par ces mots : « Nous avons reçu le jugement de Dieu (2). »

(1) Rapport du colonel Archinard, commandant supérieur du Soudan, au Président de la République. — *Journal officiel* du 12 octobre 1891.

(2) Rapport du lieutenant-colonel Archinard. — *Journal officiel* du 14 octobre 1891.

Tel est le secret de cette invasion noire, pacifique cette fois, qui se précipite vers le quartier général.

Ayant subi le jugement de Dieu, les pèlerins viennent demander l'aman au Grand Chef. Hommes, femmes, vieillards, enfants, entremêlés dans un désordre pittoresque, s'agitent, poussant de petits cris gutturaux, se prosternant, saluant d'un *kéou*! (1) respectueux et craintif les spahis qui circulent, méprisants et affairés, le fez arabe fièrement campé sur l'occiput, la veste rouge entr'ouverte sur la poitrine velue.

Mais, quand le soleil s'éteint dans les vapeurs empourprées, à cette heure du crépuscule où, sous d'autres cieux, tintent les coups de l'Angelus, où, dans les vallées savoyardes, les bergers ramènent *a'r'on mouai le tropai* à l'écurie de la ferme, tout ce peuple noir se prosterne le front dans la poussière. Voici l'heure sainte : on oublie alors les préoccupations terrestres, et ces fidèles de l'islam font la prière du soir.

Les femmes et les fillettes sont curieuses à voir, la plupart horribles et grimaçantes, avec leurs colliers de grigris, leurs ceintures de verroterie et les longues mèches de leur chevelure tressée en cordelettes, au bout desquelles scintille une perle de corail. Quelques-unes présentent cependant ce type kassonké qu'a fixé le pinceau magique du peintre des pays d'Orient : « une fine petite figure grecque, avec une peau noire et lisse comme de l'onyx poli, des dents d'une blancheur éclatante, une extrême mobilité dans les yeux, deux larges prunelles de jais sans cesse en mouvement, roulant de droite et de gauche sur un fond d'une blancheur bleuâtre, entre deux paupières noires. »

Telles Fatouma et Aïssata, les deux fillettes qui sont échues en partage à Anthelme, après le combat d'Youri, pauvres gazelles noires effarouchées, bientôt rassurées par la bonté paternelle du *toubab*, qui les a installées dans une case, où elles ne manquent de rien et prennent leur part de l'ordinaire des captifs.

Car, là-bas, c'est la loi, et les auxiliaires ne combattent que pour leur part de butin : les vaincus deviennent les esclaves du vainqueur, sa chose, son bien, sa marchandise, dont il trafique pour quelques *copers*, comme d'un vulgaire bétail.

(1) Bonjour.

XXII

Heureuses dans leur malheur, les petites captives qui tombent au lot d'un cœur généreux et bon, d'un cœur de chrétien et de Français !...

Car, s'il était terrible, le sabre à la main, le *marsouin* se retrouvait humain et doux quand il l'avait remis au fourreau. Il se faisait un coin de France dans son campement soudanais : il y en avait toujours un dans son cœur. Les nègres l'adoraient. Bien vite, les négrillonnes se prirent à l'adorer aussi, à ne plus trembler en sa présence, quand le *toubab* faisait la revue de son effectif et présidait lui-même à la distribution des vivres.

Et lui, de reprendre sa belle humeur, qui ne le quittait guère que sous l'étreinte de la soudanite.

De la vaste case, où il habite avec un camarade, il écrit cette jolie page, qu'on dirait extraite du roman de Loti, avec, en plus, une pointe de jovialité qui est loin d'en atténuer le charme :

« Ce qui me console de notre pénurie de *vivres civilisés*, — nous n'avons plus de biscuit, plus de sucre, plus de café, plus de vin, rien enfin, — c'est que je puis absorber des décalitres de lait et des quintaux de bonne viande de toute sorte.

« Nous sommes maintenant installés en attendant le convoi de ravitaillement; nous avons, Valentin et moi, une grande bonne case où nous sommes comme des princes.

« Dans notre cour grouille toute notre maison militaire que je vais te présenter. D'abord, notre cuisinier Bilali, petite rosse de douze à quinze ans, sale comme un peigne, cuisinier comme ma pantoufle ; mon larbin Coulibaly, grand escogriffe qui a reçu, l'autre jour, une balle dans la *ganache*, en m'apportant de l'eau sur le champ de bataille; puis mon deuxième larbin Noumoké-Kolé, chargé de porter mon casque et de préparer mon lit, — ces deux messieurs touchent tous les mois chacun... francs sur ma cassette, plus la ration du gouvernement; — puis les deux larbins de Valentin, Maka et Moïse.

« Ce dernier est un Toucouleur blessé à Kouniakary en septembre dernier. Ramassé après la bataille, Valentin le fait fusiller par les Kassoukés, trois fois les fusils ratent. Valentin lui fait alors grâce

et l'engage à son service en lui donnant le nom de « Moïse sauvé du feu ».

« Puis Nermambi, domestique du docteur, qui mange avec nous; puis nos deux ordonnances, Ningo-Koné et Soukarou Diarra, qui nous servent je ne sais trop à quoi, enfin tous les captifs de tous ces phénomènes, leurs femmes, etc...

« Pour couronner le tout, dans une case à côté de la nôtre, M[lles] Fatouma et Aïssata, filles de Baba Olibo, grand marabout d'Ahmadou, prises à Youri et actuellement les très humbles servantes de ton serviteur.

« Ce n'est point qu'elles aient un profil absolument archaïque, je doute fort qu'elles eussent obtenu le moindre accessit au dernier concours de beauté; mais elles sont jeunes, douze ou treize ans tout au plus, et très drôles, ne regrettant pas du tout leur ancienne splendeur.

« Un peu plus loin se trouvent nos écuries, surveillées par nos deux palefreniers et renfermant nos deux chevaux et nos dix ânes de prise.

« C'est une maison absolument royale! Si seulement nous avions de temps en temps un vieux *trognon* de pain ou un verre de piquette! mais, que veux-tu, le bonheur parfait n'est pas de ce monde! »

(A suivre.) FRANÇOIS DESCOSTES.

LA BARONNE AMALTI[1]

(Suite et fin.)

II

La baronne Amalti passa dans la tristesse et les larmes les jours qui suivirent le départ du marquis de Saint-Alvère. Elle prétexta un violent malaise pour ne pas avoir le droit de quitter sa chambre, et pendant plus d'une semaine elle vécut seule, retirée dans son appartement, n'éprouvant quelque joie qu'à recueillir ses souvenirs, relisant les lettres de l'absent, s'entourant de tous les objets qui lui avaient appartenu et ne voulant chercher des consolations que dans la douceur des heures qu'elle consacrait au passé, à ce passé brûlant, si près d'elle encore et déjà si loin. Rêveuse et morne, elle ne faisait effort pour se rattacher à la vie que lorsque son mari venait auprès d'elle afin de l'égayer et de la distraire, ou lorsque Mlle Vaulnier lui amenait sa fille, alors âgée de neuf ans; mais le regard innocent de l'enfant semblait, tant il avait de pénétration et de curiosité, vouloir deviner les causes de son mal. Elle en était toute troublée et, après l'avoir embrassée, s'empressait de la renvoyer. La présence même de son mari lui devenait odieuse. Entre eux, l'amour n'avait jamais pu trouver place. Leur mariage s'était fait sans lui, et les brèves ivresses de la lune de miel s'étaient dissipées sans le faire naître dans leur âme. Ces fatalités sont fréquentes dans la vie. Elles pesaient de tout leur poids sur la destinée de Séverine, pour qui son mari n'était plus qu'un étranger, dont la tâche se bornait à lui faire une existence honorée et à préparer l'avenir de leur fille, dernier lien de cœur qui les rapprochât quelquefois encore, puisqu'ils n'avaient plus rien de commun, si ce n'est des intérêts matériels. Elle s'efforçait donc de rester seule et ne faisait exception qu'en faveur de Mlle Vaulnier, avec qui elle pouvait du

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 14 octobre.

moins s'entretenir de celui qu'elle pleurait. On aurait tort de croire cependant qu'elle souffrait de le savoir loin d'elle. Elle était trop accoutumée à vivre séparée de lui, à subir le joug des nécessités sociales auxquelles ils n'avaient pu se soustraire, sous peine de se fermer le monde et de se perdre irréparablement, pour s'alarmer ou s'émouvoir d'une absence, même prolongée. Mais ce qui la torturait, ce qui la livrait, victime de ses feux, aux âpres tourments de la jalousie, c'était la pensée que le temps de cette absence, Antoine le passait avec une autre femme, belle aussi, parée des grâces de l'innocence, qui effeuillait pour lui sa jeunesse en fleur et lui versait à flots l'exquise séduction du bonheur légitime. Et cela devait durer sûrement six mois, peut-être toujours, si, lorsqu'elle le reverrait, elle ne parvenait pas à reconquérir son empire sur lui! C'est là ce qui la désespérait. Son imagination affolée l'entraînait à leur suite. Elle les accompagnait dans ce poétique chalet d'Arcachon où ils avaient cloîtré leurs pures amours. Elle les voyait dans leurs promenades matinales, à l'heure où la brise marine boit la rosée sur les pins embaumés qui répandent dans l'air et lancent aux échos leur chanson plaintive. Elle posait ses pieds dans la trace de leurs pas. Elle entendait les murmures de leur tendresse, le bruit de leurs baisers, jusqu'aux accents les plus intimes de leur passion saine et forte, et déjà puissante à son aurore, comme ce qui doit durer toujours, parce qu'elle n'enfreignait aucune loi divine ou humaine, parce qu'elle ne violait aucun devoir. Ainsi la malheureuse femme connut toutes les amertumes du désespoir, ces regrets du passé, auxquels la mort de l'être aimé et l'espérance de le rejoindre dans une autre vie donnent parfois quelque charme, mais qui ne laissaient dans son cœur désabusé qu'un ressentiment profond, incurable, contre ce qu'elle appelait les injustices de la destinée.

Cette souffrance, qui semblait mettre son orgueil à ne vouloir pas être consolée, aurait duré bien au-delà de quelques jours, si tout à coup elle n'eût été soulagée par un incident inespéré. Saint-Alvère écrivit à Séverine. Est-ce l'excès de son bonheur, est-ce au contraire une désillusion prématurée qui ramena sa pensée vers elle? N'éprouva-t-il que de la pitié pour celle dont la douleur, encore qu'il n'en fût pas le témoin, troublait seule, par l'idée qu'il s'en faisait, la sérénité de son existence? Sa lettre ne le disait pas; elle était brève, simple, affectueuse, paisible comme une fraternelle amitié. Elle ouvrait sur l'avenir des perspectives heureuses, des

possibilités de rapprochement pour l'heure où d'un côté les plaies seraient cicatrisées, et où, de l'autre, l'édifice de son foyer domestique serait solidement établi. Ce n'était rien, cette lettre; elle n'avait pas pris à Antoine dix minutes du temps qu'il consacrait à sa femme; mais Séverine ne l'attendait pas, n'ayant osé l'espérer, et en eut l'âme toute rafraîchie. Sa douleur perdit sa violence; elle se résigna à la patience, rattachée tout à coup à la pensée qu'elle était aimée encore, et que lorsque Antoine aurait épuisé toutes les joies de l'amour permis, l'habitude, la puissance du souvenir et l'éternel attrait du fruit défendu le ramèneraient aux amours anciennes. A dater de ce moment, le chagrin de Séverine s'apaisa vite; son visage recouvra la sérénité. Le rayon lumineux qui donnait à son regard un charme vainqueur y reparut. Elle ne vécut plus que dans l'attente du retour d'Antoine, forgeant des plans, nourrissant des illusions, aiguisant ses armes, presque convaincue qu'elle exercerait encore sa domination sur ce cœur dont elle connaissait les faiblesses. Elle reprit sa vie active et brillante. Il y eut des fêtes à Mailleforte. Elle assista à celles des châteaux des environs, que l'été venait de rouvrir et de peupler comme tous les ans. Elle fit une visite à la princesse de Laurières, qui la lui rendit en allant à Fontenailles, et qui, soit qu'elle crût à son repentir et à son retour au bien, soit qu'elle voulût la ménager en vue de l'avenir, feignit d'oublier les bruits qui s'étaient élevés depuis cinq ans contre la réputation de la baronne Amalti. Séverine eut même l'art d'attirer chez elle le duc de Fontenailles, son plus proche voisin. Elle était accoutumée à le rencontrer dans le monde; mais il s'était toujours montré froid, discret et réservé pour une femme que la rumeur publique désignait comme étant attachée à son petit-fils par des liens qu'il ne pouvait approuver. Enfin elle trompa si bien son monde que tous y furent pris et crurent que cette liaison était définitivement rompue.

C'est dans ces circonstances que, six semaines après le départ d'Antoine et à la suite d'un dîner d'adieu donné par le duc de Fontenailles à la princesse de Laurières, qui se rendait aux eaux d'Uriage avec Mme de Châteaufort, le vieillard fut pris à six heures du matin d'une violente attaque de goutte. Il devait partir pour Arcachon le même jour. Il avait alors quatre-vingts ans. Son valet de chambre s'alarma en le voyant dans un état qu'un médecin, mandé de Chinon en toute hâte, jugea fort grave. Ce serviteur était dans la maison depuis trente-cinq ans. Jamais il n'avait vu son maître

si près de la mort ; la responsabilité qui pesait sur lui lui fit perdre la tête, et comme il savait que la princesse de Laurières n'était déjà plus à Maravieux, il alla prendre conseil du baron Amalti, afin de savoir quelle conduite il devait tenir dans ces circonstances difficiles. Celui ci lui enjoignit de télégraphier sur le champ au marquis de Saint Alvère. Puis, accompagné de la baronne, il se rendit à Fontenailles afin de juger par lui même de l'imminence du danger qui menaçait les jours de son vénérable voisin. Le duc était très affaissé, cependant la lucidité de son esprit restait entière, et c'est lui qui rassurait sur son propre compte les gens qui lui prodiguaient des soins. Il leur disait « que ce n'était pas encore pour cette fois, et que cette violente attaque passerait comme les autres sans l'emporter. » Mais après avoir adressé des remerciements au baron et à la baronne pour l'empressement qu'ils avaient mis à accourir auprès de lui, il ne sut pas leur taire que ce qui l'inquiétait en ce moment, c'était de se savoir livré à des soins mercenaires. Il avait la plus absolue confiance dans les personnes qui l'entouraient ; néanmoins l'absence de tout membre de sa famille le préoccupait, et sa préoccupation se trahissait avec une vivacité susceptible de ralentir sa guérison, sinon de l'empêcher.

— Votre petit-fils, maintenant prévenu, arrivera certainement dans la nuit, lui dit le baron Amalti.

— Autorisez moi à m'établir ici pour la journée, monsieur le duc, ajouta vivement Séverine. De cette manière vous ne resterez pas seul. Ce soir, M[lle] Vaulnier, l'institutrice de ma fille, viendra me remplacer auprès de vous et passer la nuit. C'est une personne sûre, bien au-dessus de sa condition, et que nous considérons comme étant de notre famille.

L'égoïsme des vieillards est aveugle autant qu'implacable. Soit que le duc de Fontenailles n'attachât plus aucune gravité aux relations qui avaient existé entre la baronne et Antoine, soit qu'affaibli par la maladie il en eût perdu le souvenir, il accepta comme un acte de courtoisie, que lui-même eût été heureux d'accomplir le cas échéant, la proposition de Séverine. Elle s'installa pour passer la journée auprès de lui, tandis que son mari retournait à Mailleforte, prêt à revenir si quelque péril nouveau se manifestait. Il convient de dire, à la décharge de la baronne Amalti, qu'en offrant ses services avec tant de bonne grâce elle ne nourrissait aucune arrière-pensée. Elle avait obéi simplement à la générosité naturelle de son cœur et au désir d'obliger ce vieillard aimable, à la table duquel

elle s'était assise deux fois. Mais, à peine seule dans un joli boudoir, chef-d'œuvre d'élégance et de goût, terminé depuis quelques jours à peine, et dont la galanterie du duc de Fontenailles ménageait la surprise à sa petite-bru, elle fut envahie par un trouble étrange en présence d'un beau portrait d'Antoine qui ornait cette pièce. En même temps, les conséquences de sa conduite lui apparurent si nettes, si claires, qu'un flot de sang empourpra ses joues. Ne venait-elle pas d'entrer en quelque sorte de vive force dans la vie intime des châtelains de Fontenailles, et de rétablir entre elle et Antoine les relations dont la rupture avait causé sa douleur et ses larmes? N'avait-elle pas conquis le droit de le voir fréquemment, d'exercer de nouveau sur lui, et plus sûrement encore que par le passé, son action, dont elle connaissait la puissance? En même temps, elle fut tentée de se réjouir de l'événement qui abrégeait tout à coup l'absence de Saint-Alvère. Sans doute il ne ferait que passer à Fontenailles : aussitôt après la guérison de son grand-père il repartirait; mais du moins elle l'aurait vu. A l'instant où elle pensait à lui il se mettait en route ; encore deux heures, et il arriverait. S'il allait tout à coup la surprendre là! si elle allait le voir paraître! Cette pensée la mit hors d'elle-même. Elle regretta de ne s'être pas engagée à passer la nuit et d'avoir eu l'idée de se faire remplacer le soir, auprès du malade, par Mlle Vaulnier. Pendant une partie de la journée, elle se demanda comment elle pourrait s'y prendre pour retenir Mlle Vaulnier à Mailleforte et ne pas quitter Fontenailles jusqu'au lendemain. Elle n'osa cependant donner suite à ce plan, dans la crainte de déplaire à Antoine. Elle n'était pas encore femme à se trouver sous le même toit que Régine de Saint-Alvère sans ressentir la honte de sa position et sans souffrir de son abaissement.

Vers le soir, la santé du duc de Fontenailles s'était sensiblement améliorée. Le médecin promettait maintenant la guérison; mais la secousse avait été si forte qu'il redoutait une longue convalescence.

Il eût été certes épouvanté s'il avait pu voir de quelle joie intense ses craintes remplirent l'âme de Séverine. Il se serait dit qu'elle était bien plus gravement atteinte que le vieillard dont son habileté venait de sauver les jours. A huit heures, Mlle Vaulnier vint remplacer Séverine au chevet du duc. Elle conçut un réel effroi en apprenant la prochaine arrivée de Saint-Alvère et en constatant l'exaltation qui s'était emparée de la baronne Amalti. Elle tenta de

l'apaiser, elle énuméra brièvement les dangers terribles qu'offriraient les relations que Séverine brûlait de renouer.

— Est-ce pour vous que vous avez peur, Mademoiselle? s'écria celle-ci, hautaine et dédaigneuse.

— N'en aurais-je donc pas le droit? répondit Mlle Vaulnier, blessée par ces paroles injustes. Je ne veux pas cependant vous laisser croire que c'est à moi que j'ai pensé, Madame; non, c'est à vous. A vrai dire, moi, je ne fais qu'exécuter vos ordres, et s'il en résultait quelque catastrophe, je saurais bien, à moins que ma vie n'y restât, me disculper et préserver mon honneur.

Ces mots furent dits d'un accent résolu qui aurait dû éclairer la baronne Almati sur le caractère et l'étendue des périls qu'elle voulait encore affronter; mais elle était tout entière à ses préoccupations; Mlle Vaulnier reprit alors d'une voix douce :

— Je n'ai eu que vous en vue, Madame. Je songe à tout ce que vous allez encore exposer, votre honneur, votre repos, votre dignité, et tant de biens précieux que vous ne remplaceriez pas, si vous les perdiez, pour qui? Pour un homme qui ne vous aime peut-être plus.

Séverine répondit par un geste de doute et de défi.

— S'il ne m'aime plus, je l'obligerai bien à m'aimer encore, — fit-elle; puis elle ajouta, les larmes aux yeux et le cœur plein de regrets et d'envie : — Ah! que vous êtes heureuse, vous allez le revoir! Je compte sur vous, sur votre amitié, sur votre habileté pour tâcher de savoir si j'occupe une place dans son souvenir.

Mlle Vaulnier l'accompagna jusqu'à la voiture qui devait la ramener à Mailleforte; puis elle revint s'installer auprès du duc, en se disant qu'elle avait tout fait depuis six semaines pour arracher du cœur de la baronne cet amour fatal, pour la guérir et l'empêcher de commettre de nouvelles folies. Elle était allée jusqu'à insinuer que Saint-Alvère était saturé jusqu'au dégoût de cette tendresse trop lourde à sa vie, et qu'il n'en pouvait plus supporter le fardeau. Elle avait donc rempli son devoir en obéissant à la fois aux suggestions de sa conscience et aux désirs du marquis. Si ses efforts étaient demeurés vains, si quelque malheur arrivait, elle n'aurait rien à se reprocher. En présence des complications que pouvait faire naître le retour de M. de Saint-Alvère, une pauvre institutrice comme elle, mêlée, on ne sait pourquoi ni comment, à ces intrigues criminelles, ne pouvait plus que se laver les mains de ce qui menaçait d'advenir.

Le lendemain, Mlle Vaulnier, rentrant à Mailleforte vers huit heures, rencontra dans le parc la baronne Amalti, qui s'était levée avec le soleil pour venir au-devant d'elle, et qui l'interrogea d'un regard anxieux.

— M. le duc a passé une nuit très calme, Madame, dit l'institutrice.

— Je le savais, chère Alice, répondit la baronne, et ce n'est pas là ce que j'ai hâte de savoir. Le marquis?...

— Il est arrivé à deux heures, Madame.

— Avec sa femme?

— M. le marquis était seul. La marquise, à ce qu'il m'a dit, est dans un état de santé qui ne permet pas de l'exposer à des émotions trop fortes, et, comme la dépêche adressée à Arcachon était conçue en des termes très alarmans, M. le marquis a préféré venir seul.

— Seul! répéta machinalement Séverine, en mettant la main sur sa poitrine pour comprimer les violents battements de son cœur.

Elle s'y attendait un peu; elle n'osait cependant l'espérer. Il était seul pour quinze jours, peut-être pour plus longtemps, une éternité! Elle ressentit une émotion si violente que, quoique accoutumée à ne rien taire de ses impressions à Mlle Vaulnier, elle eut honte de se laisser voir telle qu'elle était en ce moment. Le regard insensible et froid de l'institutrice était attaché sur le sien. Elle ferma les yeux afin de se dérober à sa curiosité. Puis elle prit la parole de nouveau.

— Avez-vous causé longtemps avec le marquis?

— Pendant plusieurs heures, Madame. Il ne s'est pas couché.

— Compte-t-il rester longtemps à Fontenailles?

— Jusqu'au moment où il pourra emmener son grand-père à Arcachon.

— Ce ne sera pas avant quinze jours. Fera-t-il donc revenir sa femme?

— Il ne m'a pas paru que ce soit l'intention de M. le marquis.

Le silence se fit. Mme Amalti maudissait cette fille énigmatique qui se laissait arracher les mots et qui l'intimidait à ce point, par sa froideur et son silence voulu, qu'elle n'osait lui adresser les questions qu'elle avait préparées en l'attendant.

— Elle sait bien où j'en veux venir, se disait Séverine, mais elle

ne parlera que si je l'interroge. — De son côté, Mlle Vaulnier pensait que le meilleur moyen de n'avoir pas à se repentir des paroles prononcées, c'était de ne rien dire qu'elle n'y fût contrainte. Séverine dut donc se résoudre à interroger encore.

— De qui vous a-t-il parlé ? De lui ou de moi ?

— De vous et de lui, Madame.

— Et de la marquise ?

— De la marquise aussi, oui, Madame.

— Est-il heureux en ménage ?

— J'ai cru comprendre que M. le marquis a su borner son bonheur.

« Sa femme n'a pas tenu ce qu'elle promettait », pensa la baronne qui ne put se défendre d'un sentiment de satisfaction. Et tout haut elle ajouta :

— A-t-il manifesté le désir de me revoir ?

— Il viendra dès aujourd'hui remercier monsieur le baron et vous aussi, Madame, de l'empressement que vous avez mis à le remplacer auprès de M. le duc.

Il devenait clair que Mlle Vaulnier ne voulait pas répéter ce qui lui avait été dit, et la baronne n'essaya pas d'en savoir plus long. Elle était d'ailleurs trop émue par la nouvelle de la visite de Saint-Alvère pour garder rancune à l'institutrice de la ténacité qu'elle mettait à ne pas trahir les confidences qu'elle avait reçues. Le peu qu'elle venait d'en livrer ne suffisait-il pas pour faire comprendre que le mariage n'avait pas encore donné à Antoine tout le bonheur qu'il en attendait, ou qu'il lui en avait donné dès les premiers jours en si grande abondance, qu'il en était un peu las ? Le fait d'avoir laissé sa jeune femme à Arcachon et d'être venu seul à Fontenailles ne justifiait-il pas les prévisions de Séverine ? Sur ces prévisions elle construisit une série d'hypothèses desquelles elle conclut que son souvenir était demeuré vivant dans le cœur de Saint-Alvère et que l'image nouvelle n'avait pu l'en chasser. Elle fut obsédée pendant toute la matinée par cette pensée. Elle regardait Mlle Vaulnier, elle l'interrogeait des yeux ; elle aurait voulu pénétrer cet esprit qui se dérobait sans cesse. S'étant trouvée auprès d'elle en quittant la table après le déjeuner, elle osa, malgré la présence de sa fille et de son mari, qui jouaient ensemble, la questionner en ces termes, à demi-voix :

— Un mot seulement, si vous pouvez répondre. Vous a-t-il dit s'il pense encore à moi ?

A cette question, Mlle Vaulnier tressaillit, hésita, parut enfin prendre un parti énergique et répondit avec animation :

— Vous voulez le savoir, Madame, vous voulez me contraindre à me mêler encore à cette odieuse intrigue, m'obliger à vous répéter ce que je voulais vous taire ! Tant pis pour vous, donc, si votre folie à tous les deux provoque une catastrophe. J'ai dit à tous les deux, car il est maintenant aussi insensé que vous. Il y a six semaines, il m'a déclaré qu'il ne vous aimait plus ; il m'a chargé de vous le répéter, et c'est la pitié que votre douleur m'inspirait qui m'a empêchée de lui obéir. Oui, Madame, il ne vous aimait plus, il y a six semaines.

— Et maintenant ? demanda Séverine, qui commençait à comprendre.

— Maintenant, si vous le pressez de revenir, il obéira. Ah ! Madame, le cœur de tous les hommes est-il comme ce cœur-là ?

Elle s'efforça de sourire, tout en parlant, afin de cacher au baron qui les regardait l'une et l'autre, debout à quelques pas, la gravité de leur entretien. Séverine fut prise, en l'écoutant, d'un accès de larmes qui l'obligea à rentrer en toute hâte dans sa chambre !

« On ne meurt pas de bonheur » ; pensa-t-elle, en se laissant aller dans un fauteuil, inerte et brisée.

Vers cinq heures, Antoine se présenta au château ; il venait exprimer sa gratitude au baron et à la baronne Amalti. Au moment où on l'annonça, celle-ci se trouvait seule. Pendant que par son ordre on allait prévenir son mari, ils eurent le temps d'échanger quelques mots :

— M'êtes-vous rendu ou dois-je vous pleurer éternellement ? demanda-t-elle.

— Mlle Vaulnier ne vous a donc rien dit ? s'écria Saint-Alvère, très pâle et troublé comme un homme qui va commettre un crime.

— Je n'ai pu lui arracher trois mots, répondit Séverine en baissant les yeux pour dissimuler son mensonge.

— Ah ! ce n'est pas ma femme qui pouvait vous faire oublier, reprit le marquis en voilant ses yeux de ses mains enfiévrées, car j'ai voulu vous oublier, murmura-t-il comme s'il lui demandait pardon ; elle est charmante, la chère créature, mais d'une niaiserie !... Où élève-t-on les filles maintenant et à quelles âmes les destine-t-on ?

Il fut interrompu par le baron, qui revenait en toute hâte et qui s'informa avec sollicitude de la santé de M. de Fontenailles. Comme Antoine le remerciait, le baron reprit :

— Eh! cher monsieur, il n'y a vraiment pas de quoi. N'en eussiez vous pas fait autant? Puisque votre grand père est sauvé, tout est pour le mieux, et nous n'avons qu'à nous féliciter, ma femme et moi, d'une circonstance qui rendra plus étroits et plus agréables nos rapports de bon voisinage. J'espère que vous nous ferez l'honneur de nous présenter Mme de Saint-Alvère.

C'est le lendemain qu'Antoine et Séverine se retrouvèrent seuls comme autrefois. Ils avaient hâte d'échanger de nouveau leurs pensées, de renouer le présent au passé. Mlle Vaulnier, suppliée, accablée de promesses, forcée et contrainte, dut consentir à leur prêter de nouveau son office, à aller chercher Saint-Alvère dans le parc pour le conduire chez la baronne et à le faire fuir vers deux heures; mais elle n'y consentit qu'à la condition que cette entrevue serait la dernière pour laquelle on aurait recours à elle. Elle déclara tout net qu'elle était lasse de jouer, non son honneur qu'elle saurait bien faire respecter, s'il était menacé, mais son repos et peut-être sa vie.

— C'est vous, monsieur le marquis, qui avez ouvert mes yeux sur l'étendue et la gravité des inconvénients auxquels vous m'exposez, dit-elle à Saint-Alvère; vous ne sauriez trouver mauvais que j'aie profité de votre avis.

Antoine vint à ce rendez-vous l'âme obsédée de remords, constatant avec désespoir qu'auprès de Séverine il ne songeait qu'à sa femme, n'aimait qu'elle, et qu'il ne retrouvait plus ni les impressions, ni les élans, ni les désirs qui ramenaient sans cesse sa pensée vers le château de Mailleforte depuis le jour où il s'en était éloigné. L'idée des dangers qu'il courait et qu'il avait toujours supportée avec insouciance vint en outre peser cruellement sur lui, et les sentiments qu'il éprouva n'eurent ni la douceur ni le charme qu'il en avait attendus. Séverine ne put dissiper sa tristesse. Ils se séparèrent mécontents l'un de l'autre, elle sentant bien que c'était un autre homme dont il fallait entreprendre de nouveau la conquête, si elle voulait le conserver; lui, se promettant de briser définitivement ce dernier lien qui lui avait laissé croire qu'il pourrait retrouver en lui, assez intacts pour le reconstruire, les débris dispersés de son ancien amour. Séverine se demanda pendant deux jours par quel moyen elle pourrait le rattacher à elle. Elle n'avait pas encore trouvé et elle se désespérait, voyant avec angoisse le temps s'enfuir, quand une lettre de Saint-Alvère vint accroître sa douleur.

Il lui annonçait qu'il partait le lendemain, pour obéir aux ordres formels de son grand-père.

« Il a exigé mon départ avec une ténacité que je ne lui connaissais pas, ajoutait-il, ce qui me fait craindre qu'il n'ait conçu des soupçons. Hier, après m'avoir parlé de la visite que j'ai faite à Mailleforte, il m'a dit que c'était une imprudence de sa part d'avoir accepté vos services et que l'état de faiblesse dans lequel il s'est trouvé pendant quelques heures pouvait seul le justifier d'avoir oublié que longtemps encore les relations entre nos deux maisons doivent se borner à ce qui est rigoureusement indispensable. Il m'a même fait remarquer que c'était à moi à vous le faire comprendre. Puis, obéissant à je ne sais quelle préoccupation de son esprit, il m'a déclaré qu'il pouvait se passer de mes soins, qu'il était aux regrets de m'avoir fait venir et qu'il me demandait de le précéder dès à présent à Arcachon, où il compte se rendre dans quelques jours. J'ai vainement tenté de lui résister. J'ai fini par promettre de partir demain. » La lettre se terminait par l'expression d'un violent regret et par de tendres adieux dont l'éloquence cependant ne parut pas sincère à Séverine. Elle était sous une mauvaise impression, attristée, nerveuse, irritée contre Antoine, irritée contre elle-même. La nouvelle inattendue de ce départ, alors qu'elle comptait sur quinze jours au moins pour reconquérir le cœur qui lui échappait, accrut son irritation, redoubla sa peine. Pour surcroît de malheur, un orage promenait dans le ciel ses violences sourdes, aggravait l'énervement de Séverine. Elle répondit à Saint-Alvère, sous l'empire de ce malaise matériel et moral, le billet suivant, qu'elle envoya à Fontenailles à la chute du jour : « Il ne me convient pas d'être juge des motifs qui ont dicté votre départ, mais je ne peux admettre que nous nous séparions de nouveau sans qu'une explication définitive ait déterminé nos rapports dans l'avenir. A défaut de votre cœur, s'il ne vous pousse pas à me dire adieu, l'honneur vous fait un devoir de venir me faire connaître ce que vous entendez être désormais pour moi, et ce que je dois être désormais pour vous. Vous avez avoué l'autre jour que vous n'avez pas cessé de m'aimer. Si vous n'avez pas menti, vous n'aurez aucun effort à faire pour venir au rendez-vous que je vous donne à onze heures ce soir. En tout cas, il faut que je vous voie encore une fois. Je veux vous voir, dussé-je, si vous ne venez pas, aller cette nuit moi-même à Fontenailles. »

Au reçu de cette injonction pleine de menaces et de sous-enten-

dus, Antoine prit la plume pour répondre par un refus formel d'obéir; mais cette plume, hélas! tomba de ses mains. Il se sentait coupable, car trois jours avant, en se présentant dans le salon de la baronne Amalti, et, s'y trouvant seul avec elle, il avait prononcé des paroles imprudentes, expression d'un vulgaire désir, non de la vérité, et dont il avait aggravé la portée en n'osant refuser un premier rendez-vous. Puisqu'il était allé à celui-là, quels motifs pouvaient l'empêcher d'aller à celui auquel Séverine le conviait maintenant? Pour justifier le refus de s'y rendre, il ne pouvait invoquer que les périls qu'il pouvait courir; était-ce le moment de les invoquer, alors que Séverine exprimait avec tant d'énergie le désir de le voir? Refuserait-il cette satisfaction à une femme à laquelle il ne pouvait songer sans trouble dès qu'il était loin d'elle, encore qu'il crût ne plus l'aimer quand il se retrouvait en sa présence? Il se décida à obéir.

Mlle Vaulnier, comme on peut le croire, jeta les hauts cris lorsque la baronne lui fit connaître qu'elle attendait le marquis de Saint-Alvère à une heure avancée de la soirée. Elle commença par refuser ses services; mais quand elle apprit que cette entrevue serait la dernière et que le marquis devait partir le lendemain, elle devint docile et céda aux prières qui lui étaient adressées. Il eût certes mieux valu qu'elle se tînt parole et persistât dans son refus. Vers deux heures de la nuit, au moment où elle se préparait à faire sortir Saint-Alvère par la petite porte de la bibliothèque qui ouvrait directement sur le parc, et comme elle suivait avec lui le large corridor qui desservait les pièces du rez-de-chaussée, le baron Amalti, surgissant brusquement d'un petit salon qui se trouvait sur leur passage, leur barra la route. Mlle Vaulnier ne perdit pas son sang-froid. Elle éteignit la bougie qu'elle tenait à la main, et, grâce à l'obscurité, essaya d'entraîner Saint-Alvère avant qu'ils eussent été reconnus. Mais le baron s'élança vers eux, rencontra le bras de l'institutrice et le saisit fortement, en criant, afin d'appeler du secours. A son appel, deux domestiques qu'il avait fait embusquer avec lui pour lui prêter main-forte au besoin, accoururent. L'un d'eux portait une lampe dont la flamme éclaira tout à coup le visage de Mlle Vaulnier.

— Je voulais éviter le scandale; c'est vous qui l'avez provoqué, s'écria le baron. — Puis, croisant les bras sur la poitrine, il regarda l'institutrice en ricanant, et ajouta : — Vous ne pourrez prétendre cette fois que vous êtes seule, Mademoiselle. Vous m'avez fait pas-

ser plus d'une nuit blanche, depuis six semaines; mais je ne me plains pas, puisque j'ai eu la bonne fortune de découvrir votre conduite. Voici longtemps que je vous soupçonnais, et ma femme ne dira plus que je suis animé de mauvais sentiments contre vous.

Mlle Vaulnier, pâle, l'œil brillant, les narines dilatées, l'écoutait sans chercher à se disculper, se demandant anxieuse quelle allait être l'issue de cet événement. Pendant ce temps, Saint-Alvère, obsédé d'une angoisse horrible, s'était instinctivement rejeté dans l'ombre. Le baron se tourna de son côté :

— Et vous, Monsieur, daignerez-vous décliner vos noms et vos qualités et expliquer les motifs de votre présence, sous mon toit, à cette heure?

Antoine ne répondit pas; le baron fit un pas vers lui et le reconnut. La surprise le cloua sur place :

— Vous! vous! marquis, c'est vous qui...

Il n'acheva pas sa phrase, mais son regard, s'arrêtant tour à tour sur Antoine et Mlle Vaulnier, compléta sa pensée et exprima tant de mépris pour l'un et pour l'autre que l'institutrice, excitée déjà par la présence des deux domestiques, témoins malveillants et curieux de cette scène, ne put supporter cet outrage.

— Monsieur, vous savez bien que les apparences seules sont contre moi, s'écria-t-elle.

— Comment, les apparences! quand je vous trouve avec votre amant!

Mlle Vaulnier cette fois ne sourcilla pas; mais ses yeux se dirigèrent du côté de Saint-Alvère, qui ne put en supporter l'éclat et sentit se glacer la sueur qui baignait son front. C'est qu'ils étaient terriblement éloquents, les yeux de Mlle Vaulnier; ils semblaien dire : Allez-vous laisser peser encore longtemps sur moi ces soupçons qui m'humilient et qui me perdent à jamais, si je n'en suis pas à l'instant lavée? Ne viendrez-vous pas à mon secours? m'obligerez-vous à me défendre moi-même?

Il demeura sourd à cet appel. Ce n'est pas qu'il ne fût prêt à donner sa vie pour faire éclater l'innocence de l'institutrice, mais il ne pouvait la justifier qu'en dénonçant Séverine, qu'en la livrant aux vengeances du mari qu'ils avaient trompé ensemble. On ne pouvait vraiment exiger de lui qu'il accomplît cet acte barbare. Pourtant laisser Mlle Vaulnier sous le coup de l'accusation portée contre elle, était-ce moins lâche que de dénoncer Séverine? Pressé entre ces deux solutions, toutes deux également dangereuses,

Saint Alvère sentait son intelligence s'obscurcir. Il avait été toute sa vie un héros de bravoure. On citait de lui des traits charmants d'habileté et d'à-propos. Il passait pour un loyal gentilhomme. Eh bien! ni sa loyauté ni son esprit ne purent lui fournir en ces instants de crise le dénoûment qu'il cherchait, et qu'il eût payé de ses biens, au besoin même de son sang, et son accablement se trahit sur son visage avec une intensité si puissante, que le baron Amalti fut saisi de commisération. Il fit un signe à ses gens, qui s'éloignèrent; puis, il entra dans le salon en invitant Saint-Alvère à le suivre. Au moment où celui-ci allait obéir, Mlle Vaulnier l'arrêta d'un geste et, s'approchant de lui, prononça ces mots à voix basse :

— Dans un quart d'heure la baronne aura quitté le château, j'en fais mon affaire. Il n'y aura plus de danger pour sa vie. Vous serez libre alors de révéler la vérité à son mari et de m'épargner la douleur de la lui révéler moi-même.

— Ma fortune, si vous voulez consentir à passer pour ma maitresse! murmura Saint-Alvère, à bout de ressources.

— Je ne peux me déshonorer, Monsieur, même pour sauver Mme la baronne, répondit froidement Mlle Vaulnier. — Elle s'en fuit. En montant l'escalier qui conduisait à la chambre de Séverine, elle se disait : — Il y a deux mois, cette terrible scène m'aurait faite marquise, si j'avais voulu.

Quand Antoine eut acquis la conviction qu'il n'était plus en son pouvoir de cacher la vérité, quand il eut compris que l'homme qu'il avait outragé allait disposer souverainement de son sort, il n'eut aucune peine à redevenir maître de lui. Il avait dans le monde la réputation d'un beau joueur; en cette circonstance, il la justifia. Il ne cessait de répéter : — J'ai perdu, je dois payer. — Il donna une pensée à sa femme et à son grand-père; il se laissa presque attendrir en songeant à la douleur à laquelle ils étaient condamnés par sa faute. Puis, éloignant de son esprit tant de chers souvenirs et faisant appel à son sang-froid, il ne songea plus qu'à gagner du temps, afin de donner à Séverine la possibilité de quitter le château.

— Mlle Vaulnier ne vous suit-elle pas? lui demanda le baron en le voyant entrer seul dans le salon.

— Elle a préféré se retirer.

— Oh! je comprends qu'elle redoute de se trouver en ma présence. Je n'ai d'ailleurs rien à lui apprendre qu'elle n'ait déjà

deviné : elle ne saurait conserver le droit d'élever ma fille, ni de vivre sous mon toit dans la société de ma femme. Elle partira demain.

Antoine ne répondit pas. Il demeurait debout contre la cheminée, les bras croisés, le front incliné. Le baron, qui s'était assis tout en parlant, continua : — Quant à vous, monsieur, je m'expliquerai en ce qui vous touche avec une franchise absolue. Je ne vous demanderai pas réparation de l'injure que vous avez faite à ma maison. Je ne veux pas exagérer cette injure ni me montrer d'une susceptibilité excessive, et comme après tout la personne que vous y veniez trouver n'est pas de ma famille, je ne suis nullement disposé à me faire son champion. Je m'étonne cependant, et je ne crois pas outre-passer mon droit en vous faisant part de ma surprise, je m'étonne qu'un homme de votre éducation et de votre rang se soit attaché à séduire une pauvre fille qui ne peut même vous fournir l'excuse d'un charme entraînant et d'une irrésistible beauté, et qui se trouve maintenant perdue par ce caprice inexplicable. Je m'étonne surtout que marié, marié depuis deux mois à peine à une créature parée de toutes les grâces, vous n'ayez pas craint de vous exposer à l'humiliation que vous subissez en ce moment, pour vous donner la satisfaction de revoir Mlle Vaulnier. Non, je n'aurais jamais cru qu'une personne comme elle pût exercer une séduction si forte sur un cœur tel que le vôtre.

Ce langage débité doucement, d'un ton à la fois attendri et railleur, cinglait Saint-Alvère en plein visage et livrait à son orgueil un rude assaut. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais supporté de qui que ce fût des remontrances de cette espèce. Cependant il se taisait, il se contenait, et les yeux à demi clos, il écoutait toujours le baron Amalti en se disant que pendant qu'il parlait, Séverine quittait le château et se mettait en sûreté. Le baron continua de formuler ses plaintes, les unes avec ironie, les autres avec amertume, et enfin, quand il crut avoir couvert de honte sa silencieuse victime et s'être suffisamment vengé, il couronna sa harangue par ces paroles :

— Vous pouvez maintenant vous retirer, monsieur le marquis. Je regrette que les incidents de cette nuit aient eu deux témoins ; mais je me fais fort de leur discrétion, et je garantis leur silence. Cette affaire n'aura donc pas d'autre suite pour vous. Il n'en sera pas de même malheureusement pour cette fille, dont la situation est brisée. Il ne m'appartient pas de la recommander à votre sollicitude. Je pense...

Saint-Alvère l'interrompit violemment.

— Assez, Monsieur, assez. Je n'ai que faire de vos reproches, de vos conseils, de votre indulgence. Vous avez perdu votre temps et vos paroles; Mlle Vaulnier n'est pas ma maîtresse.

Le baron Amalti, toujours assis, se redressa, regarda fixement Antoine, qui, baissant la voix, continua :

— Il faut donc lui rendre votre estime, Monsieur, car elle n'a pas cessé d'en être digne. Ce n'est pas pour elle que je suis venu.

— Pas pour elle! s'écria le mari de Séverine. Et pour qui donc?

Une vision rapide passa devant ses yeux, éclaira son entendement.

— Pas pour elle! répéta-t-il; mais, alors... misérable!

Il s'élança sur Antoine, qu'il saisit par sa cravate et qu'il secoua violemment, en bégayant :

Mais parlez! parlez! Vous avez menti, n'est-ce pas?

Puis, voyant qu'il ne pouvait lui arracher une parole, avide de connaître la vérité toute entière, il courut à la chambre de sa femme. Au moment où il allait y pénétrer, Mlle Vaulnier parut sur le seuil.

— N'entrez pas, Monsieur, dit-elle, c'est inutile; Mme la baronne est partie.

Il l'écarta brusquement et passa outre. Il courut au lit et le trouva vide; mais devant ce lit, dans sa couchette blanche, sa fille dormait. Subitement apaisé, les yeux pleins de larmes, il dit à Mlle Vaulnier :

— C'est vous qui l'avez fait fuir.

— J'ai voulu vous épargner un crime, Monsieur.

Il ne répondit pas et revint dans la pièce où l'attendait le marquis. Dans la fureur du premier mouvement, il l'aurait tué si une arme s'était trouvée à la portée de sa main; mais, rasséréné par la vue de sa fille, il se contint et ne se départit plus de son calme. L'explication fut brève et simple, telle qu'elle devait être entre gens du monde. Vers trois heures du matin, dévoré par l'angoisse, accablé de honte, Antoine quitta le château de Mailleforte, après s'être engagé à demeurer pendant trois jours aux ordres de l'homme qu'il avait outragé et qui se réservait de décider dans ce délai si son honneur exigeait une réparation.

Lorsque le marquis de Saint-Alvère se trouva seul, hors de cette maison où venait de se consommer la ruine de son bonheur et de ses espérances, il fut saisi d'un immense accablement, qui d'abord

lui enleva la faculté de penser et de comprendre, et jusqu'à la notion de la réalité. Éperdu, enveloppé par les ténèbres de la nuit silencieuse, dans laquelle il voyait plus clair que dans son esprit, il marchait droit devant soi sans savoir ni d'où il venait, ni où il allait. Ceux à qui les destins de la vie ont révélé l'amertume et le saisissement des grandes catastrophes, savent de quelle stupeur l'âme est soudain écrasée quand vient nous surprendre un de ces malheurs irréparables pour lesquels il n'est pas de remède, et qui détruisent à jamais la paix de nos jours. Elle nous pénètre de toutes parts avec tant d'intensité qu'elle tarit en nous les sources de la douleur et des larmes, et qu'elle nous laisse sans intelligence et sans courage, incapables même de sentir notre blessure, dont nous ne souffrons que lorsque cette stupeur a cessé.

— Est-ce que je rêve? se demandait Antoine. Suis-je éveillé?

Il s'arrêtait alors brusquement, passait ses mains devant son visage pour écarter la vision cruelle qui ramenait à son souvenir soudainement ressuscitée, la terrible scène à laquelle il venait d'assister, et faisait défiler sous ses yeux comme autant de fantômes attachés à le maudire, sa femme, son grand-père, tous ceux dont il s'était aliéné la tendresse et dont il avait détruit le repos. Oh! sa chère Régine, comme il l'aimait en ce moment. Il s'attendrissait sur elle et sur lui-même. Une indicible terreur glaçait son sang, quand il se mettait à penser qu'il ne la reverrait peut-être plus, et que, s'il la revoyait, il ne pourrait paraître devant elle qu'en coupable : puis il songeait à Séverine, hier encore reine dans le monde, reine par l'élégance, le charme et la beauté, objet de l'admiration de tous les hommes, de l'envie de toutes les femmes, et maintenant fugitive, obligée de se cacher, perdue enfin, perdue comme lui. La communauté de leur malheur succédant à la complicité de leur faute la lui rendait plus chère. Chassée de sa maison, elle n'avait plus que lui : lui-même n'avait plus qu'elle. Ils étaient maintenant condamnés à vivre ensemble, à associer leurs remords, ou à mourir pour s'y soustraire.

— Vers quels lieux s'est-elle dirigée? se demandait il. A cette heure, à qui a-t-elle pu demander asile?

L'idée lui vint qu'elle s'était peut-être rendue à Fontenailles, chez lui. Il fut violemment troublé en présence de tant d'événements pressés et graves, de tant de complications inextricables; mis, en quelque sorte, dans l'impossibilité d'échapper sain et sauf à cette crise, ce cri s'échappa de sa bouche :

— Que faire? comment en sortir?...

Écrasé sous le fardeau de ses pensées, il arriva à l'entrée du parc de Fontenailles sans s'être aperçu qu'il marchait depuis longtemps. Il s'engagea dans l'avenue dont les clartés blanches de la lune caressaient les pelouses ; mais tout à coup, il fut arrêté par un obstacle : devant lui, sous la pâle lumière qui descendait du ciel, une femme était étendue, inanimée. Il n'eut pas besoin de voir ses traits pour la reconnaitre; il devina que c'était Séverine. Il se pencha sur elle, l'appela des noms les plus doux ; puis, comme elle ne répondait pas, il la prit dans ses bras, et sans hésiter, sans se demander ce qu'il allait faire de cette créature maintenant rivée à sa vie, il l'emporta au château. Heureusement, sa chambre était au rez-de-chaussée. L'heure matinale lui permit d'arriver sans être vu. Il parvint, à force de soins, à ranimer Séverine ; mais quand elle ouvrit les yeux, quand elle essaya de parler, il fut épouvanté par les ravages qu'avaient exercés sur ces traits si purs l'intensité de la peur et la vivacité du désespoir. De la sémillante et fière baronne Amalti il ne restait qu'une ombre. Une heure l'avait vieillie plus que ne l'auraient vieillie dix années. Une ride profonde sillonnait son front. Des cheveux blancs se mêlaient à l'or clair de ses longues tresses. L'ossature du visage s'accusait vivement sous la peau et altérait l'éclatante beauté, source et cause de son malheur. La bouche s'était contractée. Le sang qui coulait hier encore sous les lèvres et leur donnait une couleur vermeille, ne coulait plus et les laissait décolorées, amincies, collées contre les dents. Enfin, le doux et chaud rayon qui faisait le charme de son regard avait cessé de briller. L'éclat de la fièvre lui survivait seul dans les prunelles, dilatées démesurément, et mettait des plaques rouges aux pommettes. Antoine l'interrogea ; il ne put obtenir qu'elle répondit. Accablée par une prostration de tout son être, c'est à peine si elle se souvenait d'avoir fui sa maison, affolée de terreur, sans avoir même le temps d'embrasser sa fille. Antoine s'alarma. Allait-il donc la perdre? allait-elle mourir là, dans sa chambre, obscurément, loin de son mari, loin de son enfant? Elle s'endormit ; mais son sommeil, agité, peuplé de visions, accrut sa fièvre. Quand elle se réveilla, elle avait le délire, et comme Antoine s'était approché d'elle pour tâcher de l'apaiser par de tendres paroles, elle ne le reconnut pas. Cet état de crise aiguë dura peu, mais, quand il eut cessé, la prostration recommença. Puis, ce fut une autre crise qui se déclara par des traits plus effrayants que les symptômes de la première. Séve-

rine ne cessait d'appeler sa fille. D'une voix caressante, elle s'adressait à elle, la suppliant de l'embrasser, et de ne pas s'enfuir, lui parlant comme si l'enfant avait pu l'entendre. Pour tromper sa douleur, Antoine voulut lui promettre que sa fille lui serait rendue; mais à peine il eut commencé à la consoler que la malheureuse femme se releva et se précipitant de la chaise longue sur laquelle il l'avait déposée, s'avança vers lui en murmurant :

— Rends-moi ma fille, rends-moi ma fille, ou va-t-en. Je te hais, toi, la cause de tous mes maux!

Le marquis se résigna à mettre deux de ses serviteurs dans le secret de son malheur et de son embarras. Il n'en trouva pas de plus digne de sa confiance qu'un jardinier et sa femme, à son service depuis longtemps et qui devaient leur aisance à ses bienfaits. Ils habitaient un pavillon dans le parc, assez loin du château. C'est là que Séverine fut transportée avant le jour. Ces braves gens lui donnèrent leur chambre. La femme s'installa à son chevet, tandis que le mari se mettait en permanence aux abords de sa maison, afin d'empêcher qu'on y découvrît la présence d'une étrangère. Vers neuf heures, le médecin de Chinon, qui venait tous les jours donner ses soins au duc de Fontenailles, fut conduit par Saint-Alvère auprès de la baronne Amalti. Il ne pouvait se tromper au récit qui lui fut fait, ni aux symptômes qu'il constata lui-même. Séverine était sous le coup d'un transport au cerveau, mal effroyable, soudain, qui ne pardonne guère.

— N'y a-t-il donc aucun moyen d'en arrêter les progrès? demanda le marquis, qui se révoltait contre la pensée de la voir mourir.

— Les moyens que la science nous fournit sont insuffisants, je le crains, répondit le médecin. Peut-être en est-il d'autres. Une violente émotion a provoqué la maladie, une réaction violente pourrait la guérir.

Antoine écrivit sur-le-champ à Mlle Vaulnier, afin de lui faire connaître cette funeste complication et les paroles du médecin. Il la suppliait de donner à Séverine la consolation et la joie d'embrasser son enfant, dût-elle, si le baron Amalti refusait d'accorder cette faveur à sa femme, se passer de son autorisation. Il s'agissait de sauver la baronne. Malheureusement le porteur de cette lettre trouva le château de Mailleforte fermé. Amalti était parti dès l'aube pour Paris, emmenant sa fille et Mlle Vaulnier. Il ne devait revenir que le surlendemain.

Nous en avons assez dit pour préparer nos lectrices à la catastrophe qui devait dénouer l'histoire des amours de la baronne Amalti. On a souvent critiqué les dénoûments tragiques que les romanciers donnent fréquemment à leurs récits. Ils n'en inventeront jamais de plus tragiques que la mort soudaine de cette femme, brutalement tuée par une suite d'événements inattendus, en pleine jeunesse et dans tout l'éclat de sa beauté. L'implacable réalité, qui s'est chargée de fournir à l'auteur le sujet de cette histoire, est plus féconde que les imaginations les mieux douées. Elle passe et fait son œuvre, sans se préoccuper de savoir si elle méritera ou non le reproche d'invraisemblance. La baronne Amalti mourut quarante-huit heures après avoir fui sa maison. Son agonie fut courte, mais horrible. En proie au délire pendant toute une journée, Séverine ne sembla recouvrer quelque lucidité que pour subir l'horreur des approches de la mort. Comme Saint-Alvère, déchiré par la douleur et l'angoisse, se penchait sur elle afin de lui donner, dans ces épouvantables instants, la consolation d'un baiser et d'un accent de tendresse, elle le regarda, sans le voir, sans l'entendre, sans le comprendre, brisée, et soupira.

— Ah! mon mari, ma fille! Oh! appelez-les. Je ne veux pas mourir sans les revoir.

Puis, comme il essayait de la tromper encore, elle le repoussa; ses yeux brillèrent d'une flamme de folie, tout son corps fut agité par un soudain tremblement, et, se redressant sur son lit, des sanglots dans la voix, elle cria, farouche et mourante : — Ma fille! mon mari! Je les veux... ma fille! ma fille!

Un hoquet étrangla ce cri déchirant. Elle retomba raide sur l'oreiller, morte. Dans la nuit qui suivit sa mort, son corps fut transporté secrètement à Mailleforte, où le baron Amalti était revenu en toute hâte. Le lendemain, le marquis de Saint-Alvère reçut de lui la lettre suivante :

« Vous vous étiez engagé à demeurer trois jours à mes ordres, jusqu'à ce que j'eusse décidé si mon honneur outragé par vous exigeait une réparation. J'ai résolu dès à présent de ne vous en demander aucune. J'ai compris que vous étiez disposé à ne pas vous défendre contre moi, mais je ne veux pas vous tuer. Votre vie assure ma vengeance bien plus que votre mort; ma haine ne peut même être satisfaite qu'autant que vous vivrez. C'est à vos propres remords que je laisse le soin de me venger.

« J'ai donné dans ma carrière assez de preuves de courage pour

avoir le droit de choisir et de vous infliger un mode de châtiment, platonique en apparence, mais en réalité bien plus terrible que celui auquel vous vous seriez exposé en combattant à armes égales contre moi. En effet, vous avez, il est vrai, tué ma femme; mais vous avez si odieusement trahi la vôtre, que vous ne pourrez plus vous approcher d'elle sans voir à sa place devant vous le fantôme de l'autre. Ma fille n'a plus de mère; mais, si vous avez des enfants, vous ne pourrez recevoir leurs caresses sans songer à l'orpheline qui vous maudit. Enfin mon foyer est désert, mais je crois bien que le vôtre sera frappé de stérilité, car encore que je sois résolu, par respect pour votre femme, à ne pas lui faire connaître l'indignité de son mari, il est probable que la vérité lui parviendra quelque jour et mettra entre elle et vous l'éternel souvenir de l'injure qu'elle a reçue. Je vous impose donc l'obligation de vivre, et je me refuse à vous délivrer de l'existence odieuse qui sera la vôtre désormais. Si vous vivez seulement quelques années, j'aurai été vengé. Je n'ajoute qu'un mot. Si, dans l'espoir que le temps affaiblira la vivacité de vos remords, vous osiez un jour prétendre au bonheur, vous me verriez reparaître, et je saurais vous empêcher d'en jouir. »

Peu de jours après les événements que nous venons de raconter, la guerre éclatait entre l'Allemagne et la France. Le marquis Antoine de Saint-Alvère, qui n'avait encore osé se rendre auprès de sa femme et qui commençait à porter difficilement le fardeau de ses jours, s'empressa de demander et obtint le commandement de l'un des bataillons des mobiles de la Touraine. Quand il alla faire ses adieux à Régine, elle ne connaissait pas la vérité. Elle devait l'ignorer toujours. Il put donc goûter une fois encore la suprême douceur de sa tendresse; puis, il se jeta dans les aventures de la guerre avec la ferme volonté d'y trouver la mort. Ses vœux furent exaucés. Blessé le 2 décembre 1870, au combat de Loigny, il mourut le soir. Cette guerre fatale coûta également la vie au jeune officier qui devait épouser M[lle] Vaulnier. La marquise de Sainte-Alvère était veuve depuis deux mois quand elle mit au monde un fils, aujourd'hui duc de Fontenailles, depuis la mort de son aïeul. Le baron Amalti ne fut donc pas vengé. Il eut la générosité de ne pas poursuivre sa vengeance sur la veuve d'Antoine et de ne pas désespérer ce cœur, qui, plus heureux que le sien, se console en pleurant son amour brisé.

Ernest Daudet.

Le gérant : F. Juven. Imp de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

EN BRETAGNE

(NOTES DE VOYAGE)

Nantes.

En arrivant à Nantes, je ne savais à quel hôtel descendre, quand, sur l'un des omnibus alignés le long du trottoir de la gare, cette adresse, bien faite pour séduire un poète : *Hôtel de la Fleur*, me décida. Je confiai donc à cette voiture, qui portait un nom si odorant et si printanier, mon bagage et ma personne, et elle me conduisit... à côté de la Poissonnerie.

Je ne veux pas médire de l'*Hôtel de la Fleur*, où j'ai trouvé bon lit et bonne table et où j'ai été servi — ô province! — par un garçon à moustache ; mais l'ironie de l'antithèse, la mystification du contraste que présentent l'enseigne et la situation de cette estimable auberge, m'ont paru dignes d'être notées... Et voilà que je pense à ces chercheurs d'idéal qui suivent les femmes par les rues et imaginent, sans essayer de les vivre, tant de romans d'une heure. Parfois, bien rarement, foudroyés par le regard ingénu de deux yeux de violette, ils surmontent leur timidité, osent se pencher vers une oreille rougissante et y murmurer quelques mots émus. Hélas ! on ne leur répond que par une insulte de harengère ou par un consentement plus infâme encore.

Eux aussi, ils ont pris l'omnibus de l'*Hôtel de la Fleur*.

Nantes, avec ses quais nombreux et ses aristocratiques maisons du XVIII[e] siècle aux beaux balcons de fer forgé, a fort grand air. J'ai admiré ici ces coins toujours charmants de marine et de paysage où des bateaux de mer semblent glisser sur une prairie, où les branches des arbres se mêlent aux vergues des navires; et je me suis rappelé ce poème allemand dans lequel un sapin, vieilli sur les Alpes, regrette de n'avoir pas été transformé, comme il pouvait l'être, en mât d'artimon ou de misaine et de n'avoir pas couru

le monde, tandis qu'un autre sapin, devenu le grand mât de quelque goëlette, est fatigué des longues traversées et regrette sa montagne natale. Idée ingénieuse et vraie, qu'on peut rapprocher des belles *Nostalgies d'obélisques*, de Théophile Gautier. Qui donc, en effet, est content de son sort? Quelques rares sages peut-être, et un grand nombre de sots, fort heureusement pour eux.

Deux noms sont également célèbres à Nantes, bien qu'à des titres très différents : celui de Carrier et celui de Cambronne. On montre au voyageur la maison où logeait l'horrible proconsul de la Convention, et, sur la plus belle promenade de la ville, se dresse en bronze le Léonidas du Dernier Carré, dans le désordre du combat, serrant sur son cœur l'aigle de la Grande-Armée. Bien que Victor Hugo ait demandé pour le général Cambronne la permission de « déposer du sublime dans l'histoire », et que, naguère, un membre de nos Assemblées ait fait entrer violemment dans la langue parlementaire le mot héroïquement rabelaisien attribué, par une assez vraisemblable légende, à l'intrépide colonel des grenadiers, l'inscription de son monument a adopté la version décente et cicéronienne : *La garde meurt et ne se rend pas*. Peu importe d'ailleurs. Quoi qu'il ait pu dire le soir de Waterloo, Cambronne est admirable, et, dans ce siècle de popularité si facilement acquise, par ce temps où l'on galvaude le marbre et où l'on prostitue l'airain, cette statue fait plaisir à voir.

Elle réconcilie avec l'humanité, dont le souvenir de Carrier inspirerait l'horreur. Et cependant, qui sait! Ce monstre qui fit périr tant d'innocents en quelques mois, par la guillotine, par les noyades, par les fusillades en masse, se prenait peut-être pour un grand citoyen, pour un Brutus ou un Lorenzaccio sacrifiant jusqu'à sa mémoire à une cause juste et généreuse. Hélas ! quand on songe à toutes ces querelles politiques et religieuses qui ensanglantent l'histoire depuis tant de siècles, et dans lesquelles les victimes ne valent guère mieux que les bourreaux, on se sent le cœur gagné par le froid mortel du septicisme. Il reste encore, par bonheur, quelques sentiments, forts et simples comme des instincts, qui ne trompent jamais l'homme sur ses devoirs. C'est à l'un des plus purs et des plus puissants d'entre eux qu'obéissait Cambronne en répondant par un défi dernier au triomphe immoral du nombre et de la médiocrité sur l'héroïsme et sur le génie, et la France vaincue a jeté son cri de protestation indignée par la bouche de cet obscur soldat. Voilà l'exemple qu'on peut toujours suivre, l'appel

de la conscience auquel on peut toujours répondre! Il est légitime d'hésiter entre tous ces partis qui vous sollicitent et vous disent : Je suis la vérité, je suis la justice! car, si l'on considère leur passé, on y découvre les mêmes crimes. Mais si le citoyen a le droit de rester sourd aux harangues des tribuns, il faut qu'il réponde toujours aux trompettes d'alarmes sonnant pour la patrie en danger; s'il peut s'absenter du *forum*, il doit dire : Présent! les jours de bataille.

J'ai salué très bas la statue du général Cambronne.

Saint-Nazaire.

Des moulins tournaient tout le long de ma route, depuis les plaines des environs de Paris jusqu'aux dunes de l'embouchure de la Loire; et, dans le grand bassin de Saint-Nazaire, qui est sous ma fenêtre, je vois des bâtiments de toutes sortes, depuis le grand trois-mâts qui vient de traverser l'Atlantique jusqu'à cette humble barque de pêche sur laquelle un mousse aux pieds nus, accroupi près du bordage, raccommode un vieux filet.

Les premières choses, indispensables à la vie, qu'a créées le génie de l'homme ont toutes un caractère d'harmonie et de beauté. Le vase le plus grossier des temps les plus reculés est déjà une pure œuvre d'art. Le premier soc de charrue qui a brillé dans le sillon, aux rayons obliques du couchant, a rendu rêveur le premier artiste, comme aussi la première épée, hélas! qu'un guerrier a fait étinceler au soleil, le matin d'un combat. Mais, parmi ces inventions primitives, le moulin et le navire ont conservé, d'une façon particulièrement frappante, l'élégance et la grâce de leur forme antique; et c'est toujours avec une poétique émotion que j'admire et que je compare ces deux objets ailés, dompteurs du vent, frères des oiseaux.

Le Croisic.

J'ai fait l'excursion traditionnelle : le Croisic, le Bourg-de-Batz et Guérande.

Rien à dire du Croisic, où l'on arrive à travers un désolé paysage de dunes et de marais salants. C'est un Trouville nantais, un bain de mer provincial. Je n'ai déjà qu'un goût fort médiocre pour les plages à la mode où les Parisiens transportent, tous les étés, leurs ridicules raffinés, et les polkas du casino me semblent un fâcheux

accompagnement au bruit de la mer qui monte. Pourtant Dieppe et Étretat ont leur raison d'être; les boulevardiers endurcis s'y retrouvent comme à une *première* des Variétés; mais il y fait moins chaud et le bruit de l'Océan sur les galets est, en somme, plus agréable que la voix du comédien Baron. Enfin, cette combinaison satisfait les gens qui, tout en aimant les grands spectacles de la nature, veulent avoir leur *Figaro* dans l'après-midi et y lire le compte rendu de la tempête qu'ils ont vue la veille. Mais le Croisic n'est qu'une copie maladroite de ces succursales marines des dimanches de courses ou des « mardis » du Théâtre-Français. Le *high-life* breton est médiocre, et les femmes d'armateurs et de marchands de sardines ne s'habillent pas chez la bonne faiseuse.

J'ai donc pris « un berlingot » et je me suis fait conduire à Guérande par le Bourg-de-Batz. On y admirait autrefois, disent les Guides, les splendides costumes des paludiers. Il y en a encore quelques-uns... dans des armoires, et on les montre aux touristes, moyennant quarante sous. Je n'ai pas encouragé cette industrie locale faite pour irriter tout sincère ami du pittoresque, et j'ai poussé sans m'arrêter jusqu'à Guérande.

Là, une merveille m'attendait. Guérande est supérieure à sa renommée et à la belle description qu'en a donnée Balzac dans *Béatrix*. J'ai fait le tour de ses boulevards plantés d'arbres géants; j'ai suivi ses remparts écroulés, où des chênes poussent entre les créneaux, ses fossés verdis par les lentilles d'eau et fleuris par les nénuphars; j'ai passé sous ses portes fortifiées et flanquées de tours, parcouru ses rues désertes, où le pied sonne sur les pavés encadrés d'herbes, visité son église gothique, toute ruinée, sentant la cave, et j'ai trempé mon doigt dans l'eau glacée du bénitier. Tout ce que la province a de pénétrante poésie est résumé là, et il semble que le bonheur habite aussi bien dans ces masures populaires que dans ces antiques hôtels qu'orne un écusson mutilé. Je me suis longtemps promené dans la cité féodale. Enivré de calme, de solitude et de silence, j'imaginais déjà une vie tout entière, lentement, doucement, paisiblement vécue dans ces ruines verdoyantes, une existence mélancolique sans chagrin, monotone sans ennui, remplie seulement par d'humbles travaux et de chers devoirs, et je méditais la pensée si profonde de Chateaubriand : « Si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude. » Rien ne venait troubler ma délicieuse impression. Je n'avais pas voulu remarquer les boutiques du libraire et du pharmacien; je n'avais

rencontré personne en chemin. A peine avais je aperçu, sous l'ombre de quelque porte, le bonnet blanc d'une aïeule, ou vu passer, dans le lointain d'un carrefour, un prêtre à cheveux blancs, boiteux et portant son livre.

Tout à coup, sur le mur d'une halle vide, une énorme affiche, peinte en bleu, frappa mes regards : c'était celle du *Moniteur des Tirages financiers*. Le monde moderne, dans ce qu'il a de plus immoral : l'agiot, et de plus laid : l'affichage, se rappelait brutalement à moi. Le charme était rompu. Je me figurais les maisons nobles de Guérande vendant les domaines des aïeux pour acheter des Bons Turcs, et les paysans prenant les honnêtes écus amassés par leurs père et mère au fond des vieilles armoires de chêne et les portant à la caisse de quelque Philippart.

J'ai quitté Guérande tout soucieux, et je n'ai retrouvé ma sérénité que le soir, dans le wagon qui me ramenait à Saint-Nazaire ; car je voyais, à travers la vitre, ce qui ne sera jamais souillé par aucune affiche, une admirable nuit d'été. Le ciel, d'un noir profond, intense, était poudreux d'étoiles, mitraillé d'astres, criblé d'étincelles. Au loin, sur la Loire, les phares luttaient de clarté avec les constellations. Et cette belle nuit m'a fait songer aux coquettes créoles qui, pour rêver le soir sous les vérandahs, mettent des vers luisants dans leurs cheveux noirs.

Auray.

Vannes et Auray ne seraient que de grands villages, sans leurs vieilles maisons ; mais ces deux jolies villes en possèdent un grand nombre, et des plus pittoresques, les unes laissant voir dans leur plâtre leurs charpentes en forme de croix, les autres cuirassées d'ardoises, quelques-unes à tourelles d'angle, d'autres ornées de figures grotesques en pierre sculptée ou en bois peint, toutes avec le haut pignon, la boutique à auvent et les deux ou trois étages surplombant les uns sur les autres. Dans ce genre, la place Henri IV, à Vannes, est particulièrement curieuse et intéressante. Trois ou quatre ruelles tortueuses y aboutissent, et le fin clocher à jour de la cathédrale, gris dans le ciel bleu, semble jeter un regard indiscret au milieu de cette réunion de toits pointus. On est transporté ici en pleine vieille France. C'est le vrai décor d'une comédie de Molière, et, sur cette place, presque toujours solitaire, on est tout surpris de ne pas voir déboucher le seigneur Géronte, claudiquant sur sa grande canne, et le subtil Scapin portant sous son

bras le sac dans lequel il va faire entrer le crédule vieillard, afin de lui donner la bastonnade classique.

D'ailleurs, la Bretagne doit être la joie des antiquaires. Pas de bourg, pas de hameau qui n'ait son antique église, recommandée par le *Guide Joanne*. Très médiocre archéologue, je laisserai dans le dictionnaire de Viollet-le-Duc les trois ordres du gothique, et je ne m'embrouillerai pas dans le rayonnant et le flamboyant. Mais je note au passage l'aimable rencontre de tous ces grêles clochers de campagne, bons vieux nids d'*Angelus* et d'hirondelles, qui laissent voir l'azur à travers leurs dentelles de pierre et montent droit dans le ciel, comme pour indiquer son chemin à la prière.

Deux déceptions, par exemple, ce sont Sainte-Anne-d'Auray et les alignements de Carnac.

Un architecte au goût du jour, quelque prix de Rome dont je veux ignorer le nom, a construit, sur les lieux du fameux pèlerinage, un édifice moderne, tout battant neuf, d'un luxe déplacé, sans caractère aucun, et où je ne croirai jamais qu'aucun miracle s'accomplisse. Cependant, sainte Anne paraît avoir eu beaucoup à faire, dans ces derniers temps, si l'on en juge par les nombreux *ex-voto* pendus aux murs de son sanctuaire. Ce sont, pour la plupart, d'horribles croûtes, badigeonnées par des peintres d'enseignes et représentant un navire en détresse; un malade dans son lit, avec table de nuit et bonnet de coton; un enfant tombé sous la roue d'un moulin, etc., etc., tous sauvés par sainte Anne, bien entendu. La sottise et l'intolérance de la plupart des libres-penseurs me rendraient volontiers superstitieux, et je ne fais aucune difficulté d'admettre les idolâtries locales et les fétichismes de clocher. Je suis prêt à soutenir devant les voltairiens à la mode l'efficacité des indulgences et de l'intervention des saints, et je prendrai, quand on voudra, un bain d'eau de Lourdes pour déplaire à un esprit-fort. Mais il faut être sincère avant tout. Je confesse donc que la laideur des hommages rendus à sainte Anne d'Auray m'a fait oublier leur touchante bonne foi, et que j'ai été moins frappé par leur naïveté que par leur ridicule. Je m'en accuse avec contrition, — *meâ culpâ, meâ maximâ culpâ!* — et, pour que ce péché d'artiste me soit pardonné, je m'adresse à saint François d'Assise, mon bienheureux patron, que son joli talent de charmeur d'oiseaux m'a toujours rendu singulièrement sympathique.

Les célèbres *dolmen* de Carnac doivent être d'un puissant intérêt pour l'archéologue et le collectionneur de haches de pierre et

autres mystifications celtiques ; mais ils laissent froid le touriste ignorant. Les soldats païens qui poursuivaient saint Cornély, et que, selon une respectable tradition, l'apôtre de l'Armorique pétrifia dans leur ordre de bataille, n'offrent plus aujourd'hui que quelques rangées d'assez gros cailloux, qui ressemblent aux chicots ébréchés de la mâchoire d'un monstre fossile. C'est une ruine sans grandeur et que je regretterais d'être allé voir, si je n'avais trouvé, par compensation, le beau panorama de la baie de Quiberon et si je n'étais rentré à Auray, vers la tombée de la nuit, à travers la mélancolie des landes désertes, où le vent du soir faisait courir des frissons sinistres dans les ajoncs flétris. C'est là que mon scepticisme parisien aurait mérité une leçon des nains et des korrigans, qui doivent évidemment prendre leurs ébats dans ces parages, à cette heure douteuse et inquiétante du crépuscule. Mais je suis forcé d'avouer que je n'ai été la dupe d'aucun feu follet, que je ne suis devenu le jouet d'aucune ronde infernale. Nul saule, à la silhouette difforme, n'a tendu des bras effrayants pour me saisir, et, en passant près des lavoirs, je n'ai pas aperçu la moindre lavandière battant son linceul au clair de la lune. J'en exprime ici mon regret, étant, au fond, encore un peu romantique, bousingot et mil-huit-cent-trente.

Jusqu'ici, je n'ai point vu de costumes d'hommes. Les cultivateurs de ce pays n'ont conservé, du moins dans leur tenue ordinaire, que le chapeau rond à larges bords, orné d'un ruban de velours noir. C'est insuffisant comme couleur locale. Les femmes, au contraire, sont plus fidèles à la tradition, et les jours de marché, paraît-il, les connaisseurs peuvent distinguer, à la différence de leurs bonnets, les paysannes des diverses communes d'alentour. Je n'entreprendrai pas cette longue étude ; mais j'ai été frappé, comme le serait du reste l'observateur le plus superficiel, par le caractère monastique des coiffures féminines, dans toute cette partie du Morbihan. Ce ne sont que bonnets de nonnes et cornettes de religieuses ; et les visages le plus souvent graves et recueillis des campagnardes ajoutent encore à l'illusion. C'est au point que toutes les auberges me font l'effet d'un couvent, toutes les tables d'hôtes d'un réfectoire ; car j'y suis servi par des carmélites ou par des oblates. Je dois faire un effort pour ne pas les appeler « ma mère » ou « ma sœur », selon qu'elles sont jeunes ou vieilles ; je suis scandalisé que le commis-voyageur, en train de « faire la Bretagne », qui s'assied en face de moi, ne se signe pas pieusement

et ne dise pas le *Benedicite* avant de manger sa soupe ; et, ce soir même, la servante de l'hôtel, qui ressemble à un portrait d'abbesse peint par Philippe de Champagne, m'a proposé du ragoût de mouton avec un petit murmure si discret, si clérical, que j'ai cru qu'elle marmottait un *oremus* et que j'ai été tenté de lui répondre : *Amen!*

Concarneau.

Arrivé à Quimperlé par une averse qui justifiait à merveille le fameux proverbe du Breton, résigné au mauvais temps : « Quand il pleut tous les jours, c'est trop ; quand il pleut tous les deux jours, ce n'est pas assez », je me suis mis en quête d'une voiture pour me rendre à Concarneau. Je n'ai trouvé qu'une carriole mal couverte, mais elle m'a conduit, au trot paysan d'un gros cheval gris, par une route charmante, où j'ai aperçu, à travers le brouillard de la pluie, une succession de sites inoubliables. Ce sont de touffus et humides paysages, se creusant en profondes vallées, se dressant en hautes collines, d'un aspect étrangement énergique, d'une verdure presque noire. J'entre ici dans la vraie Bretagne, dans *la terre de granit recouverte de chênes* qu'a chantée Brizeux, dans le Finistère à la fois fertile et sauvage.

A Pont-Aven, un village situé à moitié chemin, on a dételé pour déjeuner, se sécher un peu au feu de la cuisine et donner deux heures de repos au cheval. C'est une halte exquise, un pays presque trop joli, avec des bateaux de mer et des moulins sur l'eau perdus dans un fouillis de feuillage. Ce coin charmant, ce décor d'opéra-comique, a déjà attiré toute une colonie d'artistes et d'Anglais. A l'auberge, les murs de la salle à manger sont ornés, comme à Marlotte ou à Barbizon, d'esquisses *faites de chic*, les unes vertes comme un plat d'oseille, les autres rissolées comme un macaroni au gratin ; et, en déployant ma serviette, je vois à l'autre bout de la table une famille d'outre-Manche, — le père, la mère et les enfants, tous roux comme carotte, — installée autour de la théière nationale.

Amateurs de voyages paisibles, hâtez-vous d'aller à Pont-Aven, car, avant peu, les peintres et les touristes auront rendu l'endroit inhabitable. Si ce sont les paysagistes qui l'emportent, derrière chaque rocher, au pied de chaque arbre, on découvrira un rapin occupé à « piger le motif » ou à fumer sa pipe d'après nature ; le soir, des charges d'atelier seront exécutées au dessert, — symptôme

alarmant! l'hôtel possède déjà un piano, — et des cocottes ayant posé « l'ensemble » dans les ateliers du boulevard Pigalle promèneront leurs toilettes de canotières dans les genêts en fleur, et mettront, comme diraient les romanciers naturalistes, un coin d'Asnières dans le paysage breton et un coup de Bullier dans l'honnête village. Si, au contraire, le tourisme anglais prend le dessus, Pont-Aven se peuplera de *miss* aux longs pieds, hideusement fagotées, et de *boys* aux gros mollets qu'on verra passer tous les dimanches, à l'heure du *divin office*, en vestes courtes et en chapeaux tuyaux de poêle; dans une délicieuse prairie, où paissent aujourd'hui quelques vaches noires et blanches, près d'un torrent qui chante sur les pierres, on établira un jeu de crockett, et la place de l'Église, pleine encore à présent du silence et du calme champêtres, sera traversée par de hideuses voiturées de voyageurs en habits gris, ayant tous un *cook's-tickett* dans le galon de leurs chapeaux.

Tout heureux d'avoir vu Pont-Aven avant ce malheur très prochain, je me suis remis en route. Le ciel avait fermé ses écluses et une âpre brise marine avait remplacé la pluie. Aussi ventait-il ferme quand je suis arrivé à Concarneau; la mer, d'un vert sombre de pâturage, était broutée par tous ses moutons; les embruns montaient à l'assaut des fortifications de la Vieille-Ville, qu'un seul pont réunit à la terre-ferme; et, le long des quais du petit port, où les barques dansaient en mêlant leurs mâts, les pêcheurs, n'ayant pu sortir par ce gros temps, fumaient et regardaient l'horizon. J'examinais ces bonnes figures de loups de mer, vrais jambons cuits par le soleil et salés par le vent du large, lorsque m'est apparue une femme de l'endroit, coiffée de son mirifique et superbe bonnet. Vous allez dire que je ressemble au philosophe du *Mariage forcé* et que je m'attarde dans le chapitre des chapeaux. Mais le bonnet de Concarneau est vraiment extraordinaire et mérite une mention spéciale. C'est tout un édifice compliqué de toile, de mousseline et de rubans, quelque chose de triomphal, de flottant et de pavoisé, et l'on ne saurait mieux le comparer, dans ce pays de hardis marins, qu'à une frégate marchant vent arrière et ayant joyeusement déployé ses voiles, ses focs et ses bonnettes. J'ai vu passer toute une escadre de ces gentilles frégates dans les rues de Concarneau, et je vous assure qu'il en est plus d'une avec qui l'on serait bien aise de naviguer de conserve.

Quimper.

De Concarneau à Quimper, la campagne semble un parc, tant elle est verdoyante et fleurie. J'ai trouvé par ici les derniers vestiges du costume breton, et les paysans qui me tiraient leurs grands chapeaux sur la route portaient tous l'habillement complet en drap bleu, avec la veste sans manches, dessinant par une broderie les deux omoplates. Devant le beau portail de Saint-Corentin, j'ai enfin rencontré un vieux paysan à qui ses longs cheveux blancs et ses larges *bragou-bras* de toile grise donnaient tout à fait l'apparence d'un des héros obscurs de la chouannerie, d'un des farouches et intrépides compagnons de Jean Cottereau et de Jambe d'Argent. Mais les *zouaves*, comme on les appelle par moquerie dans le pays, deviennent plus rares de jour en jour, et quelques vieilles gens seuls, attachés aux antiques usages, osent encore porter la large culotte. Je ne voudrais point passer pour un éternel *laudator temporis acti*, ni tomber dans le ridicule des bourgeois qui regrettent les diligences, commodément installés sur les coussins d'un express. Qu'il me soit permis cependant de déplorer la disparition des anciens costumes; car je sais, hélas! comment on les remplace, et dans un récent voyage en Basse-Normandie, j'ai constaté que les jeunes villageois, voulant se mettre à la mode de Paris, avaient adopté la casquette de soie soufflée comme un ballon et la blouse de toile bleue longue comme une jupe, parure obligée des Lauzun de l'Elysée-Montmartre et des Fronsac du boulevard de Grenelle.

En flânant dans Quimper, il m'est venu une réflexion mélancolique.

Qu'elle était paisible la rue étroite et escarpée où je me trouvais seul! La double perspective des maisons à pignons se découpait sur un ciel d'un bleu tendre, sans un nuage, où montaient, là-bas, les deux flèches de la cathédrale. Personne aux fenêtres, ornées de pots de géraniums qui jetaient sur les murs gris quelques touches d'écarlate; personne dans la vieille boucherie, à l'auvent de laquelle un mouton éventré pendait à un croc de fer, montrant ses chairs roses; ni dans la boutique du drapier, où sur la pile de pièces d'étoffes mises à l'étalage, un chat gris, les pattes sous son ventre, me regardait fixement avec ses yeux verts. Au fond d'un porche sombre, dans la cour d'une hôtellerie, sous une charrette dételée qui dressait en l'air ses deux brancards, une poule noire, suivie de son peloton de poussins, donnait dans le fumier des coups de bec pres-

sés, vifs comme un tic, et son gloussement doux était le seul bruit qu'on entendît. Quel silence calmant! Quelle solitude reposante! Il semble que, dans ce milieu tranquille, il ne puisse pas exister une âme inquiète, un esprit troublé. Ici, sans doute, la vie intellectuelle est nulle. L'artiste, le poète, y mourrait d'isolement et d'ennui. Si un jeune homme entrevoit un idéal, conçoit un rêve, il s'en va bien vite, attiré par l'irrésistible mirage de Paris. Mais, du moins, aux heures de fatigue et de découragement, le fugitif peut revenir dans sa petite ville, s'y retremper dans une existence végétative, prendre un bain de paresse. Parisien de Paris ayant toujours respiré son atmosphère de fièvre, je n'ai jamais pu faire cette halte exquise; mon enfance et ma jeunesse ont ignoré le charme des vacances. Le tourisme auquel de temps à autre ma débile nature demande quelques semaines d'air pur et de libre course ne donne point l'ivresse du retour dans le pays aimé, la joie des souvenirs évoqués, l'attendrissement devant les doux paysages et les chers visages reconnus. Il me manque donc une des plus poétiques et des plus profondes impressions de la vie; et, l'autre jour, à Quimper, en me promenant dans une ruelle solitaire, j'ai envié les provinciaux exilés qui luttent et qui travaillent comme moi dans la grande ville; car ils ont tous, eux, dans quelque coin de la douce France, un asile pour se reposer, un gîte pour mourir.

Audierne.

Pour aller à Audierne, et de là à la Pointe-du-Raz, j'ai pris le classique courrier de nos pères, la traditionnelle voiture jaune tirée par de maigres chevaux qui courent comme des rats, surchargée d'une pyramide branlante de malles et de colis et conduite à coups de fouet tapageurs par un conducteur en ribote qui s'acquitte d'une commission dans tous les cabarets. La route traverse un pays superbe. Plongées jusqu'au ventre dans la luzerne des gras pâturages, les vaches noires, ces bonnes laitières qui fournissent le délicieux beurre salé qu'on sert ici dans toutes les hôtelleries, vous regardent d'un air étonné par-dessus les haies plantées d'épines, de houx et de petits chênes aux branches rageuses. De distance en distance, de verts chemins, tapissés d'herbe humide, s'enfoncent sous l'obscurité d'une double rangée de vieux ormes. A chaque pas, des coins de tableaux tout faits : les rencontres de la campagne; quelques bonnes femmes en sabots, tirant une chèvre par sa corde le long des vaines pâtures; un lavoir sous les saules, égayé par le

bruit des battoirs et le bavardage des laveuses ; ou bien échelonnés sur l'escalier en ruine d'une chaumière où les branches fantasques d'un rosier blanc montent à l'escalade d'un vieux mur, des groupes d'enfants, fillettes en grands bonnets et garçonnets en chapeaux ronds, ayant tous l'air de petits vieux.

A moitié chemin, à la fourche de la route de Douarnenez, qu'on laisse sur la droite, on longe une anse formant rivière où le flot apaisé de la baie monte à la marée haute et baigne de son eau verte et pure le pied des magnifiques arbres qui sont au bord. C'est doux et beau comme un lac de Suisse, surtout si, comme moi, on passe là quand le couchant allume ses forges mystérieuses et quand se reflète dans l'eau tout un archipel aérien de légers nuages couleur de cuivre.

Par malheur, cette charmante promenade devait avoir pour moi une fin désagréable, et, quand je suis arrivé à Audierne, l'aspect de ce joli port de pêche était presque effrayant. Sur le quai, en face d'un fouillis de mâts, une foule noire s'agitait devant l'unique hôtel de l'endroit, et nous descendîmes de voiture au milieu d'un tumulte de marins avinés qui se querellaient et se montraient le poing.

Dans l'obscurité, — la nuit était déjà tombée, — je vis, à la lueur rouge de la lanterne de l'auberge, des regards étincelants de colère, des bouches tordues par l'injure; l'un des pêcheurs, plus furieux que les autres, brandissait même une hache et, si on ne l'eût retenu, il se serait jeté sur un de ses compagnons. A l'entresol de l'*Hôtel des Voyageurs*, dont la fenêtre était ouverte, quelques hommes penchés avec avidité sur des papiers, à la clarté d'une lampe, criaient des chiffres d'une voix enrouée. Il y avait dans l'air un souffle de rage populaire, un vent d'émeute. C'était sinistre.

Certes, depuis que j'étais en Bretagne, j'avais déjà vu bien des gens ivres ; c'est, hélas ! le vice des pays pauvres. Le rude travail appelle le plaisir brutal ; et quand on songe combien est dure la besogne de ces cultivateurs qui brisent si souvent contre un rocher le soc de leur charrue et de ces marins qui labourent constamment une mer hérissée d'écueils, on ne se sent pas le droit d'être sévère, et l'on excuse un peu ces pauvres gens de chercher quelquefois l'oubli de leurs peines au fond d'un broc de cidre ou d'une *demoiselle* d'eau-de-vie. Mais si j'avais aperçu, par-ci par-là, un couple de matelots dont les épaules se heurtaient ou un paysan titubant

au milieu d'un chemin et reconduit, à coups de poing dans le dos, par sa ménagère, je n'avais pas encore rencontré une pareille réunion d'ivrognes. J'entrai donc dans l'auberge d'Audierne révolté par cet ignoble spectacle, plein d'indignation contre ce pays ignorant, arriéré, barbare, et appelant sur lui les bienfaits du progrès moderne.

Hélas! ce que j'ai appris par la conversation de la table d'hôte me guérit bien vite de cet accès démocratique. La dégoûtante orgie que je venais de traverser n'était point ordinaire à Audierne. Une élection au conseil général, qui avait eu lieu dans la journée, en était la cause exceptionnelle; car les deux candidats, le blanc et le rouge, avaient mis les tonneaux en perce. Celui dont les opinions avaient la couleur du vin venait même de triompher, et les hommes attablés dans la salle basse de l'hôtel étaient ses agents électoraux, qui comptaient les bulletins de victoire. C'était la conquête dont la civilisation est le plus fière, c'était le suffrage universel qui avait saoûlé tout le village; c'était ce puissant porte-lumière qui abrutissait tous ces misérables.

J'allai me coucher en méditant la leçon de scepticisme que le hasard venait de me donner, et confirmé, une fois de plus, dans ma médiocre estime pour cette étonnante institution, orgueil de notre siècle, grâce à laquelle le vote d'un matelot alcoolisé exerce la même influence sur la destinée du pays que celui d'un homme de génie ou tout simplement de sens commun.

La Pointe-du-Raz.

La littérature contemporaine a malheureusement abusé du mot *sublime;* c'est pourtant le seul qui puisse qualifier le coup d'enthousiasme que m'ont donné la Pointe-du-Raz et la Baie-des-Trépassés.

On arrive à ces solitudes, limites de l'ancien monde, par un aride pays assez semblable à celui que l'on trouve dans les ascensions de montagnes, quand on approche du sommet. Le terrain montueux de la presqu'île, la rude brise dont elle est balayée et les immenses espaces qu'on y découvre complètent l'illusion. Comme sur les hauteurs alpestres, on traverse des villages désolés, des prairies à l'herbe courte et rare que broutent de pauvres bestiaux. A la patte d'oie des chemins, se dresse une haute croix de bois, sur laquelle est cloué un Christ, grossièrement sculpté et

colorié. Parfois un horrible porc, effaré par la voiture, rentre en grognant dans une chaumière; car, ici, animaux et paysans vivent pêle-mêle; on est parmi les populations les plus sauvages de la Bretagne; le français est à peine compris, presque pas parlé. Épuisé d'avoir couru dans les roches, je suis entré dans un cabaret; je n'ai pu y boire qu'un verre de lait. Il devait aussi y avoir là du pain noir, dur depuis huit jours; mais, par honte, m'a dit le guide, la femme qui me servait n'a pas voulu me le montrer.

Avant de descendre dans les précipices de la Pointe-du-Raz et de parcourir le grandiose désert de sable de la Baie-des-Trépassés, on visite le phare, où vous attend le cordial accueil des gardiens, braves gens du peuple anoblis par la vie contemplative. Puis l'un d'eux vous mène à l'Enfer de Plogof, à travers un dédale de rochers au bas desquels grondent, à des profondeurs et avec un fracas qui donnent le vertige, les lames de fond, furieuses par les temps les plus calmes, cambrant leurs énormes volutes d'émeraude, hérissant leurs crinières d'argent liquide... Mais je veux décrire et j'ai tort. Ce n'est pas au lendemain d'une sensation aussi poignante qu'on peut en parler dans une note hâtive. Je reviens de la Pointe-du-Raz, ivre de mer, de ciel et de vent; et, si j'essaye un jour de fixer ce souvenir, ce sera dans la noble forme du vers que semble imposer à mon esprit le rythme majestueux de l'Océan.

Douarnenez.

J'ai vu la baie de Douarnenez, — une des plus belles de l'Europe, dit-on, — sous un aspect charmant, mais qui doit être assez rare dans ces rudes contrées de l'Ouest; car, pendant les deux jours que j'ai passés là, ravi par la beauté du site et dégoûté par la puanteur des sardineries, un soleil méridional brûlait les dalles du port, et une « mer d'huile », comme disent les Provençaux, mourait sur les galets de la grève, en se frangeant à peine d'une écume argentée. Évidemment, en temps ordinaire, ce pays a un caractère tout différent. Ces côtes lointaines, que baigne une brume d'or, cette immense coupe d'eau laiteuse couleur de turquoise, ces grands bouquets d'arbres s'élevant en gerbes majestueuses dans l'azur du ciel, sans que la moindre brise y mette son mouvement et son murmure, ce paysage chaud, noble et paisible, c'est un tableau de Claude Lorrain, c'est le lac de Genève en été, c'est une marine méditerranéenne; ce n'est pas l'Océan, ce n'est pas la Bre-

tagne, ce n'est pas la baie de Douarnenez. Le touriste est exposé souvent à ce genre de déceptions, car il se déplace dans la saison confortable, et non dans celle où le pays qu'il visite présente sa véritable physionomie. Aussi Théophile Gauthier, le voyageur-artiste par excellence, avait-il cent fois raison losqu'il recommandait d'aller à Saint-Pétersbourg pendant l'hiver et au Caire pendant l'été. Il importe peu, effet, de voir une averse inonder les Pyramides, et il est sans intérêt de canoter sur la Néva.

Brest.

Après avoir parcouru ce magnifique département du Finistère, si accidenté, si varié, si pittoresque, c'est le soir qu'il faut arriver à Brest, c'est avec la tristesse de la nuit tombante qu'il faut entrer dans la sombre ville de guerre. Par la portière de la voiture prise à la gare, on voit de tous les côtés se dresser de sévères profils de remparts; puis les sabots des chevaux résonnent sur le plancher d'un pont-levis, l'on passe sous une porte basse et l'on pénètre dans des rues étroites, mal éclairées, aux noires et hautes maisons, dans de vraies rues de place forte, qu'emplit tout un fourmillement de marins et de soldats, et où soudain éclate, au fond des ténèbres, la retraite sonnée par une furieuse fanfare de clairons. C'est avec cette sensation farouche que je suis entré dans la ville de Brest, une des œuvres les plus robustes de ces deux bourreaux de travail qui ont tant besogné pour la France et qui s'appelaient Colbert et Vauban.

Le lendemain de l'arrivée, s'il ne pleut pas, — c'est, paraît-il, chose exceptionnelle à Brest, — vous pourrez, comme je l'ai fait, flâner sous les vieux arbres du cours Dajot, contempler l'admirable panorama de la rade, et surtout visiter le port et l'arsenal.

Grâce à l'obligeante courtoisie du préfet maritime, à qui j'étais recommandé, j'ai fait cette promenade sur un superbe canot de l'État, à seize rameurs, et accompagné d'un de ces jeunes officiers de marine qui ont à la fois la bonhomie du soldat, les connaissances du savant et les manières de l'homme du monde. Docile au sifflet du quartier-maître debout à l'arrière, l'embarcation nous a conduit jusqu'au fond du port militaire, et j'ai pu en admirer dans le menu toutes les merveilles. Rien de plus *amusant*, pour me servir de cette expression dans le sens que lui donnent les peintres, que les divers spectacles qui passaient devant mes yeux.

Tantôt nous glissions auprès d'une énorme carcasse de frégate ou de brick, démâtée, désarmée, montrant le vide de ses flancs par ses sabords ouverts et n'ayant conservé d'autre ornement guerrier que la figure sculptée sous son beaupré, un Jean-Bart empanaché ou quelque Amphytrite dressant la pointe de ses seins, et j'apprenais que c'était un ancien vaisseau, naguère l'orgueil de notre flotte, réduit par les innovations récentes au modeste rôle d'atelier ou de magasin flottant; tantôt nous accostions devant la porte d'un solide édifice à la Louis XIV et nous y parcourions des galeries éblouissantes de lames d'épées, de poignards et de sabres d'abordage, et des salles parées d'armes avec je ne sais quelle coquetterie héroïque où des colonnes, faites de canons de fusils, se couronnaient de chapiteaux en crosses de pistolets. Plus loin, nous longions un quai plein de soleil sur lequel s'étageaient de noires pyramides de boulets et s'allongeaient, pareilles à de formidables jeux d'orgues, des séries de pièces de tous les calibres. Partout, sous les hangars comme dans les navires, bourdonnaient l'activité et le travail. A bord d'un transport qui revient de la Nouvelle-Calédonie, des matelots couraient sur le pont, travaillaient dans les vergues ou, suspendus à des échafaudages, peignaient et calfataient la coque du bâtiment. Sur un radeau, dans un joli coin de feuillage, une baignade de marins nus jetait des éclats de rire. Au fond d'une forge, des enclumes tintaient; des marteaux de charpentiers faisaient un bruit assourdissant dans les cales sonores; et là-bas, des vapeurs de goudron montaient, légères et bleuâtres, sur la verdure et dans le ciel.

J'ai visité un cuirassé de première classe. Prions Dieu de n'avoir jamais à employer une si épouvantable machine de guerre. J'étouffais dans ce monstre de fer, où toutes les inventions du génie moderne se réunissent et s'entr'aident pour tuer et pour détruire. Ces énormes canons renflés comme des bouteilles, ces gros cylindres à lancer les torpilles, tous ces effrayants et bizarres engins à qui le commandant peut faire vomir à la fois le feu et la mort, en touchant un coquet appareil électrique placé dans sa cabine, inspirent une terreur inconnue, donnent un frisson nouveau; et je suis sorti de la citadelle flottante en maudissant le malheureux progrès, qui n'aboutit qu'à ces cruautés raffinées, à ces horreurs délicates. Dieu nous préserve, je le répète, de la guerre scientifique, la pire de toutes, et espérons qu'il suffira, pour l'éviter, de l'effet moral produit par ces cuirassés qui ont coûté tant de génie, d'efforts et de millions.

Combien est plus douce et plus consolante l'impression que j'ai rapportée de ma petite course en rade, où j'ai monté à bord d'un vieux vaisseau sur lequel est installé l'école des novices. Là, je n'ai pas rencontré de la science, mais de la vertu ; là, je n'ai pas trouvé de vapeur, ni d'électricité, mais de la discipline et du courage ; là huit cents apprentis marins vivent et travaillent, sous les ordres d'officiers, bons et sérieux comme le sont les vrais maîtres, qui ne parlent de leurs hommes qu'avec une estime attendrie et qui les appellent leurs enfants.

L'un d'eux m'a promené, avec une fierté légitime, sur le pont et dans les batteries. Partout régnaient la propreté d'un couvent, la gravité d'une école, et l'on respirait, pour ainsi dire, l'atmosphère salubre du devoir. Tout l'équipage, divisé en groupes nombreux, s'occupait à des exercices différents. Les uns, agiles déjà comme des singes, grimpaient dans les haubans ; les autres apprenaient les signaux à bras, une sorte de langue des sourds-muets nouvellement imaginée pour communiquer d'un navire à l'autre. Dans l'entrepont, des canonniers servaient une pièce, des gabiers tressaient des cordes, une fanfare répétait un morceau de musique. Détail touchant, qui prouve quel intérêt paternel on porte ici aux jeunes novices : des conscrits bretons, tout à fait illettrés quand ils étaient arrivés à bord, se penchaient sur une table, la plume à la main, et écrivaient correctement sous la dictée d'un maître. Tous ces travaux, même les plus humbles, étaient surveillés par les professeurs, exécutés par les élèves, avec un soin, une attention, une conscience, qui faisaient plaisir à voir.

J'ai été profondément ému devant ces braves matelots.

Voilà de vrais et bons patriotes, car la discipline acceptée pour la patrie, c'est l'obéissance à la mère ; elle ennoblit les moindres besognes. Celui qui est à son poste pour balayer y sera aussi pour combattre, et quiconque n'a pas peur d'un nuage de poussière ne reculera pas devant la fumée d'un coup de canon.

Saint-Malo.

Ma petite excursion est terminée. J'ai vu Dinan, une adorable cité qui est aujourd'hui gâtée et qui sera bientôt détruite par les Anglais ; j'ai vu Dol aussi, un village quelconque, mais au milieu duquel s'élève une cathédrale gothique. C'est une ruine d'une grandiose mélancolie, effritée, rouillée de lichens, assaillie de plantes

parasites, et les moutons paissent l'herbe haute qui croît entre ses contreforts lézardés. Je vous annonce une fâcheuse nouvelle. On répare déjà les maisons curieuses de Dinan ; on va réparer l'église de Dol. Or, nous savons ce que valent les restaurations de monuments historiques. Hâtez-vous donc d'aller voir ces belles reliques du passé avant que les architectes ne s'y mettent.

Après avoir fui Dinard, un Trouville futur, je ferme mon cahier de notes dans ce charmant Saint-Malo, qui, lui aussi, est, hélas! empoisonné déjà de Parisiens. J'en ai rencontré plusieurs qui, inspirés par le lieu, m'ont servi des plaisanteries de vaudevillistes sur le style des *Natchez* et sur le grand Chateaubriand, que précisément j'aime, je respecte et j'admire de tout mon cœur. Je vais donc me sauver et m'enterrer dans un coin de la Basse-Normandie, jusqu'à la date trop prochaine où je devrai rejoindre, dans les foyers de théâtres, les soirs de premières représentations, tous ces spirituels bourgeois qui « blaguent » les hommes de génie et qui se pâment aux opérettes.

François Coppée.

LES MORTS QUI PARLENT[1]

(Suite.)

IX

ROSE ESTHER

Les deux anciens camarades s'acheminaient vers la rue Fortuny. Leur dîner avait été gai, généreusement arrosé de vin vieux, réjoui par les souvenirs communs qui remontent entre deux hommes en pleine force, à cette heure de la vie où le passé nous porte déjà et ne nous écrase pas encore. Jacques devinait pourtant dans la gaieté de son ami quelque chose de forcé, quelque irritation secrète qui fouettait la verve d'Elzéar. Le tribun avait fait des allusions à son roman avec la princesse; ces demi-confidences laissaient entrevoir des affaires plus avancées que ne l'étaient en réalité les siennes. Andarran savait qu'il en fallait rabattre; elle lui était connue de longue date, cette manie d'étaler qui entrait pour moitié dans toutes les jouissances de Bayonne.

— C'est un orateur, pensait Jacques, il parle son plaisir et sa peine. Aime-t-il vraiment sa belle étrangère? Il la désire violemment, comme il désire tout : mais que désire-t-il d'elle? Sa personne seulement? Ou son éclat, son titre, son luxe, sa fortune?

Lui qui avait au plus haut degré la pudeur de ses sentiments intimes, il concevait mal cette sorte d'amour que l'aveu public n'épouvante pas. Elzéar éprouvait au contraire le besoin de tromper sa déconvenue avec des paroles. Gâté par les triomphes rapides et faciles, il était irrité contre Daria, contre lui-même; cabré devant l'obstacle, il s'en voulait de sa maladresse, il laissait s'allumer en lui les vagues fureurs de vengeance, l'envie méchante d'humilier

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 octobre.

l'objet du désir, de punir celle qui ne cédait pas assez vite à ce désir. Il ressentait tous les mouvements habituels à l'égoïste vanité de l'amour masculin, exaspérés ce soir-là par la chaleur du vin dans le sang, par la déception que venait de lui apporter un billet de la princesse. En rentrant chez sa mère, au sortir de l'Exposition, elle avait trouvé le jeune médecin polonais en consultation avec un confrère parisien. Alitée depuis deux jours, la comtesse Lourieff se plaignait de douleurs cruelles ; l'indisposition de la vieille femme prenait un caractère alarmant. Très inquiète, Daria se dégageait d'un rendez-vous convenu pour le lendemain, elle ne pouvait prévoir le moment où il lui serait permis de quitter la malade.

Chemin faisant, Bayonne racontait à Jacques le peu qu'on savait de cette Rose Esther chez laquelle ils allaient. Une échappée du professorat, disait-on, une de ces jeunes victimes du brevet qui se lassent de l'ingrate course au cachet et vont chercher fortune au théâtre. Elle jouait depuis deux ou trois ans des bouts de rôle à la Porte-Saint-Martin. On y avait remarqué sa beauté un peu froide : personne ne s'était avisé à lui trouver du talent. Elle décourageait d'ailleurs par sa vie tranquille la chronique bruyante qui tire une actrice hors du pair. M. de Kermaheuc, son protecteur attitré, parlait rarement d'elle ; quand il la nommait, c'était avec le respect attendri du bon chevalier de la Manche pour sa dame Dulcinée. Rose Esther ne recevait qu'un petit nombre d'amis sûrs ; ils vantaient son intelligence cultivée, son esprit de conduite, son aimable sagesse. Soucieuse avant tout, semblait-il, de se ménager l'appui honorable du marquis, elle n'avait aucune attache avec le monde de la galanterie, elle frayait peu avec ses camarades du théâtre. Ceux-ci se vengeaient en lui prêtant d'autres liaisons, qui devaient être fort discrètes. On les supposait tout au moins ; il était trop difficile d'admettre la fidélité de la jeune femme dans un attachement peut-être platonique, à coup sûr désintéressé, tant la gêne du vieux gentilhomme était notoire. Il y avait là un point obscur. Peu de gens cherchaient à l'éclaircir : Esther n'avait pas piqué la curiosité des Œdipes qui font profession de débrouiller ces énigmes parisiennes.

Ils s'en enquéraient depuis quelques jours, depuis la soirée triomphale qui avait attiré les regards sur cette figure de pénombre, auréolée par le brusque coup de lumière d'un grand succès au théâtre. Michel Trévoux, le nouveau directeur de la Porte-Saint-Martin, avait reçu et monté avec soin *les Hussites*, drame histo-

rique d'un jeune poète ami d'Esther, Daniel Heilbronn. Embarrassés dans le choix d'une interprète pour le principal rôle de femme, auteur et directeur avaient risqué la chance, confié ce rôle à la pensionnaire effacée qui en paraissait éprise. L'événement venait de justifier leur confiance. Adroitement construite, pleine de péripéties émouvantes, écrite dans une langue pittoresque, la pièce avait eu un succès à faire pleurer les bons camarades de l'auteur. Le public de la première représentation s'était surtout engoué de Martha, l'héroïne taborite qui marchait au supplice pour son amour et pour sa foi. Belle de passion contenue sous son masque tragique, tour à tour farouche et tendre, Esther avait révélé dans cette création des qualités qu'on ne soupçonnait pas. Ce fut un déchaînement d'enthousiasme, au dernier acte, quand Martha, traînée au bûcher avec son amant, gravit les rampes du Hradschin en jetant ses malédictions sur Prague, quand elle rendit par un jeu de scène expressif la lutte entre la femme amoureuse qui suivait jusque dans la mort son apôtre, et la mère qui se retournait vers son enfant, abandonné dans la ville maudite.

Au baisser du rideau, après des rappels frénétiques, la loge habituellement déserte de l'actrice s'était emplie de tout l'essaim de phalènes qui volent au feu du succès. On l'avait sacrée sur-le-champ grande tragédienne, espérance de l'art français. Gens de lettres et de théâtre, journalistes et mondains, c'était depuis quinze jours à qui approcherait la célébrité nouvelle, forcerait l'intimité réservée de sa vie. M. de Kermaheuc allait répétant à la Chambre et au cercle qu'il y avait quelque chose de détraqué dans le gouvernement du monde, puisqu'une fois par hasard on rendait justice au vrai talent. Il ajoutait tout bas : au vrai génie. Le marquis ressentait une joie naïve de ce rayon de soleil qui tombait enfin sur « la brave enfant » ; et aussi un vague effroi, devant cette irruption du torrent parisien dans sa chère solitude de cœur : l'effroi qu'il aurait éprouvé, si la Seine eût soudainement atteint et inondé son petit bois de Kermaheuc.

Quant à Esther, elle avait reçu sa gloire comme une visite longtemps attendue, qui ne surprend pas et en annonce d'autres plus importantes. Elle s'était montrée sensible aux éloges des critiques influents, déférente à leurs conseils, circonspecte avec la foule des adulateurs, très peu disposée à changer son existence retirée, à la laisser envahir par les explorateurs d'étoiles. Parmi les hommes qui se faisaient présenter le soir de la première, elle avait accueilli

avec distinction quelques personnages en vue dans la presse et dans la politique ; avec une bonne grâce particulière Elzéar Bayonne, qui accompagnait la princesse Véraguine à la représentation des *Hussites*. Conquis par cette attention marquée, il avait promis sa visite pour le surlendemain ; il s'était ensuite excusé dans un billet, Daria lui ayant assigné la même heure. Le matin de l'arrivée d'Andarran, un petit-bleu très aimable rappelait à Bayonne sa promesse et l'engageait à venir prendre une tasse de thé : une représentation de charité à la Porte-Saint-Martin donnait un soir de relâche aux interprètes du drame d'Heilbronn, l'actrice en profitait pour réunir et remercier quelques amis. Comme Elzéar s'excusait de nouveau par le téléphone, alléguant ses obligations envers le camarade qui l'accaparerait ce même soir, Esther avait répondu qu'amené par lui, cet ami serait le très bienvenu chez elle.

Tandis que Bayonne achevait ces explications, les deux députés arrivaient devant un mur de clôture, surmonté d'une grille en fers de lance, qui interrompait l'alignement des façades sur la rue Fortuny. Ce mur et une avant-cour de quelques mètres carrés isolaient une maison bâtie en retraite, étranglée entre les pans latéraux des deux hautes constructions voisines. D'épais manteaux de lierre tombaient de ces grands pans aveuglés, abritaient d'un double rideau le petit hôtel : nom trop ambitieux, peut-être, pour cette vieille et très modeste habitation, un seul étage à trois fenêtres sur rez-de-chaussée. Elle semblait oubliée là, blottie entre les beaux immeubles neufs en bordure sur la rue, comme une épave du passé, une dernière survivante de ces maisons des champs disséminées autrefois sur la plaine Monceau. A peine éclairé, retiré dans l'ombre sous les lierres, masqué par l'écran rébarbatif du mur noir et de la grille de fer, ce logis vieillot, avec sa mine muette et mystérieuse, évoqua dans l'esprit de Jacques le souvenir des croquis que donnent les journaux illustrés, quand ils reproduisent au cours d'une affaire criminelle la maison du drame.

Ils sonnèrent à la porte bâtarde percée au coin du mur. Sur le sable de la petite cour, les pas ne faisaient aucun bruit. Une servante ouvrit, introduisit les visiteurs dans le salon du rez-de-chaussée. Un mobilier où dominait le style Louis XIV, sans luxe, révélait un goût sévère et exercé ; aux panneaux de toile de Jouy pendaient des estampes du grand siècle ; elles représentaient les galanteries mythologiques, dessinées avec cette majesté froide

qui conservait de la bienséance aux libertés des dieux. Un piano à queue chargé de partitions occupait un angle de la pièce. Des plantes vertes, peu de fleurs. On se serait cru chez une maîtresse de musique à son aise, installée avec quelques recherches de sobre élégance pour recevoir des élèves de bonne famille.

Bayonne trouva dans ce salon sept à huit hommes de connaissance. Deux journalistes, de ceux qui font autorité, complimentaient Heilbronn : l'heureux auteur des *Hussites* était tout jeune, tout crépu sous une toison embroussaillée de barbe et de cheveux roux, avec deux petits yeux de furet qui clignotaient le long d'un nez flaireur, intelligent. Un des maîtres du théâtre contemporain, venu là pour reconnaître ces forces neuves et voir quel profit il en pourrait extraire, disséquait *les Hussites* derrière le piano, en compagnie d'un vieil académicien, philosophe aimable répandu dans tous les mondes. Le baron Sinda, « entré pour un instant, en voisin, » disait-il, Olivier de Félines et Aristide Asserme, accablaient de leurs louanges la maîtresse de la maison. Bayonne présenta son ami : les nouveaux arrivants furent accueillis comme des habitués, avec cordialité, sans étonnement, avec une nuance exquise dans le geste qui semblait désigner à Elzéar un fauteuil accoutumé, au coin du foyer.

Rose Esther, mise très simplement, dans une robe de barège héliotrope à peine échancrée, était assise sur une chaise longue. Le port de tête, le buste droit, les mouvements rares, tout dans son attitude indiquait une réserve voulue, le souci de rappeler les convenances à qui les oublierait ; sa personne décourageait les regards quêteurs par cette chasteté de maintien où une femme ne donne rien de son corps sous les plis du vêtement. Allongé, un peu grêle, ce corps ne gardait dans l'immobilité aucune des séductions serpentines qu'il avait à la scène. Tout le charme était sur le visage, un charme de figurine gothique. Des bandeaux à la vierge modelaient sous les cheveux noirs le dessin délicat de la tête ; ils encadraient un ovale régulier où chaque trait était parfait en soi, le front, les joues, l'oreille faite au tour, les petites narines mobiles ; la ligne mince des lèvres découvrait des dents admirables. La pâleur nacrée du teint se réchauffait au feu des grands yeux humides, modestement voilés sous les longs cils qui semblaient s'appliquer à éteindre des flammes intérieures d'intelligence et de volonté.

Attentive à la conversation qu'elle dirigeait avec tact, d'une voix

basse et mesurée où chaque mot avait son prix, Esther s'étudiait visiblement à bannir de sa parole et de sa personne tout ressouvenir de l'actrice, à paraître dame jusqu'au bout des ongles. Elle avait étonné ses intimes par sa transfiguration dans le rôle de Martha, en y faisant jaillir la fougue de passion qu'on attendait si peu de cette fine vierge de missel.

— Tiens, tiens avait dit Asserme sur le palier de la loge, — est-ce que notre douce colombe aurait été couvée par une aigle?

— Non: par un vautour! — avait répondu avec un hochement de tête Michel Trévoux, le sceptique impresario.

La causerie roulait sur l'art dramatique, sur la pièce nouvelle, sur ce pays de Bohême d'où Heilbronn avait rapporté son drame. Andarran voulut placer un souvenir de ses voyages :

— Ma plus vive émotion à Prague, dit-il, je l'ai ressentie dans le cimetière israélite, au milieu de ces tombes errantes et désolées; je revois encore un pieux pèlerin, vêtu de la souquenille des juifs polonais : il déchiffrait les inscriptions hébraïques, il cherchait la sépulture d'un rabbin vénéré en Pologne; quand il eut trouvé la dalle exilée, il jeta les trois petites pierres rituelles d'un geste si lamentable, si touchant...

Cette effusion poétique n'eut pas l'effet que s'en promettait le pauvre Jacques. Il ne s'expliqua point l'instant de froid et de silence qui suivit, comme s'il eût jeté lui-même ses trois pierres dans le salon. Le vieil académicien regarda avec un sourire malicieux le poète Heilbronn, les autres... Esther releva aussitôt la conversation en mettant les députés sur le sujet où ils sont intarissables, leur cuisine parlementaire. Quand ils se furent animés au récit des dernières intrigues, elle demanda timidement :

— Est-il vrai — excusez mon ignorance — que nous soyons menacés d'une crise ministérielle?

— Dans notre partie, on espère toujours une crise ministérielle, prononça sentencieusement Asserme. — Je crois en effet que cet événement heureux est très prochain.

Andarran manifesta sa surprise.

— Est-ce possible? Tous les députés du centre à qui j'ai été présenté aujourd'hui paraissaient très confiants. Il n'y à, m'ont-ils dit, aucune interpellation dangereuse à l'horizon.

— Cher collègue, reprit Asserme, on tombe rarement sur une interpellation dangereuse; on glisse toujours sur une pelure d'orange, au moment où l'on s'y attend le moins. Vous verrez cela. Et j'ai

idée que vous le verrez sous peu de jours. Ils ont trop duré. Ils ont mécontenté beaucoup de monde. Il se fait un déplacement à gauche dans l'opinion du pays.

— L'opinion du pays! Où prenez-vous cette bête fabuleuse? ricana l'un des journalistes.

— Mais, cher confrère, dans vos colonnes, chez vous autres qui tenez cet article.

— Merci. Dites l'opinion que vous désirez, flatteur, on vous la servira.

Tous les hommes éclatèrent d'un rire gouailleur.

— Et alors, continua Esther, ce serait M. Mirevault qui prendrait le pouvoir?

Elle lança cette interrogation d'un air innocent. On devinait une suite d'idées très arrêtée sous les phrases qu'elle laissait tomber négligemment.

— Mirevault? Pourquoi ça, Mirevault? s'écrièrent en chœur les quatre députés.

— Oh! je ne sais pas... Je vois que j'ai dit une sottise... J'avais entendu faire cette supposition par mon directeur M. Trévoux. Quand il était dans l'industrie, il a eu de bons rapports avec M. Mirevault, qui était alors ministre, paraît-il.

— Il a été ministre, Mirevault? Le gros fabricant de tissus? — Félines cherchait dans ses souvenirs. — Quand donc? Vous rappelez-vous cela, vous, Asserme?

— Attendez-donc, répondit Aristide en réfléchissant; — oui, je crois bien qu'il a été vaguement ministre du Commerce, au temps de Gambetta. C'était un ami du cher grand homme. Il n'en reste plus beaucoup. Mirevault est une relique, il la faut honorer.

— C'est une utilité, interrompit le journaliste, — un en-cas. Un Tirard moins long, plus large.

— Ah! ah! très joli! — Le baron Sinda, toujours plein d'égards pour la presse, crut devoir faire un succès à cette médiocre plaisanterie sur le respectable homme d'État. Il la salua de ce rire qui lui était particulier, qui ouvrait toute grande sa robuste mâchoire, avec le mouvement d'un brochet en train de happer des goujons. Le Triestin se leva, conclut par cet aphorisme :

— M. Mirevault est un homme pondéré, très pondéré. Son nom ferait une excellente impression dans le monde des affaires. — Mais il faut que je m'arrache : je dois aller ce soir à l'ambassade impériale, je suis venu un instant, en voisin. Belle voisine, je vous

renouvelle la prière de la baronne : elle vous supplie de venir jeudi, pour dire à nos amis les beaux vers de M. Heilbronn, votre adorable scène du Ve acte. Ma femme sera si enchantée de faire votre connaissance.

— Veuillez présenter mes remerciements à Mme la baronne. Je ferai tous mes efforts. Je n'ose m'engager ferme. M. de Kermaheuc reviendra probablement ce jour-là de son triste pèlerinage, je me devrai à mon vieil ami : son chagrin aura grand besoin des consolations de l'amitié.

— Brûlons un cierge au mort breton, murmura Asserme à l'oreille de Bayonne : — Nous devons la petite débauche de ce soir à l'absence du vieux dragon. — Il ajouta à haute voix : — Ce pauvre marquis ! Il enterre donc toujours ? C'est le génie funéraire.

— Vous voulez dire le génie de la fidélité, interrompit sèchement Esther. Elle lança un regard coupant à l'incorrigible Aristide ; elle ne tolérait jamais l'ombre d'une plaisanterie sur le marquis.

— Monsieur le baron, en vous en allant, faites-moi l'aumône d'un conseil ; il y a dans l'antichambre une gravure de Robert Nanteuil, une estampe du Cabinet du Roi ; le marchand l'a laissée ici pour me tenter, j'aimerais avoir votre avis de collectionneur.

Elle accompagna Sinda dans le vestibule, y resta un moment avec lui. Félines profita de leur disparition pour replacer à ce nouvel auditoire l'anecdote de Trentesaux et de M. de Kermaheuc.

— S'il était ici, nous n'aurions pas eu l'avantage de voir ce soir Gédéon.

Esther rentra, elle entendit les derniers mots du récit d'Olivier. Un geste d'impatience lui échappa.

— Vraiment, Monsieur de Félines, vous brouilleriez l'univers. Tout cela est fort exagéré. Je sais qu'il y a eu un malentendu entre ces messieurs, je voudrais être assez heureuse pour le faire cesser. Ne l'envenimez pas, de grâce.

Rose Esther était de ces personnes qui ne souffrent pas le bruit, les bris de vitres, et qui ont l'art d'ouater la vie autour d'elles, afin que tous y glissent discrètement.

Asserme vint prendre congé : un article à bâcler l'appelait à son journal. Elle le retint une minute dans l'embrasure de la porte, le temps de lui dire quelques mots, d'un ton bref et impératif qui contrastait avec son parler habituel.

— Ainsi, vous croyez à une crise imminente ?

— Oui, ou je n'y connais plus rien.

— En ce cas, tâchez de vous arranger pour que Mirevault ait la présidence du prochain Cabinet.

— Quelle idée! D'où vient votre fantaisie pour cet empaillé?

— Fantaisie est mal dit. Je désire que Mirevault soit président du Conseil. J'ai mes raisons. Vous m'entendez?

— Mais ce n'est pas possible! Nous avons des engagements avec Boutevierge.

— Je ne sais pas si c'est possible : je sais que c'est indispensable. Casez celui-là où vous voudrez. Il faut que la présidence revienne à l'autre. J'en causais à l'instant avec le baron : il tient essentiellement à cette combinaison. J'ai promis à Sinda votre concours absolu. — A propos : il trouve fort sensée votre idée sur le sous-secrétariat des Beaux-Arts; cela vous irait comme une bague au doigt. — Faites-moi donc le plaisir de préparer sans retard le ministère Mirevault, à la Chambre et dans vos journaux.

Elle fixa sur Aristide un regard direct, chargé de sous-entendus, qui devait lui rappeler des obligations ou des espérances de plus d'une sorte. Le député s'inclina silencieusement, en signe de soumission aux ordres reçus. Il s'éloigna. Rose Esther revint à ses hôtes, souriante.

— Pardonnez-moi, cher Monsieur de Félines, je vous ai brusqué. Mais aussi, vous avez aujourd'hui votre esprit féroce des soirs de bataille. Parions que vous venez encore d'en livrer une à votre abominable préfet.

— Je ne fais autre chose. Un affreux sectaire, qui démolit ma circonscription!

— Il y en a cependant de gentils. M. Trévoux m'a présenté l'autre soir un petit préfet qui avait de jolies manières, et des gants déchirés à force de m'applaudir. — Au fait, il se réclamait de vous, dans ma loge; il disait à M. Trévoux qu'il avait servi dans votre département, qu'il espérait bien y être replacé, si leur ami M. Mirevault revenait aux affaires. Comment donc me l'a-t-on nommé? Sallois, Sarrois...

— Sannois! un charmant garçon, un de ces républicains avec qui l'on peut s'entendre. Il vous a dit cela?

— Oh! pas à moi. Mon Dieu, de quoi est-ce que je me mêle? A vous écouter tous, on finirait par la gagner, votre vilaine rougeole politique!

Esther regarda la pendule, qui marquait onze heures et demie.

— Je suis confuse, mais il va falloir que je vous renvoie tous.

Mon médecin m'ordonne beaucoup de repos, ce rôle est si fatigant à jouer; et je dois répéter demain matin pour des raccords. Combien je vous suis reconnaissante, Messieurs, de m'avoir apporté vos encouragements et vos conseils.

Les visiteurs se levèrent, gagnèrent la porte avec cette lenteur que mettent les hommes à sortir de chez une jolie femme de théâtre, chacun ayant le désir de partir le dernier, la fatuité d'espérer vaguement qu'on le retiendra, peut-être... Esther témoigna sa déférence au vieil académicien en le reconduisant.

— Cher maître, je réclame votre voix pour mon jeune poète, quand il ne sera plus jeune. — Elle montrait Heilbronn, qui, durant cette soirée, avait tout écouté, tout observé, sans souffler mot.

— Il en sera, il en sera, toussota le vieillard. On mourra beaucoup pour vous être agréable, belle dame. Patience, il en sera. Je vous promets ma voix, jeune homme : pas cette fois; la bonne.

— Merci pour lui. Et si vous avez la bonté de m'amener M. l'administrateur général, prévenez-moi d'avance : je suis si petite fille que je me sens tout intimidée à la pensée de le recevoir. — Ah! j'allais oublier... Monsieur Bayonne!

Elle rappela Elzéar, qui endossait son paletot dans l'antichambre.

— Pardon, Monsieur Bayonne... Seriez-vous assez aimable pour me donner encore une minute? J'ai un tout petit service à vous demander.

Les autres hommes décochèrent au bénéficiaire de cet appel le mauvais regard de jalousie qu'ils ont pour le gagnant du gros lot convoité par tous. Ils sortirent.

— Décidément, — dit Félines à ses compagnons en traversant la petite cour, — au théâtre comme à la Chambre, il n'y en a que pour ces socialistes! Si Kermaheuc pouvait voir, du wagon où il roule, le Bayonne dans son nid...

Le vicomte retint un instant Andarran sur le trottoir.

— Savez-vous, cher ami, que cette petite Esther est précieuse! Le renseignement qu'elle m'a donné vaut pour moi son pesant d'or. Il me faut ce Sannois, coûte que coûte. Ce serait le salut de mon département. Un homme qui est avec nous, au fond de son cœur. Sa femme était toujours fourrée chez l'évêque; elle a de la ligne, de belles épaules, et un dégoût insurmontable pour les fonctionnaires républicains. On assurait même que le préfet avait lâché la franc-maçonnerie, pour complaire à sa préfète. Cela, j'en doute: avant

d'avoir décroché sa première classe, ce serait maladroit. Sannois est maintenant chez ce butor de Cornille-Lalouze, qui l'accuse de trahison et demande sa tête. Qu'il me la repasse, et je m'engage volontiers à voter pendant trois mois pour le ministère qui me fera cadeau de ce phénix des préfets. — Dites donc, mais Bayonne ne sort pas! Allons-nous-en, je crois que nous l'attendrions longtemps. Pauvre marquis! « La seule âme qui lui chante la note juste... » C'est beau, la foi!

Et Félines s'éloigna au bras de Jacques, en fredonnant dans la rue:

> Un marquis sage
> Est en voyage...

X

EN FAMILLE

Quand la porte se fut refermée sur les partants, Elzéar s'informa avec un empressement courtois:

— En quoi puis-je être assez heureux pour vous servir?

Esther réfléchissait. Elle fit attendre un instant sa réponse.

— Et vous? Croyez-vous aussi à une crise imminente?

— Oh! nous autres socialistes, vous savez, nous sommes fort indifférents à ces accidents chroniques.

— Pourtant, s'il s'en produisait un, quelles seraient vos préférences? M. Mirevault?

— Celui-là ou un autre, peu importe. Ils se valent tous. Mais, — ajouta Bayonne avec un sourire, — vous allez me le rendre intéressant, ce drapier huguenot. Comme vous le... protégez! Vous le connaissez beaucoup?

— Je n'ai jamais vu M. Mirevault.

Ces mots furent suivis d'un long silence. Esther était venue s'asseoir sur une chaise basse, tout près du jeune homme, devant la cheminée où elle tisonnait. Dans cette action, toute sa personne secouée d'un petit frisson de froid se déraidissait. Rigide tout à l'heure et défendu par son immobilité, le corps de la femme réapparaissait, vivait, livrait insouciamment quelque chose de ses

mystères sous les plis changeants du vêtement. Les jolis pieds se montraient sur les chenets, le buste s'inclinait vers la flamme. Sans coquetterie grossière, sans provocation; c'était plutôt la détente naturelle d'une jeune fille qui reprend ses aises et ne se surveille plus, après le départ des étrangers, lorsqu'elle se retrouve seule avec un membre de sa famille.

Elle releva enfin les yeux, fixés sur la braise ardente qui s'y mirait, les tourna vers Elzéar, bien en face.

— Écoutez. Je ne veux pas jouer au plus fin avec vous. Je vais être très franche, comme je ne le fus peut-être jamais avec personne. Savez-vous chez qui vous êtes?

— Mais... chez la plus charmante, la plus aimable des...

— Oh ! pas de madrigal. Ma question est sérieuse. Répondez. Si vous ignorez vraiment chez qui vous êtes, un instinct secret ne vous dit-il pas que vous vous trouvez ici en sûreté... dans un air de famille... comme dans votre famille?

— Qu'entendez-vous par là? — L'ignorance sincère d'Elzéar se peignait sur son visage intrigué.

— J'entends ces mots dans leur sens littéral. Mais d'abord, permettez-moi une question indiscrète. Est-ce que vous frayez avec vos cousins éloignés, les fils du célèbre David Bayonne, les descendants de votre grand-oncle Abel ?

— Oh! la parenté est si lointaine! Ils ne s'en soucieraient guère, d'ailleurs ; je vois mal ces fonctionnaires prudents bras dessus, bras dessous avec un farouche socialiste. Il m'arrive même parfois de rire, à la pensée de la gêne où mon nom les met.

— Vous pourriez vous tromper. — Vous ne connaissez pas Joseph Bayonne, le préfet de la Basse-Gironde ?

— Je l'ai croisé deux ou trois fois dans le salon de la Paix. Nous nous saluons, nous échangeons quelques mots. Il est poli.

— Et son frère Louis-Napoléon, le directeur de la banque Nathan et Salcedo?

— Je le rencontre chez le baron Sinda. Il est plus rond, celui-là. Mais nous ne sommes pas liés.

— Je ne vous parle pas d'Alphonse, l'inspecteur de l'Université. Il y a des chances pour que vous ignoriez toujours ce savant timide, et pour qu'il vous ignore. Savez-vous seulement qu'il avait épousé en premières noces, lorsqu'il n'était encore que proviseur à Montauban, la fille de l'entrepositaire des tabacs dans cette ville, Émilienne Buissonnet?

— J'avoue que mes notions sont un peu confuses de ce côté. — Mais vous même, quel intérêt ?...

— Attendez. Émilienne Buissonnet lui donna une fille. Élevée dans un milieu d'universitaires et de pasteurs, bardée de brevets à dix-huit ans, la petite passait pour un prodige à Montauban. Le digne professeur aurait inventé l'Université et la pédagogie, si elles n'existaient pas ; il ne concevait point d'autre carrière pour ses enfants. Il voulut pousser son aînée aux sommets de la hiérarchie dans l'enseignement féminin, il la fit entrer à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses. Un beau jour, après deux années d'études où elle se distingua, plongeon subit de l'élève modèle. On n'entendit plus parler d'elle. Morte? Disparue? Enlevée par un mylord? Le problème ne passionnait que de rares initiés. Alphonse Bayonne avait de son second mariage assez d'enfants pour qu'on pût se perdre dans le nombre. A l'École, où l'on savait, comme dans le cercle de la famille et des proches, on fut discret, et pour cause. Quatre années passèrent, firent l'oubli. En dehors de quelques intéressés, et peut-être de M. le préfet de police, nul ne se doute que la fille de l'inspecteur général, l'élève de Fontenay, la studieuse Esther Bayonne, est aujourd'hui dans la robe de votre servante, Rose Esther de la Porte-Saint-Martin...

— Quoi ! Vous seriez ?...

— Votre cousine indigne. — La jeune femme esquissa une révérence, avec un rien d'espièglerie qui mettait une grâce inattendue sur cette figure habituellement sérieuse. — Oh ! une arrière-petite-cousine, dont le véritable état civil restera à jamais enseveli sous le nom de théâtre que le succès vient de consacrer. Cela vous fâche? ajouta-t-elle gentiment.

— Comment donc ? Cela me ravit ! protesta Elzéar avec gaieté.

— Oui, vous n'avez pas de préjugés, vous me comprendrez, vous. Ce n'est pas une aventure vulgaire qui m'a tirée de Fontenay : c'est une volonté réfléchie. J'ai considéré devant moi la morne tâche de l'institutrice d'État, médiocre, sans horizon ; et, en regard, les perspectives illimitées du théâtre, indépendance, fortune, gloire. Ai-je donc fait autre chose que de prendre exemple sur nos frères les normaliens, quand ils fuient la classe ingrate d'un lycée de province pour se jeter dans le journalisme, dans le théâtre? Car c'est surtout au théâtre qu'on les voit, dans nos coulisses, où les plus avisés édifient leur réputation, leur fortune. Quelle différence, je vous prie ? Comme eux, j'avais mon plan, et des ambitions aussi

hautes pour le moins que les leurs. Je n'allais pas chercher sur la scène une vie facile, le désordre, l'argent bassement gagné. J'en attends plus et mieux : le vrai trône des reines de demain. — Mais si j'expliquais à fond ma pensée, vous me traiteriez de bas bleu...

— Non, dites, — appuya Elzéar, très intéressé.

— A une fille qui a passé par Fontenay, — et je serai toujours reconnaissante à mes maîtres de l'avance intellectuelle qu'ils m'ont donnée sur les grues que je coudoie, — à un esprit qui a médité les enseignements de cette forte éducation, vous accorderez peut-être le droit de porter quelques jugements sur l'histoire et sur les hommes. Il ne reste dans ce Paris, n'est-il pas vrai, qu'une seule idée commune à tous, le plaisir; partant, une seule institution solide, le théâtre ; et la femme de théâtre, pour peu qu'elle sorte du pair, est déjà aujourd'hui la rivale, l'égale des femmes les plus enviées, les plus respectées. A mesure que cette société achèvera de s'émietter, et en attendant le coup final que vous lui porterez, l'effet nécessaire de tant de causes s'accusera chaque jour davantage : encore un peu, et la comédienne bien douée, belle, illustre, sera l'unique puissance féminine, l'unique régulatrice de ce monde en décomposition ; comme le furent dans les sociétés semblables une Aspasie, une Imperia... Mais il y a quelque chose de changé, à l'honneur de notre temps : une courtisane dissolue ne suffirait plus à ce gouvernement social. Il y faudra de la tenue, de la respectabilité, cette culture intellectuelle sans laquelle ni l'homme ni la femme ne peuvent rien de grand. Seule, la comédienne qui aura en main ces armes pourra relever la vraie citadelle française, le salon dictatorial où tout se prépare, où tout se consomme. — Vous ne riez pas, Elzéar. — Vous permettez, n'est-ce pas, que je vous appelle ainsi : puisque nous devons cousiner !... — Ceci fut dit avec une câlinerie charmante. — Vous ne riez pas : dans votre sphère d'homme, vous avez bâti de même un grand avenir sur le rêve logique; oh ! plus grand que le mien, grand comme votre génie ! Mais je sais beaucoup de vous, et je devine le reste. Vous aussi, tout jeune, votre vision a refait le monde, votre action le refera dans la réalité; avec l'audace du désir et la puissance du vouloir qui marquent ceux de notre race pour le gouvernement de ce monde.

Il écoutait, captivé, ému par cet écho de ses anciennes pensées, par les souvenirs où elle le reportait. Elle touchait juste : il se

reconnaissait, il retrouvait sa formation première dans ce rêve fraternel, ce rêve logique, comme elle disait. Certes, c'était bien une Bayonne qui parlait ainsi, avec l'élan fougueux et raisonné, avec l'intelligence et la volonté de leur race.

— Pour monter où je veux, reprit-elle, il y a un sacrement indispensable: il faut être de la Maison; vous savez, la Maison sacro-sainte, la Maison de Molière. Fille de Bohème partout ailleurs, là seulement l'actrice devient une fonctionnaire, une personne imposée au respect de ce peuple par le sceau administratif. Le sociétariat aux Français! Première marche de ce trône où la comédienne de l'avenir régnera officiellement sur Paris. J'y ai toujours pensé. J'ai déjà fait quelques tentatives. Le bon M. de Kermaheuc, qui connaît mon désir, s'était chargé de la première. Ce fut l'acte le plus héroïque de sa vie. Lui qui ne met jamais les pieds dans un ministère, il est allé un matin à l'Instruction publique. Timidement, gauchement, le pauvre cher homme, il pressentit le ministre; surpris et flatté par la démarche insolite du hautain gentilhomme, le ministre fut tout miel, s'engagea presque. Par malheur, M. de Kermaheuc avait alors un de ses curés privés de traitement; il voulut du même coup soulager sa conscience, il parla de son recteur. Coulant sur le décret de Moscou, le ministre redevint intraitable sur le Concordat. Le naturel du marquis reprit vite le dessus, il s'échauffa, rua dans le brancard, traita le grand maître de l'Université comme le dernier des laquais. J'ai bien ri quand il me conta la scène, le soir, en s'excusant. Je l'ai consolé; c'était parfait. Je ne pouvais désirer un meilleur amorçage de l'affaire, introduite de cette façon, par lui, de très haut, le souvenir en reste cloué dans les mémoires bureaucratiques, c'est le principal. Maintenant, après le succès retentissant des *Hussites*, la porte de la rue Richelieu s'ouvrira facilement, il ne faut plus qu'un homme au pouvoir pour donner la clef. C'est ici que nous revenons à Mirevault.

— Je saisis mal : puisque vous ne le connaissez pas!...

— Aussi n'est-ce pas de lui que je me soucie. On le dit ordinaire: un piétiste borné, toujours conduit par la main qui sait le prendre, lui attacher ses œillères. Et cette main est celle de mon oncle Joseph Bayonne, le préfet. Chef de cabinet au Commerce, quand le bonhomme avait ce département, Joseph y faisait tout. Il retrouverait le même rôle chez son patron, à la présidence du Conseil. Qu'il s'implante là, seulement, et je serai sociétaire avant six mois.

— Permettez-moi à mon tour, fit Elzéar d'être amicalement indiscret. D'après ce que vous venez de dire, la famille, votre père, vos oncles, ne vous auraient pas tenu rigueur?

— Ah! fit-elle avec un soupir, mon père, c'est autre chose. Ce savant est un juste, un simple. Il serait encore professeur à Montauban, confiné dans ses devoirs et dans ses livres, si les vigoureux poignets de ses frères ne l'avaient pas soulevé. Quand une vague impétueuse monte, elle porte à la surface les algues molles qu'elle entraîne; ainsi de nous, des Bayonne: on ne laisse personne en route; sans quoi mon pauvre père y fût resté. Il consentira peut-être à me revoir, avec le temps; il en faudra beaucoup avant que son cœur me pardonne ma fuite de Fontenay, cette désertion du drapeau universitaire. Avec mes oncles, rien de pareil à craindre. Ils sont pratiques. Lorsque j'ai débuté dans la figuration, ils ont fait la grimace et le silence sur la morte. Mon oncle Napoléon m'est revenu le premier, les financiers ne sont pas des puritains. Depuis que le grand succès de l'autre soir m'a mise en valeur, comme il dirait, cet aimable homme me comble, il me traite de puissance à puissance. Un matin, il m'a amené le préfet: après le succès, naturellement. Nous nous sommes compris, nous avons échangé des paroles. Si j'ai besoin de lui pour le sociétariat, l'oncle Joseph a encore plus besoin de moi pour se hisser dans la place où il me sera utile. — Qui pensait à un ministère Mirevault? Le voici en bon train. Asserme y est attelé; je le tiens par bien des côtés; c'est un lanceur émérite, vous lè savez. A la Chambre et dans ses journaux, il va faire le lit de Mirevault, créer cet état d'opinion où le nom d'un homme politique devient possible, d'abord, puis obsédant, inévitable. Les deux journalistes que vous avez vus ici achèveront la besogne. Félines a mordu à l'hameçon, il amadouera la droite. Un officier de mes amis, attaché à la maison du Président, préparera les voies en jetant le nom dans les conversations de l'Élysée. Duputel viendra alors le proposer avec son autorité parlementaire, d'après les indications de Sinda, qui a barre sur ce vieux ficellier; et j'ai pu démontrer au banquier les avantages que présentera pour lui, pour tout le monde des affaires, une combinaison où mes oncles Bayonne joueront un rôle prépondérant. D'autres encore s'en occupent. Je vous dis que c'est fait. Vous allez rire: figurez vous que l'austère Mirevault, excité par Joseph, voulait venir me rendre une visite de cérémonie. Je l'en ai fait dissuader. L'imbécile! Pourtant il sera ministre: il le faut, je le veux.

Une saccade nerveuse agita sa petite main. Elzéar la regardait, cette main mignonne qui tapotait les pincettes ; il pensait qu'elle avait ourdi et jeté sur tout Paris, du fond de la maison silencieuse, le large filet qui allait se refermer dans le marais parlementaire, en ramener le ministère voulu. Il la regardait, cette menotte, il se prenait à en aimer la grâce et la force.

Il était d'autant plus agacé par la piqûre d'une idée, devenue importune depuis quelques instants.

— M'en voudrez-vous, dit-il, si je pousse plus loin l'indiscrétion? Que pense de tout cela votre... votre ami, l'intraitable marquis ?

La physionomie d'Esther, presque enjouée tandis qu'elle développait ses grands desseins, reprit son masque grave, avec une ombre de douce tristesse.

— De ce sujet aussi, je vous parlerai librement; mais vous me croirez moins franche, c'est trop complexe ! M. de Kermaheuc est le seul devoir que ma conscience se reconnaisse, le seul attachement vrai que mon cœur s'avoue. Il m'a ramassée, avec tendresse et respect, alors qu'au sortir de Fontenay j'errais dans la rue, frappant vainement à la porte des petits théâtres. Nous sommes d'une race loyale dans les comptes, n'est-ce pas, et qui paie strictement son dû. Je dois à ce vieillard l'honorabilité de ma vie ; je lui dois l'unique affection solide qui m'ait protégée. Affection paternelle... maintenant... ; vous me croirez si vous voulez. Je l'aime pour sa noblesse de sentiments ; je l'aime, c'est singulier à dire, pour tout ce que je sens en lui d'inaccessible à ma nature, et de bon et de beau, pourtant. Je l'aime avec ma complexion morale de Fontenay, avec cet idéalisme qu'on essayait de nous inculquer là-bas. Et, d'autre part, je suis superstitieuse: M. de Kermaheuc est mon fétiche; il me semble que si cette grande ombre d'un passé mort se retirait de moi, rien ne me réussirait plus. J'ai fait bien des sacrifices pour lui épargner un chagrin. — Ce qu'il pense des choses temporelles dont nous parlions tout à l'heure? Il ne les voit pas, il vit au-dessus. On ne trompe pas un homme en lui celant ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui n'existe pas pour lui. M. de Kermaheuc se croit malheureux, et je ne sais pas d'être plus heureux, à mon sens: parce que je ne connais à personne une pareille puissance d'illusion.

— Je continue à vous bourreler, — reprit Elzéar ; il y avait de l'humeur et du soupçon dans son accent. — Votre existence ne va-

t-elle pas changer, avec l'aisance qu'apportent les gros succès de théâtre ?

— Questionnez donc franchement ! Vous voulez dire que mes appointements de comparse n'eussent pas suffi à me faire vivre, sans l'appui de M. de Kermaheuc ? Pauvre homme ! Des fleurs, quelques menues gâteries, un bijou ancien le jour de ma fête ; ce qu'il ferait pour une nièce préférée. Je n'ai pas reçu de lui autre chose et ses moyens ne lui permettraient pas davantage. La vieille maison où vous êtes représente la part d'héritage qui m'est revenue de ma mère, morte peu après mon équipée, peut-être de ce coup, hélas ! Et s'il y a eu au début de ma carrière, cette terrible carrière du théâtre, des nécessités cruelles, des... abdications, — je ne cache rien, vous le voyez, — ne me faites pas souvenir de ces tritesses, Elzéar, laissez-moi oublier les heures de torture. Depuis quinze jours, les directeurs se pendent à la sonnette de la prestigieuse Martha : désormais, je serai maîtresse de moi-même, libre de mon choix si ce cœur que je n'ai guère eu le loisir d'écouter devait parler quelque jour. Il ne m'entraînera jamais, je veux l'espérer, à des faiblesses qui jetteraient ouvertement le ridicule sur mon vieil ami, qui compromettraient le nom vénéré dont je dois être la gardienne...

— Le nom dont vous devez être la gardienne ?...

Esther mordit ses lèvres minces, comme pour rattraper un mot de trop.

— Sans doute ; tout le monde connait et je proclame hautement cette espèce d'adoption affectueuse du bon marquis. C'est ce que je voulais dire. Vous l'entendez assez. Vous ne me prêterez pas des idées absurdes qui sont bien loin de mon esprit.

Elle s'inquiétait à tort. En ce moment, Elzéar ne s'attachait guère à pénétrer les arrière-pensées ou les espérances cachées sous cette phrase équivoque. Il était tout à l'agacement instinctif qui aiguillonne la vanité d'un homme, dès qu'il voit se dresser brusquement, dans l'intimité affectueuse de l'entretien avec une jolie femme, une de ces barrières qu'elle élève d'un mot devant le désir possible, la chance future, la tentation d'un instant... L'élevait-elle pour réfréner ce désir possible, ou pour le stimuler en lui donnant plus d'élan ?...

Elzéar continua presque méchamment :

— M. de Kermaheuc ignore-t-il vos origines ? Elles doivent choquer singulièrement ses préjugés.

— Il sait seulement que j'ai quitté une de ces écoles qu'il abomine. Il porte cette belle action au crédit de mes scrupules de conscience. Pourquoi le détromper, puisqu'il m'en aime mieux?

— Et vous pouvez prendre sur vous de flatter toutes ses rengaines mérovingiennes, vous, la femme d'esprit libre et instruit?

— Je lui parle avec piété des choses mortes qu'il aime : je n'y ai pas de peine, puisqu'elles sont belles. J'en ai moins encore à lui parler avec dégoût des choses vivantes qu'il n'aime pas, puisqu'elles ne sont guère propres. Ne pensez-vous point que les hommes se plaisent surtout à entendre maudire ce qu'ils détestent, plus encore qu'à entendre louer ce qu'ils chérissent? Enfin je cherche à lui plaire comme je peux, même si je ne suis pas toujours bien convaincue. On est souple, n'est-ce pas?

Comme pour en donner la preuve, elle s'était levée avec une ondulation harmonieuse de toute sa personne, elle vint jeter ce mot dans un sourire ingénu à l'oreille du jeune homme. Il sentit passer, tout proche, le parfum tiède de la gorge délicatement moulée sous le barège entr'ouvert. Elle avait vu se former un nuage sur le front d'Elzéar, à ses dernières reparties ; elle le vit se fendre dans une sensation capiteuse. Elle se rassit plus près de lui ; penchée amicalement sur le bras du fauteuil qu'il occupait, elle lui dit, changeant brusquement de sujet :

— Mais c'est assez parler de moi. Je vais être pressante à mon tour. Pourquoi délaissez-vous votre mère, Elzéar? Rachel est de bon conseil, elle vous aime. Afin d'enrichir le fils oublieux, un peu grisé par sa vie de luttes, par sa gloire, la vieille mère travaille. Elle vient d'entrer en affaires avec le baron Sinda, pour l'exploitation d'un vaste gisement de kaïnite dans le duché d'Anhalt... Une opération très fructueuse, au dire du baron. Rachel édifie la fortune de l'Enfant prodigue.

— Vous êtes donc en relations avec ma mère?

— Je l'ai rencontrée quelquefois dans le quartier, nous sommes si proches voisines! Je rencontre plus souvent votre sœur, chez une dame qui nous donne à toutes deux des leçons de musique. On cause. Nathalie monte en graine. Je soupçonne dans son imagination une idée fixe : elle attend que cet étourdi de Félines ait croqué le dernier morceau de son patrimoine, elle s'offrira alors pour arracher aux usuriers le château de Crémeuse et remettre à flot le vicomte. Je crains qu'elle ne se leurre d'une chimère. Félines ne l'a jamais vue, et le temps passe. Vous devriez soigner un peu plus

votre mère, mon ami; et vous devriez vous rapprocher des autres Bayonne, vos parents.

— Y pensez-vous? que j'aille leur jeter dans les jambes un socialiste!

— Mon petit cousin, avec tout votre esprit, vous êtes un grand nigaud. Un socialiste tel que vous, chef de parti, remueur d'idées, terreur des ministères, et qui sait mener de front une vie élégante, conserver de belles relations, le Lasalle parisien, comme on vous nomme, ce n'est plus un épouvantail, c'est un allié précieux. Quand vous vous êtes lancé dans le mouvement, les grands Bayonne ont gémi, sans doute, comme ils l'ont fait sur mon entrée au théâtre. S'ils pardonnent aujourd'hui à mon succès, combien plus ils triomphent du vôtre! Ils voudraient seulement que vous le missiez au fonds commun de la famille, et vous l'y devez mettre, Elzéar. Que deviendrons-nous, Seigneur! avec les mauvais desseins qu'on voit déjà se former contre nous, si nous ne faisons pas corps, solidement? Unis, nous sommes invincibles, d'autant plus forts que nous avons un pied dans tous les camps. Mes oncles le comprennent à merveille. Ils ne m'en veulent plus d'être au théâtre, dans le seul lieu d'asile où ce peuple absurde et galant oublie ses velléités d'ostracisme en applaudissant ses favorites : comme Assuérus, il écoutera toujours Esther, et les sœurs d'Esther; car elles sont nos sœurs, presque toutes celles qui ont du talent. De même, mes oncles inventeraient un socialisme tel que le vôtre, si vous ne leur aviez épargné cette habileté. Je sais qu'ils vous guettent, qu'ils vous attendent, très renseignés sur vous. Dès que Joseph, sous le couvert de Mirevault, aura le gouvernement dans sa main, il ne demandera qu'à vous y ménager un accès facile. — Ainsi, ajouta-t-elle avec une moue de badinage persuasif, — vous allez ouvrir l'aiguille sur la voie où vous êtes posté, et livrer passage au train Mirevault-Bayonne, qui est signalé; d'abord, pour obliger votre petite cousine; ensuite, pour hâter votre propre arrivée aux affaires.

— Mais ce n'est pas sérieux! Il y a un abîme entre le pouvoir et nous.

— Ne dites donc pas *nous*, mais *moi*, vous qui êtes le seul homme de votre parti! Il n'y a pas d'abîme : à peine un fossé, qui se comble chaque jour. La force des choses pousse de votre côté ces gens-là : pour que la soudure se fasse, vous n'aurez qu'à marquer le pas sur place, à vous délester de quelques utopies.

— Vous me connaissez mal Sous les dehors sceptiques que je porte dans le monde, je crois à mes idées. Je n'en sacrifierai aucune.

— Je connais votre idéalisme, je l'aime. On ne fait rien sans cette paire d'ailes. Mais il faut que l'idéalisme sache devenir pratique ; c'est par là que nous sommes supérieurs, nous autres, et que vous le serez. Vos idées resteront stériles, si l'amour du pouvoir ne les féconde pas. Qu'est-ce que des idées qu'on n'applique jamais ? Cela s'appelle des rêves.

— Peut-être. Je veux faire rêver mes rêves par les hommes.

Cette phrase que Daria lui avait dite, un jour, Elzéar la prononça plus faiblement, comme une leçon qu'il répétait, comme l'écho mourant d'une autre voix qui l'aurait poursuivi. Esther s'en rendit compte, ses yeux attentifs lisaient dans ce cœur combattu. Elle se renversa sur son siège avec un geste de découragement.

— C'est vrai, j'ai tort. J'ai affaire à trop forte partie. Folle que j'étais, de croire que ma voix pourrait prévaloir, contre celle... celle qui parle en vous.

Il sentait approcher l'assaut. Il se raidit, répliqua durement :

— A quelle voix faites-vous allusion ?

De nouveau, elle se rejeta en avant, lui prit affectueusement les mains, de fréquentes hésitations dans les mots, craintifs, très doux :

— Ne m'en veuillez pas, Elzéar. Une sympathie irréfléchie m'entraîne; je n'ai aucun droit à vos confidences. Ne craignez rien : ce n'est pas cette main qui fera saigner votre cœur. — Et la petite main marquait sur sa poitrine la place du cœur. — Rachel, votre mère, pourrait seule faire écouter les paroles que voudraient vous dire tous ceux qui vous aiment. Je sais par elle, et par mes oncles, très informés, ce qui est su de tout Paris, ce que vous ne cherchez pas à dissimuler. Au début, tous les vôtres se sont réjouis des belles perspectives ouvertes devant vous : une haute alliance, une immense fortune, une destinée égale à votre mérite... Mais votre mère et les autres parents se sont enquis ; leur satisfaction s'est changé en crainte. On ne peut faire fonds, disent ils, sur un caprice altier ; cette fantaisie n'ira jamais, jusqu'à consentir au projet d'union que vous formez sûrement ; le préjugé contre notre race est si fort dans ces pays barbares ! Il sera invincible, plus puissant même que la passion. Les vôtres s'inquiètent d'autre part ; on leur signale chez... chez cette noble personne... une frénésie dans l'absolu des idées que ne tempérerait aucun sens prati-

que... c'est eux qui le disent ! Ils vous imaginent déjà poussé par cette influence aux extrêmes, sombrant dans les apostolats chimériques, et retombant meurtri du haut de votre rêve, ayant tout perdu dans ce désastre, le grand bonheur que vous attendez d'une autre, la situation riche de promesses que votre talent vous fait tout enfin !

Elle se tut, sans le quitter des yeux. Le visage altéré disait ce qu'il souffrait. Un chirurgien débridait ses plaies cachées, mettait à nu ses pensées inavouées. Oui, il les avait formés, ces projets ; sans les regarder en face, sans y consentir expressément : on les lui montrait vivaces. Oui, il les ressentait, ces craintes : tous les mirages s'évanouiraient à la fois, ceux de la passion, ceux de l'ambition ; au lieu du pouvoir qu'on venait de lui faire palper comme un fruit mûr, il ne resterait dans sa main qu'un grelot de chimère, secoué derrière une agitée ; tant d'espoirs accumulés s'écrouleraient dans quelque catastrophe tragique. Tout ce que lui avait déjà murmuré sa claire raison, aux intervalles de l'ivresse, Esther venait de le préciser à haute voix. Il lui semblait qu'elle ne parlât pas du dehors, cette femme, mais au fond de lui-même, comme une conscience, et il l'aurait battue, comme on voudrait parfois battre sa conscience.

Elle attendait cet effet du coup hardiment frappé ; elle eut peur d'être allée trop loin.

— Oh ! pardonnez, Elzéar, c'est eux qui parlent de la sorte ; des politiques, des calculateurs. Moi femme, je ne juge pas si vite. Je sais qu'elle est belle, je sens qu'elle est très haute, digne de vous ; je vous comprends, je l'envie. N'écoutez que votre cœur, cherchez le bonheur, c'est déjà le tenir que de le chercher ainsi. — Il y a des créatures deshéritées qui n'auront même pas connu les joies de cette recherche !

Il fallait attendre, elle le devinait, avant de recoudre la plaie trop cuisante. Elle s'absorba dans la contemplation du foyer.

Après une pause d'un silence irrité, d'abord, honteux ensuite, il dit machinalement pour dire quelque chose, pour échapper à sa propre pensée, plus que par intérêt vrai :

— Vos derniers mots ressemblent à une plainte. Vous n'êtes donc pas heureuse ?

Les petites épaules se haussèrent.

— Quelle question ? Si l'action et le travail ne vous suffisent pas, à vous, un homme, pensez-vous qu'une pauvre femme s'en con-

tente ? Ces sources de la vie, où tous veulent boire, croyez-vous qu'on les épuise avec l'attachement paternel d'un vieillard, avec les vaines couronnes de théâtre qu'on aimerait rapporter à un maître élu, beau, éloquent, supérieur aux autres hommes ? L'équilibre et la santé du cœur, à défaut de mieux, je n'ai ressenti ce bienfait qu'à Fontenay, durant la courte période où je me suis donnée à un maître.

Elle se leva, elle alla ouvrir un bonheur du jour, en retira une liasse de cahiers d'écolière.

— Ce sont mes cahiers de l'école, les notes recueillies aux conférences du bon M. Pécaut. Mes compagnes et moi, nous l'avons aimé. Il croyait, l'excellent homme, nous croyions nous-mêmes que nous prenions intérêt à son prêche; non, je l'ai compris plus tard; nous aimions le doux rêveur, comme les petites filles de cet âge aiment leur directeur spirituel, quel qu'il soit. Je retrouve ici, j'y relis de temps à autre les formules sonores qui nous emballaient : « L'idéal moral contemporain... la dignité de la personne humaine... le mystère de liberté que l'âme porte en elle... l'issue ouverte vers la vie éternelle... » Ce fut une sorte de haschisch intellectuel, reçu des mains d'un prophète en qui nous avions foi. Pourquoi m'en suis-je si vite dégoûtée? A la réflexion je me suis rendu compte. Il y a dans l'esprit ardent et précis de notre race comme un feu qui brûle la paille de tous ces mots creux. On applique sur nous, pour un instant, le léger vernis de calvinisme; il s'écaille bientôt, le véritable esprit de nos pères reparaît. Le mien n'a pas moisi dans ce sirop de religion laïque que notre maître agitait pour nous; j'ai pris mesure du bonhomme et mon enthousiasme s'en est allé avec sa puissance de persuasion. Alors, j'ai quitté l'école, comme je vous le disais, je suis venue chercher des applications pratiques de ma force de vie dans la réalité terrestre, là où nous les chercherons toujours, nous autres. — C'est égal : je me reporte parfois à ce temps, à ma brève griserie d'âme, et je me dis que ce furent de bons jours, les seuls où l'illusion féconde ait habité dans mon sein. Parfois aussi, j'envie mes anciennes compagnes, celles qui ont suivi simplement l'âpre chemin du devoir enseigné, avec un cœur résigné à leur sort modeste, un esprit docile à la grave parole du cher maître... Tenez, écoutez comme c'est joli, ce qu'il nous disait, quand on ne creuse pas.

Elle lut à Elzéar quelques extraits du sermonnaire philosophique. — Lui donner le temps de se remettre, le bercer avec des

paroles quelconques, comme on berce un enfant blessé, elle obéissait à cette juste intuition en prolongeant sa lecture.

Il se remettait, il la regardait, il ne lui en voulait plus; il admirait cette créature changeante, multiforme, qui avait à sa harpe intérieure tant de cordes diverses, douces ou fortes. Il l'interrompit, cette fois avec un élan d'intérêt sincère :

— Ainsi, vous n'êtes pas heureuse, Esther?

Elle referma les cahiers, qu'elle continua de balancer dans sa main.

— Je vous répondrai par un passage des *Hussites* où vous m'avez trouvée bonne; sans doute parce que la femme parlait sous le masque de la comédienne, avec les souvenirs de prime jeunesse où je m'égarais tout à l'heure. Vous vous rappelez la scène? quand l'Apôtre entre dans la chambre où Martha travaille, pour imposer un nouveau sacrifice à la jeune fille éprise de lui...

Elle se leva; debout devant Elzéar, elle récita lentement, de sa chaude voix de théâtre :

C'est beaucoup demander à votre faible sœur
Que lui vouloir toujours des vertus sans douceur,
Un cœur rude au combat, un front lourd de pensée.
Je ne suis qu'une femme, ô Maître; et quand, lassée
Par l'accablant effort de mon travail du jour,
J'entends passer les chants de nos filles d'amour,
Je cours à ma fenêtre; et je l'ouvre, et j'écoute...
O honte! Sur leurs pas mon âme s'en va toute
Au pays inconnu du tendre enchantement.
Là je n'irai jamais! Jamais un mot aimant,
Espoir en souvenir qui met dans l'humble chambre
Une fleur en avril, une flamme en décembre!

Ils demeurèrent un instant silencieux. Elzéar montra du doigt le piano :

— Esther, voudriez-vous me faire d'autre musique? On dit que là aussi vous avez beaucoup de talent.

D'un signe de tête, elle indiqua la pendule; son visage exprima la surprise de l'heure avancée, l'irrésolution, une incertitude triste.

— Une autre fois.... Voyez comme il est tard!

A ce rappel, qui signifiait la fin de leur tiède intimité, à l'idée de se retrouver dans la rue froide et noire, en solitude avec son chagrin, loin de ce foyer, loin de cette robe où il laissait quelque chose de lui-même, des parcelles de sa vie déjà prises, — Elzéar se sentit envahi par une immense lâcheté. Elle le désarma contre les instincts obscurs émus au fond de son être. — Qui les analysera

qui les expliquera, ces chocs soudains, contraires, des pensées et des désirs? Ce fut lui, cette fois, qui se pencha, prit les mains de la jeune femme, brusquement, en tremblant :

— Esther, chère Esther, grande petite Esther, soyez heureuse. Je le veux. Que faut-il pour cela, dites!

Un ravissement ineffable transfigura le front sérieux, les grands yeux humides. De la gorge précipitamment soulevée, les paroles sortirent, enivrées, pressées dans une hâte heureuse :

— Oh! rien, ce mot! Je l'aurai eu, le mot aimant, ma fleur d'avril, ma flamme de décembre. Ne le deviniez-vous pas, que vous étiez l'attendu, l'espéré, depuis longtemps, vous si beau, si grand, vous l'orgueil de ma race!

Encore assez maître de ses sens pour regarder au dedans de lui-même, Elzéar croyait y voir une forme blanche, un long cygne neigeux qui s'enfuyait, s'évanouissait : fantôme qui tantôt l'appelait à sa suite, douloureusement, tantôt le poussait furieusement sur cet autre sein, palpitant devant lui. A cette dernière impulsion, il obéit; d'un geste inconscient, il attira les mains qu'il serrait. Les cahiers qu'elles tenaient leur échappèrent : tombés sur les carreaux du foyer, ils flambèrent subitement au contact des braises.

— Oh! mes cahiers de Fontenay! Les cahiers du bon maître!

La physionomie mobile à miracle prit l'expression d'une fillette en contemplation devant sa cruche cassée, l'air de confusion enfantine et perverse qui devait ajouter une pointe de perversité au désir émané d'elle. En un seul mouvement d'une grâce hardie elle tomba sur les genoux, tenta d'arracher les feuillets aux flammes : trop tard, ses doigts s'y brûlèrent; pivotant alors sur elle-même, légère, rapide, elle se retrouva agenouillée tout contre Elzéar, souriante, les mains tendues, murmurant à voix basse :

— Mes seules joies d'âme étaient là ! Plus de passé. Remplace. Toute à toi.

Il se baissait pour la saisir. Plus prompte, elle se redressa d'elle-même ; dans une détente lascive de tout l'être, elle s'abattit sur lui les bras noués autour de son cou, les yeux dans ses yeux, cherchant ses lèvres avec des lèvres où montaient dans un râle, suppliantes, impérieuses, ces paroles étouffées :

— Assez de lutte, assez de pensée ! Je t'ai voulu. Je te veux... Prends-moi...

(A suivre.) E.-M DE VOGÜÉ.

RIRI

I

Il y a quelques années, à la suite de circonstances diverses, je fus affligé, pendant plusieurs mois, d'une affection nerveuse qui me rendait morose, très irritable, extrêmement sensible aux moindres contrariétés. Recevoir une invitation à dîner, échanger des visites, débattre le prix d'une emplette ou éprouver mille autres pratiques d'une nature aussi anodine : je m'en faisais des monstres. Dans ces conditions, on devine quelles proportions terribles devait prendre à mes yeux l'idée d'un trajet en chemin de fer. Cependant, les ordonnances médicales m'ayant contraint à quitter un peu Paris, je me résolus à essayer d'un nouveau séjour sur une plage normande dont j'avais naguère apprécié le charme discret et rustique.

Par un beau temps de septembre, j'arrivai à la gare de l'Ouest, quinze minutes avant le départ de l'express de six heures trente du soir.

Aussitôt là, je m'appliquai à découvrir un compartiment vide, et je m'en emparai avec cet amour sauvage de la solitude que l'air régnant, sous le vitrage des gares, insuffle d'ailleurs dans les poitrines même les plus expansives des tempéraments les plus sociables.

Puis accoudé à la fenêtre, dans l'appréhension farouche de quelque survenance de public, j'observai anxieusement la marche si lente de l'aiguille officielle sur son cadran.

Je pris de l'espoir, après que le contrôleur eut poinçonné mon ticket. J'entendis tonner successivement l'enfilade des portières que les employés refermaient avec cet excès de fracas dont ils ont l'habitude et qui me semble inexplicable si la Compagnie ne le leur paie à part.

Point de voyageur retardataire à l'horizon. Ma respiration devint

plus libre. Le chef de train approcha son sifflet de ses lèvres ; j'imitai son geste, mais avec un cigare lestement allumé. J'étais délivré. J'avais cinq bonnes heures de tranquillité devant moi pour me prélasser et rêvasser, sans être agacé ainsi que j'en avais assez ! Amen !

Soudain, à l'ultime seconde, une véritable phalange déboucha sur le quai.

Je tremblai, par un de ces pressentiments qui ne trompent jamais.

Ils étaient sept de sexes assortis, avec plus de vingt paquets, dont un enfant. Ils marchaient en masse compacte, s'exhortant de leurs cris réciproques, interpellant le personnel...

— Par ici sept places ! leur dit-on. Allons, vivement, hop !

Et, dans l'espace d'un clin d'œil, mon compartiment devint la proie de ces bruyants envahisseurs ; mon cigare presque intact dut être sacrifié, et mes chaussures furent itérativement piétinées par une grosse dame qui grommelait :

— Pouah ! ça empeste le tabac !

... Depuis longtemps la locomotive était en branle qu'ils délibéraient encore, tous debout, sur l'attribution des sièges en avant ou à reculons.

Je les détestais déjà. Leurs propos désordonnés m'assourdissaient.

— Avez-vous la petite valise ?... Bon ! Bon !

— Et mon gros sac rouge ?... Oh ! mon Dieu !...

— Mais si ! je te dis que je le vois !

— Où ça !... Ah ! oui !

— Et le hamac ?...

— Je le sens dans ma poche.

— Pourvu qu'on n'ait pas oublié la baignoire ! Ce serait du gentil !...

— Puisque je me tue à te répéter qu'elle est dans le lit... avec la voiture ! Na !

Quelle salade ! Je devenais fou.

Néanmoins, à force d'examiner ces intrus, j'acquis la certitude que leur ensemble, composé de trois générations et grâce aux alliances, constituait une même famille dont le développement anormal avait abouti à un rejeton commun.

Ah ! ce rejeton commun ! C'était un marmot de trois ans environ qui, dans un angle diagonalement opposé au mien, jasait sans trêve sur les genoux de sa bonne.

A ses côtés, montant la garde, sa mère, une boulotte au nez retroussé, avec de gros yeux blancs à fleur de tête et des joues rebondies, rouges et reluisantes comme des pommes. Vis-à-vis, la mine du père se dressait longue, barbue, blême et rêche comme un navet.

Les grands-parents des deux lignes, casés à ma gauche et en face de moi, me dévisageant avec une sorte d'hostilité, semblaient former un rempart avancé pour la défense de leur petit-fils.

Ah! leur petit fils!... Afin d'être toujours prête à en satisfaire les appétits les plus capricieux et les plus opposés, l'une des aïeules déballa, avec une malséante ostentation, tout un lot d'objets bizarres.

Mais ce qui activa le plus ma rage latente, ce fut le continuel radotage de cette famille entière qui s'évertuait à parler la langue niaise des bébés, en redoublant toutes les formes.

— Riri a bubu son lolo! C'est bonbon au coco!...

Oui! je vois encore distinctement les traits de celui des grands-pères dont le râtelier articula ces idioties, avec de telles précautions que j'avais une furieuse envie d'accélérer le service de ses mâchoires artificielles en les maniant comme des castagnettes.

On jugera peut-être que j'exagérais la malveillance. Mais sans rien feindre aujourd'hui, j'affirme que dans l'état d'énervement où je me trouvais alors, ce m'était une torture d'écouter la litanie de ces ineptes locutions du premier âge qui occupaient exclusivement tant de bouches odieuses de laideur, et flétries par l'âge ou par l'accoutumance des vices, des gourmandises, des marchandages avaricieux, des querelles quotidiennes!...

La bonne reprit :

— Titi Riri a nini de miam-miam... Il va faire son titi dodo!...

Mon entourage approuva, par un sourire général de béatitude. Pour moi, un dégoût invincible me fit détourner les yeux de cette fille. Lui était-il permis d'afficher une pareille hypocrisie de zèle pour se mettre au diapason de ce concert de famille absurde, mais du moins convaincue?... Avec son visage effronté, sa cravate grenat, son chapeau à fleurs et ses gants prétentieux!...

Sur ces entrefaites, tandis qu'on faisait à Riri une toilette de nuit sommaire, le jeune père, balançant sa mine de navet, déroula un court hamac au centre du compartiment et en suspendit les extrémités à la barre de chaque filet. Riri, enveloppé d'un châle, fut vite étendu sur cette couchette improvisée...

Bien que ma montre ne marquât que huit heures, la nuit était descendue sur la plaine.

Une berceuse qui m'horripilait cessa d'être chantonnée; un silence factice et la plus attentive immobilité s'imposèrent dans l'assistance.

Alors, recouvrant un peu de paix, je cherchai, à la lueur de la veilleuse, quelque distraction dans mon journal. Pendant que je le dépliais et repliais, un regard circulaire me révéla les expressions indignées que les froissements de la feuille amenaient sur les physionomies environnantes. Eh bien, tant pis! après tout.

Mais instantanément, une obscurité à peu près complète interrompit ma lecture... La petite maman du petit Riri, levée sans bruit, venait de tendre, sur le globe de lumière, l'opaque rideau, afin que les paupières de son avorton reposassent dans l'ombre.

Cet acte de tyrannie m'échauffa prodigieusement la bile. Ma première intention fut de me relever à mon tour et de rétablir la chose en sa position précédente...

Pourtant je résistai à ce mouvement bien justifiable. La Faculté m'avait interdit les émotions violentes. Or, si je provoquais un éclat, je serais nécessairement obligé de le suivre jusqu'à ses dernières limites... Dois-je aussi le confesser? La raison me déconseillait d'entamer une lutte, tellement inégale dans l'occurrence immédiate, que mon dépit encore tolérable risquait fort d'être transformé en une exaspération autant ridicule qu'impuissante.

Je me contins donc, avec la perspective de déloger au prochain arrêt d'une suffisante durée. Mais je souffrais; je ronchonnais contre cet homoncule, ce diminutif de touriste dont la place avait coûté moitié moins que la mienne et qui pourtant... Non! voyez-vous ça?

Et je me rongeais les moustaches! Et je concevais des plans de vengeance, de revanche triomphale!... Je me remuais, je toussais... et je branlais la tête comme quelqu'un en train de se dire des choses supérieures et très conséquentes...

Enfin résonna cette clameur impatiemment désirée :

— Rouen!... les voyageurs pour... ta... ta... ta... changent de voiture!...

... Sur ce, je me dépêche, j'empoigne mon bagage... j'enjambe le marchepied, quand un fonctionnaire à casquette galonnée me barre la retraite, en rugissant :

— Où allez-vous?

— A Saint-Valery.

— C'est bon ! Restez là !

Là-dessus il refoule contre moi la portière avec une de ces énergies qui tranchent une discussion, aussi net qu'elles vous trancheraient un membre.

Et, sans retard, le véhicule au sein duquel je suis bloqué devient l'instrument d'une série de manœuvres inverses qui se prolongent jusqu'à la remise en route...

... Voilà, dira le lecteur, un incident bien banal. C'est possible. Je manquais de mesure.

Toujours est-il que j'eus à dissimuler rageusement un flot de larmes amères !...

Cinquante minutes me séparaient encore de la station de Motteville !

L'hypocondrie m'avait déréglé à ce point qu'il me parut impossible de supporter ce nouveau laps... Les agissements de mes compagnons avaient tellement attisé le feu de mon mal intérieur que je me tordais, sur place, ruminant à plusieurs reprises de me précipiter sur la voie.

... Enfin une détente se produisit dans mon système et je m'assoupis, sans m'en être aperçu...

Mais la réaction fut brève.

Un son strident m'éveilla en sursaut... La clarté du plafond venait d'être subitement désemprisonnée... Riri geignait... Audessus de son hamac, tous les crânes de sa famille étaient réunis en cercle, comme un jeu de boules autour du cochonnet... Et leurs exclamations abominées s'entre-choquaient :

— Où qu'il a du bobo, Riri ?... A ses petits petons ?... A son petit bedon ?... Ouah ! ouah ! ouah ! Fais ton riri, Riri ?...

Non ! non ! cela surpassait le comble !... Je roulais autour de moi les yeux stupides des réveils furibonds... Toutes les apostrophes triviales des titis populaires hurlaient dans ma mémoire. J'eus beau serrer les dents, tout mon ressentiment grossier s'exhala au travers. La ribambelle des « Asseyez-vous dessus ! A la porte ! Qu'on le musèle ! » m'échappa sans rime ni raison. Et c'est peut-être moi qui eus le plus de surprise à m'écouter ?

... L'auditoire se retourna, me toisa d'un air méprisant, se détourna, et ne répondit pas.

Mon malaise s'accrut par l'humiliation qui me restait de l'écart auquel je m'étais livré. Et ma haine, pour ceux qui en avaient été témoins, ne connut plus de bornes.

... A l'embranchement de la ligne de Saint-Valery, je m'évadai comme un insensé... Je courus me réfugier au bout du train; et là, sans l'embarras d'aucun fâcheux, je m'abandonnai à une crise de nerfs longtemps comprimée et d'une intensité épileptiforme.

En vérité, c'était, pour ma cure, un joli début.

... Un voiturier de Veules-en Caux m'attendait à la gare. D'un bond j'atteignis son véhicule...

— Filez! lui ordonnai-je,... à toutes brides!

Et longtemps encore un tremblement convulsif m'agita. Agenouillé sur les coussins, embusqué derrière la capote, égaré dans le délire de la persécution, je scrutais en arrière l'horizon, où une lumière radieuse s'enfonçait sous les cornes ironiques de la lune solitaire.

II

Le lendemain matin, à peine remis de mes épreuves, je me dirigeai mélancoliquement vers les Cressonnières. J'avais conservé le souvenir de certain coin particulièrement aimable : un îlot, muni d'un banc, où l'on accède par un pont frêle au milieu des eaux courantes.

J'allais aborder dans cet asile préféré qu'entoure un feuillage épais de branches pleureuses, quand un concours de voix...

— Riri! glapissait-on... Riri n'est pas mimi... Il va se faire du bibi!...

Ah! je n'avais pas à m'y tromper!... Sans voir personne, je pouvais même désigner l'auteur anonyme de cette formule: se faire du *bibi*, pour exprimer l'idée du mal. C'était un ascendant de la ligne paternelle. Dans l'autre ligne, on disait du *bobo*.

... Je rebroussai chemin avec une terreur panique. Une nuée d'éblouissements voltigèrent devant mes yeux. Il faut avoir été frappé de la même affection que moi, pour admettre la réalité des sensations étranges qui accaparèrent mon cerveau : deux formes, noire et blanche, y tourbillonnaient, comme en un sabbat de la fureur et du désespoir!...

A vouloir tout conter, je n'en finirais pas... Aussi, vais-je abréger.

Une demi-heure plus tard, la bande à Riri me rejoignait sur la

plage... Je me déplaçai à la hâte; mais, à leur tour, dérangés par la marée montante, ces misérables n'hésitèrent pas à m'investir de nouveau... Un instant, des suggestions perverses faillirent me distraire. J'avais remarqué que Riri trottait, comme on patine, sans jamais lever ni abaisser le pied. Toute aspérité du sol était, pour lui, l'occasion d'une chute infaillible. Alors mon regard s'attacha à ses petites bottines bleues avec une fixité idiote. Et devançant chaque accident : « Poum! » m'écriai-je diaboliquement. Et je ricanais; et j'imitais toujours les piailleries consécutives, comme un perroquet inconscient.

Par malheur la musique de Riri et mon accompagnement étaient aussitôt étouffés sous les insupportables jérémiades de sa zézayante et balbutiante famille!...

Encore une fois, je dus battre en retraite; mais sans y trouver bénéfice.

De tous côtés, au casino comme en haut des falaises, dans les sentiers ombreux comme sur les galets ensoleillés, partout où circulaient l'haleine des prés et la brise marine, les mêmes bredouillages imbéciles harcelaient mon tympan affolé :

— Riri... tata... toutou... panpan t* t*!...

Je n'avais plus qu'à déserter le théâtre de la lutte, à m'enfuir n'importe où, bien loin, vers un désert ignoré. J'avais même trop tardé. Déjà les spasmes de la gorge, les hoquets nerveux, la crispation des doigts et des paupières recommençaient à me secouer, ainsi que trois mois auparavant.

. . . .

Ma valise sanglée, le compte de l'hôtel soldé, je descends chez le loueur pour m'assurer qu'il attelle la bique commandée.

Place de l'Église, je tombe sur un attroupement tumultueux.

Au centre, un trio de personnages exubérant de cris et de gestes. Ce sont les deux grands pères et la mère de Riri, tous les trois épouvantablement rouges, essoufflés. Leurs prunelles sont hagardes; leurs bras éperdus se brandissent en l'air, s'y entre croisent et se rabattent avec découragement...

Dès que la jeune femme m'a aperçu :

— Monsieur! Monsieur! supplie-t-elle... L'avez-vous vu? Mon petit Riri! Vous savez bien?...

Elle éclate en sanglots. Son petit garçon a disparu depuis deux heures. Elle m'explique ça, dans des phrases hâtives, entrecoupées... La bonne a ramené Riri à la villa pour l'y faire goûter...

Durant une minute, on l'a laissé seul au jardin... Une minute! Et plus de Riri !

Troublé par des sentiments contraires, je regarde profondément mon interlocutrice. Son ardeur confiante implore mon aide. Parmi les physionomies des passants, elle a discerné la mienne qui, par hasard, ne lui est pas tout à fait étrangère. Dans un pareil désastre cela suffit, paraît-il, pour me constituer des traits amis.

Je la regarde de plus en plus profondément... La splendeur de l'amour maternel rayonne à travers les pommes de ses joues, vibre dans ses narines retroussées et dans les boules de ses yeux... Elle est transfigurée ! Elle est... eh bien, oui, elle est belle !

— Ah ! Ah !... recrie-t-elle, parle donc !...

Cette fois, elle s'adresse à son mari qui, par une ruelle, dévale de la falaise, de loin suivi du galop effaré de la bonne.

Un geste désespéré pour toute réponse.

— Seigneur ! Seigneur ! gémit-elle. Est-ce vrai ? Est-ce possible ?

Et, appuyant les deux mains sur ses seins frémissants, avec l'éclat d'une volonté souveraine, par trois fois elle appelle :

— Riri !... Riri !... Riri !...

Mon âme est bouleversée par les sons inouïs de cette voix inspirée dont les intonations ont gravi tous les degrés de l'angoisse humaine.

Un revirement détermine mes idées ; je hasarde quelques mots de réconfort aussitôt agréés, contestés, développés par cent questions et autant d'exclamations et d'hypothèses.

Je réplique. On riposte.

Bon ! Me voici désormais pris comme dans un engrenage, par l'attraction des sentiments alternatifs qui meuvent ces individus inconnus dont, saturé de rancœurs, je me disposais à fuir le voisinage abhorré.

Aucun moyen de m'en dédire !... Le groupe s'ébranle et m'entraîne dans sa marche désordonnée... Les deux grand'mères surviennent; leurs demandes alarmées sautent de l'un à l'autre, et finissent par m'échoir. J'avance, étroitement flanqué par elles, abasourdi de leurs vociférations : celle-ci n'a pas de chapeau ; celle-là boite lamentablement...

De droite et de gauche, des promeneurs ébahis s'arrêtent au passage de ce cortège insensé dont j'occupe le centre, et où chacun se retourne constamment, va, vient, raisonne et déraisonne, bouscule, et reprend, à l'aventure, une course que nul ne dirige...

Des plaintes, des prières, des avis, des suppositions retentissent de toutes parts :

— A-t-on visité les Cressionnières ?

— Oui ! tout au long... Moi-même !

— Mais la rivière ?... Elle est profonde !...

— Et le puits ?... Le puits du maréchal ?...

— Il est couvert.

Tout est imaginé, discuté : le four à plâtre, la roue du moulin, les haies, les chenils et le pâturage d'un taureau qui est méchant. Partout on s'est enquis : néant partout !

Au tournant de la grand'route, un gars pioche sa terre. La mère éplorée fond sur lui :

— Monsieur ! s'il vous plaît ! N'avez-vous pas vu passer un petit garçon ?... Il avait un costume de marin ?... Un tout petit garçon de trois ans ?...

Le cultivateur se gratte pensivement les cheveux.

— B'en oui ! fait-il enfin, b'en oui !... Un p'tit garçon, comme qui dirait de c'te taille-là ?...

Il étend sa main ouverte à quelque distance du sol ; et concluant :

— Eh b'en ! j'en avons r'en vu du tout !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Non loin de là, c'est une vieille paysanne en charrette que l'on interroge et qui marmotte :

— Y n'sa r'en montré ed pareil à ça... J'avons seul'ment rencontré des bohémiens, tout drait sur Fontaine-el-Dun... Avec une vilaine couple d'ours, encore !...

Riri volé ! Par des saltimbanques ! Comment n'avoir pas songé aussitôt à cette éventualité qui est accueillie par une consternation et un silence aussi lugubres que pour une nouvelle de mort ?

Néanmoins, le renseignement de la bonne femme est précieux. On rentre au village avec diligence. J'offre le tilbury qui m'a été préparé... Les deux grands-pères se hissent là-dedans. Sur le tas affaissé qu'ils forment, le père de Riri s'empile. Je me découvre au départ de cette face pâle qui ne me fait plus, hélas ! l'effet d'un navet. Sa blancheur rigide a la transparence vénérable des cierges...

Fouette cocher ! Les émissaires, avec les vœux frénétiques qui les devancent, se sont dérobés derrière un nuage de poussière... La compagnie où je me trouve encore se désagrège à mon insu...

Quand je me retourne, chacun est reparti à la découverte...

. . . .

III

Les péripéties de ce drame si simple en lui même, si poignant et sur lequel planait encore le mystère du dénouement, m'avaient jeté dans un trouble extraordinaire. Tout mon système nerveux, tous mes muscles recroquevillés depuis tant de semaines, recouvraient leur libre jeu et leur expansion ancienne. Il me semblait que le cours de mon sang se fût régularisé et qu'il se répandît en ondes plus abondantes et plus pures dans mes veines, depuis qu'une puissante pitié avait délogé de mon cœur tant de préventions misanthropiques et d'égoïstes soucis...

A pas lents, je gravis le chemin en lacets qui mène au riant cimetière de Veules. Posé sur la crête d'une falaise, nul monument ne l'attriste d'une architecture funèbre ou n'y intercepte le grandiose panorama de la haute mer. Seules, de petites croix, dont le corps est entièrement enfoui, déploient au niveau des terres leurs humbles bras de bois. A l'entrée, cependant, une chapelle abandonnée, sans toit ni façade, dresse encore trois murs de ses pierres consacrées où les herbes sauvages ont remplacé, dans leurs niches, les statuettes émiettées des bons saints.

Je cherchai là un abri contre le vent âpre qui émanait au large...

La nuit tombait... L'ombre fraîche était pleine d'aromes et de mystère.

Au grincement du sable sous mes pieds, une petite tête d'ange bouffi et rose surgit hors des ruines, et disparut entre des tombes...

... Un superstitieux frisson erra à fleur de ma peau...

... Cette vision imprévue !... à cette heure !... En ce lieu !...

Une seconde fois, je fis déguerpir l'être vagabond dont la silhouette s'évanouit encore dans la brune...

... Tout à coup, un sentiment impérieux, un instinct révélateur (ou plutôt un je ne sais quoi, pour parler positivement) m'arracha cet appel :

— Riri !

Et je me penchai pour mieux entendre et voir... Immédiatement,

un enfant, un môme accourut à ma rencontre, me lança une gerbe de coquelicots; puis, par une volte-face, il tenta de se sauver.

Mais, me saisissant de cette petite personne qui se tortillait comme un lézard, je déboulai à toutes jambes vers le bas du pays. En proie aux orgueilleuses trépidations de mon zèle heureux, j'y cherchai çà et là les seuls bras qui eussent le droit d'arracher aux miens mon fardeau souple et récalcitrant.

Et tandis que j'emportais précieusement cette incarnation bénie du plus admirable des cultes, et que je la contemplais comme un reliquaire vivant dont le contact miraculeux semblait guérir toutes mes douleurs — alors je m'attendris jusqu'aux larmes... Oh! mais là, bêtement... oui, bêtement : car je me surpris soudain à lui répéter avec une gravité machinale, sous la tendre caresse de ses petits yeux rusés :

— Bisez le monsieur!... Riri! Voulez-vous bien? Ou je le dirai au papa... Et Riri aura panpan t* t*...

. . . .

IV

A la suite de cette aventure, je recouvrai rapidement la santé. Si j'en ai rapporté trop de détails superficiels, c'est à l'instar des livres pieux où sont relatés les cures merveilleuses, et uniquement pour l'édification de ceux de mes frères en Jésus-Christ qui croient aux maux innomés, et dont la foi est réfugiée dans les remèdes divins.

PAUL HERVIEU.

MÉDECINS ET EMPOISONNEURS AU XVIIe SIÈCLE

LA MESSE NOIRE

I

Le Paris de Philippe-Auguste ne s'était pas tellement transformé qu'il ne laissât aux Valois-Angoulême et aux Bourbons un immense travail à accomplir pour l'assainissement de la ville et le bien-être moral des masses auxquels ne contribuaient pas précisément les propriétaires des constructions locales, même ceux des maisons ayant pignons sur rue. Les architectes de la monarchie n'étaient guère appelés qu'à l'édification et à la restauration des palais, des demeures seigneuriales et des fastueux hôtels des Partisans.

Au commencement du XVIIe siècle, il existait dans cette partie de la ville, entre l'enceinte de Paris et le quartier Saint-Denis, une portion de terrains vagues, déserts, relevés en contre-bas des remparts, remplis de pierres et de gravois. Aucun point de vue pittoresque n'en relevait l'aridité. Nul rentier n'eût été tenté d'y construire une maison quelconque, même pour y abriter des amours défendues. L'on songea à tirer parti de ce terrain en permettant aux petites gens de s'y établir, aux différents corps de métier de s'y installer, en les exonérant de tailles, d'impôts, en donnant à tous une sorte de liberté illimitée du travail, puisqu'on les dispensait de redevances vexatoires envers les jurandes.

C'était faire la part belle à la majeure partie de la population, et le procédé pour l'attirer dans ces parages déserts était certes d'une habileté où l'on pouvait deviner toute la rouerie, toute la finesse pratique de l'administration, si l'on songe surtout que les finances

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 21 octobre.

devaient se trouver, à un moment donné, obérées de près d'un milliard. Il ne fallait rien moins que de pareils avantages pour créer cette *Ville Neuve sur gravois* qui donna son nom au quartier. Des rues y furent percées qui s'appelèrent: rues de Bourbon-Villeneuve, de Cléry, de Beauregard. Et la petite chapelle où Anne d'Autriche, dans un jour de désespérance, était venue formuler un vœu, devint l'église paroissiale, et, en souvenir des dévotions royales, on l'appela Notre-Dame-des-Bonnes-Nouvelles.

En même temps que l'église, de spacieuses maisons entourées de larges plantées d'arbres donnèrent au quartier une allure, une couleur, qui lui étaient bien personnelles, si toutefois un pareil terme est applicable à une fraction du vieux Paris. Mais, au point de vue philosophique, l'expression me semble d'une réelle justesse; car, s'il est vrai que les monuments soient l'enveloppe marmoréenne d'une civilisation et, en quelque sorte, son revêtement extérieur, sa forme palpable; s'il est vrai que le marbre ait rendu l'impérieuse puissance du dogme grec, pourquoi l'œuvre architecturale ne traduirait-elle pas aussi les mœurs, la grandeur ou la criminalité de certaines phases sociales? Les « plombs » de Venise sont l'œuvre de la tyrannie, comme nos cathédrales sont le symbole des siècles de foi, comme l'Arc de Triomphe de l'Étoile est l'expression de notre splendeur militaire.

Et, de même que le noble faubourg Saint-Germain, avec ses hôtels rigidement clos, révélait tous les préjugés d'une caste hostile à tout ce qui vivait et pensait en dehors d'elle; de même que le Marais interprétait la morgue et le bourgeoisisme de la Magistrature en train de grandir, de même le quartier de la Ville Neuve avait une physionomie à part, une couleur tranchée. Il présentait l'aspect d'une population dont l'esprit reflétait les aspirations de la classe moyenne côtoyant timidement la noblesse parlementaire.

Le faubourg Saint-Germain commençait alors à devenir le séjour des courtisans, qui trouvaient plus commode d'habiter sur une des lignes directes servant aux grandes carrossées allant quotidiennement de Paris à Versailles. Ce qui n'empêchait pas que le quartier situé sur la rive droite de la Seine ne devînt assez brillant par la suite, puisque Corneille le célébrait hautement:

> Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
> Aux superbes dehors du Palais Cardinal.

La solitude du quartier Bonne-Nouvelle devait attirer, au com-

mencement du XVIIe siècle, certaines catégories de gens de professions interlopes : marchandes d'amour, fripiers, usuriers. Sa position cachée, propice aux rendez-vous clandestins défiait l'espionnage des maris de certaines femmes de condition ; un facile accès à la débauche y entraînait toutes les classes de la société en rupture de bans conjugaux.

C'est, sans aucun doute, ce qui tenta la fameuse Catherine Deshayes, femme d'Antoine Montvoisin, dont la popularité ne devait pas tarder à exciter la curiosité des vicieuses et des détraquées de son temps. La Voisin, ainsi qu'on allait la nommer, acheta donc, rue Beauregard, au prix de 30,000 livres une vaste maison enclose d'un jardin, que sa disposition mettait à l'abri de toutes tentatives inquisitoriales du voisinage, des investigations de la police et de celles des époux trop soupçonneux.

Or, c'est du jour où elle fut établie dans ce quatier qu'une des plus curieuses phases psychologiques traversées par cette société du XVIIe siècle, s'est trouvée réalisée dans l'histoire. La Voisin, en effet, joua un rôle capital dans l'existence des hommes et des femmes de son temps ; et son influence sur l'imagination des grandes romanesques dont l'ambition ne visait à rien moins qu'à changer les destinées du monde est certes l'une des plus tragiques qui puissent tenter l'analyse des écrivains féministes.

II

D'où venait-elle? d'où sortait-elle cette aventurière qui n'a d'autres précédents historiques que ceux de Canidie, de Locuste, de la Sparra, de la Toffana ? Sa physionomie paraît rappeler celles des monstrueuses criminelles antiques. Chez elle le meurtre finissait par revêtir une sorte de fatalisme étrange qui faisait que tout ce qu'elle touchait de sa main terrible était à jamais marqué pour la mort, et la mort désespérée, la mort hideuse qui ravale l'homme au niveau de la bête.

Ce n'était pas une inspirée comme les sorcières thessaliennes, une initiée aux dogmes cruels de l'Inde, une inconsciente, une dépravée comme les *famosæ* et les *sagæ* de la décadence romaine. Non, elle était un de ces produits bizarres, incompréhensibles que es mœurs des Médicis avaient importés en France, à l'avènement

de Catherine, cette terrible joûteuse qui jonglait avec les poisons, et qui était plus ou moins pétrie dans l'argile des Borgia. Dépassant ses contemporains de toute la force de conception d'un cerveau solidement organisé, la Voisin avait vu plus haut et plus loin que l'entourage dont elle avait gagné la confiance. Elle avait franchi de toute la puissance de son vol satanique l'horizon où évoluaient ces ambitieux, ces chercheuses de trônes, ces capteuses de cœur. Elle avait compris qu'au fond de l'âme humaine, il y a cette insatiable soif de bonheur qui ne se satisfait que dans le rêve de l'inconnu, la curiosité de l'irréel, le besoin d'étreindre des biens sans cesse fuyants. Elle avait vu enfin qu'en entretenant l'esprit dans le mirage de toutes ces formes merveilleuses de la destinée, elle s'en rendrait plus maîtresse que le monarque le plus absolu, attendu que sa souveraineté, à elle, visait non seulement la possession de l'imagination, mais encore celle du corps et de la fortune de ses clients.

Reine du domaine de l'occultisme dont elle semblait, aux yeux d'un certain monde, partager la domination fabuleuse, avec l'esprit des ténèbres, son prestige touchait à l'illimité. La Voisin est, une fois de plus, la résultante de ce grand problème humain qui veut que, dans les âges de crise psychologique, le misérable comme le grand seigneur aille chercher dans un « au-delà » quelconque, dans un infini dont il demande la clef aux devins et aux sorcières la satisfaction de ses aspirations idéales vers une somme de joie que la réalité est incapable de lui procurer.

Aujourd'hui, l'amer réalisme tout desservi qu'il soit, au dire des métaphysiciens, par la connaissance des faits et des choses, a, du moins, le privilège de mettre l'homme en possession d'une force, la science, qui lui aide à maîtriser la matière. Le savant éprouve une jouissance noble, presque sublime à arracher à la nature ses secrets enfouis jusque-là dans le champ du surnaturel. La foi se trouve forcée de transiger avec la science. Mais, au XVIIe siècle, la vieille théologie, tout en acceptant déjà l'incursion des libres esprits dans le domaine religieux — puisque Fénelon correspondait ouvertement avec Bayle — ne plaisantait pas lorsqu'un écrivain frisait légèrement l'hérésie. Pascal en sut quelque chose.

A côté des démonstrations officielles de foi, le XVIIe siècle eut son petit peuple de libres-penseurs ou plutôt de libertins, pour nous servir de l'expression en usage alors. Ils vivaient dans l'ombre. Ils se réunissaient dans des banquets clandestins. Ils rédigeaient des

libelles anonymes par crainte du bourreau. Une femme comme la Voisin pouvait être affiliée à ces sociétés.

Elle y rencontrait des gens de bonne noblesse tels que ce Don Juan de Molière qui méprise le loup-garou, qui donne au pauvre « pour l'amour de l'humanité » et dont la foi positive se borne à croire « que deux et deux font quatre et quatre et quatre font huit ». Ou bien encore des abbés du genre de ce fameux Guillaume Anfrye de Chaulieu, l'âme damnée des princes de Vendôme, qui vint souvent rue Beauregard, vécut en véritable disciple d'Épicure, et savait encore, à quatre-vingts ans, courtiser les femmes et leur adresser des vers aussi anacréontiques qu'irréligieux.

La présence de la Voisin dans leurs réunions s'explique par l'ombre où on les obligeait à vivre. C'est le sort des initiateurs de rallier tout d'abord à leur cause des scélérats et des fous.

La Voisin, en somme, pouvait suivre ce vaste mouvement des esprits. Elle s'emparait par d'autres moyens de tout ce qui pense, souffre, attend, meurt dans le cœur de l'homme, si misérable et si grand tout à la fois, si chétif et cependant si royalement fort, qu'on n'a pas à s'étonner, après l'avoir vu susceptible de tous les abaissements, de le retrouver soudainement capable de tous les héroïsmes.

Il ne faudrait point pourtant s'imaginer rencontrer dans Catherine Deshayes ce type d'alchimiste ou de sorcier que la légende nous montre cherchant, dans son creuset, la solution du problème de la vie humaine. Pour l'élève des empoisonneurs florentins, la formule rêvée consistait à faire tomber, au moyen d'une infernale combinaison, beaucoup d'or monnayé et d'écus dans les coffres de la maison mystérieuse de la rue Beauregard. L'ambition de la Voisin était la fortune. Peut-être, si le sort ne l'avait pas trahie, l'aurait-on vue, à un moment donné, disparaître comme certains grands aventuriers, et s'en aller vivre dans quelque palais à Rome ou à Venise (1).

Que de secrets abritèrent ces tentures de haute lisse, ces murailles entre lesquelles s'étouffaient les cris des victimes, cette pièce où l'on égorgeait de jeunes enfants achetés pour les pratiques de la magie par des prêtres, des gentilshommes et des femmes, à des filles-mères qui ne craignaient pas de livrer au meurtre ces petits

(1) Dans un de ses interrogatoires, la Voisin déclara qu'une fois sa fortune faite, son intention était de quitter la France et d'aller vivre princièrement en Italie. Au moment de son arrestation, il lui manquait encore 100,000 livres pour exécuter son dessein.

êtres. Le crime servait d'auxiliaire au vol ou à l'escroquerie, l'homicide quotidien était appelé au secours des amours illustres de femmes de la Cour. Époque de démoralisation profonde, que la pensée se refuse à imaginer! Et lorsqu'on voit les plus hauts dignitaires venir faire antichambre chez une fabricante de philtres, l'on se demande jusqu'où l'aberration peut aller.

La rue Beauregard fut donc le lieu de rendez-vous, pendant de longues années, de tout ce que l'aristocratie, l'armée, la magistrature, la bourgeoisie comptaient d'éminent parmi leurs membres. Et l'aspect de cette rue aurait eu de quoi tenter le crayon d'un Callot, si ce n'est que la mise en scène aurait présenté autre chose que la misère sordide des gueux.

Revivons un instant cet étrange tableau :

Où vont ces chaises à porteurs qui transportent à une certaine heure de la matinée des femmes aux costumes assombris, mais dont l'élégance d'allure trahit cependant le rang et au fond desquelles se dissimulent les présidentes Le Féron (1) et Lescalopier (2)? Et ce lourd équipage blasonné d'où descend une personne que l'on se désigne tout bas comme alliée aux plus grandes familles de France et qui n'est autre que la duchesse de Vivonne? Et ce carrosse, attelé de six chevaux, ayant sur ses panneaux des armoiries ducales qui vient de conduire la duchesse de Bouillon (3) et son amant, le duc de Vendôme, que salue d'un geste discret, le maréchal duc de Luxembourg (4)?

(1) Marguerite Gallard, fille d'un conseiller au Parlement, mariée à Jérôme Le Féron, président de la première des enquêtes. Impliquée dans l'affaire des poisons, elle fut arrêtée le 9 avril 1679 et condamnée, le 7 avril 1680, au bannissement de la vicomté de Paris pour neuf ans et à 1,500 livres d'amende. Elle mourut en 1702.

(2) Charlotte Germain, fille d'un trésorier des ponts et chaussées. Mariée à Balthazar Lescalopier, président à mortier. Elle se rendit célèbre par ses aventures scandaleuses et finit par aller chez la Voisin demander du poison pour son mari qui, pourtant, ne la gênait guère. L'abbé de Laffemas a contribué à la triste renommée de la présidente par une chanson intitulée : *Les Feuillantines*. C'est un petit chef-d'œuvre d'esprit et de méchanceté qui a fait les délices de la société du XVIIe siècle.

(3) Marie-Anne Mancini, mariée à Godefroid-Maurice de la Tour, duc de Bouillon, pair et grand chambellan de France. Le but de la visite de la duchesse, rue Beauregard, était de demander les moyens de faire mourir son mari, pour épouser le duc de Vendôme, « lequel était présent chez la Voisin ». La duchesse de Bouillon mourut subitement, en 1688, d'une attaque d'apoplexie, aux pieds de son mari, qu'elle exécrait. Au dire de Saint-Simon, « c'était une créature très audacieuse et dangereuse ».

(4) Le maréchal de Luxembourg était un des familiers de la Voisin.

Le soir descend sur le quartier sinistre : voici les comtesses de Polignac et du Roure, la maréchale de La Ferté, la princesse de Tingry (1) et la marquise d'Alluye. L'orsqu'elles sortiront de la maison de la rue Beauregard, les duchesses de Duras (2) et de Vitry (3) arriveront à leur tour, et peut-être auront-elles été précédées par la fière comtesse de Soissons (4), à qui le roi octroiera la faveur d'un exil dans les Pays-Bas, lorsque le procès de l'empoisonneuse aura jeté sur son nom un éclat déshonorant. Demain, ce sera le tour de Mmes de Dreux, de Poulaillon, Le Camus et Brissart. Mais quelle est cette femme masquée, au port de déesse, devant le carrosse de laquelle les laquais font écarter la canaille, qui descend avec la précipitation d'une affolée et la hauteur d'une véritable marquise habituée depuis l'enfance à voir toutes les échines se courber? A son geste hardi et noble, à sa taille altière, qui n'a reconnu l'héroïne principale du procès intenté à Catherine Deshayes,

Lorsqu'il apprit qu'un décret de prise de corps avait été lancé contre lui, il alla voir le roi. Mais il fut mal reçu et dut se résigner à entrer à la Bastille, le 24 janvier 1680. Il n'en sortit que le 15 mai de la même année. Louis XIV, le lendemain du jugement qui déchargeait le maréchal de l'accusation portée contre lui, donna l'ordre de l'exiler dans ses terres, « avec défense d'approcher de Paris plus près de vingt lieues ».

Luxembourg avait épousé Madeleine-Charlotte-Bonne-Thérèse de Clermont-Tonnerre. Elle avait apporté en dot à son mari le duché de Luxembourg et une fortune considérable, mais elle était laide et infirme. Le maréchal ne pouvait la souffrir et il n'est pas surprenant qu'il soit allé chez la Voisin chercher le moyen de s'en débarrasser.

(1) Marie-Louise de Luxembourg, princesse de Tingry, née en 1640. Comme toutes les grandes dames de la Cour, elle vint demander à la Voisin des poudres pour se faire aimer. Elle en avait d'ailleurs besoin, car elle était aussi laide que galante.

(2) Marguerite-Félicie de Lévis, fille du duc de Ventadour, mariée au duc de Duras, gouverneur général de Franche-Comté.

(3) Marie-Louise Pot de Rhodes, mariée au duc de Vitry en 1646, morte en 1684. Le duc de Vitry mourut précisément dans le courant de l'année 1679. Cette date coïncide avec les visites de la duchesse chez la Voisin, et il est certain que la Reynie fut très frappé de la coïncidence.

(4) Olympe Mancini (1640-1708), mariée le 20 février 1657 au prince Eugène de Carignan, qui prit le titre de comte de Soissons. Elle fut accusée, non sans raison, d'avoir empoisonné son mari. Louis XIV ne put se résoudre à livrer à la justice une femme qu'il avait aimée. Il la fit donc prévenir par le duc de Bouillon, son beau-frère, du décret rendu contre elle. Elle s'enfuit à trois heures du matin, en plein hiver, accompagnée de la marquise d'Alluye. La mère du comte de Soissons, qui avait toujours détesté sa belle-fille et qui la soupçonnait d'avoir fait mourir son fils, voulut sauvegarder l'honneur de la famille et vint solliciter l'indulgence du roi : « Madame, lui répondit-il, j'ai bien voulu que Mme la comtesse se soit sauvée; peut-être en rendrai-je compte à Dieu et à mes peuples. »

celle qui aurait dû, la première, s'asseoir à côté de l'empoisonneuse sur le banc d'infamie, si la clémence du roi n'avait respecté en elle la mère du duc du Maine et du comte de Toulouse, la superbe Montespan?

Toutes, oui toutes, s'en vont demander des philtres pour la mort des époux détestés, pour envoulter des amants, pour prolonger une jeunesse que la débauche flétrit trop vite; pour tuer dans leurs entrailles le fruit d'un récent adultère, et recommencer le lendemain des expéditions voluptueuses dans le domaine des amours illicites. Aucune n'a le cri de la maternité aux lèvres, le sentiment de la pitié pour la victime réclamée par leur haine implacable de femmes mariées; et les têtes pâles, les yeux cernés sous l'insomnie ardente, les gorges charmeresses apparaissent frappées de l'éclat d'un jour tragique dans ces boudoirs capitonnés. On y voit les plus braves et les plus audacieuses qui tressaillent d'un involontaire effroi, sous le mince lumignon d'une lampe fumeuse, en interrogeant leur destinée dans le marc de café, dans les cartes, dans les entrailles fumantes des bêtes éventrées, dans le miroir magique, sur un tableau noir où s'étaleront des signes bizarres à l'heure où il est reçu qu'on verra rougeoyer l'anneau solennel de Saturne.

Et c'était à la superstition — que les docteurs de l'Église se trouvaient impuissants à dégager du dogme — qu'il fallait demander compte de ces douloureuses aberrations.

Oui, l'opinion était une puissance assez redoutable, au sein d'une nation policée, régulière d'apparence, pour que l'on craignît de porter un coup violent à ce qui constituait alors la société française. Louis XIV eut peur, lui qui se croyait au-dessus de tout. Il trembla dans son omnipotence pour la bonne renommée de cette cour et de cette magistrature, expression morale du royaume dont il était le souverain et chez qui l'Europe était habituée à venir chercher des leçons d'honneur et d'héroïsme et qu'elle se complaisait à envelopper de tous les prestiges. Le grand roi ne voulut pas dévoiler ces hontes et ces turpitudes à la malignité de ses ennemis. Par les secrets qu'il avait surpris, il tenait dans ses mains toutes les iniquités de la magistrature, et plus on pénètre dans les détails terribles de ces sinistres arcanes, plus l'on comprend que celui qui voyait s'agiter devant ses yeux la duplicité et la vénalité de conscience de ces faux honnêtes gens, de ces assoiffés de jouissances, de ces dépravés, plus l'on comprend, dis-je, que celui qui était chaque jour en contact avec de pareils hommes ne les ait eus en profond

mépris — mépris qui rejaillit sur l'espèce entière : la triste humanité que ne flagelle pas encore, à notre gré, d'un sarcasme assez sanglant, l'amer pessimisme d'un La Rochefoucauld.

Mais c'est surtout au sujet de ceux qui étaient regardés comme les parangons du devoir, les gardiens des mœurs, les détenteurs de la morale publique, que l'épouvante s'accroît. L'homme chargé de faire appliquer la torture à son semblable pour lui arracher l'aveu de ses crimes se rendait plus criminel lui-même que le dernier des misérables qu'il était appelé à juger : celui-là nous apparaît sans excuse devant la conscience de l'histoire. C'est parmi les femmes de magistrats qu'on recrute les plus hautes coquines et les plus perverses détraquées. Je le répète, quand on étudie les détails du procès de la Chambre Ardente, la croyance au mal universel nous est surtout inspirée par les hommes de robe ; et, dans une autre acception d'idées, l'on comprend ces fiers esprits de l'école de Port-Royal, se refusant à vivre parmi les heureux de la terre, s'enfuyant d'un coup d'aile loin de leurs contemporains, — poussés par la crainte de sombrer dans le mal du siècle. Il fallait être un grand apôtre de charité, un saint Vincent de Paul pour sonder d'un regard encore miséricordieux toute l'horreur des plaies sociales.

III

Quels étaient les intimes de Catherine Voisin, ou, pour mieux dire, quels complices s'adjoignait-elle dans l'exécution de ses manœuvres criminelles ? Nous sommes bien forcé de le reconnaître, c'est dans le clergé qu'elle avait rencontré ses amis le plus zélés. Les abbés Guibourg, Lemeignan, Mariette, Cotton, Tournet, Davot pour ne citer que les plus compromis, lui accordaient une protection active. Plus tard, ces trois derniers payèrent leur complicité effrayante sur le bûcher. Quant aux autres, attachés aux paroisses voisines, Saint-Eustache, Saint-Sauveur, Bonne-Nouvelle, ils finirent leurs jours dans une citadelle. L'abbé Davot, vicaire de Bonne-Nouvelle, bénéficiait pour une large part, avec le bourreau, des sommes importantes que touchait la Voisin.

Chose étrange, cette femme ne craignait point de s'offrir aux caresses de l'exécuteur des hautes œuvres afin d'obtenir de lui tous

les éléments nécessaires à la trituration de ses abominables sorcelleries. D'après la Kabbale, les cierges que l'on destinait à éclairer les effroyables sacrifices consommés dans le laboratoire de la Voisin (1) devaient être fabriqués avec de la graisse de pendu. Le bourreau se chargeait de la procurer. L'intérêt le plus vil avait donc seul déterminé cette misérable à surmonter la répugnance qui devait s'emparer d'elle au contact du sinistre associé.

Sans qu'il soit besoin d'insister, on voit de quelle gangrène était rongé le corps social tout entier. Une chaîne infernale relie toutes ces castes les unes aux autres, depuis la plus haute de toutes ces fières grandes dames, la marquise de Montespan, depuis Antoinette de Mesmes, sa belle-sœur, fille du président de ce nom qui se faisait avorter au moyen d'un ingénieux appareil inventé par la femme Lepère, jusqu'aux vaillants soldats, jusqu'aux membres de la bourgeoisie, jusqu'à ceux du bas clergé, jusqu'aux valets auxquels incombait l'exécution des tortures judiciaires, tous, oui tous, se tenaient dans ce branle de la démence et du vice. Et, comme si ce n'était pas assez de cette aristocratie de robe et d'épée, les plus intelligents, les plus nobles par la pensée, allèrent aussi rue Beauregard : artistes de la plume et artistes dramatiques, des comédiennes comme la du Parc, la de Brie, la Dupin, la Béjart, vinrent tour à tour solliciter de la Voisin des services particuliers que l'on n'eût pas osé demander à des médecins honorables. Du reste, reconnaissons-le, l'espèce n'en était pas rare, car, pour l'honneur du corps médical de l'époque, à part Rabel et Brioude, on ne trouve que des noms obscurs pour prêter leur concours à une empoisonneuse.

Nous reviendrons plus tard sur la présence des comédiennes dans la clientèle de la Voisin, autour de laquelle se groupaient quelques impudents médecins, de nombreuses sages-femmes, des apothicaires. Et, dans ce noble Paris qui était l'âme de la France, — on pourrait même ajouter de l'Europe entière — l'arbre social, pourri déjà à sa base, pouvait laisser pressentir aux penseurs les futures révolutions qui allaient achever de le déraciner tout entier; et ce serait ici le cas de dire qu'il en est des nations comme des

(1) Dans le cabinet de la Voisin, derrière une lourde tapisserie, il y avait un four; c'est dans ce four qu'on faisait « brûler les enfants avortés et ceux qui avaient été sacrifiés dans les messes noires ». La Voisin avoua en avoir brûlé de la sorte plus de deux mille cinq cents.

hommes, et qu'il y a des moments où il faut que leur cœur se brise ou se bronze.

D'ailleurs, d'où auraient-elles surgi ces passions violentes, si fécondes en désastres, sinon dans ces luttes, dans ces aspirations faites de convoitises suprêmes qui portaient les acteurs de ces drames épouvantables aux plus criminelles extrémités et qu'en cadre le procès de la Chambre Ardente ! Toute nation — comme tout individu — porte en elle ses germes de dissolution. C'est en vain que des prédicateurs du haut de la chaire, allaient tonner contre le naufrage de la vertu et de la raison d'une partie des citoyens, puisque les âpres appétits et les vices terribles des grands confinaient à l'assassinat. Il devait résulter, pour Louis XIV, de cette célèbre affaire de la Chambre Ardente une de ces leçons morales faites pour ébranler jusqu'au fond de l'âme, leçon que semblerait viser dans sa parole prophétique la phrase tombée des lèvres de Bossuet, parlant de la mort d'Henriette d'Angleterre, tout à la fois si mystérieuse et si dramatique : « Le roi pleurera, le prince sera désolé et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. »

Dr G. Legué

DES ALPES AU NIGER [1]

(Suite.)

XXIII

Et, pour beaucoup de ces braves enfants, c'est la mort, la mort à l'ambulance sommairement installée, privée souvent du nécessaire... Songent-ils à s'en plaindre ? Non point. Rien n'altère leur énergie et leur bonne humeur :

« Les bilieuses font pas mal de victimes, et le cimetière de Nioro s'est, depuis trois jours, sensiblement accru. Les artilleurs et l'infanterie de marine ne vont pas du tout et meurent comme des mouches. Parmi les officiers, presque tous sont malades, deux ou trois gravement atteints. Lucciardi, mon commandant de compagnie, a, depuis huit jours, une bilieuse hématurique qui se porte bien ; c'est pourquoi, en son absence, Valentin est à la compagnie.

« Pour moi, j'ai eu un accès pernicieux que le combat d'Youri m'a guéri du coup, et je me livre actuellement aux doux plaisirs de la chasse.

« Valentin grogne, sa blessure lui fait mal. C'est égal, il a eu de la chance ; un projectile énorme, venu de côté, lui a raclé les omoplates sur une longueur de vingt centimètres, une profondeur d'un centimètre et une largeur de quatre ou cinq ; il est obligé de dormir sur le ventre, ce qui n'est point sans le vexer. Morin a la figure emmaillotée ; son coup de sabre va de l'oreille au bout du nez : bien appliqué !...

« Qu'allons-nous faire maintenant ? On parle d'une expédition sur la rive droite du Niger, où notre ami Samory s'agite et manifeste le besoin de recevoir *une raclée*. Je ne demande que ça et un peu plus de veine que dans cette campagne-ci. »

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 octobre.

Et cependant le jeune officier songe bien souvent au pays, il voudrait recevoir des nouvelles, et les courriers n'arrivent pas! Il supplie qu'on ne le laisse pas ainsi sous le poids d'un silence, sans doute bien involontaire, mais lourd au cœur de l'absent :

« Ce qui m'ennuie, c'est qu'avec ces marches continuelles et ces départs subits je n'ai pas encore reçu une seule lettre de là-bas : tu ne peux te figurer ce que cet isolement est pénible à supporter.

« Où êtes-vous? que faites-vous? comment vous portez-vous? toutes choses qui me manquent et que j'attends en vain chaque jour. Écris-moi souvent, mon cher frère, donne-moi beaucoup de détails et, je te prie, envoie-moi tous les journaux possibles, tous les vieux *rogatons* que tu trouveras partout, n'importe quoi, *Figaro*, *Temps*, *Journal officiel*, ça m'est égal; mais de quoi lire, Seigneur! et ne pas m'abrutir au milieu de tous ces nègres idiots!

« Embrasse mille fois pour moi papa, maman, frère, Ida et nos *gosses* (1), et dis-leur bien que, si je ne leur écris pas plus souvent, ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mais les moyens de transport. On dit que notre dernier courrier a été enlevé par les Foutonkès, entre Matam et Saldé. Charmant! enfin, sois sûr que chaque fois que je le pourrai, je ne manquerai pas de t'envoyer mon journal d'opérations, dont tu communiqueras ce que tu croiras à la famille. Tu m'avais recommandé de mettre entre parenthèses les fioritures et adjonctions; c'est bien inutile! Ce que nous avons est assez curieux pour me dispenser de frais d'imagination.

« Au revoir, mon cher frère, et j'attends avec impatience des nouvelles de tous.

« A. »

XXIV

Ahmadou s'était sauvé de Youri vers le nord. Son armée dispersée fuit dans toutes les directions. Ses fidèles, son chancelier Seydou Deylia et sa grande favorite Diaminatou ne savent où rejoindre la Majesté déchue.

Dès le 3 janvier, le colonel s'est mis en communication, depuis Nioro, avec les lieutenants Marchand, Charbonnier et Hardiviller qui, de Tourougoubé et de Gambo, et plus au nord jusqu'à Dianghirté et Saboné au sud, ferment toutes les routes avec les contin

(1) Les neveux du jeune officier.

gents bambaras du Bélédougou et empêchent les Toucouleurs de se rallier.

Le 8 janvier, grand émoi au quartier général.

Le lieutenant Marchand arrive à Nioro; il en repart le jour même avec la mission d'établir une entente entre les Bambaras de Digna et les rares survivants de Ouossébougou, dont le chef n'est autre que Diadé Diari, le fils de Baudiougou Diara, qui, lors de la prise du village, s'est fait sauter plutôt que de se rendre.

Le 13 janvier, retour du lieutenant, qui a pleinement réussi dans sa mission. Plusieurs chefs bambaras l'accompagnent. Il les présente au colonel entouré de ses officiers. Anthelme et ses camarades assistent à une manifestation délirante. Rien n'égale la joie « de ces bonnes et grossières natures de vieux guerriers farouches, pillards, cruels même, mais francs et souvent braves », en pénétrant dans le repaire de cet Ahmadou maudit, qui fut leur plus grand ennemi.

Ils étaient là tout un brillant état-major, monté sur de fringants chevaux, richement caparaçonnés: Diocé, l'ancien généralissime de la colonne bambara de Ouossébougou; Falil, qui venait de lui succéder dans son commandement; Makono, le chef du canton de Mercoïa; Boulongo, le chef de Daba; et de jeunes guerriers, les fils des vieux chefs de Toubabougou, de Massantola, de Nonko, de Mourdia, de Gansané, de Tiorébougou, de Diago, de Ouaita, de Balé, de Sountiana et encore de toute une théorie de villages en *a*, en *é*, en *o* et en *ou*.

Le colonel les accueille avec bienveillance; il leur expose ses plans d'organisation du pays et, comme signe d'amitié, il fait distribuer aux notables bambaras des cadeaux, dont ceux-ci ne paraissent point embarrassés, et sur lesquels ils se jettent en poussant des cris gutturaux de satisfaction : tabatières, poignards, turbans, rasoirs, miroirs.

Les femmes n'ont point été oubliées : il y a pour elles des ruisseaux de verroterie, et lorsque le colonel remet au vieux Diocé pour ses petites-filles des poupées de France qui ouvrent et ferment les yeux, l'enthousiasme fait place à la vénération : jamais grigris ne furent l'objet d'un pareil culte. Et pourtant, elles ne parlaient pas, comme celles que sept ans plus tard, le Président de la République devait offrir à la petite grande-duchesse Olga...

Le mois de janvier se passe en escarmouches, en patrouilles, en reconnaissances et en petits combats. Un camarade d'Anthelme, le

sous lieutenant Keller, un brave petit Alsacien tout frais émoulu de Saint Cyr, part en colonne, quoique exténué. Il a sollicité l'honneur d'aller de l'avant quand même : « Moi, je peux me fatiguer pour le service, il n'y a pas de danger ; je ne me fatigue jamais autrement ; je ne fume pas, je ne bois pas, je ne me mets jamais en colère. »

Il revient, après avoir mis en déroute une bande de Toucouleurs, sous les ordres de Baba, frère d'Ali Bouri ; mais c'est pour mourir. Comme le capitaine Lejeune, un accès de fièvre hématurique l'emporte en deux jours.

Quant à Anthelme, il attend patiemment le retour de la colonne de ravitaillement qui, sous les ordres du commandant Ruault, va pousser une pointe jusqu'à Koniakary pour revenir ensuite à Nioro.

Le commandant emmène avec lui la 7e compagnie, capitaine Hugueny, la compagnie Morin, les marsouins du lieutenant de Tavernier, les spahis du lieutenant Compagnon et la batterie de 80 du capitaine Faniard.

Départ le 7 janvier.

Le 9, étape à Kersignané, où l'on apprend qu'une bande de Toucouleurs rôde dans les environs.

Le 10, arrivée à Krémis.

Le 11, on se remet en route, à cinq heures du matin. Le commandant envoie les spahis en reconnaissance jusqu'à Bandiougoula. Les éclaireurs trouvent l'ennemi campé au pied d'un massif montagneux, près d'une mare située dans une gorge profonde. Il paraît ne se douter de rien.

Vite, le commandant fait passer les femmes et les non-valeurs à l'arrière et s'avance en terrain couvert jusqu'à une distance de trois cents mètres de Bandiougoula. Là il forme sa petite troupe en colonne de combat. Un peloton de la 7e ouvre la marche.

Il est midi et demi. Après avoir parcouru deux kilomètres à travers champs, on aperçoit à quelque distance, dans un terrain légèrement boisé, un parti de cavaliers ennemis qui se replient.

Un marigot est franchi. Plus loin, à travers la brousse, voici les Toucouleurs. Tirez les premiers, Messieurs les noirs ! De fait, ils tirent les premiers. On leur répond par des feux de salve et une volée de mitraille. L'ennemi riposte du haut d'un mamelon en saillie sur le flanc de la montagne. La 7e compagnie escalade la position à la baïonnette, balaye tout sur son passage et s'y établit fortement.

Les Toucouleurs sont acculés. Vainement essayent-ils de défendre le lit d'un petit cours d'eau qui traverse l'entrée de la gorge : ils en sont pourchassés. Le capitaine Faniard s'établit au-delà et fouille la brousse à coups d'obus.

L'ennemi s'efforce alors de tourner la droite du commandant Ruault; mais celle-ci est dégagée par une charge brillante à la baïonnette qu'exécute la compagnie Morin. Les noirs s'enfuient en désordre vers la gorge, où ils sont décimés par les feux de salve de la 7e compagnie, établie sur le mamelon. Les survivants tentent de se sauver par les pentes abruptes de la montagne. Certains s'accrochent désespérément aux anfractuosités des rocs; l'artillerie les éparpille et les met en bouillie.

A quatre heures, le combat est terminé.

Le lendemain, la colonne continue sa route jusqu'à Koniakary. Le 23 janvier, le commandant rentre à Nioro, ramenant avec lui la vaillante 7e, la compagnie Morin et les spahis.

La campagne du Kaarta, commencée en juin 1890, reprise en décembre, est ainsi heureusement terminée. Elle assure notre route vers le Niger, détruit au centre du Soudan un foyer redoutable de résistance à l'influence française, et facilite le ravitaillement des postes échelonnés sur la route de Tombouctou la mystérieuse.

XXV

Lors de la prise de Ségou, le colonel Archinard avait donné le pouvoir à Mari Diara, le successeur direct des Bambaras détrônés par les Toucouleurs. Le capitaine Underberg y avait été installé comme résident, ayant sous ses ordres une petite garnison.

Pour surveiller Mari Diara, prévenir ses exactions et contrebalancer son influence, Nango et les villages voisins furent détachés de l'Etat de Ségou et placés sous l'autorité d'un chef indigène, un vieux Bambara de nos amis, qui avait fait ses preuves. Bodian, sorte de Nestor du continent noir, d'un caractère doux et égal, point ivrogne, quoique fétichiste.

Mari Diara, en sauvage convaincu et pratique, ne tarda pas à prouver « qu'une royauté qui ne permet pas de piller n'en est pas une » et que sur trois rois, le résident, Bodian et lui, il y en avait deux de trop.

De là complot, et complot visant bel et bien à supprimer les deux gêneurs; mais le résident, prévenu, attendit un faible renfort qui lui était annoncé sous la conduite du brave lieutenant Spitzer, — encore un disparu! — fit saisir les conjurés et substitua, sans autre forme de procès, le fidèle Bodian au traître Mari Diara.

Une province, située à l'est du royaume de Ségou, au-delà du Mayel Balevel, le Baninko, ne voit pas d'un bon œil cette substitution d'une dynastie de Massassis à celle des Diaras. Elle se soulève et un autre roitelet, Mademba, ami sincère de la France, se charge de la mettre à la raison... Curieuse figure que cet indigène sénégalais, parlant à merveille la langue française, ayant fait de bonnes études scientifiques et décoré de la Légion d'honneur, comme employé du télégraphe et auxiliaire de l'armée.

Pendant ce temps, l'ami Bodian est occupé au siège de Kinian, de concert avec Tiéba, notre allié, le roi du Kénédougou et le capitaine Quinquandon, qui a le commandement de la petite armée indigène, renforcée d'une escorte de spahis, de tirailleurs et d'une pièce d'artillerie.

Tiéba est un ancien esclave, qui a eu l'art de se tailler, en plein Soudan, un Empire de soixante mille kilomètres carrés.

Ami et protégé de la France, il guerroie contre Samory et le capitaine Quinquandon est accouru pour lui prêter main-forte. Mais Samory est un malin : plus brave qu'Ahmadou, aussi insaisissable que lui, il se défend avec acharnement. Ses gens font parade d'un mépris de la mort et d'un courage insensé; ils luttent pied à pied, de village en village.

Soutana ne s'est rendu qu'après la défaite d'une troupe de secours envoyée de Kinian. Koulila a fait une résistance désespérée et a dû être enlevé d'assaut.

Bref, depuis le 17 octobre 1890, le siège est mis devant Kinian, défendu par Kouroumina, l'un des plus vaillants lieutenants de Samory.

Le canon du capitaine avait, au début, ouvert la brèche. Tiéba s'était réservé l'honneur de pointer le premier coup : quand l'obus tomba au milieu du tata, il eut une joie d'enfant. Les noirs, électrisés par son exemple, n'étaient pas hommes à reculer devant le danger; mais, superstitieux à l'excès, ils se laissaient avec une résignation tranquille tuer sur le rempart plutôt que de s'aventurer au-delà.

« Un village de roi, disaient-ils, ne se prend pas comme cela,

on ne sait jamais ce qu'il y a dedans; Kouroumina doit avoir de forts grigris. »

Avec de pareils hommes, le capitaine Quinquandon avait, lui, de forts sujets de mécontentement. Aussi valeureux qu'habile, résistant avec une énergie surhumaine aux atteintes d'une longue et cruelle dysenterie, il était parvenu à empêcher ces singuliers assiégeants de se débander; mais il avait dû renoncer à tenter l'assaut et transformer le siège en blocus, non sans craindre, sur ses derrières, une brusque attaque du « doux Samory ».

XXVI

Ce satané Samory est bien l'une des figures les plus remarquables et les plus suggestives du continent noir. On a comparé son génie politique à celui de Méhémet-Ali. On pourrait dire de lui qu'il est le Napoléon Ier du centre de l'Afrique.

« Ses origines sont des plus communes, — dit un de nos officiers qui l'a vu de très près. Fils d'un pauvre colporteur du Konia, il avait, tout jeune encore, aliéné sa liberté et mis sa bravoure au service d'un roi des environs, pour sept ans, en échange de la liberté de sa mère, faite prisonnière dans une razzia.

« Les sept ans accomplis, il refusa les richesses et les honneurs que lui offrait son maître, par crainte de sa vengeance, et retourna, pauvre et nu comme il était venu, dans son pays d'origine.

« Il avait vingt-cinq ans à peine.

« En peu de temps, il devint chef d'armée, sur le renom qu'il s'était fait pendant son glorieux servage; il leva, pour son compte, dans son propre pays, une colonne, qui devait grossir à chaque nouveau succès et devenir bientôt une armée avec laquelle les chefs voisins eurent à compter.

« A trente ans, Samory était maître ou suzerain de tout le Ouassoudou. Il avait créé un grand nombre de places fortes, et, ayant ainsi une base d'opérations solide, il se lançait dans des expéditions de longue haleine. Presque toujours vainqueur, soit par la supériorité du nombre, soit par son habileté tactique, il devenait en moins de dix années le monarque le plus puissant de ceux qui ont jamais régné dans l'Afrique occidentale. »

Cent cinquante-sept petits États sont placés sous sa suzeraineté.

Son royaume est plus grand que la France : il a pour limites le Dahomey, le Sierra Leone, les postes français des rivières du Sud, le Dialou-Kadougou et le moyen Niger, jusqu'à l'Empire de Ségou, ainsi qu'une ligne conventionnelle qui va, chaque jour, s'arrondissant dans l'est, à plus de quarante-cinq journées de marche du haut Niger.

L'Almany est, dans ces régions, notre ennemi le plus redoutable. Il a sous la main une armée de cinquante mille hommes, dont cinq mille cavaliers bien montés et d'une suprême audace. Entraînés par une série de campagnes et doués d'un tempérament très belliqueux, les soldats de Samory se sont, dès 1882, mesurés dans vingt combats avec les nôtres.

Dès 1882, nous nous trouvions face à face avec eux sur le Niger et nous leur disputions pied à pied, — au prix de quels sacrifices, ces solitudes mystérieuses pourraient seules le dire, — la possession de la rive gauche.

De 1882 à 1886, pendant les huit mois de la saison sèche, le bassin du Niger fut le théâtre d'une lutte acharnée.

En 1885, ployant sous le nombre, après le siège de Niafadié, soutenu par les capitaines Louvel et Dargelos contre une armée de dix mille Malinkés, et le glorieux combat de Koomodo, la petite colonne du commandant Combes faillit être anéantie. La victoire du Kokoro sauva cette héroïque phalange.

Mais l'Almany est tenace : il ne se tint pas pour battu. En dépit des pertes énormes qu'il avait subies, il ne cessa de harceler la colonne, poussant l'audace jusqu'à incendier Niagassala, puis Sitakoto, à mi-chemin de Kita ; et il s'installa pendant tout l'hivernage à cheval sur toutes les routes donnant accès au Niger, sauf celle de Bamako.

Une nouvelle expédition fut alors décidée. Le colonel Frey arriva à Kita. En trois marches forcées de plus de cinquante kilomètres chacune, il atteignit le camp de Malinkamory, le frère du sultan noir, lui infligea deux défaites sanglantes et le rejeta sur le Niger.

Samory, qui est un fin politique, se décida alors à donner suite aux pourparlers pacifiques qu'il avait entamés avec le commandant du fort de Niagassala, le lieutenant Péroz. Une mission, composée de celui-ci, du capitaine Tournier, de notre ami Mahmadou Racine, et de l'interprète Attassane, fut chargée de négocier la paix.

Elle se rendit à Kenebia-Koura, la résidence d'été de l'Almany, et signa avec lui un traité par lequel il nous abandonnait la rive

gauche du Niger sur plus de deux cents kilomètres de son cours au sud de Bamako, ainsi que le Bourré, le pays de l'or. Des avantages spéciaux étaient de plus garantis au commerce français. Samory nous restituait tous les captifs qu'il avait enlevés dans ses expéditions sur les territoires reconnaissant notre autorité, s'engageait vis-à-vis de nous par une alliance offensive et défensive et envoyait en France son fils préféré Diaoulé-Haramoko en ambassade auprès du chef de l'État (1).

Tout paraissait donc aller pour le mieux dans le meilleur des continents noirs possible; mais comptez sur la bonne foi des Malinkés!... Samory respecte le traité juste le temps nécessaire pour en tirer avantage et se procurer les armes qu'il rêve déjà de tourner contre nous.

Bientôt il jette ouvertement le masque. Dans tous les soulèvements de tribus, on retrouve dès lors l'influence secrète du terrible Almany.

C'est encore lui qui se dresse devant nous, derrière les remparts de Kinian.

Allons prêter main-forte à l'ami Tiéba et au capitaine Quinquandon!

XXVII

Le colonel Archinard se décide donc à marcher de Nioro sur Ségou.

La nouvelle est connue au camp dès le 27 janvier.

Anthelme en exulte de joie. Il s'agit maintenant de ne pas manquer le coche et d'être au nombre des heureux élus; car le colonel n'emmène qu'une partie de son effectif et dirige sur Kayes les malades, les libérables et les gens fatigués.

La 3e compagnie est déjà en route pour ce poste de repos; mais Anthelme a trouvé moyen de permuter avec un camarade, il est maintenant à la 7e, et la 7e, ô bonheur! est au premier rang de celles qui doivent marcher.

Les compagnies Morin, Sansarie et Marchand, de vieilles

(1) Ces intéressants détails nous sont fournis par la très belle relation du lieutenant Péroz parue dans la *Revue illustrée* (septembre à novembre 1886) sous le titre de *Chez l'Almany Samory*.

connaissances, seront aussi de cette nouvelle expédition ; puis un peloton de spahis et une section d'artillerie : le tout représentant vingt-quatre officiers, environ sept cents hommes, deux cents porteurs, cent dix-huit chevaux et quatre-vingt-trois mulets.

Cent bœufs, vingt vaches laitières et vingt moutons accompagnent la colonne. Des ânes et bœufs porteurs sont fournis par les tribus amies.

Le 28 janvier, tout est prêt pour le départ. Grande revue à Nioro, sur la place de la Mosquée ; et le 29, à quatre heures du matin, on se met en route par un magnifique clair de lune.

A Diambélé, rencontre de l'ami Mademba, qui amène au colonel les anciens sofas d'Ahmadou ralliés, dont il a pris le commandement. Ce n'est pas, certes, une quantité négligeable : ils sont environ deux mille. Avec leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves et leurs captifs, avec les Somonos et les indigènes originaires des bords du Niger, qui ont obtenu la permission d'y retourner, c'est une bande de sept mille unités des deux sexes.

Mademba est chargé, chemin faisant, de quelques petites missions dans divers villages et de proclamer partout ce que nous attendons des Bambaras en échange de nos bienfaits. Il doit diriger vers nous les Maures rencontrés avec des dattes pour permettre de les leur acheter et de faire aux tirailleurs des distributions compensant quelque peu ce qui manque à la ration ordinaire, sucre, café, vin ou tafia.

Étrange, le défilé de la smala de ce sympathique auxiliaire.

La plupart des femmes font l'étape à cheval. Les sofas prêtent galamment leur monture à tour de rôle, et toutes ces amazones ont l'air heureux et fier, montant crânement à califourchon, un ou deux moutards en croupe.

« Dressées sur leurs étriers, elles s'attardent parfois à cueillir les fruits des tombourous, dont le pays est couvert, et rejoignent au galop, battant de leurs talons, tant qu'elles peuvent, les flancs de leur cheval. D'autres sont grimpées sur des ânes ou des bœufs porteurs. »

Mademba, la croix de la Légion d'honneur épinglée à son bouton, précédé par des griots et des joueurs de flûte, marche en tête.

On ne reconnaîtrait plus en lui, sous son accoutrement bizarre, le noir de Saint-Louis, plus fort en physique et en chimie qu'un de nos bacheliers, et qu'on prenait par avance, sur nos boulevards, à Paris, en 1883, pour quelque grand souverain noir. « Je suis

seulement employé du télégraphe, répondait-il, et au service de la France. »

Il l'est toujours, au service de la France, et il y restera estimé et aimé de tous ceux qui l'ont eu sous leurs ordres et qui l'ont vu combattre (1).

Anthelme était de ceux là.

XXVIII

Et tout ce monde accompagne la colonne, marchant tantôt derrière elle, tantôt sur les flancs.

Campement à Yèrèré, le soir du 29 janvier, et le lendemain à Tourou-Goumbé, au camp où d'ordinaire Ahmadou formait ses colonnes.

A partir de là, les villages sont de plus en plus clairsemés. On dresse la tente, le 31 janvier, au bord de la mare de Gakon; le 1er février, auprès de celle du Petit-Guésèné. Là, un jeune chef, Alfa Souka, de la tribu des Peulhs Sambourous, ennemi acharné d'Ahmadou, vient présenter au colonel ses félicitations au sujet de la prise de Nioro et lui offre deux chevaux en présent.

Anthelme est toujours dans d'excellentes dispositions :

1er février.

« Bafoulabé à Dakar. Vais bien. Pas le temps d'écrire, vous embrasse.

« A... »

Le 2 février, longue et pénible étape. Route sablonneuse. Les mulets ne tirent qu'avec peine. Végétation appauvrie. Pas d'arbres. Pas d'ombre. Pas d'eau. La fatigue est extrême.

Heureusement, vers la fin du jour, on atteint le petit village de Dioroné. Les hommes se désaltèrent avec l'eau des puits et les troupeaux vont s'abreuver à la mare de Fassala. Et voici que, pour comble de bonheur, deux chameaux qui ont franchi en trente-six heures la route de Nioro à Dioromé apportent à la colonne un chargement de café, de sucre et de tafia.

(1) Cf. Rapport du lieutenant-colonel Archinard. — *Journal Officiel*, numéro du 15 octobre 1891.

Des Toucouleurs, qui ont abandonné Ahmadou, dans le désert à son malheureux sort, viennent faire leur soumission et donner des nouvelles de leur ancien chef. Le pauvre n'a plus auprès de lui que de rares fidèles. Pas de bagages; ni chameaux, ni bœufs porteurs. Plus de poudre; mais Diaminatou, la favorite, et deux autres de ses femmes, Lirando et Bané, partagent sa mauvaise fortune, comme autrefois les splendeurs de la cour de Nioro.

3 février. — Campement au bord de trois belles petites mares, dans un paysage gracieux presque idyllique, dont la fraîcheur rappelle à Anthelme ses Alpes natales : cirque de collines minuscules, à pentes douces,« tapissées d'une verdure qui les fait ressembler à un champ de blé en herbe ».

Étape à Sabougou, le 4 février.

Le lendemain, rude marche de trente deux kilomètres, vaillamment supportée, pour arriver à Digna, la grande place forte que les Bambaras opposaient à celle d'Ouossébougou. Il faut dire que toutes ces fortifications mirifiques consistent presque exclusivent en un tata en terre, de deux mètres d'épaisseur, qui sert de ceinture au village.

Ahmadou a laissé ici des souvenirs cuisants de sa perfidie et de sa cruauté. Après avoir guerroyé contre les Bambaras de Digna et rasé leurs murailles, inquiet de les voir se relever comme par enchantement, il leur propose la paix et les convoque à un grand palabre à Ouossébougou.

Les chefs se rendent à l'invitation, et, pendant qu'on parlemente, les sofas toucouleurs les entourent et en massacrent une quarantaine... Le reste prit la fuite et put ainsi échapper à cette exécution sommaire.

Aussi, quand le colonel apparait, vient-on offrir au vainqueur d'Ahmadou deux superbes bœufs aussi blancs que des mérinos; mais les gens de Digna ne s'en font pas moins tirer l'oreille pour fournir à la colonne le riz et le mil qui lui sont nécessaires.

« Pauvres gens, à moitié sauvages, farouches, habitués à disputer leur vie et à défricher leurs champs, sans cesse exposés aux coups de fusils et aux razzias toucouleures, ils tiennent à leurs biens qui leur ont coûté cher; on ne peut exiger d'eux la délicatesse de sentiments qui ne vient souvent qu'avec une certaine culture intellectuelle ».

Un trait caractéristique dépeindra bien ces natures primitives.

Deux *dioulabas*, appartenant à cette race de grands pérégrina-

teurs qui ont leur coupe-file à travers toutes les tribus, avaient été pillés sous Digna. Ils recoururent à la justice du colonel. Celui-ci ne put consentir à amener le chef bambara à payer amiablement une indemnité. En désespoir de cause, le colonel déclara qu'il allait abandonner les deux bœufs blancs aux dioulabas dont on avait soulagé le convoi d'une femme, d'un âne et de quelques barres de sel.

Consternation générale. On courut alors chercher au village deux petites filles et on les offrit en échange des « objets volés ». Les pauvres petites pleuraient. Les mères étaient restées dans leurs cases. Le colonel remercia les Bambaras de leur obéissance, et il renvoya les enfants à leurs mères.

Les *dioulabas* furent indemnisés avec du sel et des ânes de prise ; mais le grand chef bambara demeura rêveur devant ce mode, insoupçonné en pays noir, de rendre la justice.

XXIX

6 février.

Ouossébougou. — Ouossébougou, la Saragosse noire, le dernier rempart des Toucouleurs, le champ d'élection d'un de ces corps à corps héroïques, de ces duels sans merci, où deux races, au sein des solitudes du continent noir, sont aux prises, déployant le même courage, affichant le même mépris du danger.

Les anciens de la colonne le racontent aux recrues... Oui, voici bien le *tata* fameux dont, il y a quelques mois à peine, Archinard s'est emparé après un sanglant combat de deux jours.

Le 6 avril 1890, le drapeau tricolore avait été arboré au sommet de la tour du *diomfoutou* d'Elhadj-Omar ; mais le sultan des Toucouleurs s'était retiré pour se retrancher solidement dans le *tata* d'Ouossébougou.

De là il terrorisait et rançonnait tous les pays d'alentour : il fallait bien déloger et délivrer de ces pillards les Bambaras amis.

Archinard arrive sous les murs de la place, le 25 avril, n'ayant avec lui que trois cent deux réguliers, dont seulement vingt-sept Européens, avec deux pièces de 80 et trente spahis indigènes.

A ce faible effectif venait se joindre un contingent de mille cavaliers et de deux ou trois mille fantassins fournis par les can-

tons voisins, tous ayant juré de se venger et de détruire Ouossébougou.

A huit heures du matin, on met les deux petits canons en batterie. Une première brèche, puis une seconde sont pratiquées.

Vers cinq heures, on forme la colonne d'assaut.

En tête, les anciens tirailleurs, sous les ordres des lieutenants Levasseur et Alakamessa; au centre, la masse des auxiliaires bambaras, commandés par leurs chefs; en arrière et en soutien, les tirailleurs du capitaine Launay.

Au commandement de leurs officiers, les anciens s'élancent sur la brèche; mais ils se heurtent à une résistance désespérée. Il faut enlever chaque maison une à une, mettre le siège devant chaque mur, au pied du moindre abri. Tous les officiers et les sous-officiers européens sont tués ou blessés. Les Bambaras, braves pourtant, hésitent, reculent sont pris de panique et s'enfuient en désordre.

La position devient critique. La réserve est mise en ligne. Le jour tombe, les hostilités sont suspendues, et les réguliers passent la nuit sur les positions conquises.

Le lendemain, 26 avril, le combat reprend de plus belle. Il faut recommencer le feu d'artillerie, canonner le *diomfoutou* et les cases voisines. Les assaillants, décimés la veille, sont à bout de forces, et, dans le lointain, on aperçoit des masses noires, une armée de secours qui s'avance...

Les auxiliaires n'ont pu encore être ramenés au feu. Le commandant a alors une idée géniale. Il réunit les chefs, les harangue, leur reproche la lâcheté de leurs troupes, les prend par le point d'honneur; il leur dit :

« C'est pour vous que je suis venu ici, pour vous seuls, car Ouossébougou ne gêne pas les Français. Vous m'avez dit que je n'aurais qu'un trou à faire avec mes canons et que vous passeriez tous. J'en ai fait cinquante. Les blancs ont passé la nuit dans le village... Il est à moitié détruit... Voulez-vous en finir?... Tout le monde dit que les Bambaras ne reculent pas, et je le croyais. Autrement, j'aurais amené cent tirailleurs de plus, et tout serait fini depuis longtemps... Je croyais que les Bambaras étaient braves et aimaient les batailles!... Cette fois-ci, je vais vous laisser aller seuls; je veux savoir au juste ce que valent les Bambaras. »

La harangue produisit un effet merveilleux, tant il est vrai que partout les hommes sont des hommes et que les mêmes mobiles les soulèvent et les font agir.

Les auxiliaires se groupent par cantons. Les chefs mettent pied à terre et renvoient leurs chevaux. Maintenant, c'est à qui se précipitera le premier dans la place et ira rallier les réguliers, qui s'épuisent dans une lutte homérique; mais la venue des Bambaras, véritable torrent humain, change bien vite la face des choses. Les uns enfoncent la porte du *diomfoutou*, les autres escaladent les murs et font irruption dans les cours et les cases, massacrant tout sur leur passage.

Le chef des assiégés, un héros noir, Bandiougou-Diara, couronne cette défense désespérée en se faisant sauter avec une partie du château. Les habitants enfermés dans leurs demeures y mettent le feu et flambent ainsi sur des bûchers allumés de leurs propres mains.

Il ne reste bientôt plus d'Ouosséhougou qu'un amas informe de décombres et d'ossements calcinés. Au milieu, sur de grosses pierres amoncelées qu'entoure une palissade, une croix marque le lieu sacré où reposent les enfants de France tombés pour la défense du drapeau...

(A suivre.) François Descostes.

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe 152, r. de Vaugirard Paris.

LA VIERGE PALE

I

Il mettait au-dessus de sa tète angélique deux petites ailes courtes, légères et blanches, le bonnet d'Yvonne.

Yvonne était blonde avec des yeux très bleus et un visage pâle, pàle comme le visage de ces madones en cire qu'on voit dans les églises de village, enfantines et anciennes, sous des globes de verre.

Oui, elle avait l'air d'une sainte mystique, la douce et blanche Yvonne, et c'est pour cela que Jacques l'avait aimée.

II

Jacques Kardec, lieutenant de vaisseau, avait vingt-huit ans. Avec un bon esprit très droit, net, ferme, il avait un cœur excellent. Il était sorti en bon rang de l'École navale. De taille moyenne, mais très fort, il se vantait de sa force avec un joli rire jeune, plein de mépris pour les faibles, et qui cependant n'avait pour eux rien d'offensant. On ne pardonne pas « un plus fort »; on pardonne « un trop fort », contrairement à ce qui arrive dans l'ordre intellectuel, où l'on prend moins ombrage du simple talent que du génie, jusqu'à l'heure du moins où le génie s'est imposé... Quand la conversation « s'amenait » sur la force physique, Jacques tirait en silence de sa poche une pièce de dix francs en or — et, doucement, doucement, entre ses doigts, il la ployait comme du plomb. Ou bien il faisait apporter un jeu de cartes, et les trente-deux cartes étaient déchirées à la fois, tout doucement... C'était l'amusement des carrés d'officiers, cette manie de Jacques. Tout le monde essayait de l'imiter, au milieu des rires. Un tel ne parvenait à déchirer que douze cartes à la fois; un autre en déchirait vingt. Personne ne ployait la pièce de dix francs.

Il avait une volonté qui était d'acier, comme ses doigts. Un cou de taureau, des épaules d'hercule. Pas très grand, je l'ai dit. Avec cela, marqué pour devenir le type du « marin énergique »... Le contraire d'un poète fade... Et pourtant l'amour prit le cœur de Jacques entre ses petits doigts et le ploya, le ploya... comme la pièce de dix francs... le déchira, le déchira... comme le jeu de trente-deux cartes.

III

— Jacques, mon fils, à quoi te mènera cet amour? Cette Yvonne n'est pas du tout ce qu'il te faut. C'est une demi-bourgeoise qui n'a qu'une demi-éducation. Je ne te dirai pas qu'elle n'a point de fortune; cela n'est pas grave, puisque tu en as, mais le fils de l'amiral Kardec ne peut pas, ne doit pas épouser cette fille. Réfléchis, mon doux Jacques. Si ton père vivait, tu l'écouterais, lui! Il te ferait comprendre.

Jacques secouait la tête et, à toute objection, répondait simplement, obstinément, patiemment :

— Je l'aime!

Sa mère se sentait vaincue. Elle connaissait l'entêtement des Kardec ; « Jacques est butté », se disait-elle, comme au temps où l'amiral opposait à la sienne une de ces volontés inflexibles qui avaient fait de lui un chef de premier ordre.

Alors, la pauvre mère, avec timidité, essaya de dire, pour finir :

— Tu sais, une fois, avec Jean Lepic, le matelot, cette fille a fait parler d'elle...

— Je connais cette histoire, dit Jacques, ne m'en parlez plus jamais, je vous en prie, ma mère... Et il serait fâcheux qu'une autre personne que vous m'en parlât!... Vous conviendrez bien qu'avant de me connaître, Yvonne a pu sentir son cœur battre, sans qu'on ait le droit de lui en faire un crime. Elle a souri à ce Jean Lepic, peut-être... Nous avons tous eu de ces amours d'enfant... Et après? Yvonne sera ma femme, ma mère, vous ne voudrez pas me désespérer.

La mère temporisa.

— Tu es bien jeune!... il faut naviguer encore... Marié, tu n'aimeras plus la mer! Alors, tu demanderas un poste à terre... Mais

aujourd'hui c'est trop tôt pour renoncer aux beaux, aux grands voyages... Profite de ta jeunesse, de ta santé, de ta force!...

Jacques souriait à la vie, qu'il sentait en lui puissante, indomptable. Santé, force, jeunesse, tout cela était en lui si vivant en effet, si certain! et comme chantant.

Dans les moments où il se sentait ainsi insolemment joyeux d'être jeune et fort, s'il était avec quelqu'un de ses camarades d'école, il le poussait de l'épaule, en clignant de l'œil... ce qui voulaiť dire : « hein! te souviens-tu des bonnes raclées du Borda?... on pourait recommencer! »

Et pourtant, d'un tout petit coup d'épaule... Mais voici ce qui arriva :

IV

Jacques dut quitter le port de Brest pour le port de Toulon.

Sa mère avait sollicité, en secret, ce changement. Elle espérait toujours que Jacques oublierait.

Mais Jacques était touché, bien touché. La pointe fine d'une épée invisible l'avait piqué au plus profond du cœur. Un poison sourd subtilement courait en lui. Au fond, pas un amour ne ressemble à un autre amour. Pas un être n'aime comme un autre être... On dit que sur les myriades de feuilles d'une forêt de chênes, on ne trouverait pas deux feuilles qui, posées l'une sur l'autre, puissent coïncider parfaitement... Tous les visages humains sont des visages, et se ressemblent sans être semblables... Et si vous croyez que les oiseaux de même espèce se confondent entre eux, vous vous trompez... Eux, ils se distinguent bien, et chez les rossignols ou les pinsons, on n'est pas seulement une espèce, on est des personnes...

L'amour de Jacques était singulier. Les sensations des êtres étant produites par des circonstances agissant sur des natures, il faudrait, pour que deux amours fussent pareils, que non seulement les natures mais les circonstances fussent identiques, et nous pouvons juger sûrement que celles-ci du moins diffèrent à l'infini.

Le jeune officier avait couru le monde, et en France, en Grèce, au Japon, à Taïti, il avait eu, comme tous ses camarades, des femmes jaunes, vertes ou bleues... il avait eu des maîtresses et il les avait aimées... mais jamais il n'avait rien éprouvé de pareil à ce qui se passait en lui maintenant. Jacques était possédé. La figure

d'Yvonne, pâle, diaphane, semblable à une apparition, flottait sans cesse autour de lui... Elle lui semblait une de ces créatures faites de vapeurs lumineuses et dont il est parlé dans les histoires spirites... Elle ne le quittait pas. Il était comme le médium de cet esprit. Y avait-il là en effet un phénomène transcendant de force psychique, une attirance d'âme qui appelait à lui, à l'insu d'Yvonne, le spectre flottant de la bien-aimée? Qui sait? — Toujours est-il que ce vigoureux garçon aimait en vrai fou une ombre faite de lumière diffuse, la pâle et mystique fiancée... qui lui avait accordé le baiser de chair...

Il lui écrivait :

« Me voici à Toulon, chère bien-aimée, où je suis embarqué à bord de l'*Atalante*, et de quart tous les deux jours seulement. J'étais silencieux, je suis devenu muet. Hier, au carré, en déjeunant, mes camarades ont raconté gaiement des histoires de force... On s'attendait au tour de la pièce de dix francs, tu sais, mais je n'ai pas même essayé... Il m'a semblé que je ne pourrais plus, que ma force s'en va... qu'elle s'en est allée. Je ne mange guère, je ne dors plus ; je pense à toi, je te vois.

« Ma mère se montre toujours plus sévère. Mais ne crains rien, ma chère Yvonne, il y a des amours qui bravent tout, qui sacrifient tout, que rien ne peut entraver. Je le sens avec horreur ; mais, pourquoi ne pas le dire ? je marcherais sur des morts pour aller à toi !

« Ma chère figure de sainte ! Aime-moi bien. Te rappelles-tu notre premier rendez-vous ? C'était à l'église. Tu étais arrivée la première.... Je te reconnus tout de suite. Ton petit bonnet me parlait ; je voyais de profil ton doux visage en prière, tes mains jointes. Avec ta robe sombre, au grand tablier, et ton bonnet aux petites ailes si blanches, tu avais l'air d'une nonne — oui — d'une image de sainte. Comme tes yeux s'abaissaient tristement ! Comme ils s'élevaient avec passion vers la Vierge au manteau bleu, semé d'étoiles ! Ah ! Yvonne, c'est que, malgré tout, notre amour est pur. Devant Dieu, il est sacré — et rien n'empêchera que tu deviennes ma femme... Je passerai par-dessus tout... Je briserai pour toi — que Dieu me pardonne ! — le cœur de ma bonne et tendre mère !... Mais j'ai aussi des devoirs envers toi, Yvonne — et je les accomplirais

« Regarde demain soir, la belle étoile, à dix heures. Je prendrai le quart à cette heure-là. Je la regarderai aussi. Nos regards et nos âmes se rencontreront dans l'espace infini. »

V

Yvonne répondait :

« Jacques! Jacques! pourquoi m'as-tu abandonnée? Tu as bien fait, Jacques, il le fallait... il faut complaire avant tout à ta sainte mère... Mais non, je suis folle... reviens! donne ta démission... Ne m'écoute pas, mais laisse-moi dire! Cela me soulage... je vis et je meurs de toi... Si tu t'en vas loin, je mourrai!... Jacques, ne m'abandonne pas! Tu vois, je pense tout à la fois les choses les plus contradictoires, mais crois-moi, je saurai être raisonnable, sage quand il le faudra... Cela me soulage de tout te dire. A qui cela fait-il du mal? L'essentiel est que tu sois libre... Et tu es libre, le sens-tu bien? Oh! ce baiser! Ton baiser, Jacques!... il me brûle... Oh Dieu! quand j'y pense, le feu de la honte brûle mes joues qui pourtant restent pâles, de cette pâleur que tu aimes tant!... je suis passée hier près de l'endroit... t'en souviens-tu bien, Jacques? près de cette petite hutte de pêcheur où ton Yvonne... Ah! mon Dieu, mon Dieu!... crois-tu que Dieu me pardonnera?... Mais qu'importe, si tu m'aimes, si tu ne m'oublies jamais! Oh! Jacques Jacques, comme j'ai été tienne! ô mon révélateur divin! mon ami! Tâche de te distraire... oublie-moi, cause avec tes camarades... ne reste pas si seul.,. Pourvu que tu ne me trompes pas, amuse-toi... je serai si heureuse de te savoir content!

« J'ai regardé l'étoile, l'autre nuit ; je la regarderai tous les soirs... J'ai cru sentir sur moi ton regard... Nous étions tous les deux haut, très haut, en plein ciel, près de l'étoile... et c'est là que nous nous sommes rencontrés, dans un baiser céleste... Ton Yvonne. »

VI

Ces lettres, Jacques les mettait sur son cœur et elles y faisaient comme une brûlure.

VII

Le lieutenant de vaisseau habitait, à Toulon, une chambre garnie.

Un soir, vers minuit, comme il rentrait, à son premier étage, à tâtons, il sentit, en étendant la main vers la porte, qu'il touchait quelqu'un... qui, au contact, ne remua ni ne parla. Surpris, il cria dans l'ombre :

— Qui est là ?

— Jacques !

Il frissonna tout entier, éperdu, prêt à tomber. C'était la voix d'Yvonne, et, dans cette obscurité, ils s'étreignirent... Oh! se retrouver ! se sentir ainsi après deux mois ! deux longs mois !...

Impatients de se voir avec les yeux, ils craignaient de se quitter, et se suivaient dans l'ombre ; lui, cherchant sa clef, la serrure, perdant la tête !

— C'est toi ! comment es-tu là ? pourquoi ?... Oh! Yvonne !

— Mon Jacques !

Il jurait, donnait du pied dans la porte, abandonnait la serrure... et tous deux se reprenaient, lèvres contre lèvres, chacun respirant l'autre, retrouvant avec délices l'odeur chère, cette ineffable personnalité physique qui ne se livre que par l'approche, qui est un parfum.. peut-être l'amour lui-même, l'essence même du désir... l'expression inexprimable des affinités, l'attraction insaisissable et particulière — et définitive.

Chose singulière ! cette figure que, si nettement, il voyait, à l'ordinaire, dans un songe continu, Jacques ne la voyait plus du tout, depuis qu'Yvonne était là, en réalité, dans cette ombre. Et il avait hâte de le retrouver, ce cher visage... Enfin ! la lumière jaillit. La main tremblante alluma les bougies...

— C'est toi ! toi ! c'est bien toi ! Comment se fait-il ? Qu'est-il arrivé ?

VIII

Ils s'expliquèrent.

Les yeux baissés, plus pâle que jamais, triste infiniment, Yvonne lui dit :

— Il faut que tu me sauves... Je ne peux plus rester au pays ; ce n'est plus possible ! Que deviendrai-je dans quelque temps ?... Je suis perdue... Quand j'ai compris cela, je me suis sauvée... j'ai laissé une lettre à mon père... — Comprends-tu ?... tu ne comprends pas ?... Si, tu me comprends !

Elle releva ses yeux bleus, les planta droit dans ceux de Jacques

avec une expression neutre où il ne vit que la profondeur confuse d'une âme qui se voile. Cette pudeur du regard cachant le fond de leur secret, lui fit brusquement tout comprendre...

— Oh ! Yvonne !

Yvonne se sentait devenir mère... et voilà ce que Jacques avait compris...

Elle cacha sa tête dans la poitrine du bien-aimé et pleura longtemps. Il but ses larmes se mit à genoux devant elle, lui demanda pardon mille fois en sanglotant, et lui annonça qu'avant un mois elle serait sa femme.

Il parlait dévotement, à genoux devant elle... Avec sa robe sombre et son grand tablier noir, elle avait l'air, oui, d'une sœur de charité.

De sa main très fine, diaphane comme son visage, elle caressait lentement les beaux cheveux noirs, courts mais épais, du bien-aimé de son âme. Et lui, tout à coup, pris de ferveur, saisit les deux pieds adorés dans ses deux mains, et avec un respect d'époux jeune, fort, — joyeux au fond et fier, — il les baisa éperdument.

IX

Yvonne était donc arrivée chez Kardec en son absence. A la loueuse du garni, elle avait dit simplement :

— Je suis sa sœur ; il faudra deux chambres.

— J'ai une locataire qui heureusement part demain, Madeselle. Quant à la chambre de M. Kardec, la voici ; mais l'après-midi, il emporte sa clef.

Et sans aucune impatience, la douce Yvonne s'était assise sur sa malle, comme une bonne, devant la porte fermée... Elle n'avait pas diné. Elle était restée là bien tranquille, depuis quatre heures du soir. Très fatiguée, (elle avait voyagé un jour et une nuit) elle avait même fini par s'assoupir. Des gens qui montaient, qui descendaient, entrevoyaient dans l'ombre cette figure pâle, énigmatique, assise comme un sphinx, avec son air endormi, devant la porte que barrait sa malle plate, forme vague de cercueil... On eut dit une figure de marbre, blanche et noire, assise sur un sarcophage. Et au-dessus de sa tête, chatoyait un petit carré de papier blanc — la carte de visite de Kardec — le nom, comme une épitaphe :

JACQUES KARDEC

LIEUTENANT DE VAISSEAU

X

Il fit du thé. Elle ne put manger. La joie lui ôtait l'appétit...

— Tu comprends ! te voir, ça suffit... je vis !

Elle songea à tout, tira un matelas du lit de Jacques, le mit sur le canapé avec des couvertures. Il coucherait là, lui. Elle, fatiguée du voyage, dans le lit. Cela semblerait tout simple à la propriétaire. Le lendemain elle aurait sa chambre... Comme ils allaient vivre heureux !

XI

Et, assis côte à côte, de nouveau ils s'étreignirent... C'en était fait... Elle était bien sa femme, sa vraie femme... Au point du jour, vers six heures, tandis que très lasse, à demi morte, Yvonne dormait gracieusement, un bras pendant un peu hors du lit, son visage plus pâle que de coutume tourné vers Jacques instinctivement (malgré la pesanteur de son sommeil), lui, attablé devant la fenêtre, écrivait à sa mère : « Pardonnez-moi de vous tant contrarier, ma mère... Ne me désespérez pas plus longtemps. Yvonne est ma femme et le sera. Elle est ici... Ne me forcez pas, je vous en supplie, à m'expliquer davantage, mais croyez que j'agis en homme d'honneur. »

Mme Kardec se fit faire des sommations respectueuses... Jacques était désespéré — mais il était honnête homme — et tout fut bientôt prêt pour ses noces tristes. Le premier janvier approchait.

Ils fêtèrent la Noël ensemble. Yvonne était logée sur le même palier et les deux chambres communiquaient. Tous les matins Yvonne faisait elle-même le ménage. La propriétaire était ravie... « Une perle, cette sœur de M. Kardec... je ne plains pas celui qui l'épousera !... » Ils attendaient, — pour tout avouer, — le jour des noces. A Toulon, seuls les chefs de Jacques étaient informés, comme il l'avait fallu.

Il approchait le grand jour. Les bans étaient publiés, et ni la propriétaire, ni les gens du voisinage ne se doutaient encore de rien ; on ne passe pas tous les jours devant la mairie. Kardec demeurait à l'autre bout de la ville, sur la place Saint-Roch... Ils se cachaient. Le bonheur doit se cacher, parce qu'il attire son contraire... Soyons prudents !

XII

Quatre jours séparaient du bonheur définitif la pâle fiancée. Jacques n'était plus taciturne; il s'était remis à rire, —, et, aussi souvent qu'on voulait, dans ses doigts souples et forts il ployait la pièce de dix francs en or, et déchirait les trente deux cartes... Il paria même d'en déchirer trente six... et n'en déchira que trente-quatre, mais cet insuccès le laissa froid.

XIII

A l'occasion des fêtes de la Noël et du jour de l'an, le 30 décembre 188... l'état-major de l'*Atalante*, que les officiers d'un navire espagnol avaient fêté peu de temps auparavant, leur offrait, en retour, une soirée à bord, en rade de Toulon. C'était la veille du mariage de Jacques.

Quand il rentra de son service, ayant dîné à bord (Yvonne avait mangé toute seule, comme à son ordinaire en pareil cas), Jacques trouva sur son lit, bien « parés », en très bon ordre, sa grande tenue, pantalon à bandes d'or, habit, claque, et ses gants blancs.

Jacques, depuis quinze jours, ne faisait plus partie de l'état-major de l'*Atalante*. Officier d'ordonnance de l'amiral préfet maritime, il avait maintenant ces jolies aiguillettes qui font si bon effet sur une jeune poitrine, — et qui lui allaient si bien, à lui... Yvonne les adorait, ces aiguillettes. Quand Jacques, vers dix heures du soir, fut habillé, — elle voulut, l'enfant ! — qu'il mît son chapeau sur sa tête, et qu'il fit devant elle le tour de sa chambre « comme ça ! » Elle battait des mains : « Que tu es beau ! » Puis, se ruait sur lui, l'entourait de ses bras... A son tour il l'enlaça... Le claque et les gants tombèrent... Il voulut se baisser bien vite, pour qu'elle ne prit pas la peine...

« Non, reste ! » et elle plongea ses yeux dans les yeux du jeune homme, lui versant, par le regard, l'ivresse inexprimable, l'essence de la vie suprême... tout l'amour... Qu'elle était jolie, belle même ainsi, et si pâle !... oui, elle semblait plus pâle encore qu'à l'ordinaire.

— Qu'as-tu ?

— Rien — tout, — tu sais bien... c'est demain !... Quelles étrennes !

Elle jouait avec les aiguillettes dont les bouts dorés s'entre-choquaient avec ce bruit gai des hochets enfantins !... « Ah ! que je t'aime ! » Il l'attira à lui, la serra à pleins bras sur sa poitrine, — et comme il devait arriver à bord en même temps que son chef, — la baleinière de l'amiral poussant à dix heures un quart juste, — il se baissa vivement, ramassa ses gants, son claque, et en même temps un billet plié avec soin qui avait dû tomber de sa poche... Et, d'un pas joyeux, il sortit, criant encore sur le palier, par la porte restée ouverte, avec un baiser envoyé du bout des doigts :

— Bonsoir, Yvonne !

Elle se coucha.

La baleinière, mince et prompte comme une anguille, glissait droite sur l'eau polie. Aux côtés de l'amiral, haut de taille, l'aide de camp, bien pris, charmant, gracieux, donnait la sensation d'un jeune avenir, puissant et calme. On le sentait plein des espérances qu'avait réalisées son chef, dont le nom était illustre...

On accosta.

XIV

Le pont de l'*Atalante* recouvert tout entier de toiles formant tentes, avait été luxueusement transformé en salle de bal. Sur les bastingages, partout, les drapeaux de France et d'Espagne mêlés. Le ruisseau de sang entre deux rives d'or (les couleurs de l'Espagne) rutilait partout aux clartés vives d'innombrables flambeaux. Çà et là des sabres, des fusils, des pistolets de combat, arrangés par les marins, formaient des ancres, des dessins ornementaux. Des lauriers-roses dans des caisses, des camélias, faisaient des bosquets dans les recoins du pont bombé, qui montrait les linéaments propres, presque blancs, du bois bien frotté. Au milieu de la dunette, une vasque jaillissante épandait, avec un bruit de source, une odeur vague de jasmin d'Espagne.

Sur ce pont de navire qui, un an auparavant, balayé par les vagues de la haute mer, craquait au roulis et au tangage, dans les mouvements affolés d'une tempête mémorable où l'*Atalante* avait perdu vingt hommes d'équipage et failli périr, — une foule de femmes parées bourdonnait et bruissait dans une atmosphère tiède,

la soie frôlant la soie, les robes balayant le pont, les saluts répondant aux saluts... Sous les diamants, les cheveux et les épaules chatoyaient. Peu d'habits noirs. Tous les hommes en grande tenue, officiers de mer pour la plupart ; — très peu d'officiers de terre.

Au dehors, dans l'air froid, sur l'eau, comme des mille-pieds, couraient les longs canots, avec leurs vingt-quatre avirons réguliers qui montent, s'abaissent, rident l'eau, et se relèvent dégouttants de perles lumineuses pour s'abaisser plus loin...

— Qui vive ?

— A bord, officiers !

— Laisse courir !

La baleinière accosta l'échelle. Quand l'amiral se présenta à la coupée, les fanfares éclatèrent... et comme l'amiral espagnol suivait de près l'amiral français, les musiciens interrompirent brusquement la *Marseillaise* pour attaquer l'air national de l'Espagne.

XV

Jacques Kardec aida l'amiral à faire les honneurs de la soirée aux Espagnols

— Est-il heureux, ce Kardec ! De la graine d'épinards, celui-là !...

— Ça n'est pas un débrouillard, lui !

— Non, mais il a de la chance.

— Quel bon et brave officier !

On dansait, le bal tourbillonnait. Kardec, — descendu un moment, pour être bien seul, dans l'entrepont où étaient couchés les hommes, dont les hamacs, alignés à perte de vue dans l'ombre, vibraient sur leurs cordes aux secousses de la danse, — lisait, à la lueur d'un fanal que lui tenait un matelot, ce petit billet plié soigneusement, qu'il ne se rappelait pas avoir laissé tomber... Il venait de s'en inquiéter tout d'un coup. L'ayant lu, il le replia avec lenteur, et le mit sur sa poitrine dans la poche intérieure de son habit qu'il reboutonna réglementairement.

Cela fait, Kardec pâlit tout à coup ; il étendit les deux bras et s'accrocha les deux mains aux épaules de l'homme qui tenait la lanterne. Elle vacilla. Il sembla à Kardec que le bateau, après un coup de tangage épouvantable, s'enfonçait brusquement dans la mer ouverte sous lui, à l'infini...

— Cap'taine! cria l'homme. Cap'taine!

— Eh bien! quoi? répondit Kardec d'un air affreusement tranquille.

Il demanda à l'homme si rien n'était dérangé dans sa toilette et remonta sur le pont.

XVI

L'amiral le pria de s'occuper d'une femme d'officier.

Kardec valsa avec elle. Quant il eut valsé, il éprouva une sensation singulière.

On avait permis aux hommes du bord qui voudraient voir la fête, de se tenir à l'avant du bateau, sous une tente, dans l'obscurité, immobiles et silencieux.

Derrière un grand filet de cordes, aux vastes losanges, ils étaient là, les uns sur les autres, comme dressés en muraille humaine, les matelots, et ils regardaient. Ils étaient dans l'ombre, et pourtant, quand on approchait, on distinguait très bien leurs faces, des favoris, des barbes, des dents de loup étincelantes, des yeux luisants, très luisants! — et, avec un air béat, ils regardaient ceux qui s'amusaient, — le bal, les fleurs, les femmes, sans envie, mais sans joie, du fond de ces limbes terrestres d'où l'espérance apparaît comme une figure imprécise et morte...

Kardec étant allé du côté de ces braves gens, eut donc une sensation singulière, qui fut une envie brusque, en coup de folie, de briser les mailles de ces gros filets, de lâcher ces bêtes qui étaient des hommes, en leur criant: — « Dansez, courez, hurlez! Tuez les hommes! Prenez les femmes! Soyez les maîtres! Vous êtes des brutes de regarder les joies sans les prendre!... »

Il passa sa main sur son front, et retourna au milieu du bal.

— Qu'avez-vous, Kardec?

— Un peu mal à la tête, amiral.

— Allez donc boire un verre de champagne.

Comme il descendait au buffet, il rencontra un camarade:

— Viens au carré.

Il y entra. L'autre bientôt le laissa seul. Kardec but un verre d'eau-de-vie et regarda, par les sabords, la mer — la mer, qui commençait ici à ses pieds, et finissait là-bas, beaucoup plus loin, il ne savait plus où, nulle part... Il regarda les collines de la presqu'île

de Saint Mandrier où est l'hôpital maritime — puis, comme le bateau « évitait, » il aperçut, au pied de ses très hautes collines grises, Toulon, dont le quai rougeâtre mirait dans l'eau noire les feux des boutiques et des cafés...

C'était là tout le théâtre familier de sa vie de marin. Il regarda cette rade, étoilée des feux de l'escadre éparse, et que sillonnaient des embarcations de fête, leurs feux de proue courant comme des météores échappés...

Et de nouveau, il regarda, sous lui, l'eau d'un bleu noir, très tranquille, cette eau amère, aux mouvements si doux, qui a des rages de femme, des colères mortelles...

Comme elle était belle et pure! — si pleine d'étoiles qui paraissaient le regarder!... Et tout au fond de l'eau, dans cette rade où se jettent les égouts de la ville, il y avait la fange, chère aux congres, ces serpents de mer... Et tout à coup, sous les luisants de l'eau, oh! très profondément, une forme se dessina, la forme diffuse, lumineuse, d'un visage humain, pâle, si pâle!... d'une pâleur de mort... Elle flottait, cette figure étrange, bercée sous l'eau, imitant les mouvements lents des vagues de la surface, qui caressaient, félines, la joue rebondie de l'*Atalante*. C'était comme une phosphorescence naturelle, comme une âme noyée... Sainte Yvonne!... — « Yvonne! Yvonne! »

XVII

Les trépidations de la danse agitaient tout le navire d'une vie convulsive. On s'amusait beaucoup là-haut, sous les yeux des matelots qui, stupidement, regardaient, tristes, sans un désir, sans un mouvement, du fond d'une résignation de damnés.

XVIII

— Où donc est Kardec?

— Je ne sais pas, amiral.

— Voilà deux heures que je le cherche! Cherchez-moi donc Kardec, j'ai besoin de lui.

— Oui, amiral.

XIX

A huit heures du matin, douze rameurs, dans un canot major, accostaient le quai de Toulon... « Laisse courir! » Trois officiers, sautant sur le quai, ôtèrent leurs casquettes pour saluer un mort qui, dans un cadre, au fond de l'embarcation, dormait sous un voile.

Six matelots le chargèrent sur leurs épaules, et d'un pas rythmé, militaire, le portèrent à l'hôpital maritime, rue Nationale, à trois cents pas de l'habitation d'Yvonne.

— Qui est-ce?

— Ce pauvre Kardec!

— Comment est-il mort ?

— On ne sait pas, noyé.

— Tiens! c'est drôle!

XX

Le bruit courait dans la ville. De proche en proche, il avait gagné la place Saint-Roch, avant que le corps fût rendu à l'hôpital.

— Ah! pauvre mademoiselle! criait la propriétaire de Kardec.

— Qu'y a-t-il donc? dit Yvonne qui lui ouvrit sa porte.

— Votre frère... pauvre demoiselle! on l'a conduit... à l'hôpital!

Yvonne y courut. Elle apprit dans la rue que Kardec était mort.

XXI

Sur le seuil de l'Hôpital maritime, le médecin en chef, en grand costume (il venait du bal), était debout, sa casquette chamarrée à la main.

— Monsieur, je suis sa sœur, la sœur de M. Kardec... je désire... le voir.

Le chirurgien s'inclina profondément. Il connaissait Kardec, il l'aimait... il fit un signe.

Deux infirmiers accompagnèrent Yvonne.

— Je ne savais pas qu'il eût une sœur, fit-il. Ce pauvre Kardec!

Il ajouta : C'est bien dommage!

Yvonne entra dans la petite chambre où l'on couchait Kardec sur un lit... Les six matelots, des infirmiers, deux bonnes sœurs, étaient là.

Yvonne, très droite, très ferme, très pâle, dit :

— Voudriez-vous, mes sœurs, me laisser seule un moment avec lui?

Les religieuses la regardèrent et crurent en vérité reconnaître l'une d'elles... Avec sa robe sombre, au large tablier, son petit bonnet aux ailes blanches, ses cheveux séparés également en deux bandeaux plats, et son visage pâle, pâle comme un de ces visages de madone en cire, qu'on voit dans des églises de village, enfantines et anciennes, sous des globes de verre ; elle avait l'air, — oui, vraiment — d'une sainte mystique, la douce et blanche Yvonne, et c'est pour cela que Jacques l'avait aimée.

Frappées de respect, les religieuses se retirèrent, suivies de toutes les autres personnes.

Alors Yvonne alla à la porte comme pour la fermer, afin de demeurer bien seule avec son mort. Mais la porte était sans clef ni verroux, et Yvonne s'assit au chevet de Kardec. — Elle s'assit, et, avec lenteur, elle déboutonna son habit, puis fouilla la poche de côté... Elle respira longuement : elle venait de sentir sous ses doigts le petit billet plié avec soin... Elle reboutonna l'habit méthodiquement, et ouvrit le billet pour s'assurer que c'était bien cela. Elle lut, à côté de son mort, ce billet humide, aux lettres un peu fondues par l'eau de la mer.

Le mort, raide dans son grand costume de gala, — l'épée au côté, les mains le long du corps, était sévère. Il sentait la mer, ce marin mort dans l'eau... Elles ne ploieraient plus la petite pièce d'or, et ne déchireraient plus le jeu de trente-deux cartes, ces mains fines et fortes. Il ne rirait plus, de sa bouche jeune, le fier jeune homme, qui semblait dire, en poussant d'un coup d'épaule ses camarades : « Tu sais! je suis fort! j'ai la vie en moi, la jeunesse et l'avenir! » Non, elle ne rirait plus, sa bouche, où se voyaient cependant un peu ses dents de noyé, luisantes d'eau amère. Kardec, mort, était effrayant. Il avait dû, en mourant, — penser aussi à sa mère.

Yvonne, très droite, très ferme, très pâle, sortit d'un pas assuré, en saluant les sœurs qui rentrèrent. Elle l'avait lu, le billet. C'était

bien cela. Il portait : « *Madame Yvonne Kardec, poste restante, Toulon*..... Je suis heureux de ton riche mariage, ma petite Yvonne, heureux d'apprendre que cet imbécile de Kardec a endossé (*sic*) l'enfant de Jean Lepic. A toi pour la vie. Jean. »

XXII

Lorsqu'on voulut annoncer à la sœur de Kardec l'heure de la cérémonie funèbre, on ne la trouva plus à Toulon. Elle était à Brest depuis cinq jours, quand Mme Kardec y revint avec le corps de son fils.

Kardec est enterré dans le petit cimetière d'un village voisin de Brest et du château des Kardec.

Yvonne passe souvent devant la porte du cimetière, et alors, Yvonne fait toujours très dévotement un grand signe de croix.

JEAN AICARD.

MÉDECINS ET EMPOISONNEURS AU XVIIe SIÈCLE

LA MESSE NOIRE

I

Nous l'avons dit: quelques-unes des étoiles de l'hôtel du Marais et de l'hôtel de Bourgogne avaient traversé, fugitifs météores, la maison de Catherine Voisin, non seulement la de Brie, mais encore la du Parc, une des meilleures actrices de la troupe de Molière. Le nom de Molière et celui de la du Parc nous remettent fatalement en mémoire la terrible aventure dont Racine fut le héros — aventure qui faillit le faire jeter à la Bastille et juger par la Chambre Ardente.

Thérèse du Parc, ou plutôt Marquise-Thérèse de Gorla, fille d'un opérateur du roi à Lyon, avait épousé du Parc, dit Gros-René. Corneille, déjà vieilli, et son frère Thomas Corneille, furent attirés par cette femme d'une tounrure d'esprit et d'une éducation que l'on ne rencontrait alors que chez les gens de qualité. Sa beauté qui pouvait tenir en échec celle de la Champmeslé, la fascination qu'elle exerçait sur les hommes de son temps lui avaient valu les soins et le culte de Molière et de La Fontaine. Corneille, repoussé par elle à cause de ses cheveux grisonnants, se vengea doucement du dédain qu'elle lui témoignait en lui décochant les stances suivantes qu'on ne se lassera jamais de relire :

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge,
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Aime à faire cet affront :
Il saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On me vit ce que vous êtes,
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourroient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise,
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.

Ne sont-elles pas délicieuses de fine ironie ces strophes du grand poète mettant la gloire des œuvres de la pensée au-dessus des attraits périssables ? Par quelle singulière erreur a-t-on cru qu'elles étaient adressées à une marquise bel esprit de l'hôtel de Rambouillet ? Sans doute à cause du prénom de Marquise précédant celui de Thérèse de Gorla inscrit sur le poème, prénom qui prêtait à l'équivoque avec le titre de noblesse qu'il représentait. Si jamais la puissance mystérieuse qui fait de la poésie la dominatrice des âmes et des cœurs a exercé son pouvoir, c'est bien dans le sentiment qui s'exhale de ces vers du grand tragique déjà effleuré par l'aile de la vieillesse, mais toujours fier, toujours noble, toujours convaincu qu'il est l'expression d'une royauté supérieure sur laquelle ne prévaudra point la déchéance du temps : les lettres françaises.

Quant à Molière, il ne se gênait nullement lorsque, devant toute la cour, il adressait à Thérèse du Parc cette déclaration amoureuse dans *le Mariage forcé :* « Vous allez estre à moi depuis la teste jusqu'aux pieds et je serai maistre de tout : de vos petits yeux éveillez, de vostre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de vostre petit menton joly, de vos petits tétons rondelets, de vostre... Enfin toute vostre personne sera à ma disposition. »

Or, ni Molière, ni La Fontaine, ni Corneille ne furent encouragés par la belle comédienne. Racine, que Louis XIV citait comme un des plus beaux hommes de son temps, et dont la physionomie rappelait le plus celle du roi ; qui, par ses manières révélait une grâce achevée, Racine fut celui que distingua Thérèse du Parc et dont elle accepta la cour assidue. Leur liaison fut publiquement avouée. Non seulement « ces Messieurs », comme on disait des écrivains de Port-Royal, refusèrent de voir leur ancien élève, mais ils attaquèrent ouvertement les poètes dramatiques qu'ils dénoncèrent comme des « empoisonnneurs publics ». La querelle, littéraire, au début, prit un caractère agressif de personnalité et Racine écrivit contre ses maîtres, sous ce titre : « *Lettres à l'auteur des hérésies imaginaires et des deux visionnaires* » un violent pamphlet. Il ne fallut rien moins que la bonne amitié de Boileau pour l'empêcher de publier le second factum (1) aussi profond et aussi aigu que les *Provinciales*. Et cette verve frondeuse qui fit détester de son temps l'auteur d'*Iphigénie* n'a pas peu contribué à lui valoir l'inimitié de la plupart de ses confrères.

En tout cas, il est certain que cette inimitié devint assez dangereuse à un moment donné. Au plus fort de la liaison de Racine avec l'ancienne artiste de l'hôtel du Marais, Thérèse de Gorla, veuve alors de Gros-René, devint enceinte. Ils en ressentirent tous deux un vif déplaisir, soit à cause de l'opinion, soit plutôt pour d'autres motifs qu'il vaut mieux taire.

Mlle du Parc avait à son service comme femme de chambre une ancienne sage-femme, du nom de Manon, que la Voisin lui avait procurée.

Or, chez la devineresse de la rue Beauregard, Mlle du Parc avait rencontré toute une bande de matrones vouées aux ténébreux tra

(1) D'après les conseils de Boileau, Racine ne publia pas cette seconde lettre, il se contenta de l'envoyer. Cette lettre fut retrouvée plus tard dans les papiers de l'abbé Dupin.

vaux de Lucine (1). C'étaient : la Lepère, la Thomas, la Caillet, la Desponts, et ce furent celles-là qui, précisément, apportèrent leur concours à la comédienne en cette circonstance. Il s'ensuivit une catastrophe, et l'élève favorite de Molière, cette Marquise célébrée par le grand poète Corneille, mourut peu de temps après, en proie à des douleurs épouvantables qui firent naître plus tard l'idée d'un empoisonnement.

Et cette fin tragique est corroborée par le témoignage de Boileau. L'ami de Racine, très lié également avec la du Parc affirme, en effet, qu'elle mourut des suites d'un accouchement.

Cet accouchement prématuré, provoqué par des manœuvres abortives, détermina une péritonite suraiguë qui, en quelques jours, emporta la comédienne — 11 décembre 1668.

D'où avait donc pu surgir ce soupçon du poison versé par Racine à sa maîtresse?

D'un aveu arraché à la Voisin, au cours d'un de ses nombreux interrogatoires. La Voisin avait, en effet, déclaré « avoir fréquenté M[lle] du Parc pendant quatorze ans et que la belle-mère de celle-ci, nommée de Gorla, lui avait dit que c'était Racine qui l'avait empoisonnée ». Et pour se disculper d'avoir pris une part quelconque à ce tragique événement la Voisin ajoutait « n'avoir connu la mort de du Parc que quand son corps fut à la porte, exposé pour son enterrement ».

Quelques jours après, interrogée de nouveau sur ce sujet la Voisin déclara qu'elle s'était présentée maintes fois pour voir la jeune femme, mais qu'on n'avait jamais voulu la laisser entrer — cela, par ordre de Racine. Elle se prétendait informée de ce qui se passait par la belle mère de la du Parc. De plus les filles de la comédienne, retirées à l'hôtel de Soissons chez la fameuse Olympe de Mancini, ne s'étaient nullement gênées pour lui affirmer que Racine était cause de tous leurs malheurs.

Enfin, dans un troisième interrogatoire, la Voisin aggrava encore ses précédentes réponses en déclarant que « de Gorla lui a dit que Racine, ayant épousé secrètement du Parc était jaloux de tout le monde et particulièrement d'elle, Voisin, dont il avait beaucoup d'ombrage et qu'il s'en était défait par poison et à cause de

(1) La déposition de la femme Boutier est très explicite sur les visites de la du Parc rue Beauregard. Voici ce qu'elle déclara : « Se souvient bien néanmoins y avoir vu entr'autres et bien souvent la du Parc, comédienne, qui était la commère de la Voisin et son intime amie. »

son extrême jalousie, et que pendant la maladie de du Parc, Racine ne partait pas du chevet de son lit, qu'il lui tira de son doigt un diamant de prix et avait aussi détourné les bijoux et principaux effets de du Parc qui en avait pour beaucoup d'argent ; que même on n'avait pas voulu la laisser parler à Manon, sa femme de chambre qui est sage-femme ». A la torture la Voisin persista énergiquement dans ses déclarations.

Ce fut un moment de stupeur générale. Sur les assurances renouvelées de la célèbre empoisonneuse, Louvois, avec sa brutalité ordinaire, n'hésita pas. Il écrivit à M. de Bezons, du château de Saint-Germain, le 11 janvier 1680 : « Les ordres du Roy pour l'arrêt du sieur Racine vous seront envoyés aussitôt que vous les demanderez. » M. de Bezons était précisément le collègue de Racine à l'Académie française.

Que se passa-t-il ? L'influence du roi s'exerça-t-elle immédiatement sur M. de Bezons pour épargner cette honte suprême à l'ami de Mme de Maintenon ? Fut-ce, au contraire, M. de Bezons qui comprit, en adroit courtisan, que l'arrestation d'un homme comme Racine lui vaudrait des revanches contre lesquelles il ne ferait pas bon se heurter ? Quoi qu'il en soit, « les ordres du Roy » ne parvinrent jamais au grand poète.

Quant à nous, et bien que ses contemporains aient pu le supposer capable de commettre un crime aussi lâche, nous n'hésitons pas à croire à sa parfaite innocence. Mlle du Parc, il faut le dire très haut, mourut positivement des manœuvres criminelles pratiquées sur elle par des sages-femmes. Elle ne fut pas empoisonnée, et la mémoire de son amant, si peu sympathique qu'il fût alors à ses contemporains, doit demeurer indemne d'une pareille accusation.

Et d'ailleurs, qui n'aurait-on pas soupçonné dans ce trop fameux procès ? Les gens de cour comme les gens de lettres n'avaient-ils pas tous traversé l'antichambre et le cabinet de la Voisin, ce fameux cabinet derrière les tapisseries duquel était dissimulé un four destiné à faire disparaître des ossements humains ? La Fontaine, le grand bonhomme, plus bonhomme que jamais, était absent pendant la durée de la Chambre Ardente. A son retour il vint rendre visite à la devineresse. On lui apprit qu'elle était en prison depuis longtemps et même qu'elle venait de subir la question. Soit feinte naïveté, soit distraction réelle, il avait été le dernier à être informé de ce qui se passait.

Et maintenant, il nous reste à soulever le voile d'horreur sur les

détails desquels l'enquête de la Chambre Ardente reposait spécialement, enquête qui avait trait, avant tout et surtout, à la fameuse cérémonie de la *Messe noire* célébrée chez la Voisin pour cette grande dame que le populaire n'osait encore nommer et qui n'était autre que Françoise-Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan.

II

C'était au moment de la plus grande vogue de la Voisin, à la fin du mois de janvier 1678. Ce soir-là, le couvre-feu était sonné depuis longtemps (1), lorsqu'une chaise à porteurs, aux rideaux de cuir hermétiquement fermés, s'arrêta rue Beauregard devant une maison située à peu de distance de l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle. Le coup de heurtoir répondait sans doute à un signal convenu car la porte s'ouvrit presque aussitôt. L'inconnue descendit de sa chaise, et l'on vit alors apparaître une femme habillée avec le luxe des personnes de haut rang, le visage couvert d'un masque. Une jeune fille reçut la visiteuse et la fit entrer dans une salle basse. Cette maison n'était autre que celle de la Voisin. On traversa ensuite un jardin. A l'extrémité était un pavillon dans lequel la personne attendue fut introduite, et là, un spectacle bien fait pour terrifier, la frappa subitement.

Une pièce toute tendue de noir était disposée, et, dans le fond, se dressait un autel préparé comme pour le sacrifice de la messe. Derrière, on apercevait une draperie funéraire, portant une croix blanche tissée dans l'étoffe. L'autel se composait d'un matelas recouvert d'un drap mortuaire avec, au milieu, un tabernacle surmonté d'une croix et entouré de cierges noirs. Ces cierges étaient fabriqués avec la graisse des condamnés pendus par le bourreau. Un prêtre à l'aspect vénérable, âgé d'environ soixante-dix ans, était là, revêtu d'ornements sacerdotaux blancs, brodés de pommes de pin noires. Il attendait l'inconnue. C'était l'abbé Guibourg (2).

On le voit, la mise en scène avait été préparée par une main

(1) Il était environ dix heures du soir lorsque Mme de Montespan vint rue Beauregard. Au dire de la fille Voisin elle n'en sortit qu'à minuit.

(2) C'est ainsi que la fille Voisin, dans sa déclaration, décrit les habits sacerdotaux de Guibourg.

habile, par un cerveau ingénieux qui connaissait son époque, et qui savait qu'avant tout il fallait frapper l'imagination.

Lorsque celle qu'on attendait — suivie de la jeune personne qui n'était autre que Marguerite Voisin, fille de la Voisin — fut entrée, elle se dévêtit aussitôt complètement. On vit alors apparaître une de ces nudités splendides, faites pour tenter le ciseau d'un Coysevox ou d'un Coustou et qui révélait des formes d'une opulence merveilleuse : les hanches étoffées et serpentines soutenaient un torse aux lignes impeccables et la gorge débordante accusait toute la puissance et la fougue d'un tempérament ardent. Le visage demeurait toujours masqué, mais on voyait rouler jusqu'à terre une chevelure blonde crêpelée, lourde, bien faite pour supporter le poids d'un diadème, et dans laquelle avaient dû s'égarer maintes fois les lèvres d'un prince amoureux, car cette femme, on l'a deviné, n'était autre que la fameuse Montespan.

Oui, c'était elle, la superbe, la provocante, l'impudique créature, à cause de qui La Vallière avait pleuré toutes ses larmes. C'était elle qui se livrait à l'obscène curiosité d'un vieillard, elle qui offrait volontairement son corps pour servir d'autel à la célébration d'une messe sacrilège et sur lequel un ministre de la religion catholique allait faire descendre l'hostie en prononçant les paroles de la consécration. C'était bien Montespan telle que nous l'a dépeinte Mignard, avant de nous montrer Françoise d'Aubigné en robe puce et coiffe dévote, et qui nous a initiés aux grâces orgueilleuses d'Athénaïs de Mortemart, à cette nudité opulente dorée par un dernier rayon de jeunesse. Et cette femme atteinte du délire des grandeurs au point de se laisser imposer des postures humiliantes devant des prêtres et des sorcières, domine de son écrasante personnalité toute la série des messes noires !

Elle se coucha donc sur cet autel étrange, les jambes pendantes d'un côté, et, de l'autre, la tête appuyée sur un oreiller que soutenait une chaise renversée. L'abbé Guibourg plaça la croix sur la poitrine de la marquise, étendit une serviette sur le ventre et y déposa le calice ; après quoi la cérémonie impie commença, Marguerite Voisin remplissait l'office de clerc.

Aux différentes phases du sacrifice, lorsque le célébrant doit baiser l'autel, Guibourg baisait le corps de la marquise de Montespan.

La forme obscène que prenait cette messe est donc assez démontrée par ces attouchements lubriques. Mais précisément à cause de

cette parodie impie du rite catholique, d'accord avec la marquise de Montespan, on avait choisi un prêtre âgé.

Le moment de la consécration était arrivé. La clochette de Marguerite Voisin résonna; mais c'était un glas qu'elle sonnait ! Une porte s'ouvrit. On vit paraître une femme portant un enfant de deux ou trois ans dans ses bras. L'esprit se détourne avec horreur de cette scène sinistre. L'imagination a peine à concevoir les détails. Un être frêle, un petit garçon acheté un écu à celle qui l'avait mis au monde, à la plus abjecte des créatures, jeta l'étrangeté de sa grâce touchante dans ce sanctuaire maudit. Mystère effroyable, il y eut cette nuit-là un prêtre, un ministre de l'Évangile pour tuer l'un de ceux dont le Christ avait dit en caressant leurs têtes blondes : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » Muet, effaré, le malheureux petit être regardait autour de lui. Guibourg se saisit de la frêle victime et l'éleva au-dessus du calice en prononçant les paroles sataniques : « Astaroth, Asmodée, princes de l'amitié, je « vous conjure d'accepter le sacrifice que je vous présente de cet « enfant pour les choses que je vous demande ». Puis le couchant sur la table il l'égorgea, sans être troublé par son doux regard, sans que la vue de son enveloppe délicate d'où il venait de trancher la vie dans sa fleur fit tressaillir en lui la moindre fibre !

Quel cri terrifiant, promptement étouffé par les associés de Guibourg, répondit à cet acte monstrueux !

L'histoire nous montre qu'il est des assassins qu'un regard innocent a fait reculer dans l'exécution du meurtre, mais, plus barbare que les pires scélérats, le prêtre n'hésita pas à commettre ce forfait épouvantable. L'enfant laissa donc retomber sa tête, comme un agneau sous le couteau du boucher, et le sang ruissela dans l'or du calice, sur les vêtements du prêtre, et souilla les membres nus de celle qui lui servait de complice. La descendante d'une des plus nobles lignées de France n'eut pas un cri, pas une révolte pour empêcher l'accomplissement d'une pareille monstruosité.

Nous qui évoquons, à travers le passé, cette scène atroce, nous en sommes remué jusqu'au fond de l'âme, et il nous semble entendre la voix de Guibourg prononçant les paroles sacramentelles, en agitant dans le calice la rouge rosée humaine : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

Cette consécration terminée, l'officiant lut à haute voix cette bizarre et incompréhensible formule écrite sur du parchemin vierge :

« Je, (ici Guibourg prononça à voix basse les prénoms, noms et qualités de Françoise-Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan), demande l'amitié du Roy et celle de Monseigneur le Dauphin, et qu'elle me soit continuée ; que la Reine soit stérile ; que le Roy quitte son lit et sa table pour moy et mes parents ; que mes serviteurs et domestiques lui soient agréables. Chérie et respectée des grands seigneurs, que je puisse être appelée aux conseils du Roy et savoir ce qui s'y passe ; et que cette amitié redoublant plus que par le passé, le Roy quitte et ne regarde Fontanges ; et que la Reine estant répudiée, je puisse épouser le Roy. »

Enfin, cette messe odieuse achevée, le prêtre arracha les entrailles de l'enfant, les déposa dans un récipient préparé, avec le sang et le fragment d'hostie restant de la communion, et les remit à la marquise de Montespan.

Or, cette messe dite en 1678 fut la dernière de toutes celles qui avaient été célébrées dans le même but et avec le même cérémonial, depuis l'année 1667 (1), époque à laquelle la marquise entra en relations avec la Voisin.

(1) La Reynie, dans un des nombreux mémoires adressés à Louvoïs, insiste tout particulièrement sur les messes noires célébrées par Guibourg, et il croit fermement à la culpabilité de Mme de Montespan. « Guibourg, la « Filastre et Galet, écrit-il, en ont convenu après la question de la femme « Filastre et à la confrontation, et ils ont fait entr'eux et à leur égard une « preuve complète sur ces faits. »

Colbert effrayé de ces révélations, voulut à tout prix sauver Mme de Montespan dont il était l'allié et l'ami. Il eut recours aux lumières d'un avocat célèbre, Claude Duplessis, et lui communiqua les rapports de La Reynie et les interrogatoires des accusés. Duplessis qui avait le talent de tout embrouiller, sut tirer de ces pièces, tout en n'y croyant pas lui-même, un semblant de preuves pour la non-culpabilité de Mmes de Montespan et de Vivonne, et le mémoire qu'il composa, véritable plaidoyer en faveur de la favorite, fut remis au roi. Après en avoir pris lecture, Louis XIV décida que Mme de Montespan ne serait pas impliquée dans cette triste affaire, et il se fit adresser directement les procès-verbaux « dans la pensée, ajoute La Reynie, de ne donner connaissance des charges contre Mme de Montespan à ceux qui, en jugeant la Chapelain, Guibourg, Galet, etc., devaient trouver les mêmes charges ».

De son côté, le lieutenant de police fit parvenir à Louis XIV, par l'intermédiaire de Louvois, un mémoire absolument accablant pour Mme de Montespan au sujet des mesures noires et des poudres destinées au roi. De ce rapport il résulte que « les charges contre Mme de Montespan ont encore été de nouveau confirmées, la Filastre n'ayant rétracté que le premier fait, c'est-à-dire celui ayant trait à l'empoisonnement de Mme de Fontanges. Ce second mémoire prouva au roi combien l'accusation était fondée, et pour mettre un terme à ces monstrueuses révélations, Louis XIV n'hésita pas à donner l'ordre au président Boucherat de clore les séances de la Chambre Ardente.

Il est impossible de s'expliquer comment l'amour, l'éloquent et sublime mouvement qui est le noble commentaire de l'origine des races, a pu faire naître dans un cœur féminin ces instincts sanguinaires, ces vertiges terrifiants du désir, cet irrésistible besoin de profaner l'idée divine et de parodier une cérémonie sainte? L'homme qui aime peut-il donc être cruel? Le véritable et immuable privilège de la passion n'est-il pas de communiquer au plus dur, au plus vaniteux des mortels, ce délicat fléchissement du cœur, cette tendresse et cette immolation de la volonté à un principe supérieur, aux intérêts d'un être aimé par-dessus tous les êtres? Lorsque les légendes préhistoriques nous montrent Héraklès, jusque là invincible, dompté par un regard de femme, et filant au rouet d'ivoire le fil ténu et soyeux, symbole du lien avec lequel Omphale l'enchaînera, n'ont-elles pas voulu montrer par là le cœur du fauve vaincu par la mystérieuse et adorable blessure, par la piqûre sacrée de l'amour? — S'il a suffi d'un regard de femme, d'une caresse de la voix pour amollir les impassibles et les demi-dieux, comment, je le répète, expliquer que la passion moderne ait vu surgir les barbares coutumes qu'au contraire le seul nom d'Eros faisait disparaître de la terre à l'aube de l'humanité. A quelle cause faut-il donc attribuer ces troubles psychiques, qui ont poussé Athénaïs de Mortemart à se faire l'autel vivant sur lequel devait s'accomplir un tel crime?

En reprenant les faits un à un, il nous semble plausible de dire ceci:

La cause principale fut l'ambition — une ambition démesurée — et non l'amour qu'elle affectait d'avoir pour Louis XIV. Ce n'est que dans l'état névropathique de Mme de Montespan, qu'il faut chercher l'explication de ces actes qui confondent la raison. Mme de Montespan allait entrer dans sa trente-huitième année. Quoique sa beauté eût jusqu'à ce jour résisté aux injures du temps, sa santé s'altérait. Elle avait fréquemment des vapeurs, pour nous servir d'une expression en usage au grand siècle. Les scènes qu'elle fit au Roi avec accompagnement de larmes et d'attaques de nerfs sont demeurées célèbres, et le grand Bossuet lui-même, après tant d'autres, a pris soin de nous en instruire.

III

A la Cour et à Paris ces révélations causèrent un douloureux étonnement. En haut lieu on exerça une pression énergique sur le

clergé. On ordonna aux confesseurs d'imposer le silence à celles d'entre leurs pénitentes qui avaient assisté aux messes dites chez la Voisin, ou qui avaient entretenu des relations avec elle ou ses affiliés. Jamais consciences, imaginations ou esprits ne furent travaillés plus violemment. Il s'agissait de faire taire ceux ou celles qui, se croyant damnés, voulaient livrer leurs complices quand même ; d'apaiser les scrupules des têtes faibles, les terreurs des gens superstitieux ; d'empêcher les délations par les menaces, la douceur ou la ruse. Jamais la puissance occulte du clergé parisien n'eut à s'affirmer dans des circonstances aussi délicates. Que de larmes furent versées derrière le rideau du confessionnal, que de soupirs étouffés, que de supplices secrets endurés par la vision des supplices éternels que savaient évoquer en temps et lieu les dispensateurs d'absolutions!

Lorsque le roi eut connaissance des aveux que la torture arrachait chaque jour aux coupables, il demeura terrifié des conséquences qui pouvaient résulter, plus tard, de la procédure contre les empoisonneurs. Il donna donc l'ordre au Président Boucherat de couper court aux séances de la Chambre ardente (1). Il demeurait écrasé sous cette force inexorable qui anéantissait sans cesse autour de lui ses proches et ses amis, et surtout frappé de voir le bras mystérieux de l'Église surgir dans l'ombre et servir de complice aux crimes de l'occultisme. *A sanguine abhorret Ecclesia*, disait-on. Mais tout en ayant horreur, tout en refusant d'exécuter elle-même, puisqu'elle livrait au bras séculier, cela ne l'empêchait pas de se prêter à la suppression de ceux qui la gênaient, d'avoir un pied dans toutes les intrigues, et, quoique ayant une conception très haute et absolument souveraine de la grandeur morale, de sombrer dans toutes les persécutions et dans tous les abaissements.

Dr G. Legué

(1) La Chambre Ardente établie par lettres patentes du 7 avril 1677 a tenu 810 séances. D'après la Reynie « la Chambre a décrété de prise de corps contre 319 personnes, de ce nombre, il en a été emprisonné 194 à qui on a fait le procès ».

LES MORTS QUI PARLENT [1]

(Suite.)

XI

LE BAIN DE HAINE

Andarran continuait son initiation. Il venait consciencieusement à la Chambre. Le travail législatif n'avançait guère. La loi sur les boissons, discutée par quelques spécialistes devant les banquettes vides, marchait cahin-caha. Le nouveau député usait ses après-midi en flâneries dans les couloirs. Il prenait contact avec ses collègues, il réformait sur plus d'un point l'opinion toute faite qu'il avait d'eux. Arrivé au Palais-Bourbon avec les préventions qu'un décri universel entretient dans le public, Jacques pensait y fréquenter, à peu d'exceptions près, les fantoches incapables et stupides stigmatisés chaque jour par la presse. Ce lui fut une vraie surprise de trouver vif intérêt et grand profit dans les conversations qu'il nouait, au hasard des rencontres de couloir. Tel collègue sans notoriété particulière, qu'il jugeait défavorablement sur ses votes, le charmait dans l'entretien privé par l'étendue de ses connaissances, par la modération et l'équité de ses aperçus. Avec les uns, ils s'instruisait sur des manières où la compétence de son interlocuteur lui faisait mesurer sa propre ignorance ; il se plaisait avec d'autres aux causeries sur les idées générales. Journellement il découvrait d'obscurs législateurs qui lui en imposaient par leur savoir ou par leur solide expérience, qui le gagnaient par les agréments de l'esprit ou par une bonhomie cordiale. Sensible aux supériorités de tout ordre et volontiers, défiant de lui-même, Jacques se demandait avec inquiétude s'il n'allait point paraître très

(1) Voir les numéros de *La Lecture,* depuis le 7 octobre.

petit garçon entre tant de capacités indiscutables. Il se demandait surtout comment il devait concilier ces consultations quotidiennes avec cet autre fait d'évidence, l'insuffisante et déplorable gestion des affaires publiques par cette réunion de capacités individuelles.

Une après midi, dans la semaine qui suivit sa présentation rue Fortuny, comme Andarran faisait les cent pas en discutant à fond la question des sucres avec un grand agriculteur du Nord, Bayonne passa rapidement devant eux, lui jeta ces mots :

— Tu feras aujourd'hui tes vrais débuts. Il y a de l'orage dans l'air. Ça va chauffer.

— Ah! bah! On ne s'attendait à rien de particulier... Qu'est ce qui te fait croire?...

— Certains symptômes. Une houle de fond qui arrive du salon de la Paix. Pressentiments de marin. Tu verras.

Il s'engouffra dans la salle. La sonnerie d'un timbre électrique vibra le long des couloirs. Elle produisit l'effet d'une pierre dans une fourmilière. Les groupes se dispersèrent, les députés se portèrent en masse vers les deux tambours de droite et de gauche qui ouvrent sur l'amphithéâtre.

Au moment de les suivre, Jacques s'arrêta sur le perron d'accès avec une exclamation joyeuse :

— Ferroz!... Mon cher maître, quelle joie de vous voir ici!

Il venait de reconnaitre le visage glabre aux lignes de médaille antique, empreint d'une gravité méditative sous la couronne des cheveux blancs. Un demi-siècle de labeur et de pensée n'avait pas ployé la forte carrure du Savoyard. Ferroz montait les degrés de ce pas réfléchi qui marque l'habitude de n'avancer qu'en terrain sûr. Ainsi avait marché, de découvertes en découvertes, le praticien sans rival, oracle des aliénistes de toutes les écoles, rénovateur de la thérapeuthique des affections nerveuses. Que faisait-il dans les assemblées, l'illustre savant dont les travaux sont attendus par toute l'Europe?

Comme toujours, il y avait à cette question deux réponses : celle des approbateurs. — Ferroz, disaient les premiers, ambitionnait de finir en personnage curulaire, installé dans un fauteuil du Luxembourg; il gravissait patiemment l'échelon inférieur, obligatoire en un temps où le Sénat ne se recrute guère que parmi les stagiaires de la Chambre basse. — Non, répliquaient les seconds; n'ayant plus rien à apprendre dans les cliniques, l'éminent professeur avait voulu consommer son expérience, étudier dans les

assemblées certains phénomènes collectifs de psychologie et de physiologie. — Comme toujours, il eût fallu sans doute réunir les deux explications, pour fondre les parts de vérité que devait contenir chacune d'elles.

Andarran avait approché Ferroz dans sa vie d'étudiant; il avait su mériter l'attention bienveillante de ce puissant esprit.

— Oui, continua-t-il avec effusion, c'est une fortune inespérée de vous retrouver ici. Vous me guiderez dans ce pays inconnu, cher maître; vous savez combien j'ai foi dans votre diagnostic intellectuel et moral.

— Cher Monsieur, répondit Ferroz, avec cette articulation lente et mesurée que les internes de son service appelaient « un pèse-mots », — cher Monsieur, je vous répéterai ce que j'ai toujours dit à mes élèves : Observez les faits, qui sont nos véritables instituteurs; négligez les mots reçus, pour respectables qu'ils soient; attachez-vous à la réalité qu'ils déforment. Elle vous instruira plus vite et mieux que je ne saurais faire.

— En séance, messieurs! — Ce cri des huissiers ramassa les derniers retardataires. Dans les couloirs, grouillants quelques instants auparavant, il n'y avait plus qu'un grand froid de vide et de silence.

— Si je ne me trompe, reprit Ferroz, la réalité vous prépare une première leçon. Allons la recevoir. Nous en causerons après.

Jacques l'accompagna dans l'hémicycle.

La physionomie de la salle avait changé comme par enchantement : morte l'instant d'avant, tragiquement vivante depuis que ce reflux humain y ramenait la vie. Cinq cents têtes pressées, tendues vers la tribune, garnissaient le pourtour des banquettes. Ce n'était point le silence solennel qui se fait aux grands jours, sous la parole des grands orateurs : c'était l'attention grondante des journées d'âpres querelles.

La réforme des boissons venait de trébucher sur un article où des amendements contradictoires, acceptés par les mêmes votants, faisaient entrer deux prescriptions inconciliables. On s'était empressé de renvoyer la loi à la commission. L'ordre du jour appelait une interpellation de Cyprien Boutevierge, l'un des chefs radicaux. La Chambre avait décidé la discussion immédiate; telle une femme qui jette au panier son fastidieux travail de tapisserie, à l'annonce d'un visiteur amusant, impatiemment attendu. L'objet de l'interpellation était de mince conséquence : une phrase imprudente dans

un mandement épiscopal. Boutevierge dénonçait ce crime aux foudres du pouvoir. Bientôt, abandonnant le cas particulier de son évêque, il « donnait une grande ampleur au débat »; expression usuelle dans la langue parlementaire pour signifier une énumération copieuse de tous les ragots propagés par la presse. Boutevierge poussait la charge à fond contre le cléricalisme, contre un ministère prisonnier de la droite et complaisant à l'éternel ennemi.

Incisive et captieuse, son argumentation portait. A gauche, à droite, sur quelques bancs du centre, une contraction colérique déformait peu à peu les visages ; ils grimaçaient avec des expressions de joie méchante ou de révolte indignée, le luisant de la haine passait dans tous les yeux braqués. On eût dit que certains regards, à l'extrême gauche, avaient la vertu du basilic, et qu'ils allaient poignarder les ministres, les gens du centre. Ce fut pis encore quand le plafond lumineux s'éclaira : dans l'air épais, sur ces figures terreuses, fantomatiques, avec la clarté trouble et jaunâtre dont on ne voyait pas la source, il sembla qu'une pluie de fiel en dissolution s'épandît; elle tremblait dans l'atmosphère vibrante, elle faisait saillir les masques convulsés, plus terreux et plus jaunes, plus haineux sous le cerne de lumière bilieuse.

Le ministre des cultes balbutia une réponse faible, équivoque. Bayonne bondit après lui à la tribune : l'orateur socialiste ne trouva pas cette fois les habiles envolées d'éloquence qui réunissaient pour un instant tous ses auditeurs dans une même surprise d'admiration. La parole dure, sans liant, trahissait une âcreté intime qui ne lui était pas habituelle.

— Qu'a donc le bel Elzéar ? se demandait-on : — lui qui semblait depuis quelque temps se désintéresser de la lutte, le voilà plus féroce que jamais contre le gouvernement, féroce jusqu'à la maladresse.

Il eut pourtant sur la liberté d'association, seule efficace pour conjurer le péril clérical par le droit commun, une digression où Jacques se sentit d'accord avec lui. Le député d'Eauze fit machinalement le geste d'applaudir : au bruit scandaleux de cet applaudissement isolé, aux regards épouvantés que lancèrent Couilleau, Rousseblaigue, à l'effarement des têtes qui se retournaient sur les banquettes inférieures, Andarran s'arrêta, interdit, comme un enfant qui aurait laisser échapper une incongruité.

Bayonne conclut en déposant un ordre du jour sur ce thème de

la liberté d'association. Jacques n'en saisit pas le dispositif, dans le brouhaha des clameurs hostiles.

— Attends, je vas lui faire un sort, à ton ordre du jour! s'écria Rousseblaigue en tirant la boîte à bulletins du groupe.

— Mais que dit-il au juste? demanda Jacques.

— Je n'en sais rien. Ça vient de ce socialiste. Suffit, n'est-ce pas ?

D'une main hésitante, Jacques voulut retenir le bulletin à son nom, s'abstenir, tout au moins : un murmure scandalisé s'éleva autour de lui, une réprobation triste se peignit dans les yeux de tous ses voisins, très honnêtes gens, très bien pensants, politiques expérimentés, anciens au Parlement. Il laissa faire, comprenant qu'il n'était plus un homme raisonnable et libre, mais une cellule passive dans un organisme, dans le groupe où on l'avait inscrit. Et il courba la tête en se rappelant la prédiction de Bayonne, le premier matin.

Boutevierge revint à l'assaut, d'autres après lui. Le baron Lebrun, député monarchiste et catholique, prit la défense de l'évêque incriminé. Cet avocat compromettant, écouté avec faveur par l'extrême gauche, embarrassait le ministre à l'égal des adversaires déclarés. Il parut à Andarran que Lebrun faisait insidieusement le jeu de ces derniers. D'une façon générale, Jacques avait peine à comprendre la partie qui se jouait : toutes ces graves questions étaient attaquées de biais, posées en porte-à-faux, avec des intentions cachées sous les attitudes apparentes. Deux ou trois fois, il fut violemment tenté d'intervenir, de redresser le débat qui s'égarait. Un instinct secret le prémunit contre ce prurit de néophyte : la voix du bon sens, il le devinait, n'aurait aucune chance de se faire écouter; il contreviendrait à la règle d'un jeu qu'il ignorait, sur un échiquier où toutes les pièces se mouvaient suivant la marche oblique du cavalier.

Après Lebrun, le président du Conseil donna de sa personne. Il louvoya cauteleusement, parla du Concordat avec respect, du clergé sur un ton rogue et comminatoire; il fit tête à l'extrême gauche tout en détachant des ruades à la droite. Un épisode de chasse revint à la mémoire d'Andarran, un renard qu'il avait traqué certain jour, au fond d'une gorge, entre deux crêtes couronnées par les tireurs : l'animal subtil avait réussi à se défiler, tout le long de la gorge, sous un étroit couvert où il échappait aux coups de fusil des deux pelotons opposés.

Quelques officieux du Cabinet proposèrent l'ordre du jour pur et simple. Lebrun et ses amis de la droite l'appuyèrent bruyamment : leur intervention provoqua un mouvement de mauvaise humeur à l'aile gauche du centre. On vit là des bulletins blancs préparés sur les pupitres se changer aussitôt en bulletins bleus. Les scrutateurs se consultèrent longtemps, avec des airs mystérieux, au-dessus des corbeilles où les huissiers vidaient leurs urnes. D'une voix légèrement émue, Duputel annonça « qu'il y avait lieu à l'opération du pointage. » A ces mots fatidiques une secousse électrique se propagea sur les bancs ; les applaudissements éclatèrent à l'extrême gauche. Des huées, des regards insolents, rechargés de haine par ce demi-succès, défiaient les mornes bataillons du centre ; ceux-ci invectivaient rageusement la maladresse des droitiers, qui ricanaient, narguaient les ministres. Le pointage nécessitait une suspension de séance : on se précipita dans les couloirs, autour des tables où les scrutateurs déployaient les feuilles d'émargement. La ruche s'emplit à nouveau d'un affolement tumultueux : pronostics passionnés, commentaires des discours, aigres discussions dans les groupes.

Andarran croisa à sa sortie un socialiste, ancien professeur d'algèbre que son frère Pierre avait eu pour répétiteur au lycée. Esprit chimérique, cœur foncièrement droit et honnête, cet homme lui avait toujours inspiré une sincère estime.

— Je vous plains, fit le mathématicien avec un hoquet de dégoût. Ah ! ne jamais revenir ici ! On s'y empoisonne la raison et le cœur. Au dehors de cette enceinte, je ne déteste personne ; dès que j'y rentre, je sens en moi une bête féroce ; chaque après-midi, je me replonge dans un bain de haine.

Jacques se répétait encore ce dernier mot, qui traduisait si bien ses impressions de séance, lorsqu'il rejoignit Ferroz.

— Cher maître, je ne comprends rien à ces logogriphes : je ne vous demande pas de m'expliquer tout, ce serait trop long ; mais, de grâce, éclairez-moi sur un point. Voilà de bons garçons, pour la plupart, qui causaient familièrement dans ces couloirs, tout à l'heure, qui se racontaient des histoires drôles ; sceptiques, comme nous le sommes tous aujourd'hui ; faisant bon marché de leurs étiquettes politiques, à telles enseignes que je suis tombé de mon haut, ce matin, en entendant bafouer la République par des républicains avérés, les princes par des monarchistes notoires. Cette porte franchie, ils se transforment en ogres, on croirait qu'ils vont

s'entre-dévorer ; ils se replongent dans le bain de haine, me disait l'un d'eux. Est-ce pur comédie, effet de la galerie sur l'acteur qui rentre dans la peau de son personnage sous les yeux du public ? Non, car je l'ai sentie, cette puanteur de haine : elle m'envahissait moi-même, je me surprenais à haïr je ne sais qui, par contagion.

Ferroz ébaucha son geste professoral, de l'index qui marque les points de démonstration sur un cadavre.

— D'abord, ce ne sont pas les mêmes hommes que vous avez vus dans l'hémicycle. Vous y avez vu leur addition en une personne collective, l'assemblée : monstre nouveau, très différent des unités qu'il totalise. Il sent, pense, agit autrement que ses composantes. Nos contemporains ont sans cesse à la bouche ce grand mot : la Science, et ils continuent de se gouverner au mépris des découvertes scientifiques les mieux établies. Chacun sait aujourd'hui qu'il se crée dans tout auditoire, au Parlement comme au théâtre, une mentalité collective et temporaire; elle a ses mouvements, son niveau, presque toujours médiocres ; rarement elle s'élève à hauteur des meilleurs, le plus souvent elle rabaisse ceux-ci à l'étiage des pires, des moins intelligents et des plus méchants. Cette queue règle les impulsion de tout le corps.

— Pourtant, dans un théâtre, le public a une âme sensible, prompte aux sentiments généreux...

— Dans un théâtre, les intérêts ne sont pas en jeu : ici se joue le drame des convoitises réelles. L'*âme*, comme vous dites, — n'ayant jamais vu d'âme, j'ignore ce que c'est, — le déséquilibre nerveux d'un public de théâtre, nous en avons tous les inconvénients, sans les bénéfices. Ici, vous l'avez bien deviné, les étiquettes verbales ne sont pour rien dans nos fureurs : monarchistes, opportunistes, radicaux, socialistes, bonnes plaisanteries! Nombre de ceux qui les font n'y croient guère; et ceux qui y croient sont leurs propres dupes. Mais sous ces étiquettes, il y a des intérêts et des vanités, imprescriptibles facteurs des dissenssions humaines. Il y a des inégalités sociales, plus douloureuses dans un pays fou d'égalité. Sous ces vains mots, il y a des hommes, séparés par l'éducation, les fortunes, les castes, les classes, les privilèges...

— Oh! cher maître! ne faites pas intervenir des distinctions abolies...

— Et toujours renaissantes. Quand vous coupez une futaie, les jeunes plants repoussent-ils moins inégaux que n'étaient les vieux arbres? Il y a des hommes, vous dis je, des hommes de traditions

opposées, de provenances antagonistes, de différents mondes, suivant leur plaisante expression; et, derrière les hommes, il y a des femmes, ces éternelles blessées de vanité. Elles se jalousent, elles s'envient, par dessus les barrières qui les séparent. Vous verrez se former des coalitions éphémères, entre droitiers et républicains conservateurs, par exemple; ils ont mêmes intérêts à défendre contre l'assaut révolutionnaire; cependant le pacte ne tient jamais : leurs femmes ne se reçoivent pas, ne fusionnent pas. Par ce fait seul, il n'y a entre ces hommes qu'un frêle lien politique : il n'y a pas adhérence sociale. Cherchez là, au fond des cœurs, les véritables raisons des opinions, telles qu'elles se créent ou se modifient au foyer de famille, à toute minute, par les prétentions, les déboires ou les triomphes de la femme, des enfants, des proches... Cherchez là les mobiles secrets, constants, qui classent et déclassent les partis, attisent les haines que vous avez vues flamber.

— Soit, fit Andarran. Mais me diriez-vous pourquoi ces haines éclatent dans l'occasion où on les attendrait le moins, sur le propos des questions religieuses? S'il existe un sentiment commun entre ces hommes divisés par tant d'intérêts, c'est à coup sûr l'indifférence en matière religieuse. Il n'y a pas ici cinquante personnes qui aillent à la messe. Parmi ces messieurs de la droite que le bon ton y retient, il n'y en a peut-être pas dix qui l'entendent avec une foi assurée. De l'autre côté, nous ne trouverions pas trois individus fortement attachés à un système philosophique; et, hormis quelques vieillards, l'âge de nos collègues les libère de certains souvenirs irritants, des rancunes que nourrissaient naguère ceux qui avaient traversé les périodes où le clergé était puissant et tracassier. Est-il possible que tous ces sceptiques se passionnent pour ou contre les choses d'Église? Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des indévôts?

— C'est où vous voyez mal, repartit énergiquement Ferroz. Si vous voulez démêler le nœud de toutes leurs querelles, pénétrez-vous de cet axiome : il n'y a ici qu'une question, la question religieuse. Elle apparaissait à nu dans le débat de ce jour, elle se cache d'habitude sous d'autres enseignes; mais elle est toujours au fond de nos rivalités. C'est elle qui anime au combat ces indifférents, ces sceptiques. Vous ne comprenez pas? Venez, je vous rafraîchirai la mémoire.

Les deux hommes causaient en marchant dans le vestibule de la

bibliothèque, moins envahi. Ferroz poussa la porte, choisit sur les rayons un volume de Bossuet, l'ouvrit au Sermon pour la profession de Mme de la Vallière.

— Lisez, dit-il en mettant le doigt sur le haut d'une page.

Jacques lut ce passage : « Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes, rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. »

— Ce mauvais historien, reprit Ferroz, l'a très bien vue, et bien précisée, la contradiction dont vous vous étonnez. Voici tantôt quinze ans que tous mes élèves m'ont ri au nez, un jour, dans mon service de la Salpêtrière : je leur disais, en citant cette phrase, que notre siècle finirait par des guerres de religion. Je ne me trompais qu'en reculant trop l'échéance. Le siècle n'est pas à sa fin, et ces guerres commencent ; les paroles et l'encre coulent d'abord : vous verrez couler le sang, comptez-y.

— Eh quoi ! s'écria Jacques, c'est vous qui parlez ainsi ! Vous, le savant détaché, vous l'athée ! Car on vous l'a assez reproché, votre athéisme.

Ferroz haussa les épaules.

— Si j'avais absorbé tous les toxiques dont j'ai étudié l'action sur autrui !... Un œil bien organisé est fait pour percevoir les images des objets extérieurs ; non pour rendre les images internes que crée la fantaisie. Peu importe ce que je pense, si je pense, pourvu que mon œil observe bien l'objet de son étude. — Athée ou non, je constate ici ce phénomène : les grands tumultes excités par les sentiments de religion chez des hommes qui n'ont pas de religion.

— Mais comment l'expliquez-vous ?

— Comme il faut tout expliquer, ici et ailleurs. — Ah ! mon ami, vous croyez voir les gestes, entendre les paroles de cinq cent quatre-vingts contemporains, sans plus, conscients et responsables de ce qu'ils disent et font ? Détrompez-vous. Vous voyez, vous entendez quelques mannequins, passants d'un instant sur la scène du monde, qui font des mouvements réflexes, qui sont les échos d'autres voix. Regardez, derrière eux, une foule innombrable, les myriades de morts qui poussent ces hommes, commandent leurs gestes, dictent leurs paroles. Nous croyons marcher sur la cendre inerte des morts : en réalité, ils nous enve-

loppent, ils nous oppriment ; nous étouffons sous leurs poids ; ils sont dans nos os, dans notre sang, dans la pulpe de notre cervelle ; et surtout quand les grandes idées, les grandes passions entrent en jeu, écoutez bien la voix : ce sont les morts qui parlent.

— La peste soit d'eux, dit en riant Andarran ; — ils faisaient tout à l'heure un fier charivari.

— Le même qu'ils ont fait dans l'histoire.

— Eux, du moins, ils avaient des convictions sincères, ardentes.

— Précisément. Ils continuent de nous les faire proclamer, à nous qui n'en avons plus. Avez-vous observé Félines, le joyeux viveur ? Il écumait. S'il eût tenu Bouteviergé sur un bûcher, il aurait mis le feu au fagot ; et Bouteviergé lui eût certainement rendu la pareille. Dans les muscles énervés de Félines, c'étaient de longues générations d'ancêtres, gentilhommes croyants et combatifs, qui se démenaient s'escrimaient pour leur Dieu. Dans ceux du robin Bouteviergé, l'ex-procureur impérial, c'étaient tous les vieux procureurs qui ont lutté contre l'Église, de Philippe le Bel à la Convention. Quant à Bayonne, inutile d'insister, n'est-ce pas ? Tout au fond de ce Parisien, qui veut faire oublier ses origines et tâche à les oublier lui-même, la voix immémoriale d'Israël clamait son farouche anathème aux Gentils, elle poursuivait la revanche de l'affront millénaire. Cet intrigant de baron Lebrun retrouvait la piété des bourgeois ses pères, austères jansénistes du Marais. D'autres, les plus nombreux, prolongeaient la vieille hargne de nos paysans tourangeaux, picards, champenois, du manant toujours geignant sous la dîme abbatiale, toujours enclin à se gausser du clerc, avec une peur atroce de l'enfer. Et Mirevault, le riche fabricant de tissus, cet esprit libéral et commercial, si prudent, si réservé dans l'habitude de la vie, avez-vous vu comme elle lui remontait au visage, la flamme des passions calvinistes ? Mirevault et ses coreligionnaires se sont taillé la part du lion dans le gouvernem de ce pays ; pourtant, quand il passe sous le balcon du Louvre, Mirevault lève une tête inquiète et croit apercevoir l'arquebuse du roi Charles ; il craint d'entendre à ses trousses le pas des dragons de Villars.

— Bah ! c'est une feinte connue : crier à la persécution pour mieux dominer.

— Pas toujours. Cette peur atavique est souvent sincère : lorsqu'elle les reprend, la haine contre vous se rallume en leur cœur.

Jacques secoua tristement la tête :

— Ainsi, non seulement les morts parleraient, mais ils combattraient, ils haïraient !

— Oui ; et c'est le problème insoluble de notre vie nationale. Vous savez comment les terres vierges suent la fièvre et tuent les premiers défricheurs qui les éventrent. Notre vieille terre, faite de la poussière des morts, est autrement empoissonnée ; nous l'avons remuée de fond en comble pour y bâtir à neuf : elle exhale les miasmes accumulés par nos divisions séculaires, nous mourons de cette malaria.

Ah ! cher maitre, laissez-moi croire que votre théorie retarde. Des vents nouveaux ont soufflé qui dissipent ces miasmes. Liberté, science, progrès, nobles efforts intellectuels, gloires acquises et souffrances supportées en commun, que faites-vous de ces révolutions où ont fusionné les éléments réfractaires, de ces forces généreuses qui nous transforment sans cesse et nous acheminent vers un avenir meilleur ?

— Il y a en effet des forces antagonistes. Elle agissent sur les peuples sains, qui ne remuent pas trop profondément leur vieux sol, qui savent faire un choix judicieux dans les traditions du passé. Le passé nous abrite et se prête à nos évolutions, quand on le respecte ; il se venge et nous écrase sous ses pires débris, quand on le démolit aveuglement. — Mais nous recauserons de cela. On rentre, allons assister au dernier acte de la tragi-comédie.

On était rentré. Le président communiqua le résultat du pointage : l'ordre du jour pur et simple, préféré par le ministère, était repoussé à quelques voix de majorité. Les ministres parurent se consulter ; de leur banc aux gradins du centre, des conseillers officieux allaient et venaient. Il fallait un vote de confiance pour détruire l'effet de ce petit échec moral ; et on ne pouvait l'obtenir que par un coup de barre à gauche. Deux mameluks du Cabinet rédigèrent hâtivement une formule qu'ils portèrent au bureau :

« La Chambre, confiante dans le gouvernement pour faire respecter les droits de la société laïque, passe à l'ordre du jour. »

Boutevierge demanda la division, qui est de droit. On vota sur le premier tronçon de phrase ; il fut adopté. On allait voter le second, quand un vieux renard auvergnat, l'ancien avoué Bourgne, réclama l'addition de ce simple mot : — « A l'avenir. » On se chamailla vingt minutes sur la procédure. Le tumulte empêchait d'entendre les explications ; plusieurs députés, ahuris, demandaient où se placerait le mot.

— « Pour faire respecter à l'avenir les droits de la société laïque, » criait-on à gauche. — Cette intercalation était-elle régulière? Non, décida le président. On scrutina sur la rédaction primitive des mameluks : elle passa à une faible majorité. Jacques entendit M. Cornille Lalouze, le même qui avait traité les ministres de « misérables », s'écrier avec un soupir de soulagement :

— L affaire est dans le sac, le ministère est sauvé!

— L'orage a passé, Bibi va dîner, — chantonna gaiement Coutilleau en se levant. Un certain nombre de gens du centre, affamés, sortirent comme lui. Le scrutin sur l'ensemble ne serait plus qu'une formalité, pensaient-ils. A ce moment, on vit descendre dans l'hémicycle Aristide Asserme, qui venait d'échanger quelques signes avec Mirevault et d'autres collègues en mouvement, le long de la travée des caméléons, entre gauche pure et centre. Le député de la Nouvelle proposa négligemment, « pour mettre d'accord tous les républicains, » l'addition du mot « à l'avenir » en queue de l'ordre du jour accepté : « ...De la société laïque — à l'avenir. » Des voix découragées protestèrent :

— Ce n'est pas français! Ça ne veut rien dire!

Nouvelle discussion confuse où l'on invoqua des précédents, pour et contre les appendices aux ordres du jour déjà votés. L'intervention de l'ondoyant Aristide décelait des fluctuations dans les travées douteuses : les fronts se rembrunirent au centre et sur le banc ministériel. Le président du conseil coula un regard à l'aile gauche de sa majorité, visiblement ébranlée; un autre regard à droite, où l'on protestait bruyamment; le vieux stratège fit mentalement son calcul, secoua la tête comme un taureau qui chasse une mouche, se leva, jeta aux socialistes, — ils n'avaient rien proposé, — ces mots qu'il feignait de n'adresser qu'à eux seuls :

— Notre dignité ne nous permet pas d'accepter votre addition, qui impliquerait un blâme pour le passé fermement républicain du cabinet; si elle était votée par la Chambre, le gouvernement saurait ce qui lui reste à faire.

La droite applaudit. Une fraction de la gauche ministérielle se cabra sous le coup de fouet de cet applaudissement intempestif. Sur ces bancs, autour de Mirevault et d'Asserme, on tenait des conciliabules animés, les meneurs se levaient, circulaient, répandaient le mot d'ordre. Des émissaires se détachaient, allaient pratiquer quelques amis au cœur même des travées du centre. D'autres se précipitaient sur les ministres, les adjuraient de céder.

Deux ou trois membres du Cabinet, le visage renversé, parlaient à voix basse au président du Conseil, paraissaient en désaccord avec lui. On épiait ces craquements du navire battu par la tempête; ils propageaient la consternation dans l'équipage indécis.

Les urnes passèrent. Des figures hésitaient, crucifiées par le doute; des mains soupesaient, irrésolues, un bulletin blanc et un bulletin bleu.

— Que faites-vous? soufflèrent timidement à leurs voisins quelques deputés, sur les gradins supérieurs.

— Si l'on s'abstenait? risqua l'un d'eux.

— Ils se butent, grogna M. Cornille-Lalouze; nos comités nous reprocheront le rejet de ce mot comme une concession au cléricalisme, à la droite; j'ai envie de m'abstenir. — Il mit pourtant dans l'urne un bulletin négatif; puis un blanc approbatif, pour annuler l'autre.

— Si on avait le temps de se consulter! gémirent d'autres voix. — Le groupe ne se concerte jamais!

Jacques ne put s'empêcher de sourire : le groupe des libéraux de gouvernement avait tenu le matin même une réunion de deux heures, entendu de belles harangues, voté à l'unanimité une motion qui affirmait « la cohésion inébranlable du groupe et sa ferme volonté de poursuivre une politique de progrès républicain, pourvu qu'elle soit loyalement pratiquée ». — Si peu exercé qu'il fût à reconnaître ces symptômes de défection, Andarran sentit le vent de panique sur les troupes ministérielles, il devina les tiraillements intimes entre la consigne parlementaire et la terreur du soupçon électoral. Duputel donna le résultat du dépouillement : il y avait lieu derechef à l'opération du pointage. Des hurlements de joie saluèrent à gauche l'espérance du carnage. L'essaim bourdonnant se précipita dans les couloirs.

L'horloge marquait huit heures et demie. Méphitique et brûlante, l'atmosphère enfiellée par tant d'haleines haineuses congestionnait tous les visages. Énervé par la fièvre ambiante, l'estomac creux, la tête lourde d'un commencement de migraine, Jacques s'évertuait vainement à débrouiller les chinoiseries de la procédure parlementaire, le dessein sournois des manœuvres obliques. Que signifiaient cet orage subit dans un ciel serein, ces oscillations, ces brusques renverses de majorité? Accès convulsifs d'une assemblée surmenée, surchauffée, livrée aux impulsions de ses nerfs? Il y avait de cela, sans doute; cependant Jacques pressentait des trames concer-

tées, des préparations occultes du coup de théâtre. Quoi? Qui? Il ignorait, tâtonnait en pleines ténèbres. Des gens marchaient dans le mur sans fenêtres, des meneurs qui le conduisaient, lui et les autres, il ne savait pas où. Quant à son bulletin de vote, il ne songeait même plus à en peser la valeur dans ces balances de toiles d'araignée. Blanches ou bleues, les cartes de prestidigation filaient entre les doigts de Rousseblaigue, gardien de la boîte du groupe.

Tandis qu'il stationnait au pied de la tribune, hébété, cherchant à s'éclairer, un attaché de cabinet vingt glisser un papier au ministre des Affaires étrangères. Le ministre se leva, murmura quelques paroles à l'oreille d'un confident, sortit. On l'entendit qui se soulageait avec cette exclamation :

« Allez donc faire de la politique étrangère dans une démocratie! »

Frais émoulu d'un barreau du Limousin, nommé sur un programme de réformes démocratiques, tout neuf aux fonctions où un coup de hasard l'avait porté, ce ministre émit son opinion découragée avec le dédain autoritaire d'un Talleyrand ou d'un Metternich.

L'homme qu'il avait renseigné dit aussitôt à voix haute :

— Voilà qui est sérieux. Une dépêche de Berlin, au sujet de l'incident de frontières. Ça ne s'arrange pas. Le Cabinet aura une décision délicate à prendre au conseil demain.

Le propos tomba dans l'indifférence générale, à peine remarqué par les collègues qui discutaient avec animation les probabilités du scrutin. Deux rapporteurs montèrent à la tribune ; afin d'économiser le temps précieux de la Chambre, on avait autorisé le dépôt de leurs rapports pendant les longues formalités du pointage. L'un d'eux réclamait un tour d'urgence pour le projet de loi qui devait enfin créer une armée coloniale ; l'autre faisait même demande pour la constitution d'un fonds de ratraite aux vieux travailleurs infirmes. On ne les écoutait pas.

— Que disent-ils? demanda Jacques dans le bruit.

— Dieu sait! Ils ont bien choisi leur moment. Attention! Duputel remonte au fauteuil.

La physionomie grave du président annonçait d'avance ce qu'il allait lire : quatre voix de majorité pour l'adoption de la petite queue empoisonnée, repoussée parle cabinet, « à l'avenir. »

Ce fut à gauche une explosion de bravos frénétiques, trépignement, cris d'hyènes ;

— Démission ! Démission !

A droite, des ricanements tempérés par une expression d'inquiétude : sur les bancs du centre, un silence stupide, l'abattement des proches dans la chambre mortuaire à l'instant où l'appariteur appelle : « Messieurs de la famille. » Chacun supputait intérieurement le bilan de ses pertes : le substitut, le juge de paix, le sous-préfet dont les nominations avaient été jurées pour la fin de la semaine, autant de promesses envolées. On percevait distinctement, dans les âmes des Perrettes parlementaires, un bruit sourd de pots au lait qui se brisaient. Et Jacques vit alors la cérémonie funèbre à laquelle il devait assister plus d'une fois. Les onze condamnés se levèrent, leurs portefeuilles sous le bras, quittèrent le banc ministériel, se dirigèrent en file indienne vers la porte de gauche, sous les huées des socialistes. L'atroce joie redoubla, joie d'Apaches qui poussent des vaincus au poteau de torture, quand le Commerce, vieux et obèse, trébucha contre un banc, laissa choir son portefeuille. Un par un, derrière le battant automatique du tambour qui les happait, ils s'évanouirent : des ombres, plus rien. Pas une main ne se tendit vers ces hommes que Jacques avait vus ruser, quelques heures auparavant, pour échapper aux grappes de courtisans obséquieusement pendues à leurs basques.

Un nouvel étonnement lui était réservé. Après la disparition des ministres et l'ajournement à huitaine, dans la cohue qui dévalait des gradins, la stupeur des premières minutes fit bientôt place à une ivresse capiteuse; elle gagnait de proche en proche, elle pétilla gaiement dans les couloirs. Il semblait que les onze victimes expiatoires eussent résorbé toute la haine en suspension dans l'air : on ne voyait que figures détendues, on n'entendait qu'interjections facétieuses, reparties des lousties. Les combattants de tous les camps fusionnaient, faisaient assaut de plaisanteries. C'était, pour les ministériels, la satisfaction de dauber sur des ingrats qu'on avait bien servis et qui récompensaient si mal ; c'était pour tous la joie perverse d'enfants qui ont cassé leur joujou ; et c'était aussi la bonne humeur d'ouvriers qui ont loyalement gagné leur journée. La Chambre venait de faire son travail essentiel, de briser un ministère ; elle en avait conscience et en tirait vanité. On jouissait d'avance de la période intéressante qui allait s'ouvrir : une crise, le jeu passionnant des combinaisons, la fièvre d'intrigues, l'attrait du nouveau, et enfin le tirage de la grande loterie, avec des chances

de gain pour toutes les convoitises, des consolations possibles pour tous les déboires. D'ailleurs, ils duraient depuis trop longtemps, ceux là. Ouf ! Et on allait dîner, à neuf heures et demie, avec quel appétit! On allait se hausser à la table de famille sur ce monceau de cadavres, chacun peindrait la bataille, la part qu'il y avait prise, lui, député modeste, mais qui pouvait d'un coup de bulletin faucher onze ministres.

Jacques aperçut M. de Kermaheuc dans le salon des Conférences. Le vieux gentilhomme avait tiré de sa poche un porte-crayon d'or et un calepin où il inscrivait tranquillement une date, un chiffre.

— Trente-sept! — fit-il avec l'orgueil allègre d'un veneur qui énumère ses prises. Vous voyez là mon livre de chasse : il est à jour depuis mon entrée à l'Assemblée nationale, depuis que je suis la meute parlementaire; c'est le trente-septième cabinet porté par terre après le lancé. Si j'arrive à cent, je ferai une croix, et je pourrai aller reposer sous la mienne. Ils se seront tous entre-dévorés, les coquins!

Si pressante que fût la fringale des estomacs, on avait encore plus faim de parler. Dans les rassemblements excités où l'on ne pouvait se résoudre à clore les discussions rétrospectives devant les armoires où des colloques continuaient entre gens qui endossaient leur pardessus, les premières prévisions des augures s'ébruitaient, colportées aussitôt par les badauds. Les conducteurs du troupeau jetaient au hasard des noms, ballons d'essai qui crevaient ou montaient.

— Boutevierge!... Duputel!... Non... Si... Pas possible!

— Bourgne!... Il y a toujours dans un Auvergnat l'étoffe d'un ministre!

— Mirevault! lança résolument dans un coin de salle un jeune attaché de cabinet, familier de l'hôtel Sinda; Il essayait ce cri, comme un enfant qui cherche un écho sous l'arche d'un pont.

— Il a dit le mot de la situation! Je parie pour Mirevault ! — clamait Asserme, gouailleur, affairé, courant de groupe en groupe.

— Allons donc! La bonne plaisanterie.

— Vous verrez. Duputel veut se réserver au fauteuil, jusqu'au prochain Congrès. Boutevierge sera usé après sa première journée de fiacre. Avant la fin de la semaine, ce bon et respectable Mirevault fera trotter les urbaines.

— Mirevault! ricanait Bayonne: — probable, en attendant mieux

ou pis. — Faisons notre jeu en leur laissant essayer cet imbécile, disait-il négligemment à ses hommes.

M. Chasset de la Marne approuvait.

— Ce serait le moindre mal pour les principes libéraux, si gravement atteints aujourd'hui; et pour les intérêts que ce nom rassurerait.

— Quoi ? Ce sectaire !— geignaient les droitiers en levant au ciel des bras consternés.

— Mes chers amis, croyez-moi, insistait Félines : celui-là sait manier le personnel administratif; nous aurions avec lui des préfets tolérables.

— Vous n'avez pas vu M. Mirevault? — demandait partout M. Cornille-Lalouze en agitant un journal : — l'édition spéciale du *Courrier Parisien* qui donne notre vote prononce déjà son nom; on dit qu'il aura des chances sérieuses; je voudrais lui toucher un mot de mon préfet, on ne saurait prévenir trop tôt les futurs gardiens de l'ordre républicain contre les adversaires cachés qui désorganisent l'administration.

— Qui diable pensait à ce revenant? — grognaient çà et là des radicaux. — Au fait, pourquoi pas? Une utilité, une pierre d'attente, tout ce qu'on peut espérer du tempérament de la Chambre.

— Un Tirard, moins long, plus large!

Andarran cherchait à se rappeler : ce nom, ces propos, il les avait déjà entendus quelque part, discrets, timides; ils se répercutaient là, depuis un instant, grossis par les rumeurs de cette foule, enflés par les résonnances de ces voûtes, avec la multiplication acoustique d'une amorce de pistolet brûlée à l'entrée d'une cave.

Vainqueurs et vaincus dégorgèrent enfin, pêle-mêle, guillerets ou grondants, par toutes les issues. Leur marée houleuse porta Jacques au dehors. Sur le quai, il respira avec délices l'air du fleuve, si salubre au sortir de la fournaise. Il vit des passants tranquilles, bons vivants, qui allaient à leurs affaires, à leurs plaisirs. Plus d'odeur de haine dans la nuit pacifique. Une libération tombait du ciel vaste. Il se retourna vers le Palais, vers ces grilles, franchies quelques jours auparavant avec tant d'espoir et de fierté puérile : la lourde masse trapue, où luisaient des clartés jaunes, lui apparut dans les ténèbres comme un catafalque éclairé par des cierges. Les ombres qu'il voyait glisser derrière les baies lumineuses, c'étaient les morts qui parlaient, faces bilieuses des fantômes entrevus dans le bain de haine, durant le cauchemar de cette

longue soirée. Les clartés s'éteignirent, les grilles se fermèrent : close dans la nuit et le silence, la maison abandonnée prit davantage encore la figure d'un colossal tombeau, sépulcre où se décomposait la vie nationale.

Harassé, la tête brûlante, le cœur brouillé de fatigue physique et de dégoût moral, Jacques regagna son logis avec le remords d'avoir fait déjà, au hasard des mouvements réflexes, comme disait Ferroz, sa petite part inconsciente de besogne absurde et de destruction méchante.

DEUXIÈME PARTIE

XII

UN CŒUR IRRÉSOLU

Le cabinet Mirevault, constitué après une semaine de négociations laborieuses, gouvernait depuis onze mois. Les modérés lui reprochaient son radicalisme, et l'avant-garde de sa majorité l'accusait de modérantisme. Rien n'était changé par ailleurs. Les bureaux administraient les mêmes foules soumises, avec le même système, appliqué par le même personnel. Les percepteurs percevaient les mêmes impôts, les juges jugeaient selon le même code, les rentiers touchaient les mêmes rentes, les hommes de peine peinaient sur les mêmes travaux. Les parleurs parlaient le même langage.

Les projets financiers énumérés dans la déclaration ministérielle, et dont quelques-uns menaçaient la richesse acquise, étaient rentrés dans les portefeuilles pour n'en plus sortir. On discutait à temps perdu le budget traditionnel, « les quatre vieilles ». Des combinaisons ingénieuses y faisaient apparaître les recettes correspondantes à de nouvelles majorations de dépenses. On avait créé des places supplémentaires pour caser les épaves du précédent gouvernement et les créatures du nouveau. Les députés du centre grognaient et ils marchaient toujours : ces bons chiens de garde continuaient le dévouement d'habitude à la maison occupée par un autre maître : ils se résignaient au collier plus serré, à la pâtée

moins copieuse. Le « premier Paris » des grands journaux officieux ne différait pas de celui qu'on lisait, douze mois auparavant, dans ces graves organes du bon sens et des intérêts dirigeants : des avertissements sages s'y glissaient, tempérés par une nuance de vive sympathie pour la personne de Mirevault. Le ministère ayant une étiquette semi-radicale, les droitiers entendaient tomber de la tribune des propos plus désobligeants pour eux : ils trouvaient chez les ministres plus d'obligeance à les satisfaire dans les questions de détail, un sourire plus avenant, des complaisances moins épouvantées par le qu'en dira-t-on. La religion était plus maltraitée dans les harangues officielles, le clergé moins houspillé dans la pratique courante. L'exacte tolérance du gouvernement se manifestait, le 1er janvier et le 14 juillet, par les trois croix qui tombaient automatiquement, à la même heure, sur les trois poitrines d'un évêque, d'un pasteur, d'un rabbin.

Les augures chagrins avaient pronostiqué au ministère semi-radical une tension des rapports diplomatiques, un refroidissement des puissances amies. L'événement confondait leurs prévisions. Amère déconvenue pour le centre gauche, les ralliés, la droite; une pudeur patriotique empêchait ces groupes d'en faire l'aveu. M. de Kermaheuc se frottait les mains : dès le premier jour, il avait prédit à Andarran le bon accueil que le Cabinet rencontrerait au dehors.

— Vous n'avez donc jamais éprouvé l'obéissance des nouveaux serviteurs? Pour se faire agréer dans la maison, ils sont plus souples que les anciens, ils reçoivent avec plus de soumission les ordres et les reproches. Aussi les étrangers ont-ils un faible pour les Jacobins, quand ils les savent inoffensifs et les présument obséquieux. Ils les aiment tout neufs, ils les préfèrent très foncés, partant plus empressés à tout sacrifier afin d'obtenir vite la savonnette impériale ou royale.

Jacques objectait au vieux chouan l'intimité cordiale de nos hommes d'État avec d'augustes personnages.

— Soit, répondait-il : mais pourvu qu'ils ne se fassent pas saigner!

— Qu'entendez-vous par là?

— Vous ne vous rappelez pas Bernadotte? Son chirurgien n'obtint jamais la permission de le saigner, parce que le roi avait sur le bras un tatouage : un bonnet phrygien avec la devise : « Mort aux Rois! » Nos maîtres ont ce même tatouage : ils y pensent tou-

jours avec gêne devant leurs grands amis, et ils saluent trop bas. J'aimais mieux ceux de quatre vingt douze ; c'étaient des brigands; mais ils retroussaient leurs manches, montraient fièrement le tatouage, et forçaient l'Europe vaincue à le saluer.

Plus juste que cet homme emporté par ses rancunes, la nation savait bon gré à un ministère qui flattait son amour-propre et rassurait ses inquiétudes. Elle jouissait des bienfaits de la paix en applaudissant les sociétés belliqueuses qui allaient suspendre des couronnes à la statue voilée. Elle avait des sujets de fierté. Notre empire colonial s'agrandissait : à chaque édition nouvelle des atlas scolaires, le rose pâle de France couvrait une plus vaste étendue de déserts africains. On savait d'ailleurs — les journaux l'avaient dit — qu'un article sanglant d'un de nos meilleurs chroniqueurs venait d'humilier cruellement le souverain d'un empire hostile; tandis que les couplets malicieux d'un chansonnier de Montmartre avaient fait une piqûre cuisante à l'orgueil britannique. Ces victoires morales de l'esprit français relevaient les cœurs bien placés. Au Parlement, on ne discutait presque jamais les questions extérieures, ou on les vidait en quelques mots, dans une interpellation convenue d'avance. D'un consentement tacite, les députés se déchargeaient de ces responsabilités délicates sur les ministres spéciaux, sauf à les juguler après coup, si quelque accroc venait compromettre la paix glorieuse promise aux électeurs.

Il semblait que la main d'une bonne fée eût feutré la route où Mirevault avançait sans bruit, sans cahots trop rudes, entre des oppositions amorties, avec la connivence indulgente des hommes et des choses. A voir la mollesse des attaques, chez les grands lutteurs de presse ou de tribune qui harcelaient précédemment tous les pouvoirs, on était tenté de croire que leur virilité oublieuse de la lutte s'usait ailleurs, dans les enchantements d'une Circé. La pensée intelligente de Mirevault — la sienne ou quelque autre — détournait toutes les activités vers les préparatifs de la future exposition décennale. On y travaillait déjà. Cet incomparable instrument de règne faisait son office de dérivatif. Il comprimait toutes les turbulences sous le poids des intérêts coalisés pour la réussite de la grande entreprise. Il donnait du travail aux ouvriers en chômage, de la patience aux commerçants découragés, des espérances de gain ou de plaisir aux mécontents ; et c'était un douzième ministère qui offrait aux disponibles et aux faméliques ce qu'ils ne trouvaient plus dans l'encombrement des onze autres, une réserve

inépuisable de fonctions, de traitements, de décorations en perspective.

Les affaires allaient bien. La balance du commerce se relevait en notre faveur, sur les tableaux dressés par d'agiles manieurs de chiffres. Tous les grands services publics prenaient un essor parallèle : on constatait l'accroissement proportionnel des maisons d'école et des licences de cabaretiers, des bourses de lycée et des crimes juvéniles, des chaires de facultés et des cafés-concerts : même progression rapide pour les dépôts aux caisses d'épargne et pour les recettes du pari mutuel. Le ministère Mirevault avait inauguré, à Paris seulement, deux prisons modèles, un musée des Arts de la femme, — création d'Aristide Asserme, — un vaste hôpital pour les alcooliques, un second pour les syphilitiques, et plusieurs monuments commémoratifs de nos gloires républicaines. La province suivait ce mouvement ascensionnel. Le réseau des chemins de fer d'intérêt électoral s'étendait sur nos régions les plus déshéritées. Les grands bazars se multiplaient, activaient les transactions qu'ils arrachaient à la routine du petit commerce. Les anciens boutiquiers, ruinés, demandaient au député local de leur procurer « quelque chose à Paris », gérance d'immeubles, courtage d'assurances, loge de concierge. Les enfants s'obstinaient à ne pas naître, mais les vieillards s'acharnaient à ne pas mourir, et leur longévité compensait dans les statistiques l'indigence de la natalité. Quelques moralistes grognons répétaient leur antienne habituelle sur l'alcoolisme, la dépopulation, l'augmentation des divorces et de la criminalité ; on les laissait dire : les valeurs sud-africaines étaient fermes, la Tharsis et le Rio-Tinto montaient ; l'ordre matériel n'avait jamais paru mieux assuré.

On en rapportait le mérite au Directeur de la sûreté générale, l'ex-préfet Joseph Bayonne, qui avait quitté le cabinet du ministre pour réorganiser cet important service. Il y faisait sentir un doigté universellement apprécié. Son frère Louis-Napoléon avait eu l'honneur de mener à bien la souscription au grand emprunt sibérien, pris ferme par la maison Nathan et Salcedo, couvert cinquante-quatre fois. Le baron Sinda n'avait pas été moins heureux dans le placement du petit emprunt néo-calédonien. Les journaux sérieux enregistraient avec une satisfaction patriotique ces signes indiscutables de la prospérité nationale. La prospérité particulière d'Aristide Asserme s'étalait, depuis le succès de l'emprunt calédonien, dans la victoria attelée d'un cheval de prix qui le conduisait aux

cimetières : le sous secrétaire d'État des Beaux Arts y parlait éloquemment sur les gens de talent qui n'étaient plus.

Rose Esther avait fait à la Comédie Française un premier début honorable dans *le Lion amoureux* de Ponsard ; pour son second début, elle avait composé avec intelligence le rôle de Chimène ; une acclamation unanime saluait depuis lors la grande tragédienne dans le nouveau drame de Daniel Heilbronn, *la Chaldéenne*. Avec cette œuvre, où passaient toutes les somptuosités et tous les mystères du vieil Orient, l'auteur et son interprète s'étaient emparés de notre première scène. Les personnages de marque se disputaient les invitations, d'ailleurs rares et discrètes, qui réunissaient de loin en loin l'élite du Paris littéraire et politique dans le modeste salon de la rue Fortuny. On y admirait la douce autorité, l'influence pacifiante de cette femme distinguée ; elle devinait avec un tact miraculeux, elle indiquait d'un mot gracieux à chacun de ses amis la voie utile où il pourrait faire le plus de bien, recueillir le plus d'avantages particuliers. Par une dérogation exceptionnelle au décret de Moscou, Esther venait d'être autorisée à accepter en Angleterre une invitation du prince héritier de la couronne. « Accueillie à Londres comme une reine, écrivait notre ambassadeur dans sa dernière dépêche, l'artiste a su donner à son immense succès personnel le caractère vraiment imposant d'un triomphe national. »

M. Cornille Lalouze était satisfait : on avait envoyé dans son département le préfet radical qui chagrinait depuis si longtemps le vicomte de Félines ; et le vicomte se félicitait de ses rapports avec son nouvel administrateur, ce Sannois qui « trahissait » chez M. Cornille Lalouze. Le rapprochement passait la mesure permise, à en croire les paroles consternées avec lesquelles le baron Lebrun aborda un jour M. de Kermaheuc :

— Où allons nous ? Voilà Olivier de Félines qui se rallie, lui aussi ! Vous savez qu'il a invité son préfet au château de Crémeuse, et qu'il l'a promené de commune en commune, dans son phaéton ?

— Pourquoi pas ? ricana le marquis. Il avait besoin d'une réclame électorale, il s'est procuré une alliance russe dans ses moyens ; la visite d'un personnage prestigieux avec lequel il n'a pas une idée en commun. Le préfet, c'est le tsar du pauvre — du pauvre député. On le racole, on s'arbore deux heures à ses côtés, et l'on est sacré aux yeux des populations.

— Félines n'a pas un génie assez subtil pour avoir machiné cela tout seul !

— Bah ! Il y en a tout là haut qui ne sont pas plus malins que lui et qui ont inventé le procédé. Il imite, ce singe.

— Que diront les Princes ? gémit le baron Lebrun.

M. de Kermaheuc sourit.

— Dites donc, mon cher Lebrun, il est trois heures. Les Princes vous font savoir qu'ils arriveront sur les cinq heures, à la barrière de Clichy, et qu'il est expédient d'aller vous y faire tuer. Vous irez ?

— Mais... — le député se rebiffa, très digne, un peu interloqué. Pouvez-vous douter ?...

— Oh ! non. Je ne doute pas. Au contraire.

— Vous même, mon cher marquis, ne nous montreriez vous pas le chemin ?

— Jamais de la vie ! C'est même toute la différence des temps. Si notre Roi l'eût ordonné, nous aurions été encore quelques centaines de vieux serins prêts à nous faire tuer pour lui avec joie. Quelques centaines d'hommes prêts à mourir, cela fait beaucoup de monde : beaucoup plus que ne croit l'arithmétique. Mais nous étions de vieux serins. Vous, mon cher Lebrun, vous n'êtes pas un serin, loin de là ; vous êtes très fort, vous trouveriez quelque combinaison savante pour réussir, sans risquer ces fâcheuses extrémités. Votre combinaison raterait. Vous en chercheriez une autre. Elle raterait de même. — Et voilà pourquoi votre fille est muette. — Sans rancune, mon bon Lebrun ?

M. de Kermaheuc serra la main de son collègue.

— Vieil intransigeant ! Esprit impolitique ! — murmura celui-ci en s'éloignant d'un air maussade. Sa mauvaise humeur redoubla quand il vit, sur le divan de la buvette, Olivier de Félines en conférence avec Asserme.

— Mon cher collègue, disait Aristide, vous savez que je suis prêt à tout pour vous obliger. Mais vous me demandez vraiment l'impossible. Coryphée, cette petite Judith ! Un pareil avancement du premier coup, à l'Opéra ! Y pensez-vous ? Elle n'a eu qu'un accessit dans la classe de danse, et encore voulait-on vous être agréable. Nous n'avons qu'une place à pourvoir : je l'ai promise à Pélussin pour la jeune Sarah Calmer, une ballerine du premier quadrille ; à Paulin Renard pour une autre, à un sénateur pour une troisième. On me mettra bientôt sur les bras toute la classe de Mme Théodore, et je dois compter avec tous les groupes de la Chambre. Soyez juste : donner la préférence à votre protégée, ce serait le monde renversé !

— Il est renversé, affirma gaiement Félines. Ne dit on pas que nous verrons sous peu le citoyen Bayonne orné d'un porte feuille ?

— Oh ! comme vous vous avancez..,

— Moins vite qu'il ne recule. Allons, ne faites pas l'étonné. Nous voyons tous le jeu d'Elzéar, depuis quelques mois. Il évolue, il ménage votre ministère, il a calmé cette grève, d'accord avec vous. Ses dernières attaques ressemblaient à des avances. On parle déjà de lui comme d'un ministre. On précise : les Colonies...

— Mon Dieu ! je puis bien vous confier que Mirevault a une idée...

— C'est invraisemblable ! s'écria Olivier.

— Mettons, si vous aimez mieux, qu'on l'a eue autour de lui, fit à demi-voix, avec un clignement d'yeux, le sous-secrétaire d'Etat. Bayonne travaille les questions coloniales, il en a parlé avec autorité, ses vues nouvelles ont fait impression sur la Chambre. L'opinion comprendrait qu'un champ d'expériences limité fût ouvert, prudemment, en pays neuf, aux hardiesses socialistes ; ne fût-ce que pour en démontrer l'inanité. Une mission temporaire dans une de nos possessions d'outre-mer achèverait d'assagir Elzéar. S'il y réussissait, pourquoi lui serait-il interdit, plus tard de coordonner au pavillon de Flore certaines méthodes sanctionnées par une première épreuve ? Mais ce ne sont là que des conjectures, à lointaine échéance.

— Ah ! fit Olivier, vous ne lui reprocherez pas, à celui-là, de n'avoir qu'un accessit de danse ! Le premier prix, c'est justice. — En attendant, gare à vous, si vous me jetez cette grande bringue de Sarah Calmer dans les jambes de la petite Judith qui est si gentille.

— Elles le sont toutes, dit en riant Aristide ; et nous sommes tous comme les officiers d'Holopherne devant la terrible patronne de Mlle Judith ; « Qui pourrait mépriser ce peuple hébreu, qui a de si jolies femmes ? »

— Cet Aristide ne sera jamais sérieux !

L'exclamation joviale venait de Paulin Renard, qui s'approchait pour circonvenir le sous-secrétaire d'État.

— Pardon, répliqua le créole : je citais la Sainte Écriture.

Et il échappa au solliciteur, en se hâtant vers la salle des séances, où il devait défendre un supplément de crédit demandé par l'Observatoire.

« Je m'adresse, dit-il solennellement en prenant la parole, à

une assemblée qui ne recule devant aucun sacrifice budgétaire pour améliorer le sort de nos fonctionnaires; elle ne repoussera pas la légère allocation que je lui demande pour le service des astres, ces fonctionnaires de l'infini... »

Ce même jour, dans le silence de la bibliothèque, assis en face l'un de l'autre à une table, Elzéar Bayonne et Jacques Andarran écrivaient. Un coup d'œil jeté sur leur correspondance nous apprendra comment l'année révolue avait passé sur ces deux hommes.

Avant de prendre la plume, Elzéar tira de son portefeuille et relut lentement une lettre timbrée de l'étranger.

M. Elzéar Bayonne,
député, à Paris.

Krasnoï Rok, près Briansk,
Gouvernement de Tchernïgoff, mars 18..

« Vos lettres se font rares, mon ami. Ne savez-vous pas avec quel intérêt j'attends des nouvelles de votre action, de votre travail, — de vous, enfin, tout court? Un an, bientôt, un an que ma vie est comme suspendue, dans cette solitude où je pense sans agir. Et ma pensée se reporte souvent à notre brusque séparation, à ces dernières journées si tristement pleines : la courte maladie, la fin rapide de ma bonne vieille mère, mon départ précipité pour ramener ici ce pauvre corps; votre adieu singulier, presque distrait, tant vous paraissiez affairé de cette crise ministérielle, absent de mon chagrin, préoccupé par le misérable événement parlementaire. Oui, je vous redis encore une fois mon grief : j'ai pu croire que votre cœur se dérobait, au moment même où le mien était frappé. Moi qui vous reprochais, la veille encore, de trop sacrifier votre haute mission à vos sentiments intimes, j'étais tentée de vous adresser le reproche contraire, ce jour où l'intrigue d'un Mirevault vous faisait négliger l'amie qui partait, avec une vraie peine, pour un long temps. Je n'ai pas compris. Vous aviez aussi vos griefs, sans doute : vous ne me pardionnez pas ce que vous appeliez ma cruauté, ce qu'il fallait appeler ma défiance sauvage : elle luttait contre l'empire que vous preniez sur moi, si vite. M'en voudriez-vous encore de cette défense bien naturelle? Êtes-vous certain qu'elle m'ait été facile?

« Je cherche à vous suivre, avec les maigres indications de mon journal. J'ai peine à démêler votre rôle, vos idées, votre but, dans l'assoupissement où il semble que ce ministère ait chloroformé la vie politique. Vous dormez donc tous à Paris? L'heure presse, pourtant : les peuples attendent un cri de délivrance; partout le monde tressaille, partout s'accumulent les forces de destruction et d'enfantement. Elles appellent l'homme qui saura les utiliser. Ah! si vous pouviez voir ce que je vois ici! Ici, je me révolte, garrottée devant la tâche tentatrice et impossible. Sujet dangereux à traiter par lettre : je vous raconterai. C'est chez vous, dans votre Paris, que le cri libérateur doit retentir. Là sont les ouvriers de l'œuvre universelle; et vous êtes le premier d'entre eux, celui en qui j'ai foi pour cette mission rédemptrice, ne l'oubliez pas, Elzéar. Nous allons la reprendre ensemble, n'est-ce pas?

« J'ai hâte de rentrer dans ce Paris où l'on vit, où vous vivez. Ces interminables affaires m'ont trop longtemps retenue dans mon ermitage. Tout est si lent sur notre terre où nul ne compte avec le temps! J'aime mes forêts, et de loin je les regrette; j'y ronge mon frein, quand j'y suis emprisonnée. J'en ai fini avec ma laborieuse besogne, le règlement de la situation embarrassée que laissait ma pauvre mère. Il se trouve qu'en dépit de sa gestion insouciante, je suis encore sottement, follement riche. A quoi bon, grand Dieu, si cette arme doit rester inutile dans mes mains? Mais il n'en sera pas ainsi. Je sens en moi un afflux de force et de vie, après ce long repliement intérieur. J'ai repuisé de la vie dans l'eau natale dont je vous parlais naguère, dans mon vivier ensommeillé sous les saules. Avant un mois, je serai à Paris. Je la rapporte, cette vie, à qui voudra faire d'elle un grand emploi. Le connaissez-vous, mon ami, celui sur qui j'aimerais me décharger de ce fardeau?

« S'il n'en veut plus, j'irai me pendre aux belles breloques du jeune Cantador : vous n'ignorez pas ma secrète passion pour ce volcan neigeux. — Mais je préfère l'élu de ma pensée; si celui-là est demeuré le même, c'est à lui que je dis : A bientôt, — à toujours! — Daria. »

Elzéar réfléchit un long moment sur cette lettre. Son imagination la complétait par d'autres lignes que Mrs. Ormond lui avait malicieusement fait voir la veille, chez les Sinda. Il y avait lu ceci :

« ... *My dear* Arabella, soyez un amour; passez chez Redfern, dites-lui que je le retiens pour moi seule, à la fin du mois pro-

chain. Je n'ai plus une nippe, j'arriverai toute nue, chérie. Prévenez-le que je veux qu'on me fasse très belle... Daria. »

Bayonne répondit à la lettre qu'il venait de relire.

« Daria, chère Daria! — Vous permettez que je vous appelle encore du nom qui vous donnait à moi, dans les premiers jours de l'enchantement, quand mon audace fut agréée? — Daria, n'accusez pas mon silence. Vous connaissez les exigences tyranniques de mes journées, passées sur la brèche, dans la fièvre et le bruit de ce lieu ; vous savez qu'elles ne laissent aucun loisir pour l'expression de la plus chère pensée. Ne me rappelez plus ce moment de torpeur douloureuse où je vous vis partir, sortir de ma vie soudainement comme vous y étiez entrée. C'était vous-même, me semblait-il, qu'on emportait dans ce cercueil. J'étais bien persuadé à cette minute qu'elle s'évanouissait pour toujours, l'apparition d'un instant. Qu'ai-je senti alors, et qu'ai-je manifesté? Je ne sais plus. L'homme n'est pas toujours maître des puissances de folie qui se déchaînent en lui. Elles me consternaient, à l'heure où vous me quittiez. Elles vont m'exalter, puisque vous me revenez. Rapportez-moi votre force pour réaliser l'idéal que vous me montrez.

« Prenez garde de le mettre trop haut, chère âme révoltée. Laissez-moi vous supplier de le rabattre jusqu'au point où la main du politique peut en saisir quelque chose, pour le transformer en idées positives, applicables à la réalité. Vous incriminez mon inaction, si je lis bien entre vos lignes. Vous me jugerez moins sévèrement, quand je vous expliquerai les faits, les conditions où je me meus, et, s'il faut les avouer, les raisons de ma lassitude. Je suis las de ma parole. Elle les a secoués, d'abord ; ils en ont pris l'habitude, elle ne les effraye même plus. Ils ne compteront désormais, et nous n'avancerons de quelques pas, qu'avec des actes pratiques. Ces actes, la possibilité en est refusée au théoricien trop absolu. Il doit se rapprocher des hommes, il doit se plier à leurs routines grossières, pour leur faire malgré eux quelque bien. Les hommes ne se rendent qu'aux forces matérialisées ; elles ne se font reconnaître et subir que dans les places d'où tombe le commandement coutumier. Les hommes n'ont qu'indifférence et dédain pour les idées pures. Qu'est-ce que des idées qu'on n'applique jamais? Cela s'appelle des rêves. — Je vous entends frémir de colère : les vôtres sont si beaux!

« Ne me méprisez pas. Je n'ai rien dit. Je ne connaîtrai que vos rêves, s'il vous plaît mieux ainsi. Dès que je reverrai, là,

devant moi, vos yeux inspirateurs de ce qu'il faut penser et faire, je ne penserai plus de mon propre fonds, je penserai à travers vous. Venez. A l'espoir que vous me rendez, je sens renaître un autre moi-même, aboli pendant une année. J'ai pu m'égarer, loin de mon guide; j'ai pu hésiter sur la direction de ma vie, alors que je la croyais rejetée, précipitée du sommet où un miracle de bonté l'avait élevée. A peine si j'ose croire au bonheur que vous faites réapparaître. J'ai peur. On vous préviendra contre moi. Le monde, jaloux de ce bonheur, envenimera des apparences ; il ressuscitera de vieilles légendes ; ses méchants propos me peindront à vos yeux indigne de votre choix, infidèle à votre souvenir, que sais-je encore ? Vous ne les écouterez pas, Daria. Vous reprendrez mon humble vie, qui ne s'est vraiment donnée qu'à vous ; vous descendrez jusqu'à elle, vous la ferez digne de vous en la touchant de vos chères mains. Venez, je vous l'offre à genoux, aimée ! — Elzéar. »

Bayonne alla jeter cette lettre à la boîte, dans le salon des Conférences. Des journaux traînaient sur la table. Ses yeux tombèrent sur les colonnes élogieuses qui célébraient les triomphes de Rose Esther à Windsor. Grandi par l'éloignement, le prestige de la comédienne rayonnait à travers ces comptes rendus ; sur la scène aristocratique où elle s'exhaussait dans l'éblouissement d'une rampe aux feux plus intenses, elle apparaissait plus désirable de tous ces hommages, de tous ces regards qui la nimbaient d'une brûlante auréole de désirs.

Le député rentra dans la Bibliothèque, se rassit devant le même buvard, prit dans la même papeterie une feuille de même format; après une seconde d'indécision, il en choisit une de plus petit modèle; il y traça rapidement des lignes qui bientôt s'entre-croisèrent, envahirent les marges, sur la page insuffisante.

« J'en crois volontiers les journaux, ma chère Esther, quand ils nous disent que l'Angleterre est à vos pieds. On n'avait pas vu pareille apothéose depuis Rachel. Je vous souhaite sa force de résistance. Heureusement, je vous sais inlassable, organisée comme Rachel, pour suffire à l'adoration de tout un peuple.

« Vous m'aviez demandé de vous écrire quelques mots à Londres. Je crains qu'ils ne passent inaperçus dans le courrier d'une souveraine adulée. Je la saisis pourtant, cette occasion d'écrire : le papier en souffrira des choses que je ne me résous jamais de vous dire en face. Esther, mon cœur encore plus que ma fierté proteste contre le supplice que vous m'infligez depuis quelques mois. Je ne me résigne

pas à ces bonheurs rares et furtifs. Vous savez ce que j'ai sacrifié avec ivresse, le soir où votre volonté charmeuse m'a enlacé, — pour toujours, disiez-vous : et je le croyais, alors ! Rappelez-vous... « Toute à toi... » Quelle ironie dans ce mot, dans ce souvenir, quand je songe à ce qui a suivi, aux pauvres heures que j'ai dû mendier, à votre inexplicable préférence pour un vieillard qui ne vous est rien, dites vous. Afin de ménager les susceptibilités de ce quinteux, vous exigez une perpétuelle immolation de mon amour. Que dois-je penser ? Si du moins je ne rencontrais que lui entre vous et moi ! J'y trouve la terre entière. Toujours de mystérieux obstacles, d'inintelligibles refus, je ne sais quelle conjuration de tous et de vous-même pour me soustraire le meilleur de votre vie, de cette vie où je ne suis qu'un misérable accessoire ! Pardonnez-moi si les doutes qui me torturent se font jour ici, brutalement. Que suis-je donc pour vous ? Un caprice ? Un jouet ? Un instrument qu'on néglige après l'avoir essayé ? Hélas ! j'ai lieu de craindre que ce soit ma destinée, de n'être jamais qu'un instrument dans les mains où je remets mon cœur !

« Esther, pardonnez-moi la franchise de ma plainte ; mesurez-en l'amertume à la force de la passion qui me l'arrache. Je voulais vous écrire froidement, vous fuir courageusement... Et cet effort pour me libérer me fait mieux constater votre fascination. Prenez-moi tout entier, ou rejetez-moi, rendez-moi aux chimères sur lesquelles vous avez cruellement soufflé ! Je ne veux plus d'une indigne aumône. Je me mépriserais, comme vous me méprisez sans doute, si les résolutions que vous devinez devaient être encore vaincues par un de ces baisers qui font tout oublier ; tu le sais trop, ensorceleuse, tu sens trop bien qu'ils auront toujours pouvoir sur moi, pour ma honte et ma félicité... Ah ! comme je t'aime, quand même ! — Elzéar. »

Il se leva, il alla reprendre sa place dans l'hémicycle, où un de ses lieutenants dénonçait « l'esclavage des travailleurs ». — « Il y a plus dur esclavage, celui des passions, » songeait Bayonne. Il retournait au travail, comme y retourne le forçat qui traine une double chaine ; tiré alternativement d'un côté, de l'autre, il ne sait pas lui-même lequel serre le plus, des deux anneaux de fer qui le meurtrissent, lequel fait boiter davantage...

(A suivre.) E.-M. de Vogüé.

DES ALPES AU NIGER [1]

(Suite.)

XXX

Tel la colonne retrouve Ouossébougou quand elle y fait son entrée le 6 février.

La ville noire est déserte. Les Bambaras à qui elle avait été rendue ne l'ont pas réoccupée. Les champs sont incultes. Les naturels du pays ont peur d'y trouver « des boulets qui n'auraient pas encore parlé ».

Quelques Maures font boire de grands troupeaux aux mares voisines. A l'arrivée de la colonne, ils s'enfoncent prestement dans la brousse, « trouvant sans doute dangereux pour des troupeaux d'être mêlés à des tirailleurs et à des sofas ».

L'herbe a poussé dans les rues et les cours ; les cases tombent en ruines. Çà et là des ossements. Pieux pèlerinage. Officiers et soldats se découvrent.

Obéissant à une pensée touchante, Aïssata, la petite captive, vient déposer des pierres blanches sur la tombe des soldats français, pour que « l'Allah des blancs soit content d'elle », pour que le toubab aussi la récompense d'un sourire.

Et, reconstituant, sur le théâtre même de la rencontre, les péripéties des deux glorieuses journées, Anthelme s'extasie ; il admire « ce beau fait d'armes » ; il regrette de n'avoir pas été là pour prendre sa part de la fête.

Comme cela devait chauffer !...

« Pas un homme, pas un officier n'a dépassé la brèche sans être blessé. Avec cela, les munitions étaient presque épuisées, et, pendant la nuit, une sortie des habitants a failli enlever l'état-major et l'ambulance. C'est à ce moment qu'une section composée de quel-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 octobre.

ques blessés, de quelques palefreniers, du docteur et du commandant supérieur, a exécuté des feux de salve, sous le commandement du lieutenant Marchand. Comme tu vois, la situation n'était pas brillante, et, au matin, quand Lucciardi, blessé depuis la veille, a enlevé le réduit, il était temps!...

« L'almamy Bandiougou s'était fait sauter avec ses guerriers, ses femmes et ses captifs, dans sa poudrière, et le massacre a commencé.

« Maintenant encore, on retrouve des centaines de squelettes disloqués, jetés aux quatre vents, rongés par les hyènes ou brûlés par les Maures. Sur cet excellent engrais, une quantité effrayante de tomates ont poussé et nous ont fourni pendant cinq ou six jours un supplément de ration fort apprécié. Je n'aimais guère les tomates en France; maintenant, je ferais des folies pour un plat de ces doulces pommes d'amour nées sur un charnier. »

Il y a, semble-t-il, du *marsouin* frondeur dans ce trait des « doulces pommes d'amour nées sur un charnier ». Et pourtant, prononcé dans ce milieu, le mot est vrai, il est juste, il est profondément humain. Il faut vivre pour marcher, pour lutter encore, et qu'importe l'engrais qui l'a fait pousser, au légume sauvage qui sait calmer la faim, dans ces solitudes dévastées!...

XXXI

Départ de Ouossébougou, le 7 février, à cinq heures du matin. Marche hésitante le long d'une route difficile à reconnaître et sans eau :

« Quelques Maures bien montés, le fusil en travers de la selle, croisent la colonne au galop de leurs chevaux en nous abandonnant le sentier. Quelques autres conduisent des chameaux chargés de mil; on leur donne la chasse et, malgré leurs protestations, les spahis leur font faire demi-tour.

« Nous sommes trop près du désert pour que, si on leur avait laissé continuer leur route, ces gens-là n'en aient pas profité pour ramasser nos traînards, quelques femmes ou enfants des sofas de Mademba qu'ils auraient été vendre. Ils s'estiment tout heureux, le lendemain, quand on leur remet leurs chevaux, leurs armes et leurs chameaux, et disent en riant qu'aujourd'hui les blancs connaissent bien les Maures. »

Arrivée à Guigné, et l'on se repose un jour. Le colonel y laisse une petite garnison, sous les ordres du sous-lieutenant indigène Sadioka, et se remet en route.

Changement de décor.

Le pays apparaît comme une oasis en comparaison des régions sablonneuses traversées jusqu'ici.

Espacés à de faibles distances, de nombreux villages étalent les richesses de cultures variées : riz, maïs, mil, haricots, tomates, tabac, coton. Des arbres à la végétation luxuriante sont surchargés de ruches. Il y a là des massifs de tomborous, de bois d'ébène, de karités.

L'étape ne parait pas longue à travers ces enchantements.

Halte à Barsafé.

Vite, le lieutenant, une fois sa tente dressée, reprend sa plume. Il donne aux siens cet aperçu rassurant sur le régime ascétique auquel la colonne est soumise :

« Je profite d'un jour de repos, qu'on nous donne à Barsafé, pour vous continuer le récit de notre anabase. D'abord, le Pont Neuf n'est qu'un convalescent auprès de moi : j'engraisse à vue d'œil et je jouis d'un appétit à dévorer des cailloux.

« D'ailleurs, pour digérer toutes les choses invraisemblables qu'on nous distribue en place de ration, il faut avoir un estomac d'autruche.

« Naturellement, depuis bien longtemps, nous vivons sur les ressources de ce pays : quelle bombances! Ce sont des orgies de mil, de riz rouge, de maïs pilé, de *niébés*, — sorte et variété inférieure de haricots, — de courges, que sais-je? On fait cuire tout cela comme on peut, c'est-à-dire qu'on met alternativement de l'eau sur ces denrées ou ces denrées dans l'eau, on saupoudre de sel et l'on obtient ainsi un succulent festin. Le tout est arrosé d'une eau qui devrait être fraîche, mais qui n'est que verdâtre ou jaunâtre, suivant les circonstances. C'est de cette façon que, depuis plus d'un mois, se nourrit une bande d'Européens au XIX[e] siècle.

« Mais en même temps on se surprend à rêver malgré soi à de sardanapalesques ripailles, à des amoncellements de pain frais et de vin vieux, de viandes saignantes et de verts légumes. Quelles bonnes soupes aux choux nous mangions autrefois! L'eau que je viens de boire m'en monte à la bouche et j'entends dans mon estomac gronder le potiron que je viens d'absorber. Mais passons, tout

ceci n'est rien puisque je me porte fort bien et que dans quelques jours nous aurons du pain. »

XXXII

D'où vient la colonne? où va-t-elle? que se passe-t-il dans son rayon? Le lieutenant essaie de deviner la vérité à travers toutes ces brousses. Ce qu'il voit de plus clair au début, c'est la façon « sommaire » avec laquelle « on organise la civilisation » dans le pays :

« Oh! c'était très simple! Chaque matin, au petit jour, une section emmenait gentiment, dans la verte campagne, les chefs de village pris la veille, et là, fort proprement, un monsieur très adroit leur faisait rendre gorge en leur coupant le cou. Que veux-tu? il fallait d'abord faire table rase et régénérer les populations en les lavant dans le sang.

« On a ensuite laissé au *tata* une compagnie destinée à maintenir l'ordre et la concorde dans cet heureux pays; une autre compagnie et une partie de la puissante artillerie que nous avions avec nous sont rentrées à Kayes.

« En route, les derniers débris des armées d'Ahmadou sont venus donner dans la petite colonne, qui a profité de l'occasion pour les détruire. Quant à Ahmadou, on le croit dans le Macina, dans le Sahara, à Tombouctou, mort même : trente six versions courent sur lui.

« Pour nous, c'est très compliqué; pendant que nous guerroyons contre les Toucouleurs, le capitaine résidant de Bamako s'engageait dans une affaire contre notre doux ami Samory, et allait soutenir de ses armes un petit roitelet, Tiéba, qui n'hésitait point à assiéger un *tata* revendiqué par Samory.

« Ceci se passait il y a six mois, et, depuis cette époque, le sympathique capitaine a vu tous ses assauts repoussés : il est juste de dire qu'il a avec lui douze tirailleurs et trois spahis pour assiéger six mille hommes; nous ne comptons pas, naturellement, l'armée de Tiéba.

« Enfin, comme cet état de choses ne saurait durer, le colonel Archinard s'est dit : « Allons à Kinian!... » et, d'un commun accord, tout le monde a ajouté en sourdine : « Allons à Kinian!... »

« Voilà pourquoi nous voici maintenant dans la brousse, à qua-

torze jours de marche de Nioro et à huit jours de marche de Nyamina; de là nous irons peut-être à Ségou; peut-être marcherons-nous tout droit sur Kinian... »

XXXIII

Ce qui rassure, du reste, le vaillant tirailleur, c'est que, quelle que soit l'énigme des horizons, il sait, il ne doute plus qu'il pourra enfin donner un libre essor à son ardeur guerrière :

« En tout cas, nous allons faire encore la grande guerre sur la rive droite du Niger; pour ce faire, j'ai passé à la 7e compagnie, ma pauvre 3e étant rentrée à Kayes abrutie, et j'ai permuté avec un officier qui a bien voulu me céder sa place. Je n'hésiterai pas à t'avouer que c'est toujours la même chose, de coucher en plein air, de boire quand on peut, de manger ce que l'on trouve et d'avoir horriblement chaud le jour, épouvantablement froid la nuit. S'il n'y avait pas au bout l'espérance d'entendre encore un peu le mol susurrement des balles, ce ne serait plus gai du tout. »

Mais, en attendant le délicieux concert, si ardemment désiré, Anthelme dépeint d'une plume vive et animée l'aspect de cette nature étrange :

« Le pays n'est certes pas beau: ces plaines immenses, à peine mamelonnées, couvertes de grandes herbes coupantes; quelques baobabs surgissent par-ci par-là et toutes les dix ou quinze lieues, un village installé au bord d'une mare infecte. Dans ces lieux de délices, les animaux pullulent, les girafes sautent à pieds joints sur les éléphants, et les lions très féroces se vautrent dans le sang des antilopes, des hyènes et des chacals. »

Ici, le joli récit d'une aventure nocturne, de celles qui feraient trembler instinctivement les plus braves :

« J'ai même eu il y a quelques jours une entrevue (?) assez désagréable avec un ces charmants carnivores.

« C'était un soir, un de ces soirs sombres et calmes où tout se tait, sauf la grande voix de la nuit, — n'est-ce pas qu'elle est bien, ma période?... — A l'obscure clarté qui tombe des étoiles, je faisais une ronde aux avant-postes et... je m'étais attardé derrière un buisson

« Tout à coup, un horrible rugissement déchira le silence, mais si

près, si fort, que toute ma moelle s'est figée dans mes os et que j'ai fort bien cru ma dernière heure arrivée. Avec une rapidité et une prudence qu'on ne saurait trop louer, je filai comme un dard, tenant piteusement d'une main mon haut-de-chausses, et ne m'arrêtai que lorsque j'eus intercalé un rempart de voitures entre le danger et... ma personne. Conclusion : depuis cette époque, je prends une lanterne pour circuler la nuit... »

XXXIV

Pour tout dire, Anthelme ne paraît pas fanatique du pays, ni de ses habitants, et n'était « le mol susurrement des balles », il se prendrait à regretter le « doulx pays de France », la fraîcheur des silhouettes gracieuses évoquées dans ses rêves, le roman ébauché, peut-être, avec quelque jeune fille, toute parée de ses vingt ans, désirée comme la campagne idéale, celle que l'on conduit à l'autel, avec laquelle on descend le « haut fleuve » de la vie, doucement, la main dans la main :

« Le paysage est loin d'être féerique, et cette puissante végétation tropicale dont les géographes ont leurré notre jeunesse n'est, je crois, qu'une affreuse et lugubre plaisanterie inventée à plaisir pour pousser les honnêtes gens dans la voie des voyages et pour rassurer les familles.

« Nous avons néanmoins traversé pendant deux jours une petite région à laquelle je dois rendre justice ; il y avait de l'eau, partant de l'herbe verte et d'assez beaux arbres, des palmiers, des rogniers et mille variétés de cette espèce. Nous avons pu nous reposer à l'ombre, sucer des dattes et goûter au chou palmiste ; tu n'es pas sans avoir entendu parler de ce divin régal et tu crois sans doute à quelque succulent légume.

« Erreur et désillusion !

« D'abord, le chou palmiste s'appelle ainsi parce qu'il ressemble à un chou comme un fusil à deux coups ressemble à un vélocipède, parce qu'il ne pousse pas du tout sur un palmier : tu vois, c'est très simple. On vous apporte un morceau cylindrique de feuilles enroulées blanches et assez tendres, absolument inodores et insipides, et on vous déclare que c'est supérieur en salade. J'atteste les cieux que le moindre brin de cresson ferait bien mieux mon affaire,

« Les fruits du pays consistent encore en baies de toute sorte, plus ou moins désagréables à avaler, et qui constituent généralement notre dessert.

« Les villages sont tous d'une saleté repoussante et d'une navrante pauvreté; les œufs sont généralement pourris, et le lait caillé, ou putréfié. Quant aux habitants, ils méritent une mention spéciale. Les hommes sont de grands gaillards, noirs comme de l'encre, laids comme une vieille institutrice anglaise, et coiffés d'une façon bizarre: les cheveux longs sont tressés en une dizaine de mèches que les élégants ramènent et attachent sous le menton; ils sont vêtus d'une espèce de chemise en guinée multicolore et ont le chef surmonté d'un bonnet de pâtissier.

« Les femmes, il n'y en a pas, ou celles qu'on voit sont toutes vieilles et ridées. Dieux justes! quand pourrai-je entrevoir, fût-ce de très loin, l'élégante tournure et la sveltesse gracieuse des femmes de France? Quand donc, en passant auprès d'une toute mignonne jeune fille, pourrai-je aspirer un parfum autre que celui de l'huile rance ou du poisson pourri? Car telles sont les odeurs qu'emploient ces dames du Bélédougou... »

Donc les « dames du Bélédougou » n'ont pas fait oublier au lieutenant les parfums capiteux et les élégantes toilettes des bals de la préfecture maritime ou des matinées rayonnantes, illuminées du soleil de la vingtième année, en rade, à bord du vaisseau amiral.

Où sont elles les femmes de France, les brunes et les blondes rencontrées sur les rives de la Méditerranée, au milieu du chatoiement de la soie, mêlant les nuances exquises de leurs atours aux teintes sombres et sévères des officiers de terre et de mer, s'envolant avec eux, sur le pont transformé en salon immense, sous le velum multicolore gonflé par la brise, dans le tourbillon d'une valse de Strauss jouée par la musique du bord?

Où, les *flirts* innocents, les conversations échangées entre deux coupes de champagne, les privautés de bonne compagnie et les distinctions muettes accordées timidement, à quelque figure de cotillon, au brillant et élégant valseur?

Où, la joie de vivre dans l'essaim de celles qui prennent le meilleur de nous-mêmes; le secret désir de plaire, d'aimer et d'être aimé, de cueillir une fleur dans le parterre, celle dont on fera la compagne de sa vie, celle qui échangera avec vous, devant Dieu, le *oui* enchainant deux destinées, celle que l'on promènera fièrement à son bras, celle qui sera le charme des beaux jours de

jeunesse et qui, jusque sur le soir, quand on descendra la pente, projettera les chauds rayons, les dernières clartés reposantes et douces, d'une tendresse que la mort même rendra immortelle?

Où, les vagues velléités d'antan de faire comme tant d'autres, de mener la bourgeoise existence de l'officier marié, d'aller de garnison en garnison, sans tracas et sans aventures, toujours prêt à faire son devoir, — oui, sans doute, — mais s'accommodant des lenteurs de l'avancement et de la monotomie des jours de paix dans la tranquille atmosphère de la vie de famille retrouvée après l'exercice, au retour du terrain de manœuvres ou du quartier?

Que tout cela est donc loin!...

Pourquoi, d'ailleurs, penser aux femmes de France quand on a devant soi « ces dames du Bélédougou », caricature de la femme? Est-ce pour se livrer à ces études comparatives que l'on vient en pleine Afrique, en plein pays noir?

XXXV

Et bien vite le marsouin écartait ces lointaines et charmantes visions, presque comme une mauvaise pensée qui pouvait amollir son courage :

« Mais je parle, je parle et j'oublie de te donner les renseignements militaires destinés à ton instruction et à ton édification. Que je prenne la chose par l'origine! D'abord composition et marche de la colonne :

« A un jour en avant, trente spahis chargés de préparer les cantonnements, car nous sommes en pays ami ou soumis; avant-garde, une section à cent mètres devant l'état major; puis les quatre compagnies de tirailleurs, dont une seule, — la 7e, — de réguliers; les trois autres sont des tirailleurs auxiliaires engagés seulement pour la campagne, et dont toute l'instruction consiste à marcher devant eux; puis l'artillerie, deux 65 et trois 4, sous le commandement d'un capitaine; puis le convoi, c'est-à-dire soixante-dix petites voitures, trois cents ânes et une nuée de porteurs, le tout pour les munitions.

« On part le matin au point du jour, c'est-à-dire vers cinq heures, on fait des pauses d'une heure et quart et d'une demi-heure de repos. La moyenne des étapes est de trente kilomètres; aussi vers la fin.

ce que ce soleil tape dur! c'est désastreux; j'ai les mains toutes pelées, le dessus des cuisses rôti à travers le pantalon.

« En arrivant, on s'installe de la façon la moins incommode dans des cases en paille construites par le village.

« Je t'écris maintenant, étendu sur ma paillasse, nu jusqu'à la ceinture, et suant comme un nombre indéterminé de blaireaux. Aussitôt après le coucher du soleil, il fait un froid de canard et je n'ai pas trop de ma couverture, de celle de mon cheval et de ma pèlerine, pour ne pas grelotter sur mon grabat solitaire. Je rêve aussi de temps en temps que je suis noyé dans un bon grand lit, enroulé dans des draps bien fins et sentant la verveine, et que de grands rideaux en drap noir m'enveloppent de partout, empêchant le méchant soleil de me réveiller trop tôt.

« Sur ce, le trompette sonne la diane et je me trouve sur mon séant, fort vexé de voir la *trogne* très noire de mon esclave qui m'apporte de l'eau. Cette envie de coucher dans un lit est d'ailleurs assez naturelle; depuis le 8 octobre, je ne me suis pas déshabillé pour dormir, et pendant toute la colonne sur Nioro je gardai mes chaussures. Souventes fois, la terre sèche m'a servi de sommier et le ciel de plafond. Phénomène bizarre, j'engraisse à vue d'œil. Je mange n'importe quoi. Je n'ai eu que deux ou trois accès de fièvre, dont un était bon, par exemple, et en résumé, je me porte cent fois mieux qu'à Toulon : décidément, j'étais né pour le Soudan. »

Il était né pour le Soudan?... Pauvre enfant, y mènera-t-il bien longue vie?...

En route! Toujours plus avant dans les terres.

Campement à Néguessébougou, le 11 février, à Touta, le 12.

Arrivée le 13, à Banamba, où la colonne doit faire un séjour.

Banamba est un centre essentiellement commerçant et offrant des ressources exceptionnelles. Le colonel donne audience aux chefs accourus de toutes parts. Une commission de cinq officiers reçoit de leurs mains la redevance de trente-cinq mille francs consentie l'an dernier par le Markadogou Orooula. Officiers et soldats touchent sur l'heure la solde arriérée. Le temps est au beau et le belle humeur ordinaire d'Anthelme n'en est que plus excitée :

« 13 février.

« Nous sommes à Banamba, le plus grand village du Bélédougou, la reine du désert, la perle du Soudan. De fait, les habitants

m'ont l'air plus vêtus et plus propres qu'ailleurs ; les femmes se montrent, elles sont toutes souriantes et pas trop désagréables à l'œil : le paysage est, du reste, assez animé, et la place du marché est réellement très originale. Les Maures et les Duilas y viennent du fond de l'Afrique échanger leurs produits et voler d'une affreuse façon ces pauvres Bambaras qui se laissent faire. »

Ici, Anthelme est interrompu par une petite scène d'intérieur dont sa « maison militaire » vient d'être le théâtre... Fatouma et Aïssata se sont prises aux cheveux et Ningo, impassible et grave comme un vieux prêtre youlof, marque les coups...

XXXVI

Elles sont donc toujours là, ces petites ?.., Elles suivent la colonne ?...

Mais, oui !

Quand le lieutenant, qui pouvait rentrer à Kayes, avec sa compagnie, eut obtenu la faveur d'une permutation pour courir au-devant de nouveaux dangers, il ne tenait pas à s'embarrasser des deux filles du marabout ; il leur a rendu la liberté.

Mais les petites ont tant pleuré, tant supplié que le toubab n'a pas eu le courage d'abandonner aux *bouquis* ces enfants qui s'étaient prises pour lui de l'affection du chien pour son maître :

« J'entends dans la case à côté le bruit d'une dispute ; ce sont nos deux petites captives qui se chamaillent à qui mieux mieux. Je leur ai donné un écheveau de fil à démêler, et comme elles ont pris chacune un des bouts, rien ne va ; d'où pleurs et grincements. Fatouma a griffé Aïssata, qui vient tout en pleurs se mettre à genoux devant moi et réclamer justice. Elles sont toutes drôles et gentilles comme des chattes.

« Tu t'étonneras peut-être de ce que ces deux enfants m'aient suivi. Au départ de Nioro, je leur ai donné la liberté ; ç'a été un concert de gémissements. Aïssata, très sérieuse, m'a fait un petit discours d'où il résultait que, appartenant à un blanc, elles ne voulaient pas du tout le quitter, et que, si je les laissais, elles iraient très loin, toutes seules, dans les bois, jusqu'à ce que les méchants *bouquis* (hyènes) vinssent les manger.

« En fait, elles sont bien plus heureuses avec nous qu'elles ne

l'ont jamais été; elles n'ont qu'à laver mon linge, manger, boire et dormir; elles font les étapes sur des ânes et s'amusent beaucoup de voir du pays. Je n'ai donc pas hésité à mettre le comble à leurs vœux, touché que j'étais de leur manifestation sympathique.

« Ce sont réellement de gentilles petites bêtes; Aïssata surtout me raconte constamment des histoires et écoute avec transport tout ce que je lui dis de la France. Elle est ravie, pousse des petits cris de joie; elle réfléchit longtemps et tourne vers le nord ses grands yeux de gazelle, se représentant la France comme un pays féerique où tous les enfants sont heureux. »

Comment donc le lieutenant parvient-il à leur faire saisir de si charmantes choses?... Ah! c'est qu'il ne parle plus seulement le langage des signes :

« Je commence à comprendre et à parler assez bien le bambara, langue d'une extrême simplicité; aussi, tout le temps, elles sont à causer avec moi. Fatouma m'ayant résolument déclaré qu'elle voulait venir en France avec moi. Aïssata lui a fait remarquer qu'auparavant il fallait qu'elles devinssent blanches comme les blancs. Depuis lors, elles viennent tous les soirs me prier de transmettre leurs demandes à Allah. Elles me débitent une gentille petite prière que je répète mot à mot :

« Allah! nous ne sommes que deux petites *mousso* toutes noires, mais écoute le lieutenant qui te parle pour nous, fais que nous devenions blanches comme lui et que nous allions bien loin dans son pays pour voir les grandes mosquées en or et la pluie qui tombe en petits morceaux blancs... »

« C'est ce qui les a le plus frappées dans mon discours. »

La neige! ces enfants noires ne peuvent croire à cette merveille; c'est pour elles ce que sont pour l'aveugle les couleurs. Elles demandent à Allah de les admettre un jour à ce spectacle mirifique; mais qui ne serait touché de la pensée pieuse, irraisonnée, qui les pousse à aller déposer, en guise de fleurs ou de couronnes, des pierres blanches sur les tertres où reposent les enfants de France tombés pour la défense du drapeau :

« Après notre royal souper, nous restons, le capitaine, Biétrix et moi, quelques instants à causer de choses diverses et agréables; tout notre personnel civil et militaire est admis à nous écouter et à s'instruire. Ce sont alors des cris d'étonnement, des questions baroques, des rires à n'en plus finir, quand nous leur servons des descriptions enthousiastes, mais presque véridiques, du pays des

blancs, Aïssata seule est toute triste; elle voit bien, dit-elle, que les noirs ne sont que *golos* et elle se demande toujours avec anxiété si Allah ne la fera pas bientôt blanche pour devenir femme comme celles des *toubabs*. A Ouossébougou, elle est allée porter des pierres sur la tombe des sergents et des hommes tués l'an dernier, pour que l' « Allah des blancs » soit content d'elle.

Elles ont un cœur, elles aussi, ces pauvres enfants noires, ignorantes, incultes, poussant comme « de petites bêtes » sur le continent africain, et pourtant ouvertes à toutes les tendresses, à toutes les délicatesses de l'âme humaine.

Dans quel livre ont-elles donc pu apprendre la pieuse pensée d'honorer la mémoire des enfants de France pour être agréable au Dieu des chrétiens?...

XXXVII

Le 15 février, campement à Kérawane; le 16, à Sirakobougou.

Le 18, la colonne entre triomphalement à Nyamina, la grande ville noire, sur les bords du Niger :

« Quand nous sommes arrivés, la population tout entière, en costume de fête, est venue se masser à l'entrée du village, une bande de *griots* chantait à tue-tête les louanges des Français, s'accompagnant de fifres très aigus et de tambours très désagréables. Cette horrible musique n'est point, j'en suis sûr, sans exercer une redoutable et excitante influence sur les caïmans du Niger qu'on dit très féroces, mais elle ne m'a pas empêché d'admirer un coup d'œil réellement très joli.

« Nyamina est un grand village à peu près semblable à tous les villages bambaras; mais il est gentiment construit au milieu des palmiers et des ficus, sur une pente douce au haut de laquelle se dresse le fort construit par Morin, éblouissant de blancheur sous la lumière crue du soleil de midi. Au pied des murailles du village coule le grand fleuve chanté par les noirs poètes, le Dyalliba, le Niger enfin, qui passe fier et rapide sous la couche d'indigo qui recouvre ses eaux.

« Bien loin, de l'autre côté, il me semble voir de belles forêts, de grandes prairies toutes vertes et des collines point trop nues. »

Dans ce cadre, voici les naturels qui s'agitent et trafiquent. Eternelle loi de l'offre et de la demande, la même sous toutes les

latitudes, lutte des appétits où la raison du plus habile est toujours la meilleure...

Le lieutenant ne constate pas, quant à lui, une grande différence entre les *revendeuses* d'Afrique et celles d'Occident :

« Ici, presque sur la berge, le marché commence, et c'est chose curieuse de voir les matrones indigènes vendre leur beurre avec la grâce et l'élégance de ces dames de la halle. On paye tout en *cauries*, petits coquillages valant un sixième de centime (1) ; aussi personne ne s'étonne de passer quelques heures à l'achat d'une livre de beurre ou d'une douzaine de petits poissons pourris. A part ce léger détail, c'est bien un marché quelconque en France : il n'y manque rien, pas même dans un coin, le pauvre aveugle qui implore la charité des passants... »

Mais il va falloir prendre congé du Bélisaire qui rappelle à l'ancien Saint-Cyrien le mendiant du pont des Arts, auquel il ne manquait jamais de faire l'aumône, aux jours de sortie, alors que, ivre de grand air et de liberté, il venait promener son brillant uniforme dans Paris.

Vieux souvenirs!...

Aujourd'hui, ce n'est plus la Seine, c'est le Niger qu'Anthelme s'apprête à passer. Le passage a commencé aussitôt après l'arrivée de la colonne, à neuf heures du matin. Les pirogues de Nyamina et trois chalands venus de Ségou y sont employés.

L'opération est longue.

Anthelme est à l'arrière-garde. La nuit tombe quand vient son tour.

« Quel beau moment!

« Ici, sur la rive gauche, les indigènes nous accompagnent de leurs vœux bruyants, toujours au son de leurs horrifiques instruments, les enfants se précipitent à l'eau et nous suivent sans souci du caïman qui pourrait les happer par la patte. Devant moi, les tirailleurs entonnent une chanson au rythme plaintif et doux, et cependant les rayons roses et cuivrés du soleil couchant, se mêlant à la teinte bleu sombre du fleuve, distillent comme une lueur étrangement violacée qui noie le lointain paysage dans un vague brouillard.

(1) Les femmes sont habituellement employées à compter les cauries. Ce travail leur est payé à raison de 10 shillings par mois. Les cauries sont percées et enfilées d'avance par grappes de 1.000 correspondant à 1 shilling ou à 1 fr. 25 de notre monnaie. Il faut donc la bagatelle de 20.000 coquillages pour faire une somme de 25 francs.

« Tout est calme, les bruits s'éteignent dans un confus murmure et je me sens si loin, si loin des miens, si seul, si petit, que je pleure comme une bête et que, tout bas, j'appelle... *maman!*... »

XXXVIII

... La voyez-vous, la pirogue, bercée aux chants monotones des tirailleurs, au bruit cadencé des rames, glissant rapide sur le Niger? Elle a l'air de voler, d'effleurer à peine les eaux « bleu sombre » du haut fleuve.

Le soleil des tropiques a disparu, laissant derrière lui le sillage resplendissant de ses rayons d'or, comme une harmonie par laquelle les ondes sonores traduisent, en décroissant, les vibrations qui l'ont provoquée. On s'est éloigné de la rive; les clameurs du départ se sont tues. Déjà la brume estompe les terres qui surgissent comme de grandes masses heurtées, bosselées, aux formes fantastiques, aux allures de marche.

De temps à autre, les caïmans émergent, aux côtés de la pirogue, comme des flanqueurs, avec leurs têtes hideuses et leurs mâchoires dentelées; un coup de rame sec réprime leur familiarité inquiétante... Ils plongent pour réapparaître un peu plus loin.

Lui, isolé à l'avant, seul avec les noirs devenus muets dans le grand silence de la nuit, absorbé, regardant les étoiles, il se prend à rêver à son pays de Savoie.

Son cœur, d'un trait, a franchi la distance.

Le voilà qui arrive; le train l'a débarqué à la station prochaine. Dieu! quel froid! quelle température!... Le Semnoz est tout blanc; dans la vallée d'Albens, de la neige encore, de la neige toujours; les arbres comme des squelettes, étendent leurs branches dépouillées.

A peine, sur la route, quelques paysans, la casquette en peau de renard rabattue sur les oreilles, grelottant, les mains dans les poches, font péniblement la *chalée* (1); mais lui, alerte, gravit bien vite la colline, celle dont il pourrait, de mémoire, relever le *topo*. Il approche, il presse le pas. Voici Pégy. La cheminée, émergeant hardiment du toit, couche sur l'aile de la bise stridente sa fumée bleue : un bon feu de hêtre flambe sans doute dans l'âtre?

(1) Sillon pratiqué dans la neige.

C'est le moment où la famille est réunie, où l'on pense à l'absent, où l'on va parler de lui.

Le facteur a passé, il a bu son verre d'eau-de-vie de marc, et il s'éloigne comme un messager qui a fait des heureux : une lettre, sans doute?... Non. C'est lui, c'est Anthelme en personne. Oui, le *marsouin* embarqué sur le Niger, oppressé des brûlants effluves de cette nuit sénégalienne, le voilà au pied des Alpes neigeuses ; il frappe à la porte, il entre, il s'assied auprès de la cheminée.

Tout son cher monde est là, jusqu'à la vieille servante qui va et vient :

« Je vois très distinctement Pégy, tout blanc de neige, la maison bien tranquille, et, dans la salle à manger, papa, maman, Ida assise devant le feu. Papa pose sa pipe sur le coin de la cheminée : *La soupe est-elle prête?* — Et maman, qui pense à moi bien sûr, plie son ouvrage pendant qu'Ida se lève et appelle : *Louise! Louise !oh! cette Louise!* Et Louise, sans se presser, sans oublier aussi de laisser la porte ouverte, apporte majestueusement la soupière fumante. »

Mais voilà que, en songeant à sa mère, comme le *Jean* de Loti à bord de *la Saône*, il se met à pleurer. Pour lui aussi, à ce moment, « c'était bien sa mère qui résumait tout, qui était tout, sa mère qu'il appelait du fond de l'âme et après laquelle il languissait affreusement ».

Quand la pirogue a abordé, installé sous sa tente, à la lueur tremblante d'une torche, il écrit avec des larmes cette admirable page, éloquente sans effort, dans sa simplicité vécue, parce qu'elle jaillit du cœur :

« Clac! la pirogue aborde, les hommes descendent, et je vois devant moi mon ordonnance, mon bon vieux Ningo, qui a de grosses larmes dans ses yeux doux comme ceux de Beaufort : — *Lieutenant y a malade? Ningo y pas content*, et, du bout de son doigt, il vient me frotter la joue. — Non, non, Ningo, *lieutenant n'y a pas malade!...* mais il y a des moments où on est ému malgré soi, où l'éloignement et la solitude se font sentir, où l'on sent le besoin d'embrasser sa mère, et dans ces moments-là on pleure et ça soulage, nom d'une pipe!

« Et maintenant, mon cher frère, je suis installé au pied d'un arbre, où je t'écris pendant que tout dort. Le clairon sonne l'extinction des feux, et c'est d'un effet saisissant et lugubre d'entendre, dans cette nuit déserte, résonner la dernière note, si longue..., si triste!... »

XXXIX

Oh! oui, bien triste, cette note gémissante, prolongée comme le cri d'une âme en peine. Triste déjà, en pleine ville, en plein quartier, quand on sent le mouvement, la vie, la foule déborder au delà du mur d'enceinte, à quelques pas de soi.

Combien plus triste en ce silence de mort, à des milliers de lieues de la patrie, sous ce ciel sombre et profond des nuits sahariennes, avec ces teintes d'un rose pâle que la lune projette sur les choses endormies, uniformisant, comme en un linceul dessinant les lignes raidies d'un cadavre, les marécages aux miasmes mortels, les euphorbes dont le sable est strié, les immenses baobabs, fantômes immobiles aux bras interminables sur lesquels les vautours se reposent de la curée : « Arbres de pierre dont la lune accuse avec une étonnante dureté de contours, la structure rigide de mastodonte, donnant à l'imagination l'impression de quelque chose d'inerte, de pétrifié et de froid. »

Dans la brousse, de temps à autre, surgit un glapissement sinistre : quelque chose comme des chiens qui hurlent, comme des chats qui miaulent, le tout ensemble mélangé avec une puissance de sonorité effrayante et désespérée. Orchestre infernal, où le chacal, la hyène, la panthère se répondent, se défient, s'épient, prêts à se disputer la même proie.

Puis tout retombe dans le silence.

Les noirs, étendus à la belle étoile, la face contre terre, le torse luisant sous les rayons lunaires, les poings fermés, livrent leur sommeil à la garde d'Allah. Fatouma et Aïssata reposent, elles aussi, dans la *paillotte* que l'on confectionne pour elles à chaque étape. Rien à craindre des bouquis puisque le toubab veille.

Oui, il veille, « pendant que tout dort ».

Il veille et il rêve...

Obstinément sa pensée se complaît dans les souvenirs du pays et fouille amoureusement les paysages de ses chères Alpes. Autour de la maison paternelle, voici bien les champs, les prés, les vignes ; au-dessus, les ravins de Saint-Germain, où il a chassé le lièvre ; la tour de Cessens, au pied de laquelle il a tant de fois rêvé ; au-dessous, les marais d'Albens où il a fait des massacres de beccassines ; les chemins, bordés de haies odorantes et de frênes touffus, le long

desquels circulent les chariots chargés de récoltes et les troupeaux rentrant le soir à l'étable...

Il entend la clochette de la vache qui marche en avant-garde, les paysans chantant, sur un mode lent, le refrain national, puis le coup de l'*Angelus* du soir...

Il revit ces nuits splendides de l'été, dans les Alpes; il admire ce ciel bleu, d'un bleu d'Italie, ces grandes lignes, majestueuses et fières, des montagnes neigeuses bordant l'horizon, et, dans le cirque formé par ces gigantesques murailles, les lignes moelleuses, doucement estompées des collines, les replis des vallons, le cours argenté de la rivière, les beaux arbres : sapins, noyers, châtaigniers, chênes, peupliers, et les petits saules, et les bouquets de noisetiers : tout cela conservant, même dans la nuit, sous les rayons de la lune, un air de vie et comme un sourire avenant, toute cette nature verdoyante et fleurie chantant les bienfaits de Dieu, le travail et l'acti vité de l'homme.

Des routes blanches, des clochers élevant vers le ciel leurs flèches scintillantes, des villages de distance en distance, et, vers la onzième heure, le dernier train du soir lançant dans l'air sain et pur son panache de fumée grise et son coup de sifflet strident, qui fait japper les chiens de garde, à deux lieues à la ronde...

Là-bas, le climat bienfaisant, l'harmonie des êtres, la fécondité du sol, la splendeur des horizons, la vie laborieuse, mais utile et productive, la bénédictton de Dieu s'étendant sur tout, sur le moissonneur, sur la moisson, jusque sur les grands bœufs, sur les humbles bêtes amies et compagnes de l'homme,..

Ici, ô continent noir ! ô malédiction ! ô immensités désolées !

Et se dire que l'on a volontairement quitté la terre bénie pour le pays des fauves !

Anthelme ne le regrettait pas ; mais, sûr d'être bien seul, de ne pas être vu, — son bon vieux Ningo dormant, couché comme un chien de garde, à quelques pas de lui, — il laissait tout de même ses larmes couler...

(A suivre.) François Descostes.

PLUIE

Pour Henri Rivière.

Les nuages au ciel font un linceul de suie,
Par les prés désertés, par les luisants labours,
Par les hameaux épars, les villages, les bourgs,
A longs flots gris, à longs flots lents, à longs flots sourds,
Sans nul répit, nulle merci, tombe le pluie.

Le vent brutal parfois dans sa poigne d'acier
La brandit comme un glaive et la lame sifflante
Frappe le front hautain des vieux chênes et tente
A grands coups répétés, dans sa rage impuissante,
De meurtrir leur visage et de le déchirer.

Le fracas des torrents, tonne dans les vallées;
Tout le sang généreux du sol teignant les eaux,
Par les chemins fumants coule en rouges ruisseaux
Et les champs sont pareils à des morts dont les os
Jailliraient par endroits des poitrines trouées.

Et la nuit vient, la nuit pleine de trahisons ;
Avec des frissons mous, sur la terre boueuse
Elle se traîne ainsi qu'une bête visqueuse.
Et, la sentant passer, voici que furieuse
La troupe des chiens fous hurle au seuil des maisons.

Léon-L. Denis.

QUI ?

Le comte Jeppi, chaque soir après son dîner, avait l'habitude de sortir et de se promener à pied, pendant une heure ou deux, au bord de la mer, en fumant son cigare.

Possesseur d'un grand nom et d'une fortune colossale, apparenté aux plus anciennes familles du patriciat romain, le comte avait fait un mariage d'amour. Il avait épousé, cinq ans auparavant, la fille du prince Cinella — superbe et placide comme un Raphaël, blonde et pompeuse comme un Titien. — Spirituel en outre, élégant, jeune, beau, aimant et aimé, le comte Jeppi ne pouvait pas ne pas être complètement heureux. Il l'était. Pendant huit mois, de novembre à juin, il habitait Florence, la ville des palais et des plaisirs. A l'époque des grosses chaleurs il venait s'installer à Casamicciola, dans une villa coquettement drapée de pampres, accrochée aux flancs de la montagne du côté de la mer, entre l'eau bleue et le ciel bleu, un coin fait pour lire *Manzoni* et s'adorer. Il vivait là, pendant l'été, goûtant avec sa femme la solitude à deux, buvant l'amour à pleine lèvres, ébloui de lumière, enfant gâté de la vie.

Dans les derniers jours de juillet, par une étouffante soirée, le comte, selon sa coutume, quelques instants après avoir quitté la table, embrassa sa femme et sortit. Il était environ huit heures. L'air était tiède et lourd. Aucun souffle n'agitait les feuilles des figuiers et des orangers immobiles, blancs de poussière. La mer, d'un azur opaque et profond, s'étendait au loin, figée comme une immense plaque d'huile, et le ciel saturé de chaleur était d'un bleu si intense et si implacable qu'il en paraissait gris ardoise. Le long des rues tortueuses, les paysans, assis sur le pas des portes, buvaient les vins de Sicile dans des outres gonflées, et des troupeaux de belles filles, brunes comme des bronzes florentins, riaient aux éclats en se jetant des fleurs moins rouges que le corail de leurs lèvres. Des gamins aux yeux de jais, pieds nus, poussaient devant

eux des chèvres toutes blanches, et longtemps, bien longtemps après les avoir dépassées, on entendait encore le tintement des grelots suspendus à leur cou.

Ce spectacle charmant, toujours le même et toujours nouveau, ne lassait jamais le comte. Il atteignit le bas des coteaux et fut rapidement au bord de la mer, sur le quai, *la marine* comme disent les gens du pays. La nuit était venue, superbe, et les étoiles s'ouvraient, une à une, comme des yeux d'or, sur l'île prête à s'assoupir.

Soudain, en une seconde, en moins de temps que n'en met l'éclair à jaillir, le sol trembla, comme ébranlé par la marche d'armées invisibles, d'armées de géants ! la mer, clapotante et bouleversée, entrechoqua ses ondes, le ciel se couvrit de voiles noirs, une haleine sulfureuse, un vent de fournaise souffla la dévastation, et, en pleines ténèbres, sans pouvoir faire un geste, pousser un cri, le comte éperdu, recommandant son âme à Dieu dans cette minute suprême de lucidité qui toujours précède la mort foudroyante, fut précipité la face en avant.

. . . . . . , ...

La première chose que vit le comte Jeppi quand il revint à lui, ce fut une étoile qui le regardait, puis deux, puis trois, et tout le beau cortège des clartés silencieuses. Il demeura quelques instants immobile, ne se rendant pas compte de ce qui lui était arrivé, puis il se leva, chancelant, fit quelques pas ; il n'était pas blessé. Que s'était-il donc passé ? Quelle puissance formidable l'avait ainsi jeté sans forces ? La mer amoureuse baignait le rivage de ses flots d'argent, le ciel était pur comme le regard d'une fiancée, une douce brise flottait... tout était bien calme ! Pourtant, chose étrange, il ne reconnaissait plus l'endroit où il se trouvait, l'horizon lui semblait plus égal et plus plat qu'avant...

Soudain, il comprit ! Il comprit tout, l'affreuse vérité... le tremblement de terre ! Comme une lame de couteau qui pénètre en plein cœur, l'image de sa femme ensevelie sous les ruines vint se planter douloureusement au plus profond de lui-même. Il partit en courant dans la direction de sa villa. — Était-elle morte ? mourante... ou vivante encore ? Elle était écrasée peut-être, son corps charmant aplati, pris entre deux murailles... Horreur ! Ah ! comme on souffre dans ces moments-là ! Arriverait-il à temps ? et le comte montrait le poing au ciel, tandis que de grosses larmes coulaient de ses yeux. Il ne prenait même pas la peine de les essuyer. Il allait, trébuchant à chaque pas dans des pierres et de grandes pièces de

bois, posant le pied sur des choses noires qui remuaient en se plaignant. L'air était déchiré de cris terribles, des cris de bêtes qu'on écorche, des cris d'enfant, très aigus, et des rugissements enroués de femme, rauques et longs qui s'entendaient bien loin, puis peu à peu baissaient, perdaient de leur force et s'éteignaient en hoquets. C'était des appels désespérés dans la nuit : « Padre ! Madre ! Figlio ! », des invocations à la miséricorde divine : « Jesu ! Maria Santissima ! », et chaque pierre, chaque débris rendait un gémissement. Le comte croisait des ombres titubant comme des gens ivres, allant à tâtons, les bras droits en avant, ou assises sans bouger comme des statues de la Désolation, et d'autres câlinant sur leurs genoux de grands corps ballants qui ne répondaient plus Des femmes, échevelées, dansaient en retroussant leurs jupes. folles... et on se serait cru vraiment chez le Dante !

La sueur froide aux tempes, glacé d'horreur, le malheureux Jeppi enjambait les cadavres, grimpait sur les murailles, et l'unique pensée qui se heurtait dans son cerveau comme un battant de cloche était celle-ci : « Arriverai-je à temps ? » Au coin d'une rue, sortant de dessous un enchevêtrement de poutres, il vit au clair de lune un bras de femme, un bras nu, pris dans un étau. La main blanche, chargée de bagues, s'agitait comme un crabe. Les cris de l'infortunée, assourdis, étouffés, ne s'entendaient pas, mais ces doigts crispés appelaient, et cette main secouée dans le vide hurlait : « Au secours ! » Le comte aurait pu la délivrer. Il détourna la tête et passa. Il n'avait pas le temps.

Après être revenu plus de vingt fois sur ses pas, après avoir erré pendant une heure, il arriva enfin devant ce qui avait été sa maison. Quel spectacle ! La villa charmante, la villa des baisers et des fleurs... ne présentait plus qu'un amas fumant de décombres. Un pan de mur, seul, était resté debout, et tout en haut dans une cage en osier dorée accrochée encore à son clou, roucoulait une tourterelle que la comtesse chérissait. Et c'était touchant, cette pauvre petite bête si frêle, suspendue entre ciel et terre dans sa délicate maisonnette, cette tourterelle du miracle qui était là, comme pour prouver que le Dieu qui, dans sa terrible et mystérieuse puissance ébranle en une seconde les villes jusque dans leurs fondements, peut également, s'il lui plaît, sauver la vie à une colombe.

En voyant ces énormes pierres amassées les unes par-dessus les autres, le comte se sentit faible comme un enfant. Elle était donc là-dessous, la chère femme adorée ? Où ? A quel endroit ? Même si

elle était morte, il fallait la retrouver à tout prix. Qui sait? Son cadavre souffrait peut-être ! Et puis, il voulait la revoir une dernière fois. Doucement, avec des précautions infinies, à pas de velours s'accrochant aux saillies, il s'aventura sur les ruines de sa maison. Il hésitait avant de poser le pied quelque part, comme s'il eût craint de fouler des membres aimés. Tout à coup, il crut entendre... il entendit... une voix lointaine, mais si lointaine qu'on eût dit un souffle, un soupir que le vent emporte. Il s'arrêta.

C'était une voix souterraine, une voix de femme... la sienne ! ! Il la reconnaissait maintenant. Ce qu'elle disait, il n'aurait pu le préciser, mais c'était bien sa voix caressante qui l'appelait du fond de l'effrayante nuit où elle se croyait éternellement murée.

— Je la sauverai, se dit le comte, et il se mit à le besogne.

Écorchant ses genoux, suant des larmes, pleurant du sang, les mains en lambeaux et les ongles décollés, pendant une heure, il enleva des pierres avec rage. Tantôt c'étaient des cailloux, des gravats où s'enfonçaient vainement ses poings crispés, et le plâtre en poussière filtrait entre ses doigts comme de l'eau qui coule. Tantôt c'étaient des blocs lourds qu'il avait peine à ébranler et qui retombaient en lui prenant les mains dans leurs pinces de fer.

La voix lointaine le guidait toujours. Elle devenait même un peu plus distincte, quand brusquement, il ne l'entendit plus.

Alors, le désespoir lui fit accomplir des prodiges. Il soulevait des quartiers de rocs qu'il rejetait loin de lui, il arrachait des poutres hérissées et barbelées de clous. A coups de pieds, à coups d'épaules, emporté dans un élan d'énergie farouche et exaspérée, il eut rapidement fait un travail de géant, et il allait tomber de fatigue et d'inanition, quand un éboulement se produisit et le lança sur les bords d'une excavation qui bâillait, noire et mystérieuse. Accroupi, penché au-dedans de ce trou sinistre, il allongea le bras et le promena à tâtons dans les ténèbres. Il rencontra quelque chose de mou et de froid. Malgré l'horreur qui le secouait, il eut le courage de palper de sa main tremblante ces chairs déjà glacées. Il devina d'abord une bouche ouverte, des yeux fermés, un front uni, et puis, tout à coup, ses doigts furent engloutis dans une masse crespelée et soyeuse qu'il reconnut aussitôt. C'était bien ses cheveux superbes ! Rien qu'au toucher, il en revoyait clairement la couleur. Caressant dans l'ombre ces tresses qu'il avait peignées tant de fois, il dit à voix basse : « Mon amour..., si tu n'es pas morte... parle-moi ! » Rien ne lui répondit que le silence. — « Puisqu'elle est morte,

pensa-t-il, il faut que je la sorte de cette tombe par trop étroite! »

La saisissant au hasard, par les épaules, il se mit donc à la tirer à lui. Trois fois il la souleva, trois fois, il dut lâcher prise.

Elle lui semblait terriblement lourde comme si un poids énorme était suspendu à ses pieds.

Enfin, rassemblant toute sa vigueur, il amena d'un seul coup hors de l'ouverture une masse qu'il n'osa pas regarder d'abord et qu'il coucha près de lui, sur les pierres. Mais à peine eût-il jeté les yeux de ce côté, qu'il poussa un cri déchirant, un cri de folie, un de ces cris dans lesquels l'âme peut brusquement casser sa chaîne. et s'en retourner. Sa femme morte, les cheveux épars, un sourire extatique aux lèvres, tenait dans ses bras un homme... un homme demi-nu... Oh ! comme elle le tenait pressé sur elle, ses deux mains passées par-dessus son dos et solidement jointes ! Et lui, il avait un bras jeté autour de sa taille, tandis que de sa main gauche, pendante, il serrait une rose blanche, qui n'était pas encore fanée.

Le comte était tombé sur les genoux. En une seconde, il mesura toute la profondeur de sa honte. Les années d'amour et de joie, il les vit soudain éclairées, dans leur saisissante réalité, souillées, salies avec leur cortège de caresses mensongères et de baisers trompeurs, et il se sentit défaillir en recevant ainsi en plein visage le soufflet de l'adultère.

Calme, il s'approcha et se pencha pour voir les traits de celui qui avait cueilli le dernier soupir et le dernier aveu de l'épouse parjure, mais il recula, plein de dégoût : la tête de l'homme, broyée, presque détachée du tronc n'était plus qu'un amas de chairs sanglantes et hachées. Ainsi, la Vie avait protégé leurs secrètes et coupables amours, et voilà que la Mort semblait encore les favoriser en ne livrant au mari déshonoré que le cadavre méconnaissable et défiguré de l'amant!

Il regarda de nouveau, cherchant un indice, un signe qui pût faire jaillir des ténèbres un nom, le nom convoité de sa jalousie et de sa rage! Il ne trouva rien. Les mains, blanches, n'avaient pas de bagues. Le corps, svelte et élégant, paraissait d'un jeune homme. Presque nu, il s'étalait avec une superbe impudeur dans la pose voluptueuse où la mort l'avait abattu. C'était un cadavre impénétrable, décidé à garder son secret. Le comte interrogea les lèvres immobiles de sa femme qui avaient dû tant de fois laisser passer le nom de l'amant; elles restèrent muettes. Dans une orgueilleuse prière entrecoupée de blasphèmes, il somma Dieu de lui livrer à l'instant ce nom dé-

testé; Dieu ne lui répondit pas. Seule, du haut de son mur, la tourterelle roucoula dans sa cage dorée. Ah ! si l'oiseau d'amour allait parler... il devait savoir, lui ! Le comte attendit, la tourterelle se tut.

Alors, après avoir passé les mains sur son front, avec des gestes automatiques le comte se baissa, posa un genou sur le corps de sa femme, et la maintenant ainsi, voulut la séparer de ces chairs d'homme, de ces chairs auxquelles l'Amour et la Mort l'avaient crucifiée. Ce fut long et difficile. Autant essayer de dénouer des serpents ou d'arracher les lierres qui garottent avec ivresse le tronc des anciens chênes ! Enfin, les bras roidis, cédèrent de part et d'autre, les membres craquant, se détendirent, et l'époux outragé, mettant fin à cet odieux enlacement, reprit victorieusement le corps de sa femme au cadavre de l'amant qui le lui disputait encore. Puis, il s'assit entre ces deux êtres, ainsi qu'un justicier, et il attendit le jour.

Dès l'aube, avec l'aide de quelques paysans, il ensevelit sa femme à l'ombre d'un petit figuier, dans un jardin qui était proche.

Le reste de la journée, il parcourut l'île, arrêtant les soldats, les ouvriers, tous les gens qu'il rencontrait et les amenant devant le cadavre, horrible à voir, d'un jeune homme dont la tête était écrasée. Il donnait les marques de la plus profonde douleur. Il croyait, disait-il, avoir retrouvé là le corps d'un ami chéri, mais il n'était pas absolument sûr que ce fût lui, et il promettait vingt mille *scudi* à la personne qui pourrait exactement lui dire le nom du mort. Malgré l'énormité de cette somme, nul ne put constater l'identité du cadavre. Le comte le fit enterrer à part, à ses frais, dans un coin du cimetière de Casamicciola.

Depuis, il cherche sans relâche ce nom, ce nom qu'il est condamné à ne savoir jamais, moins jaloux de l'homme qui, vivant, lui a volé le cœur de sa femme, que du cadavre mystérieux qui l'a insolemment dupé.

Henri Lavedan.

Le Gérant : F. Juven — Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe 152, r. de Vaugirard, Paris.

LE CAPTIF DE PÉKIN

CHAPITRE PREMIER

UN CRI D'AU-DELA DES MERS

Bruxelles 22 avril. — Il m'est arrivé, ce soir, une aventure extraordinaire.

Pour goûter un instant de repos après la fatigue d'une journée exceptionnellement chaude, je m'étais assis dans la véranda, lorsque mon attention fut soudainement attirée par la présence d'un oiseau qui, après avoir voleté péniblement autour de moi, s'abattit à mes pieds.

C'était une hirondelle qui me parut être dans un fâcheux état... ses longues ailes s'éployaient, lassées, sur le parquet, tandis que ses yeux mi-clos ne gardaient qu'un semblant de vie. L'oiseau était-il sur le déclin... ou plutôt un trop long voyage l'avait-il fatigué à ce point?

J'étendis la main... le pauvre volatile, incapable de se défendre, devint mon prisonnier.

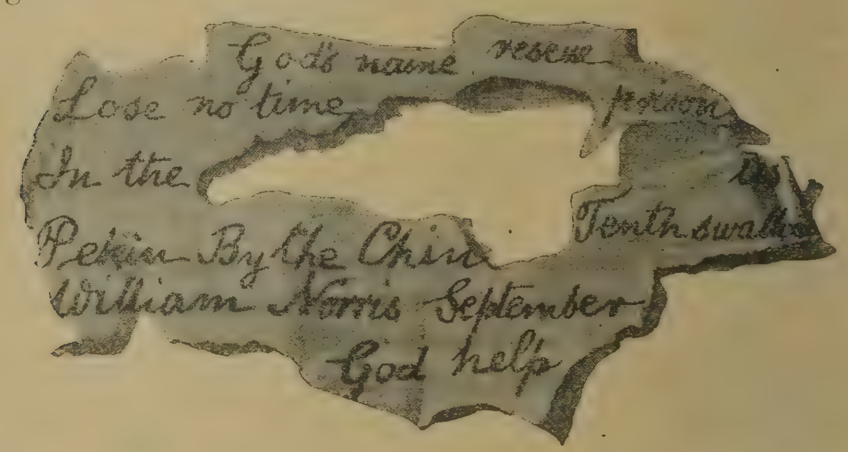
Comme je l'examinais, prodigieusement intéressé, mon regard tomba sur un fragment de papier attaché à l'une de ses pattes au moyen d'un fil ténu.

La tournure romantique de mon esprit m'invita aussitôt à penser que le hasard seul n'avait pas amené jusqu'ici la petite hirondelle. Cette pensée, et aussi, faut-il l'avouer, une invincible curiosité me poussèrent à séparer l'oiseau de son message; opération délicate s'il en fut, car malgré sa faiblesse, l'hirondelle m'opposa cette fois une résistance désespérée, et j'appréhendais qu'un soubresaut ne la précipitât sur la lame acérée du canif dont je me servais pour détacher le fil...

Le succès ayant couronné ma tentative, j'enveloppai la messagère dans mon mouchoir pour l'empêcher de s'enfuir et je me mis à examiner le fragment de papier. Malheureusement, j'avais devant

moi une feuille froissée, déchirée à plusieurs endroits, par suite des efforts tentés par l'hirondelle pour se débarrasser de son minuscule fardeau — en admettant que les intempéries n'eussent pas contribué à cette regrettable détérioration.

Avec d'infinies précautions, je dépliai le message, et j'eus le bonheur, après l'avoir ouvert, d'y trouver encore des traces de lettres écrites avec une encre d'une teinte particulière tirant sur la sanguine.



God's name rescue
Lose no time prison
In the us
Pekin By the Chin Tenth swall
William Norris September
God help

Je m'absorbai dans la contemplation de ces caractères qui révélaient tout à coup un drame dont je n'avais qu'à suivre les péripéties.

La lettre était d'un Anglais; le texte, malgré d'importantes lacunes, pouvait être en grande partie reconstitué :

Voilà ce que disait ce fragment de missive qu'un oiseau avait apporté d'au delà des mers :

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, le passage le plus intéressant, qui se trouvait au centre du message, manquait; néanmoins il était aisé de reconstituer à peu près le texte intégral; c'est ce que je fis sur l'heure :

« Au nom de Dieu, sauvez moi (ou nous), ne perdez pas de « temps, je (ou nous) suis prisonnier. Dans le...

« Pékin, par les Chinois. Dixième hirondelle.

« William Norris, septembre.

« Que Dieu me (ou nous) vienne en aide ! »

Malheureusement, l'indication la plus précieuse qui se trouvait à la troisième ligne avait été dévorée par l'usure. Il devait y avoir à cette place un nom... lequel...? j'essayai de compléter la phrase pour en rendre la compréhension plus facile :

« Dans le.......... cherchez nous dans Pékin... »

Je ne pus aller au delà.

Depuis la découverte de ce fragment douloureux, mon état d'âme s'était modifié. Une force surnaturelle me poussait à en rechercher l'auteur, sentiment nouveau que toute ma raison ne pouvait vaincre.

Avec le recul des heures, ma détermination se fortifia, et j'étais maintenant résolu à ajouter à la chaîne de ma destinée, le maillon que l'hirondelle venait m'offrir d'une si étrange façon.

Dans mon cerveau un travail stupéfiant s'accomplissait, gravant avec une précision étonnante toute l'étendue du devoir présent : Un de mes compatriotes prisonnier des Chinois gémissait dans quelque prison obscure de Pékin... Successivement il avait confié ses angoisses, le secret de sa pénible détention à ces frêles oiseaux dont un sur les dix envoyés, avait atteint son but.... N'était-ce pas là, pour moi, une indication suffisante sur ce qui me restait à faire ?

Je suis jeune, riche et libre... et j'accepte la mission que la Providence vient de me confier. — Si vous êtes encore de ce monde, William Norris, dût-il m'en coûter la vie, je pénétrerai jusqu'à vous !

Il y a longtemps que je soupirais après une aventure passionnante, celle-ci se présente, je l'accepte résolument.

Bruxelles, 23 avril. — Ce matin, ma pauvre hirondelle est morte; elle n'était plus toute jeune et ce long voyage a abrégé ses jours... Une angoisse me prend : a-t-elle vieilli avec son message... l'a-t-elle promené dans ses multiples courses à travers le monde ?... ce qui reviendrait à dire que la lettre de Norris remonterait bien loin...

Brave oiseau ! Quel destin t'a fait trouver la mort auprès de moi ? Quelle force, quel pouvoir mystérieux t'a conduit, à travers mille dangers, jusqu'à ma fenêtre... si ce n'est la Providence !

Je viens de télégraphier à l'un de mes plus vieux amis, le seul que je crois capable de m'accompagner utilement dans le voyage que je projette... Et voici sa réponse : « Attendez un mois, je ne puis venir plus tôt. »

Attendre un mois, alors que chaque jour apparaît comme l'éternité à William Norris, c'est impossible ! J'irai seul ! Mon plan est arrêté : j'irai droit à Pékin pour découvrir la prison qui le recèle... Que mes recherches se prolongent ou qu'une miraculeuse intervention les abrège, je n'en ferai pas moins tout mon devoir.

Qui aurait pensé, il y a deux jours, que moi, Herbert Vanscombe, je me résoudrais à partir, presque subitement, pour cet Orient lointain?... Dans quatre jours, je serai à bord d'un paquebot des Messageries maritimes, à Marseille ; et, si tout se passe bien, j'arriverai à Pékin dans deux mois et demi.

Je ne me dissimule pas que c'est un rude voyage pour un touriste plutôt paresseux et dont les plus lointaines excursions se sont limitées aux capitales des États de l'Europe.

Après tout, ç'aurait pu tomber dans un plus mauvais moment... l'oisiveté me pèse, et je ne puis me faire à l'idée d'une saison à Londres... Quel égoïsme que le nôtre : je crois que si l'on venait m'annoncer la mort de Norris, ou si lui-même, après avoir été rendu à la liberté, accourait pour me dispenser du voyage, j'en serais bien marri.

Qu'il est donc difficile à l'homme de ne point pécher... par la pensée surtout !

. . . .

En route pour Pékin. — En mer, la vie est d'une désespérante monotonie ; c'est toujours les mêmes vagues luisantes et frangées d'écume... le ciel éternellement bleu ou gris suivant l'heure... Çà et là trouant le flot, émerge un poisson volant qui disparaît aussitôt. Le seul bruit qui frappe l'oreille vient du roulement sourd de l'hélice ou du mouvement régulier du piston de la machine.

Et ainsi vont les jours, réguliers et tranquilles au point d'en devenir irritants... C'est seulement avec le recul du temps qu'on les trouve délicieux... et qu'on voudrait les revivre.

. . . .

Je passerai sous silence les heures moroses, écoulées trop lentement au gré de mon impatience et que la tâche urgente qui m'incombait rendait presque douloureuses... Le sentiment de mon impuissance me pesait lourdement...

Ces quelques semaines passées entre le ciel et l'eau, sans diminuer mon enthousiasme, m'avaient cependant rappelé au sentiment réel de la situation : la mission providentielle s'effaçait pour laisser entrevoir la coïncidence... rien de plus. C'est à peine si mon esprit lassé en se représentant l'extraordinaire arrivée du message, spéculait sur le fait matériel laissé à ma volonté, de sauver mon semblable ou de le laisser mourir comme un chien.

Enfin, après des jours et des jours en mer, jours plus longs pour moi que pour les autres, je me trouvai à Chang-Haï, Chang-Haï,

avec ses boulevards animés, qui l'ont fait appeler le Paris de l'Extrême-Orient!

Je passai quelques jours dans cette ville intéressante, d'abord pour y attendre le steamer, ensuite parce que, comme tout homme lancé sur une piste, j'espérais trouver quelque indice...

Les lettres d'introduction que mon banquier m'avait fait tenir à Suez, me furent de quelque utilité. Cependant elles ne m'aidèrent pas dans mes recherches sur le passage de Norris. J'eus beau multiplier mes démarches et mes interrogatoires, je ne trouvai rien... ce nom n'éveillait chez mes interlocuteurs aucun souvenir.

Ce résultat négatif m'irritait et m'inquiétait tout à la fois. Pour se rendre à Pékin, il avait nécessairement passé par Chang-Haï... Malgré la rapidité de sa course, en admettant même qu'il n'eût pas séjourné ici, il n'avait pu traverser la ville sans y être remarqué... A moins cependant que son voyage ne remontât à quelques années, et que, le temps aidant, son souvenir eût disparu de la mémoire de ceux qui l'avaient entrevu.

Une ressource me restait, c'était de parcourir les registres de l'hôtel. Par hasard, le livre des voyageurs était ouvert à une page datée de l'année précédente, et mon regard tomba sur ces lignes : « William Norris, de Nagasaki, arrivé le 5 août ; part pour Pékin et la Grande Muraille le 6 août. »

Cette note rafraîchit la mémoire du personnel de l'hôtel, et si je ne pus apprendre grand'chose sur Norris, je sus cependant que c'était un gentleman de haute taille, très brun, les lèvres ombragées par une légère moustache. « On ne l'avait pas vu revenir... Il avait pu cependant descendre au club ou dans une maison amie... »

Moi seul connaissais la vérité sur son sort; je savais qu'il était prisonnier d'un peuple que je haïssais d'instinct et dont le seul nom me causait un invincible dégoût. Le principal pour moi était d'apprendre que Norris existait bien ; il ne me restait plus qu'à le sauver.

Je ne dissimulerai pas que mes premières et vaines recherches à Hong-Kong et à Chang-Haï m'avaient fait craindre d'arriver trop tard.

N'ayant aucune donnée sérieuse sur la date du message, je redoutais qu'il n'eût été écrit depuis longtemps... et que le malheureux Norris n'eut succombé aux tortures que lui avaient infligées ses ennemis. Maintenant, j'étais rassuré... son incarcération ne remontait qu'à un an. Les chances de le retrouver, en augmentant, me donnaient plus de courage.

Pourquoi mon compatriote était-il prisonnier des Célestes ? Cette question me hantait... Après tout, je m'expliquai son emprisonnement par la haine que tout bon Chinois porte aux étrangers; et puis n'est il pas arrivé maintes fois que des Européens, par ignorance des rites, aient blessé les susceptibilités religieuses des hommes jaunes?... C'était peut-être le cas de celui que je recherchais...

Un jour me restait encore avant de m'embarquer pour les provinces du Nord. J'en profitai pour réduire mes bagages aux proportions les plus modestes, et laissai le surplus à mon hôte. J'étais bien équipé, bien armé, car par prudence j'avais emporté trois revolvers et deux dagues, pour être prêt à toute éventualité... même la pire. Je pouvais donc me lancer dans l'inconnu.

A mon arrivée à Chang-Haï, dans la maison de mon banquier, j'avais fait la connaissance de deux jeunes gens, deux frères, Frédéric et James Dicey, dont l'extérieur sympathique m'attira tout de suite. Je pris, après mûres réflexions, la résolution de leur confier les motifs de mon voyage, et dans ce but, je les invitai à dîner.

Le repas fini, je me débarrassai du « boy » qui faisait le service, et nous pûmes alors causer tout à notre aise.

— J'ai la plus grande confiance en vous deux, commençai-je, c'est ce qui vous explique ma confidence.... On est sous l'impression d'un étrange sentiment qui n'est pas de la peur, mais qui y ressemble, quand on est sur le point de se lancer tout seul dans une aventure de ce genre....

J'espère être de retour à Chang-Haï avec William Norris, dans trois mois, à moins que je ne succombe.... J'ai fait bon marché de ma vie... Cependant je n'épargnerai rien pour réussir....

Mes interlocuteurs ne me répondirent pas. Je les sentais en proie à la plus vive émotion.

J'allumai un cigare.

— Si après cette date à laquelle j'assigne mon retour probable, vous n'entendez pas parler de moi, je vous autorise à publier que deux Anglais ont disparu dans le Nord; en disant cela, j'essayai d'adoucir le son de ma voix pour me défendre d'un tremblement involontaire... Je poursuivis : Vivants ou morts, vous voudrez bien alors tenter l'impossible pour que la vérité sur nous soit connue.

— Vous pouvez compter sur nous, répondirent les deux hommes avec chaleur.

Frédéric, l'aîné, demanda après une pause :

— Mais en attendant, ne pouvons nous pas vous être de quelque utilité?

— Pour le moment, je n'ai pas besoin d'aide, attendez que je vous écrive, ou que trois mois se soient écoulés sans que vous ayez reçu de mes nouvelles. Cependant... il me faut un « boy » parlant le mauvais anglais que baragouinent les Célestes, et connaissant Pékin, pour me servir de guide. Pouvez-vous me le procurer? Ne craignez rien pour lui... ses fonctions seront délimitées de façon à ne lui faire courir aucun danger... sa peau jaune d'ailleurs le protégera. Pouvez-vous me trouver ça ici, ou faut il que je le cherche à Tien-Tsin?

— Lui donnerez-vous une forte rémunération, interrogea l'aîné.

— Oh! je n'ai pas la moindre idée de ce qu'on peut demander... d'ailleurs, je paierai ce qu'il faudra.

Frédérick se leva, sonna son boy, et lui donna des instructions pour me trouver un guide.

Le Céleste écouta en silence, puis après avoir acquiescé, dit en manière de conclusion :

— Vous pouvez compter sur moi.

— Maintenant, fit mon nouvel ami en se rasseyant, vous désirez sans doute que nous gardions le silence sur votre voyage.

— Je vous en prie.

— Le croyez-vous nécessaire? Ne pensez-vous pas au contraire qu'il faille avertir la colonie anglaise de Chang-Haï de votre généreux dévouement... vous pourriez trouver par ce moyen, dans chaque compatriote, un auxiliaire précieux.

— Je n'en doute pas, répliquai-je, et j'y avais pensé... mais jusqu'à présent, je suis réduit aux conjectures.

Que sais-je de William Norris? Rien, si ce n'est qu'il est retenu prisonnier par ces maudits Chinois. Où... voilà où gît la difficulté... A l'heure actuelle, mon action doit se borner à rechercher sa trace... votre offre ne me servirait de rien, le concours de mes compatriotes me gênerait plutôt... Je suis persuadé que, dans cette affaire, un homme réussira là ou une demi-douzaine échoueront... Nombreux, nous risquons d'éveiller les soupçons... seul, il y a des chances pour réussir.

Sentant que je parlais le langage de la raison; mes hôtes n'insistèrent pas.

Après quelques secondes de réflexion, le plus jeune demanda :

— Puis-je voir le document? j'entends le fragment apporté par l'hirondelle... Vous me pardonnerez cette curiosité...?

— Mais comment donc, j'allais vous le montrer... peut-être votre perspicacité comblera-t-elle la lacune qu'il renferme.

Je sortis le précieux message de la boîte qui l'enfermait :

— Le voici.

Les deux hommes se penchèrent pour l'examiner.

— Vous l'avez collé sur une feuille de carton... n'y avait-il rien de tracé au verso?

— Rien... Si je l'ai arrangé ainsi, c'est pour le mieux conserver. L'un de vous connaît-il Pékin?

— Non. Et j'ai bien peur de ne pouvoir vous donner aucun éclaircissement... Pardon!... Mais quelle est la signification du mot « nous » à la troisième ligne? Vous avez dit qu'il ne s'agissait que d'un homme et ce mot pourrait donner à penser tout autrement.

— L'opinion que vous exprimez est semblable à celle que je me fis, après la première lecture du message; mais, après un examen plus attentif, je compris que je faisais fausse route. En effet, si sur cette ligne nous ajoutons le mot « cherche », nous diminuons l'espace qui pouvait contenir un nom chinois *très court*. De plus, il peut être vraisemblable que celui qui a tracé ces lignes ait donné, dans la partie détruite au cours du voyage de l'hirondelle, tous les renseignements sur la situation de sa prison, ce qu'il ne pouvait faire, la place lui manquant entre le mot « le » et le mot « cherche » que nous venons d'ajouter. A la fin de la seconde ligne, vous remarquerez, en admettant que le fragment que nous avons fût carré, ce qui a dû être sa forme primitive, que la terminaison « *ier* » a pu suivre le mot « prison », ce qui nous permet de lire « prisonnier », tandis que la place manque pour l'*s* du pluriel. Enfin, nous lisons « William Norris » suivi d'une date, et il n'y a pas apparence d'autres noms. Si à ces présomptions, nous ajoutons que sur le registre de l'hôtel nous ne voyons figurer que le nom de Norris, la traduction du document telle que je vous l'ai donnée me paraît la plus sincère, et « nous » est certainement la terminaison d'un mot qui nous échappe.

En donnant ces explications, un doute était entré dans mon esprit. Jusqu'à présent je ne m'étais pas arrêté à l'éventualité d'avoir plusieurs personnes à sauver. Je m'étais contenté de savoir que Pékin était l'objectif de mon voyage tandis que maintenant la complexité de ma mission se découvrait à moi brusquement.

— Pouvez-vous, demandai-je après un instant de réflexion, me donner un nom chinois avec la désinence en *usi* ou *usa* (1) devriez-vous épuiser le dictionnaire?

Ce jeu d'esprit n'eut hélas, aucun succès : mes hôtes ne trouvèrent rien.

— Vous expliquez-vous l'histoire du document? interrogea Frédérick Dicey.

— Le plus simplement du monde : un homme appelle à l'aide d'un lieu où la liberté lui est mesurée... il est cependant assez libre pour mettre à exécution un projet que nous connaissons. Il écrit, sans doute avec son sang, au moyen d'un instrument que je crois être une aiguille. C'est le dixième message qu'il envoie de la sorte... puisqu'il parle de la « dixième hirondelle » et c'est tout, tout ce que j'imagine, avec les éléments d'appréciation que je possède. Mais coupons court à ces tentatives de reconstitution... Voici le « boy ».

— Après avoir échangé un mot avec le Céleste, James Dicey se tourna vers moi :.

— Il vous a trouvé un guide, et un bon, je vous en réponds.

Nous veillâmes ce soir-là,... le dernier que je passai à Chang-Haï... Et, je dois confesser que les attraits de la conversation ne me distrairent point de la pensée de William Norris.

N'allais-je pas, en suivant les traces de mon compatriote, disparaître comme lui? Et qui, alors, viendrait nous délivrer l'un et l'autre?

Quatre jours après, avec mon guide, nous avions atteint Tien-Tsin.

CHAPITRE II

WILLIAM NORRIS

Quittons pour un instant le journal d'Herbert Vanscombe pour nous reporter aux événements précédents.

Dans le courant de l'été de l'année 18.., exactement un an avant

(1) En anglais, la première personne du pluriel, nous, s'écrit *us* : de là, la demande de notre héros qui cherche un rapprochement possible entre *us* et *usa*.

le débarquement d'Herbert à Chang-Haï, un homme d'apparence grave arrivait à Yokohama, venant de San Francisco. Son but était de faire le tour du monde au gré de sa fantaisie, sans but déterminé. Il devait aimer la solitude, car au lieu de nouer des relations, il semblait se complaire seul au milieu du spectacle de la nature, si varié, si changeant sous ces latitudes. Il avait abandonné le *home* depuis longtemps, pour l'éternelle raison qui nous fait quitter le toit paternel, un amour contrarié. Depuis la mort de son père, survenue avant son départ, il était seul au monde, disposant d'une fortune qui lui permettait de se déplacer pour oublier... Son nom était William Norris.

Dans sa disposition spéciale d'esprit, on comprend qu'il se lassa vite du Japon, malgré ses merveilles et ses coins curieux. Il projeta donc de poursuivre son voyage en visitant Pékin. Le projet fut exécuté aussitôt conçu. Traversant rapidement Chang-Haï, il eut la chance d'y trouver un bateau qui le conduisit à Chefoo et Tien-Tsin.

Son intention était de repousser tous les adoucissements que la fortune permet d'apporter à ce voyage rude. Le nord de la Chine, avec ses paysages étranges, ses habitants barbares, ses routes nues et torturées lui promettaient tant de fatigues physiques qu'il espérait y user sa douleur morale...

Il y a plusieurs méthodes pour traverser les quatre-vingt milles qui séparent la capitale du Céleste Empire de son port. La première consiste à prendre la rivière dont les capricieux méandres baignent le pays plat qui entoure Pékin et qui continue sa course mouvementée jusqu'à la côte.

La seconde est de suivre la route qui peut être faite (si l'on emploie le moyen le plus luxueux et aussi le plus répandu dans la haute classe) en litière, conduite par des mules ; litière qui ressemble assez au palanquin. (Ceux qui ont passé à Bombay se rappelleront assez bien cet équipage, mais avec cette différence, que dans l'Inde, les mules sont remplacées par des hommes.)

Ce dernier moyen de locomotion est certainement le plus agréable parce qu'il permet au voyageur de s'appuyer, de se reposer à l'aise et de se laisser aller à une douce rêverie.

Enfin, on peut voyager à cheval, ou prendre un de ces exquis instruments de tortures que sont les voitures chinoises traînées par des mules étiques.

Imaginez-vous des boites sans coussins ni ressorts, aussi inélé-

gantes qu'incommodes, et vous aurez l'image de l'une de ces voitures qui font le trajet de Tien Tsin à Pékin.

C'est dans une voiture de ce genre que Norris arriva dans la capitale sacrée, quelques minutes avant la fermeture des portes, moulu, brisé, écœuré par les cahots, et brûlé par l'implacable soleil d'Asie.

On peut diviser Pékin en trois parties principales : la ville impériale, la ville chinoise et la ville tartare. Chacune de ces parties sont nettement séparées des autres, et même du monde, par de hautes murailles qui défient les yeux indiscrets.

Au delà des murs, les traits caractéristiques du pays se résument en ruines et poussière. Ce qui frappe le voyageur surtout, c'est la confusion des choses, le désordre de tout ce qui surgit du sol. Les habitants sont disséminés comme des feuilles mortes dispersées çà et là, par le vent. Parfois, après un alignement de ruelles étroites, s'étendent de vastes places abandonnées à l'extrémité desquelles s'estompent les façades lépreuses des cabanes indigentes.

Être à Pékin, c'est être dans un autre monde qui appartient à un passé très lointain. On pourrait très facilement s'imaginer que ce peuple, endormi pendant des siècles par la magique puissance de quelque méchante fée, vient de s'éveiller, ne sachant rien de la marche du progrès et des événements qui ont transformé le monde. Et il paraît heureux de vivre dans cette stagnation de mœurs et d'idées, au milieu de ces ruines et de cette désolation.

Cependant on ne saurait méconnaître à Pékin un caractère de grandeur étrange, avec son pont de marbre bâti sur un fleuve tranquille, que l'été recouvre du symbolique lotus. L'eau se fige dans sa mousse verte frangée de roux, entammée de ci, de là, par le long bec des oiseaux bizarres.

L'air ambiant est paisible, il s'harmonise avec le paysage.

La partie principale de la cité impériale est sacrée, et c'est presque folie pour un étranger que de la fouler, car le Chinois du Nord qui, jalousement, la garde, appartient à une race forte et brutale, ennemie de tout contact impur. C'est lui qui occupe le centre de Pékin, et il demeure à ce poste comme une sentinelle vigilante qui a la charge des traditions qu'il doit défendre contre l'étranger.

Le reste de la ville est composé d'îlots isolés où s'élèvent les légations étrangères et les temples chinois.

Deux jours de promenade à travers Pékin convainquirent Norris

qu'un plus long séjour y serait mortellement ennuyeux. Les distances, qu'on ne franchit que dans des véhicules incommodes, sont longues, et le paysage uniforme est d'une désespérante régularité.

Aussi le matin du troisième jour de son arrivée, Norris quitta-t-il la ville pour aller visiter la Grande Muraille.

Ce voyage dans l'intérieur de la Chine, même à notre époque d'outrancière protection, n'est pas sans danger. Les aventures de sir Harry de Parkes sont encore assez dans toutes les mémoires pour que nous nous dispensions d'insister.

Il n'est pas utile de suivre Norris dans les détails de sa course, de descendre avec lui à Wan-Shou-Shan, de gravir la colline de Yu-Chuan-Shan, d'entrer dans la tour de la Grande Cloche; rejoignons-le seulement à Nankou pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Nankou est un petit village qui se dresse au pied du défilé de ce nom.

A quinze milles au delà, se trouve la Grande Muraille qui sépare la Mongolie de la Chine. Cette muraille est un chef-d'œuvre de l'industrie humaine, elle ondule comme un monstrueux serpent par monts et par vaux, jusqu'à ce que l'œil incertain ne puisse suivre ses curieux anneaux qui se perdent dans l'horizon.

A Nankou, où se trouve un fragment d'une muraille moins haute, Norris qui venait, grâce à l'activité de son guide, de faire un frugal mais suffisant repas, se promenait absorbé dans une rêverie profonde.

Il avait franchi la porte du village sans prêter la moindre attention à la distance qui, maintenant, le séparait de son auberge. Fumant un savoureux cigare, il déambulait, les jambes lasses, cherchant, dans sa marche aventureuse, à donner à ses membres raidis par les longues courses en voiture, un peu de souplesse et d'élasticité.

Il était loin... la campagne était déserte... il jouissait d'avoir mis ainsi cette nature sauvage entre lui et la civilisation.

Quand il eut savouré cette amère joie, il trouva sa solitude dangereuse et reprit le chemin du village.

En arrivant près de la porte, il remarqua pour la première fois que la route se croisait... cette constatation le troubla... il ne savait plus quel chemin prendre... La nuit tombait. Pendant qu'il s'interrogeait, une douzaine de Chinois qui avaient pris place sur un banc de terre naturellement formé par un accident de terrain, se

mirent à rire aux éclats. Très vraisemblablement, Norris était la raison de cette gaîté intempestive, soit que son embarras qui se trahissait extérieurement les amusât prodigieusement, soit enfin que son costume européen excitât leurs railleries.

L'anglais, énervé par cette explosion de rires, ne put retenir l'épithète d'*imbéciles* qu'heureusement pour lui, on ne parut pas entendre.

Un des Chinois, un homme aux puissantes épaules, aux muscles de fer, comme sont les Célestes du Nord, quitta sa place et du doigt désignant à l'étranger une des trois routes, il lui dit : « Passez par là. »

Norris dévisagea son interlocuteur pour essayer de découvrir s'il ne se moquait pas de lui, puis il fit quelques pas dans la direction indiquée...

De nouvelles huées l'arrêtèrent brusquement.

Cette manifestation suffisait pour le convaincre qu'on l'avait trompé... Mais pour quelle raison? Était-ce pour s'amuser à ses dépens ou pour l'égarer dans un but déterminé? Sa chaîne de montre brillait sur sa veste blanche, et cette imprudente exposition pouvait bien être le motif dominant de tout ce manège.

Il revint sur ses pas, et avec un admirable sang-froid, il toisa ses insulteurs.

Le Chinois qui lui avait fait faire fausse route, alla à sa rencontre, et lui montrant l'autre chemin qui se déroulait devant lui, il lui répéta : « Prenez par là. »

Norris, peut-être très heureusement n'était pas armé... il leva la main, et du revers, il gifla à toute volée le plaisantin. L'acte était aussi hardi que dangereux ; mais Norris ne le comprit pas tout de suite, parce que c'était la première fois que le sort le mettait en présence de ce péril chinois qui se traduit toujours par de lâches attentats et d'effroyables tortures.

Les rires redoublèrent.

Ce fut peut-être cette gaîté qui sauva Norris. Quant au Chinois giflé, il se contenta, en faisant des gestes menaçants, comme s'il invitait son adversaire au combat, de marcher à ses côtés suivi par la foule des rieurs.

Ce répit permit à Norris de se reconnaître... il mesura le danger de sa position, et ce fut avec un sentiment de profond soulagement qu'il reconnut sa litière qui l'attendait dans la cour de l'auberge.

L'incident qui venait de se produire aurait dû faire réfléchir notre voyageur, l'engager à la prudence et surtout à céder devant des ennemis — car dans l'esprit de Norris, tous les Chinois désormais étaient des ennemis — nombreux et déterminés.

Malheureusement, comme nous le verrons par la suite, la fierté naturelle du hardi jeune homme lui fit suivre une autre voie.

— Dans la crainte d'une nouvelle aventure, pensa-t-il, je ne sortirai plus sans mes pistolets.

Le jour suivant trouva Norris à dos d'âne, faisant le voyage des passes de Nankou à la Grande Muraille. Le soir, après une une longue journée de fatigue, il revint à Nankou et prit une chambre dans un hôtel de médiocre apparence.

Après avoir visité les tombes des Ming dont les environs merveilleux firent sur lui une impression profonde, Norris retourna en voiture à Pékin.

C'est à ce moment précis que commencent les tribulations de William Norris.

Sur les conseils de son guide, après une journée de repos, il résolut de revenir à Tien-Tsin en descendant la rivière. Son itinéraire s'en trouvait modifié un peu ; mais ce mode de locomotion autrement agréable que les mules, triompha de sa volonté de voyager rudement.

La première étape était Tungchow sur le Peiho. Comme il en avait coutume, il envoya son guide en éclaireur, pour retenir une cabine, tandis que son cocher, dûment stylé, devait suivre la même route à quelques heures de distance.

Comme le guide partait à l'aurore, le cocher, avant de rejoindre Tungchow devait conduire Norris dans un magasin de curiosités qui l'avait intéressé dès son arrivée à Pékin.

Ce cocher était une sorte de lourdeau aux yeux éteints, aux traits ravagés par l'abus de l'opium : son extérieur tout entier n'inspirait aucune confiance. Néanmoins, malgré son inintelligence, il s'acquitta fort bien de sa mission et conduisit son client à l'endroit que le guide lui avait indiqué la veille.

Ses emplettes terminées, Norris reprit sa place dans la voiture, qui le fit passer en prenant des chemins qu'il ne connaissait pas encore, devant le temple de Confucius.

Ce temple de Confucius, il se rappelait avoir manifesté le désir de le voir ; mais soit défaut de temps, soit qu'il eût mieux à faire, il avait indéfiniment remis sa visite...

L'instant n'était-il pas propice? allait il quitter Pékin sans avoir tout vu?

Son parti fut pris bien vite. Au moyen de signes expressifs, il fit comprendre au cocher qu'il voulait descendre là, et lui enjoignit, toujours par signes, de l'attendre.

Trois heures après, voiture et cocher étaient toujours à la même place, attendant le retour de Norris. Le cocher, que cette longue station énervait, entra dans le véhicule, s'étendit à l'aise sur les coussins moelleux préparés pour son client et s'endormit profondément.

Pendant que l'automédon chinois dormait ainsi du sommeil du juste, un autre Céleste sortit d'une des portes du Temple et après avoir jeté un coup d'œil circulaire, se dirigea vers la litière. Ayant constaté que personne ne le remarquait, il s'empara de la valise de Norris, l'unique bagage qu'emportait notre voyageur puisque ses malles avaient suivi son guide, et rentra dans le temple.

Le soir tomba et, avec la fraîcheur de la nuit, le cocher de la litière s'éveilla. La disparition de son client ne lui causa aucune surprise; avec une accoutumance d'automate, il rallia ses mules et reprit sans plus de souci le chemin de son *home*.

Dans ce cerveau si peu compliqué, aucune image, même tranchât-elle sur la monotonie de la vie animale, ne s'imprimait autrement que comme une ébauche confuse.

Le Chinois, en conduisant Norris au temple de Confucius et en l'attendant quelques heures, avait fait tout son devoir ; le reste lui importait peu.

C'est ainsi que le lien qui attachait William Norris au monde extérieur fut brisé et que le malheureux fut scellé tout vivant dans une tombe.

Le guide qui le précédait à Tungchow retourna à Pékin deux jours après les rapides événements que nous venons de retracer; il consacra quelques jours à rechercher l'étranger, mais devant l'inanité de ses démarches, il y renonça bien vite. D'ailleurs le cocher de la litière avait disparu, et pour le retrouver dans la cité sainte il n'y fallait pas compter.

A Tien-Tsin, on n'avait pas revu l'étranger. C'en était fait de William Norris.

On parla bien pendant quelques jours de la disparition inexplicable d'un Anglais; mais peu à peu le silence se fit, et l'événement s'effaça de toutes les mémoires.

CHAPITRE III

ENTRE LES MAINS DES CHINOIS

Le temple de Confucius, comme tous les temples chinois, se compose de plusieurs corps de bâtiment construits sur un terrain sacré.

La partie qui s'élève en regard de la route est agrémentée d'une élégante terrasse qui surplombe une avenue plantée de pins centenaires et dont les branches, malgré leur forme spéciale, donnent un ombrage suffisant.

Norris traversa le premier bâtiment et s'engagea dans l'intérieur du temple. Déjà trois Célestes l'obsédaient par une attention soutenue et semblaient vouloir s'offrir pour guides. C'est du moins ce que supposa le voyageur qui ne connaissait pas un mot de chinois.

Mais sans repousser leurs avances, il continua de marcher au hasard de sa fantaisie, dédaignant de prendre le chemin que ses guides improvisés lui montraient.

Sa curiosité de touriste satisfaite, il allait retourner sur ses pas, lorsque l'un des Chinois dont le nombre s'était augmenté pendant la visite, lui barra résolument le passage, lui donnant à entendre, (ce que Norris supposa du moins) que quelques tiaos (1) seraient les bienvenus et qu'ils étaient la juste récompense des renseignements que lui et ses compagnons avaient donnés à l'étranger. L'Anglais avait encore dans son portefeuille de la monnaie fiduciaire chinoise, il en tendit deux aux hardis quémandeurs.

Cette action eut un résultat contraire à ce qu'en attendait son auteur. Aussitôt des centaines de voix s'élevèrent dans une homérique dispute. De toute part surgissaient des Célestes qui prétendaient avoir droit au partage du butin.

William Norris vit tout à coup quelle méchante affaire il avait encore sur les bras. Son ignorance de la langue chinoise rendait encore sa situation plus pénible.

Que faire dans l'occurence?

Pour comble de malheur, il n'avait pas encore mis à exécution l'idée de porter toujours un pistolet chargé sous ses vêtements

(1) Monnaie chinoise.

Que pouvait-il tenter contre cette bande de démons seul, sans arme, sans les conseils de son guide envoyé à Tungchow, sans même le secours qu'aurait pu lui accorder le cocher qui, sous le soleil ardent, hors du temple, dormait à poings fermés?

Il cherchait une solution... et pensa l'avoir trouvée en distribuant ce qui lui restait de banknotes chinoises; malheureusement, comme il n'en connaissait pas l'exacte valeur, la répartition s'en ressentit et les réclamations et les rixes entre Célestes redoublèrent. Norris eut alors le sentiment très net que le danger qui le menaçait depuis qu'il avait franchi le seuil du temple grandissait de plus en plus.

Il fallait aviser.

Deux Chinois qui se trouvaient devant lui luttaient avec une âpre énergie; il pensa que le moment était venu de profiter de cette scène de confusion pour se faire une brèche dans ce mur humain et passer... Se ramassant sur lui-même, il bondit résolument au milieu des combattants qui plièrent sous ce rude assaut. Mais comme par enchantement les querelles entre Célestes cessèrent, et tous les hommes jaunes, avec un ensemble remarquable se précipitèrent devant les issues, pour l'empêcher de sortir du temple.

Norris comprit admirablement la manœuvre, et rassemblant toute son énergie, il fonça de nouveau sur ses adversaires, renversant les premiers et faisant chanceler ceux qui se trouvaient au second rang. Un Chinois qui se tenait obstinément devant la porte donnant accès au dehors sentit à son tour la poigne de fer de l'Anglais... La minute était solennelle. Surpris par la violence de l'attaque, les Chinois s'écartaient, Norris allait être libre... lorsque se ressaisissant, ils se ruèrent de nouveau sur l'étranger débordé par le nombre, le saisirent, qui par le bras, qui, par les jambes, et le firent tomber.

Alors on vit une horrible mêlée : Norris, combattant pour la vie et pour la liberté, faisait des efforts surhumains pour se débarrasser de la grappe humaine qui s'acharnait sur lui.

Bientôt, la lutte cessa, l'Anglais venait d'être réduit à l'impuissance.

. . . .

Quand William Norris revint à lui, une extrême lassitude le dominait. Sa pensée encore endormie, ne lui permettait pas de se rappeler nettement l'horrible scène dans laquelle il avait joué un si terrible rôle. Peu à peu la mémoire lui revint, et, avec l'éveil de

ses facultés, il sentit ses membres brisés par les coups reçus et ses muscles tordus dans une lutte inégale. Il voulut se lever, une douleur très vive l'en empêcha : ses mains et ses pieds étaient entravés. Alors, il essaya de prendre une autre position, celle qu'il avait étant intolérable... un frisson agita tout son être... l'angoisse l'étouffa, une sueur froide l'envahit... le pauvre garçon découvrit que son cou était également fixé par une chaîne à un piquet fiché en terre.

Il sentit toute l'horreur de sa situation. Il était là pantelant, sans force, à la merci des Chinois, cette race maudite, aux instincts féroces, aux mœurs immondes, qui l'avaient violemment séparé du monde... à moins... et il se berçait de ce vain espoir, que son cocher, en ne le voyant pas revenir ne donnât l'alarme.

En admettant qu'on vînt le secourir, n'arriverait-on pas trop tard pour lui éviter les tortures que ses ennemis allaient sans doute lui infliger? Avant de voir un visage ami, n'allait-il pas s'éteindre dans les plus cruels supplices? Son imagination surexcitée par la fièvre, lui faisait voir la mort hideuse grimaçant devant lui, et son épouvante s'en augmentait.

Ce n'était pourtant pas un lâche, et dans les plus graves circonstances son sang-froid ne l'avait pas abandonné ; mais les circonstances étaient terribles, et le plus brave aurait certainement frémi.

Cependant, sans avoir recouvré le calme, il chercha à dominer sa faiblesse et à voir l'exact côté des choses ; il fallait pour y réussir un effort cérébral dont sa constitution robuste était capable ; il y réussit enfin.

Son premier soin fut d'essayer de reconnaître l'endroit où il se trouvait enchaîné ; la tâche était aussi difficile que douloureuse ; son cou était si étroitement fixé au sol que le moindre mouvement lui était insupportable. Néamoins il put se rendre compte qu'il gisait en plein air, à l'ombre d'un arbre, non loin de l'endroit de la lutte, et où on l'avait transporté pendant son évanouissement.

Il remarqua aussi, avec la plus grande tristesse, que même fût-il débarrassé de ses liens, il n'aurait pu s'enfuir, ses ennemis l'ayant déposé au centre du temple. C'est-à-dire que pour s'échapper il lui faudrait traverser les bâtiments qui entouraient la place, et franchir les hautes murailles d'enceinte ; autant de difficultés insurmontables pour un homme étroitement surveillé.

Dans le cas où ses ennemis le laisseraient vivre, c'est ici sans

doute qu'il allait trainer une existence lamentable, et accepter l'iné-vitable fin, dans les angoisses d'une captivité éternelle.

Depuis combien de temps était il là, étourdi, immobile dans ses entraves ? Il devait y avoir de longues heures : il en jugeait ainsi par deux faits évidents qui lui servaient comme des points de repères dans la nuit de cette première période de captivité : d'abord c'est qu'au moment où il avait perdu le sentiment, le soleil était à son déclin ; ensuite c'était l'absence de tout Céleste à cette heure du jour ; absence que justifiait certainement la longueur d'un évanouissement dont la fin, en se faisant attendre, avait lassé leur patience.

Il en était là de ses réflexions, laissant de temps en temps échapper une plainte que lui arrachaient les liens qui entraient profondément dans sa chair, lorsque deux de ses bourreaux se dirigèrent vers lui.

Après l'avoir examiné ils s'entretinrent longuement devant l'infortuné qui aurait donné gros pour comprendre, — ne fut-ce que quelques mots, leur conversation.

L'entretient s'animait ; l'un d'eux cherchait, par une mimique animée qui accompagnait ses paroles, à convaincre, mais en vain son interlocuteur. S'agissait-il de déterminer le genre de mort que subirait le prisonnier ? C'est ce que pensait le malheureux qui ne perdait pas un geste de la scène. Enfin, ils s'éloignèrent, et Norris commença à respirer plus librement. Un Céleste revint bientôt. Il portait avec précaution un plat et deux baguettes d'ivoire.

Un fol espoir s'empara de l'Anglais : On n'en voulait donc pas à sa vie, puisque on allait l'alimenter ?

Quels étaient donc leurs projets ?

Pourquoi cette attention qui cadrait si mal avec les événements précédents ?

Comme il arrive fréquemment en pareil cas, à l'espérance la plus vive succède le plus profond découragement.

Ses ennemis avaient peut-être dessein de le nourrir pour lui permettre de supporter plus vaillamment les tortures raffinées qu'on lui préparait ?

Dans les lectures qu'il avait faites, il se souvenait d'histoires semblables... et qui sait, si, à son tour, il n'allait pas en être le tragique héros.

Le Chinois fit tomber le lien qui lui entravait le cou, l'aida à se mettre sur son séant. Et employant encore les signes, seul vocabulaire au moyen duquel il pouvait se faire comprendre de l'Euro-

péen, il lui fit ressortir tous les dangers d'une évasion quasi impossible.

Norris ses liens enlevés, se plaça péniblement devant le plat que ses geôliers lui envoyaient. La cuisine était médiocre; elle se composait de l'éternelle bouillie de riz et de pois. Néanmoins, surmontant sa répugnance, il pensa y faire honneur, tandis que son gardien l'observait curieusement.

D'autres chinois s'approchèrent, donnant les signes de la plus vive curiosité.

Que signifiait tout cela?

Malgré son pessimisme persistant, Norris l'interpréta dans un sens favorable.

A son tour, il regarda les hommes jaunes pour essayer de pénétrer leurs sentiments ; puis il pensa à manger. Son estomac battait la chamade ; il aurait bien voulu commencer immédiatement son repas ; mais ses doigts engourdis par les liens qu'on venait seulement de lui retirer refusaient tout service.

Peu à peu le sang circula, et sans recouvrer l'élasticité de l'organe, il put néanmoins en faire usage et se servir des petites baguettes qu'on lui avait apportées.

La prudence lui conseillait de faire bon cœur contre mauvaise fortune et de braver son degoût bien naturel pour l'étrange mets qu'il avait devant lui. En paraissant le dévorer avec appétit, il y gagnerait au moins l'indulgence de celui qui l'avait préparé.

En admettant même que le but de ses ennemis fut de le nourrir pour le torturer plus longtemps, les quelques forces qu'il allait puiser auraient peu d'influence sur son endurance future ; et puis, il valait mieux penser au présent que d'envisager toujours l'avenir sombre.

De ses pauvres mains tremblantes, il saisit le plat qu'il porta avidement à ses lèvres.

En somme, ce n'était pas plus mauvais qu'autre chose, et son estomac d'Européen habitué aux mets alambiqués n'en souffrit pas trop.

Quand il eut terminé son repas, le Chinois qui l'avait servi, lui fit signe de reprendre la position horizontale. Cette injonction lui déplut et il essaya d'obtenir de rester assis ; mais son gardien, pour toute réponse, le saisit violemment à la gorge et le rejeta en arrière en lui heurtant rudement la tête sur le sol. Norris était si faible, qu'il n'esquissa même pas un geste de résistance. Son cou fut de

nouveau fixé sur le pieu et il passa la nuit dans cette horrible position.

Cette nuit, l'Anglais s'en souvenait avec la même sensation aiguë vingt ans après, nuit claire et pure, comme une toile lumineuse tendue dans l'éternité et sur laquelle se jouaient des milliers d'étoiles. — Oh ! ces étoiles scintillantes comme autant de gemmes célestes qui resplendissaient au-dessus de la tête du prisonnier ; il lui semblait dans son insomnie, qu'autant d'yeux le fixaient, yeux inquisiteurs et sans pitié...

L'engourdissement de ses membres était intolérable, son cerveau s'alourdissait, sa souffrance était telle que son âme religieuse laissa filtrer un doute... il se demanda s'il y avait un Dieu pour qu'on le laissât tant souffrir.

Les heures lentes passaient comme autant d'oiseaux noirs, l'effleurant de leurs ailes traînantes, jusqu'à ce que l'aube grise pointât dans les masses d'ombre.... et alors il s'endormit d'un sommeil lourd qui lui faisait revivre, dans une succession de cauchemars, les terreurs de la veille.

(A suivre.) J.-A. HANNAN.

(Traduit de l'anglais par JEAN CARMANT)

DES ALPES AU NIGER (1)

(Suite.)

XL

... Le rude soldat s'en est voulu sans doute de cet accès de sensibilité, de ce retour imaginaire au foyer lointain qui lui a rappelé de si douces choses et l'a fait pleurer en présence du bon vieux Ningo.

Car, sur la rive droite du Niger, l'on respire une odeur de poudre :

« Où allons-nous? personne ne le sait : on croit seulement que le lieutenant de vaisseau détaché aux canonnières est renfermé dans quelque *tata*, où il a besoin d'un secours urgent, et que nous allons le délivrer avant d'aller prendre Kinian qui est bien plus à l'est.

« Je t'embrasse donc, mon cher frère, et comme je ne puis t'envoyer ma lettre d'ici, je la continuerai et te l'adresserai par le premier courrier... »

Sans être dans le secret des dieux, Anthelme a deviné juste. Toute la smala de Mademba a reçu ordre de rester à Nyamina. Les éclopés et les hommes fatigués y demeurent, eux aussi. Les troupeaux d'approvisionnement sont renouvelés.

La colonne est resserrée et reformée. Elle comprend toujours la vaillante 7e du capitaine Hugueny et les compagnies Sansarie, Morin et Marchand ; mais l'artillerie, formée d'une pièce de 4, de deux pièces de 65 et d'un mortier de 15 millimètres, sera renforcée en route d'une seconde pièce de 4 venant de Ségou.

Les nouvelles du Baninko sont, en effet, mauvaises.

Les révoltés occupent un grand nombre de villages. Le lieutenant de vaisseau Hourst est devant Diéna, avec vingt-cinq tirailleurs ou laptots et des auxiliaires. Il attend du renfort.

Les nouvelles de Kinian sont meilleures. Le capitaine Quinquandon s'attend à la reddition de la place d'un jour à l'autre.

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 7 octobre.

Allons au plus pressé : à Diana tout d'abord.

Ainsi a parlé le colonel, et le 23 février, après cinq jours de marche, le voici en vue de Diéna, ayant opéré sa jonction avec le lieutenant Hourst et le chef N'Tow. La colonne Mademba, qui revient de Ségou, avec le lieutenant Charbonnier, rejoint le camp pendant la nuit.

Tout est donc prêt pour une action décisive.

Le colonel a pris sans plus tarder ses dispositions pour l'attaque. L'artillerie, soutenue par la 7e compagnie et par Sansaric, est postée sur la face ouest du tata de Daugoutiguila pour y faire brèche. Les compagnies Morin et Marchand surveillent la face nord du village, et la cavalerie, les faces sud et est. Les auxiliaires de Mademba et de N'Tow sont massés en réserve.

N'Tow, alors que le reste des troupes opère sous les rayons brûlants du « monstre », s'est commodément installé avec son état-major à l'ombre d'un superbe calcédrat, l'arbre des guerriers, disent les Bambaras, parce qu'il est d'un bois très dur. « Celui d'où N'Tow nous regarde faire a aussi d'autres avantages, c'est d'être hors d'atteinte des balles et de donner de l'ombre en plein midi. »

La brèche est pratiquée.

A une heure, un clairon, posté au sommet du mirador de Sido, sonne la charge qui est aussitôt répétée par tous les clairons.

Mademba doit pénétrer par la brèche de l'ouest, soutenu par la 7e et par Sansaric. Les contingents de N'Tow, commandés par Mahmadou Racine, marcheront sur la brèche nord, surveillés et renforcés par Marchand et par Morin.

Accueillis par un feu très vif, les auxiliaires hésitent, reculent et se cachent à l'abri des murs et des baobabs. Ils s'empilent, couchés ou à genou, les uns contre les autres et demeurent inertes. Les tirailleurs, enlevés par leurs officiers, se fraient un passage à coups de crosse à travers ces noirs effarés, qui grommellent entre leurs dents des versets du Coran, et, leur passant sur le corps, ils pénètrent dans le village.

Les assiégés le défendent pied à pied. Chasseurs et tireurs émérites, ils se servent avec une égale adresse de fusils à tir rapide et d'arcs dont les flèches sont empoisonnées avec le suc du strophantus. Il n'y a pas à dire, ces gaillards-là « vendent chèrement leur vie ». Ils se battent comme des fauves. Quand ils ne peuvent plus charger leurs armes, ils décochent des flèches ; et quand,

acculés, ils n'ont ni la place ni le temps de bander leurs arcs, ils puisent dans les carquois et cherchent à piquer les assaillants avec leurs flèches empoisonnées.

Aussi la lutte est-elle meurtrière.

Le capitaine Klobb, que le colonel a envoyé à la brèche du nord pour rallier les traînards, a son cheval tué sous lui. Le lieutenant Charbonnier (de la compagnie Marchand) reçoit une balle dans la tête et tombe. Le lieutenant Marchand, blessé, tombe à son tour.

Cette troupe vaillante, sous les ordres du capitaine Klobb, continue quand même à aller de l'avant. Il faut traverser, sous une grèle de mitraille et de flèches, une série de cours flanquées de cases fortement occupées. Il faut les enlever une à une, passer de l'une à l'autre, percer des créneaux dans les murs et recommencer encore quand on achève le siège.

Cela chauffe terriblement.

Enfin, Sansaric, qui a donné l'assaut par une brèche de la face ouest, avance, au moment même où l'adjudant Darnige, qui vient prendre le commandement de la section du lieutenant Marchand, arrive à son tour, renforcé par Anthelme, à la tête d'un peloton de la 7e.

Pour opérer leur jonction, ces unités diverses doivent traverser une grande place sur laquelle donnent trois cases crénelées et bourrées de tireurs.

Klobb s'élance en tête de ses hommes.

Anthelme et Darnige escaladent une terrasse et font feu sur les positions voisines. Klobb est blessé : deux flèches traversent son casque et viennent se fixer l'une dans le cou, l'autre dans le front. Anthelme et Darnige ont, l'un la main, l'autre le bras traversés par des flèches ; mais l'un et l'autre continuent à combattre.

On a atteint les cases ; on met genou terre ; on tire : on entre, on joue de la baïonnette ; l'ennemi se sauve.

La place est déblayée et le capitaine Klobb peut donner la main au lieutenant Sansaric, qui arrive à la tête de ses deux sections. Ce n'est, certes, pas sans peine et sans gloire que celui-ci est arrivé jusque-là.

La première brèche franchie, pendant que Baudot franchissait la seconde, il trouve devant lui les sofas de Mademba en pleine débandade.

Arrêtant par son énergie cette retraite, pour ne pas dire cette fuite désordonnée, Sansaric entraîne et rallie tout le monde,

tirailleurs et sofas; il donne l'exemple en combattant lui-même.

L'ennemi, qui poursuivait les auxiliaires la flèche dans les reins, est bientôt forcé de reculer : il n'abandonne pas pour autant la partie. Chaque carrefour, chaque ruelle, chaque mur, chaque case a ses défenseurs. Il faut les déloger à la baïonnette.

Au moment où Baudot, qui a eu la même besogne à faire de son côté, vient rejoindre son commandant de compagnie, les sofas, émerveillés par tant d'héroïsme, reviennent à de meilleurs sentiments. — « Vivent les blancs ! Vivent les tirailleurs ! » s'écrient ils.

Et les blancs leur répondent : « En avant ! les noirs ! »

Sansaric, arrachant alors le drapeau tricolore de Mademba des mains d'un sofa, s'élance seul avec un clairon, monte sur une terrasse et fait sonner la charge. Les sofas s'élancent à leur tour pour reprendre leur drapeau... Les voici qui le reprennent, qui l'arrachent des mains du lieutenant. Noirs et blancs rivalisent cette fois de bravoure. Le mouvement est irrésistible. L'ennemi est culbuté.

Le sous-lieutenant Mangin, seul, est encore aux prises avec lui.

Entré par l'une des deux brèches nord, il a eu devant lui les auxiliaires de N'Tow qui, eux aussi, faisaient des façons et ne voulaient pas avancer. Trois fois blessé, mais ayant refusé de céder le commandement de sa troupe, Mangin, à force d'énergie, est parvenu à s'emparer d'une première ligne de cases ; mais il a fallu s'arrêter là.

Quand le reste du village est occupé, l'ennemi, fuyant de toutes parts, essaie de concentrer ses derniers efforts contre le vaillant officier.

Une décharge meurtrière calme ses ardeurs. Le colonel envoie alors une section de la compagnie Morin, sous les ordres du caporal Lejeune, en renfort à Mangin.

Lejeune, à la tête de vingt hommes, « auxquels se joignent les guerriers de N'Tow subitement aguerris », mène vivement la poursuite, tandis que Mangin, sortant de ses retranchements, se porte en avant et arrive, lui aussi, au milieu du village.

Il est quatre heures du soir. La victoire est complète. L'ennemi est en fuite, poursuivi par les spahis du lieutenant Laperrine et les lanciers peulhs du Mancina. Le village est enlevé.

Les trois couleurs flottent au sommet du *diomfoutou*.

Seuls, enfermés dans des cases et refusant de se rendre, quelques fanatiques tirent leurs dernières cartouches et attendent stoïquement la mort. Cadavres de plus à ajouter à ce monceau de cadavres,

parmi lesquels celui d'un des grands chefs, Alassi Karba, mort en combattant.

XLI

Mais la victoire a coûté cher.

Pour ne parler que des officiers, tous, ou à peu près tous, ont été blessés. Anthelme a eu une main transpercée par une flèche; mais cela ne l'empêche pas, tout fumant encore de sueur et de poudre, de reprendre son journal interrompu :

« Il est écrit, je crois, que les balles ne veulent pas me trouer la peau. Nous sommes arrivés le 23 au soir devant Diéna. Diéna est le nom de la réunion de quatre villages différents : trois s'étaient soumis, le quatrième se rebiffait, et le lieutenant de vaisseau avait dû se renfermer dans le *tata* voisin. C'était curieux! Les deux villages sont séparés par une rue de deux mètres de large; tu vois ces bons noirs se canardant à bout portant derrière leurs créneaux respectifs.

« La colonne arrive donc devant Diéna le 23 au soir; on entoure le *tata* à grande distance pour éviter toute fuite et on s'endort du sommeil du juste.

« On prétend que cinquante défenseurs restent à peine dans le *tata*, aussi ne veut-on pas faire donner les troupes régulières. Le roi N'Tow et son collègue Mademba, le nouveau roi de Sansading, sont chargés d'enlever la place. »

Le 24 au petit jour, deux pièces de 4 et deux de 65 commencent à faire la brèche, pendant qu'un obusier de 15 centimètres bombarde avec conviction.

L'artillerie sans méfiance s'est placée à cent mètres du mur quand un feu violent répond du village et nous rend rêveurs : comment cinquante noirs peuvent-ils faire un feu si nourri sur une telle étendue?

Sans chercher à approfondir, on se met un peu plus loin et la brèche se fait régulièrement : deux sur une face et une troisième sur une autre. A midi, le feu cesse, les clairons sonnent la charge. Mademba par l'ouest, N'Tow par le nord se précipitent à l'assaut avec un entrain excessivement modéré. A peine ont-ils dépassé les brèches, qu'ils sont reçus par une décharge épouvantable et n'hésitent pas à prendre une fuite rapide.

Les *grigris* (1), on le voit, produisent leur effet; malgré leur incontestable bravoure, les noirs ont reculé. Ont-ils aperçu, dans le corps à corps de la brèche, sur la poitrine tatouée des soldats d'Ahmadou, quelque corne d'antilope ou quelque tête de pintade, de ces fétiches qui rendent invulnérable et invincible?

Les tirailleurs s'élancent pour barrer la route aux fuyards :

« Alors la compagnie Sansaric reçoit l'ordre de pousser Mademba, pendant que la compagnie Marchand soutient N'Tow. Mais Sansaric ne peut dépasser les premières cases, et de l'autre côté Marchand tombe grièvement blessé; son sous-lieutenant Charbonnier reçoit une balle dans la tête et leurs tirailleurs (auxiliaires) ne gagnent pas un pouce de terrain. Une section de Morin sous le commandement de Mangin, s'élance et repousse enfin les défenseurs dans le village; mais Mangin reçoit trois blessures et ne peut plus bouger. Ça commence à tourner mal.

XLII

Le lieutenant entre en ligne à son tour. Laissons-le nous raconter lui-même de quelle glorieuse façon il a reçu sa première blessure :

« C'est alors que le 7e tirailleurs réguliers, *dernière r.'s.rve*, reçoit l'ordre d'envoyer une section pour donner la main à Mangin. Je pars avec ma section et je m'avance sur la droite, montant sur les cases, sautant, courant, hurlant surtout, au milieu d'un feu comme je n'en ai jamais entendu. Ce qui terrifie tout le monde, ce sont surtout les flèches empoisonnées qui arrivent de partout et sifflent d'une façon horriblement gênante. Les hommes eussent préféré dix balles à une flèche.

« J'arrive enfin à la brèche opposée où Sansaric presque seul faisait le coup de feu avec un fusil cassé; nous faisons alors face à gauche, et repoussant devant nous ces acharnés, nous en faisons un joli massacre. Acculés au mur opposé, ils se décident à filer par la porte de derrière et je les poursuis de feux de salve du

(1) Les *grigris* sont des talismans. Ils consistent en des sachets renfermant des os, des mixtures de terre et de sang, des crins, des racines, des cornes d'antilope. Il y en a pour se garantir des serpents, des crocodiles, de la poudre et surtout des balles, de la baïonnette et des coups de couteau.

haut des murailles jusqu'à l'arrivée des spahis qui en font un carnage jusqu'à quinze cents mètres de là.

« Mangin s'avançait de son côté, et une deuxième bande de fuyards a le même sort que la première ; vers quatre heures, tout est fini et nous nous rassemblons. Sur les trent-cinq hommes de ma section, j'ai neuf tués et vingt-trois blessés ; pour moi, je n'ai attrapé qu'une flèche qui m'arrivait en pleine figure et que j'ai parée avec la main, qu'elle m'a transpercée.

« Il faut croire que je suis réfractaire au poison, car je ne suis pas mort du tout ; ça m'a fait l'effet d'une piqûre de forte guêpe et voilà tout. Quelques hommes en sont morts en quelques minutes, un cheval en une heure ; curieux, mais étrange !

« Conclusion : méfiez-vous des apparences ; les cinquante hommes se composaient de dix-huit cents chenapans pas mal armés, qui tenaient comme des teignes et ont failli nous être assez désagréables. Ça rappelle comme surprise Ouossébougou.

« Le lendemain, je suis retourné au village ; cinq cents cadavres y sont étendus ; quelle boucherie et que cela puait ! Mais j'ai pu constater que les six cents coups de canon et les cinquante bombes n'avaient produit que des effets piteux ; quelques cases défoncées et c'est tout. La brèche n'était pas mal faite, mais c'est beaucoup de poudre pour crever un mur de cinquante centimètres d'épaisseur.

Anthelme n'est pourtant pas satisfait. Rien qu'une flèche au travers de la main !... Un bobo, quoi ! Il s'attendait à mieux et il envie le sort de ses camarades qui ont eu la chance d'être plus grièvement touchés :

« Quelle déveine de n'avoir pas attrapé un bon atout ! Il y a tellement d'officiers blessés que je n'aurai rien du tout pour cela qu'une nouvelle proposition. Briquelot, capitaine d'état-major, coude brisé ; Marchand, bras, ventre troués ; Charlon, tête fêlée ; Mangin, tête, poitrine, jambe ; Sansaric, Baudot, moi, flèches.

« Maintenant, tout est fini, le pays est soumis, nous allons rentrer à Nyamina dont nous sommes à huit jours de marche, sur la rive droite du Mayel-Balevel.

« La campagne est complètement terminée, repos jusqu'à l'an prochain ; je ne sais pas encore dans quel poste j'irai.

« Il y a un courrier tout de suite, je n'ai que le temps de t'embrasser, de vous embrasser tous comme je vous aime. Vous comprenez maintenant pourquoi je ne vous écrivais pas plus souvent ; nous venons de faire mille cinq cents kilomètres en deux mois, et une

assez jolie campagne ; tout l'empire d'Ahmadou est soumis, et la France est sauvée !... »

Et, dans une autre lettre à son beau frère, récapitulant les incidents de cette première campagne, qui lui a valu une citation à l'ordre du jour, le lieutenant écrit encore :

« Depuis que je suis arrivé à Kayes en octobre dernier, je ne crois pas que je sois resté inactif. Parti en avant garde du colonel Archinard, j'ai fait d'abord deux mois de brousse auprès de Kouniakary, puis la grande colonne est partie pour Nioro vers le milieu de décembre, et nous avons battu les féroces Toucouleurs ; nous avons pris Nioro, la ville imprenable, et détruit l'empire de ce pauvre Ahmadou. Pas de veine ! je me suis battu à Kolomey, Oulata, Saorané, Niogomero, Korgué, Youri ; pas la moindre égratignure ! Cependant, je ne me suis point éclipsé et j'ai été assez généralement devant mes hommes.

« De Nioro, nous sommes arrivés au Niger, à Nyamina, où j'ai reçu ta lettre, et, du coup, nous sommes allés guerroyer sur la droite, de l'autre côté du Mayel-Balevel, contre les Bambaras insoumis du royaume du Ségou. Ces malheureux se sont enfermés dans un *tata* (village fortifié), où ils ont juré de vaincre ou de mourir : ils sont morts. Après un bombardement de six heures, nous sommes montés à l'assaut. Cristi ! c'était plutôt chaud, mais, pendant que je voyais tomber tous mes camarades et tous mes hommes, je restais intact avec une déveine insolente. J'ai enfin reçu une flèche empoisonnée, — ô poétique Afrique ! — qui m'a transfixé la main ; tu croirais peut-être que cela m'a fait quelque chose ? Erreur ! une piqûre de guêpe, grâce au docteur, qui m'a fait boire je ne sais quelle drogue.

« Enfin, *nous avons gagné*, comme disent ces bons noirs, et soigneusement *estourbi* tout ce qu'il y avait dans le village ; les femmes et les enfants ont été emmenés en captivité. Je dis *captivité* parce qu'en France on a supprimé l'esclavage et qu'il ne faut pas contrarier ces messieurs les philanthropes ; mais ne te fais aucune illusion, rien n'est supprimé ici et on le voudrait que ce serait absolument impossible. »

XLIII

Colonne, en avant !...

Le 26 février, après un jour de repos, départ de Diéna.

Les blessés sont dirigés en voitures ou en civières sur Ségou.

Le commandement du convoi est donné au lieutenant Hourst, accompagné du docteur Grall. Quant à la colonne, elle fait une première étape de vingt-et-un kilomètres et vient camper à Louna.

Le lendemain, 27, arrivée à Bla, grand village comprenant sept groupes distincts, entourés de *tatas*.

Les indigènes font leur soumission et offrent au colonel, en témoignage d'amitié, dix bœufs, dix moutons, quantité de poulets et une provision de cauries et de noix de kola qui sont destinés aux troupes ; aussi fait-on bombance au camp.

Voici, le 28 février, Dacoumana, le centre de la révolte prêchée par le shérif Hamid. Les habitants l'ont évacué, non sans y laisser d'énormes provisions.

On y campe et on s'y repose le 1er mars.

Campement, le 2 mars, à Dalakoro ; le 3, à Fallou ; le 4, à Kana, sur le bord du Mayel-Balevel. La colonne sort du Baminko et reprend la route de Nyamina.

Étape à Sauba, le 5 mars.

Le 6, arrivée à Baroueli, immense village où se tient un grand marché.

Anthelme, en fin observateur, note sur ses tablettes le curieux aspect de cette foire en plein continent noir. L'entrée de la colonne provoque un mouvement de surprise et de désarroi au sein de cette foule grouillante ; mais, bientôt rassurés, vendeurs et acheteurs viennent au-devant de nos troupes.

Les femmes, portant des pagnes et des foulards aux couleurs voyantes, font de petits signes d'amitié aux spahis et aux tirailleurs. Les hommes, moins expansifs, s'inclinent dignement, comme s'ils étaient à la mosquée, avec toutes les marques d'un profond respect. Sur l'heure, les chefs du pays offrent au commandant de la colonne des bœufs, des moutons, du lait, du couscous, des poulets et un énorme chargement de riz, de mil et de niellé.

Et le marché reprend de plus belle.

Le long des grandes *paillotes*, sous les avant-toits supportés par des pieux, voici les marchands et industriels divers, accroupis sur des nattes. Il y en a de toutes espèces : débitants de gin et d'huile de palme, d'étoffes et de verroterie, d'œufs et beignets, voire même de morceau d'antimoine pour maquillage et de poils d'éléphant pour coliers de femmes.

Dans les ruelles étroites, où s'étalent les produits de ce commerce

primitif, les nègres vont, viennent, courent, se bousculent, se démènent et font un tapage étourdissant. Officiers et soldats circulent au milieu de ce monde noir, y jetant les notes gaies et pittoresques de leurs uniformes, achetant pour leur compte des objets de première nécessité ou des denrées pour l'ordinaire.

Et Anthelme, rêveur, réfléchit que le marché de Baroueli ne vaut pas la foire de Beaucaire, ni même celle de Saint-Félix en Savoie.

Mais pourquoi se plaindrait-il ?

Trouverait il quelque part en France, sur le boulevard des Italiens ou sous les ombrages de la Villa des Fleurs, ce charme amer et fortifiant de la vie d'aventures, cette vie faite de sacrifices et de privations constantes, mais aussi de surprises incessamment renouvelées ? Qu'est-ce à dire quand on a la délicieuse perspective d'aller au-devant du danger, d'entendre à nouveau siffler les flèches et les balles et de pouvoir récolter un peu de gloire.

XLIV

Et la marche en avant se poursuit, monotone, soutenue par les mêmes chants plaintifs, coupée par la grande halte et les arrêts réglementaires ; mais quelle différence, nom d'une pipe ! avec les prosaïques étapes du continent blanc !

Là-bas, des routes rectilignes et poudreuses, poteaux télégraphiques, chemins de fer, tramways à droite ou à gauche. Itinéraires connus à un kilomètre près. Des villages espacés, puis des chefs-lieux de canton, puis des chefs-lieux d'arrondissement, puis des chefs-lieux de département.

Et partout, c'est la même chose : ce sont les mêmes types, les mêmes facteurs, les mêmes charretiers, les mêmes gendarmes, les mêmes employés, les mêmes figures, les mêmes aspects, les mêmes costumes, les mêmes toilettes, la même banalité.

Partout les bornes kilométriques, le bureau de poste, la gare, la mairie, la sous-préfecture, les rues tirées au cordeau, les annonces du *Petit Journal* ou du *chocolat Menier*, le café de la place et l'épicier du coin. Partout les camelots hurlant le scandale du jour, et le sifflet de la locomotive glissant ironique et rapide, au nez du fantassin qui défile sac au dos et le fusil sur l'épaule sur le ruban interminable de la route poussiéreuse.

Seuls, les clochers espacés de distance en distance jettent une note de poésie dans cette uniformité et rappellent au petit soldat de France le coin de terre où il est né, où sa mère pense à lui, et instinctivement il compte le nombre de jours qui lui restent à faire avant de retourner là-bas...

Ici, du nouveau toujours, encore, à chaque étape, à chaque jour, à chaque heure.

Pas de route : quelques traces intermittentes servant de point de repère à travers la brousse. Au lieu des arbres émondés, traités, comme des fonctionnaires, par la voirie vigilante, des forêts vierges où la nature n'a jamais permis à l'homme indiscret de contrôler la végétation, où, dit plaisamment Anthelme en rappelant le mot prudhommesque de la légende, « la main de l'homme n'a jamais mis le pied »...

Palétuviers au feuillage vert sombre comme celui du sapin des Alpes, cocotiers au panache hardi, bananiers à la teinte vert pâle, palmiers, ficus, indigotiers, arbres à beurre végétal, citronniers, orangers, calcédrats, baobabs, nopals, plantes à cochenille, ignames, patates : serre immense où s'étagent dans un désordre luxuriant toutes les tailles, toutes les pousses, toutes les nuances, toutes les couleurs.

Pas un homme sur la route. Pas un bateau, pas un transport, pas une usine, pas la moindre manifestation de l'activité humaine sur ce grand Niger qui s'écoule vers l'Océan, éternel voyageur poussé sur sa pente fatale par une force mystérieuse...

Sur ses bords, tout sommeille dans la lumière éclatante. Un « immense besoin de repos et d'immobilité » semble peser sur tous les êtres. Les alligators étendus sur les bancs de sable, les hippopotames se laissant aller paresseusement au fil de l'eau, de temps à autre un hurlement de singe ou un cri strident de perroquet troublent seuls ce majestueux silence.

De loin en loin pourtant, quelques *paillotes* groupées ou quelques pirogues effilées, primitives, montées par des noirs nus qui, enfait d'agilité et de grimaces, font concurrence aux singes.

« De place en place, sur le rivage, un grand oiseau blanc au long bec se tient attentif et immobile au milieu des hautes herbes, épiant un poisson imprudent. Puis viennent les grands arbres dont les branches retombent en lames de feuillage sur le fleuve, formant ainsi des berceaux de verdure, des profondeurs d'ombre où la

pauvre négresse en voyage viendra s'abriter aux heures brûlantes du jour (1). »

Et quand, à ces mêmes heures, lors de la sieste, à l'ombre d'un baobab, Anthelme, assoupi, revoit tous ces spectacles, revit toutes ces sensations, il ne regrette rien, il bénit son sort, il se demande si ce n'est point un rêve; mais, tout de même, au fond du cœur, il voudrait bien revoir la France... et il se dit qu'un jour viendra où, la croix de la Légion d'honneur et la médaille commémorative sur la poitrine, il fera bon faire les étapes réglementaires, à la tête d'un bon et beau bataillon d'infanterie de ligne, sur la route de Marseille à Paris.

Tout chemin n'y mène-t-il pas, même celui de Tombouctou?...

Le 7, campement à Bogué.

Le 8 mars, alors que Kinian succombe enfin et se rend au capitaine Quinquandon, commandant les armées alliées de Bodian et Tiéba, Archinard traverse une seconde fois le Niger, en face de Nyamina. Cinq pirogues et une baleinière envoyées de Nigou rendent le passage plus facile. La colonne, avec armes et bagages, est bientôt transbordée.

Séjour à Nyamina le 9 mars.

Une mutinerie promptement apaisée s'élève parmi les sofas. Bientôt les auxiliaires sont tout entiers à la joie de retrouver leurs femmes et célèbrent la mémoire des victimes du combat de Diéna.

Tumulte assourdissant. Chaque guerrier tué a droit, selon son grade, à un certain nombre de coups de fusil. Les blessés participent au même hommage. Cette fantasia funèbre retentit au loin; elle n'est pas pour troubler Anthelme, que la poudre n'enivre que quand elle parle pour de bon.

De sa tente, il écrit à son beau-frère, grand amateur d'armes, avec lequel il a chassé bien souvent, jadis, dans les marais d'Albens :

« Nous voici maintenant de retour à Nyamina; nous nous figurions tous la campagne terminée et nous nous préparions à rentrer à un poste quelconque. Paf! nous repartons en guerre contre ce délicieux Samory, qui nous ennuie dans le Sud.

« Tu feras bien de ne pas parler de ce dernier détail à maman qui serait horriblement inquiète.

« Si je peux, en passant à Bamako, je t'enverrai une caisse de

(1) Édouard Viard. — *Au Bas Niger.*

flèches, d'arcs, de lances, poires à poudre, etc.; les *flingots* ne t'intéresseraient pas, ce sont des fusils à pierre du premier Empire ou de 1822. J'ai cependant, comme dépouilles opimes, un winchester que j'ai conquis sur un grand escogriffe qui bêtement m'a manqué à trois pas. J'ai également quelques vieux Corans pris à Nioro, des sabres, des couteaux : tout cela m'embarrasse fort, et je ne sais comment faire pour l'expédier.

« J'accepte tes offres de service en ce qui concerne livres et journaux, envoie-moi en colis postal tout ce que tu voudras, l'actualité est totalement superflue : que j'ai seulement quelque chose à me mettre sous la dent !

« Il y a, dans la colonne, un *Journal officiel* que nous nous repassons depuis trois mois avec un plaisir croissant : tu vois où nous en sommes. D'autre part, depuis que je suis au Soudan, je n'ai reçu qu'un seul courrier, celui du 15 décembre; les autres se promènent je ne sais où, à Nioro, à Ségou, à Koundou, etc.; c'est certainement ce qu'il y a de plus pénible à supporter, cette absence de toutes nouvelles des siens, cet isolement au milieu des pays noirs... »

XLIV

Les pays noirs... Ah ! ce n'est pas que ce fils des Alpes blanches en soit devenu plus fanatique...

« Pauvres gens ! disent les géographes de cabinet... Pauvres brutes ! n'hésité-je point à déclarer. Tu ne peux te faire une idée de l'abrutissement voulu, de la méchanceté, de l'indolence, de la paresse de ces répugnantes créatures. A de bien rares exceptions près, le noir, à l'état sauvage, est une bête malfaisante et complètement imperfectible. Les femmes sont peu ou pas habillées, laides, puantes à ne pas prendre avec de longues pincettes. C'est une pitié, te dis-je, et quand il m'arrive de faire des comparaisons mentales, je pousse de sourds grognements et de larmoyants soupirs. »

Que de souvenirs pourtant les grands fauves lui ont laissés !

« Nous ne chassons pas maintenant, quel dommage ! Pendant les marches en avant-garde, on voit des bêtes splendides, des antilopes de toute grandeur, des sangliers, des éléphants, même quel-

ques girafes, et de temps en temps un grand fauve qui s'en va... pas content; tu aurais de belles occasions de placer ton coup de fusil. Si tu peux me faire parvenir également par colis postal quelques balles à pointes d'acier ou quelques explosibles non chargées, tu me ferais plaisir; j'ai un 12 assez bon qui me rendait d'excellents services au moment où je pouvais chasser; j'espère que cette époque va revenir et que je pourrai, de nouveau, rapporter de temps en temps, comme tu le dis, un éléphant dans ma poche. En fait de chasse au lion, je n'ai à mon actif qu'une fuite rapide, un soir où je m'oubliais aux avant-postes et où ce brutal animal est venu méchamment m'interrompre en me criant aux oreilles. J'avais des ailes, et j'ai éprouvé un sensible plaisir à rentrer au camp; je m'en tâte encore le postérieur avec angoisse.

« Je t'écris, mollement assis sur un tas de paille qui compose mon lit, abrité du soleil par un rempart de paille qui compose ma maison. Telle est mon installation depuis la fin d'octobre; heureusement que la pluie n'est que fort vaguement connue par ici. »

Ici, un crayon du Soudan, à coups rapides;

« Si j'étais dessinateur, je ferais le Soudan d'un trait de plume : une plaine immense et morne, un boabab au milieu, un paquet d'épines à gauche, un palmier à droite, des herbes hautes et pointues partout, voilà! Les villages sont de deux sortes, l'ordinaire et le bambara ; le premier est en paille avec toits pointus, le deuxième en terre, avec toits plats, entourés d'un mur (*tata*) plus ou moins fort et plus ou moins haut. C'est tout. »

Puis, sous la rude enveloppe du soldat mêlé à tant de scènes de carnage, voici l'homme familial qui reparaît, le jeune oncle qui a des tendresses de père, des gâteries de grands-parents pour ses petits neveux :

« Je ne puis maintenant t'écrire d'une façon sérieuse; quand je serai installé quelque part, je te promets des volumes de correspondance. Merci à mes chers petits neveux de leurs bonnes lettres, elles m'ont fait bien plaisir; je rapporterai à René une girafe apprivoisée, et à Pierre un petit nègre qui fera toutes ses volontés.

« A bientôt donc mon cher Charles, reste assuré de ma sincère affection; n'oublie pas de faire signe à Pégy que je vais très bien.

« Mes affectueuses caresses à tous les rejetons de la race. »

Le 10 mars, à l'aube, départ de Nyamina.

Le lieutenant Hardiviller et Laperrine, avec ses spahis, partent en avant-garde. Le lieutenant Charbonnier remonte le Niger avec

les chalands et des pirogues pour préparer le passage de la Frina.

Mademba, à la tête de ses guerriers, quitte la colonne pour aller prendre possession de Sansading, sa nouvelle capitale. Le roi du Ségou septentrional emporte une lettre d'investiture lui accordant, au nom de la France, la suzeraineté sur le Ségou, le cercle de Bamako excepté, sur les territoires du Saro et du Monimpé et sur les villes de Sansading et de Sikolo.

La colonne remonte la rive gauche du Niger, passe à Kon, à Kono et vient camper à Konina.

Étape, le 11 mars, à Fougali N'Souba.

Le 12, passage de la Frina, belle rivière de vingt mètres de large, « encaissée entre des berges hautes et argileuses », qui rappellent à Anthelme le lit du Chéran de Savoie.

Campement, le soir du 12, à Dialakoro; le 13, à Koulikoro; le 14, à Manambougou. A partir de là, plus de pirogues pour transporter les bagages et soulager les mulets; les barrages de roches rendent presque impossible la *remontée* du Niger.

Sur la rive droite, voici qu'apparaissent les États de Samory, et, sur la rive gauche, toujours plus nombreux, des campements d'émigrants qui ont fui, pour se mettre sous la protection du pavillon français, les exactions et les cruautés du sultan noir : villages provisoires, huttes en paille hâtivement dressées. « On ne peut se décider à abandonner l'espoir de retourner un jour dans le village où l'on est né ; on vit, tant bien que mal, en attendant que Samory ait disparu ; on croit toujours que se sera bientôt ; et, la paresse aidant, on ne défriche guère et on meurt de faim. »

En constatant ce phénomène, Anthelme ne se découvrait-il pas, une fois de plus, au fond du cœur, lui aussi, l'espoir de retourner un jour au pays natal et de revoir les êtres aimés qui pensaient à lui, là-bas ?...

(A suivre.) François Descostes.

LES MORTS QUI PARLENT[1]

(Suite.)

XIII

LA SÉANCE CONTINUE

A la table de la Bibliothèque, Jacques s'attardait sur des feuillets qu'il couvrait d'une écriture irrégulière, tantôt lâchée, tantôt serrée, nerveuse.

AU LIEUTENANT ANDARRAN,
Colonne expéditionnaire du Soudan méridional.

« D'après mes calculs, mon bon Pierre, tu dois rallier bientôt le Sénégal. Je ne t'ai pas écrit ces derniers temps : il y avait peu de chances pour qu'une lettre te rejoignît dans tes vagabondages à travers le Soudan. Je veux espérer que tu en rapporteras contentement et santé intacte ; mais ne te plains pas, s'il y a des jours où cette vie sévère te pèse ; pense à ton frère : il fait plus rude et plus sot métier. Voici un an bien sonné que j'y suis attelé : un siècle ! Ai-je assez déchanté, depuis la matinée où j'apportais ici mes illusions, ma bonne volonté ?

« Je connais maintenant mon sort, et mon impuissance : pauvre petit rouage entraîné dans le mouvement incohérent d'une énorme machine à ne rien faire, ou à faire le mal ! Se révolter, se mettre en travers, disent-ils du dehors, ceux qui n'ont pas éprouvé le pouvoir d'annihilation de la machine ! Imagines-tu la chétive roue qui se révolterait dans les engrenages d'une usine ? Elle se brise, voilà tout. C'est mon cas. Savoure le programme d'une de mes journées : elles sont toutes pareilles.

« Le matin, notre vol de rapaces s'abat sur les ministères ; écœu-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 octobre.

rantes stations dans les antichambres, sous le regard narquois du vieil huissier : il nous reçoit avec mépris, comme des mendiants, que nous sommes. Longue attente sur une chaise Empire, devant une pendule Empire, où l'heure administrative est plus lente que sur les autres, avec des sonneries ironiques, comme des bâillements. Pour tuer le temps, on lit les journaux du département, qui vous outragent et vous calomnient. Enfin la porte s'ouvre : un monsieur, qui a toujours l'air de se croire là depuis cent ans, comme la chaise et la pendule, vous écoute distraitement , en pensant à la façon dont il défendra son portefeuille. Sourire de danseuse, promesses évasives. On les transmet aux pauvres diables, avec le remords de les berner. Les premiers temps, j'étais tout feu pour les justes réclamations, pour les cas vraiment intéressants, pitoyables. Insensiblement, le cœur se cuirasse, comme chez le médecin ou le croque-mort. Ces plaintes, ces larmes humaines deviennent des dossiers qu'on expédie. Te rappelles-tu les Grenaud, ces deux pauvres vieux, près de chez nous ? Leur fils a été condamné, pour je ne sais quelle frasque, aux compagnies de discipline. La mère Grenaud attend et pleure chaque jour son garçon. Je m'étais juré de le leur rendre. Il se conduit bien, m'écrivait le colonel. Famille cléricale, a écrit le préfet. Rien à espérer encore. Cependant, je leur envoyais hier un vague mot d'espoir, avec détachement et ennui : *j'expédiais* l'affaire Grenaud ; et j'avais honte de mon usure professionnelle.

« Deux heures. Ali-Baba va dans sa dans sa caverne. Croirais-tu que, chaque fois en mettant le pied sur la marche de ce seuil par où j'entre d'habitude, rue de Bourgogne, je ressens la nausée du voyageur qui monte à l'échelle d'un paquebot, avec la certitude d'avoir là-haut le mal de mer ? — Un tour dans la salle des séances. Du dehors, le public aperçoit un simulacre d'activité, de travail ; et des silhouettes qui se détachent en relief, des orateurs, des chefs, un Boutevierge, un Bourgne, un Duputel, un Bayonne... Au dedans, autre optique ; après quelques semaines d'accoutumance, on ne voit plus que ce broyeur collectif, la Chambre, broyant à vide, broyant ses propres éléments, à défaut d'autre substances. Mon œil habitué y distingue à peine les individus : ils se fondent dans les grands tronçons où la physionomie générique du groupe efface les différences individuelles.

« A droite, les nobles ruines d'un vieux château : une garnison décimée se défend là sans espoir, pour l'honneur. On lui envoie

encore quelques boulets, c'est le tir traditionnel ; on ne redoute plus ses sorties. Les républicains divisés se menacent les uns les autres du château fantôme, comme d'un épouvantail; parfois, ils y vont embaucher nuitamment des auxiliaires, qu'ils ne payent jamais, et sur le dos desquels ils se raccommodent.

« Au centre, un troupeau compact suit avec une résignation ovine les bergers qui le mènent paître. Facile à conduire, mais sujet aux paniques, prompt aux débandades, ce troupeau soutient mollement les chefs, qu'il lâche aux tournants de la route. On a sur leurs bancs l'horreur de toute innovation, de toute réforme, de toute idée originale. Une bouche s'ouvre-t-elle pour émettre une motion indépendante, vous êtes sûr d'entendre aussitôt l'exclamation ironique : « Encore un bon esprit! » Ce grognement revient sans cesse et juge un homme. Mon vieux maître Ferroz prétend que c'est bien ainsi, et qu'un État menacé comme le nôtre ne dure que par la force d'inertie d'un grand corps mort, immobile au centre des mouvements contraires. Il a peut-être raison.

« Entre ce pâturage et la montagne socialiste, sous diverses étiquettes de signification nulle, environ 150 francs-maçons, qui sont avant tout des francs-maçons. Ce mot te les définit assez. Ils représentent les 25 ou 30,000 citoyens actifs, organisés, qui ont le goût et l'intelligence de la politique violente, qui la font et en vivent dans nos provinces; héritiers directs de la société des Jacobins, me disait un historien, très bon républicain. Mêmes cadres, mêmes effectifs, mêmes moyens d'action. Ils exploitent les mauvais souvenirs laissés par les gens d'Eglise, ils flattent les humeurs défiantes de nos masses populaires et satisfont les appétits individuels. Depuis cent ans, pendant tout les intérims du pouvoir personnel, le pays est mené par cette milice qui garde seule le sens de la discipline et de l'autorité.

« Enfin, sur la montagne, la petite bande hurlante et menaçante des loups maigres, comme les appelle leur chef, mon camarade Bayonne : les socialistes, vrais maîtres de cette Chambre. Du premier coup d'œil, on voit que la vie et le commandement sont là. On n'aperçoit qu'eux, on n'entend qu'eux. Du talent, presque tous, et de la gueule à défaut de talent; infatigables dans l'obstruction, audacieux dans l'attaque, ils sont surtout admirables de cohésion. Leurs propositions ne passent pas ; leurs idées s'infiltrent, démolissent nos projets de lois, paralysent les majorités intimidées. Ferroz explique d'un mot cette domination : « Ils ont une physio-

logie ; les autres n'en ont pas. » Leur force réside surtout, à mon avis, dans l'assentiment secret qu'ils nous arrachent, quand ils font la critique impitoyable d'un régime usé. Nos intérêts leur résistent, nos consciences sont avec eux.

« Elles le taisent en séance ; elles le chuchotent, elles le crient parfois dans les couloirs. — Oh ! l'abrutissante flânerie des couloirs, les propos veules dans la fumée des cigarettes, la contagion du désœuvrement et du découragement ! Représente-toi un de nos grands cafés de province, à l'heure de l'absinthe, lorsque les voyageurs de commerce y révèlent les secrets d'État ; élargis le cadre, décuple le nombre des habitués : c'est l'intérieur du Palais-Bourbon. Je me dis souvent que la plus efficace des réformes parlementaires serait de mettre dans ces salles des billards, des dominos, des cartes ; combien de saignées et de blessures on épargnerait à la France, si on leur rendait leur manille ! A défaut de ces distractions, nous allons nous lamentant sur notre paralysie congénitale, sur notre impuissance à accoucher d'une loi, d'un acte, d'une réforme. La claire vue et le dégoût de sa propre inutilité, sentiment odieux entre tous à une réunion d'hommes ! On s'exaspère contre le gouvernement absent, on s'épouvante du lendemain. Il y a là, je te le répète, beaucoup de braves gens, méconnaissables quand ils « refont le monstre » dans l'hémicycle, perspicaces, patriotes et sincères dans les couloirs. Esprits divisés sur tout, unanimes dans l'affirmation dont ils vous assourdissent : — Ça ne peut plus aller ! — Ça ne peut plus durer ! — Comment ça finira-t-il ? — Il suffirait de quatre hommes et d'un caporal ! — Mais qui ? Comment ? — Le voyez-vous ?

« Diatribes d'opposants, penses-tu. Détrompe-toi : tu les entendrais sortir des bouches républicaines, des plus autorisées, des plus gavées par le régime. Un de ses fondateurs, homme spirituel et considérable, disait l'autre jour : « Nous marchons sur une planche pourrie au-dessus des latrines. » Ils ne cachent plus la nausée qu'ils ont de leur œuvre. Je les observe en séance ; sais-tu ce qu'ils regardent ? Ils regardent obstinément les deux portes d'accès, le tambour de gauche, le tambour de droite ; tous cherchent à deviner : par laquelle entrera-t-*il* ? Crois-moi, je te le jure, ils l'appellent tous, à ces portes, le libérateur, l'ordonnateur ; on le voit venir dans leurs yeux, on l'entend approcher dans leurs cœurs. Dans les couloirs, on ne parle que de lui, l'inconnu. Chaque jour, un peu plus, leur attente énervée crée son objet, comme disait notre philosophe

« Cependant, les plus laborieux essayent de mettre sur pied une loi d'affaires. Elle s'effondre vers le soir, à l'heure des chauves-souris. Asserme l'appelle ainsi, le coup de fièvre nerveuse d'entre cinq et six; quand s'élèvent et tournoient d'un vol fou, sous le lustre qui l'allume, les amendements incongrus, les motions baroques. On les accepte pêle-mêle, par surprise. Aux jours de crise, c'est l'heure où nos vespertilions agités cassent un ministère, une institution épargnée, une pièce de la charpente sociale. On s'en va, enfin, la gorge sèche, les mains moites, la tête vide, l'appétit coupé, le cœur ulcéré contre les autres et contre soi-même. Je m'évade, emportant sous le bras un ballot d'imprimés, « la distribution » : élucubrations de toutes les cervelles parlementaires en mal de projets, papiers fastidieux que personne ne lit, où passent des centaines de mille francs. Ils encombraient mon appartement; une dame charitable m'a offert de m'en débarrasser : elle porte ces paperasses aux pauvres aveugles, ils en font des sacs qu'ils vendent aux fruitiers. Touchant et beau symbolisme, les papiers de la Chambre qui retournent aux aveugles !

« A deux ou trois reprises encore, j'ai tenté de parler sur les sujets que je possède. On monte au comptoir, c'est le nom familier qu'ils donnent à leur tribune! les jambes lourdes, le trac dans la poitrine, ce même trac que tu dis avoir éprouvé, les premières fois que tu allais au feu chez tes nègres. Après quelques minutes, ça va tout seul; ça irait, du moins, si l'on pouvait dominer cette voix intérieure de la vérité, qui crie au dedans de nous plus fort qu'eux tous. Pour se faire écouter, ici, il faut mentir, flatter une des passions antagonistes, entrer dans le jeu tortueux d'un des partis. Cherche-t-on la vérité vraie, celle qui fait à tous les hommes, à toutes les idées, leur part de justice, l'interruption classique hurle aussitôt : « *Distinguo ! Distinguo !* » Cette opération primordiale de l'esprit humain, comparer et distinguer, elle est tenue à crime, ici. Il faut couvrir les siens, frapper traîtreusement les autres, être injuste, volontairement aveugle. Mon Dieu! Je reconnais que c'est la condition même de la politique parlementaire. Mais je ne m'y ferai jamais, j'y renonce. J'aurais trop de honte en pensant à ceux qui m'ont enseigné les méthodes de discernement, le souci de l'équité intellectuelle. Il me semblerait que mes vieux maîtres, Taine, Renan, tous les autres, se relèvent dans la tombe pour me souffleter de leur mépris.

« Malheur à qui n'entre pas dans le monsonge conventionnel!

On peut y entrer par la droite, par la gauche, par le milieu; mais il y faut entrer. Tiens, l'autre jour, je voulais rompre vœu de silence, dénoncer une erreur de notre politique étrangère, l'abdication française dans un pays que j'ai parcouru, que je connais bien. Le ministre de la Guerre me prend sous le bras.

« — Y songez-vous? me dit le vieux guerrier, qui avait solennellement affirmé la veille sa confiance dans notre vaillante armée. — Quand cette question est venue au conseil, j'ai dû opposer mon veto aux partisans de l'intervention. Ne savez-vous point que je n'ai pas un homme disponible, et que toute démonstration militaire révélerait notre faiblesse, aboutirait à un échec désastreux!

« — Mais alors, les milliards dépensés, notre puissance refaite vos propres paroles?...

« — Rien, vous dis-je. Dans deux ans, si je suis encore là, vous aurez un instrument magnifique. Aujourd'hui, rien; le désastre, si nous bougeons. Mais il ne faut pas le dire!

« Je me tus. Je croyais avoir reçu une confidence exceptionnelle. L'instant d'après, dans les couloirs, j'apprenais que même seau d'eau glacée avait été versé à droite, à gauche, sur Lebrun, sur Boutevierge, sur dix autres.

« Ah! le mensonge universel dont nous sommes complices, le déguisement perpétuel du néant trop connu! Nous en souffrons autant que de notre impuissance. Les sages disent bien que tout gouvernement doit cacher son secret, que Louis XIV et Napoléon mentaient, comme Mirevault, comme nous. C'est exact: mais c'est plus agaçant, aujourd'hui que tout le monde gouverne; et l'on y réussit moins aisément, des bouts de vérité fuient de toutes parts. Comment soutenir un mensonge qui est partout, à la Chambre, dans les rédactions de journaux où je vais flâner, où les grands publicistes démentent avec découragement, preuves en mains, les assurances optimistes qu'ils viennent de faire imprimer pour les masses? — Il n'y a plus rien, proclament aussi ceux-là: mais il ne faut pas le dire, on ruinerait le régime, on éclairerait l'étranger... L'étranger! il y voit plus clair que nous, il sait toutes nos défaillances, il ne redoute qu'une chose, l'instant où ce peuple averti se ressaisirait! n'importe: on doit l'endormir dans le grand mensonge, ce peuple; le patriotisme veut, paraît-il, qu'on le berce d'illusions, jusqu'au moment où il se réveillera au fond de l'abîme. — Il ne faut pas le dire! Il faut comprimer à deux mains son cœur, ce cœur où coule du sang de France, pourtant, qui n'est pas fait pour le trem-

blement et le mensonge; on ne peut l'ouvrir qu'à son frère, comme je fais, avec la crainte d'être entendu. Quel scandale, si l'on disait tout haut, devant cinq cents personnes, ce que chacune d'elles dit tout bas au voisin : Il n'y a plus rien, sous les mots de parade! — Il ne faut pas le dire! Et l'on se tait, on se rassied, on regarde plus anxieusement le tambour de gauche, le tambour de droite, les deux portes : par laquelle entrera-t-il, celui qui dira et fera ?

« Je n'en suis pas encore à l'appeler, moi, le libéral incorrigible dont tu raillais toujours les utopies. Mais l'expérience, cette faucheuse d'illusions, m'a contraint de reconnaitre que le grand médecin Ferroz a raison, lorsqu'il dit : La médecine anglaise n'est pas faite pour le malade français; tonique au delà du détroit, débilitante en deçà. — Quand auront-ils le bon sens et le courage de confesser cette vérité, tous ceux qui pensent comme moi? Ce jour-là, nous renaîtrons.

« En attendant, j'écoute avec mélancolie la cloche de Duputel, qui sonne le glas dans le vacarme; elle me reporte aux tintements si doux de la cloche d'Eauze, égrenant ses bonnes heures, dans le bleu calme du soir, sur nos deux chères femmes. Je ne te donne pas de leurs nouvelles : tu dois être plus favorisé que moi. Tu as certainement de longues lettres de Marie, qui m'écrit à peine quelques mots. Sous peu, je te parlerai d'elle; voici les vacances de Pâques, je vais aller enfin respirer un peu, à la Bourdette.

« Ouf! Ai-je bavardé! C'est mon état. Je t'ai retracé, tel que je le vois ici, le tableau de la France; non, pas de la France : de ses maîtres occasionnels. Frère, fais-en un autre, là-bas, un plus beau. Je t'embrasse.

« JACQUES. »

La semaine suivante, il écrivait de la Bourdette :

« Ah! mon bon Pierre, notre cher petit coin est empoisonné! Je ne le reconnais plus, je ne m'y reconnais plus. Moi qui espérais y trouver une détente! La méchante fée Politique a métamorphosé la terre natale. Elle peut déssécher jusqu'aux fleurs des champs. Je l'avais déjà pressenti, aux vacances dernières; je m'en convaincs, maintenant que je me fais vieux député. Quand je ferme les yeux, quand je revois en imagination ces campagnes que j'aimais tant, ces poétiques paysages où je promenais mes rêves, ils m'apparaissent sous la figure d'un échiquier électoral. La nature n'est plus pour moi qu'une circonscription. Le village sur le coteau, bon; celui de la vallée, si joli sous les peupliers, au bord de l'eau, mau

vais. Ces vieilles maisons qui me racontaient le passé, avec les millésimes gravés sur le linteau de la porte, — 1692, 1702, — ne me suggèrent aujourd'hui que ces chiffres : trois voix pour, deux voix contre. Les braves paysans qui me souriaient tous, quand j'allais, petit enfant, boire une jatte de lait dans leurs fermes, ce sont des électeurs ; hostiles, quelques-uns ; des ennemis, ces voisins qui ont servi avec notre père, reçu des mains de notre mère les remèdes qu'elle leur portait. Si j'entre au presbytère pour dire bonjour au vieux curé, c'est de la politique ; de la politique, le verre de vin que je bois au cabaret de Fourchon. Sous le toit moussu de la mère Gironne, qui nous faisait de si bonnes crêpes, des visages féroces me guettent ; derrière le bois de la Gélise, où nous allions cueillir les églantines pour Marie, les deux Laurent veulent ma peau.

« Les amis sont fidèles ; mais je les battrais, quand ils m'appellent « Môssieu le Député », avec leur air finaud, à la fois servile et autoritaire, qui sous-entend : « Monsieur notre domestique ». Ils vous ont des euphémismes, pour faire comprendre qu'on est leur chose, que les élections générales approchent, que le valet envié et méprisé doit redoubler de zèle, afin de mériter le bulletin qui le réélira... Ah ! les pauvres gens, s'ils savaient avec quel soulagement voluptueux je le brûlerais d'avance, ce bulletin de malheur qu'ils font chanter comme un appeau !

« Il faut les défendre, pourtant, chaque jour, à chaque heure. Ils sont traqués, fusillés comme des lapins. Certes, l'arbitraire de l'ancien temps était dur, l'historien que j'ai tâché de devenir en sait quelque chose ; non moins odieuse est la tyrannie qui s'épanouit dans nos villages, sous les murs où mentent les trois mots libérateurs. Les gens de la Loge valent les gens du Roi. Un exemple, entre vingt. Je dois te quitter pour aller voir la receveuse de notre bureau de poste ; tu la connais cette brave fille qui soutient sa mère infirme, octogénaire. Elle s'est refusée à renseigner mes adversaires sur ma correspondance. Crime impardonnable ! Un beau jour, à Paris, au cœur de l'hiver, une dépêche de la receveuse m'apprend qu'elle est frappée disciplinairement, envoyée en disgrâce à l'autre bout de la France ; on lui donnait quarante-huit heures pour remettre la service et détaler, avant d'avoir vendu ses pauvres meubles ; il y avait un pied de neige sur les routes. C'était la ruine pour elle, la mort pour sa vieille mère malade. Je cours au sous-secrétariat des Postes. Le collègue qui a décroché cette demi-timbale fait l'innocent : il avait signé la petite vilenie sans savoir,

sur la foi des bureaux. Le bon apôtre me propose une cote mal taillée ; je me fâche tout rouge, je menace d'un gros tapage ; il rapporte provisoirement son arrêté ; et il me démontre, avec sa froide expérience du jeu de massacre, combien mal je sers mes protégées : elles seront encore plus malheureuses, s'il les laisse à leur poste, sans défense, entre les griffes des oiseaux de proie. Il avait raison. On leur a rendu la vie impossible. Je viens d'obtenir pour elles une recette équivalente, je vais de ce pas leur conseiller de partir, dans leur intérêt, et de céder la place à la surveillante qu'on me destine. Je reprendrai ce soir ma lettre, plusieurs fois interrompue par les doléances que m'apportaient d'autres victimes... »

Jacques revenait de cette course, il rentrait par le jardin, quand une voix étranglée le héla du perron : folle de terreur, secouée par les sanglots, Marie agitait un télégramme :

— Jacques ! Viens vite !... Pierre... Pierre dangereusement blessé... Mort, pour sûr !

Le colonel télégraphiait de Saint-Louis : « Lieutenant Andarran grièvement blessé après action d'éclat. Rapatrié à Saint-Louis. Gardons bon espoir. Donnerai nouvelles. »

— On nous trompe, il est mort ! — répétaient Marie et tante Sophie. Les deux femmes avaient déjà résolu de partir sur l'heure, pour prendre le paquebot du Sénégal, qui devait appareiller le lendemain. A grand'peine, Jacques leur fit comprendre la folie de ce projet. Marie ne voulait rien entendre.

— Qui le soignera comme moi ? Ma place est près de lui quand il souffre ! S'il vit, je suis sûre qu'il m'appelle...

Elles se laissèrent enfin convaincre. Elles attendraient un nouveau télégramme. Il partirait seul, ce même soir.

Il se mit en route, le cœur déchiré par les douleurs qu'il laissait derrière lui, par l'imagination des souffrances, de l'agonie peut-être, qui l'attendaient au terme du voyage.

XIV

LES SOUDANAIS

Huit jours après son départ de Bordeaux, Jacques était à l'hôpital militaire de Saint-Louis. Heureuse surprise ! Il y trouvait son frère hors de danger, en bonne voie de guérison.

— Le lieutenant l'a échappé belle, disait le chirurgien-major. Quelques millimètres plus bas, ce morceau de plomb mâché que je lui ai cueilli entre les côtes perforait le poumon. La balle a contourné les organes essentiels ; et nous avons eu cette chance que le paludisme n'ait pas envenimé la fièvre. Maintenant, je réponds de mon gaillard : encore quinze jours de repos, puis un bon bateau, une cure d'air de France, et vous aurez un frère réparé à neuf pour faire un capitaine.

Jacques apportait le plus efficace des cordiaux : une bouffée toute chaude de cet air de France, l'atmosphère de la famille, de l'enfance, lait nourricier qui réconforte l'homme dans l'épreuve ; et les paroles vivantes de Marie, les cadeaux choisis avant de connaître la cruelle dépêche, friandises, cigares, livres préparés pour l'envoi habituel, emballés par les mains de la jeune fille. Aux menus soins qu'elles avaient pris, ces mains, avec l'inventif génie de l'amour, on les devinait longtemps attardées sur chaque objet ; à leur caresse présente sur les choses, on les sentait désolées de ne pouvoir se poser sur la plaie du cher blessé. L'aîné raconta les terreurs, les larmes, le désespoir de Marie quand on l'avait empêchée de partir. Il administra ce cordial, stoïquement ; il s'arrachait du cœur le baume bienfaisant à un autre, il eût eu moins de peine à tirer le sang de ses veines pour l'infuser au frère qui allait vivre de son sacrifice.

Interrogé sur l'action où il avait failli périr, l'officier en parla avec une sécheresse déconcertante pour la curiosité de Jacques. Celui-ci connaissait depuis l'enfance le trait distinctif de son cadet, cette froide retenue de parole sur tout ce qui le concernait ; il dut renoncer à obtenir de ce taciturne le beau récit de bataille qu'on attendait à la Bourdette.

« — C'est bien simple. J'étais détaché avec ma compagnie au poste de Kankan. Samory prononça un mouvement offensif dans la direction de Bissandougou. Ses gens construisirent un tata sur le Sankarani, un ouvrage assez fort, protégé par une épaisse chemise de terre battue et par un marigot de la rivière. Ils ont appris à remuer la terre. Je reçus ordre de me porter sur eux et de les déloger. Ils étaient plus nombreux, mieux armés que nous ne croyions. Quelques sofas tinrent ferme sur la crête de leur fortin, tandis que nous escaladions la brèche ouverte par notre mine. L'un d'eux, au moment où mon adjudant allait le sabrer, me lâcha son coup de fusil, presque à bout portant, de haut en bas. Cela t'explique le

trajet bizarre du projectile dans mon individu. Il n'y a pas eu de trouble chez les hommes, heureusement : ils ont pris le tata. Mon transport jusqu'à Siguiri a été assez pénible. Là j'ai été bien soigné, puis évacué sur Saint-Louis. Mais l'extraction de la balle n'a été faite qu'ici. »

Les camarades de Pierre complétèrent ce récit succint. Un flottement s'était produit dans la petite colonne d'assaut, à la vue du lieutenant qui tombait. Avant de perdre connaissance, il se fit placer sur une civière de branches, ordonna au clairon de sonner la charge, à quatre hommes sûrs de le reporter, au milieu de la colonne, jusqu'au sommet de la brèche d'où il venait d'être précipité. — « Sachez que je veux mourir là-dedans, avait-il dit en montrant le fortin ; faites-moi ce plaisir, mes enfants ! » D'un seul élan, ses hommes avaient franchi le mur, balayé les sofas, porté dans la place leur chef sans connaissance. Comment il n'était pas mort dans la misérable paillote où on l'avait déposé, sans secours, à peine pansé, comment il avait résisté aux souffrances du portage jusqu'à Siguiri, cela ne pouvait s'expliquer que par une énergie égale dans sa constitution physique et dans son moral.

Les quinze jours que demandait le major, Jacques les passa près de son frère, dans la société des officiers qui se relayaient chez leur camarade. Après une semaine de vie commune, il était lié avec la plupart d'entre eux. On sait combien se fait vite, en terre lointaine, cette absorption intime du nouvel arrivant dans la petite famille française qui l'adopte, lui impose ses préoccupations et ses intérêts. Initié heure par heure aux idées, aux travaux, aux espérances des « Soudanais », Andarran découvrait avec admiration un monde inconnu. Vus de loin, du Parlement, ces officiers coloniaux lui avaient toujours paru des serviteurs méritants, un peu encombrants, auxquels il fallait sans cesse allouer des crédits pour des entreprises aléatoires, sans profit avéré. Sur place et au contact immédiat, il les jugeait autrement. Un trait commun caractérisait ces hommes d'action et les différenciait des hommes de parole parmi lesquels Jacques vivait : du sous-lieutenant à l'officier supérieur, chacun d'eux avait porté au maximum de rendement sa valeur individuelle ; chacun s'était développé dans toutes les directions, essayé contre toutes les difficultés qui trempent le caractère et assouplissent l'intelligence. Dans chacun de ces jeunes hommes, les nécessités multiples et changeantes de leur tâche exerçaient à la fois un combattant, un explorateur, un diplomate, un administra-

teur, un ingénieur, un planteur; un chef complet, en deux mots, prompt à la décision, debout sous la responsabilité. Comme tous les militaires, ceux-ci avaient la démangeaison de l'avancement; mais une autre passion apparaissait chez eux au premier plan, elle primait l'aiguillon de l'ambition personnelle : la passion du but qu'ils s'étaient assigné. Chacun d'eux caressait une idée fixe, une conception particulière, plan de campagne ou projet d'exploration auquel il eût tout sacrifié.

Jacques, devenu le confident de leurs projets, l'était aussi des découragements que ces cœurs fervents rapportaient de Paris, quand ils avaient tenté sans succès de faire agréer leurs vues dans les bureaux. Entre tous, un petit capitaine lui laissa une impression profonde. Celui-là venait de passer toute une année chez le roi Tiéba; il avait vécu chez ce nègre comme un Robinson, lui seul blanc, ne parlant que l'idiome, ne mangeant que la nourriture de son hôte; il s'était astreint aux duretés de cet exil avec l'espoir de gagner Tiéba à un vaste plan d'opérations dans la boucle du Niger. Ce plan, qui paraissait rationnel, le capitaine était allé le proposer en haut lieu, à Paris.

— On m'a fait bon accueil au Ministère, disait-il à Jacques; mais on ajoutait aussitôt : « Patience, attendez; pas un mot de votre projet, surtout; il faut conquérir d'abord des personnalités influentes du Parlement et de la presse, qui ont d'autres manières de voir. » — On me citait messieurs... messieurs... aidez-moi, je ne me rappelle pas bien leurs noms...

Andarran les reconnaissait, les complétait, ces noms estropiés : Boutevierge, Pélussin, Asserme; Nahasson, l'un des deux journalistes qu'il avait rencontrés chez Esther, le terrible péager qui levait tribut sur toutes les idées, à l'entrée de toutes les avenues du pouvoir. Il y avait quelque chose de si drôle et de si triste dans l'étonnement candide du soldat, ignorant de ces puissances parisiennes, intimidé devant elles, et tout interloqué à la pensée qu'il fallût les prendre pour intermédiaires entre ses chefs et lui.

— Qui sont ces messieurs? demandait-il. Puisque mes chefs jugent mon projet opportun, exécutable avec les moyens dont ils disposent, pourquoi ne passe-t on pas à la réalisation? — Et il racontait ses démarches inutiles, le retour au Soudan avec son illusion malade, brisée, vivace quand même.

A chaque découverte nouvelle qu'il faisait dans cette élite, Jacques questionnait son frère :

— En avez vous beaucoup comme celui-là?

— Avec des aptitudes inégales, cela va sans dire, ils sont tous au point, répondait Pierre; tous capables d'agir et de commander. En es-tu donc si surpris? Rien là que de naturel. Ce sont des Français, placés dans les conditons normales de leur développement, à l'école de l'action et de la responsabilité. Autant que j'ai pu comparer avec nos voisins, les Anglais et les Allemands des colonies limitrophes, nous donnons de meilleurs sujets après un même dressage.

— Cependant, objectait Jacques, les colonies de ces voisins sont productives, les nôtres onéreuses.

— Ça, c'est une autre question. Gagner de l'argent n'est pas notre affaire, mais la vôtre, à vous les civils. — Une pépinière d'hommes, — ne demande pas autre chose à nos colonies, jusqu'à ce que tu aies changé nos systèmes et nos mœurs, réveillé chez nos compatriotes l'esprit d'entreprise. Mes camarades l'ont retrouvé dans l'exercice de leur profession.

— Pourtant, insistait Jacques, le seul but raisonnable de vos efforts est la mise en valeur de cet immense empire. Comme nous tous, tu attends certainement une rémunération prochaine de nos sacrifices.

— Pas un radis! Si rien ne change, les quelques kilos d'huile ou de café que nous pourrons tirer de ce sol nous coûterout cent fois le prix que tu les paies chez l'épicier de ton quartier.

— Mais, alors... Si votre œuvre ne doit rien produire!...

— Des hommes, je te le répète. Ne regrettez pas votre argent. On ne paiera jamais trop cher cette denrée-là. Tu te lamentes tout le jour sur le manque d'hommes : nous en formons. Nous formons les cadres du relèvement national. Quand vous aurez accumulé assez de ruines, vous viendrez chercher dans nos rangs des réorganisateurs. Quand vous aurez achevé de transformer en une garde nationale l'armée métropolitaine, nous vous donnerons une armée auxiliaire : et je te réponds qu'elle fera réfléchir nos adversaires européens. Si vous vouliez bien nous en fournir les moyens, nous mettrions demain à votre disposition cent mille, deux cent mille soldats incomparables, Sénégalais, Soudanais, Haoussas; des baïonnettes qui ne raisonnent pas, ne reculent pas, ne pardonnent pas; des forces dociles et barbares comme il en faudra toujours pour gagner cette partie barbare et inévitable, la guerre. L'Angleterre assujettit le monde avec quelques régiments de cipayes. Nous vous façonnons mêmes instruments pour un même service.

Les paroles de Pierre ouvraient à son frère des perspectives nouvelles. Jacques avait subi à Paris l'entraînement général, il s'était associé aux promoteurs des entreprires coloniales. Une fois de plus, les faits lui démontraient l'éternelle infirmité des ouvriers aveugles que nous sommes : ils manquent le résultat illusoire qu'ils se promettaient de leur travail, ils en obtiennent un autre, inattendu, préférable ; le travail n'est pas perdu, c'est l'essentiel. Il avait cru semer à grands frais, sur ces terres exotiques, la moisson future des richesses ; rien de pareil n'y pousserait avant un long temps ; mais la semence coûteuse donnerait d'abord des hommes. Tout ce que voyait Andarran, tout ce qu'il entendait l'affermissait dans une conviction joyeuse : il y aurait désormais au delà des mers, depuis le Congo jusqu'à la Chine, un vaste trésor humain d'intelligence, de dévouement, de résolution, où la France pourrait puiser pour tous ses besoins. Aux époques les plus fécondes de son histoire, alors même que le Premier Consul suscitait des instruments à la mesure de ses desseins, la France avait eu aussi bien, elle n'avait pas eu mieux que cette réserve de serviteurs, préparés en Afrique et en Extrême Orient aux plus difficiles, aux plus grandes tâches.

Qui donc le disait malsain et fiévreux, cet air du Sénégal ? Jacques le sentait réparateur. Autant et plus que son frère blessé, le Parisien trouvait dans cet hôpital de Saint-Louis les bienfaits d'une convalescence, la bonne sensation d'un afflux de vie dans un organisme débilité. Les fièvres pernicieuses, il les avait laissées ailleurs, avec cette saveur bilieuse du dégoût qu'il emportait chaque soir dans la bouche, quand son pied las descendait les marches du Palais Bourbon. Très loin, là-bas, s'évanouissait le cauchemar habituel : la chose croulante et pitoyable qui simulait un gouvernement, l'humiliation d'en être, d'y traîner son impuissance avec l'effroi patriotique du lendemain ; le mouvement sans but, le vain bavardage, les morts qui parlaient, leurs regards inquiets et veules, haineux et sournois... Il ne rencontrait dans son nouvel entourage que des regards tranquilles, ce regard de l'homme normal placé chaque jour en face de l'acte nécessaire, du danger, de la mort. Avec irritation, avec pitié, il pensait aux braves gens, riches d'intelligence et de cœur, qu'il coudoyait dans les couloirs de la Chambre ; comme lui, ils se déformaient sous la machine absurde qui les broyait ; comme les Soudanais, bons écoliers de leur œuvre virile, ces braves gens mal employés feraient merveille, si on les changeait de milieu ; ils rendraient tout ce que rendent naturellement.

ainsi que le disait Pierre, des Français mis à l'école de l'action et de la responsabilité.

Andarran s'expliquait mieux, à cette heure, les paniques gouvernementales dont tout Paris s'amusait, les folles terreurs que les maîtres du pouvoir ne savaient pas dissimuler, quand un de ces officiers désigné à l'attention par quelque exploit, rentrait en France sans soupçonner l'épouvante qu'il semait devant lui. Le député s'expliquait l'avortement de tous les projets d'armée coloniale : demander cette création au Parlement, c'était exiger d'un condamné qu'il forgeât la hache pour son supplice ; un sûr pressentiment leur disait qu'ils en mourraient. Tôt ou tard, dans quelque heurt accidentel, ce coin de fer bien trempé toucherait un pan de la frêle façade qui masquait le néant ; il suffirait de cet attouchement pour qu'elle s'effondrât, la chose croulante et pitoyable.

Comment elle tenait encore, Jacques s'en rendait compte lors qu'il essayait d'intéresser les officiers à ses doléances politiques. Il constatait chez eux une parfaite indifférence pour tout ce qui le passionnait. Les uns, comme le petit capitaine du roi Tiéba, ignoraient ces noms, fameux à Paris, qui remplissaient la bouche du député : ceux-là révéraient craintivement une puissance malfaisante qui leur apparaissait de loin colossale, irrésistible. D'autres, mieux instruits, haussaient les épaules et laissaient dire l'abstracteur de quintessences : pour eux, le gouvernement parisien était une gêne dont il fallait s'accommoder ; un de ces vastes marais qu'ils rencontraient dans leurs explorations, obstacles naturels qu'on apprenait à tourner avec la moindre perte de temps, le moindre dommage pour l'œuvre poursuivie. Appliqués tout entiers à cette œuvre, ils se souciaient peu de ce qui grouillait dans le marais.

— Mon pauvre Jacques, disait Pierre, je n'ai pu m'empêcher de sourire, en lisant ici ta dernière lettre. Tu ne t'en aperçois pas, mais tu es emporté toi-même dans la danse épileptique dont tu te plains. Je ne reconnais plus ta philosophie. Tu vois noir, c'est toujours un tort. Là où tu te ronges le cœur, il doit y avoir du bon, comme partout, et des occasions d'être utile.

— On est toujours gêné par quelqu'un, concluait l'officier. Si ce n'étaient pas ces oiseaux-là, ce seraient d'autres. On fait quand même ce qu'on doit faire.

Les forces du convalescent revenaient vite. Le médecin lui permit quelques promenades au bras de son frère, sur cette Langue de Barbarie où souffle l'haleine salubre du vent de mer. Les habitants

de Saint Louis vont la respirer sous les beaux cocotiers qui ombragent leur avenue. Là, au hasard des rencontres, Jacques acheva de passer en revue l'État-major des Soudanais.

— Nous avons aussi nos ratés, dit un jour Pierre. — Regarde-moi celui-là, avec sa mine de capitaine d'habillement tombé dans la graisse et dans le malheur!

Jacques ne put retenir un sourire à la vue du vieil officier qui passait. Court et bedonnant dans sa tunique, on eût dit une citrouille plantée sur deux échalas tortueux. Il y a des cheveux malheureux. Elles étaient faites de cheveux malheureux, les mèches plates, grisonnantes, qui battaient ces joues poupines. Tout l'homme était gauche, harassé, dans son allure de gros lièvre timide.

— Le capitaine Saccalaïs, un original qu'on nous envoie du Tonkin. Petite cervelle, et un peu meublée, sorti du rang, trente ans de services, jamais de chance; du cœur à en revendre, pourtant. Le pauvre diable est veuf, affligé de six enfants, des filles pour la plupart, déjà grandes. Il n'a que sa solde, 6,084 francs; dans trois ans, la retraite : 2,900 francs. L'an dernier, comme on organisait à Hanoï un détachement pour reprendre une pagode sur les pirates du Yen-Thé, il a sollicité un tour de faveur : « Vous comprenez, mon colonel, si j'avais la chance d'attraper la croix, ça serait une chose capitale, pour mes filles; capitale... 250 francs! — Il y est allé, l'affaire a été dure, il a repris la pagode, tel que tu le vois, trottinant sur son bourricot annamite; il y a eu le bras fracassé. Mais le capitaine n'a pas de chance : il attend encore sa croix. Voilà comment ils sont, nos ratés. Salue, très bas. — Et Pierre porta respectueusement la main à son képi devant le gros homme qui repassait près d'eux, avec son pauvre sourire d'homme malchanceux.

— Attends donc... Saccalaïs... Nous en avons un à la Chambre.

— Oui, fit Pierre, je crois qu'il a un frère député.

Jacques se rappela ses débuts au Palais-Bourbon, le collègue aux sept enfants qui sollicitait des voix pour une place de questeur, ce même jour. Il avait échoué, le bruit s'étant répandu que ce postulant mentait, ne jouissait que d'un seul rejeton, s'attribuait indûment la paternité de six neveux ou nièces, smala d'un frère militaire qu'il avait sur les bras. Andarran regretta de tout son cœur que le subterfuge du collègue n'eût pas réussi : pour une fois, la faveur eût été justice.

— Voici la contre partie du capitaine, reprit Pierre; une tête bien logée sur un bon et beau coffre, une volonté qui force la chance. — Il montrait un colonel qui les dépassait au petit galop de son cheval. L'homme était jeune encore, maigre et souple comme sa latte d'acier, avec une assurance tranquille de toute la personne, et, dans les yeux, ce regard de commandement qui descend, sûr de se faire obéir. — Un chef, continua Pierre. Soudan et Congo, Madagascar et Tonkin, il a fait partout les plus rudes étapes, sans trêve ni repos, depuis douze ans. Partout il a frappé des coups justes et vigoureux, brisé ou tourné les obstacles : partout il a laissé des peuplades pacifiées, des établissements créés avec rien. Un responsable, pèse bien ce titre. Quand il assigne un but, on y vole : on sait qu'on sera récompensé du succès, couvert par lui en cas d'échec. Tout le maniement des hommes est là-dedans. Il n'y a pas vingt personnes dans ton milieu qui connaissent le nom de cet officier. Je te dis, moi, que vous pouvez lui confier demain des armées, des provinces. Il s'est essayé à tout, il s'est montré supérieur en tout. Il a fait obéir des Français, il a fait travailler des nègres.

— Tant qu'il n'aura pas fait travailler des députés... interrompit Jacques avec un rire sceptique.

— Il ne tente jamais l'impossible. Il les ferait peut-être obéir. Tout le savoir et tout le pouvoir de la vie tiennent dans ce mot. Si nos chefs savent commander, c'est qu'ils ont longtemps obéi. Les vôtres, où ont-ils obéi, avant de commander à tous ?

Le jour fixé pour le départ arriva. Jacques était partagé entre la joie de ramener son frère au foyer de famille et le regret d'abandonner ce coin de terre. Il lui semblait qu'il quittait la vraie France. Il avait connu chez les Soudanais un sentiment inéprouvé ; ces hommes lui avaient rendu la part du patrimoine héréditaire qui manquait cruellement à sa génération : cette confiance tranquille dans la primauté indiscutable et dans l'avenir de la patrie, ce contentement ineffable qui sonnait jadis dans la parole de son père, quand Régis disait « la France », avec un accent d'orgueil et de sécurité perdu depuis ce temps. Longuement, durant les journées de mer, sa pensée songeuse travailla sur l'antithèse où elle s'attachait : les germes de recomposition qu'il laissait en Afrique, les ferments de décomposition qu'il allait retrouver à Paris.

Avant d'y rentrer, dans ce Paris, Jacques s'accorda une prolon-

gation de vacances à la Bourdette ; il voulait prendre sa part de la joie qui réchauffait la maison familiale. Sa part de joie ?... Il eût souri amèrement d'entendre qualifier ainsi les mouvements contradictoires qu'il découvrait dans le secret de son cœur. Heureux, il l'était sans doute, comme le soldat mutilé qui rapporte un drapeau ; il l'était du bonheur de tous ces êtres chers ; et, dans ce bonheur, il sentait mourir les derniers espoirs inavoués où nos faiblesses se cramponnent, contre toute vraisemblance, jusqu'à la consommation du sacrifice. Le premier regard l'avait renseigné, sur ce quai du chemin de fer où Marie ne voyait que Pierre : le frère n'était plus seulement le préféré, il était et serait toujours le seul homme pour la jeune fille, dans un monde où les autres ne comptaient pas. Elle avait gardé dans les yeux, de ces semaines d'angoisses, une résolution trempée de larmes, la maturité subite de l'enfant qui à vu pour la première fois passer la Mort.

Dans l'existence éparse et nombreuse des grandes villes modernes, dans leur mouvement incessant où relations et impressions s'accumulent, se précipitent, se détruisent, on conçoit malaisément la profondeur, l'effrayante fixité des rares sentiments qui remplissent une vie restreinte et uniforme : la vie que menaient les deux femmes blotties sous ce vieux clocher d'Eauze, semeur d'heures lentes, vides, pareilles, qui disaient toutes la même chose depuis l'enfance, qui enfonçaient toutes la même pensée, au même endroit du cœur. Le plus mince intérêt prend dans ces vies recluses les proportions d'une grande affaire, à laquelle on pense et dont on parle toujours ; une amourette de petite fille y devient parfois la passion souveraine, incommutable, qui suscitera des miracles d'énergie dans une volonté que rien ne divertit. En dehors de Pierre Andarran, personne n'avait ému l'âme de Marie de Sénauvert ; eau pure et profonde du lac de montagne, qui n'a jamais porté qu'une seule barque, reflété qu'une seule voile.

Avant d'aller recevoir les arrivants, tante Sophie avait chapitré sa nièce.

— Ecoute, petite. Je ne te demande rien, parce que je sais tout. Et j'approuve, et je veux comme toi ce qui doit être. Mais pas d'enfantillage, pas d'imprudence. Il lui faut des soins, du calme, à ce garçon : sa blessure est à peine fermée. Ce n'est pas le moment de lui donner des émotions. Patience, il ne t'échappera pas. Je voudrais bien voir qu'il ne te dise pas ce que tu attends qu'il te dise! Pour le quart d'heure, ne pensons qu'à le soigner. Quand il sera

tout à fait raccommodé, compte sur moi pour le secouer, si le paresseux ne se décidait pas.

Comme elle faisait peu de fond sur la sagesse qu'elle réclamait, tante Sophie complota avec Jacques un arrangement de haute raison. Pierre avait trouvé en débarquant à Bordeaux son brevet de capitaine et sa nomination à une vacance dans le régiment d'infanterie de marine caserné à Paris; le député s'était entremis au ministère de la guerre afin que son frère pût jouir en France d'une ou deux années de repos bien gagné. L'officier reçut cette marque de la sollicitude fraternelle avec un ennui mal dissimulé : il lui en coûtait de céder sa place au Soudan, de renoncer à un projet longuement mûri, une exploration dans les royaumes d'outre-Niger dont il avait arrêté le plan et les moyens d'exécution. Il se promettait intérieurement de ne pas moisir sur le boulevard, après son complet rétablissement. Mais la fatigue d'une traversée assez dure avait déterminé quelques troubles organiques, consécutifs de sa blessure ; Jacques et tante Sophie insistèrent pour qu'il allât consulter sans retard une sommité chirurgicale. On convint qu'il accompagnerait son frère à Paris afin d'y chercher cette consultation et de se présenter à son nouveau régiment; dès que le chirurgien ne jugerait plus nécessaire de le garder en observation, Pierre reviendrait achever son congé à la Bourdette.

— Et alors, concluait tante Sophie, — alors petite, feu de toutes tes batteries : tu lui délieras la langue, à ce muet.

Muet! C'était bien là le chagrin de Marie. Qu'un penchant plus vif eût remplacé la protection affectueuse du grand cousin, elle l'espérait, elle croyait le deviner, avec l'infaillible seconde vue qui révèle aux jeunes filles la chose du monde qu'elles ont le plus d'intérêt à savoir. Pourquoi ne parlait-il pas? Certes, elle s'était promis de le ménager, son Pierre : ayant tremblé pour lui si longtemps elle était plutôt portée à s'exagérer son cher devoir de garde malade. Mais un mot, la promesse qui engage, est ce donc un si grand effort? Comment ne tombait il pas naturellement, ce mot, du cœur qu'il eût soulagé? Ah! Marie pressentait trop bien ce qui le retenait. Elle avait une rivale jalouse : cette Afrique où s'échappait sans cesse la pensée qu'elle cherchait à ramener.

— Pierre, disait-elle en riant, avec une supplication timide, — c'est déraisonnable; tu ne dois pas te fatiguer, et aujourd'hui encore tu as passé ton Niger, tu as fait cent lieues de pays; tu ne dis rien, mais je sais, je t'entends marcher, là-bas, si loin!

La pauvre enfant subissait l'éternelle torture qu'inflige aux tendresses de la femme le besoin d'action de l'homme aimé. Celle qui fait tenir toute sa vie dans un sentiment redoute et ne comprend pas la force grossière qui tire loin d'elle celui qu'elle voudrait accaparer. Elle aime instinctivement chez lui cette preuve de l'énergie mâle, elle en maudit les effets cruels. L'amour ne leur suffit donc pas, à ces êtres remuants, toujours emportés loin de lui par un démon ambitieux ? Le grand rêve vaillant du soldat, « sa fuite perpétuelle au désert, » comme elle disait, c'était l'ennemi qui emprisonnait au fond de ce cœur le mot par lequel il eût abdiqué sa liberté. Elle se sentait impuissante à le vaincre, elle l'admirait et le détestait.

Les premières journées de printemps étaient aigres et transies, cette année-là. Tandis que Jacques et la tante vaquaient aux affaires de la propriété, — aux affaires plus urgentes et plus nombreuses des électeurs, — Marie s'efforçait de garder le convalescent devant la grande cheminée où elle entassait les bûches. Tante Sophie, qui avait inculqué à sa nièce ses habitudes d'économie sévère, lui marqua un matin son étonnement.

— Ah çà ! qu'est-ce qui te prend ? Tu veux donc vider le bûcher en avril ?

Marie s'excusa. — Il fait si mauvais ! N'oublions pas qu'il arrive d'un climat très chaud et qu'un refroidissement lui serait funeste. — Avec un peu de rose aux joues et quelques hésitations, elle ajouta, plus bas : — Et puis, voyez-vous, tante, j'ai mon idée. J'ai idée que si on les éclaire bien, s'il les voit briller aux grandes flammes, les bêtes le feront parler.

— Quelles bêtes ? demanda le tante.

Marie montra les deux sphinx de cuivre poli, style expédition d'Egypte, qui affrontaient leurs nez camus des deux côtés de la cheminée. Le grand-père Andarran les avait brocantés à Paris et promus à la dignité de chenets, dans son salon de la Bourdette ; ils en faisaient le plus bel ornement, à l'estime du vieux soldat qui avait suivi sa demi-brigade aux Pyramides.

— Ne vous moquez pas de moi, tante : mais j'ai observé que nos idées, nos rêvasseries, depuis notre petite enfance, s'emmagasinaient dans le dos des sphinx, de préférence à tout autre objet ; et qu'elles en ressortaient, le soir, aux longues veillées, lorsqu'ils sont caressés par les flammes, et qu'on regarde, en ne pensant à rien, les flammes, les sphinx. Lui aussi, il a grandi devant ces bêtes, il

retrouve dans leur dos toutes ses pensées d'enfant; elles remontent des chenets, les siennes, les miennes qui l'ont tant appelé, lorsque j'étais seule, et qu'elles se posaient là, sur ce miroir où il avait tant laissé de son regard. Elles le forceront à parler, devant les sphinx, j'en suis sûre; un jour qu'ils rayonneront, bien brûlants, bien songeurs aux choses d'autrefois, avec leur air grave, un air comme le sien.

Elle attendait toujours. Lui, il voyait sur les bêtes du rêve ce qu'y voyait son grand-père, le mirage du pays lointain, des actions ressouvenues ou espérées. La veille du jour fixé pour le départ des deux frères, comme elle dépliait son ouvrage d'aiguille devant le foyer, à côté du silencieux chercheur d'empires, Marie prit son grand courage et dit :

— Pierre, n'y a-t-il jamais de femmes d'officiers qui accompagnent leurs maris, dans vos explorations ?

Il sourit à la question. — Dame, ce serait un peu encombrant. Elles attendent qu'on ait fait des chemins de fer dans le Soudan.

— Pas une seule, jamais ?

— Je crois que des Anglaises s'y sont risquées. Elles ont le diable au corps. Mais je ne vois pas bien une petite Française s'allant promener chez les Mandingues. Serait-elle assez malheureuse, si loin de France!

Marie releva la tête, comme devant une provocation :

— Avec celui qu'on aime, on fait partout de la France, on fait partout du bonheur.

Elle eut honte d'en avoir trop dit, abaissa ses paupières. Trahis par l'émotion, lourds de reproche, de défi, de prière, ils s'étaient longuement posés sur Pierre, ces yeux où une larme refoulée troublait le bleu de la fleur de lin.

Il ne répondit pas. Il continuait de regarder les sphinx; autrement, semblait-il, d'un regard ramené. Tante Sophie entrait à ce moment. Elle observa sa nièce, elle eut pitié; pour savoir combien il était gros de chagrin, le cœur de la petite, et comme il devait battre douloureusement, la vieille fille n'eut qu'à redescendre dans l'ancienne souffrance de son propre cœur, qui avait battu de même, pour rien. Elle alluma les bougeoirs.

— Les enfants, il faut aller se coucher. On se lèvera tôt, demain, pour les préparatifs du départ. Venez dire bonsoir à la tante.

Et comme les jeunes gens lui tendaient leurs fronts, tante Sophie prit brusquement les mains de Marie, les mit dans celles de Pierre.

— Allons, ne lui fais pas de peine, donne-lui un peu de joie. Elle n'en a pas eu sa part. Je la connais, cette enfant, je te dis qu'elle vaut tous les royaumes que tu as pris ou que tu prendras.

L'officier réfléchit une seconde : d'un geste lent, résolu, il porta à ses lèvres la main qu'on venait de mettre la sienne, il y déposa un long baiser. Il n'ajouta rien.

C'était assez : le premier baiser de l'amant, au lieu de l'étreinte accoutumée du bon camarade. Marie le reconuut, ce premier baiser qu'elle n'avait jamais reçu ; elle entendit son langage, que nul ne lui avait jamais appris. Ces lèvres chaudes lui disaient, au plus profond des veines, qu'un homme l'appelait à connaître le trouble attendu des félicités ignorées, tout le mystère de la vie, reçue, rendue, perpétuée. Elles lui disaient que cet homme donnait une part de soi-même, ce qu'ils en peuvent donner, et qu'il demandait en retour toute la femme, qu'il la prenait avidement, comme ils la prennent, pour la meurtrir peut-être, pour en faire sa chose heureuse ou souffrante. Joie infinie de celle qui aspirait à être prise ainsi ; joie de souffrir, s'il le fallait, par lui, pour lui, toujours. Joie qui la jeta à genoux, dans sa chambre, devant sa Vierge, et qui fit de sa prière, ce soir-là, un hymne d'allégresse ; elle sentait dans son cœur l'éclosion de toutes les fleurs du printemps, sur son front la couronne de toutes les étoiles du ciel, des amies lumineuses si souvent invoquées à cette fenêtre où elles riaient, indulgentes, cette nuit. Longtemps, dans la douce insomnie, les yeux grands ouverts sur ces étoiles, elle trembla délicieusement sous l'ineffaçable baiser qui l'environnait, l'envahissait, pénétrait son âme, tout son être.

Le lendemain, Marie fut vaillante, confiante, presque gaie dans sa peine, en disant adieu pour quelques jours, pour quelques semaines au plus, à celui dont le regard calme et attendri signifiait, — elle le traduisait ainsi :

— Tu es mienne. Attends-moi. Attends de moi tout ce qu'il peut y avoir sur la terre de bonheur que tu rêves et ne sais pas.

(A suivre.) E.-M DE VOGÜÉ.

UNE ÉMEUTE A LA CANNEBIÈRE

On croit tout savoir à Paris, on ne sait rien. Pas un journal, pas un, n'a parlé de l'émeute de ces temps derniers, à Marseille, une émeute avec de la troupe, des sommations, presque une révolution. J'en ai eu la première nouvelle en gare d'Avignon, à l'heure matinale où les voyageurs du rapide s'alignent, encore mal réveillés, devant les cafetières fumantes.

Sur le quai, les petits marchands de journaux criaient : « L'émeute de Marseille ! Demandez les détails, les derniers détails ! »

J'interrogeai le patron du buffet :

— Il y a donc une émeute à Marseille, père Sicard ?

Il me regarda, stupéfait :

— Comment ! vous ne saviez pas ?

— Si, si, mais pas bien. Je voudrais des détails, vous comprenez, pour télégraphier à Paris où on est inquiet, où on attend les nouvelles !...

Il allait commencer, mais le train siffla ; il fallait partir.

— Ne vous tourmentez pas, me cria-t-il, dans une heure, vous saurez tout. On ne parle que de ça à Marseille...

Une heure après, en effet, je venais à peine de m'asseoir au café Glacier que déjà dix personnes m'avaient raconté le drame. C'est là, justement, qu'il s'était passé, en pleine Cannebière, devant la Bourse.

— Et tout cela, disait la dame de comptoir encore toute frémissante, pour une malheureuse élection municipale !...

Mon Dieu oui ! C'est encore la politique qui avait fait le coup. Ils ont toujours, par là-bas, quelque élection en train, et, d'un bout à l'autre de l'année, vous pouvez voir sur les murs ces belles affiches roses, grenat ou carmin, toutes les nuances du rouge, qui font si joliment au soleil marseillais. Cette fois, il s'agissait d'un conseiller municipal, et vous pensez si, par les premiers jours du printemps, la bataille était chaude. Au Midi, d'ailleurs, les ba-

tailles sont toujours chaudes. On ne se fatigue jamais de voter, et on nomme un conseiller municipal aussi gravement qu'on élirait un pape. Cela arrive plus souvent, voilà tout !

Il n'y avait, par hasard, que deux concurrents en présence; d'ordinaire, ils sont une douzaine. Mais les opinions, en revanche, étaient bien tranchées. D'un côté, le candidat conservateur avec ses affiches roses, de l'autre, le candidat républicain avec ses pancartes rouges... Ce fut le conservateur qui passa.

Ses amis, naturellement, manifestèrent toute la nuit, comme de braves Marseillais qu'ils étaient, et le jour était venu, une belle journée tiède du Midi, qu'ils manifestaient encore autour de la mairie, sur les allées, où les matinées sont si douces, le long des quais, à la bonne odeur de la mer, et jusqu'au milieu de la Cannebière. Tout Marseille était dans la rue ou aux fenêtres, criant, applaudissant, sifflant, faisant les cent coups, pris d'un besoin de tapage qui les enlevait tous, depuis les cochers claquant bruyamment du fouet sur leurs sièges, jusqu'aux conducteurs de tramways sonnant à pleins poumons de la corne, tandis qu'aux devantures des cafés les consommateurs faisaient danser les soucoupes sur les tables de marbre, et que là-bas, dans le port, un yacht anglais, croyant à quelque fête, tirait le canon sans savoir pourquoi !

Un vrai coup de folie méridionale, comme il en passe, à propos de rien, dans ces pays de cocagne, et qui vous mettent, durant des journées entières, toute une ville sens dessus dessous. Vers midi, au fort de la chaleur, on ne pouvait plus passer dans les principales rues : la circulation des voitures était arrêtée, et les tramways, avec leurs chevaux coiffés de paille, et les têtes effarées des voyageurs aux portières, étaient en détresse devant la Bourse, ne pouvant ni monter ni descendre. Les vaincus, eux aussi, n'y tenant plus, fatigués de ne rien faire, s'étaient mis à manifester; les deux partis se trouvaient en présence, et vous voyez, sur cet amour de Cannebière, avec ses beaux cafés, ses jolis magasins, ses grandes tentes aux tons criards qui s'agitent en éventails sur les promeneurs, ses grosses marchandes de coquillages, et ses petites vendeuses de fleurs, la foule, hurlante, grouillante, envahissante, les formidables poussées, les cannes qui se lèvent avec des cris furieux : « Vive la République! Vive le Roi! » les kiosques escaladés, les femmes qui crient, les hommes qui jurent, et par ce plein midi, le grand coupable, là-haut, le soleil, qui tombe d'aplomb sur tous ces crânes!...

Voici la police, une vingtaine d'agents qui sont pris, enlevés comme des plumes, engloutis dans le tourbillon, et dont on n'en tend plus parler. Il faut faire donner la troupe. On expédie une compagnie. Par les quais, les soldats s'avancent, au pas accéléré, la baïonnette au canon. Ils essayent de déblayer la place : ah bien oui!

— Autant piocher dans la Joliette, fait un petit sergent qui est du Midi.

Il n'y a pas à dire, il faut en arriver aux sommations :

— Une fois...

— Deux fois...

— Trois fois...

Rien ne bouge et, de plus belle, la mêlée continue, les coups pleuvent, et les cris redoublent, assourdissants. La figure de l'officier s'assombrit : « Ils l'auront voulu! » murmure-t-il, un peu pâle, et il va ordonner le feu, quand le petit sergent qui est du Midi s'approche, et, timidement, lui glisse deux mots à l'oreille.

L'officier semble un peu surpris, puis il sourit vaguement dans sa moustache, et se tournant pour donner un ordre :

— Allez chercher la musique, dit-il.

Et bientôt la musique arrive. C'est une fanfare de chasseurs à pied, perçante, vibrante, étincelante. On la poste à l'entrée de la Cannebière. Elle attaque, sur le mode majeur, un pas redoublé entraînant, et, dès les premières notes, la foule, un peu étonnée, commence à s'apaiser. Peu à peu, les bruits cessent : il n'y a plus, là-bas, du côté du cours Belzunce, que quelques enragés qui crient encore et que leurs voisins forcent à se taire. On entend courir, par la Cannebière, des : *Chut! chut!* Écoutez donc! » Et tout doucement, un murmure s'élève, d'abord confus, puis se dessinant à mesure qu'il grandit, pareil au bruit des vagues sur les rochers du château d'If; ce sont mes Marseillais qui accompagnent, en faux bourdon, la polka des *Volontaires*...

Alors, tranquillement, l'officier fait faire demi-tour à ses hommes; on remet les baïonnettes au fourreau; la fanfare ouvre la marche et en avant! du côté du Vieux-Port, le long des quais toujours en travail, au milieu des lourds camions, des marchandises qu'on embarque ou qu'on débarque, dans la chaleur et la poussière du jour qui finit. En une minute, la Cannebière se vide. Les manifestants, en longues files serrées, se donnant fraternellement le bras pour conserver l'alignement, emboîtent le pas en cadence,

suivant, avec cette rage de musique qui les tient tous au corps, les petits soldats et la fanfare. Il n'y a plus personne aux fenêtres, ni sur les kiosques. Tout le mode est descendu, tout le monde suit, tout le monde chante, dans un mouvement de roulis, avec des balancements de foule en gaieté. On fait ainsi le grand tour de la ville; toùt le répertoire de la fanfare y passe.

A la nuit seulement, on se sépare, et le soir, quand les manifestants, éreintés, poussiéreux, fourbus, racontent après dîner la grande émeute à leurs femmes, il faut les entendre dire, avec quel orgueil!

— Ah! ma bonne, si tu les avais vus détaler, les pantalons rouges!... à la fin, nous ne pouvions plus les suivre!...

EMMANUEL ARÈNE.

MÉDECINS ET EMPOISONNEURS AU XVII[e] SIÈCLE [1]

LA MORT DE MADAME

L'histoire pourra-t-elle jamais dire son dernier mot sur les personnalités impliquées dans les mystérieux rouages de l'État, sur les morts tragiques, sur les disparitions survenues à l'heure où il s'agissait pour un parti de triompher coûte que coûte? Oui, si la science lui vient en aide, en tirant une conclusion vraie des rapports médicaux qui nous ont été transmis et qui, seuls, sont capables de mettre en lumière certains faits qu'on avait intérêt à laisser dans l'ombre.

S'il est une figure captivante, c'est certainement celle de cette jeune princesse que sa destinée a jetée dans toutes les fluctuations d'événements romanesques, dès son jeune âge; de cette petite-fille de Henri IV, née sur le trône des Stuarts, et qui vint mourir, un peu après sa vingt-sixième année dans toutes les affres d'une agonie atroce, à peu de distance du trône de France.

Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, première femme de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, est entrée dans la vie marquée par le destin cruel. Elle y est entrée, sous les auspices d'un deuil immense, pour en ressortir, atteinte par ce coup de foudre qui fit éclater en accents solennels, sous la voûte de Saint-Denis, la voix puissante de Bossuet planant majestueusement sur les grands de la terre : « O nuit désastreuse! ô nuit effroyable où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt! Madame est morte! »

C'est que le temps a beau faire son œuvre et jeter sur de royales physionomies l'effacement des couleurs de la vie. C'est qu'il a beau les reculer de plus en plus loin dans le passé : notre pitié,

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 21 octobre.

notre sympathie va les chercher dans le néant. Il suffit que leur existence les ait mêlées à celle de notre pays pour qu'un charme indicible leur soit acquis ; et c'est le propre de notre génie national d'empêcher les belles et nobles figures de s'évanouir dans l'ombre de l'oubli par l'impérissable rayonnement dont il les illumine à jamais.

Henriette d'Angleterre, en devenant la femme de Monsieur, de cet indigne époux livré à la merci d'un favori comme le chevalier de Lorraine, que Saint-Simon appelle « un vrai Guisard » n'avait que sa nature droite, son bon sens naturel pour se défendre des entraînements que l'abandon devait lui susciter. L'existence était donc douloureuse pour cette petite-fille du Béarnais, qui voyait son mari tenter de ressusciter chez lui la cour de Henri III. Le duc d'Orléans s'habillait en femme, dansait la *pavane*, le *menuet*, la *courante* avec ce favori que l'importance de sa situation avait rendu audacieux. Philippe de Lorraine, né en 1643, était filleul d'Anne d'Autriche et de Mazarin, maréchal de camp et chevalier des ordres, frère des comtes d'Armagnac et de Marsan. Il était aussi chevalier de Malte, abbé de Saint-Jean-des-Vignes, de Soissons, de Saint-Benoît-sur-Loire, de Saint-Pierre de Chartres et de la Trinité de Tyron. On voit que son importance était grande et qu'il fallait compter avec lui.

Dans cette cour corrompue qui effrayait parfois Louis XIV par les abîmes d'audacieuse dépravation qu'elle entr'ouvrait sous ses yeux, une princesse à peine âgée de seize ans était faite pour porter ombrage par sa beauté, et surtout par l'influence que son esprit lui avait donnée sur le roi. A qui sa perte pouvait-elle profiter, sinon à ceux qui avaient intérêt à semer la division parmi les souverains alliés de Louis XIV ? Comme nous le verrons par la suite, la princesse ne devait-elle pas faire tout au monde pour détacher Charles II de la Hollande que son alliance avec l'Angleterre rendait redoutable à la France, puisque cette même alliance donnait à la flotte anglaise accès dans tous les ports hollandais ? Quoi qu'il en soit, et avant d'étudier cette question, si Madame ne fut pas aussi bien la victime d'un crime passionnel que d'un crime politique, voyons à quelles causes il faut attribuer sa mort, objet de tant de controverses de la part de nos principaux historiens.

Les débuts du mariage de la princesse avaient été heureux. Madame s'était choisi un brillant entourage. On voyait auprès d'elle la duchesse de Valentinois, sœur du comte de Guiche ;

Mmes de Châtillon et de Créqui ; Mlles de Tonnay-Charente et de la Trémoïlle ; enfin la comtesse de La Fayette, belle-sœur de la fameuse Louise de La Fayette, amie platonique de Louis XIII, devenue supérieure du couvent des filles Sainte-Marie-de-Chaillot, sous le nom de Mère Angélique. Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, avait épousé, en 1655, le frère de Louise de La Fayette, et s'était trouvée liée, dès sa jeunesse, avec Henriette d'Angleterre qui habitait alors le couvent de Chaillot avec la reine, sa mère, veuve de Charles Ier : « Comme j'allais souvent dans son cloître, raconte Mme de La Fayette, j'y vis la jeune princesse d'Angleterre dont l'esprit et le mérite me charmèrent. Cette connaissance me donna depuis l'honneur de sa familiarité ; en sorte que, quand elle fut mariée, j'eus toutes les entrées particulières chez elle ; et quoique je fusse plus âgée de dix ans qu'elle, elle me témoigna jusqu'à la mort beaucoup de bonté et eut beaucoup d'égards pour moi... Jamais princesse, écrivait-elle encore, n'a été également capable de se faire aimer des hommes et adorer des femmes. » L'entourage de Madame répondait donc à ses goûts ; on passait les après-diner chez elle et on la suivait dans ses promenades. Au retour, le souper avait lieu chez Monsieur. Une partie de la cour s'y rendait également pour entendre les divertissements de la comédie et du concert et participer au jeu de Monsieur. Henriette était le charme et la grâce de ces réunions. Louis XIV, si dédaigneux jadis, fut séduit par ses beaux yeux « qui paroissaient atteints du désir de plaire à ceux qui les regardoient et que chacun pouvoit croire attachés sur lui seul... »

On s'en aperçut bien vite.

Monsieur, d'un caractère envieux et jaloux, s'ouvrit à la reine-mère sur le dépit qu'il ressentait des assiduités du roi pour sa femme. De son côté, Anne d'Autriche ne craignit pas de faire des représentations à son fils. Il s'ensuivit des commérages de toutes sortes, dont Madame et le roi furent le sujet ; et cependant leur liaison était tout amicale, car la princesse ne voyait dans le plaisir de s'attacher son beau-frère qu'un but d'agrément très légitime auquel sa naissance et la supériorité de son caractère lui donnaient naturellement le droit de prétendre. Néanmoins l'un et l'autre résolurent de ne plus laisser prise à la médisance ; et comme ils y prenaient grand soin, le comte de Guiche, ce bel imprudent, ce téméraire, ne craignit pas de faire montre, au contraire, de la passion que lui inspirait Madame. La princesse, que nous avons

toutes les raisons de tenir pour avoir été parfaitement fidèle à Monsieur, n'en était pas moins sensible au culte qu'on lui rendait, ce qui ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de se montrer indignée de la conduite de son mari avec le chevalier de Lorraine. Les dissensions domestiques ne firent qu'augmenter. Monsieur payant d'audace, osa blâmer ouvertement la conduite de sa femme.

Nous avons donc, d'un côté, un prince ombrageux et débauché, de l'autre, une princesse que les années douloureuses de son enfance, la contrainte endurée auprès de la reine sa mère disposaient à se montrer indulgente envers ceux qui lui faisaient goûter le plaisir de la galanterie. Mais là se bornaient ses imprudences, si toutefois on peut appeler de ce nom une disposition à aimer se voir adulée de tous, ce qui, étant donné le rang occupé par Madame, paraît assez compréhensible puisqu'elle était en quelque sorte tenue de faire bon visage à chacun. De plus, cette inclination à aimer la galanterie ne pouvait être prise en mauvaise part au XVIIe siècle où le sens du mot s'entendait dans une noble acception et signifiait un raffinement de politesse, une satisfaction de l'esprit à être admis dans l'intimité d'une personne de haute naissance. Il n'y avait donc pas lieu de s'étonner si Madame était au nombre de celles à côté de qui l'on aurait pu difficilement vivre sans éprouver le désir de faire quelque impression sur sa personne. Aussi Guiche fût-il à peine exilé du cercle de Madame que le comte de Vardes prit sa place et que la médisance recommença à s'exercer sur les libertés d'allure de la princesse. La reine-mère et la reine la reprirent avec aigreur sur ce qu'elles appelaient, toutes les deux, ses étrangetés, et il fallut que le roi, dont l'influence était toute-puissante sur sa belle-sœur, tentât de la réconcilier avec Monsieur. C'est alors que le chevalier de Lorraine ayant été emprisonné dans la forteresse de Pierre-Encise et de là transféré au Château d'If, Monsieur demeura convaincu que la princesse avait sollicité son départ, et dès lors la vie devint intolérable pour les deux époux.

Mlle de Montpensier, assez indifférente à l'égard de Madame, raconte « qu'à ce moment elle se plaignait amèrement de son mari : « Si j'ai fait quelques fautes, disait-elle, que ne m'a-t-il étranglée dans le temps qu'il prétendoit que je lui manquois? De souffrir qu'il me tourmente pour rien, je ne le saurais supporter. Elle en parlait honnêtement, hors quelques mots de mépris qui lui échappèrent. Ce fut dans ce temps-là que le roi fit sortir le chevalier de Lorraine du Château d'If et qu'il l'envoya en Italie. Ainsi, Mon-

sieur et Madame furent raccommodés par les exhortations du roi qui, par l'ouverture de la prison, voulut pacifier le désordre qu'elle avait causé. Monsieur croyait toujours que Madame y avait contribué. »

En dépit de ces intrigues, Madame allait être appelée à jouer un rôle digne d'elle. Dans le courant de mai 1670, le roi eut l'heureuse pensée de lui confier une importante mission.

Il s'agissait de détacher Charles II de l'alliance de la Hollande et de la Suède. L'Angleterre unie à la Hollande, il était certain ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, que les ports hollandais devenaient un véritable danger pour la France. Le roi méditait donc la ruine des Pays-Bas. En même temps, il n'était pas fâché de se venger d'un pays d'où partaient tant de libelles diffamatoires contre lui et sa belle-sœur. La princesse accepta avec empressement de servir d'intermédiaire. On prit pour prétexte de son départ un voyage en Flandre, destiné à montrer à la reine les villes provenant des droits qui lui étaient reconnus et qu'on venait de réunir à la Couronne. En réalité, ce voyage cachait celui de Madame à Douvres. Turenne seul était dans le secret des négociations que Monsieur devait ignorer et qu'il parvint cependant à connaître (1).

La cour séjourna à Calais. Madame en profita pour gagner Douvres où se trouvait Charles II. Au bout de vingt jours, la princesse revenait avec un traité qui nous garantissait l'alliance de l'Angleterre. Ce brillant succès lui assurait définitivement les bonnes grâces du roi.

Et cependant, malgré l'importance de la mission dont elle était revêtue et qui avait flatté sa vanité de femme, elle s'était montrée triste pendant le voyage. C'est que la brutalité de Monsieur ne l'avait pas ménagée. Voyant Madame fort abattue, chancelante, il avait eu la cruauté de dire, devant elle, quelques jours avant son départ « qu'on lui avait prédit qu'il aurait plusieurs femmes, et que, vu l'état de santé de la princesse, il se trouvait forcé d'avoir foi aux horoscopes ».

A son retour, Madame vint s'installer à Saint-Cloud. Elle y

(1) Ce fut Turenne, très épris à cette époque de Mme de Coëtquen, sœur cadette de Mme de Soubise qui révéla le secret des négociations. Mme de Coëtquen d'après la Palatine en fit part au chevalier de Lorraine son amant « et celui-ci à Monsieur qui fut irrité contre sa femme et contre le roi, et qui s'emporta contre eux ». Lettre du 24 décembre 1719.

trouva son mari toujours aussi mal disposé à son égard et regrettant plus que jamais l'absence du chevalier de Lorraine. On touchait à la fin du mois de juin : la chaleur était excessive et Madame, en raison des fatigues de son voyage. l'éprouvait plus particulièrement. Malgré l'avis d'Yvelin, son premier médecin, elle voulut prendre, le vendredi, un bain dans la Seine. Le lendemain, elle se trouva plus souffrante, ce qui ne l'empêcha pas de prolonger jusqu'à une heure avancée de la nuit, sa promenade habituelle dans le parc. Le dimanche 29 juin, elle se ressentit encore davantage de toutes ces imprudences.

Ce jour-là, Madame avait auprès d'elle son amie, Mme de La Fayette, Mme de Gamaches, Mme de Gourdon, sa dame d'atours, Mme Desbordes et Mme de Saint-Martin, ses femmes de chambre.

Ici il nous paraît indispensable de faire connaître Mme de Saint-Martin, qui était fille d'un bourgeois de Paris, Jean Lottinet, condamné plus tard à être pendu comme empoisonneur.

Mme de Saint-Martin était une aventurière dans toute l'acception du mot. Jolie, spirituelle, elle devait sa rapide fortune à Louvois dont elle avait nourri l'un des enfants.

En reconnaissance de ce service et d'autres plus intimes encore, le jeune ministre avait fait nommer conseiller au Parlement de Metz, le mari de sa protégée, Mazeau de Saint-Martin.

Mais la belle nourrice n'était pas femme à rester confinée dans une ville de province. A ce sujet, de violentes discussions avaient lieu fréquemment entre les deux époux. Un jour, poussé à bout, le conseiller blessa sa femme d'un coup de pistolet. Mme de Saint-Martin quitta aussitôt son mari et s'en vint trouver Louvois qui la recommanda à Madame. A Paris, Lottinet qui était un des familiers de la Voisin conduisit, à différentes reprises, sa fille rue Beauregard. On sut depuis que Mme de Saint-Martin était venue y chercher du poison pour son mari contre qui elle plaidait en séparation, et, en même temps, pour s'y faire avorter.

Elle était, de plus, en rapport avec des empoisonneuses telles que la Bose et la Vigoureux et avec le fameux abbé Guibourg qu'elle devait amener au Palais-Royal, pour y célébrer « une messe contre Monsieur ».

Et c'était cette même femme, — nous ne craignons pas d'insister sur ce fait, — qui approchait de si près la duchesse d'Orléans.

Était elle la seule dont on pouvait suspecter la moralité? Il s'y

trouvait encore, Mme de Gourdon, la Gourdon, comme on disait alors, « qui a calomnié Madame auprès de Monsieur, en a dit du mal auprès de tout le monde, et lui a rendu tous les mauvais services qu'elle a pu. »

Ajoutons que, dans cet intérieur princier où l'exil du chevalier de Lorraine était de plus en plus commenté, Madame comptait de nombreuses inimitiés. Deux officiers attachés à la personne du prince, le comte de Beuvron, capitaine des gardes et le marquis d'Effiat, premier écuyer, « un homme corrompu et perdu de vices... », correspondaient avec le chevalier ; et un nommé Morelli, sorte de gentilhomme provençal l'entretenait quotidiennement de ce qui se passait. On conçoit que, dans un pareil milieu, la pauvre Henriette d'Angleterre eût de nombreux sujets de tristesse.

Donc, ce même dimanche 29 juin, après s'être rendue chez Mademoiselle dont un peintre anglais faisait le portrait, Madame dina et aussitôt après se coucha « sur des carreaux, ainsi qu'elle en avait l'habitude dans les après-midi », puis elle fit mettre Mme de La Fayette auprès d'elle. Pendant son sommeil, sa figure prit une expression de souffrance qui effraya son amie. Quand elle se réveilla, son visage était si changé que Monsieur en fit la remarque. Quelques instants après, la princesse se promenait dans le salon avec le trésorier du prince, Boisfranc, et, tout en marchant, elle avouait souffrir beaucoup du côté. Monsieur étant entré peu après avec Mme de Meckelbourg, Madame vint à eux. Presque au même moment, Mme de Gamaches lui apporta le verre d'eau de chicorée qu'elle avait l'habitude de prendre chaque jour depuis son arrivée. Mme de Gamaches en donna un également à Mme de La Fayette. A peine la princesse eût-elle bu qu'elle se prit le côté disant avec une expression marquée : « Ah ! quel point de côté ! Ah ! quel mal ! Je n'en puis plus ! »

Elle devint presque aussitôt livide : on s'empressa de la soutenir et de la transporter dans sa chambre. Dès qu'elle fut déshabillée, elle se jeta de côté et d'autre dans son lit, disant qu'elle endurait d'horribles souffrances. M. Esprit, son médecin ordinaire, qui fut appelé en toute hâte, prétendit que ce n'était que des coliques, ordonnant les remèdes usités en pareil cas. Mais le mal empirait, et une demi-heure ne s'était pas écoulée que Madame se prenait à crier qu'elle ressentait des douleurs terribles dans le creux de l'estomac, qu'elle était empoisonnée et que l'on s'était trompé sans

doute de bouteille. Elle insistait pour qu'on lui donnât du contre-poison.

Monsieur demanda aussitôt qu'on allât lui chercher de l'huile, afin de la lui faire absorber, et ordonna qu'on fît prendre le reste de l'eau de chicorée à un chien dans l'espoir de connaître la vérité, et de rassurer Madame. Chose absolument caractéristique, la princesse se plaignait de feu et de douleurs atroces « non du ventre, mais de l'estomac jusqu'à la gorge ». Elle avait les lèvres et les joues enflées. Bien qu'on prétendît que les douleurs abdominales fussent moins violentes, la princesse, dès qu'on essayait de la toucher à cet endroit, poussait des cris épouvantables. Ce qu'elle ressentait dans les flancs était si atroce qu'elle y portait à chaque instant les mains, et qu'elle se déchirait la peau avec les ongles.

Les médecins ne trouvèrent alors d'autres remèdes à lui donner que de l'orviétan, de la poudre de vipère, de l'huile, et différentes drogues qui lui causèrent des vomissements sans la soulager et la mirent dans un état de prostration qu'on prît pour du repos. Elle ne pouvait plus crier, et cependant elle se sentait perdue et envisageait son état avec une force d'âme incroyable, car elle n'avait pas tardé à acquérir la certitude absolue de sa fin prochaine. Elle l'avait eue, cette certitude, sans doute dès le premier moment, puisque, avec cette abondance de cœur que nous décrit Bossuet, elle avait dit à son mari en l'embrassant : « Hélas ! Monsieur, vous ne m'aimez plus il y a longtemps ; mais cela est injuste, je ne vous ai jamais manqué. »

D'après le récit de Mme de La Fayette l'idée du poison ne l'abandonna jamais, et c'est parce qu'elle avait la conviction de ne pouvoir être sauvée qu'elle se résigna tout de suite à faire le sacrifice de sa vie. Les médecins, eux, qui pour tout au monde, n'auraient cependant pas commis cet oubli dans la pratique, ne pensaient même pas à lui tâter le pouls. Il fallut que Mme de Gamaches, sur l'ordre de Monsieur, entrât dans la ruelle et s'acquittât elle-même de ce soin. Elle en ressortit bientôt épouvantée, disant que la princesse n'avait plus de pouls et que les extrémités étaient absolument froides. Voyant les craintes que manifestait le prince, M. Esprit prétendit que cet état était ordinaire à la colique et ajouta qu'il répondait de Madame. « Monsieur se mit alors en colère, ajoute Mme de La Fayette, et prétendit « qu'il lui avait répondu de M. de Valois, son fils, mort à l'âge de vingt-huit mois, et qu'il était mort ; qu'il lui répondait de Madame et qu'elle mourrait encore ».

Le curé de Saint-Cloud vint, et Madame le reçut sans émotion apparente, sans manifester d'effroi. Lorsqu'il se fut retiré, Monsieur s'étant approché de la princesse, elle trouva encore moyen de lui dire une parole douce et obligeante. Pourtant ses souffrances ne faisaient qu'augmenter et elle ne cessait de répéter ; « Que l'on me fasse la charité de me saigner, car j'étouffe. » On la saigna au bras et au pied : rien n'y fit.

Les médecins Yvelin et Valot étaient présents. Madame distingua Yvelin et lui déclara aussitôt qu'elle était empoisonnée et qu'il fallait la traiter pour ce fait. Mme de La Fayette avoue ne pas avoir deviné si Yvelin la crut ou non ; « mais, écrit-elle, il agit comme un homme qui n'avait plus d'espérance ou qui ne voyait point de danger. » Ce même médecin, après un entretien avec MM. Esprit et Valot, osa venir assurer Monsieur que la vie de la princesse n'était pas menacée, et Monsieur s'empressa de venir le redire à Madame. Mais elle l'écouta d'un air incrédule, et lorsque Monsieur le Prince vint la voir elle lui répéta qu'elle se mourait.

Cependant, comme la saignée avait paru la soulager, Valot s'en était retourné à Versailles vers les neuf heures et demie, après avoir ordonné un lavement avec du séné. Mais l'état de la princesse empirait; elle se plaignait de douleurs atroces dans la gorge et dans l'estomac, et on ne lui donnait rien pour l'empêcher de souffrir. En entendant son entourage dire qu'elle était mieux, elle s'écria : « Cela est si peu véritable que si je n'étais pas chrétienne je me tuerais, tant mes douleurs sont excessives. Il ne faut souhaiter de mal à personne, mais je voudrais bien que quelqu'un pût sentir un moment ce que je souffre. »

Le lavement ordonné n'ayant produit aucun effet, MM. Esprit et Yvelin furent rappelés. Comme son lit était souillé par les remèdes qu'on lui avait administrés, elle voulut en changer et eut encore le courage de se lever et d'aller elle-même se mettre sur un petit lit qu'on lui avait dressé. Là, son changement parut si effrayant qu'on vit clairement la mort sur son visage. On avait approché des bougies de sa figure et Monsieur craignait qu'elle n'en fut incommodée. Il le lui demanda. « Ah! non, Monsieur, répondit-elle, rien ne m'incommode plus. Je ne serai pas en vie demain matin, vous le verrez. » On lui fit alors prendre un bouillon, ce qui redoubla ses souffrances. Peu après, vers onze heures et demie, le roi arriva.

* * *

Un préjugé populaire veut que la présence d'un souverain dans une demeure où la maladie trône implacable, ne précède la mort que de peu d'instants. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à partir de l'arrivée du roi ces mêmes médecins qui avaient commencé par répondre de la vie de la princesse perdirent la tête et avouèrent alors que « la froideur des extrémités et le pouls retiré étaient une marque de gangrène », et ils engagèrent Monsieur à faire administrer Madame.

Il se trouva des personnes pour dire à Monsieur que, comme elle n'avait parlé qu'un quart d'heure au curé de Saint-Cloud ce n'était pas assez et que, pour son salut il fallait envoyer chercher quelqu'un d'autre. La reine, Mlle de Montpensier, la comtesse de Soissons, Mmes de La Vallière et de Montespan, étaient venues en même temps que Louis XIV. Monsieur dit alors au roi que le confesseur de la princesse était un capucin qui n'était propre qu'à lui faire honneur dans un carrosse pour que le public vît qu'elle en avait un ; qu'il fallait un autre homme pour lui parler de la mort. Et il ajouta cette étrange parole : « Qui pourrait-on trouver qui eût bon air à mettre dans la *Gazette* pour avoir assisté Madame? » Ce sang-froid déconcerte, même chez un prince aussi méprisable. Monsieur continua : « Ah ! j'ai trouvé son fait : l'abbé Bossuet qui est nommé à l'évêché de Condom. Madame l'entretenait quelquefois. » On décida donc d'envoyer chercher ce confesseur à mettre dans une « gazette » et on le fit avertir. Heureusement celui-là savait parler de foi, d'espérance, de miséricorde.

Mais, en attendant Bossuet, on eut la fâcheuse idée de demander l'abbé Feuillet, un chanoine janséniste d'une austérité effrayante. Et pendant ce temps les médecins continuaient à divaguer. Le roi leur proposa plus de trente remèdes sur lesquels ils ne surent rien dire; et comme il rapportait à Madame que les médecins étaient d'avis qu'il *fallait* attendre, elle se contenta de murmurer qu'il « fallait mourir dans les formes. »

Louis XIV voulut alors persuader sa belle-sœur qu'elle n'était pas en si grand péril. Elle lui répondit simplement qu'il perdait sa plus véritable amie en elle. Puis, voyant qu'il fallait se résoudre et abandonner toute espérance, le roi en larmes, lui fit ses adieux.

Mais, elle, le conjura de ne pas pleurer parce qu'il l'attendrissait.

Après le roi, ce fut le tour du maréchal de Gramont qui prit congé de la princesse. Alors on introduisit l'abbé Feuillet.

L'esprit se refuse à concevoir la sécheresse d'âme, l'épouvantable dureté de cœur avec lesquelles ce prêtre janséniste martyrisa moralement l'infortunée princesse qui avait eu le courage de dire au roi quelques minutes auparavant, qu'elle n'avait jamais craint la mort, mais qu'elle n'avait redouté que perdre ses bonnes grâces.

L'abbé Feuillet, en entretenant la princesse, lui imposait une résignation sans limites ; et, dans l'intervalle de ses exhortations, médecins et apothicaires continuaient à torturer la patiente. Les uns lui faisaient prendre une médecine composée de séné et de sirop de fleurs de pêcher ; les autres lui administraient lavements sur lavements, sous prétexte « que la bile étant fort irritée montait toujours en haut et qu'il fallait la faire descendre ».

Cependant lord Montaigu, ambassadeur d'Angleterre, qu'on avait enfin introduit auprès de Madame, voulut savoir si ce qu'elle endurait était dû réellement au poison, comme elle le croyait. L'abbé Feuillet ayant entendu prononcer le mot poison qui est commun à la langue française et à la langue anglaise, et peut-être mieux instruit qu'il n'en avait l'air, interrompit vivement la conversation comme s'il eût craint que la princesse n'en dît trop, et lui enjoignit rudement de sacrifier sa vie et de ne pas penser à autre chose. « L'Église demande à Dieu, lui répétait-il, qu'il vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par tant de mauvaises paroles, par les plaisirs que vous avez pris aux parfums et aux senteurs, par tant de regards illicites, pour avoir entendu tant de rapports et de médisances, par les ardeurs de la concupiscence, par tant de mauvaises envies, par des attouchements qui étaient défendus par la loi de Dieu. »

On recule devant l'indignité de cette conduite, le manque de charité et de mansuétude d'un ministre de l'Évangile, dont la mission est de prêcher la paix, la miséricorde, la pitié. Dans les heures de son agonie, la princesse s'écria avec un affreux désespoir : « Mon Dieu ! ces grandes douleurs ne finiront-elles pas bientôt ? » Ce prêtre fut assez odieux pour lui répondre : « Quoi ! Madame, vous vous oubliez ! Il y a vingt-six ans que vous offensez Dieu, et il n'y a encore que six heures que vous faites pénitence. Dites plutôt, avec saint Augustin : Coupez, Seigneur, tranchez, taillez ! »

Heureusement, celui qui fut le grand consolateur dans cette nu terrible, celui qu'on appelait M. de Condom, Bossuet, survint enfi pour parler de Dieu à la mourante, comme aucun ne l'avait fa encore. Ce fut, certes, la seule voix qui fit descendre dans le cœu de Madame un accent d'apaisement, un mot d'espoir, une parole d tendresse. « Conservant, nous raconte Mme de La Fayette, toute l politesse de son esprit, Madame trouva moyen de dire à sa pre mière femme de chambre, en anglais, afin que Bossuet ne l'enten dît pas : « Donnez à M. de Condom, lorsque je serai morte, l'éme « raude que j'avais fait faire pour lui. »

Toutes les autres figures disparaissent devant celle du grand évêque

A cette minute suprême où les dernières lueurs de la vie se mê lent — en s'affaiblissant — aux sombres brumes de la mort, il es bien le guide qui doit conduire Madame à travers les ténèbres d plus en plus envahissantes. Pasteur compatissant et tendre, apporte à cette jeune femme qui s'éteint sans affections, poursuivi jusqu'en sa couche royale par les formes de l'implacable étiquette les paroles d'apaisement que lui inspirent son grand cœur et so génie. Il déchire les voiles qui lui cachent encore le mystère, lu montre des clartés qu'elle ne voit pas, fait passer dans son âme pu rifiée par la douleur la radieuse espérance de la vie éternelle, et jusqu'à la fin, la maintient dans ses bras d'apôtre, éperdue, frisson nante, mais toujours attentive. Il lui donne des ailes pour franchi cet inconnu énigmatique, tourment des imaginations les plus fière et les plus robustes. Et lorsqu'elle s'éteint, c'est lui — pendant un agonie de quelques secondes — qui approche le crucifix de s bouche, qui recueille les mots que murmurent ses lèvres, qui reçoi le dernier souffle de celle dont il lui reste à retracer la vie dans l plus magnifique langage qu'aient jamais entendu les voûtes de l vieille basilique de Saint-Denis.

A partir du moment où la Princesse eut écouté l'évêque de Con dom, elle fut résignée à ce point que Bossuet a pu dire d'elle « Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'était enver tout le monde. »

Même pour ceux qui ont abandonné tous les préjugés dogma tiques, une religion qui repose sur des problèmes aussi augustes aussi inquiétants que ceux de la destinée humaine, a sa grandeur Si elle implique l'erreur, elle nous apparaît, avec la présence d Bossuet au chevet de Madame, comme revêtue d'une souverain majesté.

*
* *

A peine Madame eût-elle cessé de vivre, neuf heures après l'absorption du verre d'eau de chicorée, que Monsieur se précipita sur les tiroirs qui contenaient l'argent que la princesse avait reçu de Londres et qu'il s'empara de la somme tout entière. Lord Montaigu, ambassadeur d'Angleterre, raconte ce fait inouï dont il a été témoin en sa qualité d'exécuteur testamentaire de la princesse. Il s'agissait d'une somme de six mille pistoles que Madame avait prié lord Montaigu de distribuer lui-même à ses domestiqnes. « Monsieur, écrit-il, se servit de toutes ses clefs et de son cabinet. Je demandai, le lendemain, à une de ses femmes où était cet argent, laquelle me dit qu'il était en un tel endroit. C'était justement les premières six mille pistoles que le roi notre maître lui avait envoyées. Dans le temps que cet argent arriva, elle avait dessein de s'en servir pour retirer quelques joyaux qu'elle avait engagés en attendant cette somme. Mais le roi de France la lui avait déjà donnée deux jours avant que celle-ci arrivât; de sorte qu'elle avait gardé toute la somme que le roi son frère lui avait envoyée.

« Sur cela, j'ai demandé ladite somme à Monsieur, comme m'appartenant, et que l'ayant prêtée à Madame, deux de mes domestiques l'avaient remise entre les mains de deux de ses femmes, lesquelles en ont rendu témoignage à ce prince, car elles ne savaient pas que ç'avait été par ordre du roi notre maître. Monsieur en avait déjà emporté la moitié, et l'on m'a rendu le reste. J'en ai disposé en faveur des domestiques de Madame, selon les ordres qu'elle m'en avait donnés en présence de M. l'abbé de Montaigu et de deux autres témoins. Monsieur m'a promis de me rendre le reste que je ne manquerai pas de distribuer entre eux de la même manière.

« Cependant, ajoute lord Montaigu, s'ils n'ont l'esprit de le cacher, Monsieur ne manquera pas de le leur ôter dès que cela parviendra à sa connaissance (1). »

On voit, par ce qui se passait, quelques instants après la mort de la princesse, que les suspicions dans lesquelles on tenait Mon-

(1) Lettre de lord Montaigu ambassadeur d'Angleterre au comte d'Arlington, 6 juillet 1670. Ralph Montaigu, nommé ambassadeur en France en 1659, mort le 7 mars 1708.

sieur et son entourage étaient en quelque sorte justifiées. Il n' avait donc qu'un seul parti à prendre en présence des compatriote de Madame : décider l'autopsie. Elle eut lieu dans la matinée.

* * *

Et maintenant (1) que les faits scientifiques sont groupés de faç positive ; maintenant que les phénomènes qui ont marqué la fin c Madame se rattachent de manière indéniable aux symptômes terr fiants qui accompagnent l'empoisonnement par le sublimé, voyor les preuves morales.

Elles ne nous manqueront pas pour corroborer cruellemeut l'ac criminel accompli, au XVIIe siècle, à la Cour de France.

Mme de La Fayette, on ne peut le méconnaître, s'efforce d'abor de nier, comme tout bon serviteur d'une maison qui veut lui épa gner le scandale. Mais, dans ses *Mémoires de la Cour de Franc* elle se contredit complètement : Écoutons-la : « La reine d'Espagn fut empoisonnée, à ce que l'on a jugé, par une tasse de chocolat. Elle mourut, plus âgée de six mois que feu Madame, qui était s mère, et qui mourut de la même mort et eut à peu près les mêm accidents. »

Comment expliquer cet étrange revirement entre 1670, date c la mort de Madame, et 1689, date de la mort de sa fille ? C'est qu entre ces deux époques, Mme de La Fayette avait su démêler vérité à travers les hésitations des médecins. Bouillaud, l'ami c Gassendi, dans une note laissée à la Bibliothèque nationale, écr en effet : « Plusieurs ont dit et voulu faire croire qu'il y avait d poison ; mais elle est morte de mort naturelle, suivant les médeci français ; de poison, selon les anglais. » Que prouve cette parole Que les médecins français étaient persuadés de la nécessité rigo reuse qu'il y avait, pour demeurer bien en cour, à ne laisser plan

(1) Nous avons cru devoir supprimer toute la partie médicale et techniq ayant trait à la mort et à l'autopsie de Madame. Le docteur Legué très clairement, d'après les symptômes constatés pendant la vie et l lésions notées par les médecins sur le cadavre, que, non seulement M dame avait été empoisonnée, mais qu'elle l'avait été par une solution sublimé corrosif versée dans la tasse d'eau de chicorée. M. le professe Brouardel a combattu cette manière de voir. Il l'a fait, d'ailleurs, sa aucun succès et à l'aide d'arguments aussi insuffisants que contestable

ucun soupçon sur l'entourage de Madame, soupçon qui aurait in-
ailliblement rejailli sur Monsieur. Mais lorsque le chevalier
'homas Amstrong annonça au roi d'Angleterre la mort de
Madame. Charles II répliqua par cette terrible parole : « Orléans
st un coquin ! mais, Thomas n'en dites rien, sous peine de vie. »
A Zurich, pourquoi voyons-nous la nouvelle de cette mort
ccueillie par les habitants « avec une démonstration de joie et de
irconstances dignes de leurs mauvaises inclinations ? » Pourquoi ?
inon comme le fait très justement remarquer Moustier à Colbert,
arce que l'intérêt des Hollandais les fait mouvoir

Dans un rapport de l'ambassadeur d'Espagne, don Iturieta, à
lon Diego de la Torre nous trouvons le passage suivant : « Dans une
ettre à part. Je vous rends compte de la mort de Madame. Je vous
lirai par celle-ci, au sujet du verre d'eau qui a été la cause de ce
nalheur, qu'on dit ici qu'il a été empoisonné. Cela fait que pour
tablir la fausseté de ce bruit, et pour donner satisfaction à l'Angle-
erre, on a ouvert le corps en présence de l'ambassadeur et des mé-
lecins anglais qui sont ici. On dit qu'ils ont jugé qu'il n'y avait pas
race de poison. Mais c'est un pays où, dans des occasions moins
mportantes, chacun mesure ses paroles. Le roi a ressenti extrê-
nement cette mort. Il est certain que les intrigues et les négocia-
ions que l'on faisait ici avec l'Angleterre par l'entremise de la
luchesse, recevront un grand échec par ce malheur. Et l'on doit
spérer qu'ils (les Français) ne sépareront pas le roi d'Angleterre
le la Triple alliance, chose qu'ils cherchaient tant et cherchaient
par toutes les voies imaginables. »

En Angleterre, on persiste à croire à l'empoisonnement, et lord
Montaigu, ambassadeur de Charles II, apprenant que le chevalier
le Lorraine avait obtenu l'autorisation de reparaître à la Cour,
aissa éclater son indignation dans une lettre adressée à son minis-
re, le comte d'Arlington : « Si Madame, lui écrivait-il, a été
mpoisonnée, comme la plus grande partie du monde le croit,
oute la France le regarde comme son empoisonneur et s'étonne
avec raison que le roi de France ait si peu de considération pour
e roi notre maître, que de lui permettre de revenir à la cour, vu
a manière insolente dont il en a toujours usé avec cette princesse
pendant sa vie. »

Ainsi, l'opinion publique, facile à égarer cependant, ne variait
pas en dépit des assertions contraires. Mme de Sévigné, si peu
explicite en 1670, ne craignait pas d'écrire à sa fille, à propos de

la reine d'Espagne, qu'elle était morte comme sa mère, « mandar au roi, qu'elle n'a point de regret de la vie et qu'elle meurt de s mort naturelle, quoiqu'elle eût dit d'abord comme Madame (comme elle s'en repentant. Enfin, on ne parle pas de poison... c mot est défendu à Versailles et par toute la France, mais la pauvr princesse est morte (1) ! »

Voilà, il nous semble, des paroles assez significatives. Et si l'o se rappelle quel refuge de jeunes gens suspects et de femmes tarée était le Palais-Royal, on concevra la persistance de l'opinion croire à une tragédie domestique.

Ce n'était un secret pour personne, par exemple que Mlle d Montalais (2), fille d'honneur de Madame, renvoyée quelque années avant l'effroyable nuit de Saint-Cloud, était en relation suivies avec des empoisonneurs avérés, tels que le chevalier d Vanens, l'avocat Terron du Clauzel, Lottinet et Mme de Saint Martin. Quant aux hommes qui fréquentaient chez Monsieur c'étaient le marquis d'Effiat, le comte de Beuvron, Morelli et l chevalier d'Hanivel.

A propos de ce dernier personnage, rappelons que Monsieu avait recueilli au Palais-Royal cet empoisonneur, ami de la Voisin Sur l'ordre du roi, Louvois écrivit, de Fontainebleau, le 31 aoû 1683, au chevalier de Lorraine, alors plus en faveur que jamais pour faire cesser un pareil scandale (3). Il y avait, on le voit, dan la maison de Monsieur, plus de monde qu'il n'en fallait pour verse le poison dans la tasse où but l'infortunée princesse. Plus tard, l comte de Beuvron, atteint d'une hallucination étrange, prétendi que Madame lui était apparue et se convertit sous le coup de l terreur qu'il en ressentit. Cette hallucination était-elle ou non l fait d'un remords?

Nous ne parlerons que pour mémoire du récit bien connu d Saint-Simon qui est convaincu de l'empoisonnement de Madame On sait que le premier maître d'hôtel de Monsieur, Purnon, avai

(1) Lettre à Mme de Grignan 23 février 1689.

(2) Anne-Constance de Montalais, fille de Pierre de Montalais, seigneur d Chambellay et de Renée Leclerc de Sautré, sœur de Mme de Marans. A l suite d'intrigues et de déportements, elle fut conduite, par ordre du roi, a couvent des carmélites de la rue Saint-Jacques.

(3) « Le roi m'a commandé de vous avertir que le chevalier d'Haniv contre lequel il y a plusieurs décrets de la Chambre de l'Arsenal est a Palais-Royal dans la chambre de M. Mannevillette, son parent, et qu S. M. sera bien aise que Monsieur donne ordre qu'on ne lui donne plus d retraite au Palais-Royal. » Archives de la Bastille, Tome VII, p. 126.

été suspecté. On sait également que le roi avait voulu l'interroger lui-même, aussitôt après la mort de la princesse, lui assurant qu'il aurait sa grâce s'il disait la vérité, — ce que Purnon s'était empressé de faire, — avouant au roi qu'en effet Madame avait été empoisonnée avec un toxique envoyé par le chevalier de Lorraine, mais que Monsieur l'ignorait. « Or, raconte Saint-Simon, peu de temps après le second mariage de Monsieur, le roi prit Madame en particulier, lui conta ce fait, et qu'il voulait la rassurer sur Monsieur et sur lui-même, trop honnête homme pour lui faire épouser son frère s'il était capable d'un tel crime. Madame en fit son profit.

« Purnon était demeuré son premier maître d'hôtel. Peu après, elle fit semblant de vouloir entrer dans la dépense de sa maison, le fit trouver bon à Monsieur, et tracassa si bien Purnon qu'elle le fit quitter, et qu'il vendit sa charge, sur la fin, au sieur Morel de Vaulonne (1). »

Nous ne saurions trop le répéter : on avait grand intérêt à établir qu'il n'y avait pas eu de poison, car on radoutait à Versailles une rupture avec Charles II, et il ne serait pas impossible que, dans la circonstance, les médecins eussent été influencés dans leurs rapports. Madame, seconde femme de Monsieur, qui, ainsi que nous venons de le voir, avait recueilli tout ce que l'on savait à la cour sur cette mort, fortifie singulièrement ces doutes. Elle affirme, dans sa correspondance, qu'il n'est que trop vrai que Henriette d'Angleterre a été empoisonnée. Elle cite même le nom du complice du chevalier de Lorraine. « D'Effiat, dit-elle, n'avait point empoisonné l'eau de chicorée, mais la tasse de Madame ; et c'était bien imaginé car on a bu de l'eau de chicorée, mais personne ne boit dans notre tasse (2). »

Il fallait que la seconde femme de Philippe d'Orléans eût une bien triste opinion de Monsieur et de son entourage pour exprimer

(1) Mémoires de Saint-Simon, ch. XCIV.

(2) M. J. Lair, dans sa très remarquable *Histoire de Louise de La Vallière* accepte la version de Madame en ce qui concerne l'empoisonnement de la tasse et ajoute que « telle était la pratique très fréquente des empoissonnements de ce temps. »

Il est aujourd'hui scientifiquement démontré que le poison, par ce procédé, n'a aucune action novice.

Nous croyons pour notre part, que le toxique a dû être versé dans la tasse, très peu d'instants avant qu'elle fut présentée à Madame. Nous avons déjà dit, d'ailleurs, qu'il ne manquait pas de gens autour d'elle pour se charger de cette besogne.

si brutalement sa pensée, tout oseuse et tout audacieuse que no puissions la considérer et bien que ce fût dans l'intérêt de celui q devait être plus tard le Régent.

En vérité, comment le doute serait-il permis après un gro pement d'indices aussi précis ? Comment ne pas se demander, e se reportant à la nuit terrible du 26 juin 1670, pendant laquel Madame se débattait dans les bras de son mari, si le prince ne fri sonnait pas en voyant apparaître en son esprit la figure de l'indign favori ? Non, il n'avait pas contribué aux tortures de Madame mais il avait laissé faire ; mais il se doutait qu'un autre lui-mêm s'était chargé de lui rendre cet office. Et si l'histoire n'est pas e mesure de prouver qu'il y prit une part directe, elle ne peut l'ab soudre entièrement, car elle n'ignore pas que la princesse était u obstacle au libertinage de son mari. De plus, il ne faut pas oubli que l'intérêt de trois pays était dans la balance, à côté de la des tinée d'une femme : la Hollande voulait à tout prix l'alliance br tannique que Madame, représentant le parti français auprès du ro son frère, faisait son possible pour empêcher. La jeunesse et l grâce d'Henriette ne pesèrent pas assez lourd.

On peut donc attribuer ce crime tout aussi bien à la politiqu qu'au vice qui déshonorait alors la Cour de Monsieur. Les pré cautions prises par Louis XIV et les démarches tentées auprès d roi d'Angleterre pour faire croire à une mort naturelle en sont un preuve manifeste. Quant aux médecins, leur rapport d'autopsie n fit que mieux mettre en lumière et la profondeur de leur ignoranc et la grandeur du service qu'on exigeait d'eux. La science officielle si bien domestiquée, a toujours su se taire à propos devant la raiso d'Etat ; et il ne faut jamais s'étonner de la voir, sous tous le régimes, n'apporter qu'un commentaire discret et souvent men songer aux soudaines disparitions de personnages en évidence o aux causes véritables des morts tragiques.

Dr G. Legué.

Le gérant : F. Juven. Imp de Vaugirard, G de Malherbe. 152, r. de Vaugirard, Paris.

DE LESSEPS INTIME [1]

I

Originaire de Bayonne, la famille de Lesseps y est connue et considérée depuis l'an 1450, époque de la reddition de cette ville à la France, par capitulation entre Charles VII et Henri VI, roi d'Angleterre.

L'esprit d'aventure était inné chez les de Lesseps. Sauf quelques rares exceptions, ce furent des voyageurs au tempérament actif et hardi, épris de progrès, de mouvement et de travail.

Choiseul eut parmi eux plusieurs collaborateurs zélés; et la diplomatie française leur doit beaucoup de la supériorité dont elle jouit aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Dominique de Lesseps, ancien ministre du roi à Bruxelles, reçut ses lettres de noblesse pour lui et pour les siens en l'année 1777, en récompense d'éminents services rendus à l'État.

Ses armes : d'argent, à un cep de vigne de senople planté sur une terrasse de même, mourant de la pointe de l'écu, tigre aussi de senople fruité dans le milieu de deux grappes de raisin de sable, et surmontés d'une étoile d'argent.

Mathieu de Lesseps, fils du précédent et père de Ferdinand eut une brillante et importante carrière. Tour à tour consul général à Cadix, en Égypte et en Russie, il fut président du sénat ionien, puis préfet de l'empire, consul général aux États-Unis et enfin chargé d'affaires à Tunis. C'était un lettré, intelligent et généreux : il ne comptait que des amis.

Sa femme, née de Grévignée, fille d'un négociant de Malaga et mère de Ferdinand, avait une jeune sœur qui épousa le comte de Kirkpatrick et fut la grand'mère de Mlle de Montijo ; c'est ainsi

(1) Nous extrayons d'un volume : *de Lesseps Intime*, qui va paraître ces jours-ci, les premiers chapitres qui permettront de juger de son intérêt que complètent d'ailleurs d'abondantes et curieuses illustrations.

que l'impératrice Eugénie se trouve être la cousine issue de ger main de celui qu'on devait appeler le « Grand Français ».

Mathieu de Lesseps mourut en 1832 sur la terre d'Afrique qu devait être le théâtre des exploits de son fils Ferdinand.

Il laissait quatre enfants, trois fils et une fille, Adèle de Lesseps qui épousa M. de Cabarus, le célèbre médecin homéopathe, fils d la belle Mme Tallien.

On est prolifique dans cette famille. Un jour Alexandre Ier ren contra à Saint-Pétersbourg le consul général de France, Barthélem de Lesseps, frère de Mathieu; il lui demanda avec bienveillance e intérêt des nouvelles de sa femme, car il aimait beaucoup le jeun ménage.

Devant la réponse qui lui était faite que Mme de Lesseps avai accouché la veille :

— Encore!... — s'exclama le Tsar. Mais combien donc avez-vou d'enfants?...

— Un nombre infini, Sire, — répondit M. de Lesseps; — c'es comme les sables du désert.

Ce Barthélemy était l'héroïsme même : il avait, comme officier, fai partie de l'expédition La Pérouse qui fut envoyée par Louis XVI à la recherche des pays inexplorés à l'extrémité du Kamtchatka e eut une fin si tragique. Il eut là une occasion magnifique de montre qu'il avait la hardiesse et l'endurance de sa race. En effet, parti le 1er août 1775, il revint à la fin du mois de septembre 1788 aprè avoir parcouru les déserts de la Sibérie, la Russie et l'Allemagn en traîneau d'un pied de large sur trois de long, attelé de 30 à 40 chiens et faisant en moyenne 90 verstes en 14 heures. Il eu durant ce voyage fantastique à subir des épreuves sans fin : acci dents, maladie, famine, soif, froid, fatigues; à traverser des cor niches de glace dans des tempêtes de neige : il vainquit tous le obstacles.

Quand il arriva à Paris, seul survivant de treize héroïques offi ciers, ce fut dans un accoutrement de kamtchadale si pittoresque qu'on lui conseilla de n'en point changer pour se présenter devan le roi. Il suivit le conseil, et son succès — auprès des dames sur tout — fut immense. Le roi lui décerna les honneurs du triomphe tandis que la nation le proclamait le héros du jour.

A la pointe du Kamtchatka se trouve un cap du nom de Lessep qui immortalise cette intrépide exploration.

En 1812, à la retraite de Moscou, quand les Français firen

sauter les murs du Kremlin, Barthélemy de Lesseps sauva plusieurs vies au péril de la sienne.

Louis XVI rendit hommage à sa bravoure, Napoléon Ier à son intégrité — ce qui est mieux — par ces mots écrits en 1807, quand le secrétaire d'ambassade fit pour le compte de l'Etat des opérations importantes : « Dorénavant les comptes de M. de Lesseps seront payés sans examen. »

Comme on le voit, Ferdinand avait de qui tenir. C'est avec cet oncle qui le regardait comme un fils qu'il devait débuter dans la carrière diplomatique.

A Versailles, au coin des rues des Réservoirs et de la Paroisse, est située l'humble maison où le petit Ferdinand vint au monde, le 19 novembre 1805.

Cette grande bâtisse blanche à trois étages est des plus insignifiantes. Le rez-de-chaussée est maintenant occupé par un restaurant. L'entrée, une porte cochère, donne sur la rue des Réservoirs. Sur une plaque de marbre gris sont inscrits ces mots :

FERDINAND DE LESSEPS
EST NÉ
DANS CETTE MAISON LE 19 NOVEMBRE 1805.

Son oncle Martin annonçait, de Saint-Nom la Bretèche, près Versailles, où il était retiré, cette naissance en ces termes :

« Mathieu passe son temps à engraisser et à avoir des enfants. Sa femme vient d'accoucher d'un gros et beau garçon ; il a déjà deux garçons et une fille. S'il va de ce train en si peu de temps, je ne manquerai pas de successeurs. »

Ferdinand fut bercé de voyages et d'aventures et il est permis de penser que l'atmosphère aventureuse dans laquelle il respira dès son entrée dans la vie eut une influence décisive sur son esprit.

Ses premières années s'écoulèrent à arpenter les forêts de Marly et de Saint-Germain à pied, à cheval et en voiture et à faire des sports de toutes sortes qui, sans nul doute, contribuèrent à lui donner cette vigueur extraordinaire qui lui permit plus tard d'accomplir des tours de force, tels que de parcourir, la valise légendaire à la main, des distances de 4,000 lieues en six semaines, et cela pendant quatre années de sa vie.

Bientôt il rejoignit à Livourne son père qui installa sa femme et ses enfants à Pise dans le palais de Silva, vieille maison située Via Malagonnella, derrière l'église des Carmes et qui n'avait

d'un palais que le nom. Une énorme porte cochère y donna accès.

« C'est sous cette porte, disait Ferdinand de Lesseps, que je vi pour la première fois des chameaux, ces braves bêtes, que je de vais rencontrer si souvent dans mes pérégrinations en Afrique Voici comment : Les marchands de bois à Pise ont, ou, du moins avaient l'habitude, à cette époque, de livrer leurs marchandises : domicile à dos de chameaux, et cela nous amusait beaucoup de le voir arriver avec leur allure grave et mesurée, portant sur leur do un édifice de bûches que leur conducteur faisait crouler à granc bruit sous la porte cochère. »

C'est dans le grand jardin situé derrière cette maison que Ferdinand prenait ses ébats. C'était alors un petit bonhomme entêté e actif, toujours le premier au travail et aussi à imaginer des escapades pleines de risques et de danger.

Le charmeur épris d'héroïsme se manifestait déjà. Son influence sur ses camarades était prodigieuse.

L'enfant devait au sang espagnol, qui courait généreux dans ses veines, une indépendance qui ne tarda pas à se manifester : il avai un besoin fou de liberté. Que de fois sous l'Empire ne devait-or pas lui faire un reproche de ce qui n'était qu'un mérite!

Mme de Lesseps avait un salon recherché où fréquentait une élite de militaires, de diplomates et de fonctionnaires. Paul-Louis Courrier, alors commandant d'artillerie à Florence, était un des assidus et c'est sur ses genoux que Ferdinand apprit, comme il aimait à le raconter, à se tenir à cheval.

La famille de Lesseps habita Pise jusqu'à la chute de l'Empire. Ce ne fut qu'en juillet 1814 qu'elle quitta l'Italie pour rentrer en France.

Le 10 août 1814 faillit être fatal à Ferdinand, Son père, sa mère et toute sa famille étaient réunis au Plessis-Piquet chez son oncle Barthélemy que son père n'avait pas vu depuis vingt-cinq ans. Après une aussi longue séparation, on était tout à la joie. Ferdinand n'avait trouvé rien de mieux que d'escalader un grenier rempli de paille. Comme il se trouvait à cheval sur une botte placée en face d'une fenêtre, celle ci vint à glisser à travers la fenêtre entrainant son cavalier. La chute fut heureusement amortie et l'on en fut quitte pour la peur.

L'année suivante, à Aurillac, où son père était préfet dans les Cent jours, il se cassait le bras dans une circonstance analogue

et contractait la fièvre typhoïde, qui fit craindre pour ses jours.

D'Aurillac, la famille revint à Paris et s'installa rue Hilerin-Bertin, aujourd'hui disparue dans le percement de la rue de Belle-Chasse. Des bourses accordées à Théodore et à Ferdinand en récompense de services rendus par leur père, leur permirent d'entrer au collège Henri IV (alors lycée Napoléon) où ils eurent pour condisciples les ducs de Chartres et de Nemours. On était en 1815 : Ferdinand avait par conséquent déjà dix ans. Il devait rester sept ans. Les dimanches, il les passait avec sa mère rue Hillerin-Bertin en hiver et à la Jonchère dans la belle saison.

Le *Gaulois* de 1884 raconte, d'après Ferdinand de Lesseps, l'anecdote suivante qui remonte à cette époque :

« Du temps que j'étais au collège, ma mère habitait la Jonchère. Un jour, je partis à pied pour aller à Saint-Germain, avec mon frère Jules, âgé de quatre années de moins que moi. J'avais quatorze ans. Jules, prudemment, avait pris le bac pour traverser le bras mort de la Seine. D'humeur plus aventureuse, je préférai traverser à la nage. J'attachai mes souliers derrière mon cou avec mes jarretières — on en portait alors. — Je mis ma chemise et mes bas dans mon chapeau que je gardai sur ma tête, et je me jetai à la rivière, nageant d'une main, tenant de l'autre, au bout d'un bâton, ma jaquette, ma culotte et mon gilet. Mes forces n'étaient pas tout à fait à la hauteur de mon entreprise. J'arrivai à grand'peine à la berge ; je bus un coup, ainsi que mes vêtements, qui furent trempés à les tordre. Je sortis de l'eau cependant. Un bon gendarme qui avait traversé le bac avec mon frère Jules, et qui avait été témoin de mon exploit, lui fit cette réflexion de magister, que je n'étais pas prudent. Et là, en cet endroit qui a été depuis baptisé la Grenouillère, à cause de ses hôtes bruyants, je pendis aux arbres du bord, en plein soleil, mes hardes mouillées, me promenant dans le costume le plus primitif en attendant qu'elles fussent séchées. Il faut tout dire : le pays était absolument désert. Il y a soixante-cinq ans de cela, et je ne songeais pas à l'Académie. »

Il fit de brillantes études au collège Henri IV.

Ses professeurs disaient de lui : « En voilà un qui fera son chemin. »

Dans la lettre suivante écrite par l'élève du lycée Henri IV à sa mère, nous remarquons la simplicité charmante que nous retrouverons plus tard dans la correspondance et les écrits de l'homme mûr et du vieillard :

« Ma chère et bonne maman,

« Il est enfin arrivé ce jour où je puis te souhaiter la bonne année et te donner par mes caresses le témoignage de ma tendre amitié. Chère maman, que ne puis-je te rendre les bienfaits dont tu m'as comblé quand j'étais auprès de toi, mais sois persuadée que ton fils reconnaissant te les rendra dans ta vieillesse. Ce jour que je désirais avec tant d'ardeur est enfin venu où je puis t'offrir un petit bouquet ; cette lettre en dit bien peu, mais mon cœur en dit davantage. »

Ton tendre fils,

Ferdinand Lesseps.

Il conserva toute sa vie une grande affection pour son collège auquel il mit son fils Victor.

Il assistait aux fêtes scolaires, y surprenant, par le récit de ses aventures, les enfants que charmaient son allure crâne et son air noble : il était pour eux la personnification de l'héroïsme et de la gloire.

En 1883, il présidait la distribution des prix et disait à ses jeunes camarades dans un discours plein de bonhomie :

« Moi, j'y suis entré en 1815, à l'âge de dix ans, et j'en suis sorti en 1822 ; il y a donc soixante et une bonnes années que j'ai quitté cette excellente maison, où j'ai été toujours content, gai, quelquefois un peu vif de caractère, mais toujours pardonné, parce que tous mes camarades, mes professeurs et mes maîtres m'aimaient comme je les aimais. En fin de compte, j'ai toujours obéi à ceux qui en savent plus que vous. »

Ferdinand passe avec succès son baccalauréat à l'âge de dix-sept ans et commençe aussitôt son droit, tout en étant employé à l'Intendance des vivres de l'armée aux appointements de deux cents francs par mois. Cette place lui avait été accordée sur la recommandation d'Ouvrard dès sa sortie de collège, en raison de la situation devenue précaire de Mathieu de Lesseps, son père, qui était vieux et chargé de famille.

En 1825, à l'âge de vingt ans, Ferdinand de Lesseps fit ses débuts dans la carrière diplomatique comme élève consul à Lisbonne, où son oncle Barthélemy l'emmenait. Ils s'embarquèrent à Brest sur *La Bayadère*, vaisseau de l'Etat, où il se lia avec l'aspirant de marine Bouet-Willaumez le futur amiral.

Il devint alors très mondain et comme il était joli homme, courtois et charmant, les succès ne lui faisaient point défaut.

C'était un causeur exquis, à la conversation piquée de vives saillies, à la mémoire féconde en souvenirs pittoresques. Et quelle verve il avait lorsqu'il se trouvait devant un auditoire féminin !

Nul mieux que de Lesseps n'a respecté et aimé les femmes. « La femme, avait-il coutume de dire, est dans la société le premier élément de progrès. »

Un jour qu'il se promenait avec le gouverneur de Suez, élevé en Turquie, celui-ci se plaignit que les Turcs restassent au-dessous des Européens, même après avoir fait leur éducation à Paris, Londres ou Berlin. A ce moment, la fille du consul anglais vint à passer, caracolant sur son cheval, indépendante, fière et gentille, comme savent l'être nos petites voisines, quand elles se livrent à ce sport favori où elles excellent. De Lesseps, indiquant du regard à son interlocuteur la charmante amazone, lui dit :

— Lorsque vos femmes et vos filles galoperont ainsi à vos côtés, vous serez un peuple civilisé ; en Orient, le monde ne marche que sur une jambe, c est pour cela qu'on y est en retard.

Après un séjour de deux ans à Lisbonne, Ferdinand revint en France, où il passa deux années dans les bureaux de la division commerciale. En 1829, son frère Théodore fut nommé consul à Bogota ; mais comme il était fiancé et que son éloignement eût entraîné la rupture de son mariage, il demanda à permuter avec son frère Ferdinand, ce qui lui fut accordé. L'ancien consul de Bogota ayant demandé à être maintenu à son poste, ce fut à Tunis que le jeune consul fut envoyé, à côté de son père, qu'il n'avait pas revu depuis six ans. Il fut un précieux collaborateur pour ce dernier à qui le maréchal Clauzel écrivait :

« J'ai vu avec intérêt monsieur votre fils qui promet de soutenir avec honneur le nom qu'il porte. »

Un an plus tard, Ferdinand était nommé consul à Alger. Au commencement de 1832, il fut envoyé en qualité de vice-consul à Alexandrie et dut quitter son père atteint déjà de la terrible maladie qui devait l'emporter. Le navire qui le transportait de Marseille en Egypte eut un décès à bord durant la traversée, et, comme le choléra sévissait en France, il fut mis en quarantaine à son arrivée. Pour adoucir le long stage au Lazaret, le consul général de France à Alexandrie, M. Mimaut, envoya au jeune diplomate une collection d'ouvrages de la bibliothèque du Consulat, entre autres un

mémoire de Lepère sur la jonction des deux mers par l'isthme de Suez, intitulé *Canal des Deux Mers*, rédigé sous l'inspiration de Monge et dont la lecture devait frapper Ferdinand de Lesseps et jeter en son âme le germe de l'idée qui devait dominer toute sa vie.

Lorsqu'il fut présenté par son chef au vice-roi Mehemet-Ali, celui-ci lui dit en présence de sa cour : « C'est ton père qui m'a fait ce que je suis, rappelle-toi que tu peux compter sur moi. »

Il resta en Egypte de 1832 à 1838, au Caire en qualité de consul, puis à Alexandrie comme consul général. C'est pendant cette période qu'il étudia les traditions et la diplomatie de l'Égypte et acquit une énorme influence à la cour de Méhémet-Ali. Il avait en même temps appris à connaître celui-ci et ressentait une vive admiration et une profonde sympathie pour le vice-roi qui luttait alors contre la domination turque, avec une énergie bien faite pour séduire la vaillance native du jeune consul.

Cette admiration et cette sympathie, l'Égypte entière les lui rendait. Et comment eût-on pu ne pas aimer ce jeune homme qui portait sur sa physionomie éveillée et ouverte les qualités séduisantes dont il était doué à un si haut degré? C'était alors un homme très séduisant, paraissant grand, bien qu'il fût d'une taille plutôt petite. Il était vêtu sommairement et toujours en noir, y compris la cravate nouée sous le col rabattu de la chemise au devant uni. Un gant dans la main gauche gantée de la droite jouant négligemment avec son lorgnon, il ne portait jamais de canne. La lèvre ferme accentuait encore la volonté du menton carré et sans fossette. Les doigts aux ongles courts étaient dépourvus de bague.

Lesseps fumait trois londrès par jour, mangeait et buvait peu. Si son palais frugal avait un faible, c'était pour les friandises et pour les fruits.

La caractéristique de sa riche nature était par-dessus tout une volonté et une persévérance invincibles. C'est à cette inébranlable force que le monde doit la Grande Œuvre qu'on ne cessera jamais d'admirer et de bénir.

Chez Ferdinand de Lesseps, pas l'ombre de cet orgueil qui d'ordinaire accompagne et gâte les vastes intelligences ; tout au contraire une simplicité gaie, une bienveillance sereine s'intéressant à tous, surtout aux humbles et aux opprimés. Son humeur heureuse ne lui permettait ni la plainte, ni le murmure. Il est impossible d'imaginer un naturel plus aimable, plus droit, plus charmeur, car la grande douceur de M. de Lesseps était — si je puis m'exprimer

ainsi — rehaussée par une forte dose d'humour, une verve intarissable. Et c'est ainsi qu'il voyait les êtres et les choses toujours en beau, à travers une perpétuelle sérénité d'esprit.

Optimiste au plus haut degré, il croyait en lui-même et dans les autres. Il dit un jour ces paroles, touchantes d'ingénuité : « Les hommes, comme les chevaux, ne sont méchants que lorsqu'ils ont peur. »

L'imagination enthousiaste dont il était doué aidait encore à son amour du progrès et à son esprit d'initiative que jamais rien ne parvenait à lasser ; c'est elle qui fut sa grande force pendant cette carrière merveilleuse et l'éleva à de tels sommets.

Et son cœur ! que de belles choses on aurait à en dire, un cœur tendre comme celui d'une femme, capable de toutes les abnégations.

Je rappellerai ici une petite anecdote qui nous le montre dans toute sa générosité et son humour :

C'était en 1834, à l'époque de la guerre de Syrie, quand il était consul au Caire. Ibrahim-Pacha ayant à se plaindre de la population catholique de Bethléem avait envoyé quelques centaines de gens aux galères. M. de Lesseps, en sa qualité de président de la commission de santé, voyait souvent ces prisonniers, et ils lui parurent si dignes d'intérêt, qu'il se rendit un jour près du vice-roi Méhémet-Ali pour solliciter leur grâce. Celui-ci promit de remettre chaque semaine cinq prisonniers en liberté.

Or, il arriva qu'un matin, M. de Lesseps se présenta tout en lambeaux chez le vice-roi, et comme ce dernier lui demandait en grande surprise la cause de cet accoutrement : « C'est votre faute, répliqua le consul, tant que vous n'aurez pas mis en liberté mes protégés retenus aux galères, il en sera de même ; et je ne suis pas aux bouts de mes peines, si vous ne m'en donnez que cinq par semaine. »

En effet, M. de Lesseps était sans cesse assailli par les familles des galériens qui, connaissant son influence, venaient se pendre à ses vêtements et le supplier quand il sortait de chez lui.

Le vice-roi, touché et amusé, accorda la grâce des prisonniers.

Trente ans après, comme Lesseps arrivait à Jérusalem, des vieillards vêtus de rouge accoururent à lui disant : « C'est toi qui nous a sauvés autrefois en détournant de nous la vengeance d'Ibrahim-Pacha. Sois béni ! »

Voici un autre trait du même genre :

Il arriva un jour à l'isthme une bande de galériens échappés d'un bagne des bords de l'Adriatique. Le consul autrichien les réclama, mais Lesseps s'intéressa aux malheureux, fit traîner l'affaire en longueur ne pouvant pas les refuser et voulant encore moins les livrer. Il les employa aux travaux de l'isthme, en fit de bons et honnêtes travailleurs qui envoyaient leur salaire à leurs familles pauvres. Ce que voyant, le consul le pria de les garder.

M. de Lesseps, le protecteur des faibles, disait que « les hommes sont fidèles, nullement méchants, lorsqu'ils ont de quoi vivre. L'homme ne devient méchant que par peur ou lorsqu'il a faim. »

La même année, l'Égypte est en proie à la peste. Le quartier des juifs à Alexandrie en est le foyer. Un cordon sanitaire en défend l'entrée.

Lesseps, tout frémissant du sort de ces malheureux, se présente avec le drapeau français au commandant du cordon, accompagné de deux médecins dans le cœur desquels il était parvenu à faire passer sa soif de sacrifice.

Cet officier s'étant interposé avec ces mots :

— On ne passe pas!

Lesseps riposte :

— Avec le drapeau de France, je passe partout.

— Si vous entrez, vous ne sortirez pas.

— Je ne demande qu'à entrer.

Il passe.

Le spectacle est hideux ; les mourants sur des grabats infects se tordent en des spasmes que ne respectent pas des bandits qui pillent et dépouillent les victimes de l'implacable fléau. Partout des cadavres nus gisent effrayants et puants sur des immondices.

Lesseps court de maison en maison, soigne les malades de ses mains, fait ensevelir les morts, ranime tous les courages.

Les deux médecins tombent victimes de leur devoir.

Ce n'est que lorsque le cordon sanitaire est enlevé qu'il quitte le quartier des juifs. 30 0/0 de la population avait péri en un an.

M. Thiers, alors ministre, lui écrivit :

A M. Ferdinand de Lesseps,
Consul général à Alexandrie.

« J'ai rendu compte au roi du dévouement dont vous avez fait preuve dans les circonstances où vous vous êtes trouvé, lorsque la peste ravageait Alexandrie, aussi bien que du zèle habituel que vous apportez dans l'exercice de vos fonctions, et j'ai l'honneur de vous

annoncer que Sa Majesté, voulant vous témoigner sa satisfaction de votre conduite honorable, vous a nommé chevalier de la Légion d'honneur.

29 mars 1836. »

II

Au cours d'un congé qu'il obtint de M. Thiers, Ferdinand de Lesseps avait fait la connaissance de M[lle] Agathe Delamalle, âgée de dix-huit ans, dont la beauté et l'esprit ouvert firent une impression sur lui. Il demanda et obtint sa main ; mais il dut attendre deux ans la célébration de son union.

Le 24 novembre 1837, il entrevoit enfin la possibilité de quitter son poste et d'accourir en France accomplir le vœu qui lui tient le plus au cœur. Il écrit du Lazaret de Marseille à sa future belle-mère :

« Après vingt mois d'épreuves, je me vois enfin à la veille d'obtenir, par une union que j'ai si ardemment désirée, le droit de vous nommer ma mère. Je reviens auprès de vous toujours plus reconnaissant, et je ne vous dirai jamais assez tout ce que je vous porte de gratitude et d'affection, car vous m'avez donné ce qui vous était le plus cher. Je me suis efforcé, pendant le temps de l'absence, de me rendre digne de vous et de la famille honorable qui m'accueille dans son sein. Tel a été le mobile puissant qui m'a aidé et encouragé dans l'accomplissement de ma tâche, et si j'ai réussi, c'est à lui que je le dois. »

Le 21 décembre de la même année, il se mariait à l'église de l'Assomption à Paris. M[lle] Agathe Delamalle, une aimable jeune fille brune, vive, avec de magnifiques yeux bleus. Elle devait lui donner cinq fils, dont Charles est le seul survivant.

Les années s'écoulèrent d'abord paisibles et heureuses.

Voici une lettre datée de Moulins-Engilbert, le 19 juin 1840. Elle est adressée à sa belle-mère M[me] Dalamalle :

« Chère mère,

« Nous voici dans le très antique manoir de Lachaumelle ; hier à cinq heures nous avons fait notre entrée à Moulins-Engilbert, la plus vilaine et la plus triste des petites villes. M[me] Aimée a dû vous écrire et vous annoncer notre départ du Tremblay. Nous

avons fait une très bonne journée de voyage, la route de Nevers à Moulins est fort belle et nous avons été menés très rondement quoique les relais soient extrêmement longs. Nous avons trouvé ici le meilleur accueil, mais nous n'avons pas pu nous empêcher de plaindre le sort du personnage qui vivait dans une résidence aussi triste.

« Mme de Lachaumelle mère est fort bien, elle a l'air d'une excellente femme. Nous devons aller, après le dîner, visiter la nouvelle maison de X... à une lieue de Moulins. Agathe est avec nous, c'est vous dire qu'elle ne se ressent pas des fatigues de la route. Nous avons eu le plaisir de recevoir à notre arrivée votre bonne lettre du 16, nous avons été très heureux de vous lire. Agathe va vous répondre. Adieu, ma bonne chère mère, nous pensons bien à vous et vous embrassons.

Ferdinand de Lesseps. »

On l'envoie à La Haye auprès du Comte de Bois-le-Comte pour travailler à faire reconnaître l'indépendance de la Belgique ; puis il part pour un an à Rotterdam en qualité de consul.

A son retour à Paris, il aide le maréchal Soult, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, à régler la question d'Orient avec Mehamet-Ali. En 1840 il est nommé consul en Espagne. A peine est-il installé à Malaga qu'éclate la révolution qui exile la reine Christine et confère la régence au général d'Espartero. En 1842, la révolte de la Catalogne contre le nouveau régent d'Espagne, qui avait conclu avec l'Angleterre un traité de commerce que désapprouvait la nation, donna à l'agent diplomatique l'occasion de se distinguer.

De Malaga, il ne tarda pas à passer à Barcelone.

Quand Espartero fit bombarder cette dernière ville, le consul, bravant les foudres du despote, donna asile à tous les blessés sans distinction de nationalité.

Tant de vertu et d'audace furent cause que nul n'osa manquer de respect au pavillon français.

La jeune Mme de Lesseps, qui alliait à une grande douceur, une intelligence de premier ordre et une vigueur toute masculine, fut à son mari d'une grande aide pendant ces temps d'agitation.

Dans la lettre suivante adressée à sa mère, elle se montre bien la femme de tête, l'épouse dévouée et la mère tendre qu'elle était :

« Le consul de Sardaigne ne nous a pas quittés depuis trois jours,

la compagnie de cet excellent homme nous a été fort agréable, nous l'avons eu à coucher la nuit passée, il était impossible qu'il traversât la Rambla. Hier, pendant que j'étais si inquiète, il s'occupait de Charles, afin qu'il ne me fatiguât pas. Hier dans la journée, je n'ai pas osé donner à téter à Charles, j'ai eu peur que la forte émotion que j'éprouvais ne lui fît mal ; j'avais du lait de vache, je l'ai coupé avec de l'eau sucrée, il l'a bu à la bouteille: cette nuit, étant reposée, je lui ai donné à téter. Nous sommes très bien portants, mais il est temps que tout finisse complètement ; on ne peut rien acheter pour manger ; depuis ces trois jours, la milice s'opposait à ce qu'on passât et de plus il n'y avait pas de marché ; heureusement que nous avons pu avoir du pain et des poulets. Lundi, José avait tué un lièvre monstre qui nous a été fort utile ; nous ne manquons donc pas, tu peux être tranquille. Mon grand tourment pendant tout ce temps était l'inquiétude que tu as dû avoir, si tu as appris ce qui se passait. Si les troupes ne s'étaient pas rendues, nous aurions été bombarbés par tous les forts. Dieu merci, elles ont cédé. Nos petits enfants vont bien et moi aussi.

« Adieu, chère bonne mère, tes enfants t'aiment et t'embrassent tendrement.

AGATHE. »

Au moment du bombardement, Ferdinand de Lesseps fait sortir de la ville toute la colonie française et l'embarque sur un navire français en rade, le *Maléagre*, où il va conduire sa famille, lorsque les autres sont en sûreté.

La ville de Barcelone vota une médaille à l'énergique consul et vint, conduite par l'évêque, présenter sa reconnaissance et ses remerciements à celui auquel elle était redevable de tant de bienfaits.

De son côté, la colonie française lui envoya une délégation avec cette adresse :

« L'intérêt qui s'attache en ce moment aux événements de Barcelone, la noble conduite que vous avez tenue nous font un devoir impérieux de vous témoigner, à la face de l'Europe, la loyauté, l'humanité que vous avez déployées dans ces jours de malheur. Mieux que personne nous en avons été témoins et notre silence serait de l'ingratitude, si aujourd'hui nous ne vous faisions connaitre la profonde reconnaissance dont nous sommes pénétrés.

« Sans jamais être sortis de votre devoir ou des égards que les

gouvernements se doivent entre eux, vous n'avez pas tardé de prouver les services que votre haute position pouvait rendre à l'humanité, sans faire de différence de rang, d'opinion ni de nation. Vos soins ont été les mêmes pour tous. Partout où votre présence était nécessaire, vous avez su vous y porter, même au péril de vos jours, et si la population entière réclamait votre protection, jamais personne ne se montra plus ardent à l'accorder.

« Père de tous, vous avez obtenu le temps nécessaire pour embarquer vos nationaux, et n'avez songé à vos affections que lorsque vous n'aviez plus personne à sauver.

« Si votre conduite est au-dessus de tout éloge, notre souvenir sera éternel ; qu'il soit cher à votre cœur, et que la Mère Patrie, de qui vous avez sauvé les enfants, y trouve une récompense digne de vous.

« Acceptez, Monsieur le Consul, comme témoignage de nos sentiments, la médaille que nous avons l'honneur de vous offrir. Elle émane d'un vœu unanime. Vos fils un jour montreront avec orgueil à leurs fils cette marque durable de notre reconnaissance. La postérité, curieuse d'expliquer les emblèmes qui la composent, ouvrira l'histoire à cette belle page de votre vie et elle lira :

« A cette époque, Ferdinand de Lesseps, consul de France à « Barcelone, fut brave, généreux, humain. Sa conduite fut admi- « rable. »

M. Guizot, alors ministre des Affaires étrangères, lui écrit le 12 décembre 1842 :

« J'ai reçu les dépêches que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, jusqu'au 5 de ce mois, et dans lesquelles vous m'avez successivement informé de l'insurrection de Barcelone, du bombardement et de la soumission de cette malheureuse cité. Ces déplorables événements vous ont mis à même de déployer, dans l'intérêt de vos compatriotes et dans celui de l'humanité, un zèle efficace auquel je ne saurais donner trop d'éloges. Le Roi a pleinement approuvé, Monsieur, la conduite que vous avez tenue, les mesures que vous avez prises pour la sûreté et les intérêts de vos nationaux, l'empressement avec lequel, sans distinction de parti, vous avez donné asile, sur les bâtiments de l'État, aux Espagnols dont la vie était en péril, et les démarches auxquelles vous vous êtes prêté pour détourner d'une ville populeuse les effroyables malheurs qui la menaçaient.

« Il m'est personnellement agréable d'avoir à vous rendre, au

nom du Roi, un si honorable témoignage, et je me propose de solliciter, pour vous, une marque spéciale de satisfaction. »

Puis, huit jours après, le même ministre lui annonce que le Roi le nomme officier de la Légion d'honneur.

Un buste lui fut élevé à l'Hôtel de Ville qui, malheureusement, disparut avec nombre d'autres objets précieux pendant les temps d'agitation que traversa l'Espagne.

« En donnant dans ma dépêche du 12 de ce mois de justes éloges à la conduite que vous avez tenue pendant les événements de Barcelone, je vous mandais que j'allais solliciter pour vous un témoignage spécial de la satisfaction du Roi.

« J'ai l'honneur de vous annoncer que Sa Majesté vous a nommé, sur ma proposition, officier de son ordre royal de la Légion d'honneur.

« Le gouvernement continue de rendre la plus éclatante justice à l'intelligence et à la dignité parfaites avec lesquelles vous avez su remplir dans des conditions si graves, les devoirs imprescriptibles de l'humanité et les concilier avec d'autres devoirs également obligatoires.

« Du reste, le gouvernement du Roi entend bien obtenir satisfaction des attaques odieuses dirigées contre la France et contre vous. »

Guizot.

Le dernier paragraphe de cette lettre faisait allusion aux insinuations malveillantes de la presse anglaise, qui accusait le jeune Consul d'avoir fomenté la révolution catalane. Les Anglais devaient du reste lui donner bientôt de bien plus grands sujets de plaintes.

(A suivre.) Thérèse Batbedat.

LE CAPTIF DE PÉKIN [1]

(Suite.)

Quand Norris s'éveilla, le soleil montait, glorieux, à l'horizon. Il essaya d'étendre ses membres que la bise matinale avait raidis au point qu'il lui sembla faire corps avec la terre humide qui lui servait de couche.

Enfin deux de ses tortionnaires parurent et ayant constaté son état piteux, ils s'empressèrent de le dégager; mais Norris, dont la faiblesse augmentait par ce traitement barbare, fut quelque temps avant de pouvoir s'asseoir et toucher à la nourriture qu'on venait de lui apporter.

Pendant quelques heures, il crut être seul, car les Chinois qui le gardaient se tenaient constamment derrière lui.

Mais il était étroitement surveillé.

Graduellement, avec la chaleur du jour, la vie coula encore dans les veines de cet être si accablé, et fit palpiter son pauvre corps meurtri.

Il absorba le contenu du bol qu'on lui avait apporté; ce repas sommaire lui causa un bien-être passager.

Les Célestes le regardaient avee curiosité, sachant fort bien que ses forces étaient perdues pour longtemps et que, par conséquent, il n'y avait pas à craindre qu'il prît la fuite.

Un mouvement brusque de ses gardiens apprit à Norris qu'il n'était pas seul; cette constatation redoubla l'amertume de ses pensées, parce qu'elle le renseignait sur l'étroite surveillance dont il était l'objet.

D'ailleurs, l'eût-on trouvé seul, que la situation ne s'en fût pas trouvée modifiée.

Il avait déjà supputé les faibles chances d'une évasion tentée dans ces conditions difficiles; l'issue n'en était pas douteuse : c'était l'échec et la mort.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 11 novembre.

La journée cependant ne devait pas se terminer dans la gêne monotone qui avait marqué son premier jour de captivité.

Dans l'après-midi, un incident lui fit entrevoir le motif de son emprisonnement.

Quelques Chinois vinrent le trouver; l'un d'eux tira d'une bourse qu'il dissimulait sous ses vêtements, un papier plié qu'il lui tendit.

Le prisonnier l'ouvrit et lut avec la plus vive surprise une note tracée en mauvais anglais et qui pouvait se traduire par : « Ecrivez une lettre pour qu'on remette au porteur mille livres sterling. »

Où diable ses geôliers s'étaient-ils procuré ce billet ?

« Vous écrivez lettre. Faites payer ». Ces deux phrases frappaient le prisonnier. Il se souvenait vaguement d'un propos à peu près semblable tenu par son guide.

Le chiffre surtout lui paraissait exagéré. On exigeait une rançon royale, et parmi ceux qui l'entouraient, aucun d'eux n'était capable d'avoir songé à une somme aussi exorbitante.

Dans son esprit, une idée se faisait jour. Ses geôliers n'étaient que les instruments d'une autre volonté agissante.

Un des Célestes interrompit le cours de ses pensées en posant son doigt sur la feuille, comme pour demander une réponse.

Mais il était matériellement impossible à l'Anglais, en se plaçant dans l'hypothèse qu'il fût disposé à obéir à cet ordre impératif, de signer ce qu'on lui demandait. « Payer au porteur ». Quel porteur? De plus, il n'avait pas de banknotes anglaises sur lui ; non seulement ses tortionnaires l'en avaient soigneusement dépouillé, mais encore ils lui avaient enlevé sa chaîne et sa montre, et enfin tout ce qui pouvait avoir la moindre valeur... sauf cependant deux épingles anglaises qui remplaçaient des boutons absents.

La seule chose qu'il pût faire était de signer un chèque sur le banquier où était déposé son avoir. L'auteur du billet y pensait-il? était-ce la traduction de sa pensée?

Peut-être. Mais connaissait-il le mécanisme des chèques?

Dans l'affirmative, qui pouvait-il bien être?

Quelle était sa position sociale au milieu de ces diablotins jaunes?

Autant de points mystérieux, d'inconnus inquiétants, qui mettaient à la torture la cervelle de William Norris.

Le Chinois que l'impatience gagnait répéta son geste ; le prison-

nier ne pouvait hésiter plus longtemps. Un indéfinissable espoir l'envahissait.

En signant ce qu'on lui demandait, il allait communiquer avec quelqu'un qui parlait sa langue, c'était une lueur dans toute cette obscurité, c'était peut-être un acheminement vers la liberté.

Rapidement, il fit signe qu'il voulait écrire, signe qui fut immédiatement compris, car ses gardiens s'élancèrent ensemble pour chercher ce qu'il demandait.

Cet empressement prouva à Norris que tout était préparé, et qu'on avait déjà escompté sa faiblesse.

Les Célestes revinrent avec « tout ce qu'il faut pour écrire, en Chine » c'est-à-dire une brosse, un pot d'encre et du papier.

Norris prit la meilleure position possible... Il prit le pinceau, le trempa doucement dans l'encre, pendant que les Chinois pressés autour de lui suivaient tous ses mouvements d'un œil amusé, et échangeaient leurs pensées dans cet abominable langage qui leur appartient.

L'Anglais *dessina* sa réponse avec une lenteur calculée qui lui permettait de réfléchir à ce qu'il allait répondre. Enfin, il acheva sa lettre brève et prudente, comme le comportait la situation.

« Je suis votre prisonnier. Si je vous paie mille livres sterling, suis-je libre ? Mon argent m'a été volé — tout ce que je puis vous donner c'est une lettre de crédit sur mon banquier. Si je vous l'écris, me rendez-vous immédiatement à la liberté ? »

Dans un cas désespéré comme le sien, chaque mot avait sa valeur ; il n'avait pas le temps d'éparpiller sa pensée ; la brièveté était de mise ; c'est à cette raison qu'il obéit en répondant de la sorte.

Il plia sa lettre et la remit à celui qui lui avait apporté l'encre et le pinceau.

L'homme jaune, impassible, la déplia et chercha à déchiffrer les lignes que Norris venait de tracer. L'Anglais vit bien que le Céleste n'y pouvait parvenir, et il en déduisit qu'aucun de ceux qui l'entouraient n'était l'auteur de l'indiscrète et comminatoire demande.

Enfin les Chinois s'éloignèrent en discutant, en apparence du moins, sur la bizarrerie des signes que venait de tracer l'étranger.

Cette fois Norris était bien seul, car ses gardiens avaient escorté les autres Célestes jusqu'à la porte qu'ils avaient refermée soigneusement.

En le laissant ainsi à ses méditations, ses geôliers indiquaient qu'aucune fuite n'était possible, et que d'ailleurs, leur mission accomplie, c'est-à-dire le papier qu'ils considéraient sans doute comme l'équivalent de 1.000 livres, obtenu, il n'y avait pas lieu, pour le moment du moins, à recourir aux rigoureuses mesures du début.

De son côté, Norris se demandait pourquoi, puisque ces gens paraissaient satisfaits du résultat de leur odieux rapt, ils le gardaient encore.

Ne devait-il pas recouvrer la liberté en échange du sacrifice auquel il allait consentir ?

Alors, pourquoi n'adoucissait-on pas son traitement par une parole d'espoir, ou une liberté relative?

Et il se rappelait la traîtrise de ce peuple et son insatiable avidité, pendant qu'une angoisse le mordait au cœur.

Ces mille livres qu'il était prêt à donner suffiraient-elles pour contenter ses ravisseurs ?

Ne lui imposerait-on pas un sacrifice plus grand?

Ne lui demanderait-on pas toute sa fortune, par parties, et après l'en avoir dépouillé, ne lui ferait-on pas subir la torture?

Autant de redoutables points d'interrogation.

Ainsi chaque pas qu'il faisait dans cette voie douloureuse, ne lui réservait qu'horreur et déception. C'était à en mourir.

En y réfléchissant, il trouvait enfantin qu'on le rendît à la liberté, après un premier sacrifice. C'était seulement la porte ouverte à une série de demandes qui allaient se succéder sans relâche.

D'ailleurs, quelle confiance accorder à l'auteur de la lettre? Qui l'obligerait à remplir ses promesses? La façon dont il s'était conduit à l'égard de son prisonnier disait assez à quel abominable mercanti il avait affaire.

L'Anglais pensa alors qu'il était peut-être prudent d'opposer la ruse à la ruse, et de jouer, si c'était possible, le mécréant qui lui avait ravi la liberté.

Si la lettre lui revenait avec une acceptation en ces termes : « Oui vous serez libre, si vous me donnez sur l'heure une lettre de change sur votre banquier, » il s'empresserait de la rédiger et la signerait d'un faux nom.

En somme, il ne faisait que se défendre, et dans ces conditions tout remords paraissait puéril.

Le peu de nourriture qu'il avait absorbée lui donnait assez de

force pour concevoir; il n'y avait plus maintenant qu'à exécuter, suivant la tournure qu'allaient prendre les événements.

Fortifié par cette résolution, Norris jeta de nouveau les yeux sur la lettre qu'il tenait encore dans sa main engourdie.

Le papier était de fabrication étrangère, anglaise ou allemande, mais pas chinoise... C'était un point acquis.

Cette particularité le frappa, parce que aucun Chinois ne se sert de papier étranger à moins d'appartenir à la haute classe. En Chine, le papier de fabrication étrangère est un luxe que dédaignent la plupart des Célestes.

En poursuivant plus loin ses investigations, il put presque répondre que l'auteur de la lettre n'était pas Anglais. En effet, en dehors du style plus qu'équivoque, il était de toute évidence que la rançon exigée, très élevée pour un Chinois eût semblé médiocre à un brigand de nationalité anglaise.

De toute façon, Norris était résolu à biaiser. Il cacha soigneusement dans ses vêtements la lettre de l'inconnu. Cette pièce pouvait servir à l'occasion.

Bien que deux heures se fussent écoulées avant le retour de ses geôliers, lorsque Norris les revit, il lui sembla qu'ils venaient seulement de le quitter.

Saisissant la réponse qu'un Céleste lui tendait, il la parcourut avidement sans essayer de dissimuler son impatience.

Cette seconde note était ainsi conçue :

« Écrivez que banque paie, alors vous irez librement. Écrivez qu'on paie à un homme quel qu'il soit. »

La réponse était donc celle que Norris escomptait. Il serait libre, s'il signait un bon de 1.000 livres.

Mais qui lui répondait de la liberté ?

Dans quelques heures, il allait être fixé sur ce point.

On étala devant lui les objets nécessaires à la confection du chèque et, essayant de déguiser son écriture, il écrivit :

« Veuillez payer au porteur la somme de mille livres sterling pour laquelle, par la présente, je vous donne quittance. »

Et il signa :

« Albert H. DYSON. »

Le Chinois lui prit la lettre des mains et une fois encore, Norris demeura seul.

CHAPITRE IV

LE MEURTRE D'UN BONZE

Cette seconde nuit de captivité fut plus douce pour Norris, qui, dégagé de ses liens, pouvait aller et venir à son aise.

Néanmoins, malgré cette amélioration physique, il n'avait pas encore recouvré sa tranquillité et chaque heure lui apportait de nouvelles angoisses.

Bien qu'il ne fût pas raisonnable d'espérer immédiatement la liberté, il ne pouvait s'empêcher d'y songer. En somme, cette liberté, il l'avait virtuellement achetée et on la lui devait...

Depuis qu'il avait délivré la lettre de crédit, rien ne s'était produit. Ses gardiens, avec une ponctualité toute chinoise, lui avaient apporté son plat quotidien et... c'était tout.

Il pensa qu'avec l'aube sa situation se modifierait, et que c'était sa dernière nuit d'attente douloureuse. D'ailleurs son chèque avait été signé trop tard pour qu'on eût pu encore en faire usage.

Cette dernière raison le rassura un peu et fit évanouir une partie de ses craintes.

L'idée de fuir, qu'il avait abandonnée en voyant les mesures prises pour s'assurer de sa personne, se réveilla soudainement... mais ce ne fut qu'un éclair.

Le sommeil ne vint pas clore ses paupières; il avait pourtant grand besoin de reposer ses pauvres membres las et son cerveau fatigué par tant de calculs spéculatifs dont le résultat pouvait être la liberté.

Enfin le jour se leva, inondant la place de ses rayons clairs. Le Chinois de garde reprit son poste de la veille. Rien n'indiquait donc une faveur prochaine. En constatant que rien n'était changé, Norris se félicita d'avoir agi de ruse avec son invisible ennemi.

Maintenant, il était convaincu que ce ne serait pas mille livres qui lui feraient quitter le temple de Confucius.

Il pensa qu'il avait été imprudent de signer aussi vite la valeur qu'on avait exigée pour sa rançon. Cette précipitation, relative, il est vrai, qui avait eu pour témoins ses gardiens ordinaires, n'avait-

elle pas éveillé plus grande la cupidité de celui ou de ceux qui l'avaient enlevé?

En agissant avec cette inconsciente légèreté, n'avait-il pas encouragé ses ennemis à répéter l'expérience jusqu'à l'épuisement.

Il y avait pensé cependant, et s'était promis d'agir avec la plus grande circonspection. Mais sa liberté étant l'enjeu de cette redoutable partie, il avait été mauvais joueur en abattant ses cartes.

Tout ce flot de pensées revenait, d'instant en instant, avec la régularité d'un flux et d'un reflux. C'était la seule berceuse qui chantât sa phrase monotone dans l'attente mortelle des heures d'emprisonnement.

Les jours succédèrent aux jours, et rien dans la manière d'être de ses geôliers n'indiqua que le bénéficiaire du faux chèque eût donné un ordre d'élargissement.

Cependant Norris paraissait moins surveillé qu'à l'ordinaire, non seulement il était débarrassé de tous ses liens, mais encore on ne lui mesurait plus l'espace pour sa promenade quotidienne. Néanmoins, les conditions d'internement restaient les mêmes et les chances de fuite n'augmentaient pas.

Norris employait ses heures de solitude à songer aux moyens de communiquer avec ses compatriotes. N'avait-il pas le libre exercice de ses mains? Avec cela et un peu d'imagination, il arriverait bien à faire connaître au dehors la violence dont il était victime.

Du papier, il pouvait s'en procurer, en utilisant les marges des lettres qu'il avait reçues de son ennemi inconnu. Il y en avait peu sans doute, mais dans ces circonstances terribles, quelle valeur pouvait avoir la prolixité? Des plumes? Les épingles anglaises que les Chinois avaient dédaigné de lui prendre, ne pourraient-elles pas jouer très bien ce rôle? Quant à l'encre, son sang était tout indiqué.

Il avait donc sous la main tout ce qu'il fallait pour tracer un message; mais ce n'était pas tout: comment l'envoyer?

L'envelopper avec la traditionnelle pierre pour le lancer par-dessus les hautes murailles qui l'entouraient n'aurait servi de rien.

En effet, outre qu'il courait des chances d'être immédiatement recouvert par le sable d'or qui courait constamment sous le souffle de la brise, il ne pouvait tomber que dans des mains chinoises, c'est-à-dire entre les mains de ses pires ennemis.

Il fallait songer à autre chose.

C'est alors qu'il pensa à capturer une des nombreuses hirondelles

qui, du matin au soir, voletaient au dessus de sa tête. La tâche n'était pas aisée, mais qu'importent les difficultés de l'entreprise si la liberté est au bout!

Comme si la Providence eût pris son sort en pitié, il arriva que deux de ces jolis volatiles se prirent de querelle dans l'air pur, et après nombre de coups de becs vinrent s'échouer lasses et quelque peu froissées au pied du prisonnier. L'issue de cette lutte tenait du miracle. Norris sentit son cœur se gonfler de joie. Comment s'emparer maintenant des deux hirondelles?

C'est alors que l'Anglais qui était très pieux, songea à celui qui peut tout, et son âme s'abîma dans une profonde prière.

Alors il s'approcha avec d'infinies précautions.

L'une d'elles s'enfuit.

L'autre, plus fortement atteinte, essaya mais en vain de s'échapper, et opposa à Norris une résistance désespérée.

On aurait pu entendre les battements du cœur du prisonnier tant son anxiété était grande. Retirant précipitamment son veston, il le jeta sur l'oiseau qui cherchait en sautillant une issue pour fuir, et fut assez heureux pour l'attraper.

Ce succès lui parut de bon augure; plongeant le bras sous son vêtement, il prit délicatement l'hirondelle, et l'approchant de lui, il constata avec joie que la blessure de l'oiseau était légère, et ne résisterait pas à quelques jours de soins.

Une demi-heure après, Norris s'occupait de confectionner son message, qu'il écrivit avec du sang.

L'hirondelle était mise en sûreté dans une des parties du vêtement qui avait servi à la capturer.

Le fil fut obtenu en effiloquant une manche.

Il ne restait plus qu'à fixer le message autour du cou, ou d'une patte de l'hirondelle et de mettre l'oiseau en liberté en le lançant délicatement par-dessus le mur du temple. Et, après, bon voyage... Puisse le ciel la conduire, en la préservant des dangers, au milieu des peuples civilisés qui s'intéresseraient à l'aventure. Il plia le message soigneusement, et replaça l'épingle dans l'intérieur de son vêtement.

Les seules traces visibles de cette tentative étaient représentées par un mince fil jeté à terre, le message que Norris tenait dans ses dents, et l'hirondelle soigneusement enveloppée dans son vêtement.

C'est à ce moment que la porte du temple s'ouvrit et que deux Chinois parurent.

L'un des Célestes aperçut l'oiseau. L'heure était grave. Norris le comprit rapidement. Il serra le message dans ses lèvres et l'amena doucement dans sa bouche.

Il ne restait donc que l'hirondelle dont la présence pouvait donner lieu à des suppositions...

Comment donner le change à ses geôliers?

S'il hésitait, c'était s'exposer à une série de questions qui tourneraient certainement à sa confusion.

Chercher à la cacher, puisqu'on l'avait vue, eût été folie.

Un parti lui restait, il l'adopta — malgré l'horreur qu'il lui inspirait. Reprenant son sang-froid, il se mit en devoir de plumer vivante la malheureuse bête, dont les cris plaintifs lui causaient la plus vive émotion. Et comme il l'avait vu faire par les Célestes, la terrible opération terminée, il approcha l'oiseau sanglant de ses lèvres et le mordit à belles dents. Son cœur bondissait d'horreur et de dégoût mais l'acte parut tout simple à ses bourreaux qui ne le quittaient pas des yeux... et il était sauvé.

. . . .

Plus le temps passait, plus l'heure de la liberté s'éloignait pour lui, et il sentait confusément, par une sorte de double vue, que ses tourments ne faisaient que commencer.

Il comprenait bien que ses ennemis n'avaient aucun intérêt à se défaire de lui immédiatement. Il était une sorte de poule aux œufs d'or, dont on tirerait bien des couvées avant de l'égorger.

De plus, puisque on le retenait après la signature du faux chèque, il s'attendait à une explosion de colère de la part de ses ennemis à la découverte de sa supercherie.

Cependant, il persistait dans la pensée de temporiser et de signer des faux chèques. Il espérait gagner du temps par ce moyen, et réussir dans l'entreprise que la présence inopinée de ses gardiens venait de faire échouer.

Le voyage de Pékin à Londres était long d'ailleurs, en supposant que le négociateur revînt par Saint-Pétersbourg, à dos de chameau, comme c'est l'usage. Il fallait quatre mois au moins pour que tout se découvrît.

C'était jouer gros jeu, car ses ravisseurs, exaspérés par sa résistance, ne le ménageraient point.

Quelques jours s'étaient passés depuis que devant ses geôliers, il avait été obligé, pour détourner les soupçons, de se livrer à un véritable acte de sauvagerie.

La surveillance était la même, chacun de ses mouvements était épié et commenté ; sa nourriture, servie avec le même cérémonial, restait souvent longtemps devant lui avant qu'il se résignât à y toucher, tant le souvenir de son hirondelle l'obsédait.

Depuis quelques jours, on l'avait gratifié d'une paire de tapis en peau crue, sur lesquels on lui avait permis de s'asseoir.

Ce fut la seule amélioration qu'il trouva dans le traitement dont il était l'objet.

Les jours succédaient aux jours, réguliers et vides d'incidents : Norris s'énervait dans ce calme inquiétant, partageant son temps entre les fonctions animales, c'est-à-dire le boire et le manger, et les projets de fuite.

La nuit, il rêvait aux étoiles, cherchant à pénétrer au-delà de la voûte constellée, l'ombre du redoutable inconnu dont il dépendait. Une semaine se passa ainsi, semaine qui parut au prisonnier aussi longue qu'un siècle.

Aucun visage humain ne se montrait, n'étaient les faces cuivrées de geôliers qui pointaient dans l'embrasure de la porte à l'heure du repas.

Tourmenté par l'impérieux désir de fausser compagnie à ses ravisseurs, Norris pensait mettre à exécution un projet qui lui était venu.

Ne pourrait-il pas franchir la muraille, en creusant, à des intervalles éloignés les uns des autres, des échelons qui lui auraient permis d'atteindre le sommet.

Oui, mais une fois là-haut, comment s'orienter ? Et puis, les gardiens, dans leurs courtes visites, ne s'apercevraient-ils pas des dégâts commis ?

Cette idée, comme tant d'autres qui surgirent dans son esprit fatigué, fut vivement abandonnée. Il entrevit d'ailleurs la possibilité d'un échec piteux, et son changement de prison.

Pour le punir de sa tentative d'évasion, en place d'un lieu de réclusion supportable, ne pourrait-on pas lui offrir quelque méchante cellule, où il gémirait enchaîné ?

C'est assez l'habitude en Chine de charger les prisonniers de chaînes.

Fallait-il donc renoncer à tout espoir d'évasion ?

A force d'avoir l'esprit en éveil et tendu vers un unique but, il finit par découvrir un moyen qui lui offrait plus de chance que ceux qu'il avait repoussés jusqu'ici à cause de leur impraticabilité.

Il avait remarqué que lorsque son gardien ouvrait la porte du temple, pour lui apporter son repas, il le faisait avec une telle lenteur que s'il s'élançait à ce moment sur lui, il s'en rendrait maître avant que la porte se refermât.

Malheureusement, il n'avait pas d'arme.

Ses mains amaigries par la souffrance auraient-elles la force d'étrangler le Céleste rapidement et proprement, sans qu'on n'en entendît rien ?

Il ne le pensait pas.

Le mieux était de se confectionner un garrot, soit au moyen de cordes qu'il était difficile de se procurer, soit en utilisant les peaux qu'on lui avait données.

Les deux façons pouvaient donner un résultat.

Il se mit résolument à l'œuvre.

Il travailla la nuit avec ses mains et ses dents comme un homme primitif et enfin arriva au bout de sa tâche.

Le second jour il était prêt.

Il ne s'agissait plus que de saisir le moment opportun.

Son appareil était des plus simples ; il se composait d'un nœud coulant qu'il n'aurait qu'à jeter sur la tête du Chinois, pour l'étrangler en tirant sur la corde, le genou posé sur le dos de sa victime.

L'idée était crâne et dangereuse ; mais il n'avait pas l'embarras du choix.

Comme si le destin continuait de l'accabler, depuis qu'il était disposé ainsi à en finir, son gardien ne revint plus seul.

Le désespoir de Norris augmenta. C'en était trop à la fin. On aurait dit qu'un mauvais génie s'acharnait sur lui et contrariait tous ses projets de fuite.

Dans l'amertume de ses pensées, il se rappela l'incident de l'hirondelle.

Il avait, à la suite de son échec, renoncé à se servir de ces gracieuses messagères pour apprendre à ses compatriotes ce qu'il était devenu, maintenant il y revenait...

Les Chinois l'avaient vu manger l'oiseau palpitant, maintenant, ils ne trouveraient pas mauvais que Norris se livrât à la chasse de ces innocents volatiles.

Il y avait de nombreux nids dans les larmiers du temple.

Ne pourrait-il pas essayer de s'emparer d'une hirondelle pour l'employer à son hardi dessein ?

Pendant la nuit, avec une agilité de chat, il grimpa dans l'arbre

qui occupait le centre de la place, et après avoir brisé quelques branches, il les réunit au moyen de liens qu'il avait fabriqués avec ses vêtements, et en fit une gaule flexible qui lui permit d'atteindre les nids les plus élevés.

Son but était de frapper les oiseaux avec sa canne improvisée, de façon à les étourdir et pouvoir aisément s'en emparer.

Le résultat ne répondit pas à ses espérances; l'instrument grossièrement façonné ne frappait que le vide ; il fallut y renoncer.

Alors, il songea à fabriquer une sorte de filet primitif; et toujours avec les mêmes éléments. Cette fois, ses mesures mieux prises lui promirent du succès, et s'il ne réussit pas tout de suite, il eut la satisfaction de penser qu'il arriverait à capturer quelques hirondelles.

Bientôt, il eut une ample provision de badines courtes qu'il utilisa dans la confection de ses pièges. Il réussit mais très difficilement à les soustraire à la curiosité intéressée des Chinois chargés de ses repas. La nuit venant, il fabriqua l'engin, besogne difficile s'il en fût. Son léger vêtement lui servit de filet, mais la trame était tellement rudimentaire, avec l'arrangement qu'on lui avait fait subir, que Norris échoua encore dans cette entreprise dont l'issue la plus claire fut de chasser les hirondelles qui ne se sentaient plus en sûreté dans le temple de Confucius.

L'infortuné n'en persista pas moins dans sa chasse désespérée ; mais il changea de tactique, et au lieu de s'attaquer indistinctement à chaque nid, il choisit un côté du temple pour s'exercer à ce jeu dangereux et difficile.

Au fur et à mesure que les difficultés surgissaient, son esprit inventif lui fournissait les moyens d'en triompher.

Enfin, après d'intolérables fatigues et de nombreuses déconvenues, un matin, à l'aurore, il prit sa première hirondelle.

Ce premier succès l'enhardit, et il poursuivit son but avec une persévérance digne de succès. Les captures étaient difficiles mais, cependant, il y arrivait de loin en loin.

A chaque prise, il rédigeait hâtivement un message qu'il écrivait de son sang, et l'expédiait... à la volonté de Dieu.

Peut-être l'un de ses compatriotes allait-il entendre le cri suprême qu'il poussait dans son odieuse prison.

De cette façon, il envoya dix hirondelles. Une déception l'attendait encore.

Une fois, il rattrapa une de ses hirondelles. Il n'y avait pas

à en douter : l'oiseau portait sous son aile le fameux message...

L'idée que ses hirondelles ne franchissaient pas le temple de Confucius et qu'elles restaient fidèles au nid, le plongea dans le plus profond désespoir.

Ainsi tout ce qu'il avait fait jusqu'à présent était vain...

Le onzième oiseau dont il s'empara avait été légèrement froissé dans la lutte; au lieu de s'enfuir avec son message, il demeura sur le toit du temple.

Les événements se déclaraient contre Norris.

Le soleil était avancé dans sa course et l'heure du repas arrivait.

Sous le coup de la dépression morale la plus vive, l'Anglais songea à un effort désespéré.

L'hirondelle qui s'obstinait à rester sur le toit lui semblait devenir dangereuse, car ses ennemis pouvaient s'en emparer et découvrir l'ingénieux moyen qu'il avait trouvé pour faire connaître son infortune.

Il essaya donc avec les baguettes qui composaient le manche de son filet d'atteindre l'oiseau et de le faire tomber à ses pieds, pour le lancer de nouveau par dessus le mur.

Il y parvint sans difficulté.... mais comme il allait se retirer, un de ses geôliers qui lui apportait sa nourriture le trouva occupé à cet étrange travail. L'homme jaune s'arrêta, écarquillant les yeux comme s'il assistait à un spectacle incompréhensible. Sa face grimaçante exprimait la plus vive stupéfaction.

L'hirondelle se débattait faiblement sous le vêtement qui l'accablait.

Norris tout entier à sa tâche, ne s'aperçut pas tout de suite de la présence du Céleste; quand il le vit, stupide d'étonnement, il comprit qu'il n'y avait plus d'hésitation possible.

Il lui sembla que son cœur était serré dans un étau de fer.

La porte du temple était entrebaillée. Il avait été surpris... mais celui qui venait de le surprendre était seul et n'avait pas encore donné l'éveil.

Avec une apparente tranquillité, il défit la corde au bout de laquelle était un nœud coulant, et qu'il portait autour des reins.

La rapidité de son action n'avait pas éveillé la méfiance du Céleste.

Norris se leva, la badine dans une main, le nœud coulant dans l'autre, comme si les deux choses avaient un rapport quelconque.

Après une manœuvre supposée, l'Anglais regarda fixement un

objet imaginaire, derrière le Chinois. Celui-ci naturellement suivit le regard, et se tourna légèrement pour voir de quoi il s'agissait.

Aussitôt le nœud coulant s'abattit sur son cou, l'enserrant de son anneau terrible, pendant que l'Anglais de son genoux et de sa main gauche le poussait en arrière avec une impitoyable énergie. On n'entendit pas un cri.

L'étranglement avait été instantané.

Le malheureux lança ses mains en avant, en un spasme suprême, puis resta immobile... sa face devint noire, l'œuvre de mort était accomplie.

Un espoir sauvage envahit Norris... il allait être libre... car il n'y avait pas à en douter, son geôlier qui gisait une corde au cou à quelques pas de lui, n'était plus.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Il gagna la porte et pénétra dans le temple... Devant lui, donnant sur le chemin, l'autre porte était ouverte... il bondit.

C'était enfin la liberté après tant d'efforts, de tortures et d'angoisses, c'était la liberté qu'il venait d'acheter chèrement, même au prix d'un crime.

Il adressa à Dieu une courte prière... le temple était à peu près traversé lorsque deux Chinois qui venaient d'apparaître s'élancèrent sur ses traces en poussant des clameurs.

La frayeur lui donnait des ailes, il allait enfin atteindre la fameuse porte, quand un autre ennemi, un Chinois de haute taille, se dressa devant lui.

Avec la vitesse acquise, il n'eut pas de peine à se débarrasser de l'importun; mais en tombant, le Chinois le saisit à la cheville. Norris tomba comme une masse sur le sol.

Il était repris.

CHAPITRE V

LE SUPPLICE DU PLOMB FONDU.

Le résultat immédiat de la tentative d'évasion de Norris fut de réveiller les instincts cruels de ses ravisseurs.

On sait que les Chinois du Nord s'entendent aux tortures raffinées qu'ils appliquent froidement aux malheureux dont ils s'emparent.

Après sa chute, l'Anglais était resté quelques heures sur le sol,

évanoui, à demi-mort, et nécessairement ignorant de ce qui l'attendait.

Que lui importait, après tout, la mort? N'était-ce pas une solution ardemment désirée, puisque le sort conspirait contre lui en le faisant retomber, chaque fois qu'il essayait de s'enfuir, entre les mains de ses ennemis.

La découverte du cadavre qui gisait dans la cour intérieure, en ajoutant à l'horreur de la situation, donnait au temple un air plus sombre encore et appelait une tragédie que l'on sentait venir.

Pour Norris, ceux qui l'entouraient étaient de vulgaires Chinois; et, aussi bizarre que cela pût paraître, il n'avait pas encore prêté la moindre attention aux manifestations extérieures du culte dont il était évidemment le témoin dans le temple de Confucius.

Son crime se compliquait d'un attentat contre un prêtre — c'était évidemment là l'énormité de l'acte qu'allaient lui reprocher les Célestes. — Norris ne voyait qu'une chose, c'est qu'il s'était débarrassé d'un geôlier, et rien de plus...

Malheureusement pour l'étranger le meurtre d'un prêtre chinois avait des conséquences qui excluaient toute pitié pour son auteur.

Il fallait purifier le temple où le sang avait été versé et apaiser la colère du Très-Haut... On devine comment.

Si Norris au lieu d'être étendu sur le sol privé de sentiment, eût été debout, défiant du regard ses adversaires, quand on retrouva le corps du prêtre, il est plus que probable que ceux-ci cédant à un mouvement de fureur, l'eussent écharpé séance tenante. Mais, si les circonstances l'avaient fait échapper à une exécution sommaire, il n'allait rien perdu pour attendre, et le plus épouvantable destin lui était réservé.

« Le sang ne se paie pas seulement avec du sang; on ne rachète pas une vie suppprimée, en arrachant une autre existence »... Quand les autres prêtres aperçurent leur collègue inanimé, leur frère en croyance étranglé par un étranger, insultant ainsi à la majesté du temple, ils cherchèrent comment ils pourraient en tirer une vengeance assez éclatante.

Ils songèrent encore que la mort de l'étranger ne serait pas un présent assez agréable à offrir aux mânes de leur compatriote, que pour venger le prêtre il faudrait que l'assassin menât une vie pareille aux longues heures d'agonie que réserve l'enfer... Cette idée diabolique satisfit les plus cruels..... Ils allaient aviser... Les

blessures reçues par Norris, en tombant la face contre terre, étaient des plus sérieuses. Quelques heures après sa chute, il s'éveilla de son long évanouissement..... la tête lourde, en proie à une sorte de fièvre cérébrale.

Les prêtres qui l'entouraient le regardaient avec des yeux féroces, comme des fauves qui couvent leur proie avant de la déchirer.

« La torture n'existe que si elle ne tue pas celui qui l'endure, sans quoi, il est inutile de l'appliquer puisqu'on n'en peut jouir longtemps. »

« Si le patient est faible ou malade, les premiers supplices le rendront fou ; il ne comprendra plus que la mort le guette au bout de ses effroyables douleurs physiques. Il ne vaut donc rien de torturer un homme malade. »

Dans le cas présent, les Chinois experts, résolurent d'attendre, d'attendre que Norris fût assez fort pour souffrir tout ce qu'une créature humaine peut endurer, pour qu'il eût la sensation aiguë de l'homme qu'on pousse vers l'abîme et qu'on rattrape, et ainsi de suite jusqu'à ce que le regard implore le vide, que l'âme souhaite la fin, que le cœur désire le dernier coup..... qui ne vient jamais. Quelques jours se passèrent.

Les Chinois attendaient patiemment.

Norris qui avait été longtemps dans un état de faiblesse extrême, passait ses journées étendu sur les peaux crues qui lui tenaient lieu de lit.

Sa robuste constitution l'avait encore tiré de ce mauvais pas.

Il faut dire aussi que les prêtres, dans le terrible but qu'ils poursuivaient, n'avaient rien négligé pour lui rendre des forces.

Ils l'avaient soigné et alimenté convenablement.

Ils avaient même prié pour que la crise que traversait l'étranger prît fin.

En attendant, sous une surveillance étroite, ils le tenaient dans l'un des petits bâtiments du temple, à l'abri du soleil meurtrier de midi.

Au fur et à mesure que les forces lui revenaient, Norris souffrait d'une soif inextinguible et buvait avidement la mesure d'eau que lui donnait les geôliers.

C'était une des tortures que ses ennemis allaient lui appliquer ; et, comme sa soif augmentait, on lui diminua froidement sa portion de liquide.

D'abord, il se plaignit de cette diminution anormale; ensuite, l'horrible vérité se révéla à son esprit, et la douleur physique vint s'ajouter à ses souffrances morales.

Une semaine s'était écoulée depuis l'avortement de ses projets. Maintenant sonnait, pour lui, l'ère des représailles qu'on allait exercer sur son pauvre corps avec tous les raffinements de cruauté dont les Chinois sont capables.

L'hiver allait succéder à la saison chaude, et le convalescent voyait avec mélancolie, les jours succéder aux jours — sans espoir de recouvrer sa liberté si chère, car les rigueurs du climat diminueraient ses chances de fuite. Quant à l'été prochain, il ne comptait pas le voir...

Il songeait avec raison que la fermeture du port de Tien-Tsin, qui pendant l'hiver est bloqué par les glaces, empêcherait ses compatriotes de venir à son secours en admettant que les hirondelles prises dans le temple de Confucius et dont il avait fait ses messagères eussent gagné le monde civilisé.

Même, dans cette hypothèse, est-ce que son cri d'angoisse ne serait pas vain? Des yeux humains découvriraient-ils le fragile papier teinté de sang qui contenait son suprême espoir?

Cet hiver qui arrivait si fâcheusement, l'hiver, que l'on fête en Angleterre comme une station bénie dans le chemin de la vie, l'hiver qui ramène la douce et joyeuse Noël, il le maudissait maintenant, car c'est lui qui allait mettre obstacle à tout projet de délivrance, c'était cette dure saison qui allait répondre à toutes les énergies que son stratagème avait pu éveiller : « Trop tard! »

Il ne se faisait plus aucune illusion sur le sort qui l'attendait... Il avait tué... on n'allait pas le ménager. C'était pour cela qu'on lui avait permis de reprendre des forces, et qu'il gisait, la cheville rivée au sol.

Une modification dans la manière d'être de ses bourreaux lui fit comprendre que le dénouement était prochain.

En effet, les Célestes, comme si un vent de bienveillance eût passé par là, cessèrent de lui imposer le bâillon.

Il était maintenant traité comme avant le meurtre du prêtre chinois, n'était la chaîne qui le retenait au sol.

Il essayait, mais en vain, de pénétrer le motif de cette amélioration soudaine, à moins que la raison qu'il avait déjà entrevue, c'est-à-dire la cupidité, ne dictât toute leur conduite.

Son imagination vagabonde surexcitée par le désespoir lui traça encore un autre tableau.

Il se rappela la petite hirondelle, hésitante à fuir et qu'il avait dû jeter avec force par-dessus la muraille. L'oiseau n'était-il pas tombé précisément entre les mains de celui qui le tenait enfermé ?

Alors, un revirement s'était fait dans l'esprit de son geôlier ; craignant qne les compatriotes de Norris avertis de la captivité du voyageur, ne voulussent un jour lui demander compte d'un traitement barbare et inhumain, il avait pris sur lui d'améliorer la situation de son prisonnier.

Qui sait..., il était peut-être à la discrétion d'un personnage officiel qui redoutait un conflit entre la Chine et l'Angleterre, si l'aventure du temple de Confucius tournait au tragique ?

Toutes ces conjectures, comme autant d'oiseaux bleus, voletaient dans la cervelle du malheureux, apportant un soulagement à ses souffrances morales.

Dans ces suppositions gratuites, il y avait cependant un grain de vérité ; car bien qu'il eût été encore difficile de découvrir les motifs de la captivité de l'Anglais, il entrait dans les desseins de celui qui l'avait privé de liberté, de ne pas lui arracher la vie. D'ailleurs, cette résolution tenait tout entière dans la hideuse formule : « Torturez, mais ne tuez pas. »

Maintenant Norris était debout, les forces lui étaient entièrement revenues, et avec la santé germaient de nouveaux projets de fuite.

A quoi, en effet, peut bien penser un prisonnier, si ce n'est à jouir librement de l'air pur, de l'espace, du grand ciel qui se confond avec l'horizon sans bornes ?

La question d'évasion était devenue maintenant plus complexe, parce que, comme nous l'avons dit, Norris était maintenu au sol par la cheville au moyen d'une forte chaîne qui, nécessairement, limitait ses mouvements et ne lui laissait qu'un circuit d'action très limité. De plus, on ne le laissait plus seul, un gardien restait constamment auprès de lui, le même il est vrai, dont la vigilance pouvait s'endormir, mais jusqu'ici, il n'y paraissait pas.

Un matin qu'il rêvait au ciel d'Albion, qu'il revivait dans le sommeil quelques heures bénies passées auprès de sa famille, il fut éveillé par l'entrée de trois prêtres accompagnés d'un Chinois aux vêtements sordides et qui semblaient le chercher du regard.

L'homme à la mise douteuse s'approcha de lui, le saisit sans brutalité et lui lia les mains avec de fortes cordes.

Il n'y avait pas de résistance à opposer, c'était recommencer une lutte inégale ; Norris se soumit.

Le Céleste lui attacha également les pieds qu'il maintint non moins solidement.

L'Anglais jeta autour de lui un regard éperdu ; les cauchemars qui hantaient ses nuits et dont ses yeux clos cherchaient l'indécis contour, il allait les « vivre » dans toute leur effroyable horreur.

D'abord, il n'avait pas résisté, pensant qu'il ne s'agissait que d'ajouter des liens à ceux qui l'entravaient, mais maintenant que la cruelle vérité se dessinait à ses yeux, il se débattait de toutes ses forces, hurlant son angoisse, lançant des cris d'appel, dans la folle espérance d'un secours possible, tandis que ses bourreaux se ruaient sur lui et le jetaient avec force sur le sol, pantelant, brisé, comme une masse inerte.

Le même Chinois qui l'avait attaché s'approcha de lui, de nouveau, le couteau à la main.

Norris ferma les yeux, pensant que sa dernière heure était venue et attendant les coups de son ennemi.

Quelques secondes se passèrent, mais l'homme n'était pas venu pour le frapper, sa tâche était de dépouiller l'Anglais de sa rude chevelure, pour faciliter le supplice qui l'attendait. Mis dans l'impossibilité de faire un mouvement, Norris sentit le fer qui promenait sa caresse froide du sommet de la tête à la nuque.

Le barbier chinois, car l'homme n'était après tout qu'un barbier vulgaire, s'acquitta de sa besogne consciencieusement ; il fit d'abord une division imaginaire sur la tête du patient, et coupa les cheveux par petites touffes, sous la surveillance des prêtres.

En Chine, c'est la coutume, coutume acceptée ou plutôt subie par ceux qui sollicitent la prêtrise ; pratique barbare qui fait frissonner à l'évocation de son nom, et qui consiste à jeter une goutte ou deux de plomb fondu sur le « scalp » du prêtre.

On peut se demander quel rapport cette cérémonie pouvait bien avoir avec le cas de William Norris.

En voici l'explication plausible : connaissant par expérience la terrible douleur que cause le métal en fusion lorsqu'il se répand sur la chair, ils avaient décidé de l'appliquer à l'Anglais pour le punir du meurtre de l'un des leurs, mais non plus suivant le rite, ce qui eût paru trop doux à ces monstres jaunes... on allait verser sur le crâne nu de l'infortuné le contenu d'un vase rempli de plomb fondu.

Comme Norris ne comprenait pas encore ce qui allait se passer, il crut que ses ennemis l'avaient fait raser par dérision et que là se bornerait leur vengeance; mais ce ne fut qu'un éclair et malgré la prostration qui avait suivi sa chute, ses forces en revenant graduellement lui permettaient de comprendre que ce jeu d'enfant ne pouvait satisfaire la haine des Célestes.

Les barbiers chinois, malgré leur habileté, sont lents au travail, cela tient à ce qu'ils ne doivent pas laisser subsister le moindre cheveu à l'endroit de la tonsure. Cette obligation, toute religieuse, les contraint à une minutie fatigante dont le prisonnier souffrit beaucoup.

Après avoir surveillé quelque temps l'opérateur, les trois prêtres le laissèrent travailler seul et se tinrent à l'écart avec une apparente satisfaction, jouissant intérieurement de ces préparatifs de supplice.

Enfin Norris, après un temps assez long, était rasé; pas un cheveu ne lui avait été laissé sur le crâne, pas même cette touffe sacrée qu'on laisse croître en Chine, et qui devient cette queue caractéristique à laquelle on reconnaît les Célestes.

N'étaient ses moustaches et le duvet qui recouvrait ses joues, on aurait pu croire, tant il était *consciencieusement* rasé, que l'on se trouvait en présence d'un jouet de la nature.

L'opération terminée, le barbier lui mit autour du crâne une sorte de turban qu'il serra étroitement, puis il s'éloigna, le laissant à ses sombres pensées.

Bientôt, ses bourreaux revinrent et lui défirent ses liens. Il resta ainsi libre de ses mains pendant le restant du jour... buvant, mangeant comme de coutume, mais, toujours enchaîné au sol.

En réalité, le malheureux n'était plus que l'ombre de lui même; ses mouvements automatiques indiquaient que la bête seule supportait ces terribles épreuves, mais que la pensée endormie ne s'éveillait plus de son rêve douloureux.

Enfin, le jour vint, éclairant la face souffreteuse de l'Anglais. Il songea encore, vaguement, comme l'on aperçoit un paysage à travers un rideau de brumes, que la vie qu'il allait mener serait désormais celle-là... pleine d'angoisse, d'espoirs déçus, de tortures morales, mais ces idées décourageantes perdaient toute acuité, se ouataient pour ainsi dire... Et c'est d'un œil atone qu'il vit de nouveau ses trois tortionnaires.

Ils lui lièrent les mains dans le dos, pour le rendre impuissant;

d'ailleurs lui-même, sans volonté, comme le Samson biblique, ne résistait pas.

Son pied ayant été dégagé de ses entraves, sur un signe des Célestes il les suivit, se demandant peut être ce qu'on lui voulait encore.

Ses guides le firent entrer dans la cour où il avait passé ses premiers jours de captivité et où il trouva un grand nombre de prêtres réunis autour d'un feu flambant. Sur ce foyer improvisé, on avait placé un petit vaisseau de fer, convenablement maintenu par des pieux.

Norris fut conduit près de ce singulier appareil, qui l'intriguait et l'inquiétait tout à la fois. En se rapprochant, il vit que le vaisseau contenait un métal en fusion..... Alors son regard égaré se promena avec épouvante sur toutes les faces féroces qui l'environnaient, il essaya d'y lire son destin....... ses forces faillirent l'abandonner pendant quelques secondes... pendant que la peur de quelque supplice inconnu pénétrait dans son âme.

Lorsqu'on lui retira l'étoffe qui lui enserrait la tête, une sensation de froid saisit son crâne dénudé. Alors commença pour lui le plus horrible des supplices, dont le souvenir s'est imprimé dans son esprit en caractères de feu.

Un des bourreaux, muni d'une longue et étroite baguette de métal remuait le plomb fondu, tandis qu'un autre retirait le vaisseau du feu et l'approchait du patient.

Un terrible cri d'agonie retentit, déchirant l'air.....

Le malheureux hurla d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

« O grand Dieu du ciel, daigne jeter les yeux sur moi... » et sa plainte monta dans le ciel monotone, pendant que la nature heureuse palpitait autour de lui.

Le cours des astres ne peut changer parce qu'un homme agonise, et l'universelle harmonie ne s'arrête pas au bruit des sanglots.

Le Chinois leva le vaisseau fatal au-dessus de la tête de la victime, un autre Céleste plongea une longue cuiller dans le métal bouillant.

Les yeux injectés de Norris, pareils à deux boules sanglantes parurent sortir de leurs orbites...

Une goutte de plomb fondu tomba sur son crâne avec un bruit mat... puis une autre goutte... une troisième... une obscurité profonde envahit le monde, l'enfer ouvrit ses portes pour recevoir

le damné... et tout s'enfonça, rêve fou, douleur... dans l'insondable abîme...

. . . .

Pendant plus d'un mois, William Norris fut privé de la raison. Il errait sans entraves dans la cour où nichaient, pendant la belle saison, les hirondelles... Mais l'hiver était venu... et ses chers oiseaux avaient fui vers un ciel plus clément... Qu'importait d'ailleurs leur absence?... le pauvre torturé qui avait mis en elles tout son espoir, n'existait pour ainsi dire plus. Sa raison somnolait figée sous son crâne meurtri.

Il menait maintenant une vie animale, mangeant parce que la faim tenaillait son estomac... et, le restant de la journée, rampant dans la cour, sur la terre froide contre laquelle sauvagement il usait ses ongles.

Parfois, il grondait et se plaignait, comme un pauvre chien blessé.

Avait-il payé sa dette maintenant? Le tenait-on quitte du meurtre après cette épreuve? La torture avait-elle effacé le sang versé?

L'Anglais n'était certainement pas en état de formuler ces questions auxquelles les faits qui vont suivre répondent négativement.

La nuit, Norris se réfugiait dans une hutte construite en planches, ou, pour être plus exact, dans une sorte de niche tapissée de chaudes fourrures et dans laquelle, instinctivement, il bravait le froid intense à cette époque de l'année à Pékin.

Non pas que la sévérité de la température eût l'air de l'affecter outre mesure; il ne paraissait pas, au contraire, s'en soucier et c'est cette indifférence pour toutes les choses extérieures qui donnait la mesure de sa dépression morale.

Il aurait été au cœur de l'été que son état de sante se serait aggravé de la chaleur du jour. Il aurait peut-être succombé à quelque fièvre pernicieuse si impitoyable aux débilités.

Qui sait, même, si la folie, cette indiscrète et impitoyable guetteuse n'eût fait chanceler ce qui lui restait de raison.

Tandis que l'air froid, comme un réactif puissant rafraichit son front enflammé, calma ses méninges, et ragaillardit ses membres brisés.

C'est dans cette lutte contre la mort que Norris passa l'hiver. Et dans sa prison, abattu par le destin inexorable. il se modifia,

quittant son masque de douleur et de folie, pour prendre un air de résignation prudente et presque cauteleuse.

Ses cheveux repoussèrent en petites touffes blanches comme pour cacher de ci de là, les cicatrices qui zébraient son crâne endolori.

CHAPITRE VI

SUR LA PISTE

Tien-Tsin, 1er juillet. — Je suis arrivé, hier, et suis à l'heure actuelle l'hôte de M. Bonsel ,un gentleman allemand à qui j'ai été recommandé par M. James Dicey.

Dès notre première entrevue, il m'a mis à mon aise. J'ai d'ailleurs la certitude, d'après le portrait flatteur qui m'en a été tracé par mes amis de Shanghaï, que je puis avoir en lui une confiance illimitée.

Je l'ai mis rapidement au courant du but de mon voyage. Il en sait maintenant autant que moi.

M. Bonsel m'a conseillé de poursuivre mon enquête à Tien-Tsin avant d'aller à Pékin. L'avis me semble bon et je suis décidé à le suivre.

Il se souvient, m'a-t-il dit, d'avoir eu vent de la disparition d'un Anglais, à Pékin, il y a huit ou neuf mois environ ; mais ce voyageur n'avait aucune relation à Tien-Tsin car personne ne connaissait son nom. Et comme l'histoire venait de source chinoise, la colonie britannique l'avait accueillie comme une fable.

Dans le but de m'être utile, M. Bonsel commença des investigations afin de découvrir d'abord l'origine du bruit qui avait couru de la disparition de mon compatriote.

Son boy, un Chinois naturellement, qu'il honorait de sa confiance fut chargé de cette enquête. Il s'enquit d'abord auprès des Célestes qu'il connaissait. Malheureusement ses recherches n'aboutirent point et j'en fus profondément navré.

Je soupirais après Pékin où j'aurais voulu me rendre tout de suite afin d'être plus près de l'homme que j'avais peur de manquer — s'il était encore vivant. Je ne puis que conjecturer sur la nature de ses souffrances prolongées pendant les heures solitaires de sa captivité sans fin... Si je trouvais un moyen quelconque pour lui

révéler ma présence... pour faire luire à ses yeux déshabitués peut-être de la lumière du jour... un peu d'espoir ?

Chaque pas que je fais et qui doit me rapprocher du but que je poursuis semble augmenter mon désir de réussir... la sensation est aiguë au point que je ne puis la définir.

Tien-Tsin est une ville tranquille. Tous ceux qui y vivent momentanément dans un exil volontaire, se traitent sur le pied de la plus franche camaraderie. Mais mes sens surexcités par une perpétuelle tension ne me permettent pas de jouir comme il conviendrait de cette atmosphère de bienveillance... Si le danger était devant moi, je serais froid et calme. Mais si quelque chose me menace, c'est dans un avenir inconnu, toute mon excitation nerveuse vient de là.

J'ai visité la ville indigène ce matin, et je suis revenu sur mon impression première qui me représentait Tien-Tsin comme une sorte de trou sans intérêt.

C'est avec la plus grande difficulté que je me suis procuré un équipage. Ce véhicule est d'une commodité et surtout d'une propreté douteuses. Imaginez-vous une sorte de *Jinricksha* éreintée par l'usage, et dont je dois descendre chaque fois que le chemin est insuffisamment aplani. Cette obligation m'arrivait fréquemment, les ruisseaux qui serpentent en capricieux méandres étant desséchés par la rigueur de la température, qui n'avait laissé que leurs lits semblables à de profondes ornières.

La plupart des rues sont comme les lits des ruisseaux et des étroites rivières dont je parle, c'est-à-dire qu'elles sont remplies de poussière sèche, poussière hivernale qui rend leur passage particulièrement désagréable.

M. Bonsel, dont la bienveillance ne se dément pas, vient de me proposer, pour ne pas perdre de temps, d'écrire à un sien ami, un Chinois qui occupe, je crois, une haute situation à Pékin, et qui se trouve actuellement en relations d'affaires avec lui.

Sa proposition, qu'il vient de préciser, consiste à écrire à son ami en le priant de faire une enquête à Pékin, de façon que lorsque j'atteindrai cette ville, les premières investigations auront été faites et je ne perdrai pas mon temps en courses préliminaires.

Cet homme, paraît-il, peut m'être d'un très grand secours, et si une démarche doit être tentée auprès de ses compatriotes, lui seul est qualifié pour la faire.

Aussi étrange que cela puisse paraître, la proposition ne me con-

vient pas du tout. Il me semble que mon enquête doit être dirigée contre les Chinois, race que je déteste et que je considère comme une race ennemie.

Est-ce là le sentiment qui me guide, ou plutôt n'ai-je pas confiance dans l'action d'un homme que je n'ai jamais vu et qui appartient à un peuple que je hais cordialement.

La vérité est que je préfère traiter mes affaires moi-même sans les confier à un intermédiaire dont j'ignore la valeur.

J'ai réussi, non sans difficulté, à convaincre mon hôte qu'il valait mieux laisser les événements s'accomplir, et qu'il fallait que je poursuivisse seul la délivrance de Norris. Néanmoins, je lui ai promis d'avoir recours à la bonne volonté de son ami aussitôt arrivé à Pékin.

Pour le moment Tien-Tsin était mon centre d'opération, et j'espérais fortement qu'un incident surgirait pour me mettre sur la piste tant souhaitée.

Si William Norris a eu un guide, pensai-je non sans raison, il me semble probable qu'on puisse le découvrir. S'il n'en a pas eu, il n'y a qu'à interroger soit le batelier qui l'a conduit ici, soit le cocher qui l'a promené dans les rues de Tien-Tsin. Et devrais-je questionner tous les bateliers et tous les cochers, je découvrirai bien quelque indice.

Ce ne sont d'ailleurs pas ces derniers qui l'ont enlevé; sans quoi, ils n'en auraient pas soufflé mot, et alors comment les quelques bruits de sa disparition qui sont venus jusqu'ici auraient-ils pris naissance?

L'échec du boy de Bonsel m'avait assez découragé pour que je n'eusse confiance qu'en moi-même; aussi, mon impatience allait-elle grandissant, et je me demandais si un plus long séjour à Tien-Tsin ajouterait quelque chose aux résultats négatifs de mes premières tentatives.

Tien-Tsin, 3 juillet. — Enfin! j'ai quelque chose de tangible..... J'ai trouvé la trace de William Norris, trace qui peut me conduire à la rencontre du prisonnier.

Le boy de M. Bonsel, sur lequel je ne comptais plus a découvert le nom du Céleste qui a servi de guide à Norris il y a un an. Il est malheureusement absent de Tien-Tsin, mais il y a peut-être des chances pour le retrouver à Pékin. On croit, et à cet égard je n'ai que des renseignements sujets à caution, qu'il a accompagné deux gentlemen qui se rendaient à la légation de Pékin. Je ne me dis-

simulai pas que me mettre en campagne pour le découvrir présentait autant d'aléas que de chercher une aiguille dans une botte de foin.

Il y avait des chances pour que nous nous croisions au lieu de nous rencontrer, car il y a plusieurs routes qui conduisent de Tien-Tsin à Pékin et vice-versa, et il pouvait prendre un autre chemin que celui que je pouvais suivre.

Or, il était de la plus haute importance que je le visse, dussé-je séjourner longtemps dans le port chinois.

Par quel concours de circonstances le maître s'était-il séparé de son guide? Voilà ce qu'il importait de savoir.

M. Bonsel me suggéra plusieurs raisons pour expliquer cette séparation qui me surprenait; mais ces conjectures qui faisaient honneur à son imagination ne me satisfaisaient qu'à demi et j'attendais ma première entrevue avec le guide pour éclairer ma religion.

Si encore ce que je tirerais de ce Céleste pouvait me récompenser de ma longue attente? Mais rien n'était moins sûr, car depuis longtemps, il avait dû se désintéresser du sort de son client, et ce qu'il avait à raconter était peut-être à côté de ce qui m'intéressait.

J'ai écrit à mes amis de Sanghaï pour leur faire part de ce fâcheux contretemps contre lequel je ne puis rien, et que je dois endurer si je ne veux rien compromettre, et je les ai priés de me répondre, en tablant sur la chance de recevoir leur lettre avant mon départ pour Pékin.

J'ai insisté surtout sur Shan-Nim-Yuen, l'ami de M. Bonsel, sur lequel je voudrais être fixé. Cette insistance n'est nullement indiscrète, pour la raison que si je mets à profit ses connaissances et ses bons offices, il deviendra le facteur le plus important de mon entreprise, et que je dois marcher vers mon but avec la plus grande sécurité.

Dans le cas où Dicey ne connaîtrait pas personnellement Shan-Nim-Yuen, il pourrait en avoir entendu parler, et être renseigné sur son compte me paraît capital.

Non pas que M. Bonsel me soit suspect; mais ses relations avec le céleste ne lui permettent pas de me donner impartialement les renseignements dont je désire m'entourer.

D'abord, je ne veux pas partir et devenir peut-être l'hôte d'un homme sans savoir à quoi m'en tenir sur son caractère.

Sa connaissance de ma langue me fait une obligatio d'échanger des idées sur ce que je vais tenter dans son pays. Oı étant donnés les sentiments que je professe pour les siens, ma posi tion sera gênante.

A priori, j'ai résolu de me passer de son concours, dût-il m'e coûter un surcroît de peine et rétrécir le champ de mes investi tigations.

Mes préventions contre une race dont je ne connais que quelque individus, et encore des individus n'appartenant pas à la haut classe, sont peut-être injustes... mais toutes les raisons bonnes o mauvaises, tous les arguments, quelle que soit leur valeur, ne pré vaudront pas contre un sentiment haineux qui grandit chaqu jour contre les hommes jaunes.

Bonsel, lui, a résolu la question dans son esprit : on ne peut rie faire sans l'aide des Chinois. Il faut aller à la Légation. Sans quoi comment manœuvrer dans une ville comme Pékin?

Il a peut-être raison.

Il faudra sans doute l'intervention d'un fonctionnaire chinoi pour ouvrir les portes de la prison de William Norris.

Si j'arrive à la certitude que l'aide des Célestes est indispensable il n'y a pas de raison pour que je laisse à d'autres le soin d'utilise le concours de l'ami de Bonsel. Je m'en servirai comme d'un outi docile, sans être son jouet.

Deviendrais-je son hôte que ma conduite serait conforme à m résolution. Je ne violerai pas les lois de l'hospitalité ; mais je n suis pas disposé à me laisser berner.

Tien-Tsin, *5 juillet*. — Je suis surpris de recevoir aujourd'hu une lettre de Frédérick Dicey et cette lettre n'est pas sans avoi quelque influence sur mes actions futures. Je décide de l'insére intégralement dans mon journal :

« Mon cher Monsieur,

« Depuis que vous avez quitté Shanghaï, mon frère et moi n'avons cessé de penser à vous et à l'objet de votre voyage dans le Nord de la Chine.

« L'intérêt que nous prenons à tout ce qui vous touche nous a fai faire les conjectures les plus variées sur le résultat de vos pre- mières démarches.

« Mais ce n'est pas pour vous entretenir de pareilles billevesées que nous vous écrivons ; notre but est plus sérieux, il s'agit de vous

communiquer le récit d'un incident qui pourra peut être modifier vos premiers plans.

« Mon frère James est comme moi d'avis de ne pas le passer sous silence. C'est donc en faveur de notre bonne intention que vous nous pardonnerez cette longue lettre :

« Le second jour qui suivit votre départ de Schanghaï mes affaires m'appelèrent à passer le long du Bund, vers midi, et à ma grande surprise j'y trouvai presque la moitié de la population indigène de Shanghaï qui s'y était donné rendez-vous, garnissant les quais et empêchant la circulation.

« J'y perdais mon chinois, c'est le cas de le dire. Je supposai qu'un haut personnage de la Cour de Pékin était attendu par ces milliers de curieux.

« Comme vous devez le supposer, une foule chinoise ressemble à toutes les foules... elle s'accroît par agrégation et ma conviction est qu'un dixième de ceux qui se tenaient là savait peut-être pourquoi il attendait, tandis que les neuf autres dixièmes l'ignoraient.

« Les amis que je rencontrai ne purent me fournir aucun renseignement sur cet attroupement anormal, lorsque fort heureusement j'aperçus le boy de Jenkin, et pus en tirer quelque chose.

« Je vous exprime mes regrets de tirer le sujet en longueur, mais pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est indispensable que je reconstitue toute la scène dont j'ai été le témoin.

« Il me semble qu'on attendait un steamer venant de Hong-Kong, ramenant, si mes informations sont exactes, parmi les passagers un exilé.

« Il fallait que la qualité du personnage fût bien grande pour justifier un pareil empressement.

« Le boy de Jenkin, en somme, ne savait pas grand chose. Aussi conçus-je l'idée de faire mon enquête dans la foule des Célestes.

« En jouant des coudes j'arrivai presque jusqu'au « personnage » extraordinaire. Je dis extraordinaire parce qu'en réalité, il n'était pas d'apparence banale. D'ailleurs mes sentiments étaient parfaitement conformes à la réalité. L'homme que j'avais devant moi était non pas Chinois, mais Anglais naturalisé Chinois.

« Je sais peu de chose de son histoire : il vint en Chine alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Adopté de la plus étrange façon par un Chinois de Canton, il chercha à s'élever dans sa patrie nouvelle. Mais le gouvernement de Pékin qui avait découvert son origine le bannit dans l'île de Formose.

« Maintenant l'ordre d'exil était levé. Et après avoir fait un court séjour à Hong-Kong, il est venu jusqu'ici. Je n'ai pu pénétrer ses intentions, mais j'imagine qu'il doit se rendre à la cour de Pékin pour faire ratifier le rapport d'ordre de banissement.

« Je ne sais si ce petit roman est exact. Je n'ai malheureusement pas les moyens de le contrôler. Je vous écris en toute hâte, pour ne pas manquer le courrier qui prendra ma lettre dans quelques heures.

« Si vous ne voyez aucun inconvénient à ce que j'approche ce « personnage » je m'arrangerai pour le joindre avant qu'il n'atteigne Pékin, car j'estime qu'il est plus à même de vous être utile que quiconque ici.

« Son nom est Chin-Chin-Wa.

« C'est un homme de haute taille, habillé comme tous les Chinois. Son port est majestueux. Il ressemblait à un prince au milieu de cette foule accourue sur son passage, comme si son origine anglaise lui eût conféré quelque titre de noblesse dans cette société étrange.

« De plus, il est probable que sa grande supériorité sur ses compatriotes tient au long exil qu'il a subi et pendant lequel il a eu le temps d'étudier le caractère humain.

« Rarement, je n'ai vu d'excitation pareille. L'arrivée de cet homme paraissait galvaniser les plus indifférents.

« Moi-même, pris de la même fièvre, je ne pouvais détacher mon regard de ses beaux traits.

« Je vous ai tout dit; c'est à vous d'aviser au sujet de cet homme. James m'a conseillé de ne pas bouger avant d'avoir votre réponse. Je ne verrai donc pas cet Anglo-Chinois avant d'avoir reçu votre lettre.

« Si comme nous, vous pensez qu'on puisse s'ouvrir à lui du but de votre voyage, je le sonderai pour tâcher de le gagner à notre cause.

« Je crois, et c'est une impression toute personnelle, qu'on peut avoir confiance en lui.

« Si un doute subsiste dans votre esprit, rappelez-vous qu'il a souffert moralement et physiquement, que les Chinois l'ont emprisonné et que le sang anglais qui coule dans ses veines a dû bouillir pendant ce long exil.

« Il est Chinois d'apparence; mais l'est-il de cœur?

« Comment lui soumettrai-je l'affaire, si vous voulez m'en donner l'autorisation; je ne le sais pas encore.

« Je puis sans l'offenser lui offrir une récompense.

« D'ailleurs, il ne paraît pas être dans l'indigence... à moins, cependant que le gouvernement chinois ne lui ait confisqué ses biens.

« Maintenant si, comme vous le soupçonnez, Norris est prisonnier dans le palais impérial, il me semble qu'en employant l'exilé c'est le meilleur moyen de s'en assurer.

« Laissez-moi, comme votre représentant, approcher, Chin-Chin-Wa et vous verrez que je l'amènerai à épouser votre cause.

« Si j'y réussis, vous y gagnerez un puissant allié.

« Croyez-moi toujours votre fidèle

« J'espère que cette lettre vous touchera à Tien-Tsin.

Frédérick Dicey. »

A M. Herbert Vaulcourbe
Esq.
chez M. L. Bonsel Esq.
Tien-Tsin
Par le steamer *Victoria*.

Ma première impression après la lecture de la lettre de Frédérick Dicey fut que mon nouvel ami avait pris l'affaire Norris trop à cœur, et que son grand désir de m'être utile, défigurait un peu, pour lui, les choses et les gens. Par association d'idées, il rapprochait le cas du prisonnier de celui de Chin-Chin-Wa, et les identifiait.

C'est sous l'empire de cette exagération de son imagination brillante qu'il m'avait écrit.

Néanmoins, je ne rejetai pas sa proposition. Il était évident que le paragraphe qui terminait la lettre que j'avais devant moi et où il disait : « Il me semble qu'en employant les bons offices de l'exilé, nous atteindrons plus facilement notre but », n'était pas à dédaigner malgré l'incertitude qui régnait sur la détermination du converti et les moyens qu'il pouvait mettre à notre disposition.

Aller trouver Shan-Nim-Yuen, comme Bonsel me le conseillait, me causait une répugnance indicible, et graduellement je me faisais à l'idée que cet homme étrange qui venait de débarquer à Shangaï pouvait m'être utile.

J'étais décidément gagné à la proposition de mon ami.

Je lui écrivis donc en conséquence, et le priai de voir Chin-Chin-Wa, lui recommandant, dans le cas où l'exilé prêterait une oreille

attentive à l'histoire de Norris, de ne rien cacher de ce que je lui avais dit.

En somme, je lui laissais carte blanche.

C'était prudent étant donné qu'à distance, et sans l'avoir jamais vu je ne pouvais savoir si Chin-Chin-Wa nous aiderait par pure philanthropie ou s'il fallait l'intéresser.

Toute réflexion faite, puisque l'ami de Bonsël ne m'inspirait qu'une confiance médiocre, je crus, dans le cas où l'exilé accepterait de nous appuyer, compter sur sa coopération, et cette idée me berça comme un premier pas fait dans la voie de la délivrance.

(A suivre.) J.-A. HANNAN.

(Traduit de l'anglais par JEAN CARMANT).

DES ALPES AU NIGER (1)

(Suite et fin.)

XLVI

Entrée à Bamako, le 16 mars. Séjour, le 17 et le 18. Départ, le 19 et campement à Bankobougou.

Étape, le 20 mars, à Kronsalé, village de griots épargné par le général Desbordes quand il poursuivait Samory; le 21, à Kéniéroba, village détruit de fond en comble par Samory en 1883, et qui commence à se repeupler.

A Kangaba, le 22, réception enthousiaste.

On dirait un grand concours musical en pays noir avec harmonies appropriées. Tous les griots de la région, tous les alamas et les talibés des deux rives se sont donné rendez-vous et prennent part aux tam-tams.

Au milieu des danses, les griots hurlent, en un langage hyperbolique, les louanges des toubabs de France. La force! toujours la force! Les noirs ne connaissent que cela. Cependant, ils ne sont point insensibles à la justice et à l'humanité. Écoutons-les chanter :

« Tous les rois puissants sont en fuite...

« Samory se sauvera bientôt comme un *bouquis* dans le désert...

« Si les rois avaient été bien inspirés, ils seraient tous venus se jeter aux pieds du général Desbordes, après la chute de Daba...

« En ce jour, les Français ont montré qu'ils étaient forts entre les forts et qu'ils aimaient les noirs plus que les noirs ne s'aiment...

« Car les Français vainqueurs ont épargné les noirs vaincus et ils leur ont donné leur amitié...

« Si les rois avaient été trouver en ce jour le général Desbordes, les rois ne seraient pas aujourd'hui des vagabonds et des mendiants... »

(1) Voir les numéros de *La Lecture* depuis le 7 octobre.

Drôles de gens que ces griots! Importants personnages, mais génies malfaisants, jouant un rôle prépondérant dans la vie des noirs, s'imposant aux grands et aux petits par une sorte de prestige et de terreur superstitieuse tenant à leurs airs inspirés, à leurs évocations épileptiques et à leurs mauvais tours.

C'est une caste à part.

Un officier, qui les a vus de près, les a dépeints de ce joli coup de plume :

« A la fois méprisés et flattés, recherchés pour leurs talents, craints pour leur ruse et leur aptitude à nuire de diverses façons, ils vivent de l'ignorance et aussi de la vanité générale. Ils ont, en effet, une spécialité lucrative entre toutes : ils sont bouffons et chanteurs. Ce sont les gardiens et les propagateurs de la seule littérature des Malinkés : une littérature orale composée de chants sur les exploits des morts et des vivants, chansons de gestes ou de mazarinades scandaleuses, que le *griot* répète ou improvise, selon qu'il ressent le désir de se faire payer ses louanges ou son silence. On peut dire, sans jeu de mot, que ces étranges factotums, orateurs, conseillers, poètes et diffamateurs, embryons d'Arétin ou de Figaro, vivent du chant et du chantage (1). »

Et les griots continuaient à chanter.

Autour d'eux, les femmes accompagnaient les strophes improvisées de leurs battements de mains et de leurs danses. Les musiciens exécutaient une sarabande endiablée où le xylophone (2), la guitare à cinq cordes, la flûte en terre cuite, le triangle et les castagnettes venaient fondre leurs sons criards et désordonnés dans le tocsin des tam-tams, les uns immenses, les autres menus, — grosses caisses et tambours de basque.

Puis les guerriers entraient en ligne et exécutaient leur danse de guerre... « La tête et les bras, ornés du sabre et du fusil, sont seuls en mouvement : ils s'élèvent et s'abaissent avec une agitation d'autant plus frénétique que la cadence de l'espèce de cri de chacal poussé par tous, ce qui est leur cri de guerre, devient plus précipitée. »

Anthelme, assis avec les camarades aux côtés des grands chefs, sur le *tara* qui leur servait d'estrade, s'amusait des contorsions de

(1) Chez l'Almany Samory. *Revue illustrée*, 1er octobre 1886.

(2) Instrument formé de lamelles de bois de différentes longueurs, clouées sur un cadre; au-dessous de ce cadre sont disposées des calebasses vides, de dimensions proportionnées à celles des lamelles.

ces singes et se disait que décidément le théâtre forain de Kangaba ne valait pas les divertissements de l'Opéra.

Le 23 mars, départ de Kangaba. La route est bordée de magnifiques orangers. Campement à Balansan, puis à Nafadié, le 25 mars; à Koboko, le 26; à Falama, le 27; à Siguiri, le 28.

Le 30 mars, la colonne est prête à partir et à commencer les hostilités contre « le doux Samory », que l'on ne doit pas tarder à rejoindre.

Cinquante pirogues ont été réunies pour le passage du Tankisso, dont les rives vaseuses rendent l'abord difficile. Le passage dure quatre heures.

Campement sur la rive droite. Les spahis font la chasse à des bandes d'indigènes, « alliés malgré nous, » qui veulent à toute force suivre la colonne en fourrageurs, dans l'espoir du pillage.

1er avril. — Campement à Karatoro.

2 avril. — Arrivée à Niantancoro. Passage du Niger.

Anthelme est à l'avant-garde. Les deux premières compagnies forment immédiatement le carré sur la rive droite et occupent sans coup férir le village de Dialibakoro.

Les voici bien pourtant dans les États de Samory. On ne s'en douterait guère. Pas d'apparence d'organisation armée. Pas de velléité de résistance.

Les gens du pays apportent des présents au colonel qui, atteint d'un accès de fièvre hématurique, se raidit contre le mal avec une énergie surhumaine, reçoit les envoyés des villages et exerce toutes les fonctions de son commandement, sans rien laisser paraître de ses souffrances.

Séjour à Dialibakoro, le 3 avril.

Départ, le 4, pour Fodekaria. Les indigènes viennent au devant de la colonne avec des corbeilles de patates, de manioc, de dattes et de kola. Les auxiliaires font des leurs. Ils volent et pillent leurs hôtes. L'exécution sommaire d'un des coupables remet tout le monde à la raison.

Campement à Nafadié, le 5 avril; à Diagama, le 6.

Toujours pas l'ombre de Samory!...

Anthelme enrage. Cette série d'étapes, où la colonne ne reçoit... que des corbeilles de manioc, lui parait fastidieuse. Où sont les beaux jours d'Youri et de Diéna? L'almany tant vanté sera-t-il donc aussi insaisissable qu'un vulgaire Ahmadou?...

XLVII

Hélas! Anthelme ne se doutait pas que son heure approchait. Non, la « girafe apprivoisée » et le « petit nègre » ne devaient pas prendre avec lui la route de France.

En marche, le 7 avril. Le marigot de Badako est franchi. On escalade un plateau rocheux pour redescendre sur le village de Karfamoudouïa, dont les habitants viennent au-devant de la colonne.

Samory, cette fois, n'est pas loin. On est près de l'atteindre. L'almany se retire, brûlant tout sur son passage. Voici, sur la droite, Médina qui flambe, et, sur la gauche, Kankan tout en feu. L'incendie a été allumé avec méthode. Des bottes de paille ont été placées, dans le village, au pied des orangers, des papayers, des dattiers. Les spahis surprennent les sofas en train d'achever leur œuvre.

Il faut leur donner la chasse.

Une colonne volante, sous les ordres du capitaine Hugueny, ira délivrer Kankan, poursuivra Samory, poussera jusqu'à Bissandougou, si elle ne rencontre pas de résistance trop sérieuse, et détruira la capitale.

Le capitaine emmène avec lui une section d'artillerie de montagne, trois compagnies de tirailleurs, un détachement d'indigènes et un peloton de spahis.

Anthelme est désigné pour marcher avec la 7e. Il est en ce moment le plus heureux des hommes. Ses meilleurs camarades font partie de l'expédition : Hardiviller, Renault, Laperrine, Baudot, jusqu'à ce fidèle Mahmadou Racine, tous ceux avec lesquels il a guerroyé dans le Kaarta. Le bon vieux Ningo est là aussi et astique furieusement le sabre de son lieutenant, afin qu'il luise bien éclatant quand, sous les rayons du « monstre », il devra montrer aux tirailleurs le chemin du devoir...

La colonne quitte Kankan à deux heures un quart; elle passe le Milo à gué et arrive à Dabadougou. Des cavaliers ennemis essayent de mettre le feu au Sanié. L'arrivée des Français vient les troubler dans leur besogne. Le Sanié est occupé. Quelques obus et des feux de salve mettent en fuite les cavaliers qui reviennent.

Campement à Dabadougou. Anthelme dort de son bon sommeil

sous la paillote que lui a préparée Ningo; et dans le monde merveilleux où se promène son rêve, il entrevoit, à travers une gloire, la croix d'honneur qui plane au-dessus de sa couchette et sa mère, les larmes aux yeux, qui l'embrasse et lui sourit...

XLVIII

8 avril, à l'aube...

Anthelme a le commandement de l'avant-garde.

Un beau jour s'annonce. Le soleil se lève, radieux, au bout des vastes plaines sans fin, immensité de terre sablonneuse empourprée par ses premiers rayons : la ligne d'horizon, implacable et dure, apparaît dans les intervalles des bouquets de bois et des accidents de terrain...

Dans les Alpes, c'est le renouveau : les violettes fleurissent, les arbres bourgeonnent, la sève monte, les oiseaux se reprennent à chanter; doucement les fiancés cheminent ensemble et *se parlent* le long des sentiers : la vie, l'amour, l'espérance.

Ici, sous le ciel des tropiques, c'est la jeunesse qui marche, insouciante, alerte, résignée, riant à la fatigue, à la chaleur déjà pesante, bientôt torride. Blancs ou noirs, ils sont tous jeunes, sauf le bon vieux Ningo, vieux, mais aussi vigoureux qu'un jeune. Un peloton de spahis, avec leurs vestes rouges, leurs pantalons bleus bouffants, leurs burnous et leurs casques blancs défraîchis par la sueur ; puis, le lieutenant, bien sanglé dans sa tunique, fumant une cigarette matinale et laissant aller sa monture au pas, derrière les petits chevaux arabes.

Les tirailleurs suivent, le fusil gras en bandoulière, pliant sous le poids du sac gonflé. On eût dit, vraiment, la dernière colonne du *Jean*, de Loti :

« Aucun présage de mort, rien de funèbre dans l'air, rien que le calme et la pureté du ciel. Dans le marais, les hautes herbes, humides encore de la rosée de la nuit, brillent au soleil : les libellules voltigent avec leurs grandes ailes tachetées de noir ; les nénufars ouvrent sur l'eau leurs larges fleurs blanches. »

Cinq heures et demie...

Dans le lointain, un gros village, ruche de cases et de paillotes séparées par des ruelles. En avant, une sorte de blockhaus pri-

mitif, bientôt et à mesure que l'on s'approche plus distinctement perçu.

C'est Ouloundougou.

Une foule grouillante s'agite derrière : guerriers à moitié nus, « démons noirs » couverts de *grigris*, courant, se bousculant, se démenant avec une agilité féline.

Véritable image de l'enfer que ce camp de nègres horribles, scalpés, tatoués, ivres de fureur et de sang. Les uns tendent la corde de leur arc ; les autres affûtent leurs lances. Ceux-ci chargent leurs fusils à piston. Ceux-là, à cheval, passent ventre à terre à travers les groupes, apportent des ordres, vont en chercher, et de ce grouillement d'hommes et de bêtes surgissent des clameurs sauvages auxquelles se mêlent les sons sourds et précipités du tam-tam, les notes aiguës des flûtes, les beuglements des olifants.

« Cela va chauffer, » dit un vieux birbe, qui avait plus d'une fois déjà entendu cette musique.

A portée de fusil...

Les tam-tams de guerre retentissent de plus belle. Quelques balles, mais impuissantes, tombent inertes en avant de la colonne. Anthelme est descendu de cheval ; il a mis sabre au clair et commandé : *Baïonnette !... on !*

Le premier, ivre d'ardeur guerrière, fou d'enthousiasme, il s'élance à l'assaut et se précipite, en escaladant les parapets en pisé, dans l'intérieur du village. Les hommes le suivent ; les voilà aux prises avec l'ennemi, se frayant un passage à travers les soldats d'ébène, dans des mares de sang.

Ce fut une lutte acharnée, démoniaque, épique. Pas de quartier de part ni d'autre. On se battait corps à corps. On se tuait à coups de sabre, à coups de baïonnette, à coups de lance.

Les noirs avaient pour eux le nombre et l'avantage d'une forte position défensive. Ils durent céder pourtant et allèrent, pêle-mêle, en masses désordonnées, se reformer à quelque distance, puis disparurent dans la brousse...

XLIX

Une halte aux pieds d'un baobab : Ouloundougou est conquis. Les vivants ont fui ; les cadavres restent, portant figé, au visage,

un rictus horrible. Une loque tricolore flotte maintenant au-dessus du village noir.

Le lieutenant dispose une ligne de tirailleurs pour se garder contre un retour offensif, puis il fait déjeuner sa troupe. Un spectacle de mort les entoure. Qu'importe ! la mort, pour le soldat, n'est-ce pas la vie ?... Et pendant que les chevaux boivent l'eau dormante et dévorent l'avoine, eux mangent avidement le pain durci, le couscous et les vivres de conserve. Lui n'a jamais été aussi gai, jamais plus étourdissant et d'une verve plus endiablée. Dans le carré des officiers, on boit à la France et en avant! car la journée n'est pas finie, et, au bout, s'il plaît à Dieu, le marsouin entrevoit le petit bout de ruban rouge qu'il sera si fier de rapporter à sa mère, auquel il a rêvé dans son dernier sommeil...

Dix heures.

La colonne a repris sa marche. Dans la forêt épaisse, pas de trace humaine.

Dix heures et demie, onze heures, onze heures vingt-cinq, toujours rien.

Passage du marigot de Diaman. En face, la brousse, bordant le ravin de Kokouna, et, dans la brousse, quelque chose d'insolite, des feuillages qui bougent, et ce n'est pas le vent qui les agite... Bientôt des ombres noires apparaissent, nombreuses, denses. effrayantes. Il en descend de toutes parts. Et voici que le tabala retentit...

L'ennemi !... c'est l'ennemi !...

Et un ennemi redoutable, — redoutable par le nombre, par les positions qu'il occupe, par la fureur dont il est animé.

Il y a des minutes sur le champ de bataille où les plus braves ont peur. Paniques inconscientes, instinctives, insurmontables : la tête triomphant de l'âme et l'entraînant en arrière d'un mouvement automatique, irraisonné.

Ainsi des tirailleurs. La première ligne, à cette apparition, hésite et flotte. Un peu plus, et ces lions deviendront des lièvres, comme les auxiliaires de Diéna.

Anthelme, lui, n'a pas peur. Le sourire aux lèvres, le regard illuminé, il s'élance au-devant de sa troupe, le sabre à la main. « En avant, les tirailleurs, et vive... ! » il n'eut pas le temps d'achever.

De la brousse une décharge meurtrière est partie. Une balle en plein cœur : le lieutenant est tombé pour ne plus se relever. Ningo

se précipite avec le caporal de la première escouade : tous deux tombent à leur tour, mortellement frappés.

Alors les tirailleurs, redevenant eux-mêmes, devant le cadavre encore chaud du *toubab* adoré, s'élancent comme une trombe, fous de douleur, de colère, de bravoure.

Pas de quartier. Un massacre.

Anthelme est vengé.

L

Deux heures du soir. Sous l'ombre d'un baobab, les trois cadavres sont couchés. Anthelme a à ses côtés les deux noirs dont les balles de Samory ont mis la tête en bouillie. Lui, calme, reposé, souriant, semble dormir. Seule, une blancheur de marbre répandue sur son visage dit que c'est bien le dernier sommeil. Sur la poitrine, à la place du cœur, — juste à l'endroit où la croix d'honneur devait être attachée, — une déchirure large comme un écu.

Et c'est tout.

Il est superbe ainsi, l'enfant des Alpes, en tenue de combat, jusque dans l'immobilité de la mort.

Les camarades, le cœur oppressé, les larmes coulant le long des joues, défilent un à un, silencieux, se demandant si c'est bien vrai, s'il ne se réveillera pas... Éternel mystère auquel on ne s'habitue jamais, même en le frôlant chaque jour...

Il y a là d'anciens *copains* de Saint-Cyr et de Toulon, d'autres qui ne l'ont connu qu'au Sénégal, des blancs et des noirs; tous avaient appris à l'aimer, tous le pleurent, et, pour le pleurer, ils ont le même cœur, la même langue. Aucun met bravement un genou en terre, et, la tête entre les mains, se prend à réciter tout bas une prière pour l'âme du *pays* qu'il ne reverra plus en ce monde, dont l'enveloppe mortelle, elle-même, va disparaître sous cette terre africaine...

Car il faut se hâter.

L'ensevelissement doit avoir lieu sur l'heure. On ne peut emporter ses morts ni laisser leur dépouille exposée aux outrages des noirs.

Vite, une croix est taillée dans la brousse. Un calcédrat, — l'arbre des guerriers, — fournit le bois du divin symbole.

Des couronnes de feuillages sont hâtivement tressées; trois fois

quatre planches, assemblées à la hâte. Pieusement, les camarades y déposent l'un après l'autre les trois cadavres.

Tous trois ensemble, ils sont portés, à bras, du pied du baobab jusqu'à la mosquée déserte.

Un tirailleur de France porte en avant la croix : la croix, prière muette, qui supplée aux pompes liturgiques forcément absentes en ce désert, la croix devant laquelle se signe plus d'un vieux *birbe* de Bretagne, qui a conservé au cœur la foi de son enfance et assez de mémoire pour n'avoir pas complètement oublié les premières prières avec lesquelles une mère pieuse l'a autrefois endormi, entre deux baisers.

Derrière les cercueils, toute la grande famille militaire, en tête de laquelle marche le commandant.

A l'entrée de la mosquée, le piquet présente les armes.

D'une voix forte, mais altérée par l'émotion, — en quelques paroles brèves, hachées, — le commandant salue le vaillant fils de France, mort entre ces deux noirs, pour la défense du drapeau, et lui dit au revoir dans ce monde meilleur où leur sacrifice doit recevoir sa récompense.

Les clairons sonnent une dernière fois. On dirait, au hoquet des notes, qu'ils pleurent, eux aussi, celui avec lequel ils ont si souvent sonné la charge.

Les trois cercueils sont laissés dans la mosquée. On y met le feu. Ce n'est bientôt qu'un amas de cendres. Sur le temple de l'Islam consumé par les flammes, la croix est plantée comme un signe de résurrection et d'espérance...

Et, d'un pas cadencé, vigoureuse toujours, mais cette fois morne, silencieuse, triste, ne rythmant plus par ses chansons sa marche à travers ces solitudes inconnues, la colonne, après avoir rendu les derniers devoirs à ses morts, marchait sur Bissandougou...

LI

Paris, 20 avril 1891.

Le Sénateur, Ministre de la marine,
à Monsieur le Maire d'Albens (Savoie).

« J'ai le regret de vous faire connaître que M. Orsat (Félix-

Anthelme) (1), né à Albens le 13 décembre 1868, lieutenant d'infanterie de marine au régiment des tirailleurs sénégalais, a été tué glorieusement d'une balle au cœur, le 8 avril 1891, dans les environs de Bissandougou, en poursuivant l'armée de Samory. Je vous prie de vouloir bien porter, avec les ménagements désirables, cette douloureuse nouvelle à la connaissance du père de cet officier. »

LII

Laissons parler un témoin, celui-là même qui, quelques mois plus tard, devait tomber à son tour, mortellement frappé (2). Quelle plus belle oraison funèbre, pour un soldat, que cette page écrite par un soldat!

Camp de Médina.

« Je l'aimais bien, votre pauvre frère, et je crois bien qu'il me le rendait. A Toulon déjà nous étions liés, mais pas de cette intimité de la brousse, du combat, de la tente fraternellement partagée, du dernier verre de vin de réserve mis en commun, et il est mort, mort en brave et bon soldat.

« Pendant toute la campagne, il a été d'une bravoure et d'un entrain remarquables. A Youri, il était malade à mourir ; violent accès de fièvre; sur son instante demande, malgré l'avis des médecins, il part... En route, il tombe, on le croit mort, on le place dans une voiture ; au premier coup de canon, il en sort pour se battre et s'élancer à l'assaut.

« A Diéna, il charge avec sa section dans le village. Là, une scène à la Plutarque : il rencontre l'adjudant Darnige qui, bien que blessé, a pris le commandement d'une compagnie dont les deux officiers sont emportés grièvement touchés, et, au milieu du bruit assourdissant de la fusillade, il engage la conversation suivante : *Bonjour, Darnige, votre santé est bonne? — Trop veinard de Darnige, vous commandez une compagnie et je ne commande qu'une section!...*

(1) Son nom, que nous avions promis de laisser enveloppé d'un voile, a échappé à notre plume; nous n'avons pas le courage de réparer cette patriotique indiscrétion qui assurera au lieutenant Orsat, dans le livre d'or de l'infanterie de marine, la place d'honneur dont sa mémoire est digne.

(2) Le capitaine Morin.

« Et il continue, aussi calme que sur une promenade publique, pendant que les balles pleuvent de toutes parts, renversant tout, et qu'il entraîne ses hommes ruelle par ruelle, case par case. A son tour, il est blessé par une de ces flèches empoisonnées qui peuvent vous foudroyer ; sans penser à la mort qui peut survenir d'une minute à l'autre, il continue sa course en avant et ne songe à se faire panser que quand nous sommes maîtres de la place, qu'à la tête de sa section il a traversée de part en part en assurant la victoire !

« Enfin, arrive la campagne contre Samory. De Siguiry à Kankan, rien ; mais quand nous arrivons à Kankan, le village brûle. L'armée de Samory traverse le Milo. Il est urgent de pousser en avant ; mais le colonel Archinard, à bout de forces, ne peut continuer la route ; il garde près de lui le convoi et deux compagnies et jette le reste de la colonne contre Samory ; elle est composée d'un peloton de spahis, d'une section de 80 et de trois compagnies, dont la 7e, celle de votre frère. Le même jour, 7 avril, elle franchit le Milo, poursuivant de ses feux l'arrière-garde ennemie, elle parvient jusqu'à Dabadougou.

« Le lendemain à l'aube, elle se remet en route ; le brave Orsat commande l'avant-garde. A six heures, il arrive au village d'Ouloundougou, fortement occupé par un gros d'ennemis, il l'enlève brillamment à la baïonnette et refoule devant lui les gens de Samory qui, habiles et courageux, mettent à profit les moindres accidents de terrain pour leur défense héroïque. Il faut les déloger pas à pas, et la marche en avant est un continuel combat.

« A neuf heures, notre colonne s'établit en halte gardée et des feux de salve bien ajustés la débarrassent pour un instant de ses ennemis ; ce moment est mis à profit pour le déjeuner de la troupe. Pendant le repas, votre frère est d'une gaieté franche et cordiale, gaieté remarquée qu'il garda jusqu'à la fin. A dix heures, la marche est reprise, et, jusqu'à onze heures vingt-cinq, nullement inquiétée ; à ce moment, on arrive au *marigot* de Diaman. Devant nous, un ravin profond et boisé : l'ennemi est là, attendant, on le sent. L'avant-garde hésite, il faut l'entraîner, votre frère s'élance, un feu violent le renverse en arrière... tué raide d'une balle au cœur, tirée à moins de trois mètres. Son vieux Ningo et un caporal veulent le relever, ils tombent la tête fracassée.

« Mais la compagnie, furieuse de la mort d'un chef adoré, s'ébranle à la baïonnette, les spahis s'élancent au galop et les guerriers de Samory se dispersent dans la brousse, abandonnant

leurs cadavres et une vingtaine de fusils à tir rapide, Gras, Chasse-pot, Remington. Et dire que votre frère doit sa mort à la vente d nos fusils de guerre à des mercantis français !

« La colonne relève ses morts et ses blessés sans être inquiété par l'ennemi lancé en pleine déroute. A une heure et demie ell bivouaque à Sana, et attend, pour enterrer ses morts, le retour d la 7e compagnie (celle de votre frère), acharnée à la poursuite de guerriers de l'almany. A deux heures, on rendait les dernier honneurs à notre pauvre mort, qui repose entre les deux tirailleur qui étaient ses plus fidèles guerriers.

« Je la retrouverai, cette modeste tombe, quand je partirai pou la campagne prochaine, et je le vengerai, notre pauvre ami ; j viens d'être décoré et, au moment où je recevais la croix, m pensée allait au plus brave de nous, au héros de Diéna, à celui qu l'avait méritée dix fois, la croix, et qui n'était plus là pour l recevoir ! »

M...

LIII

Une matinée de mai.

Les Alpes n'ont jamais été si belles. Les frondaisons d'avril son devenues plus denses. Partout des fleurs, des rayons, des sourires Éternelle jeunesse du renouveau qui, chaque année, revit quan l'autre jeunesse est si courte et dure à peine ce que dure une génération de roses.

Dans ce concert, une note triste. La cloche de l'église prochain se met à pleurer. A toute volée, elle envoie aux échos les plainte d'un glas lent, prolongé, monotone qui serre le cœur...

A travers les sentiers, les paysans, suspendant pour une heure le travail du jour, arrivent, par groupes ; puis, après s'être signés avec l'eau bénite, vont prendre dans l'église leur place accoutumée.

A l'autel le curé monte revêtu de la chasuble noire.

La messe, puis l'absoute.

Libera me, entonne l'officiant ; et les chantres, de leur voix agreste et sans art, lui donnent à plein gosier la réplique :

— *Requiem æternam dona ei, Domine.*

— *Et lux perpetua luceat ei.*

— *A portâ inferi.*
— *Erue, Domine, animam ejus.*
— *Requiescat in pace!*
— *Amen.*

Oui, qu'il repose en paix, le fils vaillant de la montagne, l'enfant des Alpes qui est allé, à vingt-deux ans, mourir sur les bords du Niger !...

Qu'il repose en paix, le soldat chrétien tué par une balle de musulman !

L'armée n'a-t-elle pas aussi ses martyrs, et, là-haut, dans le ciel, n'y a-t-il pas un séjour d'élection, et comme un saint des saints, pour les âmes de ceux qui ont versé leur sang sous les plis du drapeau?...

— *Domine, exaudi orationem meam.*
— *Et clamor meus ad te veniat.*
— *Dominus vobiscum.*
— *Et cum spiritu tuo.*

Un dernier *Oremus ;* encore un *Requiescat.* L'absoute est donnée. Les fidèles se retirent. Vite ils retournent au rude labeur, heureux de se sentir vivre, comme on l'est égoïstement chaque fois que l'on s'est approché de la mort.

Le sacristain a éteint les cierges. Le curé a dit son action de grâces. Les enfants de chœur ont quitté prestement le surplis et la soutanelle noire et s'attardent maintenant à jouer au *baculo* (1) sur la place, avant d'aller à l'école.

La famille, elle aussi, s'est retirée lentement et a repris le chemin de la maison vide, — vide de celui qui y apportait l'entrain, la gaieté, les rayons de la vingtième année.

Le soleil, lui, continue à rayonner, les blés à pousser, les prés à fleurir. Ce soir, filles et garçons vont se remettre à chanter les couplets du retour des bergers à la ferme. Le nom d'Anthelme a passé un instant sur leurs lèvres. Ce n'est déjà plus qu'un vague souvenir. Bientôt cette survivance imprécise disparaîtra elle-même, ainsi que la ride que la libellule fait à la surface d'une eau dormante en la frôlant de son aile.

Mais dans l'église redevenue silencieuse et déserte, sous la voûte faiblement éclairée de la petite chapelle, — une mère, en longs voiles

(1) Jeu d'enfants en usage dans les Alpes.

de deuil, s'attarde à prier longuement pour le repos de l'âme d
celui qui n'est plus...

. . . .

Et c'est ainsi, dès lors, tous les jours de l'année.

Et ce sera ainsi jusqu'à la fin.

Dans le délire de l'agonie, une mère âgée de quatre-vingt-dix-sept ans s'imaginait bercer son premier né qu'elle avait perdu, il y avait plus de trois quarts de siècle, alors qu'elle n'avait point encore atteint sa vingtième année. On l'entendait l'appeler, lui répondre, lui chanter des refrains d'autrefois ; on la voyait attirer à elle une ombre invisible, la couvrir de baisers, lui sourire...

Elle s'éteignit, ayant sur les lèvres le nom du chérubin qu'elle allait revoir aux cieux.

Ainsi sont toutes les mères.

L'immortelle fleurit en leur cœur alors qu'en dehors du sanctuaire le temps fait son œuvre et que la ronde des feuilles mortes jette au vent de l'oubli les derniers vestiges des printemps disparus.

F. Descostes.

ALLER ET RETOUR

Messieurs Lepic fils et mademoiselle Lepic viennent en vacances. Au saut de la diligence, et du plus loin qu'il voit ses parents, Poil de Carotte se demande :

— Est-ce le moment de courir au-devant d'eux ?

Il hésite :

— C'est trop tôt, je m'essoufflerais, et puis il ne faut rien exagérer.

Il diffère encore :

— Je courrai à partir d'ici... non, à partir de là...

Il se pose des questions :

— Quand faudra-t-il ôter ma casquette ? Lequel des deux embrasser le premier ?

Mais grand frère Félix et sœur Ernestine l'ont devancé et se partagent les caresses familiales. Quand Poil de Carotte arrive, il n'en reste presque plus.

— Comment, dit Mme Lepic, tu appelles encore M. Lepic « papa », à ton âge ? dis-lui : « mon père » et donne-lui une poignée de main ; c'est plus viril.

Ensuite elle le baise, une fois, au front, pour ne pas faire de jaloux.

Poil de Carotte est tellement content de se voir en vacances, qu'il en pleure. Et c'est souvent ainsi ; souvent il manifeste de travers.

Le jour de la rentrée (la rentrée est fixée au lundi matin, 2 octobre ; on commencera par la messe du Saint-Esprit), du plus loin qu'elle entend les grelots de la diligence, Mme Lepic tombe sur ses enfants et les étreint d'une seule brassée. Poil de Carotte ne se trouve pas dedans. Il espère patiemment son tour, la main déjà

tendue vers les courroies de l'impériale, ses adieux tout prêts, à ce point triste qu'il chantonne malgré lui.

— Au revoir, ma mère, dit-il d'un air digne.

— Tiens, dit Mme Lepic, pour qui te prends-tu, pierrot ? Il t'en coûterait de m'appeler « maman » comme tout le monde ? A-t-on jamais vu ? c'est encore blanc de bec et sale de nez et ça veut faire l'original !

Cependant elle le baise une fois au front, pour ne pas faire de jaloux.

JULES RENARD.

LES MORTS QUI PARLENT [1]

(*Suite.*)

XV

LE PANAMA.

Les deux frères avaient pris le rapide de Bordeaux qui arrive à Paris dans la matinée. Jacques descendit à l'arrêt d'Étampes pour acheter les feuilles du jour. La Ville vomissait en s'éveillant les sécrétions nocturnes de ses presses. Tout autour d'elle, comme une frange d'écume, cette marée de papier imprimé avançait, gagnait la province avec chaque train, submergeait déjà la banlieue. Elle apportait aux champs paisibles un peu de l'agitation du trouble océan. Elle venait au-devant des milliers de voyageurs que les réseaux convergents jetaient à cette heure sur la capitale; dans les cerveaux qui se reprenaient, las de leur sommeil roulant, elle opérait une révulsion pareille à celle de la première lame salée sur les baigneurs, lorsque la mer montante les atteint. Docilement, tous ces hommes recevaient l'empreinte quotidienne de la lettre d'imprimerie. A chaque portière du train, des bouches réclamaient leur becquée de nouvelles. Seules, des Sœurs d'un ordre charitable, qui emplissaient de leurs cornettes un compartiment, paraissaient ignorer qu'il existât des journaux; leurs mains égrenaient le rosaire, leurs lèvres murmuraient la prière matinale; avec le simple instinct de l'alouette, ces humbles pensées remontaient à l'aube dans leur ciel accoutumé, tandis que les autres se rabattaient sur les curiosités, les intérêts, les passions de la terre.

Le député se mit à parcourir ses feuilles, lui aussi, pour rattraper le fil des événements. Il l'avait perdu au Sénégal, à peine repris à la Bourdette : il eut la surprise toute neuve des faits qu'annonçaient les journaux. Faits terriblement dramatiques, à en croire les papiers.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 octobre.

Des en-têtes réclames, imprimés en caractères gras comme boue et noirs comme suie, hurlaient ces menaces mystérieuses : « Nouvelles révélations sur le Panama. Demandes de poursuites contre plusieurs députés. Séance sensationnelle. » — Sous ces titres alléchants, les rédacteurs s'efforçaient de communiquer au public le frisson de fièvre qui secouait leur prose. On y sentait vibrer l'émotion convenable aux interprètes d'un grand peuple, quand ils racontent une journée mémorable de son histoire, une des batailles épiques où ce peuple engagea sa fortune et son honneur.

Un des nombreux aigrefins qui avaient canalisé l'épargne nationale venait d'être arrêté à l'étranger, extradé, interrogé par un de ces juges d'instruction dont les noms fameux sonnent sans cesse à nos oreilles, comme sonnaient à celles de nos pères les noms des grands capitaines, des grands hommes d'État. L'inculpé avait fait des révélations, disaient les informateurs judiciaires; on avait saisi des carnets, déchiffré des hyéroglyphes, identifié des noms; et le garde des sceaux devait déposer, à la séance du jour, une demande en autorisation de poursuites contre un certain nombre de parlementaires. L'opinion publique était profondément émue, ajoutaient ses enregistreurs patentés; elle attendait, anxieuse, les résultats d'une journée qui aurait des conséquences incalculables.

Jacques savait à quoi s'en tenir sur ces affirmations de style. Il parcourut les autres pages; il y découvrit quelques nouvelles intéressantes. Les échos mondains relataient le retour à Paris de la princesse Véraguine, sa réinstallation dans le petit hôtel qu'elle avait loué, rue Jean-Goujon. Le courrier des théâtres racontait l'ovation faite la veille à Rose Esther par les habitués de la Comédie-Française, qui fêtaient la rentrée de notre grande tragédienne après sa tournée triomphale en Angleterre. Andarran sourit, en rapprochant ces informations. Classé par la politique dans un camp opposé à celui de Bayonne, ses relations avec son ancien camarade s'étaient espacées et refroidies; il le suivait d'assez près, néanmoins, pour soupçonner un duel de sentiments dans le cœur d'Elzéar; il songea avec curiosité à la crise probable que ces nouvelles faisaient conjecturer.

Il ne fut pas étonné de retrouver dans la ville « anxieuse » une foule tranquille, indifférente. Les gens allaient à leurs affaires, les boutiquiers vendaient dans leurs boutiques; deux minutes après le coup d'œil d'habitude jeté sur le journal, personne ne pensait plus au fait divers de la politique; ceux-là seuls s'en préoccupaient qui

vivaient de cette industrie, journalistes et députés. Peu de monde aux abords du Palais-Bourbon, peu d'animation dans les groupes, camelots, flâneurs, curieux qui faisaient queue à la grille, en quête d'une carte d'entrée. Sur les visages et dans les propos, le désintéressement d'amateurs blasés. Seuls, deux abbés paraissaient échauffés ; ils déployaient leur journal, ils se gravaient dans la mémoire les noms et les portraits des criminels qu'ils allaient être admis à contempler.

De l'autre côté de la grille, la température morale changeait. Pierre, amené à la Chambre par son frère qui voulait lui donner le divertissement d'une séance, retrouva là une sensation d'Afrique : le brusque passage de la zone tempérée dans la zone torride. Jacques l'introduisit dans le salon de la Paix.

— Ouvre l'œil, dit l'aîné. Une grande journée se prépare, de celles où se conjouissent toutes les méchancetés et toutes les turpitudes parlementaires. Tes nerfs n'ont pas l'expérience des miens, ils ne sentent pas l'électricité qui charge déjà l'atmosphère, le bouillonnement des passions dans la conque sonore placée au seuil du Parlement. Toutes les rumeurs de Paris viennent s'y répercuter. Ce mince tambour la sépare des cuisines législatives : chaque fois que le battant capitonné s'entr'ouvre sur l'enceinte réservée, un coup de soufflet de forge y chasse l'haleine brûlante de la ville. Dans cette salle, la collaboration constante du Parlement et de la presse fait et défait les gouvernements, fabrique les réputations, les scandales, les fortunes, les duels, les mots spirituels, les articles retentissants. Publicistes, préfets d'aujourd'hui et de demain, gens d'affaires, tous ceux qui écument les eaux troubles de la politique s'assemblent et s'agitent dans l'Œil-de-Bœuf républicain. Regarde leur image, là-haut. Horace Vernet les a figurés d'avance dans ce caisson de la voûte où des poissons monstrueux frétillent autour de cette dame nue, naufragée, tombée d'un bateau en perdition dans les vagues...

— Qui donc est au centre de ce rassemblement devant le socle du Laocoon ? demanda Pierre. — On s'y écrase littéralement !

— Ce grand journaliste qui pérore ? c'est Nahasson. Il dit aux reporters les noms des vendus, les chiffres des sommes que chacun d'eux a touchées. Elles lui sont connues à un centime près, il le jure. Il n'oublie que lui-même. Comment douter de ses dires ? Les reporters enflent les chiffres, brouillent les noms, téléphonent le tout à leur journal. Ne semble-t-il pas qu'on entende les siffle-

ments des serpents enlacés à l'homme de bronze ? — Tiens, un député pousse le battant qui intercepte les bruits : comme le corbeau de l'arche, il vient aux nouvelles du déluge. Ah ! c'est Boutevierge ! — Bonjour, monsieur Boutevierge. Renseignez-moi : j'arrive de la campagne, je ne sais rien. Combien y en a-t-il ?

— Trois, seulement ; et pas des bons ! — Il y avait dans ces mots du chef radical un découragement profond, la déconvenue du chasseur qui a levé une belle compagnie de perdreaux et ne rapporte que trois pouillards.

— Oui, c'est maigre : du trois pour cent de coquins ! — ricana M. de Kermaheuc, qui venait serrer la main de Pierre. — Mais ne désespérons pas : ce n'est que la première charrette !

Dès que le marquis se fut éloigné, Sinda s'approcha des deux jeunes gens. Le baron Gédéon circulait à travers les groupes, offrant libéralement de gros cigares qu'il tirait d'un étui monumental en peau de crocodile.

— Monsieur Andarran, présentez-moi à ce héros. J'espère que vous nous ferez l'honneur de nous l'amener, jeudi soir !

La présentation achevée, le Triestin s'écarta pour harponner un député. Pierre s'informa auprès de son frère :

— Qu'est-ce qu'il fait, celui-là ?

— Il refait... les autres. De même ce gros garçon souriant, à barbe blonde en éventail, que tu vois là, dans l'embrasure de la fenêtre, serrant chaleureusement les mains de mes collègues : Napoléon Bayonne, de la maison Nathan et Salcedo, une puissance. — Une puissance pire, son frère Joseph, le Directeur de la Sûreté, qui parle dans la porte entre-baillée à Cyprien Boutevierge. Il vient sans doute flairer le vent, sonder les intentions cachées : qui faudra-t-il arrêter, qui laisser filer, ce soir ? — Mais l'affaire sera-t-elle sérieuse ? J'en doute, à voir l'air tranquille de ces Messieurs, qu'elle devrait toucher de si près.

Jacques alla installer son frère dans une tribune, revint, poussa la porte. Il avait hâte de satisfaire sa curiosité dans les couloirs ; Il avait honte de cette hâte, de cette curiosité. Déjà rattaché, le collier du troupeau, avec son gros grelot toujours tintant qui disperse la pensée ! Déjà perdu, le bénéfice de la cure morale faite en Afrique, le calme d'une raison pacifiée, qui s'énervait de nouveau dans la trépidation démente !

Ferroz était assis sur une banquette à l'entrée du corridor. Le médecin écoutait, regardait, la tête inclinée, avec son mouvement

habituel lorsqu'il comptait les battements du pouls chez un fiévreux.

— Bonjour, cher maître ! fit Andarran. — Que se passe-t-il ?

— Rien. Le Parlement suppure.

— Mais il y a du nouveau, me dit-on ?

— Non. Les gros continuent de manger les petits.

— Comment, non ! J'apprends qu'on ressuscite le Panama !

— Oui, et l'on me rajeunit de quarante ans. Le spectacle que j'ai sous les yeux me reporte à ma première mission scientifique, lorsqu'on m'envoya étudier une épidémie de peste à Djedda. Vous n'avez jamais vu un hôpital de pestiférés, vous ? Regardez. Je vous garantis l'exacte ressemblance.

Du premier coup d'œil, Jacques aperçut la vérité du mot. Bouleversée, cette physionomie des couloirs qu'il connaissait si bien. Une attente tragique glaçait l'atmosphère. Les plus loquaces parlaient à mi-voix ; beaucoup se taisaient, dans un recueillement inquiet. Des mains qu'on serrait étaient froides. Certains regards fuyaient ; les autres convergaient, avec des expressions de terreur ou de curiosité féroce, vers quelques figures altérées. La Haine et la Peur, bêtes captives d'habitude dans la salle des séances, s'étaient ruées dans le parloir intime. Elles ravageaient les âmes, et les âmes apparaissaient sur les visages : c'était hideux. Les « nouveaux », les deux cents députés étrangers aux précédentes législatures qui n'avaient jamais émis de votes sur le Panama, s'aggloméraient à part, instinctivement. Ils affectaient les mines pudiques et scandalisées de jeunes vierges égarées dans un mauvais lieu. Leur réserve hautaine semblait dire aux anciens : « Vous en êtes tous, nous n'en sommes pas. » Les anciens se réunissaient pour chuchoter des noms, pour interroger les oracles, gros de secrets qu'ils ne disaient pas.

— Avez-vous lu la liste du journal ? Pélussin y est-il ? — Caqueville en est. On l'assurait dans le salon de la Paix. — Non c'est Caucuste. On a vu hier Paulin Renard au Palais, chez le juge. — Je m'en étais toujours douté !

Colloques sinistres par le mépris mutuel qu'ils se témoignaient, ces hommes si prompts au soupçon ; par la crainte ou l'espoir du déshonneur qui allait passer, prenant l'un, l'autre...

On n'entendait dans les groupes que ces mots : « Chéquards... exécution... nouvelle fournée... autre charrette... appel des condamnés... » Ce vocabulaire flattait les oreilles auxquelles il rapportait un écho dramatique de la Convention. A se voir parqués

entre ces murailles nues, sous les voûtes de ces grands vestibules si semblables à des geôles, les chétifs politiciens avaient l'illusion d'un retour aux cachots de la Terreur. Illusion aussitôt détruite par la petitesse du drame : des enfants méchants qui jouaient à la « terrorette », avec une guillotine en fer-blanc, dans une flaque de boue ; nul sang expiatoire ne relèverait l'ignoble parodie.

Les attitudes différaient chez chacun des suspects, des victimes désignées. Les uns gesticulaient, péroraient, grimaçaient des rires de défi : ils venaient s'expliquer dans les rassemblements ; leur approche y jetait un froid subit, les collègues se dispersaient. D'autres arpentaient les dalles, silencieux, isolés : celui-ci affaissé, cherchant un ami ; celui-là dédaigneux, insouciant en apparence, sanglier qui fonçait bravement sur la meute. C'étaient pour la plupart des vétérans, très entourés à l'ordinaire, évités ce jour-là par leurs satellites habituels. L'un d'eux, rapporteur d'une commission, pouvait seul fournir au député d'Eauze un renseignement urgent, sur une affaire capitale pour cette circonscription. Andarran s'était promis de le consulter sans retard ; il fit quelques pas vers cet homme, hésita, tourna court ; il s'en voulut de sa lâcheté, mais il ne sut pas vaincre l'épouvante contagieuse qui faisait le vide autour du pestiféré.

Jacques avait rejoint un cercle où Boutevierge donnait des éclaircissements. Aristide Asserme entra, en coup de vent, vint droit à ce même groupe, avec une fausse assurance dans la démarche, une gaieté fêlée dans sa parole fanfaronne. Tout d'une haleine, le créole débita ce récit :

— Non ! elle est trop bonne ! Je viens du Palais, j'étais allé m'informer ; ça m'ennuyait, à la fin, ces potins de concierge ! Savez-vous pourquoi mon nom a été mêlé à toutes leurs histoires de brigands, pourquoi j'ai failli être poursuivi ? Oyez : le juge d'instruction a ri comme une petite folle quand je lui ai conté la simple vérité. — En quatre-vingt-huit, un soir de printemps, je sortais de la Chambre, pour aller manger ma part du veau patriotique dans je ne sais plus quel banquet, à Saint-Mandé. Je monte sur la plate-forme du tramway, porte Rapp-Bastille. A la station de la rue du Bac, je reçois en pleine poitrine un voyageur pressé, qui escalade la plate-forme avec un palmier, un gros palmier dans un pot. Un peu plus, il m'éborgnait avec sa plante tropicale. Le monsieur s'excuse poliment, la conversation s'engage. Je ne sais plus à propos de quoi, l'homme au palmier se décèle un ancien tâcheron du

Panama, revenu de l'isthme avec des économies rondelettes. Il allait porter son végétal chez un gros entrepreneur qui l'avait obligé dans le temps, à Colon, et qui mariait une fille. Bonne occasion de se renseigner sur les travaux du canal : je vide mon compagnon de route, tout le long du boulevard Saint-Germain. Il s'emballe avec conviction, jure que l'affaire est magnifique, l'achèvement prochain. Il raisonnait fort bien, ma parole, il avait réponse à toutes les objections; en arrivant à la Bastille, j'étais à demi persuadé, ce diable d'homme avait la foi communicative. — Le seul écueil, disait-il, ce serait un refus d'autorisation opposé à la nouvelle émission par ces saligauds de la Chambre, des tripoteurs engagés à la baisse, bien sûr! Qu'ils osent donc arrêter la grande œuvre à la veille du succès final, et l'on verra comment la France jugera ce crime de lèse-patrie! — J'exprimais quelques doutes sur l'opération financière. — Ah! vous doutez, Monsieur! moi qui ai vu les choses sur les lieux, moi qui ne me paye pas des fumisteries des journalistes, je mets là-dedans toute ma petite épargne, et ce sera une fortune pour mes enfants. Ecoutez : Voulez-vous me tenir un pari? Je m'appelle... — Collot, Collard, Collet... ma foi, j'ai oublié le nom! Sur sa demande, je dus décliner le mien : Asserme, député. — Eh bien! monsieur le député, je vous parie... Ou plutôt non, faites mieux : prenez une part dans le syndicat qui achève de se former, et vous m'en direz des nouvelles, dans quelques semaines, dès que le public se jettera sur les titres émis. Justement, mon entrepreneur a encore des parts à placer; je vous mets en rapport avec lui : un homme charmant, tout rond, une jolie femme et deux jolies filles; vous vous en rincerez l'œil, et ce brave Coffigneux, dévoué de tout cœur à l'entreprise, sera heureux de recruter un croyant de plus, fier d'inscrire dans le syndicat une haute personnalité comme la vôtre... — On descendait du tramway : je montrai au palmifère l'horloge de la gare de Vincennes qui marquait l'heure de mon train, et je le quittai en lui disant que je n'avais pas le temps d'aller explorer chez les filles Coffigneux. Je le vois encore, me rappelant avec de grands gestes de sa seule main libre : — N'importe, je me charge de la chose, si vous voulez bien, je vais dire au patron qu'il vous inscrive pour une petite part; de l'argent qui vous tombera du ciel, et vous aurez par dessus le marché la satisfaction d'avoir servi la grande œuvre française. Il faut donner le bon exemple à tous ces fouinards! C'est dit? — J'éclatai de rire, il était si drôle, ce bien-

faiteur qui courait après moi avec son arbuste! Je ne sais pas quelle blague je lui répondis, en me hâtant vers la gare. L'instant d'après, je n'y pensais plus. Cette farce m'était si bien sortie de la mémoire qu'il me fallut un effort pour comprendre, quand on vint me chanter, au moment de la grande lessive, que je figurais sur la liste Coffigneux, pour une part de syndicataire, une misère, deux ou trois mille francs, je crois. Et, voilà qu'on me ressort le coup du Coffigneux, un gaillard que je n'ai jamais vu! Voilà tout ce qu'on a pu inventer de plus malin pour démolir les vieux républicains! Elle est bien bonne, n'est-ce pas?

Quelques amis d'Asserme esquissèrent un sourire gêné. Les autres auditeurs demeuraient congelés dans le silence. Le « Canaque » pirouetta sur ses talons, il alla porter son histoire et son indignation dans un second groupe, dans un troisième, avec sa belle humeur qui baissait de ton, chancelante sur cette croûte de glace qu'elle ne brisait plus.

De guerre lasse, il se rabattit sur Poujard'hieu. L'ancien ministre marchait à l'écart, les mains croisées derrière le dos, cuirassé d'une superbe indifférence contre les soupçons empoisonnés, les regards hostiles qui lui fouillaient le cœur. Le robuste athlète, endurci par tant de luttes, secouait cette averse de haine comme il eût fait d'une giboulée de mars sur son manteau. Il semblait absorbé dans la méditation du problème qui l'intéressait.

— Pourquoi diable ont-ils sorti le Panama? Que veulent-ils? Voyons, Asserme, vous devez le savoir, vous, puisque vous êtes dans leur boutique. Je ne comprends plus. Mirevault était bien tranquille, tout marchait comme sur des roulettes, jamais ministère n'eut devant lui une route aussi aplanie. Pourquoi ont-ils monté ce coup sans nécessité?

Énigme passionnante pour le sceptique Poujard'hieu, comme pour tous les vieux routiers de la politique. Dans leur conception, fondée sur une longue expérience, le Panama était une machine de guerre que les gouvernements « sortaient » au moment opportun, pour faire diversion à d'autres soucis, pour écraser un adversaire, pour étouffer dans l'œuf une coalition dangereuse. La vieille affaire, avec ses dossiers qui dormaient dans les cabinets des divers juges d'instruction, ressemblait pour eux à un de ces tirs au pigeon où des trappes fermées reposent sur des boîtes toujours garnies: de temps à autre, un cabinet de juge s'ouvrait à l'improviste, comme ces couvercles mus par un fil caché qui se relèvent brusquement,

donnent la volée à l'oiseau souterrain, sur le point où on ne l'attend pas, quand un tireur a envie de brûler quelques charges de poudre. Mais encore fallait-il qu'il y eût un motif pour brûler de la poudre, que diable !

— C'est pourtant vrai, répondait le sous-secrétaire d'État : je suis de leur boutique, et je ne comprends pas plus que vous. Ils ne m'ont rien dit. Pourquoi ressortent-ils le Panama ? Que veut Mirevault ? Ou plutôt que veulent ses conseils ? Des gens qui devraient être les premiers compromis ! C'est à se casser la tête. Si l'on ne savait pas, ce serait à croire que ces choses-là arrivent sans que le gouvernement ait intérêt à les permettre. Mais non, c'est impossible !

La sonnerie électrique vibra, appelant les députés en séance. Elle retentit dans plus d'un cœur comme le déclic du couperet. En un clin d'œil, chacun fut à son banc. Durant quelques minutes, un silence de mort pesa sur l'assemblée : le silence des aubes pâles, à la Roquette, quand l'agitation de la foule se fige devant la porte qui s'ouvre, le condamné qui sort... Attente plus angoissée, dans la foule parlementaire : les condamnés allaient être choisis au milieu de ses rangs ; lui, mon voisin... moi, peut-être... Des visages suaient l'épouvante : d'autres brûlaient d'une fièvre de curiosité : l'émotion comprimait tous les souffles, jusque dans les tribunes, où les yeux féminins brillaient de la cruelle volupté qu'ils attendaient du supplice.

Le garde des sceaux monta à la tribune, déposa trois demandes en autorisation de poursuites.

A peine eut-il parlé, la détente se fit, soudaine ; les respirations s'échappèrent bruyamment des poitrines, les fronts se redressèrent, comme ceux d'une troupe sous le feu, quand la décharge a passé, tirée trop haut. Eh quoi ! ce n'était que cela ! Aux soupirs discrets de soulagement, sur certains bancs, répondait sur beaucoup d'autres un grondement désappointé. Trois boucs émissaires, seulement, des moins dangereux, de ceux qui ne portaient ombrage à personne ! Leurs peccadilles, si peccadilles il y avait, apparaissaient insignifiantes, excusables à tous égards. Ils vinrent successivement se disculper, protester de leur innocence : leurs plaidoyers différaient comme leurs tempéraments. L'un d'eux fut tragique, grandiloquent, il attesta le ciel et la terre ; un autre se fit petit, suppliant, son gémissement chétif attendrissait ; le troisième prit joyeusement l'aventure, plaisanta ses accusateurs, égaya l'assem-

blée en présentant son cas comme une farce de la justice. Tous trois demandaient à être poursuivis, sûrs de se justifier. Il semblait bien que tout leur crime fût un emprunt inconsidéré, dans un moment de gêne : quelques centaines de francs dus aux écumeurs politiques qui avaient profité de leurs embarras. La Chambre, retournée en leur faveur, les jugeait plus à plaindre qu'à blâmer ; sa colère rebondissait contre le gouvernement, qui donnait une sotte comédie au lieu de la tragédie annoncée. Pièce d'autant plus bouffonne que le garde des sceaux s'excusait de ne pouvoir communiquer certains dossiers, parce qu'un greffier était allé passer la journée à Charenton, emportant la clef des tiroirs du juge, et qu'on ne savait où rejoindre ce greffier suburbain.

Bayonne s'empara de la tribune. Il dénonça le nouvel escamotage des satisfactions réclamées par la conscience publique, l'iniquité d'une justice qui ne s'abattait que sur les petits ; il donna une voix à la pitié commune qui amnistiait les négligeables accusés. On l'applaudit lorsqu'il traduisit ce sentiment général ; on l'applaudit plus encore lorsqu'il flétrit les concussionnaires impunis : chacun voulait se mettre en règle avec la vertu ; des mains battaient frénétiquement qui tremblaient tout à l'heure.

Asserme, tassé sur son siège derrière le banc des ministres, comprenait de moins en moins. Mêmes perplexités chez tous ceux qui se croyaient initiés au jeu secret de la politique : le socialiste revenait-il brusquement à son ancienne intransigeance ? Ou faisait-il sa partie dans une manœuvre gouvernementale, qu'Aristide pressentait sans pouvoir se l'expliquer ?

Du regard, du geste, Bayonne foudroyait ceux qu'il appelait les vrais, les grands coupables. Les allusions du tribun souffletaient des personnages considérables, impassibles à leur banc. Allusions appuyées, grossièrement éclairées par les interruptions de l'extrême gauche, par les cris qui sifflaient comme des balles, allaient cingler les fronts visés. Des poings se tendaient, menaçants : toutes les têtes se tournaient, suivaient la direction de l'insulte, jusqu'à l'homme ; ses voisins immédiats se reculaient peureusement, regardaient de l'autre côté. Il semblait que la clarté livide du gaz se concentrât, s'acharnât, elle aussi, sur les trois ou quatre piloris où blêmissaient les torturés.

Poujard'hieu, attaqué nominativement, demanda la parole.

Andarran crut un instant qu'elle allait se congeler, cette parole, tant l'air se fit glacial, tant il y avait d'hostilité muette sur les

visages; tous les regards déchargeaient sur la victime expiatoire le mépris haineux dont chacun redoutait une éclaboussure pour soi-même. La haute stature de Poujard'hieu se dressa au-dessus de la tribune. Un col de taureau, large et court, assurait sur la carrure des épaules une tête osseuse, taillée à coups de serpe, où l'intelligence affinait la rusticité native. Sur le masque rugueux du montagnard de la Lozère, tout était immobile : les muscles commandés par la volonté, les yeux retraits sous l'arcade sourcilière, la crinière fauve, — une perruque, disait-on, — qui matelassait les tempes saillantes.

Sans phrases, sans mots à effet avec une négligence dédaigneuse, avec autant d'aisance que s'il eût entretenu quelques amis dans son bureau, l'homme d'État repoussa du pied les ordures qu'il était las de balayer, disait-il. On sentait qu'il méprisait plus fort, parce qu'il les connaissait bien, ceux qui l'accablaient de leur mépris. L'émotion domptée se laissa deviner, — tel le tremblement interne de la vapeur dans une chaudière cerclée d'acier, — elle mit une note sourde dans la parole, toujours égale et simple, lorsque Poujard'hieu raconta sa vie de travail, sa rude ascension depuis la chaumière paternelle, ses luttes pour la République, pour l'ordre et la raison qu'il voulait y maintenir. La voix s'anima, s'éleva, quand il revendiqua hautement, pour lui seul, les responsabilités et l'honneur des actes qui avaient préservé cette République aux jours de crise : Oui, dans le péril de l'État, il avait pris de l'argent où on en trouvait, insoucieux de la correction, soucieux avant tout de la liberté, de la patrie, du salut de ces mêmes républicains qui l'outrageaient, et qui ne seraient plus là, sur ces bancs, s'il ne les avait pas sauvés au prix de l'incorrection qu'ils lui reprochaient.

L'accent du langage était si juste, si émouvant dans sa simplicité, l'homme était si beau de force calme, qu'un frisson courut du haut en bas des travées, dégela les figures, les cœurs. Les mains se joignirent pour applaudir, d'un mouvement involontaire, d'abord ; ce fût bientôt un applaudissement chaleureux, presque unanime ; et mieux que l'applaudissement, des gorges étranglées par le sanglot de l'admiration, des yeux qui se mouillaient, à cette soudaine et belle péripétie du drame. Le troupeau reconnaissait et subissait un maître. L'éloquence de Poujard'hieu résidait moins dans les mots, assemblés sans art, que dans cette manifestation du maître, du mâle, de l'énergie superbe qui dominait le grouillement de fureurs et de veuleries.

— Depuis trente ans que je suis dans les assemblées, dit M. Chasset de la Marne, je n'ai jamais vu un pareil effet d'éloquence.

Poujard'hieu descendit de la tribune, et un autre effet se produisit, que M. Chasset de la Marne n'avait jamais vu. Invariablement, quand l'orateur gratifié de ces longues salves d'acclamations regagne sa place, les mains n'arrêtent d'applaudir que pour se tendre vers lui, pour étreindre les siennes. Poujard'hieu remonta à son banc, et, sur son passage, pas une de ces mains qui scandaient sa péroraison, la minute d'avant, n'osa prendre celle du lépreux; toutes se dissimulèrent dans les poches, sous les pupitres, déjà regelées par la défiance, l'irrésolution, la peur.

— Eh quoi! dit Andarran à Rousseblaigue, condamnée sans appel, cette admirable force, perdue pour la France!

— Heu! Heu! fit le Gascon, le mâtin est très fort : mais, dame, on ne sait pas...

Un doute cruel tenaillait Jacques, subjugué comme les autres par le verbe souverain qui venait d'agir. Que devait-il croire? Etait-il vraiment dans la caverne de voleurs qu'on disait! Ce magnifique exemplaire de l'énergie mâle, Poujard'hieu, et les autres suspects, un cent et plus, assurait-on, n'était-ce qu'un vil ramassis de corrompus? N'y avait-il au contraire, dans l'ancienne et furieuse clameur, qu'une conjuration de la basse presse et de la tourbe parlementaire, l'éternel hurlement des rages politiques, rancunes, jalousies, besoin d'égorger pour parvenir? Incapable de résoudre, il jugeait à cette minute sous l'impression récente. Si ces hommes avaient failli, il y avait dans les sentiments déchaînés contre eux quelque chose de plus ignoble que leurs fautes mêmes. Jacques préférait les accusés à leurs accusateurs inhumains. Pourtant, ceux-là aussi étaient en majorité de braves gens; ils se fussent empressés à secourir un malheureux dans la rue ; ils eussent offert résolument leur poitrine à l'épée d'un insulteur; et ils s'acharnaient là, comme des hyènes, lâchement, sur les suppliciés! Toujours l'action de l'horrible cuve sur les cœurs que ses poisons infectaient! Envie, Lâcheté, Bêtise, Calomnie, blêmes Furies si présentes ce jour-là qu'on croyait les voir dans l'hémicycle, personnifiées au-dessus des hommes, tangibles comme les figures de marbre familières à l'œil, comme les deux femmes sculptées sur le bas-relief de la tribune, la dame avec la trompette, la dame avec les tablettes...

Dans cette réaction de dégoût, Andarran voulut serrer la main de Poujard'hieu. L'orateur applaudi et toujours pestiféré quittait la salle, gagnait la porte de son pas indolent. Jacques le suivit ; il sentit que sa poignée de main aurait dû s'offrir devant tous, dans l'hémicycle, qu'il préférait la donner furtivement, dans les couloirs, et que c'était encore de la lâcheté, cette lâcheté qui collait comme une glu sur toutes les consciences, sur les autres, sur la sienne... Il ne rejoignit Poujard'hieu que dans le salon de la Paix. C'était déjà un autre homme ; le monstre oratoire avait disparu dans le politicien madré, qui discutait avec deux directeurs de journaux les charges alléguées contre lui ; revenu bientôt au problème où il se butait, l'ancien ministre interrogeait ces journalistes :

— Mais pourquoi diable ont-ils sorti le Panama? Que machine donc Mirevault? Y voyez-vous clair, vous autres ?

Le député d'Eauze fut bloqué contre une fenêtre par Van den Poker. Le gouverneur de la Crète, assidu dans le salon de la Paix, paraissait fort troublé.

— Monsieur le député, vous savez la grave nouvelle ? Le Sultan a répondu hier soir par un refus à l'ultimatum des ambassadeurs. Vous qui portez tant d'intérêt aux affaires d'Orient, n'allez-vous pas intervenir, réclamer des explications ? C'est l'heure où se décide le sort de ma pauvre île... — Le colonel disait toujours : « Ma pauvre île, » en parlant de cette Crète qu'il n'avait jamais vue. — Ma situation devient intolérable, incompatible avec le prestige nécessaire au mandataire de l'Europe...

Instruit à fuir le fâcheux gouverneur, Jacques s'échappa, alla consulter le cadre où l'on affiche les dépêches. Le colonel avait dit vrai, cette fois : la nouvelle était d'importance et faisait prévoir de sérieuses complications. Andarran attira sur ce télégramme l'attention de quelques collègues qui lisaient derrière son dos ; ils y regardèrent distraitement, reprirent la lecture d'un communiqué de l'Havas relatif à des nominations de sous-préfets : ils épluchaient avec passion ce mouvement administratif. Jacques fit signe à d'autres membres de son groupe, qui passaient à proximité ; une bourrasque de cris et de trépignements arriva de la salle ; on continuait de s'injurier derrière ce mur, le Panama appelait ; les collègues se précipitèrent dans la cage du tambour, comme des moutons dans la bergerie à l'aboi des chiens qui les rallie.

Avide d'une bouffée d'air pur, il poussa jusqu'à la terrasse du petit jardin, s'accouda sur le parapet, au-dessus du quai. Le soir

délicieux des premiers jours de mai tombait sur Paris. Dans l'outremer lumineux du ciel, des nuages roses semblaient refléter là-haut les corolles des marronniers en fleurs. Les rayons du couchant, projetés en faisceaux obliques, irisaient les eaux du fleuve. Les voitures revenaient du Bois, pimpantes, ramenaient au Faubourg des femmes jolies sous leurs toilettes claires, dans l'air fin et capiteux. Tout ce monde riait le printemps. Tout ce monde respirait le charme délicat de ces heures douces, le léger parfum d'amour qui flotte autour des Parisiennes, sous les arbres élyséens, aux jeunes soirs de mai. Le torrent de vie roulait allègrement, dans la joie et la lumière, il frôlait de son gai clapotis les parois de la cuve infernale où des hommes agonisaient, martyrisés par d'autres hommes.

Jacques s'entendit appeler ; c'était son frère qui sortait de la Chambre, gagnait le large.

— Tu en as assez ? cria l'aîné.

— Oui. Ça me rappelle trop les palabres des Touareg, presque aussi rusés, presque aussi féroces. Ce n'est pas propre, un endroit où coule tant de haine et jamais de sang.

— Patiente un peu, fit Jacques : le sang finira bien par couler.

— Ma foi, tant mieux pour vous. Un peu de sang laverait peut-être tout ce fiel. Bonsoir, je vais m'aérer.

Pierre allait enfiler le pont ; il revint sur ses pas, à l'appel que lui adressait de son ombrelle une des deux jeunes femmes assises dans l'élégante victoria qui s'arrêtait contre le trottoir. C'était une sœur de Félines, leur parente ! elle avait aperçu le capitaine, elle l'appelait gaîment pour le complimenter et lui souhaiter la bien venue à Paris. A côté d'elle, Jacques reconnut la princesse Véraguine, amenée par cette amie à la Chambre, où elle voulait voir la fin de la séance. Daria lui parut encore embellie, depuis le jour de l'autre année où il avait fait sa connaissance chez les Sinda : sur son gracieux visage rayonnait l'explosion de vie d'un enfant en pénitence qui revient au plaisir. Elle s'inclina de son fier mouvement de cygne, quand son amie lui présenta Pierre ; elle descendit, disparut derrière la grille, dans la petite cour où Bayonne l'attendait pour la placer. Immobile sur l'asphalte, l'officier la suivit d'un de ces longs regards où il entre une surprise et presque un éblouissement. Jacques l'entendit qui disait à leur parente, de sa voix grave :

— Dieu ! que votre amie est belle !

L'aîné s'étonna ; il savait son frère si distrait, si rétif aux impressions subites.

Son attention fut détournée par trois ouvriers qui passaient, levaient la tête de son côté, avec un rire gouailleur. Dans leurs propos il ne put distinguer que ce mot : Panama ! Le mépris de la rue montait au député. N'était-il pas un de la maison maudite, un des fainéants, un des vendus ? Humilié d'être là, d'y être vu, il se retira d'un haut-le-corps honteux, s'éloigna, regagna la salle des séances.

A la tribune, Mirevault délayait l'affaire, achevait de noyer les poudres. Il s'opposait à l'enquête parlementaire réclamée par le chef des socialistes, tout en s'associant aux sentiments qui avaient inspiré cette demande. Il priait la Chambre de voter un ordre du jour vague et vertueux, qui flétrissait en bloc des ombres insaisissables et affirmait la résolution de faire toute la lumière sur les responsabilités encourues.

— Autant de mots, autant de mensonges, pensait Andarran. — Les avait-il assez souvent votées, ces flétrissures qui laissaient planer la suspicion sur tous les parlementaires afin de n'en désigner aucun, ces promesses d'une lumière qu'on n'avait ni la volonté ni le pouvoir de faire, dans le dédale d'imputations sans preuves d'où elle ne se dégagerait jamais !

— C'est idiot ! — s'écriaient autour de lui Couilleau, Rousseblaigue, vingt autres voix. — On nous demande de nous suicider, de jeter de la boue en l'air pour qu'elle nous retombe à tous sur le nez !

Les deux cents nouveaux, les jeunes vierges, appuyaient bruyamment l'ordre du jour. Ils avaient hâte de proclamer leur vertu immaculée, ils goûtaient le malin plaisir qu'éprouvent les nouvelles promotions à mettre dans le même sac tous les anciens. Quelques-uns de ceux-ci regimbaient, apostrophaient les nouveaux :

— Nous vous valons bien !

Ils préparaient néanmoins leurs bulletins de vote, avec résignation : il fallait être vertueux à l'unanimité. — C'est idiot ! — répétait-on sur tous les bancs ; et on votait. Jacques savait par expérience combien de peurs différentes entraient dans le dosage d'un scrutin sur le Panama : peur du soupçon, peur de l'électeur, peur des journaux, surtout ; peur de la liste nominative des votants qui paraîtrait le lendemain dans les feuilles de combat. Ses collègues n'avaient pas de qualificatifs assez sévères pour « ces méprisables,

ces immondes feuilles de chantage » ; et au fond de leurs cœurs, tandis que leurs mains choisissaient le bulletin, il lisait l'angoisse qui les terrorisait : — Pourvu que je sois demain du bon côté, du côté vertueux, et pas au pilori où des lettres grasses cloueront les réprouvés ! — Couilleau, Rousseblaigue, tant d'autres, ces honnêtes gens au-dessus de tout soupçon, qui n'avaient rien à craindre, qui auraient montré du courage devant un vrai danger, ils votaient la formule imbécile qu'ils jugeaient telle, ils eussent voté l'ordre du jour qui aurait exigé leurs propres têtes ; ils s'effondraient une fois de plus dans l'universelle lâcheté. Et Jacques vota comme eux, et il se méprisa une fois de plus.

Il rejoignit Ferroz à la sortie. La séance avait traîné jusqu'à huit heures. La nuit était venue. Les deux députés allaient dîner sur la rive droite. Andarran interrogea le vieux praticien.

— Était-elle assez dégoûtante, cette séance ?

— Enfantine, surtout, dit Ferroz. Nos contemporains ont fait de l'argent le seul pouvoir, le seul régulateur des affaires humaines ; et ils s'étonnent que ce despote unique ait de fortes prises sur beaucoup d'entre eux ! Le plus amusant, c'est les distinctions qu'ils établissent entre le licite et l'illicite. Mon voisin s'indignait de bonne foi contre les vendus, et il vend ses votes au gouvernement afin d'obtenir une place lucrative pour son gendre. Criminel, le billet de banque reçu de certaines mains ; innocente, la contrepartie de ce billet reçue d'une autre main, en autre monnaie : faveurs, subventions, emplois, sinécures, qui se traduisent en dernière analyse par un avantage pécuniaire. Seul, l'argent des actionnaires du Panama est honteux ; celui des actionnaires de l'État, des contribuables à qui on fait suer l'impôt, ne l'est pas. Et les parlementaires se pourchassent les uns les autres sous les coups de fouet d'une presse gorgée de ce même argent. Tout cela est d'une logique bien réjouissante pour le philosophe.

— Enfin, reprit Jacques, sommes-nous complices ou dupes ? Que faut-il abhorrer dans cette maison, la malpropreté ou la méchanceté ? Y a-t-il eu vraiment péculat parlementaire dans les proportions qu'on dit ? N'y a-t-il qu'un mirage créé par les fureurs politiques, par les basses calomnies des partis ?

Ferroz haussa les épaules.

— De tout temps, les oligarchies dirigeantes ont retiré du pouvoir quelques bénéfices matériels ; aujourd'hui comme jadis, sans doute, ni plus ni moins. La crédulité publique ajoute des zéros à

des chiffres plus nombreux aujourd'hui, car il y a plus de numéraire qui roule, plus de copartageants. Et une démocratie est plus regardante. La nôtre, stimulée par une presse enragée, devient impitoyable aux faiblesses humaines. Je crois pourtant que notre peuple les pardonnerait, s'il n'avait pas le droit de se dire, avec une certaine justice faite de bon sens : Ils ne m'en ont pas donné pour l'argent qu'ils m'ont pris.

— Oui, c'est cela, s'écria Jacques ; c'est leur véritable crime aux yeux du peuple. Ils n'ont rien donné à la France, ni gloire, ni prospérité, rien, rien...

— Vous êtes toujours excessif, mon jeune ami. Je dis seulement : Ils n'en ont pas donné à ce pays pour l'argent qu'on les accuse d'avoir pris. — L'agitation est d'ailleurs superficielle, en dehors des politiciens. Regardez cette ville, toute au labeur ou au plaisir ; avec son bon sens, avec son indifférence sceptique à notre endroit, elle se dit : Baste! que nos députés aient croqué leur part du gâteau ou qu'ils se vilipendent injustement les uns les autres, grand bien leur fasse, la terre n'en tournera pas moins ; travaillons et amusons-nous. — Les masses populaires ne s'alarmeront sérieusement qu'à la dénonciation des autres Panama.

— Qu'entendez-vous par là?

— Ce que m'enseigne la physiologie. Aucun organe ne reste longtemps indemne, parfaitement sain, chez un sujet atteint de misère physiologique, miné par une maladie constitutionnelle. Aucun membre du corps social n'échappera aux accidents déterminés dans tout ce corps par l'intoxication du sang, la dégénérescence musculaire, l'anémie nerveuse. Si nos maux s'aggravent, tous les membres y passeront, ceux mêmes que l'on croit protégés par une hygiène, un habit particulier. Après le discrédit du Parlement, sous d'autres formes et pour d'autres causes peut être, — car il y a d'autres corruptions que celle de l'argent, — ne verrons-nous pas ce discrédit gagner des organes plus essentiels, judiciaires, militaires, religieux même? Alors les cœurs et les consciences s'affoleront.

— Vous n'auriez pas ces craintes, cher maître, si vous aviez vu les officiers que je viens d'admirer en Afrique, si vous aviez observé comme moi notre irréprochable clergé rural.

— Qui vous parle des taillis encore drus? Je regarde aux cimes des arbres. La frondaison n'y promet plus une vigoureuse défense physiologique. C'est aux cimes de la forêt qu'on voit sa mort.

— La sève y remontera des racines, dit Andarran.

Il posa une main sur le bras de Ferroz; de l'autre, il lui montra un fiacre arrêté dans un encombrement de voitures, au milieu du pont. Un lamentable fiacre à galerie, traîné par une haridelle efflanquée, un de ces maraudeurs qu'on trouve aux gares; sur le véhicule antédiluvien balottait une malle rustique, au couvercle garni de poil de chèvre. Une lumière brillait à l'intérieur de la roulotte; un vieil ecclésiastique y lisait son bréviaire, à la lueur du rat de cave enroulé sur le pouce gauche. Quelque curé de campagne, jeté dans Paris par un train de province, et qui achevait son office sans regarder ce Paris.

— J'en appelle ici à vos propres théories, dit Jacques. Selon vous, nous ne valons que par la force accumulée des morts, par la continuité de leur action en nous. Ce vieil homme continue la plus ancienne, la plus invariable tradition; il a derrière lui d'innombrables générations de morts; il dit, dans le même esprit, les mêmes paroles que tous ces morts ont dites; toutes leurs âmes sont concentrées, conservées dans la sienne. Où trouverez-vous une force comparable à celle-là?

— Nulle part. Je m'incline devant le fait, il est constant, — approuva Ferroz.

— Et je ne parle pas, poursuivit Jacques, des forces mystérieuses où il met sa confiance. Vous les ignorez, vous n'avez pas le droit de les nier. Avez-vous calculé toutes les forces qui existent à notre insu dans les espaces planétaires, qui agissent dans l'univers, sur notre globe, sur chacun de nous? Elles sont, et vous ne les connaîtrez jamais.

— Peut-être! — fit le savant. — Et son large front pensif se leva vers les étoiles, les pâles étoiles du ciel parisien, interceptées par les feux plus vifs et plus proches dont l'éclat passager éblouit divertit nos yeux de ces clartés éternelles.

(A suivre.) E.-M. DE VOGÜÉ.

Le Gérant: F. JUVEN Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe 152, r. de Vaugirard, Paris.

♠♠

LES KNIE

J'ai tellement aimé les saltimbanques, quand j'étais enfant, qu'à présent encore je me laisse attirer quelquefois, par les boniments, dans les baraques des fêtes foraines. Et là, pendant qu'un maigre cheval fait le tour de la piste sous le fouet de l'écuyer, qu'un clown grimace, qu'un hercule jongle avec des poids, pendant que glapissent les cuivres faux de l'orchestre, de vieux souvenirs oubliés s'estompent dans ma mémoire, se précisent peu à peu, — et je me refais petit, et je m'amuse, — comme autrefois dans la petite ville où j'ai vécu mes quinze premiers ans...

Donc, un jour que je revenais de l'école, mon sac de collégien sur le dos, ma tante « la syndique », qui prenait le frais devant sa porte, m'arrêta au passage et me dit :

— J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre : les Knie vont arriver!

J'ouvris de grands yeux, des yeux qui ne comprennent pas.

— Oui, reprit-elle, les Knie... Tu les as oubliés?... On « t'y a pourtant conduit » quand ils sont venus pour la dernière fois, il y a trois ans. Les saltimbanques, tu sais bien ?,..

En ce temps-là, mes souvenirs ne pouvaient guère avoir trois ans.

Pourtant, je me rappelais qu'à une époque qui me semblait très éloignée et où je n'allais pas encore à l'école, on m'avait conduit à un spectacle éblouissant, sur la place d'Armes — si bien dénommée Perd-Temps. Qu'était-ce au juste ? Je ne savais. Tant de choses s'étaient passées depuis cette époque-là! J'avais appris à lire et à jouer aux billes, on me laissait sortir seul jusqu'au soir, je me battais avec mes camarades, — quoique je fusse d'ailleurs très pacifique et bien doux, — et plusieurs fois on m'avait puni parce que mes habits étaient déchirés. Mille épisodes, plus frais que les saltimbanques, me remplissaient la tête de toutes sortes d'images ; aussi, de ce que me dit ma tante « la syndique », tout ce que je retins, c'est que je verrais quelque chose de nouveau.

Cependant une voisine, Mme Luthier, ayant entendu en passant un mot qui avait piqué sa curiosité demandait des explications ; elle s'était donc arrêtée, et ma tante donnait des détails :

— Ils sont déjà tout près d'ici, les Knie ; ils ont écrit à mon

mari pour demander « la permission ». Nous les aurons, je pense, dans une huitaine de jours... Il paraît qu'ils font de bonnes affaires : ils ont plusieurs clowns, maintenant ; c'est tout à fait convenable.

J'écoutais le nez en l'air. Je demandai ce que c'était qu'un clown. On me répondit : — Tu verras !

J'aurais bien voulu en savoir davantage ; mais Mme Luthier commençait une de ses interminables histoires, où elle jouait le grand rôle et faisait défiler toute la ville, depuis le pasteur jusqu'à la mercière du coin, son ennemie intime. Cela ne m'intéressait plus : je m'esquivai. En chemin j'annonçai la nouvelle à Marius Roch, le fils du marchand de jouets. Il était mon aîné de deux ans, et se souvenait très bien des Knie. Il m'affirma qu'ils marchaient sur une corde tendue du haut du toit de la maison de poste au sommet de l'arbre de la Liberté, d'abord avec des chaînes aux pieds, puis la tête dans un sac, puis avec une brouette et un gamin dedans. Je ne voulais pas le croire ; mais à force d'explications, Marius réussit à me convaincre.

Le jour même, il fallut que ma grand'mère me promît que « j'irais aux Knie ». Elle ne se fit pas trop prier : les Knie n'étaient pas des saltimbanques comme les autres, mais de très braves gens, tout à fait comme il faut ; on les connaissait depuis des années ; on les voyait arriver à périodes fixes, comme les hirondelles au printemps ; on parlait d'un vieux Knie, le fondateur de la dynastie, mort d'un coup d'apoplexie en jouant la pantomime, aux yeux de la ville épouvantée ; on avait pu suivre les progrès de leur troupe, qui s'était développée de génération en génération, à mesure qu'augmentait la famille. Aussi tout le monde les aimait ; on ne les regardait pas comme des étrangers ; on les traitait avec beaucoup d'égards, en enfants du pays.

Les Knie arrivèrent un soir, trop tard pour qu'on guettât leur passage. Le lendemain matin, ils commençaient déjà à construire leur baraque, dressant les énormes charpentes, les bancs qui montaient en amphithéâtre, un grand mât au centre de la piste, et tendant, pour recouvrir la carcasse de leur bâtisse, de longues pièces de toiles imperméables. Tous mettaient la main à l'ouvrage : les clowns qui, malgré la bonne réputation de la troupe, conservaient un certain air débraillé et faisaient de l'œil aux bonnes accourues sur la place d'Armes avec tous les marmots de la ville ; les musiciens en uniformes verts et en casquettes de toile cirée ; des valets trapus et lourds, qu'on faisait manœuvrer comme des bêtes de

somme; les deux fils Knie eux-mêmes, deux beaux garçons frisés, élégants, les doigts couverts de grosses bagues, dont l'un avait une figure de jeune fille, et qui maniaient des poutres comme des badines. De temps en temps, on voyait sortir d'une des voitures où logeait la troupe, la veuve Knie en robe noire, très vieille et très respectable, ou bien une de ses filles, mignonne, l'air délicat, aussi distinguée que n'importe quelle demoiselle de la ville.

On venait en troupe les regarder travailler. On commentait leur ouvrage. Le père Boussot, le maître charpentier, examina toutes les poutres l'une après l'autre et déclara que c'était très solide. Et un des professeurs du collège, M. Leménager, un homme d'un bon sens universellement apprécié, s'écria en les regardant :

— On dira ce qu'on voudra; moi, je déclare que ce n'est pas un métier de fainéants qu'ils font, ces gens-là!...

L'impatience de les voir commencer leurs représentations augmentait de jour en jour. Pour ma part, je grillais, j'allais après toutes les classes voir où en était la baraque. Et pour exciter davantage la curiosité déjà surtendue, ils avaient collé d'énormes affiches couleur saumon, l'une dans la partie basse de la Grand'rue, où les boutiques se touchent toutes, l'autre dans la partie haute — aristocratique et oisive — vis-à-vis de la belle maison des Lerottier. Ces affiches représentaient des hommes et des femmes en maillots, suspendus à des trapèzes, marchant sur des fils de fer, debout sur la tête, portant des canons sur leus épaules, juchés les uns sur les autres et groupés en pyramides, tandis que des êtres chauves, au visage blanc, fendu par une bouche énorme, vêtus de vêtements bariolés, gambadaient, se roulaient et se bousculaient dans les coins.

— C'est ça, les clowns! m'expliqua Marius.

Tout le monde s'extasiait devant les affiches, et l'on se demandait, en arrondissant les yeux :

— Est-ce qu'ils font vraiment tous ces tours-là?...

Quelques-uns ajoutaient :

— On voit bien qu'ils ont fait des progrès!

Car ce que les bons bourgeois de ma petite ville appréciaient le plus chez les Knie, c'est qu'ils étaient des saltimbanques laborieux, qui ne se contentaient pas de répéter éternellement les mêmes tours, mais qui sans cesse en cherchaient de nouveaux plus difficiles, plus hardis, afin que les gens qui venaient les voir en eussent pour leur argent.

— Au moins, disait-on, ils travaillent, ceux-là, ce ne sont pas des fainéants!...

La baraque s'acheva enfin: et un soir, vers les sept heures et demie, on vit défiler par les rues, musique en tête, toute la troupe des saltimbanques. Les deux fils Knie, en casques à panaches, étaient montés sur les chevaux des voitures, superbes, l'air crâne, le poing sur la hanche. Les demoiselles Knie montaient également en amazones, l'une en bleu, l'autre en vert, la plus jeune en velours grenat, ravissantes toutes les trois dans leurs longues robes, avec leurs larges chapeaux Rembrandt à plume blanche. Le reste de la troupe, en costumes divers, allait à pied. Et il fallait entendre la musique jeter dans l'air les accords de ses marches guerrières!

Comme un essaim de moucherons, les gamins tournaient autour du cortège; quelques-uns marchaient au pas, gravement, avec l'illusion qu'ils faisaient partie de la bande et la certitude qu'on les regardait. Devant la musique, Henri le Fou — un pauvre diable resté dans l'enfance et toujours gai — gambadait en faisant des grimaces dans sa barbe grise; tandis que son camarade, John-John, un peu moins fou que lui (plutôt idiot), marchait à côté d'une des demoiselles Knie, de celle qui se nommait Edwige, sa bonne figure niaise épanouie dans un rêve béat.

Toute la ville se montrait aux fenêtres, aux portes, devant les boutiques; un vent de curiosité passait avec les saltimbanques, et, dans la rue habituellement si tranquille, la grosse caisse et les trombones faisaient un tel tapage que Phanor, le vieux chien rhumatisant des Lerottier, planté sur ses quatre pattes douloureuses, devant la maison de ses maîtres, poursuivit le cortège de ses hurlements désespérés.

Soudain le cheval de Mlle Edwige, un petit cheval bai qui avait un reste de race, se mit à piaffer et à caracoler; les deux clowns, qui marchaient derrière, faillirent recevoir des ruades, et John-John, pris de peur, s'enfuit, agité, gesticulant, au milieu des huées des gamins. Sans se troubler, un aimable sourire aux lèvres, un peu rouge, l'amazone maîtrisa sa monture, en conquérant du coup, par sa grâce et son énergie, la sympathie universelle...

Je voyais tout cela de la fenêtre de ma chambre, où j'étais en pénitence pour je ne sais quelle grosse faute. Et les larmes que je refoulais, les larmes de désespoir d'être ainsi retenu pendant que toute la ville courait au spectacle, éclatèrent enfin, quand le bruit de la musique qui s'éloignait s'étouffa et se perdit dans un mur-

mure confus de voix et de piétinement de foule, quand, dans la rue déserte, je ne vis plus que les contrevents fermés des boutiques, la grande affiche couleur saumon toute brillante sous un réverbère, et le sergent de ville Fabarron, qui se promenait d'un pas lent, son éternelle pipe à la bouche. Plus tard, le bruit de la foule, qui sortait de la représentation, me fit tressauter dans mon lit, et, parmi les rêves d'un sommeil agité, je revis défiler longuement le cortège où le cheval de Mlle Edwige grandissait comme une bête de l'Apocalypse.

C'était toujours ma bonne grand'mère qui me punissait, mais elle regrettait toujours de m'avoir puni. Et le lendemain, pour me faire oublier sa sévérité, elle me proposa de son propre mouvement de me « conduire aux Knie ».

Elle paya nos places à la veuve Knie, qui tenait la caisse, très respectable sous les bandeaux de ses cheveux blancs, dans une robe noire simple et distinguée; et j'entrai...

Des quinquets, arrangés au centre, versaient leur lumière falote sur le sable de la piste. On respirait une forte odeur de bois humide, de sciure, de pétrole et de transpiration, une odeur qui s'amassait de jour en jour sous les toiles imperméables, et dont l'âcreté prédisposait aux émotions violentes. La veille, on avait dû refuser du monde : aussi les gradins en amphithéâtre étaient-ils chargés, surtout aux dernières places, aux troisièmes, tout en haut. Et l'orchestre, pour calmer l'impatience de cette foule arrivée longtemps avant l'heure, exécutait son répertoire de valses, de marches, de polkas ; les cuivres bourdonnaient un fond d'obscures harmonies, tandis que des fifres aigus esquissaient des broderies mélodiques, et que la grosse caisse marquait le rythme en faisant *boum boum* à chaque mesure ; et c'était d'un irrésistible entrain.

Dès les premiers exercices sur deux cordes parallèles, par Louis Knie et sa sœur Edwige, tous deux en costumes bleu de ciel pailletés d'argent, ce fut un enchantement, un enchantement partagé par la ville entière, empilée là, se pâmant d'aise, admirant tout, riant d'un rire unanime quand *Monsieur Clown*, avec des plaisanteries de corps de garde, frottait de craie les semelles de la jolie acrobate. De temps en temps, on entendait un grand cri de joie sauvage, perçant : c'était Henri le Fou, juché aux troisièmes, qui ne se contenait plus Parmi les têtes serrées aux secondes, on remarquait entre toutes la figure béate de John-John, pâle de plaisir, immobile dans une attente extasiée. Aux premières, enfin, il

y avait tous les notables : mon oncle le syndic et ma tante, entrés gratis, comme autorités ; le notaire Suchard, qui s'endormait partout et ronfla au bout d'un moment comme s'il eût été au temple ; les deux fils Lerottier eux-mêmes, qui lorgnaient les demoiselles Knie et daignaient les applaudir du bout de leurs gants jaunes.

Depuis ce temps-là, j'ai assisté à bien d'autres spectacles ; entraîné par une curiosité toujours en éveil, j'ai été voir un peu tout ce qu'on montre : des drames, des opéras, des ménageries, des bals dans les ministères, des cirques, des fêtes, des revues et des enterrements ; et pourtant, en fermant les yeux, je revois encore Charles Knie dans son magnifique costume de Mangin, en équilibre sur une chaise posée sur la corde avec une table devant lui, et, le verre en main, regardant le public d'un air triomphant ; je revois les demoiselles Knie exécutant des danses à caractère, des gigues, des styriennes, des mazours, en Écossaises avec des bas à carreaux, en Hongroises avec des vestes à brandebourgs et des bottes molles, en Polonaises avec des toques de fourrure et des manchons ; je revois les *jeux icariens*, où la dernière génération des Knie, âgée de six à quatorze ans, tournait, tombait, volait, dans un incroyable enchevêtrement de bras, de têtes et de jambes ; je revois surtout la pantomime où l'on se donne des claques sonores qui ne font pas mal ; où l'on disparaît dans des coffres à double fond ; où l'artificieux Arlequin vole les assiettes pleines du bon Pierrot plus malin qu'il n'en a l'air ; où Colombine cascade avec des mines d'innocente au nez de Cassandre toujours dupe ; et où, toujours, tout finit bien. Oui, je revois toutes ces choses, je les revois avec les yeux enchantés du souvenir, non pas telles qu'elles furent, mais telles qu'elles me semblaient alors, à l'âge des impressions fraîches, et je ne sais pas si j'ai jamais rien vu qui m'ait autant ravi.

Les Knie s'étaient emparés de moi et m'obsédaient. Je ne me fatiguais ni de leurs tours qui ne variaient guère, ni de leurs pantomimes qu'ils répétaient souvent. Je pensais à eux tout le jour, une sorte de fièvre me prenait dès qu'approchait le soir, je voulais assister à toutes leurs représentations.

Pour cela, il me fallait de l'argent et la permission de sortir le soir : c'était un double problème qui se renouvelait chaque jour, et auquel il fallait sans cesse trouver une nouvelle solution.

La permission de sortir, on me l'accordait sans trop de peine, quand j'avais une raison plausible pour la demander, quand un de

mes camarades fêtait son anniversaire, ou quand Marius Roch venait me chercher pour jouer chez lui : pendant les trois semaines que dura le séjour des Knie, tous mes amis eurent leur « fête » l'un après l'autre, et Marius Roch, qui se fit mon complice, déploya une surprenante imagination pour tromper la vigilance de ma grand' mère. Quelquefois, nos mensonges nous épouvantaient un peu ; mais nous nous y accoutumions.

Quant à l'argent, entre les deux, nous finissions bien par en trouver : je négociai pièce à pièce une superbe collection de timbres-poste, dont j'étais fier et je me séparai pourtant sans regrets ; Marius vendit à vil prix ses vieux polichinelles, des armées de soldats de plomb remisées dans ses tiroirs, un nombre incalculable d'images d'Epinal que lui donnait la demoiselle de magasin, et même un beau cheval de bois — il faut bien le dire — volé dans la boutique de son père. Quelquefois aussi, ma bonne tante « la syndique », à qui j'avais confié ma passion, venait à mon aide et me donnait une entrée.

Marius Roch était mon aîné, et plus développé que moi. Aussi, si nous nous entendions pour aller ensemble au spectacle, y apportions-nous des points de vue très différents : ses yeux s'arrondissaient de joie quand Arlequin déposait un baiser sur l'épaule nue de Colombine, et il suivait avec une attention spéciale les danses à caractère et les maillots des demoiselles Knie. Moi, j'éprouvais pour Edwige un amour très pur et très romanesque, et surtout je me plaisais à identifier les acrobates avec les personnages de mes lectures favorites. J'avais lu, dans une grosse traduction illustrée : la *Jérusalem délivrée*, et par un singulier travail de mon imagination qui rapprochait les personnages fictifs dont je rêvais et les êtres réels qui me passionnaient le plus, je me créai une sorte de vie artificielle où je confondais les danseuses de corde, les Croisés et les Infidèles : je brodai dans mon esprit des histoires où ils se mêlaient, où les aventures des uns devenaient celles des autres, où je jouais un rôle entre Louis Knie, ses sœurs, Armide et Godefroi de Bouillon : en sorte que j'eus la douleur de tuer ma chère Edwige, parce qu'elle avait changé son costume d'Ecossaise contre la cuirasse noire du féroce Argant, et fis avec Marius Roch le siège de la baraque en toile qui représentait la Ville Sainte cruellement opprimée par la tyrannie de l'aîné des fils Lerottier, qui se permettait d'envoyer des bouquets effrontés à ma bien-aimée.

Marius, tout en se prêtant à mes fantaisies, se moquait de Tancrède et d'Herminie, et prenait son plaisir tout simplement, en bon

garçon joufflu qui ne manque pas une occasion de s'amuser. Moi, au contraire, je ne vivais plus : tout le jour, j'attendais l'heure où les saltimbanques feraient leur parade, l'esprit surexcité, les nerfs tendus, avec les airs de l'orchestre qui me bourdonnaient aux oreilles, avec des visions subites et folles qui me passaient devant les yeux, des visions où Renaud dansait la gigue avec une des demoiselles Knie, tandis que le magicien Hidraot me refusait l'entrée du spectacle, parce que ma collection de timbres-poste était épuisée. Mes mensonges répétés qui m'avaient paru lourds les premiers jours, ne troublaient plus ma conscience, tant mon être était absorbé par le besoin des émotions sans cesse renouvelées ; et quand, après une journée d'attente angoissée, j'avais enfin réussi à m'introduire dans la baraque, j'oubliais tout, je restais immobile sur mon banc, secoué par de petits frissons intérieurs et par les coups précipités de mon cœur qui battait la charge.

Marius applaudissait bruyamment. Pourtant, au bout d'une dizaine de représentations, il déclara que c'était toujours la même chose et qu'il regrettait ses soldats de plomb : et peut-être m'aurait-il abandonné, si un nouvel intérêt ne s'était ajouté pour nous à tout ce qui nous attirait déjà : nous nous liâmes d'amitié avec la troisième génération des Knie, la génération des *jeux icariens*.

Ces gamins au corps souple, aux membres disloqués, que nous admirions le soir en maillots couleur chair pailleté d'argent, qui savaient déjà l'orgueil d'être applaudis, que des familles bienveillantes accablaient de sacs de dragées ; ces prestigieux gamins étaient, dans l'intimité, absolument comme les autres. Seulement, plus lestes, plus malins, plus vigoureux que nous, ils trichaient au jeu pour nous dépouiller de nos billes et de nos toupies. Je faisais semblant de ne rien voir, pour conserver leur précieuse amitié ; mais Marius, qui adorait les coups de poing, n'hésitait point à engager la bataille : force m'était alors de prendre son parti. Même, l'un d'eux eut un jour le nez fendu; et une fois, les choses allèrent si loin — plusieurs de nos camarades d'école étant intervenus en notre faveur — que Mlle Edwige en personne dut venir imposer la paix. Elle ne procéda pas d'ailleurs avec la douceur des fées bienfaisantes, mais, de sa blanche main, distribua au hasard quelques taloches vigoureuses : pour ma part, j'en reçus le revers sur le nez, et si fort, que je fus renversé, complètement étourdi. Quand je revins à moi, j'étais dans la maison roulante des Knie, Edwige étan-

chait mon sang qui coulait abondamment; et je l'entendis dire à son frère Louis :

— Le pauvre petit!... c'est gentil tout plein, mais ça n'a pas plus de force qu'un poulet!...

Mon nez me faisait grand mal; surtout, j'étais très humilié: je pensais aux glorieuses blessures de Tancrède pansées par Herminie; et, ne pouvant me contenir, j'éclatai en sanglots. Alors, Edwige, désolée, me prit sur ses genoux, me dit qu'il fallait avoir du courage, comme un homme, et se mit à me caresser et à m'embrasser si bien, que je ne pleurais plus que pour être consolé. Mais, rentré chez moi, il me fallut expliquer à ma grand'mère — les traces de la bagarre étant par trop visibles — que je m'étais battu avec Marius Roch; et il me fallut passer la soirée en pénitence, en pensant à ma chère Edwige qui m'aurait peut-être reconnu dans la foule et qui m'aurait souri...

Cependant, le succès des Knie s'épuisait, des vides chaque jour plus nombreux se remarquaient dans l'amphithéâtre; ils allaient donc sous peu démolir leur baraque, plier bagages, reprendre leur course à travers le monde, disparaître dans les pays lointains que je ne connaissais que par la géographie. Un des petits nous confia qu'ils iraient bientôt en Italie; et je songeais à la botte peinte en jaune, avec des lignes pour marquer les chemins de fer et des ronds noirs pour indiquer les villes, qui représentait l'Italie sur la carte murale de l'école; vaguement, j'enviais leur belle existence vagabonde dans leurs maisons roulantes, qui vont où leur caprice les conduit, le long des grands fleuves étrangers, ou par des chemins qu'ombragent des arbres à larges feuilles et qui serpentent à travers des prés émaillés de fleurs inconnues, ou au bord de la mer si vaste qu'on ne voit que de l'eau, toujours de l'eau, une étendue infinie d'eau bleue; il me venait une sourde révolte contre le sort qui m'attachait au même endroit; et je me disais : « Quand ils reviendront, dans trois ou quatre ans, je serai grand, je partirai avec eux! »

Un matin, en allant à l'école, — sans ardeur, comme on remplit un devoir de routine, — je remarquai que l'affiche couleur saumon était remplacée par une affiche couleur sang de bœuf, qui annonçait le prochain départ des Knie, après quelques représentations extraordinaires. Je m'attardai à la lire en rêvassant : elle promettait des tours nouveaux; et je remarquai aussi que, comme pour appuyer les promesses de l'affiche, une immense corde était tendue

du haut de la maison de poste au sommet de l'arbre de la Liberté, comme Marius Roch me l'avait expliqué.

Les exercices sur cette grande corde devaient commencer à quatre heures et demie. La journée fut bien longue; jamais les heures de classe ne m'avaient semblé plus fades, plus désolantes; jamais l'ennui de la dictée et de l'arithmétique ne m'avait écœuré davantage; ce fut un miracle, ou la distraction du maître, qui m'épargna une retenue; et jamais je ne me hâtai tant de fermer mes cahiers en faisant des taches et de les rentrer pêle-mêle dans mon cartable.

Marius Roch m'attendait à la sortie de l'école, qu'il avait manquée. Il était très agité. Il me prit le bras, et me dit, tout haletant:

— Tu ne sais pas? C'est moi qui monte dans la brouette!... Oui, dans la brouette que le grand Knie promènera sur la corde... Il me l'a promis... Mais il ne faut pas *y dire*... Si tu veux venir avec moi au grenier de la Poste, où ils sont tous, va vite poser « tes affaires », je t'attendrai devant chez toi...

... En effet, toute la famille était serrée dans le grenier de la Poste ; la veuve Knie versait un cordial à son fils cadet, Charles, qui devait commencer ; les demoiselles Knie, dans un coin, échangeaient de temps en temps quelques mots dans leur allemand de Hongrie; les petits Knie, si remuants d'habitude, se tenaient tranquilles et silencieux. Ce n'était plus l'insouciance, le laisser-aller du travail quotidien, du trapèze, des styriennes, des mazours et des pantomimes. Il y avait un danger réel, immédiat, et l'on sentait qu'une grosse angoisse oppressait ces braves gens: sans doute, ils pensaient à leur grand-oncle, — au frère du fondateur de la dynastie, — qui s'était fracassé dans un chute affreuse: sans doute, ils se disaient que Louis, ou Charles, ou tous les deux, finiraient probablement de même, et que ce serait peut-être aujourd'hui.

Charles vint au-devant de nous :

— *Ah! c'est toi!* dit-il à Marius... Tu es *touchours técité?...*

Marius répondit, la voix ferme :

— Oui !...

Et il lui caressa le menton en disant :

— *A la ponne heure, tu es un prave!*

Les demoiselles Knie le regardaient. J'aurais voulu être à sa place, malgré la vertigineuse hauteur du grenier de la Poste, malgré l'étroitesse du chemin à parcourir, malgré l'angoisse qui m'étouffait. Et je me sentis pris d'un grand respect pour mon ami

Marius, qui était un vrai héros; comme les Tancrède et les Godefroi de Bouillon, un héros qui risquait sa vie, que les femmes admiraient!

Je devais glaner ma petite part dans son triomphe : Edwige me reconnut, vint à moi, me donna une petite tape sur la joue :

— Eh bien! me dit-elle, ton nez est guéri?...

Je crois que le vent d'héroïsme qui soufflait dans le grenier me fit vaincre ma timidité, car je répondis, très bravement :

— Oh! oui, vous pouvez recommencer, si vous voulez!...

Cela la fit rire malgré son inquiétude, et elle me dit encore :

— Allons! je suis contente de voir que tu ne m'as pas gardé rancune!...

Cependant l'orchestre attaquait une marche solennelle et triomphale.

Charles, un peu pâle, sortit sur le rebord du toit qui fuyait rapidement jusqu'à la corde. On lui tendit son lourd balancier. Des salves d'applaudissements saluèrent son apparition.

Sa mère l'avait embrassé et s'était détournée, les lèvres serrées, le visage crispé d'angoisse. Les trois jeunes filles se signèrent au moment où leur frère, après avoir salué de la main, se mettait en chemin, posant avec de lentes précautions ses pieds l'un devant l'autre.

Je m'étais approché, avec Marius, d'une des lucarnes : le rebord du toit nous cachait la place et la foule : on ne voyait qu'un grand vide effrayant, dans lequel l'homme en costume bleu, tout scintillant des étincelles que le soleil allumait sur ses paillettes, planait lentement; un vide qui se prolongeait jusqu'à la façade du vieux château, coupé seulement par le sommet de l'arbre de la Liberté, un long peuplier aux feuilles mobiles et chatoyantes. L'orchestre jetait ses éclats dans l'abîme, d'où montaient encore des bruits confus de foule, des applaudissements grêles comme des sons de planches entre-choquées, des murmures anxieux quand Charles feignait adroitement de perdre l'équilibre, la forte voix de Louis Knie qui répétait sans cesse, avec son fort accent étranger :

— *Tirez les cortes, ne pouchez pas!*

(Cet avertissement s'adressait aux spectateurs complaisants qui se cramponnaient à des cordes attachées à la corde principale, pour l'empêcher de vaciller.)

Et le temps semblait très long, et pourtant, pour rien au monde, je n'aurais voulu que cette mordante angoisse cessât; j'en savourais l'émotion, je goûtais l'âcre appât de ce danger présent...

Louis succéda à son frère, courut sur la corde, la tête dans un sac, sans balancier, avec cette merveilleuse sûreté de pied que lui seul possédait, et revint chercher Marius :

— Tu n'as pas peur, toi? lui demanda-t-il.

Mon brave ami répondit, le regard assuré, la voix ferme :

— Non!

— Alors, *vorwœrtz!...*

Pendant qu'il l'emmenait, il y eut un rapide colloque auquel je fus mêlé :

— Tu ne serais pas aussi brave, toi! me dit l'aînée des demoiselles Knie.

— Non! fis-je. Et pourquoi?... Si vous voulez, j'irai demain!...

Mais Edwige intervint :

— Non, non, fit-elle, je ne voudrais pas... Il est aussi courageux qu'un autre, mais il est trop délicat!

Et sa main jouait dans mes cheveux...

... Cependant, Louis Knie avait la brouette attachée aux hanches; il tenait son plus lourd balancier, et Marius ne faisait pas un mouvement. Le soir approchant, des teintes nouvelles les enveloppaient : le saltimbanque, vêtu de rouge, semblait entouré d'une atmosphère de feu, et son casque fulgurait : comme dans tous les moments solennels, l'orchestre s'était tu; on n'entendait plus un bruit, plus un murmure; seule, la voix de Charles, moins forte et plus douce que celle de son frère, répétait à son tour :

— *Tirez les cortes, ne pouchez pas!*

Et cette voix brève, rompant le silence à intervalles réguliers, vous faisait chaque fois tressaillir.

Tout à coup, au retour, à vingt-cinq pas du toit, au moment où l'on allait respirer, au moment où des bravos d'enthousiasme allaient sortir des poitrines dégagées de l'angoisse, on vit la tête de Marius sortir de la brouette... Se croyant arrivé, ou obéissant peut-être à quelque irrésistible impulsion intérieure, il oubliait la recommandation de la veuve Knie, il REGARDAIT. Et l'ennemi le plus redouté, le vertige, en une seconde s'emparait de lui et l'affolait. Il cria :

— J'ai peur ! j'ai peur !...

— *Ne pouche pas !*... fit l'acrobate d'une voix forte, d'une voix qui dut faire frissonner, en bas, la foule invisible; *au nom de Tieu, ne pouche pas !...*

J'eus le sentiment qu'il se passait un drame autour de moi, qu'il

y avait des pleurs ou des cris, que la foule houlait, que ces pauvres gens serrés dans ce grenier en pays inconnu voyaient la mort passer sur eux, la mort tragique dans le vide. J'eus la perception de tout cela, mais je ne vis rien, je n'entendis rien : mon être était tendu dans une indincible angoisse, toutes mes facultés se condensaient sur le groupe si près de moi, que dans une seconde j'allais voir disparaître...

...Alors, il se passa quelque chose d'étrange : le grand Knie, comprenant que l'enfant n'entendait plus, et qu'il allait bouger, et qu'ils tomberaient tous les deux, se mit à courir sur son étroit chemin ; et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, avant que la brouette ait encore perdu l'équilibre tout à fait, au moment où elle penchait déjà, il arriva sur le rebord du toit.

Un cri unique de soulagement s'échappa de toutes les poitrines, et un tonnerre de bravos sortit de ce vide frustré de sa proie.

Alors, seulement, je m'aperçus que pendant la durée de cette scène Edwige avait pris ma main, et la serrait convulsivement. Dans sa joie, elle me souleva dans ses bras vigoureux :

— Tiens ! s'écria-t-elle, je suis si contente, qu'il faut que je t'embrasse !

Et elle me baisa sur les deux joues, à bouche que veux-tu.

L'aventure de Marius émut les autorités, de sorte que mon oncle le syndic défendit toute ascension sur la grande corde. Et, huit jours après, la baraque des Knie disparaissait de la place d'Armes. De quel œil en observai-je la démolition !

Puis, de ma fenêtre, je vis passer les maisons roulantes. Elles allaient lentement : un des chevaux boitait un peu. Edwige m'aperçut et m'envoya un dernier sourire, avec un petit signe d'adieu. Mon cœur se fendait. Au contour de la rue, le cortège disparut, le bruit des roues sur les pavés allait s'alourdissant ; et je pensais aux pays lointains, aux pays inconnus, aux pays merveilleux où les bons saltimbanques dresseraient leurs tentes et tendraient la grande corde...

Edouard Rod.

LE CAPTIF DE PÉKIN[1]

(Suite.)

CHAPITRE VII

L'EXILÉ

Tien-Tsin, 10 juillet. — Lequel des deux arrivera le plus vite pour calmer mon impatience, du guide de Norris ou de Chin-Chin-Wa?

On dirait que tout se ligue contre moi.

En réalité, à part quelques vagues espérances, je ne suis pas plus avancé qu'il y a un mois.

Sans être découragé, j'avoue que je ne puis me défendre d'une certaine inquiétude.

Aussi absurde que cela paraisse, tout mon espoir repose en ce moment sur l'action possible de l'exilé.

En clair, je suis sous l'empire d'une telle dépression morale, que si Chin-Chin-Wa se refusait à me seconder, il me semblerait que je n'aurais plus qu'à revenir sur mes pas. Je me sens incapable d'un travail suivi. La lettre que j'ai adressée à mes amis de Shanghaï est-elle assez explicite, assez catégorique surtout? J'en doute, mon indécision les aura gagnés: c'est jouer de malheur.

Comme la volonté humaine est capricieuse, *varium et mutabile*... hier, j'acceptais presque dédaigneusement ce concours précieux, aujourd'hui, il me paraît indispensable...

J'aurais pu m'adresser directement à Chin-Chin-Wa. Une intervention personnelle a plus de poids que l'ambassade la plus intelligente.

Dans un cas de cette gravité, il faut savoir agir ferme et vite. C'est une école.

Pourquoi n'irais-je pas tout de suite à Pékin?

Je lutte toujours pour les deux raisons que j'ai exposées déjà.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 novembre.

Le temps s'écoule tristement... rien ne survient.

Je tâche de tuer les heures, parfois en dînant dehors avec mon hôte.

J'arrive à trouver mon chemin dans la ville indigène que je visite avec le plus grand intérêt.

J'espère toujours trouver le guide de Norris au retour de mes excursions.

Tien-Tsin, 16 juillet. Ma patience est en partie récompensée.

Je suis las de Tien-Tsin. La monotonie de la ville me pèse au-delà de toute expression.

Il faut que cela finisse.

J'écris avec mélancolie ces lignes de mon journal.

Le guide de Norris est revenu.

Ce retour m'avance dans mes affaires; j'ai maintenant acquis la certitude qu'il est inutile de prolonger mon séjour à Tien-Tsin.

D'ailleurs, puis-je fonder grand espoir sur l'intervention de Chin-Chin-Wa?

Après avoir subi une si longue relégation, l'exilé voudra-t-il courir le risque d'une autre aventure pour sauver un inconnu?

C'est peu probable, et j'aurais dû y réfléchir.

Et cependant, que ne donnerais-je pas pour être assuré d'un pareil concours?

Mieux vaudrait sans doute que j'attendisse le retour du courrier de Sang-Haï avant de m'embarquer pour Pékin. Mais le sol me brûle les pieds. J'ai hâte de voir la fameuse capitale.

Je partirai demain à l'aurore.

A défaut d'allié sympathique, je tenterai de m'arranger, malgré ma répugnance, avec Shan-Nim-Yuen, l ami de Bonsel.

Ah! il y a loin de mon assurance des premiers jours, alors que je quittais Bruxelles, à mon attitude actuelle.

Les difficultés, comme autant de ronces du chemin, m'arrêtent et m'irritent; et elles sont nombreuses, hélas!

La plus grande est de ne connaître que très imparfaitement les mœurs et les coutumes des Célestes. C'est une infériorité que je ressens profondément. J'ai interrogé le guide. Les renseignements que j'ai pu en tirer sont tellement insignifiants que je crus d'abord parfaitement inutile, à part quelques indications, de les reproduire dans mon journal. J'ai changé d'avis depuis. Bonsel était présent à notre entretien; c'est lui qui faisait office d'interprète. Suivant le récit du guide, Norris vint à Tien-Tsin, il y a un an environ.

Où descendit-il?

Il fallait éclaircir ce point resté mystérieux. J'avais échoué à ce sujet dans l'enquête faite à l'hôtel du Globe, à Tien-Tsin.

Le Céleste y mit de la complaisance :

Norris resta d'abord sur le steamer qui l'avait amené. Autant que j'ai pu apprendre, il arriva à Tien-Tsin à la tombée de la nuit, passa la nuit à bord, et ne descendit à terre qu'au lever du jour, avec son guide qui lui avait été procuré par le steward du bateau.

Passons des détails oiseux sur la visite à la Grande Muraille pour arriver à la disparition de l'Anglais.

En quittant Pékin pour retourner à Tien-Tsin, le guide précéda son maître et l'attendit vainement...

Le Chinois m'assura qu'il reconnaîtrait aisément, s'il le voyait, le cocher de Norris.

Cette affirmation rassurante m'invita à le prendre avec moi, en plus du boy que j'avais amené de Shang-Haï.

Bien que j'eusse à peu près résolu de voyager seul, avant même d'avoir atteint Pékin, j'étais déjà flanqué de deux compagnons.

Trouver le cocher était la chose la plus pressante.

Par le cocher, on pourrait retrouver le maître.

Le guide est-il à blâmer de n'avoir pas poursuivi ses recherches pour retrouver son maître? La question n'est pas indifférente, parce qu'en la résolvant nous pouvons être fixé sur sa valeur morale, et partant apprécier le degré d'utilité qu'il peut présenter pour l'avenir.

Ce qui ressort de tout ceci c'est que Norris a succombé sous l'accumulation de circonstances toutes défavorables pour lui.

Mais assez de philosophie. Retrouvons d'abord notre cocher.

Mon guide, que ma tâche intéresse, me communique volontiers ses secrètes pensées. Entre autres « suggestions », il me dit qu'il faut envisager le cas où maître et cocher auraient été capturés ensemble.

Rien de plus vraisemblable. Cependant je suis d'un avis opposé.

En quoi la capture du cocher aurait-elle servi aux ravisseurs de Norris ?

C'était un témoin gênant, et rien de plus.

Ce devait être, sa profession l'indiquait surabondamment, quelque brute gavée d'opium, qu'on retrouverait aisément et n'ayant de l'accident qu'un souvenir confus.

S'il avait été enlevé avec son maître, étant donné son efface-

ment, on l'eut rendu à la liberté quelque temps après. Décidément, je ne suis pas prêt d'en sortir.

Mon guide a tout préparé pour notre départ, demain à l'aube.

Je vais voyager en litière traînée par des mules.

Tien-Tsin, 16, 17 juillet; minuit. — Je rédigeais mon journal cet après-midi quand mon guide pénétra dans la pièce où je me trouvais et me remit un paquet de lettres de Shang-Haï, parmi lesquelles se trouvait un mot de mon banquier, quelques lignes de James Dicey et enfin une missive de Fréderick Dicey.

Cette dernière, la plus intéressante, se terminait ainsi :

« Pour me résumer, Chin-Chin-Wa consent à nous aider, qu'il se rende à Pékin ou non. J'ai essayé de parler de récompense et j'ai été fort mal reçu. L'homme est fier ; la seule chose qu'on puisse lui faire accepter est le remboursement des frais que nécessiteront ses démarches... Et encore, j'ai essayé d'aborder ce délicat sujet, et il en a paru blessé.

« Je me félicite de vous avoir trouvé un pareil auxiliaire; c'est, à mon avis, le succès assuré.

« Il est au courant de tout ce que vous allez tenter.

« Il n'est pas éloigné de croire que Norris est prisonnier dans le palais impérial. Néanmoins il a réservé son opinion jusqu'à votre rencontre. Particularité que je vous signale volontiers c'est qu'on le dirait animé du désir de molester un peu le gouvernement de Pékin en faveur d'une cause juste.

« En somme, chez lui, le Chinois n'est que superficiel, et en grattant ce vernis barbare, on découvrirait bientôt l'Anglais généreux et fier.

« Cette lettre, très vraisemblablement, vous atteindra au moment où vous aurez causé avec l'exilé, puisqu'il est parti pour vous joindre à Tien-Tsin. Dans le cas où vous auriez gagné Pékin, il vous suivra et vous retrouvera coûte que coûte.

« J'écris en conséquence à Bonsel chez qui vous pourrez vous voir.

« En ce qui concerne l'ami de Bonsel, je n'en ai jamais entendu parler autrement que comme d'un personnage officiel et bien en cour. Son concours ne peut vous nuire, au contraire — en théorie..... Dans la pratique, il me semble que vous vous gênerez si vous êtes trop nombreux.

« De plus Chin-Chin-Wa devant qui j'ai prononcé son nom, ne m'a pas paru très enthousiaste de la combinaison.

« Il n'a pu s'empêcher de s'écrier : « Il y a déjà trop de Chinois dans le secret », puis il a ajouté :

— Vous n'avez pas réfléchi au danger qu'il y a de s'adresser à moi?... Supposez que je sois un autre homme, et que pour gagner les bonnes grâces de la cour impériale, j'aille à Pékin dire qu'un Anglais recherche un de ses compatriotes molesté par les Chinois... Vous auriez des chances pour échouer dans votre entreprise.

« Enfin, mon cher ami, avec les éléments dont vous disposez maintenant, je crois que vous ferez d'utile besogne.

« Croyez à nos sentiments les meilleurs et à nos vœux pour votre succès final ».

A peine avais-je fini la lecture de cette lettre qu'un coup sec frappé à ma porte m'avertissait de l'arrivée de mon nouveau compagnon.

J'étais assis derrière ma table, faisant face à la porte.

Mon guide se tenait sur le seuil, mais je ne pris pas garde à sa présence, mon attention étant concentrée sur l'homme dont la haute silhouette se profilait devant lui... J'avais reconnu Chin-Chin-Wa. Les émotions n'ont guère de prise sur moi... je suis l'homme parfaitement équilibré... cependant l'arrivée de cet homme me fit une impression profonde, mon cœur bondit... Je me levai, tremblant la main tendue... ne pouvant articuler qu'un nom :

— Chin-Chin-Wa.

L'exilé me pris la main et me la serra « à l'anglaise ». Cette étreinte, chaude, cordiale, me fit plaisir... un secret instinct me disait : Va !.. c'est un ami... aie confiance !

CHAPITRE VIII

QUELQUES PAS EN AVANT.

Je suis d'une taille moyenne. Chin-Chin-Wa est au contraire parmi les hommes grands.

Tout en lui respire la volonté et la puissance, son souffle rythmé, ses yeux calmes, et enfin toute sa contenance.

Je ne suis pourtant pas enclin à admirer légèrement le premire

héros venu, avec son cortège de légendes, et ses avantages que le temps seul peut mettre à l'épreuve.

Et cependant, je comprends que mes amis de Shang-Haï et la foule qui assistait au débarquement de Chin-Chin Wa aient été frappés de respect devant cet homme imposant.

Il y a quelque chose de magnétique en lui.

Il est vêtu à la chinoise, mais son costume est plus riche et plus recherché que celui des hommes de son rang. Sa tête est rase à l'exception de la traditionnelle queue qu'il porte très longue.

Malgré ces oripeaux chinois, je le considère comme un compatriote, et ne peux me faire à une autre idée.

L'éducation façonne l'individu et lui imprime un caractère qui peut modifier les lignes de sa race.

C'est ainsi que l'exilé pouvait, pour un œil non exercé, passer pour un Chinois du Nord.

Une coutume indiquait qu'il avait été adopté par des Célestes du sud : il marchait à plat, sans frapper du talon. Mais laissons ces détails et revenons à notre sujet.

D'un geste, j'indiquai un siège à mon hôte, et lui exprimai combien j'étais touché de l'empressement avec lequel il avait répondu à mon appel.

Il m'écouta en silence, m'examinant de son regard intelligent et scrutateur.

J'étais anxieux de connaître le son de sa voix. Et... lorsqu'il me répondit, je fus frappé par l'élégance de ses phrases, et la facilité extrême de son élocution.

L'exil, qui, généralement, rend la parole hésitante, l'œil inquiet, la démarche embarrassée, n'avait pas eu de prise sur cet homme vraiment extraordinaire.

Il parlait une langue pure, d'une voix douce et agréable qui contrastait avec la sévérité de ses traits.

— Ne me remerciez pas, M. Vauscombe, puisque je n'ai encore rien fait pour vous être utile. Ma puissance est faible, vous le savez, et, en disant cela, Chin-Chin-Wa sourit amèrement.

Je ne répondis rien.

Il continua :

— M. Dicey m'a mis sommairement au courant de votre entreprise... je suis décidé, étant donnés l'intérêt et la noblesse du but à atteindre, à vous seconder de toutes mes forces.

— Pardonnez-moi, répliquai-je, pour voir jusqu'où il fallait

compter sur lui... mais avant de prendre cet engagement formel, avez-vous réfléchi aux risques que nous allons courir? Je m'en voudrais de vous entraîner dans une aventure dont l'issue peut être l'écroulement de votre avenir. Je suis venu jusqu'ici avec l'intention d'agir seul ; sans songer à faire partager à qui que ce soit ma bonne ou ma mauvaise fortune. Surtout, en ce qui vous concerne, les choses sont très délicates... Vous êtes plutôt en mauvaise posture devant la Cour de Pékin... En m'aidant à rechercher Norris, vous pouvez vous compromettre irrémédiablement. J'ai fait, moi, le sacrifice de ma vie... Vous n'avez pas, vous, les mêmes raisons pour agir de la sorte.

— Continuez dit Chin-Chin-Wa.

— N'ai-je pas posé la question comme elle le doit être? Moi, je n'ai que la mort à affronter... Vous c'est plus que la mort, c'est un exil nouveau.

— Vous me croyez, pour ces misérables questions, capable d'hésiter?

Je n'insistai pas dans la crainte de blesser ce grand cœur.

Je lui exposai mes plans, mes espérances, le résultat de mes premiéres démarches.

Un pareil allié, parlant aussi facilement le chinois que l'anglais, était vraiment providentiel.

Je me repris à espérer.

Ainsi que je l'avais fait avec les frères Dicey, je lui montrai les fragments du message, en dénonçant les particularités qui m'avaient frappé.

Cependant son opinion fut loin d'être conforme à la mienne, et le mot « us » (nous) lui parut se rapporter à Norris et au cocher.

— Je ne connais pas de mot chinois ayant cette terminaison, il s'agit du pluriel anglais *nous*, il n'y a pas à en douter. En voici la traduction qui me paraît se rapprocher le plus de la vérité :

Au nom de Dieu. Secourez-nous.
Ne perdez pas de temps. Nous sommes prisonniers
Dans le Palais. Cherchez-nous dans
Pékin. Chez les Chinois. Dixième hirondelle.
William Norris, — septembre 18..
Que Dieu nous aide.

Bien que je ne sois pas absolument convaincu de l'exactitude de cette interprétation, je n'ai rien de plausible et surtout rien de meilleur à lui opposer.

D'ailleurs les arguments que Chin-Chin-Wa fait valoir à l'appui de sa thèse sont excellents.

La rapidité avec laquelle le prisonnier a tracé son billet explique pourquoi son nom suit immédiatement les deux mots « dixième hirondelle ».

En me donnant d'autre désignation que *Palais*, Norris a voulu indiquer le Palais impérial. C'est d'ailleurs sous ce nom que le désignent les touristes.

A moins cependant qu'ignorant l'endroit où il est confiné, il n'ait trouvé que ce terme pour le qualifier.

Quant aux motifs de la séquestration Chin-Chin-Wa ne l'aperçoit pas encore. Comme moi, sur ce point, il en est réduit aux conjectures.

Bonsel est venu interrompre mon entretien avant l'heure du déjeuner. Il s'informe de nos projets, et se mêle à la discussion de nos moyens d'action.

Sur les conseils de Chin-Chin-Wa, j'ai changé pour notre voyage à Pékin, de moyens de locomotion.

Au lieu de la litière, nous voyagerons à cheval.

En conséquence, nous avons envoyé devant nous des chevaux de relais.

Nous quitterons Tien-Tsin demain, au coucher du soleil, afin d'éviter la terrible chaleur du jour.

Pendant mes préparatifs de départ, mon compagnon prend toutes les informations qui lui paraissent nécessaires.

Je n'ai pas encore eu l'occasion de connaître l'histoire de Chin-Chin-Wa. J'espère mettre mon voyage à profit pour apprendre le passé de cet homme mystérieux.

Déjà, je sais, par quelques mots lancés dans la conversation, qu'il avait consigné par écrit ses mémoires, pendant les longues heures d'exil. Je viens de toucher à une question extrêmement délicate : la question d'argent.

Mais aux premiers mots, l'exilé m'a répondu franchement.

— Ma situation de fortune me met au-dessus de cela... Ne me parlez pas de récompense... J'ai des biens immenses qui me viennent de mon père adoptif, Yang-Lao, mort il y a deux ans, en me laissant tout ce qu'il possédait. D'ailleurs vous connaissez mon histoire ; vous avez lu ma vie...

— Moi ? c'est une erreur... Nous ne savons guère en Angleterre, ce qui se passe en Chine.

Il me regarda avec étonnement.

— J'ai cependant écrit en Angleterre, révélant ma vie et mes aventures.

— Mais à qui avez-vous écrit?

— J'ai écrit en Angleterre, au moment où je croyais que j'allais mourir... Exilé pour la vie, je pensais que ce cri suprême serait entendu... peine inutile... rien ne vint jusqu'à moi. J'avais écrit à l'école où j'allais quand j'étais petit garçon... Quelqu'un a reçu mes mémoires... il n'est pas possible que tout ait été perdu.

— A ma connaissance, votre manuscrit n'a pas atteint l'Angleterre, car jamais je n'en ai entendu parler.

La conversation se poursuivit sur ce sujet qui ne m'intéressait guère au milieu de mes préoccupations. Je n'en retins qu'une chose, c'est que malgré son expérience, Chin-Chin-Wa était loin de connaître nos coutumes et nos usages.

Il ne possédait d'un Anglais que le langage et le cœur...

Tien-Tsin, 7 juillet. — Ce matin, j'ai eu une longue conversation avec Bonsel, relativement à l'exilé. Le négociant allemand ne m'a pas caché qu'il était défavorablement impressionné par cet intrus.

La vérité est que Chin-Chin-Wa exprime trop franchement son opinion et qu'il menace par sa situation et ses connaissances d'éclipser Sham-Nim-Yuen.

Au retour de Chin-Chin-Wa, la conversation s'étant généralisée, l'ami de Bonsel fut mis sur le tapis.

Sans en médire, l'exilé parut triste et insinua que ses services pourraient bien ne nous être que médiocrement utiles.

L'Allemand fit mine de s'emporter et demanda raison d'une suspicion qui atteignait la réputation de son ami.

— Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, conclut froidement Chin-Chin-Wa, qui sentait venir l'orage, je ne prétends pas dire que le concours de votre ami soit inutile, au contraire ; j'apprécie comme il convient ses qualités ; mais j'estime qu'il vaut mieux que nos premières investigations soient tenues secrètes, et ce, pour des motifs qui me sont personnels.

— Vous avez vos raisons pour agir de la sorte : soit! Je ne sais si M. Vauscombe partage mes opinions... mais je crois m'être arrêté au parti le plus sage. Nous sommes quatre sur la piste de Norris, dont deux volontés agissantes. C'est assez pour mener à bien une besogne de ce genre. Maintenant, pour augmenter nos chances de

réussite, il faut que M. Vauscombe consente à quitter son costume européen et à revêtir la robe des Célestes. De plus, il faut qu'il se rase à l'exception d'une touffe de cheveux à laquelle nous attacherons une grande natte.

— Êtes-vous prêt à faire ce sacrifice?

— Je suis prêt, répondis-je simplement.

— Avez-vous déjà été à Pékin, demanda Chin-Chin-Wa à M. Bonsel.

— Oui, répondit mon hôte... Je connais très bien la ville impériale. Vous y êtes allé aussi?

— Moi, j'ai été exilé de Pékin. Je connais surtout la ville chinoise où j'ai des attaches et des influences dont je vais me servir... Mais en toute liberté d'action, car dans l'intérêt du but final, je ne veux pas de contrôle.

— Vous avez raison, dis-je en intervenant de nouveau. J'accepterai donc les recommandations de M. Bonsel, sans m'engager à en faire usage.

Le négociant allemand ne me vit pas sans déplaisir prendre une résolution qui me mettait à la discrétion de Chin-Chin-Wa. Mais j'avais foi dans la droiture et la fermeté de l'exilé, et avoir la foi, c'est presque tenir le succès.

CHAPITRE IX

UNE ALERTE

Il y a longtemps que je n'ai écrit une ligne de mon journal. Et cependant, pour me conformer à la ligne de conduite que je me suis tracée, il est grand temps que je relate les premiers actes de l'homme qui s'est joint si généreusement à moi pour retrouver Norris.

J'ai pénétré plus avant la vie de Chin-Chin-Wa, et devrais-je m'exposer à des redites, il me paraît indispensable de retracer la vie du personnage qui joue le premier rôle dans cette histoire vécue.

Ainsi que nous le savons déjà, il vint à Hong-Kong, à l'âge le plus tendre, ne laissant personne en Angleterre.

Ses aptitudes pour l'étude des langues orientales lui permirent

d'étudier le chinois avec succès, chose rare cependant pour un Européen.

Cette facilité lui permit de surprendre, bien involontairement, une conversation qui lui découvrit les opérations frauduleuses qui se faisaient dans la maison où il était employé.

Sa grande discrétion le fit prendre en amitié par celui qui devait faire sa fortune.

C'est alors qu'on lui proposa d'abandonner sa nationalité, à laquelle il tenait si peu, pour devenir un des sujets du petit-fils du Ciel.

Il y consentit et suivit son ami, Yung-Lao, à Canton où il vécut de nombreuses années dans le recueillement et dans l'étude.

C'est alors que le nom de Chin-Chin-Wa lui fut donné.

Le jeune homme étudiait avec ardeur et cherchait à conquérir ses grades pour devenir un homme d'État.

Sa réputation comme étudiant laborieux s'établissait dans le sud de la Chine et faisait pressentir un avenir brillant.

Au moment des examens ses succès indisposèrent contre lui un rival, Fa-to-man, qui le suivait de près.

Bientôt, abandonnant Canton, Chin-Chin-Wa se rendit à Pékin pour y subir l'examen des « Honneurs d'Etat ».

Fa-to-man qui ne le perdait pas de vue, le suivit dans la ville impériale ; et comme un soir il se promenait dans une rue solitaire, il s'élança sur lui pour le frapper.

Malheureusement pour Fa-to-man, son heureux rival était doué d'une force peu commune. En moins d'un instant l'agresseur était à la merci de celui qu'il croyait facilement réduire.

Mais la justice en Chine ressemble aux images nationales, elle est informe et sans mesure.

La correction reçue par Fa-to-man fut le signal d'une croisade entreprise contre l'étranger, et qui aboutit à l'exil.

Bien que Chin-Chin-Wa eût une nature généreuse, il avait dépouillé l'Anglais et était, par ambiance, devenu Chinois.

Ainsi dans sa lutte contre l'étudiant rival, une étincelle de civilisation qui brûlait encore au fond de son cœur l'avait empêché de tuer celui qui avait essayé de le poignarder par derrière... mais il l'avait marqué au front... d'un signe indélébile... Avec le couteau même de Fa-to-man, il avait tracé en lettres sanglantes, au-dessus des sourcils : Chin-Chin-Wa. Marque pour marque, c'est la loi du talion.

Si Fa-to-man portait l'ineffaçable stigmate, qui lui rappelait sa tentative criminelle, Chin-Chin-Wa à son tour fut marqué sur la poitrine et sur l'ordre du juge, du signe des bannis.

Pendant dix-sept ans l'exilé vécut à Formose, d'une vie plutôt végétative, sans communication avec son pays d'adoption.

Une ou deux fois, son vieil ami Yung-Lao, vint le voir dans sa retraite.

Quand ce bon protecteur mourut, Chin-Chin-Wa hérita de ses biens dont il n'avait que faire dans son île morne.

Enfin le pardon vint l'atteindre, malgré les intrigues de ses ennemis.

La condamnation de Fa-to-man pour crime de trahison ne fut peut-être pas étrangère à cette grâce.

En exécutant le rebelle, les autorités découvrirent sur son front le nom de Chin-Chin-Wa... On se souvint alors de l'exilé...

J'étais toujours curieux de connaître les relations qui avaient existé entre mon compagnon et Shan-Nim-Yuen et je profitai de l'absence de M. Bonsel pour m'en ouvrir à Chin-Chin-Wa.

Je lui demandai donc, en faisant allusion aux changements qui avaient eu lieu depuis quelque temps dans le personnel gouvernemental du pays, si Shan-Nim-Yuen avait l'autorité que le négociant allemand lui supposait.

Il me répondit que sa lettre de grâce avait été signée par ce fonctionnaire chinois.

Et comme je m'étonnais que ce document pût se trouver dans ses mains, alors que mon imagination d'Européen était troublée par une organisation que je ne comprenais guère, Chin-Chin-Wa me montra un rouleau de soie d'une finesse extrême, monté sur cylindre d'ébène.

C'était la lettre de grâce.

Au milieu de la soie de couleur éclatante se dessinait en caractères vigoureux le mot « pardon ».

Alors, du doigt, me désignant deux signes bizarres, mon interlocuteur me dit amèrement :

— Voici la signature de Shan-Nim-Yuen. La signature qui est au-dessus de la sienne, émane du pouvoir suprême.

Shan-Nim-Yuen, occupe un poste honorable, mais sa puissance est limitée.

Sa signature ne vient là que pour garantir l'authenticité du document.

Je regardais le rouleau avec la plus vive curiosité.

— Pourquoi le gardez-vous sur vous ?

— Hélas ! Je ne puis m'en dispenser maintenant. Vous oubliez que j'ai été exilé. L'ordre du bannissement est imprimé sur ma poitrine. Celui qui le découvrirait pourrait me tuer comme un chien... Si je marchais poitrine découverte... je serais lapidé avant d'avoir traversé un village... Vous me comprenez, n'est-ce pas?

— Parfaitement. Ce rouleau est le témoignage matériel de la grâce impériale... Vous ne pouvez plus maintenant voyager sans l'emporter avec vous. Et... que signifie cette ligne de caractères qui, par leur forme tourmentée semblent se distinguer des autres?

— Elle veut dire :

« Laissez passer Chin-Chin-Wa et rendez-lui honneur. »

. . . .

Nous quittâmes Tien-Tsin sans avoir trouvé le cocher de Norris.

D'accord avec mon nouvel ami, je remerciai le guide que j'avais amené de Shang-Haï et dont le concours me paraissait absolument inutile.

Au contraire, nous gardâmes celui de Norris dont les souvenirs pouvaient nous aider dans nos recherches, surtout en ce qui concernait le cocher du disparu, en admettant qu'il ne partageât pas le sort de son maître.

Notre attention en quittant Tien-Tsin à la tombée du jour, était d'atteindre Pékin le soir suivant.

Avant de partir, j'offris un de mes revolvers à Chin-Chin-Wa qui n'en avait pas; mais l'exilé refusa, se contentant d'un couteau de forme bizarre qu'il avait coutume de porter sur lui.

Nous avions quatre ponies, c'est-à-dire chacun un, plus l'animal qui portait nos bagages.

Ce dernier fut mis sous la surveillance du guide

C'est dans cet équipage que nous traversâmes les rues de Tien-Tsin. Lorsque nous atteignîmes la campagne, nous redoublâmes l'allure de nos montures.

Chin-Chin-Wa et moi, nous voyagions côte à côte et prenions le plus grand soin de ne pas nous écarter de la route.

Cette chevauchée fut charmante; mon compagnon était une véritable encyclopédie vivante que je feuilletais avec une curiosité parfois indiscrète.

Ses aventures passées, sa vie accidentée faisaient le plus délicieux recueil que j'eusse jamais consulté.

Avec cela, il était modeste et lorsqu'il s'agissait d'une bonne action dont il était l'auteur, il la dissimulait au cours de son récit avec une réserve charmante.

Ce voyage dans le nord de la Chine me semblait délicieux. J'y goûtais une atmosphère de désert qui plaisait à mon caractère aventureux.

Comme pour accentuer la couleur locale, nos chevaux dans leur course modérée soulevaient des nuages de poussière qui tiraient un rideau d'or sur la campagne plate et cultivée.

Avec la nuit piquée d'étoiles tremblotantes, la blonde Astarté se leva dans un nuage d'argent.

Et sous ses rayons blafards, nous allions, caravane minuscule, jusqu'aux relais que nous atteignîmes à l'aube.

Le voyage était fatigant, car à part de courtes haltes consacrées aux repas, nous marchions toute la nuit.

Je n'étais pas habitué à ce régime sévère, aussi étais-je extrêmement las.

A ma grande joie, on décida de prendre quelque repos, pendant que le guide préparerait nos montures pour le restant du voyage. Je cherchai un endroit pour dormir à l'aise. Je le trouvai assez facilement.

C'était un petit appartement d'apparence engageante qui s'ouvrait sur une petite cour intérieure, où se pressaient un grand nombre de mulets et de voitures.

L'ameublement était rudimentaire, il se composait... d'une estrade de terre, construite pour servir de couchette.

Contre mauvaise fortune je fis bon cœur, et, étalant une couverture sur le sol je m'étendis, résolu à reposer mes membres brisés par cette longue course nocturne.

Chin-Chin-Wa veillait. Avant que je fusse endormi, il vint me dire qu'il ne voyait rien de suspect, et que je pouvais être tranquille.

L'exilé s'étendit non loin de moi et goûta bientôt un sommeil réparateur.

Je ne pus m'empêcher d'admirer son torse puissant... Il était couché sur le dos... Ses riches vêtements de soie jetés dans un coin... Sa poitrine nue se dessinait dans la pénombre et je ne sais si j'étais le jouet d'un songe, mais il me sembla que la marque qui le stigmatisait se lisait malgré l'obscurité.

Il est évident que je ne jouissais pas de toutes mes facultés... à

demi endormi, vaincu par la fatigue, je ne voyais que des image
confuses.

Il me sembla que le bruit qui venait de la cour s'harmonisait e
prenait un rythme lent.

Deux Chinois s'élancèrent dans notre chambre... Ils venaien
sans doute pour examiner la poitrine de Chin-Chin-Wa.

Pensant être le jouet d'un cauchemar, je ne fis aucun mouve-
ment jusqu'à ce que le sentiment de la réalité vînt secouer ma tor
peur. Je vis, cette fois, que des vagabonds s'emparaient des riche
ornements de mon compagnon.

Je pus seulement crier lorsqu'ils gagnèrent la porte de la cou-
ette.

En moins d'un instant Chin-Chin-Wa fut sur pied pendant que
je m'élançais à la poursuite des voleurs.

Comme je tournais le chemin, je vis la haute silhouette de l'exilé
Il était nu jusqu'à la ceinture. Mes cris avaient attiré un grand
nombre de Célestes. Trois d'entre eux se jetèrent sur Chin-Chin-Wa.
Mais ils n'étaient pas de taille à lutter... Celui-ci les abattit avec
une facilité extrême et ils allèrent rouler dans la poussière.

Tout allait à l'encontre de mes désirs. Les poursuivants avaient
renoncé à arrêter mes voleurs. Et maintenant tout le village était
aux trousses de mon compagnon dont le torse nu... portait une
marque d'infamie...

La scène était d'une beauté sauvage. Qu'on s'imagine des poi-
gnées d'hommes hurlant, s'agitant, secoués par une incroyable fré-
nésie et se ruant contre un colosse dont chaque mouvement était
funeste à ceux qui l'approchaient.

Ce fut une bataille homérique.

Dans la mêlée furieuse, je vis Chin-Chin-Wa saisir son voleur,
mais mon regard se voila, les images se noyèrent dans une brume
épaisse... J'étendis les bras machinalement pour ne pas tomber...

. . . .

Le propriétaire de l'hôtel où s'était passée cette scène mouve-
mentée avait été le premier à signaler à la populace la *marque* de
Chin-Chin-Wa. Et c'était à lui que nous étions redevables de tout
ce désordre.

L'exilé ne voyait rien de tout cela sinon qu'avec ses vêtements
on lui avait enlevé le *pardon* impérial. Il lui fallait retrouver le
document coûte que coûte.

Sous son étreinte formidable, le voleur ploya les genoux... Chin-

Chin-Wa poussa un rugissement de joie... il tenait le rouleau libérateur qu'il brandissait devant la foule calmée subitement.

On se saisit du malfaisant coupable d'avoir porté la main sur un exilé pardonné par l'empereur et on le pendit par les chevilles...

Quelques minutes après, notre voleur avait rendu sa vilaine âme à Dieu.

CHAPITRE X

DEVANT LES MURS DE PÉKIN

Quand je revins de cette chaude alerte, je constatai que personnellement je n'avais aucune blessure. Le sable épais qui ouatait la route avait amorti ma chute.

J'étais cependant froissé, et ma tête était lourde... c'était après tout s'en tirer à bon compte.

Quant à Chin-Chin-Wa, il avait été moins heureux, un coup de couteau porté avec violence, lui paralysait le bras gauche.

Heureusement que la blessure était surtout superficielle, et que ses connaissances chirurgicales lui permirent de la soigner immédiatement.

J'étais d'ailleurs assez en forme pour lui prêter assistance, et je l'aidai à bander son bras.

Nous profitâmes de l'effervescence qui avait suivi l'exécution du voleur pour quitter le village.

Nous marchâmes sous le soleil ardent, ce que je craignais cependant par-dessus tout.

J'avais pris la précaution de me munir d'un parasol et je portais de grosses lunettes noires. Dans ce pays ce n'est pas un luxe à cause des ophtalmies qui guettent le voyageur imprudent.

Le pays que nous traversions manquait d'originalité. Il ressemblait absolument à celui que nous venions de quitter : terrain plat et uni et convenablement cultivé.

De temps en temps, notre route nous rapprochait de la rivière, et je m'amusais à regarder les bateliers chinois qui dirigeaient leurs embarcations contre le courant.

Ils s'y prenaient d'ailleurs d'une façon assez originale :

Une partie de l'équipage harnachée comme des chevaux de

traits suivait les bords et tirait les bateaux sur le chemin de halage.

Malgré ces scènes riantes, mon esprit ne se désembrumait guère; je ne pouvais m'empêcher de songer aux périls auxquels nous venions d'échapper et à ceux qui nous attendaient.

Il ne fallait pas se dissimuler que nous allions maintenant devenir un objet de curiosité. La personnalité étrange de Chin-Chin-Wa n'était pas faite pour nous laisser passer inaperçus.

Lorsque nous eûmes fait quelques milles, je demandai à l'exilé ce qu'il comptait faire à notre arrivée à Pékin.

— En ce qui me concerne, lui dis-je, je laisse au dieu Hasard le soin de guider mes pas. C'est par lui que j'ai reçu le message de l'hirondelle... et c'est un peu lui qui est l'auteur de notre rencontre. Néanmoins, il faut aider le hasard, et c'est en vertu de ce principe que je crois bon, au début de nos investigations, de chercher le cocher de Norris. Mais dans le cas où nous ne parviendrions pas à le joindre, il faudrait nous rabattre immédiatement sur le Palais impérial où mon compatriote doit être prisonnier.

— Moi, répondit Chin-Chin-Wa, j'ai examiné l'affaire sous trois points de vue différents, que je me réserve de vous communiquer. Il est de toute évidence, et c'est votre sentiment, que nous ne pouvons laisser qu'au hasard le soin de découvrir Norris. Ce résultat ne peut être obtenu qu'à force de persévérance et en jouant serré. Si Norris est vivant, nous le retrouverons certainement. D'ailleurs, il nous faut cette conviction absolue pour fortifier notre courage et aller jusqu'au bout... Ma présence à Pékin sera bien vite connue... De là à démêler la cause de mon voyage il n'y aura qu'un pas... C'est alors que notre situation deviendra dangereuse. Je n'ai pas été sans peser l'importance de mes actes et leurs conséquences possibles. J'ai même pensé un instant que mon concours avoué pouvait vous nuire... mais à la pensée que vous pouviez vous associer aux démarches de Shan-Nim-Yuen, et faire fond sur ses services, je n'ai pas hésité à vous suivre. Il ne faut cependant pas vous faire illusion sur l'allié que vous avez en moi... l'incident tragi-comique de tout à l'heure vous dit assez que si je suis quelquefois un compagnon utile, ma présence peut aussi vous attirer des désagréments. En réalité, c'est à vous d'estimer si les services que je suis appelé à vous rendre, contrebalancent les ennuis que ma présence peut vous faire avoir.

Comme je le remerciais de sa franchise, il continua :

— En réalité, le voyage que j'entreprends peut se justifier par

le désir de remercier personnellement ceux qui ont obtenu ma grâce, et celui qui l'a accordée... mais rien ne m'oblige à cette démarche qui peut même sembler insolite, tant elle est contraire aux usages, puisque ma libération est ratifiée et que rien ne subsiste plus de mon ancien état. De plus notre intimité peut sembler suspecte... Vous êtes Anglais et moi je suis un naturalisé... autant de raisons pour éveiller la méfiance des autorités. Réduit à vos propres ressources votre tâche est rude, presque irréalisable; avec moi, les difficultés matérielles s'évanouissent... mais le danger grandit... Je dois honnêtement vous en prévenir.

— Je vous suis. Voilà ma réponse. D'ailleurs, n'est-ce pas en prévision de ces complications que vous m'avez, à Tien-Tsin, recommandé de porter le costume des Célestes?

— Oui, dans une certaine mesure, c'est-à-dire que j'ai pensé que la précaution était bonne pour l'avenir.

— Votre décision est bien prise... je puis absolument compter sur vous?

— Comme sur vous-même. Nous serons à Pékin demain de bonne heure et je vous procurerai, pour passer les portes de la ville, un vêtement qui vous rendra méconnaissable.

J'avoue que bien que je fusse préparé à me débarrasser de mon costume européen, pour revêtir des vêtements chinois, je ne voyais pas sans appréhension approcher le moment de ce troc répugnant.

Ce changement de costume me diminuait à mes propres yeux, c'était, à mon avis, déchoir et déchirer le lien qui me retenait encore à ma patrie et au monde civilisé.

Le costume européen dont nos humoristes se rient est cependant symbolique; il commande le respect aux barbares qui le voient toujours suivi du drapeau. Derrière ce « complet » ridicule, il y a le consul britannique, il y a le Léopard anglais universellement respecté.

C'est tout cela que j'allais renier. C'est la possibilité de me réclamer des miens que j'allais rejeter, et le sacrifice ne m'en paraissait que plus lourd.

Je regardai encore Chin-Chin-Wa, dont le beau visage bronzé et la haute stature imposaient véritablement. Il était loin de se douter des sentiments qui m'agitaient. Malgré la chaleur suffocante et l'ardeur d'un soleil implacable, il paraissait à l'aise sous son mince chapeau de paille qui l'abritait à peine.

Il continuait son monologue, et moi, absorbé dans mes amères pensées, je l'écoutais à peine... bien que, de loin en loin, des phrases énergiques arrivaient jusqu'à moi.

Il parlait de son passé, sans doute, et faisait allusion à la facilité avec laquelle on change de peau, de personnalité...

Cet homme, évidemment, n'avait jamais connu l'indécision.

Et alors les raisons philosophiques, ou d'intérêt matériel s'échelonnaient sous sa parole ardente, dans un bourdonnement qui m'arrivait par bouffées.

Et, bien que mon attention fût distraite d'un discours que je sentais fait pour moi, j'en retenais des encouragements précieux qui m'aidaient à m'accoutumer à une idée insupportable.

Je l'interrompis :

— Où faut-il que je change de costume : dans le prochain village ou ici ?

— Je vais faire le nécessaire. Nous nous arrêterons quelque temps dans une auberge, au delà des murailles. De là j'enverrai le guide vous acheter ce qu'il vous faut.

— Pouvez-vous me garantir le silence du guide ? interrogeai-je. Ne craignez-vous pas qu'en raison de l'étrangeté de la mission il ne se confie à quelques amis ?...

— N'ayez pas peur... Ce n'est pas la basse classe chinoise qui m'inquiète. Votre costume n'a qu'un but : prévenir la curiosité éveillée au premier coup d'œil par un costume européen. Vous ne comptez pas donner le change à ceux qui seront en contact avec vous, n'est-ce pas ? Votre nationalité n'échapperait pas même à un examen superficiel.

— Alors je ne vois pas ce que je puis gagner à me travestir. Mon opinion diffère de la vôtre...

— Pardonnez-moi d'insister... mais il me semble que vous n'avez prêté qu'une médiocre attention à ce que je vous ai dit tout à l'heure. Je n'ai pas prétendu que votre costume chinois vous mettrait à l'abri des indiscrétions, j'ai dit seulement qu'il pourrait faciliter notre tâche, en ce sens qu'il serait pour vous comme une initiation à nos mœurs et à nos coutumes. Ainsi équipé, j'ai l'air d'être votre guide et tuteur, et il ne paraît pas qu'au contraire, je suis votre auxiliaire pour un travail souterrain. La prudence la plus élémentaire nous fait un devoir d'agir de la sorte. De plus, nous ne savons pas encore à quelle classe de la société appartient le ravisseur de Norris... Ça peut être aussi bien un voleur de pro-

fession qu'un mandarin du plus haut rang. Il est plus que probable que nous ne l'apprendrons pas tout de suite et que lorsque nous serons fixés à cet égard, la lutte nous aura quelque peu affaiblis... nous ne devons donc nous priver d'aucune chance. Le costume de mes nouveaux compatriotes est une force ici, qu'il ne faut pas négliger.

— Vous m'avez convaincu, je ne résiste plus.

— Nous allons entrer à Pékin, comme deux Chinois. Vous y gagnerez d'abord de ne pas vous rendre à la légation, de façon à ne pas éveiller la curiosité bienveillante mais indiscrète de vos compatriotes. Nous vivrons parmi les Chinois. Cependant comme il vous serait difficile de vous habituer à notre cuisine, votre guide vous cherchera des mets européens. Nos premières investigations doivent tendre à retrouver le cocher s'il n'est pas prisonnier avec Norris. Maintenant, il faut coûte que coûte garder avec nous nos ponies, ils peuvent, en cas de départ précipité, même de fuite, nous rendre d'inappréciables services. Il est vrai que si nos recherches aboutissent à découvrir que Norris est au pouvoir de brigands vulgaires, le gouvernement de Pékin ne nous marchandera pas son appui. Mais... nous ne savons rien, et il est sage de prévoir...

Quant à Shan-Nim-Yuen, nous ne nous adresserons à lui que si nous échouions dans toutes nos démarches.

— Je crois que vous voyez juste, et que le plan que vous suivez est sagement tracé; je m'abandonne donc complètement à vous.

Tout en devisant nous arrivâmes près d'une grande pagode au sommet de laquelle un arbre épandait sa mince frondaison.

Nous partageâmes un frugal souper, puis nous cherchâmes un gîte.

L'aurore nous trouva dans une petite hôtellerie à moins d'un mille des murs de la cité impériale.

(A suivre.) J.-A. HANNAN.

(Traduit de l'anglais par JEAN CARMANT.)

DE LESSEPS INTIME [1]

(Suite et fin.)

Après un second bombardement, le général Prim entre à Ba celone, rétablit la paix, renverse le régent, proclame la majorité (la jeune reine Isabelle et rappelle la reine Christine de l'exil. Cell ci comble M. et Mme de Lesseps de prévenances :

— Vous devez être fière, disait-elle à Mme de Lesseps, d'avo un semblable mari, et lui bien heureux d'avoir une femme aus charmante. Je sais que vous allez partir pour la France, mais pr mettez-moi que vous nous reviendrez.

Puis s'adressant à Ferdinand de Lesseps :

— Vous irez voir le Roi, n'est-ce pas, il est enchanté de vous, me l'a dit plusieurs fois, car nous avons souvent causé de vous de ma chère Espagne.

M. Guizot rappelle M. de Lesseps. Il s'embarque pour Marseil où une réception enthousiaste l'attend. On organise en son honne un banquet, à la fin duquel Méry lit des vers enthousiastes.

Il reste en congé en France pendant un an et repart en avril 18 pour Barcelone, avec le titre de consul général de France.

Deux mois après, il avait la douleur de perdre le plus jeune (ses deux fils : Ferdinand, âgé de quatre ans, et toute la population (Barcelone lui témoignait en cette douloureuse circonstance s profond attachement.

Surviennent les événements de 1848. De Lesseps écrit à sa bell mère à la date du 8 mars :

« Nous voyons avec plaisir le calme renaître à Paris. Je su bien décidé à attendre tranquillement ce que l'on fera de moi. Vo savez combien je déteste tout ce qui ressemble à de l'intrigue. Je

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 18 novembre.

suis pas plus courtisan, ni ambitieux sous la République que je ne l'ai été sous la royauté.

Tous les souverains de l'Europe envoyèrent leurs ordres au jeune consul et le glorieux épisode retentit dans le monde entier.

Le Gouvernement sut habilement profiter, dans certaines circonstances, de la popularité de cet homme de bien.

En 1848, Lamartine, entre les mains duquel était alors le portefeuille des Affaires étrangères, appela Lesseps à Paris pour l'envoyer à Madrid, en qualité de ministre plénipotentiaire auprès de la reine Isabelle.

Le ministre dit au diplomate : « Nous avons une révolution qui commence ici, on ne sait pas si l'étranger sera avec nous. Nous avons besoin de la tranquillité en Espagne. Vous connaissez la Cour, les représentants des diverses opinions politiques, la population ; vous avez laissé là-bas de très bons souvenirs. Je vous prie de vous rendre à l'ambassade de Madrid, parce que, en cas de guerre étrangère, les bons rapports avec l'Espagne nous valent 200,000 hommes sur la frontière des Pyrénées. »

Le 1er avril, il écrit de Paris à sa femme :

« Je t'écris dans un cabinet, à côté de celui de M. de Lamartine, qui doit dépêcher quelques affaires avant de me recevoir. Il m'a fait dire hier soir que dans le conseil du gouvernement, de la journée, ma nomination de ministre plénipotentiaire à Madrid avait été adoptée et arrêtée. Par conséquent, c'est une affaire faite, et je n'ai pas besoin de te dire combien j'en suis heureux, et pour toi et pour moi. Je vais savoir tout à l'heure si l'on veut que je parte tout de suite. Je dirai que je suis prêt, le cas échant, pour ce soir. Il paraît que, dans le conseil, M. Garnier-Pagès a été d'une chaleur extrême pour moi ; c'est un homme plein de cœur, et qui est estimé de tout le monde, même de ses anciens ennemis politiques. »

Il allait partir quand il reçut un journal espagnol l'informant que la populace, qui avait envahi les Tuileries, s'y était saisi de bijoux d'une grande valeur et d'un précieux album contenant des dessins signés de noms des premiers artistes français, que l'Infante, devenue la duchesse de Montpensier, y avait laissés.

Lesseps, qui avait toujours à cœur de rendre service, fit lui-même les recherches nécessaires, s'adressa à M. Marrast, maire de Paris, qui lui remit une lettre d'introduction pour M. de Saint-Amand, capitaine de la garde nationale. Celui-ci le fit conduire dans une salle où tous les objets appartenant à la famille royale

avaient été rangés et étiquetés sur des tables, mais parmi lesquels il ne trouva pas ceux qu'il était venu chercher.

Le 14 avril, il écrit à Mme de Lesseps :

« J'ai aujourd'hui plusieurs conférences avec des personnages au sujet de la dot de l'Infante qui se trouve encore sous séquestre, parce que je voudrais arriver à Madrid débarrassé de cette question.

Le 22 avril, il lui écrit à nouveau :

« J'ai rencontré hier soir chez M. de Lamartine l'ex-roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, qui, dès que je suis entré dans le salon, s'est levé, est venu au-devant de moi et m'a pris les mains, en me remerciant de l'accueil que nous avions fait à Barcelone à son fils. Ce dernier est dans ce moment en Corse, où il sera probablement nommé représentant.

Dans cette autre lettre du 25, il raconte son entrevue avec M. Marrast, président de la Chambre :

« Je suis resté plus d'une heure avec lui. C'est l'homme du gouvernement qui connaît le mieux l'Espagne, et qui s'en occupe le plus. Il m'a remis un ordre pour que M. Varin, le liquidateur de la liste civile, m'autorise à aller aux Tuileries recueillir les objets réclamés par l'Infante. »

Le 26, il annonce son départ :

« J'ai été expédié hier soir par M. de Lamartine. Je pars demain par le chemin de fer de Tours et la malle-poste de Bordeaux. Une partie de ma matinée s'est passée à faire retirer, des Tuileries et du Trésor, les effets, objets, bijoux appartenant au duc et à la duchesse de Montpensier. »

Ce ne fut qu'au Trésor du ministère des Finances et à la Bibliothèque, où, détail piquant, les révolutionnaires avaient eu le soin de les transporter intacts, qu'il put entrer en leur possession. Ils furent immédiatement expédiés à la duchesse.

M. de Lesseps négocia en Espagne plusieurs importantes conventions. A l'une d'elles la France doit la rétrocession de l'église Saint-Louis-des-Français, qui était restée en séquestre depuis la guerre de 1808.

En 1849, il quitta Madrid où il laissait un traité postal très avantageux pour la France. La reine Isabelle l'avait en haute estime et devait lui donner plus tard, en 1880, une preuve d'affection en acceptant de devenir marraine de son fils Paul.

Ici se place une autre anecdote non moins très caractéristique.

Peu de temps après l'arrivée à Madrid du nouveau consul de France, Mlle de Montijo sollicita de lui une entrevue. Elle voulait lui demander d'user de son influence pour obtenir la grâce d'un officier appartenant à une famille noble d'Espagne et qui s'était révolté à la tête de son régiment à Valence.

Déjà la reine en avait appelé à la générosité du premier ministre, le maréchal Narvaez, qui était demeuré sourd et avait menacé de donner sa démission dans le cas où la sentence ne serait pas exécutée.

Lesseps essaya en vain son intervention sur le premier ministre; alors il résolut de frapper un de ces coups hardis dont il était coutumier. Il alla trouver Narvaez et lui dit à brûle-pourpoint : « Je viens prendre congé de vous, car les conditions de ma mission en Espagne ont été réglées par une assemblée souveraine, qui a estimé que je pouvais avoir une influence salutaire sur votre gouvernement. Or si l'on apprend que Mlle de Montijo, appartenant à l'une des plus grandes familles de ce pays, a vainement sollicité mon intervention pour obtenir un généreux pardon, qui, dans ma pensée, vous fortifie au lieu de vous affaiblir, je n'ai plus qu'à me retirer et je vous fais mes adieux. »

Narvaez prit la main de l'ambassadeur et la serra, disant en espagnol : « *Vaya Usted*, *Ferdinand de Lesseps*, *con la cabeza de esta gente en Vuestro bolsillo* ». (Allez-vous en, Ferdinand de Lesseps, avec la tête de ces gens dans votre poche.)

Le soir même, la grâce des séditieux était signée. Mais l'histoire de M. de Lesseps est trop pleine de belles pages pour que nous songions à les placer toutes dans une biographie aussi modeste que celle-ci.

III

M. Sénard, qui avait déclaré que Lesseps avait toujours servi son pays à l'étranger sans s'inquiéter de la politique intérieure et que, s'il acceptait une mission, il la remplirait fidèlement, le fit appeler et lui demanda s'il était disposé à aller à Rome y remplir une mission ayant pour but de soustraire les États de l'Église à l'anarchie à laquelle ils étaient en proie.

La réponse fut : « Je partirai dans deux heures si vous voulez et je vous promets que, pour atteindre le but indiqué, je ne reculerai devant aucun obstacle. »

Lesseps fut immédiatement expédié à Rome en remplacement du duc d'Harcourt, comme porteur des ordres de l'Assemblée constituante auprès du général Oudinot.

M. Odilon Barrot, président du Conseil, expliqua à une séance de l'Assemblée tenue le 9 mai, quelles seraient les fonctions du commissaire. Il ajouta :

« Par décision du cabinet, un homme qui a toute notre confiance, que vous avez éprouvé dans des circonstances importantes et qui a toujours servi la cause de la liberté et de l'humanité, M. de Lesseps, a été envoyé, etc. »

Le 14 mai, le nouvel ambassadeur s'embarqua à bord de la *Pomone,* d'où il écrivit à son fils :

« Mon bon petit Charles,

« J'avais promis de t'écrire en débarquant à Civita-Vecchia, mais je continuerai ma route immédiatement vers Rome, je fais ma correspondance à bord de la *Pomone*, une heure avant d'entrer dans le port.

« Ta maman m'a annoncé que M. Deville, son ancien maître, allait te donner des leçons. Je suis persuadé que tu seras obéissant, attentif et exact, parce que tu voudras me montrer que, pendant mon absence, tu as profité des soins qu'on te donne. Il faudra un jour que tu me fasses honneur, je travaille moi-même pour te montrer le bon exemple.

« Puisque je serai bientôt à Rome, je t'engage à apprendre l'histoire romaine, tu verras comment a commencé la ville que je vais habiter, et combien elle est devenue grande et puissante. Ses anciens monuments existent encore, mais pas autre chose, si ce n'est le souvenir des hommes qui se sont conduits mieux que les autres, qui ont été les plus vertueux et les plus braves et qui ont illustré leur pays. Il est vrai que l'on conserve aussi la mémoire des plus méchants, mais c'est pour la détester et pour apprendre qu'il ne faut pas leur ressembler.

« Adieu, mon bon petit Charles, je désire te revoir bientôt, caresse pour moi tes deux *hermanitos* (1) dont tu seras toujours le protecteur. Sois bien gentil avec ta petite maman qui est si bonne, fais mes compliments à Papa (2) et à Pierre.

« Ferdinand de Lesseps. »

(1) Petits frères en espagnol.
(2) Vieux domestique dans la famille depuis nombre d'années.

Cette belle page, qui contient toute une leçon, frappa vivement et à jamais l'esprit de l'enfant qui devait croître, lui aussi, ferme dans ses desseins, immuable dans ses amitiés et devenir le compagnon de gloire et d'infortune du père dont il se montra si digne.

Je conterai ici quelques incidents tragi-comiques qui nous présentent bien en de Lesseps l'homme de sang-froid et d'initiative qu'il était.

Il arriva à Rome au moment où Garibaldi occupait la ville avec son armée. La rumeur ayant circulé que l'ambassadeur de France venait essayer un arrangement à l'amiable, le parti révolutionnaire italien en conclut que ses intentions n'étaient pas loyales, et résolut d'avoir sa revanche.

Le complot fut révélé à celui qui en était l'objet par un nommé Veyrassat dont un ami, condamné à mort en Espagne, comme conspirateur, avait dû sa grâce à l'intervention de Lesseps.

Dès son arrivée à Rome, celui-ci avait convoqué tous les Français de la Cité, à l'ambassade, à une réunion où il les avait informés des négociations qu'il allait entamer, et il conclut en leur donnant pour le lendemain un rendez-vous où il leur ferait part de ce qui se serait passé la veille.

Le lendemain, Veyrassat accourut vers lui comme un fou, les cheveux au vent et s'écria : « J'arrive à temps, puisque vous n'êtes pas encore parti. Je vous dois la vie et veux vous sauver. Hier, quand vous êtes descendu dans la salle où vous aviez réuni les Français, trois hommes se sont approchés de vous. Vous avez cru, naturellement, qu'ils faisaient partie de votre réunion, que c'étaient des compatriotes, et l'un d'eux vous a présenté la main. Vous avez répondu, vous vous êtes tourné... Eh bien ! celui qui vous a pris la main doit vous la prendre aujourd'hui, en sortant, puis celui qui était à côté de lui vous assassinera en vous coupant la carotide, comme on l'a fait à Rossi dans la même situation. »

La présence de M. de Lesseps à la conférence n'était pas nécessaire. Il pouvait envoyer par procuration les informations qui y étaient attendues, ce qu'il fit.

Sur ces entrefaites, le prince Wolkonsky, chargé d'affaires de Russie, se présenta et informa Lesseps que, la veille, il s'était permis, étant obligé de tenir son gouvernement au courant de tous les faits importants, de se poster sur le palier d'un petit escalier contigu à la salle de réunion d'où, sans être vu de personne, il avait écouté ce qui s'y disait.

Ce jour-là, il s'était rendu au même endroit et avait surpris des paroles qui confirmaient le dire de Veyrassat.

De Lesseps fit alors dire à Mazzini que si ces trois assassins n'étaient pas arrêtés sur-le-champ, il ferait immédiatement donner l'ordre d'attaquer la ville. Mazzini répondit que ces arrestations étaient hors de sa compétence.

Veyrassat qui était au courant de tout, se tenait en sentinelle au coin d'une rue donnant sur l'hôtel de Lesseps. Celui-ci lui fit signe de venir et lui demanda conseil.

Veyrassat conseilla de s'adresser à Ciceronacio, homme du peuple possédant une énorme influence sur les masses et qui avait été le grand organisateur de la révolution romaine. Lesseps menaça alors Mazzini de faire appel à l'autorité de Ciceronacio pour calmer l'agitation des Italiens et celui-ci eut bientôt fait de rétablir l'ordre.

Le même soir, l'Espagnol conseilla à Lesseps d'aller trouver Mazzini sans plus tarder, et lui donna rendez-vous à une heure du matin devant le palais de la Consulta, résidence de l'homme d'Etat italien.

Je passerai maintenant la plume à M. de Lesseps qui nous a fait dans « Souvenirs de Quarante ans » un récit pittoresque de cette aventure :

« A l'heure convenue, je monte simplement jusqu'au Monte Cavallo, et, malgré l'obscurité, je distingue très bien quelqu'un au pied d'une des statues ; je m'avance, j'entends armer un pistolet... et crier :

— Qui est là ?

Je réponds :

— C'est moi.

Mon homme reconnaît ma voix.

— Comment se fait-il que vous, qui avez été dix ans en Espagne au milieu de toutes les révolutions, vous veniez ici, vous entendiez armer un pistolet, et vous n'armiez pas le vôtre ?

— Je n'en ai pas.

— Vous êtes bien imprudent.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Eh bien ! vous voyez le palais de la Consulta. Toutes ces fenêtres qui donnent sur la place sont celles des chambres que vous devrez traverser, il faut aller de l'une dans l'autre, parce qu'il n'y a pas de corridor. C'est comme aux Tuileries, où l'on est toujours obligé de passer par le devant, le long des fenêtres. Vous allez

monter au premier étage. Dans ce moment les gardiens sont fatigués, les soldats de Mazzini sont couchés dans l'escalier; vous passerez à côté d'eux. Je vous conseillerai fort, cependant, d'ôter vos souliers.

— Par exemple! j'ai vu dans les romans d'Alexandre Dumas, que les galériens ôtaient leurs souliers pour voler une maison, mais je suis embassadeur de France. Ce que je fais ici, c'est pour empêcher des désordres nuisibles à la politique de mon pays. Par conséquent, j'irai franchement, et si on me découvre je dirai qui je suis, que j'ai à parler à Mazzini.

— Mazzini est dans la dernière pièce, il dort maintenant d'aplomb jusqu'à trois heures du matin, parce qu'il est très fatigué de la journée. Si on vous prend... il y a des gens qui ont été jetés dans un petit canal qui conduit au Tibre. Mais enfin, je pense que ça n'arrivera pas. Montez, dans le vestibule à gauche, vous verrez l'entrée des appartements. Si la porte n'est pas ouverte, comme elle est au pêne, vous l'ouvrirez, vous tâterez la muraille (1), il fera obscur; à un endroit, vous tournerez de l'autre côté; après la cinquième fenêtre (vous les compterez), se trouve un grand salon avec trois fenêtres, et puis un autre salon partagé en deux. Il y a, d'un côté, les secrétaires de Mazzini qui couchent au fond, dans deux lits, et puis son neveu qui couche en travers de sa porte. Une fois que vous serez arrivé dans cette dernière chambre il n'y aura pas d'obstacle. Vous trouverez Mazzini étendu dans une chambre très simple, sur un lit de fer; à côté de son lit est une petite table où se trouve cette lumière qu'il garde, la seule qui soit dans le palais, puis, au pied de son lit, il y a une chaise... vous pourrez vous asseoir.

« J'accomplis cet étrange voyage de découverte.

« J'arrive là, je vois Mazzini... je ne dis pas que j'avais peur, mais c'est toujours un peu émotionnant, quand on fait ce métier, de traverser tous ces appartements au milieu de ces gardiens. Je regarde Mazzini. Il avait une figure magnifique. A cette époque il était jeune encore, bien qu'il eût déjà été renvoyé de tous les États.

« J'attends un peu pour voir s'il se réveillerait de lui-même, mais il dormait profondément. Je dis : « Mazzini! Mazzini!... » puis je crie : « Mazzini!... »

(1) Ce passage confus est difficile à saisir. Je le reproduis tel quel.

Il se lève sur son séant, me regarde et dit : « Vous venez pour m'assassiner?

— Ah ! je vous avoue franchement, répondis-je, que si l'un de nous deux doit assassiner l'autre, ce n'est pas moi.

— J'ai appris que vous ne vouliez pas agir franchement.

— J'ai ordre de ne pas traiter avec vous, mais comme vous êtes l'homme le plus important, j'ai voulu que vous soyez au courant de tout. Dans la séance qui a eu lieu ce matin, avant le départ de Garibaldi, vous le savez, on avait désigné, pour négocier avec moi, des hommes des États Romains, mais peu de la ville de Rome, quelques-uns seulement, et alors vous avez voulu vous mettre à leur place. Par conséquent vous avez manqué à votre parole.

« Dans les circonstances difficiles les femmes pleurent et les hommes s'embrassent. Mazzini s'est jeté à mon cou et nous nous sommes embrassés. De sorte que nous avons continué à traiter. »

Le danger cependant, était loin d'être conjuré. Plus tard, un jour que Lesseps était au quartier général prêt à retourner à Rome où il allait accompagner une voiture d'ambulance destinée à nos blessés, Veyrassat accourut encore avec ces alarmantes paroles : « Ne partez pas, parce que tous les gens qui veulent vous assassiner doivent le faire aujourd'hui. »

Mais le diplomate qui aimait à dire de cette voix chaude qui charmait les foules : « Je vais mon chemin », ne voulut rien entendre. Il recommanda au commandant Espivent qui devait l'accompagner de prendre un pistolet ; lui-même en prit un et tous deux se mirent en route en calèche découverte. Lorsqu'ils arrivèrent, on présenta au gendarme qui les escortait une pétition pour engager l'armée à se soulever. Cet homme commit l'imprudence de la déchirer sous les yeux de la foule, qui, exaspérée, se rua autour de la voiture, mais, apercevant les pistolets, elle recula.

L'ambassadeur et son compagnon parvinrent, non sans peine, mais sains et saufs à l'Hôtel d'Allemagne.

Cependant la conversion de Mazzini n'était point sincère. Veyrassat, qui ne perdait pas une occasion de servir les intérêts de son sauveur, agissait en habile espion. Il informa Lesseps que, sur la table du cabinet de travail de Mazzini, il avait vu de petites feuilles de papier très fin destinées aux troupes françaises et sur lesquelles il avait écrit un appel à la révolte.

Lesseps, on le sait, était un résolu. Il se rendit chez Mazzini et

réussit à se saisir desdits papiers qu'il cacha dans son chapeau...

Un incident fort amusant s'ensuivit.

De Lesseps accusa Mazzini d'avoir une fois de plus essayé de le trahir, et comme celui-ci protestait avec indignation, il dut le confronter avec les papiers qu'il tira soudainement de son chapeau. Mazzini, confus et repentant, se jeta aux pieds de son accusateur auquel il jura une amitié éternelle, et cette petite scène de vaudeville se termina par un projet de convention.

Cette époque de la carrière diplomatique de Lesseps fut marquée par un douloureux événement : un conflit politique éclata entre lui et le gouvernement français. La mission militaire devait faire prendre au gouvernement italien les mesures nécessaires pour que nos armes soient dirigées, non contre l'indépendance romaine, mais contre l'invasion autrichienne.

Or Lesseps était porteur d'une lettre, renfermant des ordres contraires, écrite par le prince-président au général Oudinot, chef du corps expéditionnaire. Lesseps se heurta dès l'abord à la politique d'Oudinot en contradiction avec les instructions qu'il avait reçues de la Constituante à laquelle le général était hostile. Il est intéressant de voir comment, dans une lettre à sa femme, l'ambassadeur envisageait la situation :

Rome, 16 mai 1849.

« Mon Agathe chérie,

« Mon passage des avant-postes français aux avant-postes douaniers et mon entrée à Rome se sont effectués sans aucune difficulté. Toute ma journée d'hier a été employée à recevoir, à entendre une multitude de personnes de tous les partis, à me rendre compte de la situation de la ville et à me mettre en mesure de dire la vérité au gouvernement. Je crois commencer à la découvrir d'une manière fort claire. Mon opinion renversera bien des idées, le gouvernement pourra alors savoir où il doit aller.

« M. de la Tour d'Auvergne qui est avec moi est un charmant jeune homme. Je vais l'envoyer dans ce moment au quartier général. Dès demain des communications journalières vont être établies entre moi et le général en chef. Je te donnerai très souvent de mes nouvelles.

« J'habite un très bon hôtel, me couchant tard, me levant de très bonne heure et pensant toujours à toi.

« Je vous embrasse tous bien tendrement.

« Ferdinand de Lesseps. »

De Lesseps était un caractère droit, épris de justice et de liberté : il fit son devoir, obéissant strictement aux ordres de l'Assemblée.

La politique avait changé en France avec la disparition de l'Assemblée constituante. Les tendances de réaction qui, dans l'Assemblée législative, préparaient l'avènement de l'Empire, mettaient les instructions données à Lesseps en contradiction avec le nouvel état des esprits.

Les négociations de M. de Lesseps furent désavouées par le gouvernement présidentiel. Ce fut la première goutte d'eau d'une coupe qui devait un jour être si pleine.

Brusquement, il y eut entre l'ambassadeur et le général une scène des plus violentes. La position du premier eût été fausse, s'il eût continué de l'occuper en de telles circonstances ; mais il écrivit au ministre qu'il considérait sa mission comme terminée ou tout au moins suspendue.

Le 1er juin, au moment où M. de Lesseps allait quitter Rome, une dépêche ainsi conçue lui fut remise :

Paris, le 19 mai 1849, 4 heures du soir.

« Le ministre des Affaires étrangères à M. de Lesseps, à Rome.

« Le gouvernement de la République a mis fin à votre mission. Vous voudrez bien repartir aussitôt que vous aurez reçu cette dépêche. »

Ce fut le dernier pas de M. de Lesseps dans les chemins tortueux de la politique, sinon de la diplomatie, car, plus que jamais, il allait lui en falloir déployer.

Il avait alors 45 ans.

Depuis il n'appartint plus à aucun parti.

Voici une lettre de M. Allain-Targé, père du ministre de la troisième république, à Mme Delamalle. On verra quelle fut son opinion sur les événements qui venaient de se passer à Rome :

« Madame,

« Je rentre à Poitiers après quinze jours d'absence et je me remets au courant de la politique. Mon Dieu, que d'inquiétudes, que de tourments vous avez éprouvés !

« J'ai suivi avec le plus vif, le plus tendre intérêt cette difficile et malheureuse affaire, et je suis profondément peiné de son

résultat. Veuillez, en offrant à Mme et à M. de Lesseps respect et témoignage d'affection de ma part, leur exprimer tous mes sentiments pour eux.

« Le choléra m'empêche d'aller vous voir en ce moment. Ménagez-vous tous deux avec le plus grand soin. Cette crise, je le répète, ne peut être que momentanée pour M. et Mme de Lesseps, je dis pour madame, car à Barcelone et à Madrid elle avait été, elle aussi, consul et ambassadrice distinguées.

« Veuillez agréer, etc...

« ALLAIN-TARGÉ. »

TH. BATBEDAT.

LE GUIGNOL PARLEMENTAIRE [1]

TABLEAU DE LA TROUPE

Comme les autres souverains, S. M. le Suffrage Universel a ses comédiens ordinaires, auxquels on souhaiterait seulement un peu plus d'originalité et de distinction. Ils forment deux troupes distinctes et souvent rivales, dont chacune a son organisation propre, son répertoire et son théâtre généreusement subventionné. La réunion de ces deux compagnies forme ce qu'on est convenu d'appeler le Guignol parlementaire.

La plus jeune, dont la présomption égale la médiocrité, donne ses représentations, qui ressemblent parfois aux parades des saltimbanques, sur les tréteaux d'une sorte de Théâtre-Libre, qu'on appelle les *Folies-Bourbon*.

Bien qu'ils comptent encore dans leurs rangs un certain nombre d'hommes distingués, ces comédiens sont tombés très bas dans l'opinion. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une troupe excessivement mêlée où l'on rencontre les personnalités les plus invraisemblables et des nullités plus surprenantes encore, où le prince d'Arenberg coudoie le distingué Bibi-la-Grillade, où Mes-Bottes, toujours correct, voisine avec le baron de Mackau. On y trouve, fraternellement confondus, des orateurs, des muets, des bavards, des tireurs de savate, des bohèmes, des professeurs de boxe, des médecins sans clientèle, des avocats sans cause et de nombreux élèves de Lantier.

Vous n'êtes pas sans avoir lu, dans l'*Assommoir* de M. Zola, une scène entre Lantier, le sergent de ville Poisson et l'ami Coupeau, qui est vraiment très drôle. Lantier, le bel esprit et le beau parleur de la bande, se charge de résoudre toules les questions de politique étrangère ou intérieure en deux minutes. Je cite de mémoire, mais il y a au moins un mot que je suis sûr d'avoir bien retenu :

(1) Préface du très amusant volume qui vient de paraître sous ce titre.

— Je monterais à la tribune, s'écrie Lantier, j'y regarderais tous ces gens-là en face, et je leur dirais...

— Qu'est-ce que tu leur dirais ?

— Je leur dirais... !

On devine ce que leur dirait Lantier. C'est également ce que dit « cette petite roulure de Satin » sur la terrasse des Variétés, au premier chapitre de *Nana ;* c'est d'ailleurs ce que disent, à un moment donné, presque tous les personnages de l'auteur.

Il y a, aux *Folies-Bourbon*, des partisans forcenés de la politique et surtout de l'éloquence de Lantier. Fermement convaincus que toutes les questions peuvent se résoudre aussi rapidement que l'affirme cet orateur concis, ils font tenir leur argumentation dans ce mot que lancèrent autrefois, avec des fortunes diverses, l'héroïque Cambronne et le rageur M. Margue. C'est la dialectique de l'avenir.

L'autre compagnie, que ces cabotins jalousent et affectent de mépriser, a sur eux, à tous les points de vue, une écrasante supériorité. Les moindres passereaux de l'*Odéon-Luxembourg* seraient des aigles aux *Folies-Bourbon.*

Par respect pour eux-mêmes et pour leur auditoire, ils se font une loi de la dignité dans la tenue et de la noblesse dans le style ; ils ont le *je ne sais quoi* classique. Ils ont aussi du talent, un certain esprit de conduite, une solidité relative, de l'expérience et même du courage, mais par accès intermittents et courts.

Ces vieillards, qui ne peuvent monter sur les planches s'ils n'ont pas dépassé la quarantaine, cachent leur jeu, tandis que leurs concurrents l'exagèrent. On croit voir entre ceux-là et ceux-ci la différence qu'il y aurait entre des sages et des farceurs ; elle n'y est pas.

Nous invitons nos lecteurs à visiter avec nous ces deux théâtres ; à se promener sur la scène où défilent les types originaux qui composent ces deux troupes ; dans les coulisses, où ils se montrent plus volontiers dans tout le déshabillé de leur nature.

PAUL BOSQ.

PLUIE EN FORÊT

Avec un bref crépitement
De bondissantes gouttelettes,
Il pleut, tout là-haut, sur les faîtes
Des grands arbres, éperdument,

Mais sur le sable de la route
Les feuilles frémissantes font
Un toit vert, si dru, si profond,
Qu'il ne tombe pas une goutte.

D'un pas calme, à peine pressé,
On va, suivant sa rêverie.
On ne sentira pas la pluie
Avant que la pluie ait cessé.

Il faut, pour que tout cela pleure,
Que vienne quelque coup de vent
Balayer le dôme mouvant.
Il ne pleuvra que dans une heure.

JACQUES MADELEINE.

LES MORTS QUI PARLENT[1]

(Suite.)

XVI

LES BAYONNE AGISSENT

— Mais pourquoi ont-ils sorti le Panama? Que veulent-ils? Où mène-t-on Mirevault?

Ce problème irritant, menaçant pour Asserme et pour quelques autres, fit leur tourment durant les jours qui suivirent. Des lueurs apparaissaient. On avait remarqué, — Andarran lui-même, si mal instruit des dessous, en était frappé, — la tranquillité parfaite de Sinda, de Napoléon Bayonne, tandis qu'ils évoluaient dans le salon de la Paix. Et pourtant on les savait mêlés à toutes les négociations secrètes du Panama, ces deux financiers! Joseph, le Directeur de la Sûreté, avait eu des paroles de blâme discret contre les hommes qui compromettaient le bon renom de la République. Des journaux faisaient prévoir, avec des allusions transparentes aux personnages qu'ils ne nommaient pas, le débarquement prochain de trois membres du cabinet. Or, la plus influente de ces feuilles appartenait à la maison Nathan et Salcedo; une autre était commanditée par le baron Gédéon. Ces mêmes journaux avaient entamé, à mots couverts, une campagne perfide contre le Chef de l'État. Au lendemain de la séance que nous venons de résumer, ils ouvrirent le feu.

On se rappelle le ténébreux scandale du chèque Orvieto et la crise qu'il provoqua. Épargné jusqu'alors par la calomnie, le Nestor du parti républicain personnifiait à l'Élysée les souvenirs de 1848, les luttes épiques contre l'Empire, la majesté du long exil souffert pour la défense du droit contre le fait. Durant dix-huit

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 7 octobre.

ans, sur ce rocher de Glion d'où il datait ses pamphlets vengeurs ses *Lettres de Burrhus*, l'ancien tribun de Février, proscrit d 1852, avait fait pendant au banni volontaire de Jersey. On avai même conçu quelque dépit, dans l'entourage de Victor Hugo, contr ce sosie qui affectait sur le Léman la pose du Maître en face d l'Océan, la même immobilité fatale de statue du Commandeur. – « Il s'est installé un Pathmos en Suisse », aurait dit le gran poète, ou l'un des spirituels familiers qui faisaient des mots pou lui. Jalousie divinatrice! Le proscrit de Glion, qui n'avait pas l tare du génie, devait ravir un jour la place rêvée peut-être pa celui de Jersey. Son attitude d'exil fut si farouche, si tenace, qu'i lui en resta un prestige suffisant pour le conduire tout droit à l'Élysée, après le triomphe définitif du parti.

Le malheur avait voulu qu'il rencontrât, vers la fin des année d'exil, la Laura Orvieto, une Italienne établie dans le canton d Vaud, qu'il l'aimât et eût d'elle un enfant. Peu après, au lit de mor de la Laura, il avait écouté son cœur, légitimé l'enfant, une fille Remarié en France au lendemain de 1870, engagé dans la politique militante et mûr pour les grands emplois, il s'était désintéress de la fille adoptive qu'il faisait élever en Suisse. Elle avait trè mal tourné ; on avait obtenu d'elle, moyennant pension, qu'ell reprît le nom de sa mère pour aller exercer son état de chanteus légère le plus loin possible, à Pesth, à Bucharest. Tombée dans le derniers bas-fonds, la petite gale avait essayé plusieurs fois de s faufiler à Paris. La vigilance de la Sûreté décourageait ces tentatives. Aussi la stupeur de l'infortuné Président fut-elle partagé par le public, quand se répandit, au moment même où l'on « sortait » le Panama, la nouvelle de cette autre avanie : le nom d premier magistrat de la République s'étalait en vedette sur l'affiche d'une salle de café-concert, où la chanteuse débutait dans u répertoire à faire rougir des singes. Le préfet de police intervint trop tard. Personne ne pouvait douter que cette arrivée furtive eû été tolérée, provoquée même, disaient les plus indignés, par un trahison du Directeur de la Sûreté. Le cas était difficile, d'ailleurs la jeune femme avait légalement droit au nom qu'elle reprenait elle menaçait de faire du tapage.

Et ce n'était là pour le Président que la première station du calvaire. A la suite du grand débat sur le Panama, les journau manœuvrés par des mains invisibles servaient à leurs lecteur le chèque Orvieto : le fameux chèque de 300,000 francs, porté su

la liste Coffigneux, et qui aurait été remis à la chanteuse à Bucharest, quelques mois avant l'élection de son père à la Présidence. Une pareille somme, à cette misérable fille! Le véritable destinataire était trop indiqué. Le scandale éclata sur Paris comme un coup de tonnerre.

On sait aujourd'hui la vérité sur cette abominable machination. Un travail consciencieux, dû à la collaboration d'un de nos jeunes archivistes et d'un ancien préfet de police a récemment élucidé ce point d'histoire et vengé la mémoire de l'homme d'État. La comparaison des feuillets du carnet Coffigneux a fait découvrir le faux du document antidaté, la lumière a jailli sur l'intrigue scélérate qui ruina la réputation du plus probe des vieux républicains. Le complot du chèque Orvieto fera quelque jour l'objet d'un autre récit : revenons aux événements qu'il précipita.

A l'époque, dans l'emportement de la crédulité publique, ces accusations étaient reçues avec une foi aveugle. Les politiciens en admettaient facilement le bien-fondé; mais pourquoi se produisaient-elles à ce moment? Pourquoi ce branle-bas en pleine paix, quand aucun ennemi n'inquiétait le ministère Mirevault? Les soupçons d'Asserme et des autres intéressés se précisèrent, avec les incidents qui décelaient chaque jour une action occulte, un plan savamment combiné. L'explosion de la mine dirigée contre l'Elysée acheva de les éclairer. Plus de doute: une ambition impatiente visait la Présidence; et, pour s'élancer à ce faîte, elle avait choisi le tremplin de la vertu. Aux puritains de l'opposition, à ce peuple énervé par un vent de scandale, on sacrifierait en holocauste quelques suspects, des moindres, bien entendu; — et il était d'autant plus humiliant pour Aristide de penser qu'on le rangeait dans cette catégorie. Le Chef de l'Etat, illustre victime, paierait pour les autres! on mettrait naturellement à sa place le sacrificateur, l'homme austère qui aurait frappé ces grands coups pour venger la vertu.

Eh quoi! était-ce donc un Mirevault qui avait conçu ce plan machiavélique? Président, le gros Mirevault, ce Mirevault si court d'esprit et de services? Cette folie des grandeurs était-elle spontanée chez l'honnête drapier? Non, la suggestion venait évidemment de ses inspirateurs habituels, on y reconnaissait leur marque de fabrique. Ainsi, ce serait eux, les Bayonne, Sinda, tous ces hommes compromis au premier chef dans les tripotages politico-financiers, tous ces corrupteurs, qui se feraient les champions de

la vertu, les exécuteurs des malheureux qu'ils avaient jadis séduits Le subtil Asserme et bien d'autres avaient mis longtemps à com prendre : leur génie ordinaire ne s'élevait pas jusqu'à des coup d'audace, conceptions d'un cynisme transcendantal. Ils se rendiren à l'évidence quand elle leur creva les yeux. Le matin même o éclatait la bombe du chèque Orvieto, de sûrs affidés prévenaien Aristide que son sort était réglé : il allait être débarqué, lui et deu autres ministres, avant la fin de la semaine; il se débrouillera ensuite avec la justice. Effaré, le créole prit aussitôt son parti : i sauta en voiture, se fit conduire chez Rose Esther.

A mi-chemin, il ordonna au cocher de tourner vers le Palais Royal. Une idée ingénieuse lui était venue; le fait seul qu'il l'ac cueillit sans la discuter montrait le désarroi d'une judiciaire trou blée par la peur. Le sous-secrétaire d'État entra chez le fournisseu du ministère qui tenait boutique d'ordres et de rubans; il chois un modèle coquet de petites palmes académiques en argent, fit en chasser le bijou dans un écrin qu'il mit en poche, reprit sa rout vers la rue Fortuny.

Rien n'avait changé dans la maison modeste et taciturne, retiré sous ses rideaux de lierre, derrière son mur et sa grille en fers d lance. A peine une note plus luxueuse dans les aménagement nécessités par la situation grandissante et les relations plus éten dues de Rose Esther. Elle tenait à la sobre distinction de son inté rieur, elle voulait que rien n'y rappelât le faste tapageur et la mol lesse galante d'un salon de comédienne en vogue. Sévère auss l'élégance du déshabillé du matin, dans lequel elle apparut quan Aristide, après une assez longue attente, vit la porte du boudoi s'ouvrir sur un visage impénétrable.

Il s'avança avec son plus aimable sourire, tira de sa poche l petit écrin.

— Chère amie, j'ai tenu à vous apporter moi-même ce complé ment d'un arrêté qui paraîtra demain à l'*Officiel*. Le gouvernemen avait le devoir de reconnaître par un témoignage public le servic public que vous avez rendu, dans ce voyage d'Angleterre qui fu vraiment un succès national. Afin de donner à la chose un carac tère exceptionnel, je n'ai pas voulu attendre la fournée du 14 juillet..

D'un rire étonné, dédaigneux, Esther l'interrompit :

— Pourquoi n'avez-vous pas amené la fanfare du village, pou épingler votre violette sur mon corsage aux accents de la *Marseil laise ?* En vérité, mon pauvre Asserme, vous me feriez croire qu

votre tact accoutumé s'est perdu, et votre esprit aussi, dans le cabotinage que vos fonctions vous imposent. Vous m'avez prise pour une autre. Je n'aime pas les plaisanteries, et je sais me garder de tous les ridicules. Rentrez bien vite votre crachat ; et retirez ce soir votre arrêté. Sachez que je ne vous pardonnerais jamais si demain votre *Officiel* prêtait à rire à mes dépens.

Aristide eut la perception de l'impair qu'il venait de commettre, et s'en étonna lui-même. Décontenancé, il balbutia :

— Oh ! bien entendu, ce n'était là qu'un acompte indigne de vous, en attendant la croix que... qui devra récompenser prochainement... le plus grand talent de notre époque.

— Je vous ai dit, reprit Esther, que je me garde de tous les ridicules : des gros comme des petits. Je porte peu de bijoux, et seulement ceux de mon sexe. Je vous prie donc de ne pas vous occuper de ma mise ; je sais seule ce qui sied au caractère de mes toilettes et comment elles doivent se distinguer des autres.

Cette fois, Aristide ne comprenait plus ; pas plus qu'il n'avait compris, jusqu'à ce jour, le haut vol de l'esprit de domination chez les oncles d'Esther. La force de l'effacement discret échappe à ces cabotins étourdis par les parades politiques. — Désarçonné dans ses préparations savantes, il alla droit au fait.

— N'en parlons plus, chère amie. Si je me suis trompé sur vos goûts, c'était à bonne intention. Vous connaissez mon attachement dévoué ; et je sais combien je puis compter sur votre amitié. Aussi voulais-je vous entretenir de mes inquiétudes, du souci que me donnent tous ces événements...

Avec une franchise relative, il s'ouvrit de ses soupçons, de ses craintes, il se plaignit amèrement de l'injuste abandon qu'il pressentait. Esther le laissa achever, de l'air dont elle écoutait un auteur qui lui apportait une pièce injouable.

— Je veux croire, dit-elle, que vous vous exagérez le danger. Sinon, c'est en effet très fâcheux. Mais qu'y puis-je ?

— Tout ! s'écria le créole. — Vos conseils sont tout puissants sur les hommes qui vont commettre une faute politique irréparable !

Il s'échauffa, tour à tour véhément, attendri, cherchant à attendrir ; avec les mouvements d'un nageur qui coule à pic et se raccroche à la branche qu'il sent lui manquer. Plus il s'animait, plus la physionomie d'Esther se figeait dans une indifférence ennuyée.

— Je n'y puis rien, je vous assure ; je suis étrangère à toutes ces intrigues.

— Vous ne voulez pas m'entendre! reprit-il avec une sourde irritation. — C'est pourtant vous qui l'avez désirée, cette satanée combinaison, vous qui m'avez demandé de m'y entremettre. Souvenez-vous!

— Oh! fit-elle négligemment, j'ai pu m'amuser un jour à votre partie de barres, quand j'avais moins à faire. Maintenant, je suis toute à mon art, j'ignore ces misères; à peine si je lis les journaux.

Asserme se sentit perdu. Il lisait sa condamnation sur ce visage glacial. Qu'elle fût l'âme des desseins concertés autour d'elle, il n'en pouvait douter. Il continuait ses instances pour la fléchir, et l'inutilité de cette humiliation lui apparaissait mieux à chaque mot. Une colère bouillonnait en lui, avec le sentiment de son impuissance à châtier la trahison : pas une arme, pas un papier avec quoi il pût se venger de la femme habile dont l'action ne laissait jamais de traces.

A bout d'efforts, il se leva. Soudain, une illumination lui vint : il avait trouvé son trait du Parthe.

— Pardon de vous avoir dérangée à cette heure. J'ai tant d'obligations, aujourd'hui! Il faut avant tout que j'aille complimenter notre ami Elzéar.

— De quoi? demanda Esther.

— Vous ne savez pas la grande nouvelle? Elzéar épouse enfin sa princesse. Ah! ils ont mené les choses rondement! Revenue depuis quelques jours, elle s'est brusquement décidée à sauter le pas. La baronne Dolorès m'en a instruit en confidence, hier soir, au bal du ministère : la princesse venait de lui écrire. On ne parlait que de cela, ce sera officiel demain. Elzéar publie partout son bonheur, paraît-il; on le dit au septième ciel!

Il regardait attentivement Esther. Pas un trait ne bougea sur le joli masque indéchiffrable.

Elle dit tranquillement :

— Si M. Bayonne accepte les félicitations, je vous charge de lui porter les miennes.

Et d'un geste de reine qui donne congé, elle tendit au sous-secrétaire d'État une main froide, indifférente; la poignée de main qu'on octroie au quémandeur fastidieux, en lui remettant une dernière pièce de cent sous, avant de le consigner pour toujours à la porte.

Il eût tremblé, l'imprudent, s'il avait pu voir le regard qui le

suivait encore, après sa disparition. Il avait frappé juste, au seul endroit sensible. La jeune femme se pelotonna sur sa chaise longue, le menton dans les paumes, le front plissé par la méditation où elle s'absorba longtemps.

— Permettre ou ne pas permettre ce rapt? — C'était la question qu'elle agitait. A cette heure, devant la menace subite de l'irrévocable, elle sentait combien elle tenait à lui, son Elzéar si beau, si passionné, qui était sa seule volupté, la seule part qu'elle eût jamais faite aux frénésies intimes de sa nature. Certes, elle avait restreint cette part, avec la rigoureuse discipline que son esprit ambitieux imposait à toute fantaisie dangereuse. Elle ne lui accordait que de rares et courtes échappées d'amour, dérèglements réglés d'une vie où tout était calculé, où tous les emplois de son temps, de son intelligence, de sa personne, étaient subordonnés à un dessein tenace. Jamais elle n'avait toléré une imprudence qui pût donner l'alarme à M. de Kermaheuc; soit qu'elle eût des vues d'avenir très définies sur l'affection touchante du marquis; soit qu'elle cédât, comme elle le disait avec une réelle sincérité, à la superstition qui l'attachait au fier vieillard, qui plaçait dans l'estime de ce grand cœur le refuge inexpugnable, le rachat de toutes les choses dégradantes qu'elle faisait en les jugeant, l'anoblissement réclamé par les parties hautes de son âme. Car il y avait des parties hautes dans l'âme complexe de cette femme, comme il y en avait de cyniques et d'implacables. Ces dernières la conduisaient, quand elle se soumettait froidement à tous les moyens pour atteindre son but, pour acquérir un nouvel instrument de domination, pour amasser l'argent qui est une force; quand elle nouait avec un Sinda, un Nahasson, avec tous les potentats de la finance et de la politique, des relations qu'on soupçonnait à peine tant elle y apportait de mystère et d'habileté. Toutes ces surcharges de sa vie n'en laissaient pour Elzéar que des miettes; elle y tenait d'autant plus, à ces miettes savoureuses. Elle avait perdu ses illusions premières sur lui, en tant que rénovateur social et maître futur d'un monde où il luttait mal. La femme voit vite la faiblesse du dieu admiré de loin, quand elle avilit ce dieu dans sa couche.

— Mon pauvre enfant, lui disait-elle parfois dans leurs heures d'abandon, tu n'es pas fait de notre acier : Rachel t'a mal trempé. Tu ne sais ni résoudre vite, ni frapper fort, comme mes oncles, comme nous tous. Ton imagination fougueuse t'a porté d'abord,

elle te jouera quelque mauvais tour. Lorsque viendra pour toi la grande crise qui vient pour tout homme, la tête te tournera, tu es de ceux qui sombrent en une minute, je frémis d'y penser. — Et je t'aime ainsi, je t'aime peut-être pour ta faiblesse dans ta beauté! Donne toutes tes lèvres, que j'y mette de la force! — Elle disait cela, et elle l'épuisait au lieu de l'accroître, cette force.

Oui, elle aimait peut-être en lui le maître physique dont l'âme est moins virile que celle de la femme volontairement asservie. Elle aimait en lui le seul homme qui l'eût éveillée à la passion, le seul avec lequel elle se sentît à l'aise, dans toute la liberté de ses instincts, — « en famille, » comme elle lui avait dit d'abord, — allégée de cette surveillance d'elle-même qu'elle n'abdiquait jamais dans les bras des autres. Et il allait être ravi à son amour, celui qui donnait ces enivrantes relâches! Par qui? Par une folle, une rêveuse, cette femme d'une race antagoniste, et qui se croyait insolemment plus noble! L'orgueil d'Esther se révoltait devant le défi; son orgueil, et la naturelle âpreté qui est leur force en même temps que leur faiblesse, l'obstination à ne rien laisser perdre des biens possédés, à jouer simultanément et jusqu'au bout toutes les parties engagées, à risquer le million, s'il le faut, plutôt que d'abandonner le centime une fois acquis.

Elle s'était levée, son pas de songerie foulait le tapis devant la cheminée; à cette même place où elle avait arraché Elzéar, un soir, à l'obsession de la rivale; à cette place où elle avait goûté sur ses lèvres conquises, pour la première fois, le trouble délicieux qui revenait à cette heure, poignant de tout le regret rapporté à celle qui ne le connaîtrait plus. Et elle l'appelait, l'homme qu'elle aurait peut-être éconduit, l'instant d'avant, si quelque arrangement profitable avec un Sinda l'eût exigé. Elle l'appelait de tout son orgueil, de toute sa passion fouettée par la lutte et le danger, de toutes les tendresses enfantines qui survivaient dans un coin féminin de son cœur; elle le voulait, de toutes les attaches secrètes qui s'étaient formées, pour et par cet amant, au plus intime de la femme, de l'amante furieuse qu'elle pouvait être sous ses baisers, uniquement sous ceux-là...

D'une brusque détente nerveuse, la petite main poussa violemment un bouton de sonnerie. A la camériste qui entrait, la voix brève et sifflante jeta ces mots :

— Ma robe de faille noire, ma capote de tulle et jais. — Et une voiture, tout de suite.

Un quart d'heure après, le coupé de remise emportait Esther rue Jean-Goujon, à l'hôtel occupé par la princesse Véraguine.

La princesse était chez elle. L'actrice tira une carte de visite où ne figuraient que ces mots : *Rose Esther, de la Comédie-Française.* Elle hésita, réfléchit quelques secondes ; au moment de remettre la carte au serviteur qui l'introduisait, elle la réintégra dans la pochette de maroquin, demanda une feuille de papier et un crayon, écrivit :

ESTHER BAYONNE
de la Comédie-Française.

— Il le faut ! pensa-t-elle. — Bah ! un peu plus tôt, un peu plus tard, tout le monde connaîtra la vérité, déjà sue ou soupçonnée par Asserme, par tant d'autres. Et ce sera mieux ainsi. — Mes oncles ?... Au point où je suis montée, ils ne peuvent plus me renier ; rentrons en ligne, de pair avec eux. — Le marquis ?... Je m'en charge, j'aurai réponse à tout.

Le serviteur porta ce papier à sa maîtresse.

Daria venait de fermer un volume d'Henry George, le socialiste américain. Elle suivait sa pensée, ramenée par le livre vers l'homme qu'elle voulait semblable à ces grands remueurs d'idées. Durant les longs mois de solitude, cette pensée avait travaillé sur le héros idéal dont elle se formait l'image : il prenait les traits du seul visage qui eût fait une vive impression sur la jeune enthousiaste. Les velléités irrésolues de l'autre année étaient devenues des projets fermement arrêtés. Séduite à la première rencontre, elle avait été prompte à se donner en paroles, par une sorte de forfanterie : manière de bravade nihiliste où se complaisent ces natures exaltées. Mais la femme, la vierge qu'elle était peut-être, s'était défendue instinctivement contre une surprise des sens, avec les pudeurs, les méfiances, les alarmes du cœur et de la chair qui parlaient plus fort que les mots fanfarons. Ces tergiversations avaient affolé Elzéar pendant quelques semaines, elle le savait, elle en jouissait un peu, elle s'en voulait beaucoup : droite de caractère, pressée d'arriver au but supérieur qu'elle assignait à leur association, elle ne se serait pas pardonné un simple manège de coquetterie avec un homme de valeur. Elle y avait longuement songé, sous ces bouleaux de Crasnoï-Rock où elle languissait : aiguillonnée par l'ennui, par l'exaltation croissante des idées, par l'impatience de sentir et d'agir, elle avait résolu de commencer

enfin la vie de sentiment et d'action. Elzéar, grandi par l'éloignement et le souvenir, serait l'initiateur de cette vie. Daria revenait, prête à se rendre, après quelque épreuve décisive qu'un reste de prudence exigeait encore ; loyalement prête à tout, jusqu'à l'abdication de sa liberté et de son rang social ; — toujours la bravade nihiliste, cette avidité de l'immolation qui est leur marque spécifique ! Aimait-elle vraiment l'élu de son rêve? La réponse eût été embarrassante pour qui aurait vu clair au fond de ce cœur. Elle n'aimait peut-être que le délire de sa propre volonté; de cette volonté qu'une impression fortuite a mise en mouvement, et qui va droit devant elle, se grise d'elle-même, périra dans sa gageure plutôt que d'en avoir le démenti.

Les premières entrevues de Bayonne et de la princesse, au lendemain du retour à Paris, n'avaient pas été ce qu'elle attendait. Après une longue séparation entre deux êtres qu'une attraction violente a rapprochés un instant, sans qu'il y ait eu fusion complète, les cœurs ne se rejoignent pas au point précis où ils s'étaient quittés. Les cœurs ont cheminé par des voies différentes. Le temps et la distance ont tissu un voile qu'il faut d'abord déchirer. Daria ne retrouvait pas tout à fait dans Elzéar l'homme que son imagination solitaire avait façonné, celui dont elle croyait se souvenir et qu'elle se figurait avoir laissé à Paris, un an auparavant. Elle devinait en lui quelque chose de contraint et de dérobé; cette âme avait des retraites, des fuites, cet esprit jugeait autrement des objets sur lesquels, autrefois, elle et lui pensaient en commun. — Elle se reprocha ses doutes. Dès qu'elle eut raffermi son empire, après les premières mésintelligences, elle le reconnut, toujours passionné, ardent à la vouloir, docile dans l'instant aux suggestions d'idées.

Le désir amorti par l'absence s'était vite réveillé chez Elzéar. Daria donnait à tous l'impression éprouvée par Andarran sur la terrasse du Palais-Bourbon : elle avait fait provision de beauté, comme il arrive aux jeunes femmes après ces longues éclipses rurales, où il semble qu'elles épargnent ce qu'elles ne dépensent pour aucun admirateur. Le charme renouvelé qui émanait de toute sa personne, on l'eût dit emprunté aux orchidées de la forêt russe que nul regard ne déflore, imprégné de leur grâce sauvage et de leur chaste parfum. Il agissait sur le jeune homme, bientôt ramené à ses transports d'antan. Le pouvoir intermittent d'Esther était déjà oublié. Mais si la passion revenait, chaleureuse comme aux

premiers jours, elle n'était plus aussi exclusive de tout calcul. Mûri par cette année d'expériences politiques, chaque jour plus complaisant aux tentations d'intérêt et d'ambition qu'on faisait bruire à ses oreilles, il avait modifié toutes ses idées dans un sens pratique; moins pressé de réformer le monde, plus pressé de le posséder. Sur cette pente, le cœur aussi devient plus pratique. Dans l'amour de Daria, Bayonne apercevait ce qu'il s'était défendu d'y voir au début : des avantages éblouissants, un merveilleux coup de fortune, si la maîtresse désirée, obtenue, consentait à devenir la compagne, l'épouse. — De là quelques différences dans ses empressements : il cherchait moins follement auprès d'elle la surprise rapide qui n'eût donné que l'ivresse; il voulait l'amener à une explication franche, complète, sur la façon dont elle concevait l'avenir de leur liaison. Précisément, l'avant-veille, après une longue causerie d'idées où elle avait combattu ce qu'elle appelait « l'affreux positivisme d'un apôtre qu'on m'a changé », Daria, interrompue par un visiteur, avait dit :

— La prochaine fois, nous parlerons sentiment. Nos cœurs se sont rejoints, après quelques tâtonnements de ces frères séparés. Il faut qu'ils s'ouvrent tout entiers. Je ne veux plus vous tourmenter, Elzéar, vous serez content de moi.

Les cœurs s'étaient en effet rejoints, à la fin de cette causerie; l'indéfinissable gêne des premiers entretiens s'était fondue dans la chaleur d'une petite querelle de jalousie. Bayonne reprochait à la princesse une conversation en *a parte*, chez les Sinda, avec le capitaine Andarran, amené par son frère à cette soirée.

— Vous qui ne faites jamais attention à personne, vous m'avez négligé pour ne vous occuper que de ce militaire!

— Il m'a amusée, je le confesse, répondait Daria. — C'est à grand'peine qu'on lui tire quelques mots, et, derrière ces mots, on entrevoit tant de pays étranges, tant d'action accumulée, une vie largement vécue et si différente de la nôtre! J'ai cru sentir une force dans ce garçon. Oh! une force grossière, inférieure; vous savez le cas que j'en fais! J'ai péché comme Desdémone, j'ai écouté le More; mais pas jusqu'à l'aimer pour les dangers qu'il a courus!

Elle riait. Elle n'ajoutait pas qu'en s'éloignant de Pierre elle avait saisi, avec ce sixième sens que les femmes ont dans le dos, le regard attaché sur elle; un long regard mesureur de déserts et d'horizons infinis. Elle ne disait pas qu'un instant, si blasée qu'elle fût sur les œillades mondaines, elle avait aimé l'hommage

involontaire et subi le pouvoir de ces yeux dominateurs. — Sensation légère, fugitive, de celles que la plus sincère juge inutile d'avouer à l'homme dont elle dépend ; sensation vite oubliée, quand elle se retrouvait près d'Elzéar, quand elle mûrissait la grande résolution de lui engager enfin sa vie. Et c'était encore là le sujet de ses pensées, dans l'après-midi du jour qu'elle s'était réservé pour la réflexion, avant l'explication promise pour le lendemain, — lorsqu'on lui remit le papier d'Esther.

Elle lut, relut; la surprise se peignit sur son visage.

— Faites entrer, dit-elle.

Avenante et simple dans sa petite robe noire, l'actrice se présenta avec la juste mesure d'aisance, avec la distinction accomplie d'une jeune dame de charité introduite chez une personne de son rang.

— Vous me pardonnerez, princesse, la liberté que je prends, sous le couvert de votre ambassade. Je viens solliciter votre charité pour une de vos compatriotes, une pauvre artiste russe échouée à Paris, où elle se trouve dans le dernier dénuement. La communauté israélite dont elle fait partie s'était cotisée pour lui procurer quelques secours. Cela n'a pas suffi. Nous organisons une représentation à son bénéfice, je me suis chargée de placer des billets. On m'a dit à l'ambassade que nous pourrions compter sur vos sentiments de générosité, on m'a encouragée à vous importuner hardiment. Je ne me serais pas permis de vous écrire. Je suis venue, sûre d'intéresser votre cœur à cette infortune.

Daria s'était levée, elle montrait gracieusement un fauteuil à la solliciteuse.

— Certainement, Mademoiselle. Veuillez vous asseoir, tandis que j'envoie chercher ma bourse. Je profiterai avec joie de l'occasion pour vous remercier des bonnes soirées que je vous dois, du nouveau plaisir d'art que vous m'avez fait goûter, avant-hier encore, dans votre belle interprétation de la *Chaldéenne*... Mais, si l'on pouvait oublier vos traits quand on vous a vue en scène, j'aurais hésité... ce nom... — Elle prit le papier posé sur un guéridon. — Nous ne vous avions pas encore applaudie sous ce nom, n'est-il pas vrai ?

— Oui, dit simplement Esther, je ne prends pas mon nom de famille au théâtre. — J'ai des parents engagés dans cette terrible carrière de la politique, où l'on se fait arme de tout, où l'on ne trouve aucun état assez relevé, paraît-il.

Ceci fut dit avec un sourire spirituel, un soupçon de dédain qui la plaçait d'emblée au dessus de ces petitesses.

— Seriez-vous parente de M. Bayonne, le député ? demanda la princesse, visiblement surprise.

— Oh ! très éloignée. Et je connais trop le cœur de mon ami Elzéar pour ne pas le savoir au-dessus de ces minces préoccupations. Mais nous avons, lui et moi, des proches dans l'administration, dans les affaires, messieurs Bayonne... Vous les avez peut-être rencontrés, princesse ?

Sous l'épaisse voilette, les yeux d'Esther scrutaient le visage de son interlocutrice. L'étonnement qu'il exprimait n'était pas feint. Très neuve à toutes les choses de France qui n'intéressaient pas son monde, absente depuis que les Bayonne avaient pris tant de crédit, Daria les ignorait. On lui avait présenté une fois, chez Sinda, le financier, Louis-Napoléon ; elle n'avait pas songé à établir une corrélation entre son ami et ce porteur d'un nom que l'étrangère pouvait croire très répandu. Par délicatesse de cœur, elle n'avait jamais interrogé Elzéar sur des origines qu'elle devinait humbles et obscures ; elle attendait des confidences qui n'étaient pas encore venues. Elle n'avait jamais été renseignée par les informateurs mondains ; leur malignité prudente se contenait, devant la femme qui affichait d'une façon si provocante son goût pour le socialiste. — Esther s'assura du premier coup d'œil que ses prévisions ne l'avaient pas trompée : la princesse ne savait rien.

— Oui, continua-t-elle négligemment, nous sommes nombreux, dans toutes les directions où l'on travaille ; et très fiers de nous réclamer du grand orateur. Ce pauvre Elzéar, qui l'eût dit ? C'était le plus mal partagé de nous tous par la fortune. Ses débuts furent pénibles, avant que sa mère Rachel n'eût relevé leur maison industrielle. Il ne doit rien qu'à son mérite ; et nous serons tous si heureux de son élévation ! Il avait été un peu excessif dans ses idées, je crois ; il devient raisonnable, il me le disait encore l'autre soir, — il a toujours été si bon pour moi, — tandis que nous le félicitions de sa prochaine entrée dans le ministère.

— Ministre ! Bayonne ! — Cette exclamation échappa à Daria, comme si elle se parlait à elle-même.

— Mais je ne voudrais pas trahir ses secrets, c'est peut-être prématuré... Je reviens à cette malheureuse artiste, princesse... — Elle jouait la confusion d'une personne qui s'est laissée aller trop loin, sur un sujet d'ailleurs indifférent à ses auditeurs.

Daria n'écoutait plus, elle pensait. « — Ministre, Bayonne... parent d'Esther... fils de Rachel... leur communauté... » Des jours se faisaient de toute part, subitement, dans son cerveau; certaines particularités, certains rapprochements, certaines réticences d'Elzéar qui l'avaient intriguée plus d'une fois, sans l'arrêter autrement, revenaient à sa mémoire, inondée de lumière; elle apercevait d'un seul coup toutes les réalités qui devaient le plus meurtrir son idéal, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Devant cet écroulement, la Russe redevint celle qui se jugeait si bien, lorsqu'elle disait à Bayonne, en lui contant l'histoire de la Siclétia : « Ce qui m'épouvantait le plus, c'était de sentir en moi une propension naturelle à agir comme ce tyran, dans une heure d'emportement, si un inférieur m'eût résisté. » — D'un de ces mouvements impulsifs qu'elle n'avait jamais su maîtriser, qui étaient dans le sang, dans la race, dans l'orgueilleuse hérédité de l'omnipotence seigneuriale, elle se leva, avança d'un pas vers Esther, la colère aux yeux et à la bouche :

— Pourquoi me dites-vous tout cela, Mademoiselle, pourquoi ?

— Mais, fit l'actrice, avec un air d'étonnement calme, vous m'interrogiez, princesse, j'ai répondu. — Je disais donc que ma pauvre camarade...

— Non, commanda la voix irritée, pas de comédie, ici ! Vous êtes venue pour me dire tout cela, je le sens. Pourquoi ?

Elle laissait s'épancher le bouillonnement intérieur, comme si elle eût été seule, avec une superbe insouciance de la créature qui écoutait là, devant elle. Celle-ci se leva à son tour.

— En vérité, Madame, je ne comprends pas... votre trouble... pour une chose si simple ! Je regrette de vous avoir indisposée. Il vaut mieux que je me retire.

— Restez. Parlez. Vous saviez que cet homme m'est cher. Vous êtes venue vous dresser entre lui et moi, pour me le rendre odieux. Pourquoi ? De quel droit ? Que vous est-il ?

— Je ne vous dois pas de confidences, Madame.

— Dites donc tout ! Je parle bien, moi ! Vous craignez qu'on ne vous l'enlève, ce parent... cet ami... plus, peut-être : cet amant ? J'ai deviné, ne mentez pas !

Les deux femmes étaient debout, devant la cheminée, face à face. Esther se grandit, toujours très calme, appuya sur chaque syllabe :

— Je laisse le mensonge à d'autres, Madame. Puisque vous

tenez tant à le savoir, il a été, il est encore ce que vous venez de dire.

Une crispation, un frémissement d'une seconde chez Daria, ce fut tout. Le sentiment de sa dignité lui revint. Elle se rassit avec nonchalance, toisa insolemment la comédienne, de bas en haut.

— C'est complet. Je vous remercie de vos renseignements, Mademoiselle, ils viennent à point. Veuillez remettre vos billets à mon maître d'hôtel, il vous versera le montant de ma dette.

Esther s'inclina imperceptiblement, sortit, très pâle, mordant ses lèvres sous l'affront. La porte de l'hôtel franchie, elle secoua résolument la tête.

— Il le fallait, pensa-t-elle. C'est elle, la vaincue. Les apparences ne sont rien, le fond des choses est tout. C'est elle, l'humiliée.

Elle remonta dans sa voiture avec la joie du triomphe. Elle venait de le trancher, d'un coup décisif, ce lien irritant qu'un mensonge d'Asserme lui avait représenté comme déjà formé. C'était fini, elle tenait sa victoire. — Elle s'en fût tenue moins assurée, si elle avait fait la part d'une chance d'erreur que les esprits de sa famille ne prévoient jamais. Calculateurs très exacts de toutes les forces rationnelles, ces esprits négligent ce que les astronomes appellent l'*astre troublant :* réaction des forces incalculables, des folles générosités du cœur, illogisme du sentiment toujours possible dans les natures d'une autre complexion morale. Les aberrations de la volonté chez une Daria Véraguine, le singulier mélange d'ascétisme et d'orgueil où cette volonté se retrempe pour des actes déconcertants, voilà ce qu'une Esther Bayonne ne comprend jamais.

Pas plus qu'elle n'eût compris le mot proféré avec un geste de bravade par Daria, peu de temps après que la porte se fut refermée : cet intraduisible « *nitchévo !* » qui résume, aux heures d'incertitude ou de péril, tout le fatalisme d'une grande race, tout le défi altier qu'elle jette au destin en s'abandonnant à lui. Daria le tira du plus profond d'elle-même, ce mot, en se relevant après quelques instants d'abattement. Et la femme qui hésitait depuis une année, sous l'empire des vagues défiances, qui voulait s'accorder une dernière journée de laborieuses réflexions, cette même femme, éclairée soudain sur des indignités pires que ses craintes, prit aussitôt une décision. Elle sortit, arrêta le premier fiacre qu'elle rencontra, se fit conduire avenue Bosquet, au domicile d'Elzéar. Le député venait de s'absenter, lui dit-on. Elle griffonna ces lignes sur une carte et la laissa sous enveloppe :

« Venez dès que vous aurez lu ce mot. J'ai absolument besoin de vous parler. Je ne sortirai pas. Je vous attendrai toute la journée. Venez. »

Elle rentra, attendit. Les heures passèrent. Il était plus de minuit, quand on lui remit enfin ce billet :

« Je trouve votre mot, chère Daria. Je suis désolé. Les événements que vous connaissez nous ont tous mis en désarroi, aujourd'hui. Je n'ai pu rentrer chez moi, j'ai dû m'habiller chez un ami avec qui je dînais, avant d'aller vous attendre à l'hôtel Sinda, où je viens de me morfondre toute la soirée. Par quoi donc avez-vous été retenue de votre côté, durant cette journée de coups de théâtre ! Je suis navré. Et je ne pourrai pas courir chez vous demain matin, vous le devinez. Il faudra être de bonne heure à Versailles, pour une réunion préparatoire. Vous voudrez certainement aller à Versailles. Faites-moi vite demander au palais. Je ne vis pas jusque-là. Je vis près de vous. — Elzéar. »

— Quels événements ? se demanda la jeune femme, qui n'avait reçu personne depuis le départ d'Esther. On lui présenta à ce moment une lettre de Félines, apportée par le chasseur d'un cercle :

« Princesse,

« Nous vous espérions ce soir chez les Sinda : on vient d'y organiser pour demain une joyeuse partie à Versailles. J'emmènerai sur mon mail la baronne, Mrs Ormond, quelques-uns des amis. Votre place est réservée, naturellement ; je compte que vous me ferez la grâce de l'occuper. Rendez-vous demain à dix heures, sur la place Louis XV, comme dit notre vieux Kermaheuc, sur la place de la Révolution, comme lui répond Cantador. Ces dames vous conjurent d'être exacte, afin de trouver encore une langouste aux Réservoirs. Je baise respectueusement la main qui va me répondre un joli *oui*, je l'en supplie. — Olivier de Félines. »

— C'est bien, dites que j'irai, se contenta de répondre la princesse.

Et elle passa dans sa chambre pour essayer d'y trouver le sommeil.

XVII

A VERSAILLES.

La matinée de mai était exquise, au Bois et le long des bords de la Seine. Sur l'amphithéâtre des collines qui ceignent de leur

aimable couronne le paysage parisien, forêts, villages, maisons de plaisance sortaient paresseusement de leur lit de brume, riaient au doux soleil qui les illuminait. Des allées de Boulogne, sous les grappes blanches et roses des acacias, les voitures débouchaient, se joignaient à Saint-Cloud, au pont de Sèvres ; elles emportaient sur la route de Versailles, concurremment avec les trains bondés, tout ce qu'un Congrès attire d'acteurs et de spectateurs, de curieux et de curieuses. Dans tous ces véhicules, depuis les paulines des agences jusqu'au luxueux mails-coach qui envoyaient leurs volées de trompe aux bois de Ville-d'Avray, une animation joyeuse égayait les visages ; les yeux brillaient, les propos et les rires s'égrenaient en fusées, dans le plaisir d'un départ pour les courses, par un radieux matin de printemps.

Sur un de ces mails, conduit par Olivier de Félines, quelques habitués du salon Sinda jabotaient, autour de la princesse Véraguine. Elle écoutait, parlait peu. Elzéar Bayonne n'était point parmi eux ; il avait pris le train avec les députés de son parti.

— Vous n'avez pas prié Bayonne? demandait à Olivier la baronne Dolorès.

— Inutile, Madame. Notre irrésistible Lassalle ne se compromet jamais devant le front de ses troupes. Le décorum démocratique le lui défend. Une fois rentré dans la zone parlementaire, il ne sort plus du rang, il nous regarde de loin, avec envie, le pauvre! Aujourd'hui surtout, il n'eût point fait ce pas de clerc ; alors qu'il est sérieusement question pour lui de piquer un portefeuille, dans l'étrange bouillabaisse où nous barbotons depuis vingt-quatre heures.

— Vous aussi, vous pensez que la chose est possible? dit posément Daria.

— Tout est possible, avec le tourbillon qui nous emporte, on ne sait pas où! Que d'événements, mes enfants! Je n'en suis pas encore remis, de cette journée d'hier. Patatras, tout s'écroulait à la fois, le ministère, le Président! En arrivant à la Chambre, on apprenait le petit coup d'État, la signature du décret qui a paru à l'*Officiel* de ce matin, le débarquement de deux ministres et de ce pauvre diable d'Asserme. Mirevault ne les trouvait plus assez vertueux, paraît-il, pour les exigences actuelles de cette hermine, la presse. A quatre heures on nous apportait le message du Président démissionnaire. Très bien, vous savez, le dernier papier du malheureux père de la demoiselle! Triste et sévère, digne des *Lettres*

de Burrhus! Ça sentait l'innocence à plein nez ; au jury, je crois que je l'aurais acquitté. Mais, dame ! cette terrible histoire du chèque Orvieto paraît trop claire; tout le monde y croit, dur comme fer. On a balayé le vieux proscrit sans lui faire l'aumône d'un pleur. Et le soir, nous recevions les convocations pour le Congrès. On eût dit que tout cela était machiné d'avance, tant les ressorts ont joué avec précision, dans le détraquement général des cervelles.

— Comme ils joueront demain, et après, appuya Sinda. Tout a l'air de craquer et ça se remonte toujours. Merveilleuses d'élasticité, vos institutions ! Moi, d'abord, je suis optimiste.

— Il en a les moyens, — murmura Mrs Ormond. — Et pour qui dois-je parier avec le baron, Félines ?

Duputel... Boutevierge... Hier soir, on prenait Duputel à trois contre deux. Même avec l'appoint de la gauche sénatoriale, pas de majorité possible pour Boutevierge. Quant à Bourgne, ce n'est pas sérieux.

— Je parie contre vous, Madame, pour l'outsider, dit Gédéon.

— Lequel ? s'écria Olivier. On n'en voit pas, on ne dénichait personne, hier, dans les réunions des groupes ; et ce n'est pourtant pas l'envie qui manque. Tout le monde a peur de ce vieux renard de Duputel. Mais je vous mets au défi de me nommer un outsider vraisemblable.

— Vous le nommerez vous-même ce soir, répondit tranquillement Sinda. On ne voit jamais ses couleurs au départ, on ne les distingue qu'au second tournant ; et il arrive au poteau.

— Arrivez d'abord aux Réservoirs, Félines ! Nous ne trouverons plus une table, gémissaient les femmes.

La lourde caisse roulait sur le pavé de Versailles. Désenchantée pour quelques heures, la royale morte s'éveillait au bruit de cette foule qui violait sa sépulture ; graves, muettes, les vieilles façades regardaient avec étonnement, par les larges baies de leurs fenêtres décloses, la vie tumultueuse qui rentrait dans le giron glacé des ombres.

Dans les salons des hôtels, transformés en bureaux parlementaires, les groupes et sous-groupes confabulaient, discutaient les noms des candidats, cherchaient vainement à s'entendre. Bientôt, tous confluaient dans la salle à manger des Réservoirs, amusante et pittoresque Babel d'affamés. Les hommes de tous les partis s'y disputaient un poulet, comme ils eussent fait à d'autres jours un

portefeuille. Les femmes de tous les mondes voisinaient, coquetaient, Parisiennes qui trouvaient là leur plaisir favori, la promiscuité d'un instant avec celles et ceux dont elles entendent parler sans les connaître, avec la belle madame Une telle qu'on leur montrait au bras de monsieur Un tel. Des sénateurs solennels rapportaient triomphalement à leur famille une omelette arrachée de haute lutte aux garçons affolés. Dans le babil joyeux des sociétés qui se tassaient autour des couverts, les appels se croisaient, les pronostics et les paris s'échangeaient d'une table à l'autre, les journalistes arrêtés au passage rendaient leurs oracles. — Le buffet assiégé d'un champ de courses, — eût certainement pensé un étranger non prévenu.

Seul, M. de Kermaheuc était silencieux et triste dans l'angle de la salle où il déjeunait sans compagnons. Venu de bonne heure à Versailles, il avait longtemps arpenté la rue des Réservoirs. Promenade mélancolique dans l'allée des spectres, pour lui. Il n'y voyait pas cette foule des « nouvelles couches, » à ses yeux indifférente ou odieuse ; il y revoyait la génération parlementaire dont il demeurait l'un des derniers survivants. Ils se relevaient autour de lui, avec les années lointaines, de ce pavé foulé durant tant de journées pareilles, les grands figurants de l'Assemblée nationale, chefs et soldats des troupes de M. Thiers, du Maréchal ; amis et adversaires, — adversaires d'alors, qu'une magie du souvenir faisait plus amicaux au vieillard que les amis du présent. Les orateurs de son parti reparlaient, — et comme ils parlaient bien ! — dans ce théâtre où le marquis avait failli entrer par ancienne habitude, au lieu de se diriger vers la nouvelle salle. Il y parlait lui-même; là, il avait combattu, espéré, triomphé à certaines heures; plein de force encore et de confiance dans la victoire de sa cause. Là, il avait partagé les défaites et les éloquentes colères. — mais c'était quand même si gai, alors ! — de tous ces fantômes ambitieux, réconciliés depuis longtemps dans le sommeil souterrain. Là, il avait aimé ; elles repassaient sur ces dalles où si souvent il avait guetté leur passage, entre Batbie et Changarnier, Dufaure et Grévy, les robes démodées et les figures aristocratiques des belles Égéries d'alors, grand'mères désabusées qui ne montraient plus leurs cheveux gris aux tribunes des assemblées nouvelles. Femmes disparues, hommes trépassés, elles étaient toutes plus belles, ils étaient tous plus grands que les pygmées du jour, dans le recul et la complaisance de la vieille mémoire qui les évo-

quait. — Et c'était pourquoi M. de Kermaheuc grignotait sans faim, seul avec ces ombres, un pâté qui datait peut-être, lui aussi, du Septennat.

Cependant le flot s'écoulait hors des Réservoirs, se précipitait vers le Palais. On bataillait aux portes, on forçait les consignes à toutes les issues, on se faufilait. Les femmes se casaient dans les tribunes, regardaient, en attendant mieux, les députés du Tiers aux États généraux. Les hommes s'entassaient dans la galerie des Tombeaux.

Religieuse galerie de cloître, avec son pavé de pierre de liais, sa longue perspective d'arcades retombantes sur des cénotaphes et des statues. Sous ces voûtes austères, l'imagination appelait des moines, rassemblés pour l'élection d'un prieur ; et c'était une mascarade saugrenue que celle de la cohue politique, agitée et surchauffée, qui promenait là son sans-gêne, ses intrigues, ses curiosités fébriles. Des chapeaux à haute forme coiffaient les chefs héroïques de Lannes et de Kléber ; le large feutre mou de Cantador surmontait le casque romain du général Dugommier : des brassées de paletots drapaient les tombeaux de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille. Dans le vestibule des poètes, les corbeilles de bulletins offraient leur marchandise, — Duputel ou Boutevierge, entre Molière et Corneille, aux pieds du sardonique Voltaire de Houdon.

Sénateurs, députés, journalistes de toute nuance fraternisaient, avec les effusions de bonhomie et de jovialité que Jacques n'avait jamais vues au Palais-Bourbon.

— Pourquoi donc un Congrès est-il si gai ? demanda le jeune homme à Ferroz.

— Quelque chose va commencer, ces enfants mécontents en attendent du mieux, répondit le savant.

Le malheureux Asserme et ses collègues du débarquement exhibaient seuls des faces convulsées.

— Ah ! les requins ! — rugissait Aristide à tout venant. Il annonçait son départ pour la Norvège, où il allait oublier pendant quelques semaines la haïssable politique : il était venu voter pour Boutevierge, « qui ne passerait pas, l'imbécile », ajoutait rageusement le créole.

— Mais qui passera, selon vous ? insistait Andarran.

— Parbleu, Joseph Arnoux !

— Arnoux ? Où prenez-vous ça ?

— Vous ne vous rappelez pas, celui qui nous enchantait jadis, dans l'*Éducation sentimentale ?* — Et Aristide déclama d'un ton emphatique la prose de Flaubert! « Il était républicain ; il avait voyagé, il connaissait l'intérieur des théâtres, des restaurants, des journaux, et tous les artistes célèbres, qu'il appelait familièrement par leurs prénoms. » — Eh bien ! quel que soit leur élu, ce sera toujours un Joseph Arnoux qu'ils auront préféré.

Les candidats avoués promenaient des figures d'affûteurs, inquiètes sous le sourire engageant. Leur poignée de main était pleine de promesses mystérieuses, pour le droitier comme pour le socialiste ; les « mon cher collègue » n'avaient jamais eu des inflexions aussi variées, aussi mielleuses sur les lèvres de Duputel, aussi rondes, aussi cordiales dans la bouche de Boutevierge. Par moments les visages de ces hommes rappelaient l'inoubliable expression qu'on voit à ceux des joueurs, penchés sur la roulette du Casino, tandis que la bille tourne, tourne, va s'arrêter, tomber dans le numéro de gain ou de perte.

Elle tournait dans la salle du Congrès, la bille, avec ces votants qui se succédaient à la tribune. Spectacle peu divertissant ; l'attention du public se lassait au monotone appel des noms, la curiosité ne se réveillait qu'à l'apparition d'un politicien notoire, d'un type original. Le sort avait désigné la lettre C pour le commencement de l'appel nominal. Cantador monta l'un des premiers au « comptoir » ; le succès fut vif pour le paletot noisette à revers d'astrakan, le gilet à fleurs, la barbe de fleuve, pour le creux de basse-taille d'où s'échappa ce cri :

— Vive la République une et indivisible !

Peu après, le noir Caucuste et son « Vive la Commune ! » égayèrent les galeries. Les lettres suivantes furent moins fertiles. La plupart des députés se présentaient d'un air avantageux, étrennaient des redingotes neuves, s'attardaient devant l'urne comme Rousseblaigue, qui avait fait entrer une cousine de l'Armagnac et coulait vers cette personne des regards significatifs : « Révère-moi dans ma fonction auguste : je fais un souverain. » Un bonapartiste intransigeant proclama son vote d'une voix aiguë :

— Je vote pour le général dont le buste se dresse à la porte de cette salle !

— Lequel? hurlèrent vingt bouches furieuses à l'extrême gauche.

— Pour le général Cambronne!

M. de Kermaheuc se leva à l'appel de son nom, dit de sa place :

— Je ne vote pas. A quoi bon? Celui que vous allez fabriquer ne fera pas plus que les autres!

Après le contre-appel et le dépouillement, les résultats annoncés donnèrent 312 voix à Duputel, 238 à Boutevierge, 114 à Bourgne, et de nombreux « divers, » en tête desquels arrivait Mirevault avec 40 suffrages.

— Les quelques voix de politesse qu'on accorde toujours au premier ministre! s'écria Asserme. — Je craignais que son intrigue sourde n'eût fait plus de ravages. Il est frit.

On vit pourtant apparaître sur la table du vestibule, avant le second tour, de nouvelles corbeilles qui contenaient des bulletins imprimés au nom de Mirevault. Ceci fit impression. Des mains soupesaient ces bulletins. Le Directeur de la Sûreté promenait dans les groupes une mine soucieuse, prenait à part ses intimes, des gens influents.

— Certes, murmurait Joseph, Duputel a toutes les qualités d'un bon président. Pourquoi faut-il que ces ennuyeuses affaires menacent de rejaillir sur lui? Non qu'il y soit compromis, à proprement parler... Mais la presse exploite certaines accointances... Ah! c'est malheureux! Et j'ai des appréhensions pour l'ordre public, si vous ne vous mettez pas d'accord sur un nom absolument inattaquable, une personnification vivante de l'honnêteté. Les rapports de mes agents sont unanimes : agitation, mauvais esprit dans les faubourgs, dans les grandes villes de province; exploitation de la crise morale par les socialistes... Tout est à craindre. Ah! c'est malheureux!

Informations inquiétantes, venant d'un fonctionnaire si apprécié, elles rembrunissaient les figures des opportunistes, des conservateurs.

Ces derniers entouraient le conseiller des Princes, un ancien magistrat dont le visage bien en chair s'encadrait d'opulents favoris au poil grison. Assis sur le tombeau de Charles le Téméraire, la main dans le gilet, toute sa pose disait le sentiment qu'il avait de son importance. Les jeunes gens le plaisantaient, cependant : présenté quelques jours auparavant à Rose Esther, il avait passé une soirée entière rue Fortuny, Félines s'en était assuré. Tout en souriant avec fatuité aux brocards de ses amis, le conseiller des Princes appelait d'un signe de tête ceux qui passaient, leur chuchotait mystérieusement à l'oreille :

— Je viens de recevoir les dernières instructions. Mirevault a

pris des engagements précis avec une personne sûre. Le comité directeur en est informé. Réfléchissez, pesez vos votes.

Les socialistes, stylés le matin par Elzéar, se communiquaient le mot d'ordre.

— Il faut à tout prix faire échouer Duputel. Boutevierge ne gagnera plus une voix. Rabattons-nous sur Mirevault, essayons de le pousser.

Mirevault circulait, l'œil vitreux, énigmatique, indifférent en apparence.

Le second tour commençait. Jacques se mit à la recherche de son frère, qu'il avait amené et perdu dans la galerie des Tombeaux. Quelqu'un lui dit que le capitaine venait de gravir l'escalier du Musée. Le député retrouva Pierre dans la grande galerie des Batailles, déserte et silencieuse au-dessus de la fourmilière du rez-de-chaussée. L'officier contemplait le déroulement des victoires autour de cette salle, depuis Charles Martel à Tours, Charlemagne à Paderborn, jusqu'à Iéna, Friedland, Wagram.

— Bon! s'écria l'aîné, pour une fois que les choses du jour sont amusantes, te voilà enfoncé dans le passé, comme notre vieux Kermaheuc.

— Non, repartit Pierre. — Je regardais l'avenir qu'il faut tirer de ce passé.

— Viens plutôt saluer ces dames, qui s'ennuient à lorgner le défilé des torses parlementaires devant l'urne.

— Très volontiers! fit avec empressement le capitaine.

Lorsqu'ils entrèrent dans la petite tribune, Jacques crut voir une ombre de déconvenue sur la physionomie de son frère. La place de la princesse était vide.

— Daria se plaignait de la chaleur, dit Dolorès, elle nous a quittés pour faire un tour dans le parc.

En réalité, elle avait adressé du regard à Bayonne, après qu'il eut voté, l'invitation de la rejoindre au dehors.

Le socialiste gagna la terrasse. Du côté de l'Orangerie, des collègues s'égaillaient entre les parterres et les boulingrins, fumaient sur les marches de marbre rose. Il prit à droite, il aperçut, près du bassin de Diane, entre les blanches déesses, la robe blanche qu'il cherchait. Daria accepta son bras. Fermée, le regard au loin, sans un mot de réponse aux questions, aux protestations d'Elzéar, elle le dirigea insensiblement vers l'entrée du bosquet d'Apollon.

Ce lieu charmant et solitaire gardait sa paix intacte. Dérobé aux

indiscrets, protégé contre leur tapage par le haut rocher de la Grotte, le bosquet continuait la songerie accoutumée du temps jadis. Tout y était grâce et noblesse, dans les apprêts de la nature, dans ceux des anciens hommes qui l'avaient contrainte à servir leur goût classique. L'arome amer des buis flottait dans l'air frais, sur la vasque dormante. Les ombres des ormeaux grandissaient déjà sur l'herbe de la clairière. Tamisés par le dôme de feuillage, les rayons obliques doraient la roche, le groupe et les chevaux d'Apollon. Nul autre bruit que l'appel des mésanges, que les pleurs de l'eau, sous les pieds des Muses, dans le bassin où la source tombait.

Daria s'arrêta au milieu de la pelouse, abandonna le bras d'Elzéar ; debout en face de lui, appuyée sur le pommeau de l'ombrelle que sa main gauche enfonçait dans le gazon, rigide et froide comme les créatures de marbre qui entouraient derrière elle le jeune dieu, elle parla :

— Pourquoi m'avez-vous menti ?

— Moi ? En quoi ? demanda-t-il. — Conscient des brèches trop nombreuses où il pouvait craindre l'assaut, il se rassembla pour le repousser, ne sachant de quel côté il faudrait faire front.

— En tout. — Vos origines, d'abord, votre religion, votre race, dont vous ne m'avez rien dit !

— M'aviez-vous jamais interrogé ?

— Il y a des silences qui sont des mensonges.

— Et des reproches qui se retournent contre qui les faits. Ma religion ! Vous savez bien que ce mot n'a pas de sens pour le libre esprit que je suis. Nous avons assez souvent causé métaphysique. Ma race ! Un mot d'école, sans réalité ! Mais s'il en avait une, appuya Elzéar en relevant la tête, — je me réclamerais fièrement de cette race, la plus noble, la plus forte de toutes. Et si je n'ai gardé de ses traditions que la soif de justice où vous avez cru retrouver votre propre idéal, par quel préjugé indigne de votre esprit me la reprocheriez-vous, cette origine d'où j'aurais peut-être tiré ce qui vous a plu en moi ?

Daria éclata ; un feu qu'elle ne contenait plus échauffait la voix, assombrissait les yeux de la jeune femme.

— Vous ne croyez pas à la lâcheté que vous me prêtez ! Ce n'est pas votre race que je vous reproche ; c'est votre manque de franchise, c'est la méconnaissance de mon cœur dont il témoigne. Race, origines, vous ne pouviez pas ignorer que ces

accidents opposaient une difficulté de plus à mon inclination; vous saviez que, pour aller à vous, je devrais vaincre le préjugé, comme vous l'appelez, renverser la haute barrière élevée par les siècles, par l'éducation, par les sentiments qu'on suce avec le lait dans mon pays; rompre sans doute avec mes proches, avec toutes les conventions sociales où je suis emprisonnée. Et ce sacrifice, vous n'avez pas osé me le demander franchement; vous n'avez pas su la devenir en moi, l'effrénée passion de sacrifice qui fait de chaque obstacle un attrait de plus, quand j'aime!

Elzéar se reprenait, dans la joie de ces déclarations inattendues. Il fit un pas vers Daria; elle l'arrêta du regard.

— Passons à votre maîtresse. Vos mots trompeurs me parlent d'amour; et vous avez une maîtresse, une fille de théâtre!

— Je ne me défendrai pas, murmura-t-il tristement. — Loin de vous, ne me sentant plus soutenu, croyant qu'il s'évanouissait pour toujours, mon haut bonheur à peine entrevu, j'ai obéi aux suggestions des sens, aux lâches habitudes de ma vie antérieure. Mais on m'a calomnié, je vous le jure, si l'on vous a représenté comme un lien sérieux, et qui durerait encore, cette... cette fantaisie... cette faiblesse; je l'ai oubliée, détestée, à la première minute où je vous ai revue, où vous m'avez rapporté l'espérance.

Il était véridique en parlant ainsi, il l'était du moins dans l'instant qu'il parlait. Et il tremblait qu'elle ne voulût lui arracher une confession plus détaillée, lui faire dire l'origine et le premier moment de sa faute. Comme tous ses pareils en de telles occurrences, il se préparait à mentir le moins mal possible; avec l'indifférence et le sincère étonnement de l'homme, devant l'importance que la femme attache à ces riens; avec le large pardon qu'il s'accordait, puisque, à cette heure, il se croyait bien sûr de n'aimer qu'elle seule.

Un geste de la princesse le rassura; geste de hautain dégoût, qui marquait la hâte d'écarter ces images, et aussi, peut-être, les mensonges trop attendus.

— Enfin vous m'avez trompée, reprit elle, — et c'est là votre pire défaillance, le péché contre l'Esprit, — vous m'avez trompée en me cachant vos compromissions dans leurs misérables intrigues, votre consentement aux basses tentations du pouvoir: de ce qu'ils appellent le pouvoir, ces niais! Un de leurs ministres, un de leurs valets, vous, l'apôtre et le libérateur que j'avais mis si haut!

Renégat de notre foi commune, déserteur de votre mission, traître à la cause des opprimés, — voilà que vous m'apparaissez aujourd'hui, dans l'écroulement de mon idéal. Voilà ce que je ne pardonnerai jamais!

— Eh quoi! fit-il d'une voix mal assurée, — vous me jugez, vous me condamnez sur des propos de couloirs et de buvette! Répandre ces bruits sur les adversaires, n'est-ce pas le jeu quotidien de la politique?

— Non. Je vous juge sur les aveux implicites de vos dernières lettres, de vos conversations depuis mon retour; ils essayaient de m'accoutumer à votre apostasie, je le comprends maintenant.

— Et moi, je ne vous comprends pas. Alors même qu'une occasion se présenterait de leur arracher le pouvoir, abdiquerais-je pour cela ma foi? Ne dois-je pas faire passer cette fois dans mes œuvres? Il faudra bien pourtant en arriver là, un jour!

— Ah! taisez-vous! Ce n'est plus seulement à moi, c'est à vous-même que vous mentez. Le jour n'est pas venu, vous le savez de reste. L'œuvre n'est pas réalisable en leur compagnie. Ce qu'ils vous offrent, c'est un anneau à leur mangeoire; ce qu'ils vous demandent, c'est d'échanger vos principes contre une participation dans leurs intérêts. Aujourd'hui, qui n'est pas un révolté ne peut-être qu'un esclave. Soyez le leur si cela vous plaît; mais n'espérez plus que je sois la vôtre!

Frémissante de sa passion idéale, le regard sombre comme cette eau assombrie sous la roche, son pâle visage illuminé par les rayons pourpres du couchant, elle était divinement belle, la Diane blessée qui palpitait parmi ces marbres, dans ce cadre de forêt. — Lui, l'homme, un transport de désir le prosternait devant cette beauté; et aussi un transport de l'esprit par le cœur, une communion subite de sa pensée avec tout ce qu'elle pensait, disait, voulait. Cet élan d'amour lui rendait des imaginations sublimes, une émulation à la dépasser sur les sommets du rêve.

Il tomba à genoux sur le gazon, les mains jointes, suppliantes :

— Daria, vous avez le droit de me juger, de me mépriser. Je ne vous demande pas de me pardonner. Je vous demande de me mettre à l'épreuve, une fois encore. Vous me rejetterez après, puisque vous ne pouvez plus m'aimer. Ce sera du moins sans mépris, si vos yeux daignent encore me suivre tandis que je me relèverai devant eux.

Elle hésita quelques instants, secouée par l'orage de la lutte intérieure. Son regard exprimait le doute d'un Créateur qui va pétrir

sa boule de limon : — « Soufflerai-je la vie dans cette boue ? Ou ne sera-t-elle jamais que de la boue ? »

— Relevez-vous, dit-elle enfin, d'un ton où il n'y avait ni douceur ni tendresse, seulement une âpre résolution, — Écoutez. Peu de mots suffiront. Votre trahison avec cette fille, je n'y veux même plus penser. Peut-on attendre autre chose de vous tous, tristes hommes ! Que m'importe? Je n'ai jamais compris cette basse infirmité, la jalousie. Ne sais-je pas d'ailleurs, — elle eut un mouvement de coquetterie souveraine, — que nulle autre femme n'existera pour celui à qui je me serai une fois donnée? — Je puis tout pardonner, tout accepter dans ces conditions de votre vie qui semblent creuser un abîme entre vous et moi ; — tout, sauf la trahison de mon idéal. L'épreuve que vous demandez est prochaine, sans doute. Avant trois ou quatre jours, il y aura nécessairement un grand débat où chacun devra prendre position, dire son mot sur cette crise qui a tout ébranlé. L'heure est grave, décisive ; la crise ne fait peut-être que commencer. Il dépendra d'un homme qu'elle précipite les révolutions espérées. Vous parlerez. Je serai là. Vous confondrez ceux qui vous ont calomnié en vous prêtant de mesquines ambitions. Si vous trouvez enfin le cri qui réveillera ce pays et tous les autres, le cri que j'ai toujours et vainement attendu de votre bouche, — que j'ai aimé d'avance dans cette bouche ! — s'il sort de votre cœur avec assez de puissance pour étouffer dans le mien tous les reproches que j'avais droit de vous faire, — ils seront oubliés. Venez l'instant d'après, vous prendrez votre bien : la compagne prête à vous suivre pour accomplir avec vous notre tâche, notre mission, dans la foi et dans l'amour. — Vôtre, Elzéar, si j'entends enfin ce cri ; sinon, vous aurez entendu aujourd'hui ma parole pour la dernière fois.

— Vous l'entendrez, je le jure ! s'écria-t-il. — Je le sens là, dans mon cœur, depuis que vous parlez !

Il se rapprocha, une imploration aux yeux :

— Rendez-moi la force d'où il sortira, Daria, Donnez-moi un gage, un gage d'oubli du passé, d'espoir dans l'avenir !

Résolument, pour la première fois, elle posa ses lèvres sur les lèvres qui la suppliaient. — Mais il n'y eut rien, dans ce baiser, de la tendresse d'une femme vaincue par son trouble. C'était le sceau ardent d'une volonté, qui marque un instrument pour l'acte qu'elle ordonne.

Des sons filtrèrent à travers le feuillage, six vibrations d'une

cloche lointaine, étrange d'accent. Le timbre du Château sonnait d'une voix lasse, mourante, des heures mortes, des heures d'autrefois.

— Le temps passe, dit Daria. Retournez à votre devoir. Vous avez ma parole : tenez la vôtre.

Elle lui rendit son bras, regarda un instant, comme si elle les découvrait enfin, les marbres, la vasque, la pelouse, le bosquet. Ils remontèrent sur la terrasse, silencieux de nouveau. Elle, songeuse. Lui, enivré, ne doutant plus d'elle ni de lui-même; porté au grand, au beau, sur les ailes intérieures de la passion : comme ce soir de l'autre année où il avait quitté l'hôtel Sinda, en rêvant de déverser sur Paris, sur le monde, les trésors d'enthousiasme qu'elle lui avait mis au cœur.

Lorsque Bayonne rentra dans la galerie des Tombeaux, le second tour était achevé, on en commençait un troisième. Mirevault avait gagné des voix enlevées à Boutevierge, et plus encore à Duputel. Ces trois concurrents étaient à peu près sur la même ligne, chacun avec deux cents suffrages environ; Bourgne conservait ses cent voix du premier tour. Dans l'angle du salon transformé en buvette où l'on dévorait les derniers sandwichs, sous le *Bonaparte au pont de Lodi* du baron Gros, un entretien confidentiel se prolongeait entre l'Auvergnat et le Directeur de la Sûreté. A la suite de ce colloque, une note manuscrite fut affichée sur les genoux du *Voltaire*, une des corbeilles de bulletins déposées à ses pieds disparut; la note annonçait le désistement de Bourgne. Au même moment, Napoléon Bayonne et Sinda remontaient du bureau télégraphique, communiquaient aux parlementaires les dernières dépêches de Bouise.

— C'est curieux, significatif : les cours de clôture ont monté de cinq points sur les deux cents voix de Mirevault!

— Si la Bourse se met à coter la vertu ! grogna Aristide.

Pressés d'en finir, inquiets pour un dîner qui devenait problématique, les congressistes expédiaient bon train ce troisième tour. Après le dernier contre-appel, les huissiers emportèrent processionnellement les corbeilles où l'on avait reversé de l'urne les suffrages exprimés; ils les portaient avec une vénération sacerdotale, comme des vases sacrés. Les scrutateurs revinrent avec les feuilles de dépouillement.

Jacques monta dans la tribune de ces dames pour prendre congé d'elles; et aussi pour observer de ce poste élevé la scène finale, à

l'instant solennel. Le vieux président du Sénat se leva, digne, ému. Il dit :

— M. César Mirevault a obtenu 422 suffrages. Je proclame M. César Mirevault président de la République française, pour sept années.

— C'est Mme Papillon qui va être contente !

Cette exclamation jaillit de la tribune voisine, où elle échappait à une voix de femme aiguë, fortement timbrée d'accent provençal. Le cri du cœur partait si spontané, si imprévu, si énigmatique pour les occupants de la tribune Sinda, qu'ils furent tous pris du fou rire. On s'informa, plus tard : Mme Papillon était une nièce du nouvel élu, mariée à un conservateur des hypothèques dans la Durance. Le cri de son amie resta la note dominante du Congrès, pour toute la petite société qui l'avait entendu. Longtemps après, on y continua d'appeler Mirevault « le Président de Mme Papillon. »

Dans l'hémicycle, les applaudissements, les vivats saluaient César. Ses amis, et ceux qui n'en étaient point une heure auparavant, se ruaient sur le gros homme, se disputaient une étreinte de ces mains d'où les décrets allaient couler. Entraîné par le premier flot de courtisans, balbutiant, chancelant dans le saisissement du triomphe, il sortit de la salle, s'en fut recevoir dans le salon présidentiel les félicitations de ses ministres.

Andarran descendit avec sa compagnie dans la cour des Princes ; la foule s'y pressait, en face de la porte vitrée qui ouvre sur la galerie des Tombeaux. Après quelques minutes d'attente, le Président parut sur le seuil ; plus assuré déjà dans sa démarche, avec le port et la mine d'un qui vient de s'habituer à l'idée d'être roi. Autour de lui, sur les figures des fonctionnaires, des gens de service, un respect descendait ; comme la lumière du soleil levant sur les collines, au matin.

— Observez, dit Ferroz à Jacques : il y a dans tous ces regards des morts qui parlent.

On y voyait en effet de longs siècles d'hérédité monarchique prosternés devant Mirevault ; devant le collègue, coudoyé tout à l'heure à la buvette, dont une opération cabalistique venait de changer l'essence. — Il prit place dans le landau, enlevé aussitôt au galop des quatre chevaux d'artillerie.

La lourde voiture broya l'herbe du pavé rouillé, rangea le bronze équestre de Louis le Grand, passa sous le bâton de comman-

dement du Roi. De tous les groupes qui emplissaient la Cour d'Honneur, partaient des acclamations, des « Vive Mirevault ! » Quelques femmes élégantes agitaient des mouchoirs. On était gai, heureux, comme autour d'un berceau. A la grille, l'escadron de cuirassiers se formait, sabre au clair. Le landau s'encadra dans la masse épique ; le tourbillon de soldats, de chevaux, d'aciers, de lueurs, roula sur la place d'Armes, s'engouffra dans l'avenue de Paris, disparut dans la poussière, sous les vieux ormes, emportant l'heureux drapier à son destin obscur, vers ce Paris où tombaient les ténèbres.

Appuyé contre le montant de la grille, un homme suivait du regard le cortège. Dardé par des yeux glauques, secrets ouverts sur tout, fermés sur la pensée intime, ce regard rappelait celui du fauconnier arabe, quand il suit et juge le premier vol de l'épervier qu'il a dressé. Ce fauconnier était Joseph Bayonne, le Directeur de la Sûreté.

Le mail de Félines se rangea sur la place. Elzéar reconduisit Daria jusqu'à la grille, prit congé d'elle. Comme il se retournait pour la voir encore une fois, il aperçut Olivier qui se penchait vers quelqu'un, en rassemblant les guides.

— Montez donc, Pierre ; Sinda avait une affaire pressée à Paris, il nous a quittés pour sauter dans le premier train ; prenez sa place, nous vous ramènerons.

Le capitaine escalada les marchepieds, s'assit à côté de la princesse Véraguine. Un pli de mauvaise humeur contracta le front d'Elzéar.

— Bah ! se dit-il, suis-je enfant ! Après ce qu'elle vient de me dire ! Elle est à moi !

Et il se hâta vers la gare, pour rejoindre ses camarades socialistes et les endoctriner, impatient de concerter avec eux les projets que l'amour faisait bouillonner dans son intelligence.

Comme lui, le torrent des congressistes et des curieux parisiens se précipitait vers les gares. Le Palais, la Cour d'Honneur se vidaient. Bientôt, il n'y eut plus un vivant dans le Château endormi, dans les cours désertes où les masses architecturales dressaient leurs nobles ordonnances, dans les vastes solitudes d'alentours reconquises par le silence, les souvenirs, la mort, la nuit.

Seule, une ombre errait encore sur les terrasses, au sommet de l'escalier de Latone, en face de la trouée majestueuse qui s'ouvre sur les étangs, entre les forêts, se continue à l'infini de l'horizon.

M. de Kermaheuc s'était oublié là. Il avait vu descendre devant lui le soleil, entre les deux peupliers isolés au bout de la perspective : hautes sentinelles de la percée royale, dont la nuit faisait à cette heure des cyprès noircissants. Il regardait mourir, au ciel et sur les eaux, les dernières lueurs roses. Sa pensée s'en allait le long du dais sombre des vieux arbres, s'échappait entre les gardes noirs, fuyait plus loin, là-bas, sur ces arrière-plans gris sans limites, si semblables à ceux de sa Bretagne, si lointains qu'il croyait l'atteindre du regard, cette Bretagne, et, plus loin encore, par delà, voir, entendre son Océan. Là bas, devant lui, tout ce qu'il aimait encore dans l'espace; derrière lui, tout ce qu'il aimait dans le temps, le temps passé : Le fier Château évocateur, le grand et beau siècle, les augustes mémoires; ses véritables contemporains, qui revenaient timidement, au crépuscule, sous les ifs taillés, sur leurs terrasses usurpées par d'autres.

Comme le matin, aux Réservoirs, plus que le matin, il était mélancolique, le vieil homme. Il se sentait fini dans les choses finies. — Son regard absorbé tomba sur une plate-bande, à ses pieds, y fut retenu par une fleur, une rose. — Rose ! Un faible sourire lui remonta au visage. La dernière attache, et la suprême tristesse : que garderait-il d'elle, bientôt, dans cette ascension splendide, naturelle, bien méritée, sans doute, mais qui faisait chaque jour plus petite et plus difficile la place du vieil ami ? — Il s'inclina, cueillit la fleur, la cacha sous sa redingote avec un geste honteux de collégien. Et il s'achemina, derrière tous, vers la gare, emportant sa rose de Versailles, sa dernière illusion; content d'offrir sa pensée du jour dans cette fleur à celle qui l'attendait, pour apprendre par lui les événements. — A celle qui les apprenait au même instant, de la bouche du baron Sinda, et qui récompensait comme il convenait les loyaux services, l'agréable message de ce précieux allié.

(A suivre.) E.-M DE VOGÜÉ.

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

NOUVELLES

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

VARIÉTÉS

POÉSIES

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

